

Pratiques spatiales, identités sociales et processus d'individualisation. Etude sur la constitution des identités spatiales individuelles au sein des classes moyennes salariées du secteur public hospitalier dans une ville intermédiaire : l'exemple de Tours

Laurent Cailly

▶ **To cite this version:**

Laurent Cailly. Pratiques spatiales, identités sociales et processus d'individualisation. Etude sur la constitution des identités spatiales individuelles au sein des classes moyennes salariées du secteur public hospitalier dans une ville intermédiaire : l'exemple de Tours. Géographie. Université François Rabelais - Tours, 2004. Français. NNT : . tel-00397901

HAL Id: tel-00397901
https://theses.hal.science/tel-00397901

Submitted on 23 Jun 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université François Rabelais de Tours
Ecole doctorale « Sciences de l'homme et de la société »
Année 2003-2004

Thèse pour obtenir le grade de
docteur de l'Université de Tours

Discipline : géographie

Présentée et soutenue publiquement

Par:

Laurent Cailly

Le 17 décembre 2004

Pratiques spatiales, identités sociales et processus d'individualisation

Etude sur la constitution des identités spatiales individuelles au sein des classes moyennes salariées du secteur public hospitalier dans une ville intermédiaire : l'exemple de Tours.

Dirigée par Michel Lussault

Membres du jury

Grafmeyer Y., Professeur de sociologie, Université de Lyon II.
Lussault M., Professeur de géographie, Université de Tours.
Pétsiméris P., rapporteur, Professeur de géographie, Université de Caen.
Pinson D., Professeur d'aménagement et d'urbanisme, Université d'Aix-Marseille III.
Vanier M., rapporteur, Professeur de géographie, Université Joseph Fourier, Grenoble I.

MSH-TOURS
355 004068 6

Laurent Cailly

Pratiques spatiales, identités sociales et processus d'individualisation

Etude sur la constitution des identités spatiales individuelles au sein des classes moyennes salariées du secteur public hospitalier dans une ville intermédiaire : l'exemple de Tours.

Université François Rabelais de Tours
Ecole doctorale « Sciences de l'homme et de la société »
Année 2003-2004

MSH - TOURS
11 DEC. 2086
Centre de Documentation

Pour Valérie
Pour Lola

« Je sais que je suis pris et compris dans le monde que je prends pour objet. Je ne puis pas prendre position, en tant que savant, sur les luttes pour la vérité du monde social sans savoir que je le fais, que la seule vérité est que la vérité est un enjeu de luttes tant dans le monde savant (le champ sociologique) que dans le monde social que ce monde savant prend pour objet (chaque agent a sa vision idiotique du monde qu'il vise à imposer, l'insulte étant, par exemple, une forme d'exercice sauvage du pouvoir symbolique) et à propos duquel il engage ses luttes de vérité. En disant cela, et en préconisant la pratique de la réflexivité, j'ai aussi conscience de livrer aux autres des instruments qu'ils peuvent m'appliquer pour me soumettre à Pobjectivation, - mais en agissant ainsi, ils me donnent raison. »

Bourdieu P. (2001), *Science de la science et réflexivité,* Raisons d'agir.

Remerciements

S'il fallait remercier l'ensemble des personnes qui, à des titres divers, ont contribué à la réalisation de ce travail, la liste serait probablement sans fin car, même en respectant les règles élémentaires de l'objectivité scientifique, le texte qui suit, comme tous les travaux de sciences humaines, demeure profondément informé par le faisceau de relations sociales et les cadres pluriels par lesquels l'auteur est socialisé, ceux-ci formant le « fond » de sa culture, de sa manière d'appréhender le monde et de se le représenter. Sans verser dans une sociogenèse qui, par exemple, aurait pu montrer ce que le présent travail doit à une culture familiale marxiste, à une admiration irrépressible pour l'œuvre de P. Bourdieu ou encore aux enseignements stimulants de nombreux géographes comme B. Debarbieux, G. Di Méo, M. Lussault, J. Lévy ou P. Signoles, nous ne remercierons ici que les personnes dont la contribution à ce travail fut la plus directe.

Mes remerciements vont d'abord à Michel Lussault, mon directeur de thèse. Par la richesse de ses enseignements, celui-ci a su me transmettre le goût de la démarche réflexive, de la théorie et m'orienter vers une problématique qui, située à la frontière entre deux disciplines - la géographie et la sociologie urbaine - est trop peu explorée. La confiance dont il a fait preuve et la grande liberté qu'il m'a accordée, bien que source de tâtonnements et de doutes, furent les conditions d'un réel cheminement personnel qui, tout en étant orienté par son système de pensée, s'est réalisé pour une large part dans un univers théorique étranger au sien. La liberté étant une condition du débat scientifique, j'ai vivement apprécié son refus de tout dogmatisme et sa très large ouverture d'esprit.

Mon travail n'aurait toutefois pu voir le jour sans une importante assistance technique. Pierre Granier a très gentiment accepté de me confier « sa » base quantitative sur les lieux de résidence des personnels hospitaliers du CHRU de Tours. Dominique Andrieu, ingénieur cartographe à la Maison des Sciences de la Ville, m'a aidé à mettre au point une cartographie des pratiques spatiales individuelles, inspirée des travaux effectués dans le cadre du programme de recherche « Scalab ». Eric Blin, directeur du département de géographie, a eu la patience de m'initier à l'analyse factorielle et a eu la grande générosité de réaliser pour moi quelques graphes. Enfin, Florence Troin, ingénieur cartographe au laboratoire EMAM, a eu l'extrême gentillesse de m'aider à concevoir des modèles « casse-têtes » et d'en assurer la réalisation. Incontestablement, leur concours confère une réelle plus-value à cette thèse.

Introduction générale

« Avec la déconstruction de la représentation des classes sociales, les singularités multiples ont refait surface partout où elles étaient estompées sous l'effet homogénéisant des équivalences inscrites dans des formes instituées aussi bien qu'incorporées dans les compétences cognitives des acteurs sociaux. A la représentation, souvent schématique, et par là même facilement critiquable, d'un monde social divisé en groupes ou en catégories homogènes, s'est ainsi substitué la vision, non moins sommaire, d'un univers éclaté, parcellisé, composé uniquement de la juxtaposition de destins individuels, sur laquelle ont pu prendre appui les sociologies qui constataient et annonçaient la " disparition de la société " en tant que représentation particulière de la vie sociale ».

Boltanski L., Chiapello E. (2000), *Le nouvel esprit du capitalisme,* Gallimard, p. 396.

Les deux femmes dont il s'agit appartiennent à la masse apparemment informe et indifférenciée que constituent les classes moyennes et travaillent dans le même service de cardiologie à l'hôpital Trousseau de Tours. C'est d'ailleurs, à peu de choses près, tout ce qu'elles ont en commun.

A l'âge de **47** ans, Agnès dispose d'un fort capital scolaire et exerce comme cardiologue. Elle est mariée à un médecin hospitalier - chef de service - et a deux grands enfants qui poursuivent des études supérieures. Originaire de Paris, où elle a vécu jusqu'à trente et un ans, elle habite un grand particulier tourangeau situé en centre-ville, aux Prébendes, un quartier réputé bourgeois. Sa maison, d'une surface de quelques trois cents mètres carrés, comportant neuf pièces à vivre ainsi qu'un jardin d'agrément relativement spacieux, est richement décorée : tapis, meubles contemporains, œuvres d'art, piano, etc. Pour justifier la position de son lieu de résidence, Agnès évoque la recherche d'une forte accessibilité urbaine ainsi qu'une appétence citadine. Excepté pour le travail et quelques autres activités, pour lesquelles elle est obligée d'emprunter sa voiture et doit se rendre parfois dans des lieux qu'elle n'aime pas - tels les centres commerciaux périphériques -, elle privilégie les déplacements pédestres, de proximité et accorde une valeur inestimable aux nombreuses ressources qu'offre le centre-ville tant pour les services banaux (commerces, marché) que pour les lieux culturels qu'elle affectionne (cinéma, théâtre, lieux de concerts, librairies). En outre, malgré un emploi du temps chargé et une fatigue professionnelle intense - quelques soixante heures par semaine -, Agnès arbore, en dehors du travail, une mobilité quotidienne relativement forte, principalement associée aux loisirs sportifs (escalade, gymnastique) et culturels (cinéma, théâtre, concerts de jazz ou de musique classique). Si, par goût, elle privilégie les ressources qu'offre le centre, elle fait montre, pour certaines activités (escalade, gymnastique, randonnée), d'une grande maîtrise de l'échelle métropolitaine. Toutefois, c'est probablement la pratique bimensuelle, sur un ou plusieurs jours, du centre de Paris qui la distingue le plus : espace de travail, espace de sociabilités familiales et amicales, espace de pratiques sportives (roller) et culturelles (galeries, musées, théâtre), Paris est doublement valorisé pour sa « charge » biographique et pour sa forte urbanité. Cette appétence parisienne trouve son prolongement dans la visite, une à deux fois par an, d'une grande capitale européenne, dans laquelle elle a

sensiblement les mêmes activités. Autre preuve d'une maîtrise des échelles supérieures - nationale, européenne et internationale - et des modes de déplacement rapide : toutes ses vacances, à base de changement de lieux, concernent des destinations exotiques : trek d'une semaine dans le moyen Atlas marocain, raid en ski de randonnée dans les Alpes suisses, voyage de trois semaines au Pérou.

A 50 ans, Annick a pour seule qualification un CAP maraîchage et travaille en tant qu'agent de service hospitalier (ASH) dans le service où exerce Agnès. Veuve d'un mari charpentier, elle a deux grands enfants, dont un fils militaire peu gradé et une fille qui comporte un « handicap mental léger » et travaille au CAT de Luynes. Annick habite depuis vingt-six ans un petit pavillon dont elle est propriétaire et que son mari a lui-même construit à La Ville-aux-Dames, une commune périurbaine réputée populaire, située dans une zone basse et humide non loin de la voie ferrée, dans laquelle le terrain à bâtir était jadis bon marché. Annick justifie le choix de son lieu de résidence par son origine rurale, son aversion pour la ville ainsi que par la sacralité qu'elle accorde au jardin - au demeurant spacieux - qui, constituant son principal espace de loisir quotidien, est moins dévolu à l'agrément qu'à une intense production potagère. Contrairement à Agnès, en dehors du travail, Annick a une mobilité fort réduite : elle ne se sent jamais aussi bien que chez elle et affirme avoir « horreur » de sortir. Plus que tout, elle déteste le centre-ville de Tours où elle ne va quasiment jamais parce qu'elle dit avoir du mal à stationner, s'y sentir oppressée par la foule et ne pas y être en sécurité. Son repli défensif se manifeste également par un évitement de la commune où elle réside et par un rapport méfiant au voisinage. En conséquence, lorsqu'elle n'achète pas sur catalogue, et parce qu'elle préfère l'anonymat aux rencontres, Annick mobilise les ressources commerciales de l'agglomération, parfois très éloignées de sa résidence comme de son travail : pour faire ses courses, elle se rend parfois à St-Cyr-sur-Loire ! En dehors de son domicile et de ces quelques incursions métropolitaines, son horizon spatial n'excède pas Loches où réside sa mère et sa meilleure amie qu'elle visite deux fois par mois. Annick ne part jamais le week-end et n'est jamais allée en vacances avant qu'elle ne gagne un séjour, il y a peu. Depuis, ayant pris goût au voyage, elle part néanmoins chaque année une semaine « au soleil », à l'étranger.

La juxtaposition de ces deux exemples, dans un contexte disciplinaire moins sensible que dans les années 1980 à la problématique des identités spatiales, notamment dans son rapport avec l'identité sociale, pourra être interprétée comme un retour aussi brutal qu'inattendu à la question, probablement jugée désuète car « misérabiliste »', des inégalités socio-spatiales[2]. Avouons-le : au fondement de ce travail se trouve le désir d'aller « fouiller le grenier » et « d'ouvrir les vieilles armoires » des rapports socio-spatiaux de domination, à notre sens bien trop vile remisées et, par-là même, de renouer avec une géographie engagée, en prise avec la « question sociale ». Pourquoi revenir à cet objet que d'aucuns jugent ou jugeront passablement ringard, voire terriblement éculé ? Parce que les idées scientifiques, pour se légitimer, s'imposent fréquemment en ignorant ou en discréditant rapidement les théories qui précèdent plutôt qu'en discutant sérieusement leur pérennité, et cela, aux détriment de l'accumulation des savoirs scientifiques. En l'occurrence, tels nous apparaissent certains travaux contemporains portant sur

[1] Nous appelons « misérabiliste » la posture selon laquelle les rapports sociaux sont principalement envisages clans une perspective hiérarchique en tant qu'ils manifestent des rapports de domination. Passeron J.-(.'., Grignon C. (1989), *Le savant et le populaire : misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature,* Gallimard-Seuil.

[2] Nous qualifions de « socio-spatiales » les inégalités interindividuelles concernant la maîtrise des ressources, socialement construites et généralement classantes, qu'offre l'espace géographique et, au premier chef, celles qui permettent de maîtriser les distances.

«l'habiter» qui, par un probable souci d'innovation conceptuelle et de renouvellement théorique, ont visiblement abandonné la question des rapports socio-spatiaux, quand ils ne l'ont pas discréditée à grands coups de boutoirs prophétiques. Dans ce dernier cas, nous pouvons mentionner la thèse récente que propose J. Lévy en faveur de la « liberté spatiale » : dans un contexte de solvabilité croissante - et donc de distance aux contraintes de nécessité -, les individus seraient de plus en plus libres de choisir, de composer et d'établir leur propre équation personnelle au sein d'un marché des valeurs et des normes spatiales à la fois désenclavé et en expansion. Séduisante car iconoclaste, cette proposition mérite toutefois d'être sérieusement discutée car elle est lourde de conséquences scientifiques - et politiques -, tant sur le statut que l'on attribue à l'acteur que sur le sens que l'on confère à l'action[3]. Outre qu'elle réintroduit subrepticement une conception duelliste, celle d'un individu à « demi contraint, à demi libéré », cette proposition comporte, à notre sens, deux faiblesses. D'une part, elle tend à minorer - comme s'il s'agissait d'une survivance vouée à disparaître - les contraintes de nécessité. Or, par exemple, une enquête récente montre que 16 % des français, soit 10 millions d'habitants, ne partent jamais en vacances, la plupart pour des raisons financières[4]. D'autre part, cette proposition ignore ce que les « libertés spatiales », c'est-à-dire les systèmes de goûts et de valeurs engagés dans les choix stratégiques, doivent à certaines conditions sociales et biographiques de possibilité, et verse, par-là même, dans la croyance ordinaire selon laquelle les goûts sont fondés en « nature » ou bien disponibles « à la carte ». De ce fait, poussée à son extrême, elle nous apparaît comme une dénégation du caractère socialement construit, et donc situé, des goûts, des normes ou des valeurs . A l'inverse, nous postulons que les stratégies spatiales, quelles qu'elles soient, ne peuvent être tenues pour « libres » car elles obéissent à certaines conditions sociales, biographiques et contextuelles. De ce fait, même individualisées, elles ne sont ni aléatoires ni anomiques. En outre, dans une bonne partie des cas, elles ne sont pas strictement individuelles mais répondent à certaines régularités. C'est en partie pour défendre cette conception «socialiste» de l'individu et « refroidir » des propositions qui nous semblent à la fois excéder le réel et enfermer la théorie spatiale dans une impasse, que nous avons souhaité réinvestir la problématique des identités spatiales et, plus généralement, celle des rapports socio-spatiaux.

[5] Nous pensons en l'occurrence au rôle que joue la théorie de la liberté spatiale - et du « choix résidentiel permanent » - dans la remise en question du principe d'égalité territoriale et dans la revendication d'une politique de la « responsabilité individuelle », J. Lévy suggérant par exemple, que les individus « ayant choisi » d'habiter la campagne (les espaces à basses densités) assument les coûts financiers inhérents à leur connexion aux réseaux : « Dans un monde mobile, qui est aussi une société d'acteurs, où l'assignation à résidence, caractéristique des sociétés rurales, laisse peu à peu la place à un habitat choisi, l'idéal d'égalité prend de plus en plus la forme de l'équité. La solidarité collective se combine de manière beaucoup plus complexe avec la responsabilité individuelle et, parfois, s'y mêle inextriquablement. (...) Faut-il, ces prochaines années, puiser dans les dépenses publiques les dizaines de milliards nécessaires pour mettre à l'abri d'une prochaine tempête 5 % ou 10 % des habitants qui ont, pour une petit part au moins, choisi d'habiter des zones à risque ? ». Lévy J. (2000), « Après la tempête : territoires contre réseaux ? », in *Le Monde,* édition du 11/01/2000.

[4] Selon une enquête publiée dans le journal *Le Monde* le 21 juillet 2004. Cette même enquête évalue que 35 % des français renoncent chaque année à partir en vacances (quatre nuits au moins passées en dehors du domicile).

[5] La « liberté spatiale », lorsqu'elle est conçue comme une liberté « pure », constitue à notre sens un anti-objet : si l'enjeu d'une géographie de l'action est précisément de comprendre les raisons pour lesquelles les individus agissent comme ils le font dans et par l'espace, qu'apporte cette hypothèse, si ce n'est, en supprimant au nom d'une liberté d'action la question des conditions génétiques, un appauvrissement voire une remise en question radicale de l'objet ?

Les pratiques spatiales individuelles : un prisme pour analyser la constitution des identités sociales

Comme le suggèrent les exemples cités, le fil conducteur de ce travail porte sur les spatialités individuelles[6], en particulier sur la manière dont les pratiques spatiales fondent l'identité géographique des individus et, plus globalement, entrent dans la constitution de leur identité sociale.

Tout d'abord, l'analyse prend pour objet les pratiques spatiales individuelles, c'est-à-dire l'ensemble des relations matérielles et idéelles des individus à l'espace géographique. Cette expression commode - bien qu'excessivement englobante - recouvre les deux faces d'un même objet. D'une part, les pratiques concrètes de l'espace. Habiter : vivre ici plutôt qu'ailleurs, être en maison ou en appartement, occuper 50 ou 300 m^2, disposer d'un jardin. Se déplacer : se mouvoir beaucoup ou rester chez-soi, aller loin ou demeurer proche, aller là plutôt qu'ailleurs, se déplacer à pied, à vélo ou en voiture. Télécommuniquer : téléphoner beaucoup ou très peu, à sa voisine ou à San Francisco, ne jamais utiliser l'Internet. Ainsi, les pratiques spatiales concrètes désignent-elles l'ensemble des éléments que les individus mettent concrètement en œuvre pour gérer empiriquement le problème de la distance, pour «faire» et «jouer» avec elle. D'autre part, dans la mesure où les pratiques concrètes sont entourées et investies par la « sémiosphère », les pratiques spatiales se manifestent, via le langage, sous forme d'idéologies spatiales, concept qui désigne l'ensemble des jugements que les individus produisent sur l'espace et sur ses objets : être attaché à son quartier ou bien s'en moquer complètement ; aimer la ville, détester la campagne, ou l'inverse ; préférer les zones commerciales périphériques au centre-ville ; avoir horreur de l'automobile, aimer la marche, le train ou le vélo, etc. Remarquons que ces idéologies spatiales, parce qu'elles engagent des systèmes de goûts, de valeurs ou de normes qui ne sont pas strictement spatiaux - comme par exemple le rapport à soi, au corps, aux autres, à certaines activités ou à certains objets - constituent un point d'accès à l'ensemble des représentations socioculturelles (au sens large) des individus, et donc à plusieurs dimensions de l'identité (psychologique, sociale, politique, etc.). En retour, elles permettent de comprendre la manière dont l'identité socioculturelle des individus structure cette dimension particulière de l'activité sociale que représente la pratique spatiale et contribue, de ce fait, à informer la dimension strictement spatiale de l'identité.

Nous désignons par identité spatiale, la place objective et subjective qu'un individu occupe dans l'espace social. Contrairement à l'usage qui en est fait en sociologie, par exemple dans l'œuvre de P. Bourdieu, l'espace social dont nous parlons n'est pas seulement métaphorique. Il désigne un système organisé et hiérarchisé de positions indexées sur la maîtrise des ressources spatiales, matérielles ou idéelles, sachant que ces dernières, comme tous les autres biens sociaux, ne sont pas immédiatement ni également

[6] En prenant pour objet les « spatialités », notre travail est moins concerné par l'espace lui-même (ses structures, son organisation) que par l'étude « des actions spatiales réalisées par les opérateurs sociaux ». (I s'inscrit donc dans une géographie de l'action et considère, selon les mots de M. Lussault que « les opérateurs (...), lorsqu'ils agissent, mobilisent, pour poursuivre leurs actes, des ressources (et des compétences) spatiales variées, idéelles et matérielles, (...) chaque individu possédant une spalialilé propre, spécifique, construite dans l'action et qui articule des agencements spatiaux divers en un agencement englobant ». (« Spatialité », in Lévy .1., Lussault M. (2001), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés,* Belin, p. 865-866.). Selon nous, le concept de spatialité a le mérite d'être moins connoté et plus englobant que les termes qu'utilisent traditionnellement les géographies du « vécu » pour qualifier l'action spatiale individuelle : les notions « d'habiter », de « territorialité », « d'espace vécu », etc.

accessibles parce qu'elles sont souvent rares, et donc, objet de luttes. La place qu'occupe un individu dans l'espace social peut être appréhendée de deux façons. D'une part, */ 'identité en soi* - que nous nommerons, selon les mots de P. Ricœur, « identité mêmeté » - désigne l'ensemble des attributs, des propriétés ou des dispositions qui, dotés d'une certaine stabilité et d'une certaine permanence, permettent de caractériser une personne, de la comparer et de la classer objectivement dans l'espace social. D'autre part, *l'identité pour soi* - que nous appellerons indifféremment « ipséité » ou « identité narrative » - recouvre l'ensemble des représentations, toujours travaillées par un souci de cohérence et de continuité, que l'individu fournit de lui-même, en s'identifiant ou en se distinguant, et en apportant ainsi la preuve de son originalité. En d'autres termes, cette ipséité désigne la manière dont l'individu se définit lui-même et se classe dans l'espace social.

A travers ces définitions se profile le questionnement qui, situé à l'origine de ce travail, en constitue le fil rouge : en quoi les pratiques concrètes de l'espace et les actes langagiers qui viennent décrire, qualifier et justifier ces pratiques, et qui véhiculent les idéologies spatiales, contribuent-ils à différencier les individus dans l'espace social, à la fois « objectivement » - à travers un certain nombre de propriétés, de dispositions, d'attributs stables et durables - et « subjectivement » - à travers des actes de catégorisation, de distinction et d'identification par lesquels les individus disent qui ils sont ? Précisons que ce questionnement, s'il est principalement de nature empirique[7] et centré sur l'analyse des formes de différenciation inter- et intra-individuelles des spatialités contemporaines, n'en possède pas moins une ambition théorique et méthodologique forte : participer à l'élaboration d'une théorie de la spatialité. Sans constituer une fin en soi, notre contribution, qui emprunte beaucoup à la sociologie dispositionaliste de P. Bourclieu et de B. Lahire[8] et défend une certaine conception de l'individu et de l'action, nous oriente vers des problématiques qui, d'un point de vue disciplinaire, nous semblent inédites, comme celles qui concernent la genèse, la dynamique ou la dissonance des schèmes socio-spatiaux. En outre, elle conditionne tout autant qu'elle autorise l'élaboration de nouvelles grilles interprétatives et la production de nouveaux résultats : de ce fait, nous lui accordons une réelle importance. A ce propos, présentons les trois questions indissociablemcnt théoriques et empiriques qui, tout en l'ayant motivé, sont au centre de ce travail.

Contexte spatial de résidence et identité urbaine

Dans le prolongement d'un travail réalisé en Maîtrise et consacré aux pratiques et aux représentations spatiales **periurbaines,** le premier objet d'investigation porte sur « l'effet de lieu », c'est-à-dire sur le rôle du contexte spatial de résidence dans la structuration des identités urbaines. Dit autrement, il vise à comprendre comment les caractéristiques du lieu d'habitat et, principalement, son gradient d'urbanité[9], influent sur les pratiques concrètes

A notre sens, la construction d'une théorie de la spatialité, et plus largement d'une méga-théorie de la société ne peut constituer une lin en soi car elle n'a de sens et de réalité que par rapport à des phénomènes qu'il faut décrire et qui, parce qu'ils sont soumis au régime d'historicité, impliquent une évaluation et une redéfinition constante des principes et des outils qui la fondent.

* Nous appelons « dispositionaliste » la théorie selon laquelle l'action humaine est orientée par des principes de représentation et d'action intériorisés dans le cadre d'expériences de socialisation diverses et actualisés dans des contextes spécifiques. En règle générale, ces «dispositions» sont naturalisées: les individus ignorent ou dénient leur caractère collectif et socialement construit et tendent à les constituer en attributs propres, garants de leur singularité.

Lui rupture avec une approche discontinuiste de l'urbain (ville vv campagne), nous désignons par gradient d'urbanité le caractère plus ou moins dense et divers d'un lieu, principalement au regard des densités brutes, c'est-à-dire d'hommes et d'emplois.

de l'espace comme sur la production des idéologies urbaines. Toutefois, plus qu'un simple « effet de lieu », au sens tendanciellement déterministe et réductible, par exemple, à une série de correspondances statistiques, il s'agit davantage d'explorer, dans une optique compréhensive, les relations complexes et protéiformes entre l'identité résidentielle et les autres dimensions de l'identité spatiale. Outre qu'elle constitue le prolongement logique de notre travail précédent, trois éléments légitiment cette première interrogation.

Tout d'abord, comme en témoigne le faible nombre de publications, cette question, pourtant fondatrice de la sociologie urbaine, est trop peu étudiée. Ce sous-investissement est d'autant plus surprenant qu'en raison d'une périurbanisation toujours plus intense et plus étale, nous assistons à une diversification importante des contextes résidentiels : quartiers hypercentraux, centraux ou péricentraux, banlieues, périphéries proches ou lointaines, pôles ruraux, rural isolé, etc. En second lieu, lorsqu'elle surgit, cette question est rarement abordée dans une optique comparative ni véritablement systématisée ; mais relativement à un contexte d'urbanité spécifique, ici, celui des quartiers centraux[10], là, celui des périphéries urbaines". Cette approche ne favorise pas la comparaison - et donc la mise en perspective -, et limite l'émergence d'une problématisation claire et aboutie sur la relation entre les pratiques spatiales individuelles et les contextes d'urbanité, et ce, à l'échelle de l'aire urbaine. Enfin, après un article particulièrement lumineux et nuancé sur cette question[12], les déclarations urbanophiles et périurbanophobes de J. Lévy, qui mettent implicitement en correspondance contexte spatial de résidence, modes de vie et identités socio-politiques nous ont semblé particulièrement pernicieuses[13]. Loin de pointer la complexité de la question, elles tendent plutôt à la réduire à une fruste caricature séparant les habitants des « centres » qui, par l'usage préférentiel des modes pédestres, la pratique de l'espace public et un vote majoritairement démocratique apparaissent comme des «super-citadins-citoyens»; des habitants périphériques qui, par l'asservissement automobile, la réclusion défensive sur l'espace privé et un vote fortement « tribun ici en » (non démocratique), sont tenus doublement coupables des maux dont souffre la ville - comme la pauvreté de l'urbanisme périphérique - et des événements politiques fâcheux - comme la montée des votes extrêmes. Face à cette vision simpliste, dont une véritable

[10] Authier J.-Y. (dir) (2001), *Du Domicile ci la Ville, Vivre en quartier ancien,* Anlhropos. Cette étude, qui porte sur les modes de vie urbains d'un grand nombre d'habitants de quartiers centraux anciens (n - 1697) a le mérite de poser très clairement la problématique de la relation entre le(s) contcxte(s) urbain(s) d'habitat et les « rapports résidentiels », définis comme les formes d'appropriation et de représentation du logement, du quartier et de la ville. Elle montre qu'il existe dans ces quartiers des éléments assez communément partagés (comme l'importance du logement, du voisinage, et surtout, du quartier) mais que l'on y constate également une très large diversité des rapports résidentiels, liée précisément à l'hétérogénéité des contextes morphologiques, sociaux ou matrimoniaux qui caractérisent ces espaces. Ce type d'enquête quantitative mériterait d'être réalisée à l'échelle de l'aire urbaine et gagnerait probablement à se fonder sur une définition plus étroite de la notion de contexte urbain, davantage indexée sur le gradient d'urbanité.

[11] Pinson D., Thomann S. (2001), *La maison en ses territoires, De la villa à la ville diffuse,* L'Harmattan.

" Lévy J., Ilaegel F. (1997) , « Urbanité. Identités spatiales et représentations de la société », in Calenge C, Lussault M, Pagand B., *Figures de l'urbain,* Maison des Sciences de la Ville, Université de Tours.

[1j] On peut se faire une idée de cette dérive à travers quelques généralisations abusives qui tendent à stigmatiser le périurbain, du type : « La périurbanisation, le choix d'un modèle centré sur la maison individuelle et l'automobile, à dislance des agglomérations, a longtemps été présentée comme liée aux « cycles de vie » ou aux techniques de transport. On mesure aujourd'hui que c'est aussi et d'abord une option fondamentale en faveur de la séparation vis-à-vis des « autres », jugés menaçants. (...) L'habitat périurbain renforce les tendances au repli défensif qui sont à son origine ». Lévy J. (2002), « Extrêmes périphéries », in *Libération,* Edition du 25/04/2002. Voir également à ce sujet la préface, rédigée par J. Lévy, de l'ouvrage suivant : Pinson I)., Thomann S. (2001 *),Op. Cit.*

revendication en faveur de la ville dense aurait pu se passer[14], il nous a semblé urgent de reprendre cette question de manière frontale. Pour ce faire, dans le choix de notre population d'enquête, nous avons accordé le primat à la variété des géotypes de résidences, définis par un gradient d'urbanité décroissant de l'hypercentre à la lointaine périphérie. A ce propos, nous formulons l'hypothèse suivante : le contexte d'urbanité contribue à structurer *pour partie* les pratiques spatiales individuelles, notamment le volume de mobilité quotidienne, le choix du mode de déplacement, ou encore, la manière d'organiser ses trajets quotidiens. Toutefois, au-delà de ces caractéristiques générales, l'analyse approfondie de quelques exemples individuels montre que la manière d'organiser sa spatialité quotidienne diffère sensiblement au sein de chaque géotype de résidence, tandis qu'inversement, des habitants du centre et de la périphérie peuvent, de ce point de vue, présenter des profils forts proches. Par-delà ces différences interindividuelles, les variations observables à l'intérieur de l'expérience individuelle, entre plusieurs « moments » ou plusieurs « sphères d'activité », relativisent également cet effet de lieu. Dernier élément : en matière de spatialité, l'effet de lieu n'est pas la variable la plus efficiente : la diversité observable au sein de chaque géotype s'explique par d'autres variables et, au premier chef, par l'inégale dotation en capital culturel.

Stratification sociale et identité spatiale

On s'indignera sans doute qu'un jeune chercheur puisse réinvestir la question de la stratification sociale et, plus largement, celle des rapports sociaux, dans un contexte où, il faut bien l'avouer, cette problématique sociologique connaît une crise sans précédent, repérable par le recul du vocabulaire classiste [15]. Bien entendu, ce désintérêt, dont la brutalité ne peut toutefois s'expliquer que par un revirement idéologique d'ampleur, est lié à la crise de la représentation de la société en terme de classes sociales, manifeste dans le discours des acteurs ordinaires, politiques et économiques, mais aussi dans certains dispositifs juridiques (conventions collectives), non d'ailleurs sans rapport avec la dynamique « infrastructurelle » du capitalisme[16]. Au plan scientifique, comme d'ailleurs dans le discours politique et journalistique, on observe un «déplacement » de la question sociale, les notions « d'exclusion » et de « précarité » remplaçant progressivement le

" Une véritable revendication en faveur de la ville dense, qui certes doit passer par une condamnation de la « ville périurbaine », ne devrait pas se contenter de faire porter la responsabilité uniquement sur les acteurs ordinaires, en mettant en cause leurs choix, donc en les stigmatisant : elle devrait également (et sans doute davantage) dénoncer les mécanismes politiques, juridiques et économiques qui produise la « ville périurbaine » deux fois : d'une part, en raison de logiques « infraslructurelles » (prix du foncier, fiscalité, permissivité des PLU, etc.) ; d'autre part, par la production et la diffusion d'une idéologie suburbaine (publicité initiée par les banques, les agences immobilières, etc.) qui oriente fortement les choix des individus.

[13] Lemel Y., Oberti M., Reiller F. (1996), « Classe sociale, un terme fourre tout ? Fréquence et utilisation des termes liés à la stratification sociale dans deux revues », *Sociologie du travail,* n° 2, p. 195-207.

" Ce jeu d'inférence réciproque entre « superstructures » et « infrastructures » dans l'explication de la crise de la représentation de la société en terme de classes sociales est expliquée ainsi par E. Chiapello et L. Boltanski : « La validité des catégories mobilisées par les nomenclatures socioprofessionnelles, sur laquelle reposait largement l'image de la société française comme ensemble de classes sociales, dépendait fortement de leur adéquation aux divisions à l'œuvre dans le monde social. Mais la netteté de ces divisions était elle-même, dans une large mesure, le produit de l'objectivation des dispositifs réglementaires et des modes d'organisation du travail dont la nomenclature était elle-même le produit. C'était finalement la confirmation croisée que s'accordaient les divisions de la nomenclature cl les divisions observables dans le monde social, qui donnait à la nomenclature sa crédibilité. [...] L'effet de la mise en cause des dispositifs réglementaires et des modes d'organisation en accord avec la nomenclature a eu pour résultat d'éloigner la nomenclature du monde, de la détacher de son objet et, par là, de casser l'adhésion lacile qui lui était accordée ». Boltanski L., Chiapello E. (2001), *Le nouvel esprit du capitalisme,* Gallimard, p. 395.

discours sur les inégalités et les classes sociales, et donnant lieu à une nouvelle représentation binaire ou ternaire de la structure sociale, partagée entre inclus et exclus[17]. Si celte forme de catégorisation de l'espace social est adaptée au monde « connexionniste » et aux logiques « flexibles » qui marquent les nouvelles formes d'organisation du travail, et observe probablement une certaine pertinence pour décrire les processus de fragmentation et de disqualification sociale (et spatiale) d'une minorité, on peut toutefois douter de son opérationalité dans l'analyse des pratiques spatiales et, plus largement, socioculturelles. En effet, quelle peut être la valeur descriptive d'une méta-catégorie qui, en dehors des précaires et des exclus, rassemble plus des trois-quarts de la population française ? C'est précisément là que se situe la faiblesse, pour ne pas dire le danger, d'une telle conception de la structure sociale. En réduisant cette dernière au partage entre inclus et exclus, elle tend à occulter - sans la discuter - l'inertie des frontières et des hiérarchies traditionnelles et, suivant en cela une ***doxa*** individualiste, à considérer les « inclus » comme une ensemble flou, anomique, uniforme et individualisé. Or, c'est moins par déni des mécanismes d'individualisation du social - auxquels nous accorderons une large place dans notre travail - qu'à l'encontre de cette idéologie d'une totale déhiérarchisation de la société, aussi péremptoire que scientifiquement peu fondée, que se situe notre propos. En effet, peut-on sérieusement penser que, tout juste trente ans après les travaux de P. Bourdieu sur la distinction sociale, les critères utilisés traditionnellement pour décrire la société de classes - le capital économique et le capital culturel - soient brusquement devenues inopérants, au point de les occulter totalement et de recentrer (trop) exclusivement l'analyse sur le « grain fin du social » des destinées individuelles[18] ? Tout en prenant acte

[17] Cette problématique de l'exclusion naît sous la plume d'A. Gorz, dans les années 1980. Ce dernier identifie une « non-classe des non-travailleurs » : « La classe ouvrière traditionnelle n'est qu'une minorité privilégiée. La majorité de la population appartient à ce néo-prolétariat post-industriel des sans-statut et des sans-classe qui occupent des emplois précaires (…). Ce nouveau prolétariat est non-force, dépourvu d'importance sociale objective, exclu de la société. (...) Nul messianisme, nulle théorie globale n'assurent sa cohésion et la continuité de son action. ». (Gorz A. (1983), *Adieux au prolétariat. Au-delà du socialisme.* Galilée, p. 96-105.) Cette problématique le conduit dans un second temps à une représentation dualiste de la structure sociale, séparant les « inclus » des « exclus », « d'un côté une élite de travailleurs protégés et stables, employés à plein temps, dépositaires des valeurs de l'industrialisme, attachée à son travail et à son statut ; de l'autre, une masse de chômeurs et de travailleurs sans qualification ni statut, employés de façon précaire » (Gorz A. (1983), *Les chemins du paradis. L'agonie du capital,* Galilée, p. 74). Cette représentation « dualc » de la société a été reprise dans les années 1990 par P. Rosanvallon *(La nouvelle question sociale,* Seuil, p. 203) ou encore par A. Touraine qui défend l'idée du passage d'une société post-moderne, verticale et hiérarchisée, fondée sur l'inégalité sociale, à une société post-moderne, horizontale et dualisée qui opposent les «in» et les «oui», les «inclus» et les «exclus». (Touraine A. (1991), «Face à l'exclusion», in Collectif, *Citoyenneté et urbanité,* Esprit; (1992), «Inégalités de la société industrielle et exclusion du marché», in Affichard J., de Foucault J.-B., *Justice sociale et inégalité,* Esprit.). Les rares travaux qui, comme ceux de F. Ascher, s'intéressent à la stratification sociale en rapport avec les modes de vie urbains, incorporent ces principes d'inclusion et d'exclusion dans une conception ternaire de la structure sociale : « On pourrait formuler la tripartilion ainsi : des couches ou un conglomérai stable, soit grâce à un emploi durable, principalement dans le secteur public, mais aussi dans une partie du secteur privé (les grandes entreprises) où les salariés échangent parfois du salaire contre la sécurité. La stabilité peut être assurée par les hauts revenus qui permettent aux individus de se protéger contre les risques de tous ordres (par l'épargne et par les assurances complémentaires) et de faire face aux défaillances et aux insuffisances du secteur public (en recourant à des équipements privés, écoles, cliniques, etc.). Cette couche sociale se situe dans un rapport salarial néo-fordien. A l'opposé, on trouve une couche marginalisée qui est en dehors des rapports salariaux, dans une position d'assistée. On peut parler de disqualification sociale. Entre ces deux groupes, il y a des couches instables, qui se caractérisent par des emplois et des situations sociales fragiles ; ces couches se trouvent dans un rapport salarial de type « flexible », c'est-à-dire concurrentiel ou pré-fordien ». (Ascher F. (1995), *Métapolis ou l'avenir des villes,* Odile Jacob.)

[18] Cette tendance, que critiquent L. Boltanski et E. Chiapello dans la citation mise en exergue, est pleinement revendiquée par P. Rosanvallon qui défend et assume ce virage : « Niveau de revenu, capital culturel et catégories socioprofessionnelles ne s'emboîtent pas aussi clairement que dans le passé, ce qui rend la société

de la crise, à la fois idéologique et institutionnelle, de la société de classe - et sans minorer ses effets -, n'est-il pas plus judicieux, au regard de l'importance historique de cette représentation et d'une certaine résistance des formes d'organisation du travail néo-fordiennes qui lui ont donné corps, de postuler que ces catégories conservent une certaine efficacité descriptive ?

C'est précisément ce pari que nous faisons, en prenant le problème là où il se pose avec le plus d'acuité, c'est-à-dire à l'intérieur des couches moyennes. Sans vouloir entrer dans le débat stérile et sans fin à propos de leurs définitions, elles recouvrent, à notre sens, l'ensemble flou des individus qui, sans autre conscience de classe que celle de se dire justement appartenir à une « grande classe moyenne »[19], se situe entre la bourgeoisie - qui constitue, si l'on en croit D. Pinçon et M. Pinçon-Chariot, une classe sociale bien identifiable et bien identifiée - et le néo-prolétariat que représente la fraction précarisée ou exclue de la classe ouvrière. Contrairement à l'idée communément admise, nous faisons l'hypothèse que ces couches ne constituent pas simplement le « lieu » d'un « individualisme positif » où s'uniformise, en s'individualisant, les goûts et les modes de vie urbains, mais demeurent assez fortement structurées et hiérarchisées, moins par le jeu de la contrainte économique - elles se caractérisent par un niveau inégal mais croissant de solvabilité -, que par celui des systèmes de goûts et de valeurs en rapport avec la dotation en capital culturel. Pour se donner les moyens d'identifier de telles hiérarchies, mais également pour en poser les limites, nous avons choisi notre population d'enquête selon des critères socioprofessionnels précis, en enquêtant à tous les niveaux la hiérarchie hospitalière, de l'agent de service (ASH) au grand médecin (PUPH). Cependant, comme pour «l'effet de lieu», notre propos n'est pas d'établir une correspondance statistique entre l'appartenance socioprofessionnelle et les pratiques spatiales des individus mais bien plutôt d'interroger la relation complexe, et d'ailleurs non exclusive, qui peut exister entre l'identité sociale (capital économique, capital culturel, origine sociale) et la dimension spatiale de l'identité. Cette relation, parfois déniée au nom d'une illusoire autonomie du capital spatial, demeure à notre sens relativement forte. A ce propos, nous verrons que l'appartenance socioprofessionnelle, parce qu'elle reste prédictive de moyens, de compétences et de goûts spécifiques, continue d'être un mode de catégorisation pertinent pour analyser les pratiques spatiales : elle permet d'identifier des régularités, qui sont toujours des probabilités. Toutefois, simultanément, l'analyse catégorielle n'épuise pas, loin s'en faut, toute la réalité des pratiques spatiales. D'une part, au-delà des régularités collectives, une analyse plus fine permet de remarquer de sensibles variations individuelles, et de nombreux contre-exemples liés, entre autres, à la diversité des origines sociales, des trajectoires et des contextes biographiques. D'autre part, à l'échelle de l'individu, le désenclavement des systèmes de goûts et de valeurs et la pluralité des univers de socialisation, en limitant la centralité de la socialisation familiale et/ou scolaire constitue un facteur important de diversification des expériences vécues et des modèles d'action, ce qui, tout en constituant un puissant moteur d'individualisation, limite (sans toutefois la remettre totalement en cause) la valeur des classements. D'où, un troisième objet d'investigation : l'individu.

moins facilement lisible. \…] Ce ne sont plus des identités collectives qu'il faut décrire mais des parcours individuels. [...] Alors que les rendements cognitifs des grandes machineries statistiques s'avèrent décroissants, il est temps d'en revenir à un nouvel usage de la monographie, pour appréhender de façon sensible ce que l'on pourrait appeler le grain fin du social ». Rosanvallon P. (1995), *La nouvelle question sociale,* Seuil.

Dirn L. (1998), *La société française en tendances,* 1975-1995, PUF.

" Pinçon D., Pinçon-Chariot M (1999), *Sociologie de la bourgeoisie,* La découverte.

L'individu comme échelle d'analyse

A la crise de la représentation de la société en terme de classes sociales qui marque le contexte scientifique actuel répond un engouement particulièrement sensible pour la problématique individuelle. Comme nous l'avons suggéré, et comme le souligne l'exergue, chez bien des auteurs, ce retour traduit la vivacité d'un paradigme individualiste qui, schématiquemenl, voit dans l'individu un sujet de plus en plus détaché de toutes forces sociales, autonome et souverain. C'est d'abord pour ne pas laisser l'individu aux individualistes que nous devons nous saisir d'un si bel objet. Toutefois, cette première raison serait insuffisante si, au-delà de l'effet de mode, la notion d'individu ne constituait pas, à plusieurs titres, une catégorie de plus en plus opérante, nous obligeant par-là môme à nous interroger sur ses métamorphoses et son sens contemporain.

Tout d'abord, l'individu s'impose parce qu'il est le «théâtre» de trois processus divergents que seule l'analyse à cette échelle peut révéler. Le premier se caractérise par le maintien d'éléments de structuration collective en rapport avec l'origine, la trajectoire et/ou la position sociale et, plus profondément, aux rôles formant des deux grandes sphères de socialisation que constituent la famille et l'école. En la matière, au-delà des corrélations statistiques, l'analyse individuelle permet d'explorer la manière dont circulent et s'incorporent ces grands systèmes de dispositions hérités. Simultanément, en raison d'une mobilité sociale croissante (verticale ou horizontale), d'une diversification des sphères de socialisation et des expériences biographiques, mais également d'un élargissement et d'un désenclavement partiel du marché des goûts, des normes et des valeurs, les compositions individuelles tendent à se singulariser, dans le sens d'une individualisation « objective » des systèmes de dispositions et de références. Bien entendu, pour saisir la pluralité des cadres socialisants et la singularité croissante de ces « nuanciers », l'échelle de l'individu est la mieux appropriée. Enfin, le contexte précédemment décrit explique un processus de diversification et d'hélérogénéisation des modèles de conduites et des expériences sociales à l'échelle intra-individuelle qui se manifeste de manière synchrone (répertoire d'action, dissonance de schème) ou de manière diachronique (activation, mise en veille, dynamique des schèmes). Ce dernier invite à interroger la pluralité des régimes d'action. Parce que nous souhaitons explorer, en matière de pratiques spatiales, la combinaison de ces trois processus, nous avons privilégié l'échelle de l'individu.

Une seconde raison légitime ce « tournant individuel » : à mesure que s'affirme la ***doxa*** individualiste dans la vie ordinaire, l'individu s'institue comme être original, singulier et maître de son propre destin. De la sorte, loin devant les collectifs (le couple, la famille, le groupe social ou ethnique), il constitue une catégorie de représentation et d'action particulièrement prégnante. Ce fait social majeur pose le double problème de sa genèse et de son incidence performative. D'une part, la diversification des référentiels d'action et des modèles de conduites, et leur visibilité croissante, est à l'origine d'un sentiment, socialement bien fondé, de liberté individuelle, qui explique en partie la vigueur de celte «croyance individualiste». D'autre part, cette hétérogénéité croissante à laquelle l'individu est confrontée génère une réflexivité croissante, c'est-à-dire un récit de soi visant à donner du sens et de la cohérence à son système de valeurs et de conduites. Ce récit, par lequel l'individu se distingue, se singularise et apporte la preuve de son originalité, est digne d'intérêt car performatif Cependant, s'il doit être étudié en tant que tel, le statut que l'on doit lui conférer dans le cadre d'une théorie de l'action doit être discuté car il est loin d'épuiser les ressorts des pratiques individuelles.

Présentée ici à titre d'hypothèse, nous allons questionner et détailler cette représentation de l'individu à travers le prisme des pratiques spatiales. Cependant, celte orientation problématique implique la mise en œuvre d'une architecture d'ensemble et d'une méthodologie spécifique qu'il nous faut désormais présenter.

Trois regards sur la spatialité

Pour appréhender le rapport entre spatialité et identité sociale, et mettre au centre de l'analyse les interrogations précédemment évoquées, nous avons défini trois axes de recherche qui, conçus comme des livres autosuffisants, n'en sont pas moins organisés clans un ordre logique et articulés.

La première partie de notre travail adopte le point de vue de Sirius et vise à étudier les formes de différenciations inter- et intra-individuelles à partir des pratiques concrètes de l'espace et, plus particulièrement, des pratiques d'habitat et de mobilité : lieu de résidence, types d'habitat, attributs du logement, modes de transport, volumes de mobilité, échelles de mobilité, configurations des espaces de vie. En envisageant ces propriétés spatiales individuelles comme des biens sociaux spécifiques, et en plaçant leurs conditions d'accès, de maîtrise et d'usage au cœur de la formation - et donc de la compréhension - des identités socio-spatiales, nous comptons expérimenter et mettre à l'épreuve une théorie du capital spatial, tant dans sa capacité à rendre compte de l'activité stratégique individuelle (capital ressource), que dans sa capacité à discriminer, à classer et à hiérarchiser les individus entre eux (capital attribut), ou encore à mettre l'accent sur la variété et l'hétérogénéité de l'expérience individuelle. Cette étude, centrée sur la relation entre les capitaux spatiaux et sur celle qu'ils entretiennent avec les autres biens sociaux (capital économique, capital culturel.) doit nous permettre de tester les hypothèses d'un « effet de lieu » et d'un « effet de position », tout en posant les limites de la perspective classificatrice, et ce, en mettant en exergue les formes d'individualisation et d'hétérogènéisation internes des identités spatiales. Pour ce faire, nous étudierons successivement, en les mettant à l'épreuve, la constitution d'un capital résidentiel (chapitre I) puis d'un capital de mobilité (chapitre 2).

La seconde partie adopte le point de vue de «l'acteur» et s'attache à l'ipséité, à la dimension subjective de l'identité spatiale, à la représentation que l'individu fournit de son propre rapport aux lieux. Mais, contrairement à la première partie, l'enjeu n'y est pas strictement comparatif mais concerne davantage les formes et le sens de celte ipséité spatiale, à savoir la manière dont les individus, en situation d'entretien, se positionnent, s'identifient ou se distinguent en évoquant leurs pratiques spatiales, en structurant leurs espaces de vie par le langage et le récit. Cette exploration de la représentation que l'individu fournit de lui-même en tant qu'acteur spatial est l'occasion d'une interrogation « géographique » sur l'émergence et le sens de l'individu contemporain mais aussi sur la place et le statut que l'on doit lui accorder, lui et son langage, dans une théorie de l'action. Cette analyse se décompose en trois temps. En premier lieu, elle porte sur les formes et les fonctions de l'identité narrative, en soulignant l'intérêt d'une démarche pragmatique (chapitre 3). En deuxième lieu, elle discute et relativise le statut et la place que l'on doit accorder à l'identité narrative dans une théorie de l'action, en montrant qu'elle ne fournil qu'une vue partielle des « dispositions agissantes » et qu'elle occulte la pluralité des logiques d'action individuelle (chapitre 4). En dernier lieu, elle invite à considérer l'ensemble des dispositions individuelles, en étudiant leurs genèses et leurs dynamiques : activation, mise en veille, réversibilité, dissonances des schèmes, etc. (chapitre 5). Ces trois

interrogations nous amèneront cà proposer un modèle d'interprétation de l'individu géographique et de son action spatiale soucieux de prendre en considération la pluralité des formes de manifestation de la subjectivité individuelle - et pas simplement les formes de mise en cohérence narrative -, ainsi que la complexité de leurs genèses et de leurs dynamiques.

La troisième partie cherche à mettre à l'épreuve et à valoriser le modèle élaboré précédemment. En renouant avec une démarche comparative et classificatrice, elle s'intéresse à toutes les formes de manifestation de la subjectivité individuelle, à tous les systèmes de goûts, de valeurs et de normes engagés dans la territorialisation des lieux, en tant qu'ils contribuent à classer objectivement et subjectivement les individus, donc à fonder leur identité sociale. A ce titre, l'espace géographique est considéré comme une ressource offrant pour chaque activité sociale une gamme plus ou moins étendue de possibles stylistiques à l'intérieur desquels, par les jugements et les classements qu'ils opèrent, les individus prennent position et se distinguent les uns des autres avec plus ou moins de netteté. En comparant, dans chaque sphère de la pratique, ces systèmes de représentations et de préférences individuelles, nous espérons donner une cohérence globale au foisonnement des positions individuelles, opérer des classements pertinents, et reconstituer « l'espace des points de vue », c'est-à-dire nous donner les moyens d'analyser comment, par le jeu des proximités et des distances, s'organise l'espace social à l'intérieur des classes moyennes. A ce propos, nous formulons deux principales hypothèses. D'une part, ces systèmes de préférences spatiales obéissent à certaines régularités en rapport avec la dotation en capital culturel, soit caractéristiques de la fraction cultivée et dominante des classes moyennes (chapitre 6), soit caractéristiques de sa fraction peu qualifiée (chapitre 7). Mais, simultanément, au-delà des régularités qui se donnent à voir, la comparaison des systèmes de préférences montre l'importance des variations individuelles et des formes d'hybridation qui tendent à gommer la lisibilité des habitus de classe et des marquages socioculturels (chapitre 8).

Un protocole d'enquête « lourd » et diversifié

Pour interroger de manière approfondie les spatialilés individuelles, et le rôle qu'elles jouent dans la constitution des identités, nous avons mis en œuvre un protocole d'enquête imposant qui s'est fixé pour double exigence de collecter un grand nombre d'informations concernant les pratiques concrètes de l'espace ainsi qu'un matériau narratif important venant les décrire et les justifier, permettant d'en révéler le sens et d'approcher les systèmes de goûts, de valeurs et de normes qui y sont engagés .

Les outils d'objeclivation des pratiques concrètes

La première partie de l'enquête vise à restituer, avec le plus d'extériorité possible, la dimension concrète des pratiques spatiales. Si la réalité qui se donne à voir à l'observateur n'échappe jamais totalement au filtre du langage, certains outils permettent cependant

[21] Initialement, l'enquête devait comporter un troisième volet fonde sur l'observation ethnographique de pratiques associées au temps libre. Après avoir testé cet outil, nous avons renoncé à le mettre en œuvre. Tout d'abord, il nous a semblé difficile d'identifier, d'un individu à l'autre, des situations comparables, que l'on puisse faire dialoguer. Ensuite, il nous a paru impossible de concilier l'investigation par entretien et l'observation, cette dernière étant perçue par les individus comme une forme de « flicage » relative aux déclarations effectuées durant l'entretien. Enfin, il était difficile d'articuler celte approche « ethno-méthodologique » à l'objet de ce travail, moins concerné par une analyse pragmatique de l'action en train de se faire que par le retour sur l'action.

d'accéder assez directement, c'est-à-dire avec le moins de biais possible, à ces pratiques concrètes.

En premier lieu, une fiche signalétique soumise à l'enquêté a permis de recueillir un certain nombre d'informations concernant ses caractéristiques socio-démographiques (âge, sexe, statut matrimonial, situation familiale, nombre d'enfants, profession, niveau de diplôme, origine sociale, revenus imposables) et ses attributs résidentiels (commune de résidence, quartier, adresse, type de logement, surface du logement, nombre de pièces, confort du logement, trajectoire résidentielle) [2]. Cette première source a permis de fournir un aperçu du contexte «global » dans lequel s'inscrit l'individu en sériant les propriétés qui, de notre point de vue, nous ont semblé les plus pertinentes.

En second lieu, deux enquêtes croisées et complémentaires ont été mises en œuvre pour objectiver les pratiques de mobilité : le volume, l'intensité, la configuration, les échelles, les motifs et les modes de déplacement. La première, sous forme d'entretiens dirigés, a consisté à interroger chaque individu sur l'ensemble des déplacements qu'il a réalisé durant l'année précédente, à compter du jour de l'enquête, pour chaque activité sociale (travail, achats, loisirs, visites familiales, visites d'amis, etc.) et pour chaque temporalité (quotidienne, hebdomadaire, mensuelle, occasionnelle, etc.) . La seconde a consisté à lui faire consigner, dans un carnet de pratiques, pour quatre jours de travail et quatre jours chômés, un emploi du temps détaillé dans lequel est mentionné l'intégralité des déplacements effectués[24]. Dans l'objectif d'étudier le système de mobilité, ces deux méthodes comportent des intérêts et des défauts symétriques. L'une, fondée sur une année, est relativement «représentative» du système de mobilité. Elle permet également une bonne saisie des pratiques de mobilité régulières, et ce d'autant plus qu'elles se répètent selon une certaine fréquence. Cette méthode est également très efficace pour objectiver les mobilités occasionnelles marquantes, soit par leur durée, soit par leur éloignement (excursions, week-ends, vacances). A l'inverse, l'impératif de « fréquencialisation » met en difficulté les individus dont la mobilité est peu routinière et non programmée, ce qui, négativement, a le mérite de faire apparaître un type « spontanéiste » de rapport au lieu, assez marginal dans notre échantillon[25]. Par ailleurs, la difficulté du travail d'anamnèse, qui constitue le principal biais de ce mode d'investigation, rend peu plausible l'exhaustivité des pratiques, et tend vraisemblablement - en raison des nombreux filtres qu'oppose la mémoire- à sous-estimer une quantité non négligeable de pratiques, notamment celles qui sont les moins signifiantes, les plus exceptionnelles et les plus éloignées de la date de l'enquête. Malgré cela, l'entretien dirigé demeure l'instrument le plus adéquat pour analyser les différentes composantes du système de mobilité. En ce sens, les représentations statistiques et cartographiques que nous en avons extraites constitueront notre principal support d'analyse. A l'inverse, le carnet de pratiques, quand bien même avons-nous demandé aux individus de choisir des jours « ordinaires » et «caractéristiques» de leur quotidien, ne permet pas de gager d'une réelle

[22] La fiche signalétique fournie à l'enquêté est présentée en annexe I.

[23] Le canevas de cet entretien dirigé est présenté dans l'annexe 1.

[24] Un exemple de carnet de pratiques figure dans l'annexe I

" De ce point de vue, notre enquête fournit des résultats qui diffèrent sensiblement de ceux recueillis dans le cadre du module 1 « Les voisinages de l'individu : lieux et liens » du programme de recherche « SCALAB » *(« SCALAB, Echelles de l'habiter* », Convention A01-09, PUCA, Ministère de l'Equipement, des transports, du Logement, du Tourisme cl de la Mer) : la répétition quotidienne est toujours très forte et apparaît comme le mode de structuration dominant de l'existence ordinaire, même si, bien entendu, nous pouvons légitimement penser qu'il existe des marges de variation croissantes liées à la flexibilisation elle-même grandissante des temps sociaux.

«représentativité», si tant est qu'elle existe: nous ne pouvions pas l'utiliser pour construire des indicateurs globaux. Par contre, ces carnets ont le mérite de fournir une parfaite exhauslivité des lieux pratiqués, des temps passés aux lieux, des horaires, des modes et des temps de déplacement, et surtout, de la succession des lieux pratiqués et des déplacements, ce qui permet de reconstituer des itinéraires et d'analyser des journées types. A l'échelle de la journée ou de la semaine, elle permet donc d'étudier les fines variations intra-individuelles que l'enquête réalisée sur un an écrase. Ainsi, ces deux modes d'investigation, loin d'être redondants, sont parfaitement complémentaires. Ils ont également constitués un préalable, et parfois l'amorce, de l'enquête portant sur les « sens » qui entourent ces pratiques.

Recueil et exploitation du matériau narratif

Le second volet de l'enquête s'est fixé pour objectif de recueillir un matériau narratif et descriptif « épais » concernant les différentes dimensions de la spatialité. A ce litre, l'entretien semi-directif s'est naturellement imposé. En essayant de tenir ensemble deux conceptions opposées de celui-ci, nous lui avons accordé un double statut. D'une part, dans une optique compréhensive[26], conformément à une conception informationnelle et référentielle du langage à laquelle la géographie est désormais rompue, l'entretien est valorisé en tant qu'il suscite du discours sur l'action et provoque un travail réflexif : il est considéré comme un moyen d'accès à l'ensemble des schèmes mentaux (goûts, valeurs, normes) qui orientent les pratiques et permettent d'en comprendre les ressorts. Dans ce cadre, on ne s'étonnera pas, dans le texte qui suit, de l'usage intensif qui est fait de la citation : celle-ci nous permet simultanément de rendre compte des principes de justification que les individus mettent en œuvre et de les ausculter[27]. Remarquons que celte première conception, pour être pleinement recevable, doit postuler une certaine conformité entre le discours et les actes auxquels il se réfère : bien que nous en discutons ponctuellement l'évidence, nous faisons globalement ce pari. D'autre part, on ne peut ignorer que l'entretien constitue une situation sociale particulière qui n'est pas une expérience neutre mais interactive et située. Dans ce cadre, nous devons prendre au sérieux la fonction praxéologique du langage, d'abord en nous interrogeant sur ce que font les individus quand ils parlent, ensuite sur ce qui, dans les présupposés ou le déroulement de l'entretien, conditionne le récit intersubjectif. Dans cette seconde approche, ce qui pourrait apparaître du point de vue précédent comme un obstacle à l'analyse des matrices de pensée et d'action individuelles, constitue à l'inverse un objet d'investigation. Cette approche pragmatique et praxéologique de l'entretien et du langage, mise en œuvre dans la deuxième partie de notre travail à propos de l'identité narrative, a toutefois été la moins exploitée.

Particulièrement « longs » (entre 2 h et 4 h), les entretiens ont été réalisés en une ou deux fois. Refusant d'imposer des catégories spatiales prédéfinies qui risquaient d'être étrangères à l'expérience vécue et de surdéterminer notre appréhension des spatialites - le domicile, le jardin, le quartier, la commune, le centre-ville, l'agglomération, etc. -, nous avons proposé à chaque individu de repartir de ses propres lieux de vie ou de ses propres catégories d'espaces apparus dans l'entretien dirigé, celui-ci ayant été réalisé auparavant.

Kaufrnann J.-C. (1996), *L'entrelien* ***compréhensif,*** Coll. 128, Nathan.

' Les citations extraites des entretiens, nombreuses dans ce texte, apparaîtront entre guillemets ainsi qu'en italique. D'une part, leur statut de source ou d'illustration les distingue fortement des citations « d'auteurs » qui apparaissent seulement entre guillemets. D'autre part, ce statut les distingue encore plus fortement du texte encadrant, à prétention analytique : celle dernière différence mérite, à notre sens, une variation de police.

Premièrement, la consigne les invitait à mettre en exergue leurs systèmes de préférences individuelles : « Pourquoi, pour telle activité, pratiquez-vous ou préférez-vous tel lieu, tel espace ou telle catégorie d'espace plutôt que tel autre ? ». Deuxièmement, elle les conviait à mettre en scène des usages et/ou des significations distinclives : « Que faites-vous dans ce lieu, à quel(s) moment(s), avec qui, de quelle façon ? », « Quel sens a-t-il pour vous ? ». Enfin, elle les amenait à définir et à mettre en œuvre pour chaque lieu des systèmes d'évaluation relatifs aux environnements sensibles, architecturaux cl humains : « Qu'aimez-vous ou n'aimez-vous pas dans ce lieu ? ». La principale conséquence de celte démarche d'enquête est l'absence de grille « type », chacune d'entre elles ayant fait l'objet d'une forte individualisation en fonction des déclarations recueillies et des principes de justification et d'évaluation repérés au premier entretien. Seules exceptions, deux séries de questions ont été ajoutées, l'une consacrée à l'itinéraire et aux stratégies résidentielles, l'autre à la territorialisation des espaces domestiques. Nous avons reporté en annexe un exemple de grille d'entretien[28]. Remarquons que cette grille est indicative. Durant l'entretien, tout en cherchant à épuiser l'ensemble des questions programmées, nous nous sommes efforcés de suivre, quand elles étaient puissantes, les logiques internes du discours, de la même manière que nous sommes restés particulièrement réceptifs aux développements inattendus, quitte à ne pas réprimer et à tenir pour signifiants les digressions, les sauts thématiques, les avancées rapides ou les retours en arrière.

Enfin, on pourrait se demander ajuste titre le sens d'un entretien qui prétend analyser la spatialité de pratiques appartenant à des sphères d'activités aussi différentes que la résidence, les achats, les pratiques sportives ou culturelles, les sociabilités, les pratiques touristiques, etc. Pour le justifier, il faut insister sur notre volonté de nous départir simultanément d'une approche « sectorielle » des pratiques spatiales (pratiques résidentielles, commerciales, touristiques, etc.) et d'une approche « globale », trop peu soucieuse des sphères d'activités. En sondant la spatialité individuelle relative aux différents domaines de la vie sociale, nous souhaitons nous donner les moyens de voir apparaître, à l'intérieur de l'expérience spatiale individuelle, des éléments de continuité ou de discontinuité, des éléments convergents ou discordants, des éléments stables ou lábiles. Plus largement, c'est la problématique de l'unité et de la pluralité des mondes d'expérience et des principes d'action individuels qui justifie ce parti pris. Bien entendu, si cette démarche a produit les profits escomptés, il ne faut pas en attendre l'impossible : rendre compte de manière rigoureuse et exhaustive de la spatialité relative cà chaque sphère d'activité. Chacune d'entre elle aurait pu faire l'objet d'une investigation à elle seule, mais tel n'était pas notre objet.

Pour conclure, on remarquera que le protocole d'enquête, parce qu'il vise à saisit- plusieurs dimensions de la spatialité individuelle est relativement lourd : fiche signalctique, entretien dirigé, carnet de pratiques, entretien semi-directif long et parfois répété. Le temps important consacré à sa mise au point, à sa mise en œuvre et surtout à son exploitation, explique pour partie la limitation de la population d'enquête.

Tenir ensemble le collectif et le singulier à l'échelle individuelle

De la même manière qu'il ne faut pas mettre dos-à-dos la conception référentielle et praxéologique du langage, il nous paraît tout aussi contre productif de choisir entre deux démarches que l'on lient fréquemment pour opposées. La première, de nature « représentativiste », se fonde généralement sur l'exploitation de données quantitatives

[28] Voir annexe II.

obtenues à partir d'un questionnaire fermé réalisé auprès d'un grand nombre de personnes. En utilisant et en mettant à l'épreuve des catégories pré-construites (de sexe, d'âge, de profession, de lieu de résidence, etc.), elle permet de mettre en évidence des régularités, d'identifier des grandes structures, et par là même d'insister sur les contextes collectifs dans lesquels s'inscrivent les individus. Malheureusement, les explications qu'elle fournit, trop souvent réduites à la mise en correspondance d'une classe d'individus et d'une classe de phénomènes, ne fournit qu'une semi-compréhension des pratiques sociales. En outre, de par sa perspective macroscopique, elle est incapable de rendre compte de la structure fine du social, de l'existence de contretypes et de la singularités des cas. La seconde, de nature « exemplariste », privilégie le travail monographique ou l'analyse approfondie d'un petit nombre d'individus. A l'opposé de la précédente, cette démarche est capable de rendre compte du « grain fin du social », du jeu quasi infini des variations inter et intra-individuelles. Dans une optique compréhensive, elle permet également de recomposer les logiques internes qui président au monde vécu. Malheureusement, de par les œillères inhérentes à l'analyse microscopique, elle est dans la totale incapacité d'objectiver autrement que par présomption la part respective du singulier et du collectif observable à l'échelle individuelle : elle tend à dissocier l'individu des contextes sociaux dans lesquels il s'inscrit, et donc à faire, parfois aveuglément, de l'ensemble de ses pensées et de ses actes des preuves tangibles de son caractère original.

Parce que nous défendons une conception relationnelle de la société et que, à la manière de N. Elias, nous pensons que la place qu'y occupe un individu ne peut être rendue intelligible qu'à l'intérieur d'un système de relations interindividuelles organisées[29], nous plaçons l'idéal méthodologique à la croisée de ces deux démarches, seule condition pour saisir la relation entre les structures d'ensemble et le foisonnement des positions particulières, et établir un vrai dialogue, à l'échelle individuelle, entre le singulier et le collectif. Malheureusement, en raison de la lourdeur de notre dispositif d'enquête, cet idéal méthodologique n'a été que partiellement atteint. Hormis pour l'analyse des stratégies résidentielles, nous n'avons pas pu disposer, pour les autres dimensions de la spatialité, de données quantitatives. A notre grand regret, cette impossible vérification par le nombre limite la portée de certains résultats. Malgré cela, l'indéfectible attachement à la démarche comparative ainsi que la profondeur des investigations individuelles réalisées auprès d'un nombre non négligeable de personnes (n = 23), a ouvert une voie de substitution. D'une part, là où nous avons présumé, au vu de la correspondance entre certaines classes

[29] Cette conception « relationnelle » et « configuralionnelle » de la société est présentée par N. Elias à travers d'éclairantes métaphores. La première, en comparant la société à un groupe de danseurs, insiste sur sa dimension relationnelle : « Que l'on se représente pour symboliser la société un groupe de danseurs, en songeant aux danses de cour (...). Les pas et les révérences, tous les gestes et tous les mouvements qu'effectuent chaque danseur se règlent entièrement sur ceux des autres danseurs et danseuses. Si l'on considérait séparément chacun des individus qui participent à cette danse, on ne comprendrait pas la fonction des mouvements. La façon dont l'individu se comporte en l'occurrence est déterminée par la relation des danseurs entre eux. Il n'en va pas très différemment du comportement des individus en général ». (Elias N. (1987), *La société des individus,* Coll. Agora, Pocket, p. 55-56.). La seconde, en comparant la société à un filet, met en rapport relation, configuration et position : « Un filet est fait de multiples fils reliés entre eux. Toutefois, ni l'ensemble de ce réseau, ni la forme qu'y prend chacun des fils ne s'expliquent à partir d'un seul de ces fils, ni de tous les différents fils en eux-mêmes ; ils s'expliquent uniquement par leur association, leur relation entre eux. Cette relation crée un champ de forces dont l'ordre se communique à chacun des fils, et se communique de façon plus ou moins différente selon la position et la fonction de chaque fil dans le filet. La forme du filet se modifie lorsque se modifient la tension et la structure de l'ensemble du réseau. Et pourtant ce filet n'est rien d'autre que la réunion des différents fils ; et en même temps chaque fil forme à l'intérieur de ce tout une unité en soi ; il y occupe une place particulière et prend une forme spécifique ». Elias N. (1987), *Op. Cit.* p. 70-71.

d'individus et certaines classes de phénomènes, l'existence de régularités collectives, l'analyse approfondie de la manière dont elles surgissaient à l'échelle individuelle a permis d'en dénouer la logique et d'établir un rapport d'intelligibilité entre l'appartenance catégorielle (âge, sexe, capital culturel, capital économique, etc.) et la catégorie de pratiques concernée : ainsi, dans une certaine mesure, la démarche « compréhensive-comparative » a-t-elle permis de suppléer à la validation quantitative. En revanche, le choix d'une population d'enquête réduite, en autorisant une investigation approfondie des situations et des contextes individuels, nous a permis de donner toute sa place à l'analyse des variations inter et intra-individuel les : de la sorte, nous avons pu interroger les processus d'individualisation et d'hétérogénéisation des systèmes d'action individuels sans pour autant que ceux-ci puissent être tenus pour un biais de méthode, ce qui aurait été le cas dans une démarche exclusivement exemplariste. De la sorte, s'il manque, pour être complète, des « extensions quantitatives », notre démarche s'est efforcée de préserver l'essentiel : tenir ensemble le collectif et le singulier, à l'échelle individuelle.

Les spatialités dans un espace urbain « intermédiaire » : l'exemple de Taire urbaine de Tours

Reste à préciser le cadre concret de l'enquête. Cette dernière a été réalisée auprès de 23 personnes appartenant au personnel du Centre Hospitalier Universitaire Régional de Tours, sélectionnés pour les raisons précitées à tous les niveaux de la hiérarchie socioprofessionnelle (6 médecins, 6 infirmières, 6 aides-soignantes, 5 agents de services) et dans différents géotypes de résidence (4 habitent le centre, 6 le péricentre, 2 la proche banlieue, 11 la plus ou moins proche périphérie). A travers quelques attributs sociaux, chaque individu est présenté dans la Figure 1. Tous travaillent dans l'un des trois principaux sites du CHRU (Trousseau, Bretonneau, Clocheville) et résident dans l'aire urbaine de Tours. Cette unité de lieu est un élément décisif de la démarche d'enquête, et ce, à plusieurs titres.

En premier lieu, elle constitue à notre sens une condition préalable pour analyser la manière dont, par leurs pratiques spatiales, les individus prennent position dans le champ urbain, quelque soit le point de vue à partir duquel celui-ci est envisagé (résidentiel, commercial, culturel, sportif, etc.). En matière de spatialité, la réflexion sur l'identité, et le déploiement de la démarche comparative afférente, présuppose l'existence d'un «espace potentiel commun » ou, dit autrement, d'un « champ des possibles partagé » ; Or, du point de vue des pratiques quotidiennes, c'est bien l'aire urbaine, envisagée à travers la diversité de ses ressources et de son « offre », qui le constitue. En prenant celle de Tours comme principale unité de lieu, et en établissant par-là même une relative commensurabilité entre les cas, nous nous sommes donné la possibilité d'évaluer comment, à travers leurs pratiques concrètes ou langagières de l'espace, les individus mettent en œuvre des repères, des pratiques ou encore des systèmes d'évaluation et de classement qui les réunissent ou bien les séparent.

Deuxièmement, cette unité de lieu, centrée sur une ville dont nous sommes natif, a considérablement simplifié le travail d'enquête. Bien sûr, la connaissance préalable d'une grande part des lieux évoqués par les individus, en garantissant une situation d'intelligibilité commune, a facilité et a accéléré le déroulement des entretiens. Mais surtout, la connaissance et la compréhension de la majorité des « connotations » contenues dans l'évocation des lieux a considérablement favorisé leur mise à jour et leur questionnement. Ce sentiment, apparu à la lecture des entretiens, nous laisse penser qu'une

enquête menée dans une autre ville ne nous aurait sans doute pas permis d'aller aussi loin, à moins de prendre le temps - nécessairement long - de s'y forger une réelle «culture urbaine » : connaissance assez exhaustive des lieux et, surtout, décryptage du stock de représentations et d'images qui caractérise la ville et ses différentes composantes. Dans notre cas, de par notre longue immersion tourangelle, nous avons pu en faire l'économie. Mais du coup, le problème concerne la restitution de ces savoirs. D'une part, comment aider le lecteur à se situer dans l'espace tourangeau et à comprendre les éléments implicites contenus dans les énoncés de localisation[30] ? D'autre part, comment lui faire partager les multiples connotations qui apparaissent dans l'évocation des lieux, par exemple le fait que lorsque quelqu'un dit pratiquer *Les Studio,* il ne se rend pas simplement au cinéma, mais dans un cinéma qui n'est pas tout à fait comme les autres ? Pour mettre à jour l'épaisseur de l'implicite, nous avons tenté de l'objectiver à travers des indications reportées en notes de bas de page. Toutefois, vu l'ampleur de la tâche, nous ne sommes pas toujours sûr d'y être parvenu.

Enfin, il ne faut pas oublier que le contexte strictement « tourangeau » de l'enquête a une incidence décisive sur la nature et la valeur des résultats produits. D'abord, avec 376 000 habitants au dernier recensement pour l'aire urbaine, Tours est une ville intermédiaire. Les individus venus d'ailleurs l'indiquent : leurs pratiques tout comme leur perception des distances et des échelles de la ville y sont très différentes que celles qu'ils avaient dans des espaces à plus faible ou à plus forte urbanité. Ensuite, certaines spécificités de la configuration urbaine surdéterminent les spatialités : une périurbanisation intense et un étalement urbain record, les coupures « mentales » qu'induisent la Loire et le Cher et qui séparent, au moins dans l'ordre des discours, Tours-Centre, Tours-Sud et Tours-Nord, le développement plus ou moins récent des centralités périphériques (zones commerciales de Chambray-lès-Tours, de Tours-Nord, de St-Pierre et, très récemment, de La Riche). Enfin, la proximité de Paris et son statut de métropole régionale interviennent également dans la structuration des pratiques urbaines. En ce sens, toutes les analyses que nous produisons comme les résultats que nous avançons, sont surinformés par ce contexte tourangeau : il en constitue le « lieu de production » et l'horizon de validité. Néanmoins, celle question du rapport entre les spécificités d'un organisme urbain et celles, en son sein, des pratiques et des identités urbaines, échappe largement à ce travail : elle n'apparaît qu'à sa marge, à la détournée. Pour l'aborder de face, il nous aurait fallu mener une analyse comparative entre des villes présentant des niveaux d'urbanité, des configurations et des inscriptions régionales variables : quand bien même cette question constitue-t-elle une problématique passionnante qu'il nous faudra rapidement affronter, pour l'heure, tel n'est pas notre objet.

[30] Quel sens peut avoir, par exemple, l'énoncé suivant « Madame X fait ses courses rue Nationale » si le lecteur ne sait pas qu'il s'agit de la principale artère du centre-ville de Tours et, de surcroît, de son hypercentre commercial ?

Figure 1 : Présentation des individus enquêtes

Prénom	Sexe	Age	Situation familiale	Nombre d'enfants	Nombre et Ages des enfants à charge	Profession	Profession conjointjo)	Origine sociale (profession du père)	Commune et quartier de residence	Ocotype de residence	Type de logement	Statut d'occupation	Taille superficie	Origine résidentielle	Nb de voitures par ménage
Monta	F	47 ans	Mariée	2	Une fille de 22 ans	Cardiologue	Radiologue	Cadre commercial	Tours (Prébendes)	Centre	Maison individuelle ancienne (particulier)	Propriétaire	T9 :270 m	Appartement, 15 è me arrondissement, Paris	2
AnRa	F	45 ans	Mariée	1	Aucun	Aide-soignante	Ambulancier	Militaire (peu gradé)	Pont-de-Ruan	Perturbalo 2	Maison individuelle récente (pavillon neuf)	Propriétaire	T4 ; 120m	Maison individueHe, banlieue proche de Tours, de 9 à 18 ans	2
Arme	F	33 ans	Célibataire	2	Deux (Hles de 2 et 7 ans	Alde-eoignante		Cadre commercial	Montlouis-sur-Loire	Perturbalo 1	Appartement récent HLM	Locataire	T 3 ; 65 m	Maison individuelle, banlieue parisienne puis périphérie de Tours	1
An natta	F	52 ans	Mariée	2	Aucun	Infirmière	Enseignant	Boulanger	Tours (Febvotte)	Péricentre	Maison individuelle ancienne (particulier)	Propriétaire	TSi16Om	Maison individuelle, Valançay (36)	1
Annick	F	52 ans	Veuve	2	Une fille 30 ans	Agent de service	Ouvrier charpentier	Journalier agricole puis ouvrier	La Ville-aux-Dames	Perturbato 1	Maison individuelle récente (pavillon)	Propriétaire	T7 ;9Sm*	Maison individuelle (ferme), Loches (37)	1
Bernard	M	45 ans	Marié	6	Quatre filles de 6, 8, 15 et 18 ans (?)	Pédiatre	Femme au foyer	Ingénieur	Tours (Prébendes)	Centre	Maison individuelle ancienne (particulier)	Propriétaire	T8; 170 m	Appartement, 5 ème arrondissement, Paris	2
Bric*	M	45 ans	Union libre	1	Un (-8 de 9 ans	Agent de service	Technicienne informatique	Ouvrier	La Riche (Ste-Anne)	Péricentre	Maison individuelle ancienne (maison de ville)	Propriétaire	T4;100m	Maison Individuelle, Loches (37)	1
Ctrola	F	36 ana	Divorcée	3	Une fille de 5 ans, deux fils de 14 et 16 ans	Agent de service		Ouvrier	Tours (Paul-Bert)	Péricentre	Appartement récent HLM	Locataire	T5;100m	Maison individuelle, quartier Paul-Bert, Tours	1
Catherine	F	43 ans	Célibataire	0	Aucun	Infirmière		Employée de Poste	Tours (Rabelais)	Centre	Appartement récent	Propriétaire	T2;50m*	Maison individuelle. Argenton-sur-Creuse (36)	1
Christian	M	43 ans	Marié	3	Un fille de 12 ans, deux Ws de 2 et 7 ans	Biochimiste	Ortophoniste	Ingénieur	Savonnières	Périurbain 1	Maison individuelle récente (pavillon)	Propriétaire	T7;210m*	Maison individuelle, périphérie de Strasbourg	2
Daniel*	F	54 ans	Mariée	2	Aucun	Agent de service	Militaire (faiblement gradé)	Contremaître	Parçay-Meslay	Périurbain 1	Maison individuelle récente (pavillon mitoyen)	Propriétaire	T6;110m*	Maison individuelle, périphérie de Fougères	2
EHMM	F	47 ans	Mariée	1	Un fils de 15 ans	Infirmière	Technicien (SNCF)	Exploitant agricole	Montico is-sur-Loire	Périurbain 1	Maison individuelle (pavillon récente)	Propriétaire	T5;87m	Maison individuelle (ferme), Thenay (41)	2
Fabienne	F	45 ans	Mariée	2	Un fils de 21 ans, une fille de 18 ans	Aide-soignante	Ouvrier qualifié	?	St-Avertin	Banlieue	Maison individuelle récente (pavillon mitoyen)	Propriétaire	T6;120m	Maison individuelle, St-Avertin	2
Joan-Chrlstophe	M	39 ans	Marié	2	Deux fils de 7 et 9 ans	Biochimiste	Médecin assurances	Enseignant	**Lus8ault**-sur-Loire	Périurbain 2	Maison individuelle ancienne (ferme restaurée)	Propriétaire	T6;150m*	Appartement de fonction, région parisieone, Coulommiers puis Mantes-la-Jolie	2
Lauronco	F	26 ans	Mariée	0	Aucun	Infirmière	Militaire (technicien)	Cadre privé	La Riche	Péricentre	Maison individuelle ancienne (maison de ville)	Propriétaire	T3;86m	Maison individuelle, périphérie de Chartres puis de Tours	1
Marianne	F	33 ans	Union libre	1	Une fille de 2 ans	Aide-soignante	Régisseur spectacle	Ingénieur	Fondettes	Périubrain 1	Maison individuelle ancienne restaurée	Locataire	T4;120m*	Principalement maison individuelle, banlieue de Paris puis de Rennes	1
Marie-CiaiKl*	F	46 ans	Mariée	2	Deux fils de 16 et 18 ans	Infirmière	Technicien	Commerçant	Azay-sur-Cher	Périurbain 2	Maison individuelle récente (pavillon)	Propriétaire	T 7 ; 150 m	Maison individuelle, Verrière (86)	2
Michel	M	58 ans	Divorcé	4	Un garçon de 14 ans	Aide-soignant		?	Tours (Montjoyeux)	Péricentre	Appartement récent	Locataire	T 3 ; 70 m	Appartement, banlieue parisienne	0
Pascal	M	33 ans	Marié	2	Deux filles de 2 et 5 ans	Cardiologue	Femme au foyer	Enseignant	Luynes	Périurbain 1	Maison individuelle récente (pavillon)	Propriétaire	T6;140nf	Maison Individuelle, banlieue parisienne	2
Sophie	F	48 ans	Célibataire	0	Aucun	Infirmière		?	Tours (Les Halles)	Hypercentre	Appartement ancien	Propriétaire	T3;62m	Appartement, Paris	1
Sylvie	F	44 ans	Mariée	1	UneHHede17ans	Agent de service	Ouvrier	Ouvrier	Tours (Febvotte)	Péricentre	Appartement récent	Locataire	T 4 ;86 m*	Appartement, quartier du San'rtas, Tours	1
Valérie	F	37an6	Mariée	2	Une fille de 8 et un fils de 12 ans	Aide-soignante	Conducteur dans le bâtiment	?	Monts	Périurbain 1	Maison individuelle ancienne restaurée	Propriétaire	T 7 ; 285 m	Maison individuelle, Monts (37)	2
Yves	M	44 ans	Marié	4	Deux filles lycéennes	Oto-rhino	Médecin IRSA	Ingénieur militaire	Jouô-lés-Tours	Banlieue	Maison individuelle ancienne (manoir)	Propriétaire	T 9 ; 300 m	Appartement, Meudon, banlieue parisienne	3

Première partie

Capital spatial et identité sociale

Introduction

Ce premier moment de l'analyse adopte le point de vue de Sirius et s'attache à Pidenlilé-mêmeté, c'est-à-dire à l'ensemble des propriétés et des attributs spatiaux qui, engagés dans la pratique, caractérisent les personnes indépendamment des représentations qu'ils en ont et des significations qu'ils en donnent, donc en dehors de toute identité narrative. Dans une optique résolument comparative et typologique, il vise à objectiver les pratiques spatiales concrètes - les conditions spatiales d'existence - en tant qu'elles contribuent à différencier, à classer et à hiérarchiser les individus, et finalement à former des classes socio-spatiales « objectives », c'est-à-dire des agrégats d'individus qui, selon les mots de P. Bourdieu, présentent « un ensemble homogène de dispositions ». Dans la mesure où ces attributs spatiaux attachés aux personnes n'apparaissent ni comme des dispositions socialement neutres, ni même comme des dispositions secondaires surdéterminées par d'autres propriétés plus efficientes - telles les ressources économiques ou culturelles - dont ils ne seraient que le simple décalque, nous formons l'hypothèse qu'ils peuvent être envisagés comme des biens sociaux spécifiques, c'est-à-dire comme des ressources inégalement distribuées, potentiellement mobilisables et dont la maîtrise constitue précisément un enjeu. De la sorte, en envisageant la pratique spatiale comme la manifestation et l'actualisation de biens spécifiques, et en plaçant leurs conditions d'accès, de maîtrise et d'usage au cœur de la formation - et donc de la compréhension - des identités socio-spatiales, nous comptons au premier chef tester et mettre à l'épreuve une théorie du capital spatial - ou plutôt des capitaux spatiaux -, tant dans sa capacité à rendre compte de l'activité stratégique individuelle (capital ressource) que dans sa capacité à discriminer, à classer et à hiérarchiser les individus entre eux (capital attribut), les deux aspects, nous allons le voir, étant inséparables. Pour élaborer cette théorie, et définir ces capitaux spatiaux, nous ne sommes pas partis de rien. Cette recherche s'est appuyée sur deux sources.

La première est à l'initiative de J. Lévy. Ce dernier, en proposant d'indexer le capital urbain[1] - ic l'urbanité - sur la maîtrise des échelles et des métriques, a élaboré une typologie solide et véritablement synthétique des rapports individuels à l'espace urbain dans laquelle, des « enclavés » aux « cosmopolites », il distingue différents niveaux d'urbanité[2]. Ce travail, dans la mesure où il propose de manière inédite une réflexion sur la formation du capital spatial, sur son rôle dans la constitution des identités urbaines, ainsi que sur son lien transversal avec la dimension socio-politique de l'identité, présente un grand intérêt. Tout en étant fidèle à son esprit, trois éléments nous amènent à nous en démarquer, et à aborder différemment cette problématique. Premièrement, alors que celui-ci envisage principalement l'urbanité à travers le prisme de la mobilité - ses échelles et ses métriques - et écarte curieusement la pratique résidentielle, nous postulons que cette

Dans une société urbanisée de part en part, nous considérons que le capital spatial est un capital urbain, et posons ces deux expressions comme synonymes.

" Lévy J., Ilaegcl F., (1997) , « Urbanité. Identités spatiales et représentations de la société », in Calenge C, Lussault M., Pagand B., *Figures de l'urbain,* Maison des Sciences de la Ville, Université de Tours. Lévy J. (2001), *Le tournant géographique,* coll. Mappemonde, Belin.

dernière constitue un élément central de l'identité urbaine, et souhaitons placer la dialectique entre résidence et mobilité au centre de la réflexion sur la constitution du capital urbain. En second lieu, tandis que J. Lévy privilégie, dans l'évaluation de ce capital, la parole et les représentations des acteurs, et ce, au détriment des pratiques concrètes, nous voulions, sans toutefois récuser cette démarche, accorder le primat aux conditions spatiales d'existence, à l'ensemble des propriétés spatiales objectivées. Enfin, bien que défini par lui comme une ressource efficiente dans un champ spécifique, en l'occurrence le champ urbain, ce capital urbain ne nous a pas paru constitué en référence à un modèle d'urbanité dominant[3], et clairement historicisé, ce qui, de fait, aurait pu servir à le légitimer. Ce dernier regret a orienté un premier travail, mené en maîtrise, qu'il nous faut désormais présenter.

Dans cette étude consacrée aux territorialités périurbaines, nous avons cherché à identifier, aux marges de la ville, un modèle d'urbanité émergente[4]. Ce modèle, fondé sur l'analyse des pratiques concrètes et des représentations de l'espace, a montré que la compétence de mobilité, la maîtrise de plusieurs échelles, l'éclatement des espaces de vie, la prédominance de la métrique réticulaire, la déterritorialisation des rapports sociaux ainsi que certaines idéologies naturalistes et anti-urbaines, étaient des éléments constitutifs de l'identité périurbaine et assez répandus pour être tenus comme dominants. La mobilité - analysée de manière systémique et complexe - apparaissait alors au centre du « capital périurbain ». Simultanément, ce modèle paraissait fortement discriminant et inégalement partagé, et nous permettait d'identifier des profils socio-spatiaux distincts - des « Enracinés », des « Locaux » et des « Métropolitains » -, et au sein de ces types une réalité encore plus individualisée, qui apportait la preuve que, derrière une unité de façade, les identités spatiales périurbaines étaient fortement différenciées. Dans ce travail, nous faisions explicitement l'hypothèse que ce modèle d'urbanité émergente était prédictif d'un modèle qui tendait à s'imposer à l'ensemble de la ville, y compris dans les quartiers centraux et péricentraux. Toutefois, cette hypothèse, pourtant cardinale, n'a malheureusement pas pu être validée. En outre, nous remarquions que, par delà ce modèle dominant, la diversité des formes de rapport à l'espace, dans des espaces (périurbains) réputés homogènes, ainsi que la forte individualisation que nous y avions constatée, laissait augurer, à l'échelle du champ urbain, encore plus de diversité, davantage de types et de clivages. Mais là encore, cette question est restée en suspend. Ce sentiment d'inachèvement est précisément à l'origine de ce nouveau travail. En contrepoint du précédent, ce dernier propose d'étudier, cette fois-ci à l'échelle de l'aire urbaine, en plan de coupe, du centre à la périphérie, les conditions de définition d'un ou plusieurs modèles d'urbanité, permettant de penser la constitution des identités urbaines. Contrairement à la démarche suivie précédemment, la présente investigation s'est toutefois réalisée selon des modalités très différentes.

• En effet, si l'on suit la théorie des capitaux de P. Bourdieu, un capital ne peut exister qu'à l'intérieur d'un champ dans lequel il organise et structure des rapports de pouvoir ; d'où l'idée que le capital urbain doit être défini en référence à un modèle d'urbanité dominant, conçu comme un mode hégémonique et socialement distinctif de rapport à l'espace urbain. Dans ce travail, nous allons précisément découvrir que le caractère composite du capital urbain - qui recouvre une gamme assez large d'ordres de classement et de centres de légitimité - remet partiellement en cause cette perspective d'intégration.

[1] Cailly L. (1998), *TerritorialUé(s), représentations et pratiques spatiales de quelques habitants périurbains*, Mémoire de maîtrise, Université de Tours.

Tout d'abord, alors que notre étude antérieure s'était fortement inspirée des figures de la ville émergente[5], qui d'ailleurs recoupaient en partie les principes de distinction identifiés par J. Lévy, nous avons refusé dans ce présent travail de poser des principes d'urbanité *a priori* et délibérément choisi une démarche à la fois plus empirique et plus inductive, donc plus expérimentale, visant à comparer les individus à partir de leurs pratiques concrètes, dans la perspective de faire remonter, *ex posl,* des principes pertinents de différenciation, de hiérarchisation et de classement, et ce à partir de l'analyse de deux principaux volets de la pratique spatiale : le choix résidentiel et la mobilité urbaine . Ainsi, motivé doublement par la volonté d'accorder plus de poids aux pratiques spatiales concrètes et d'en proposer une approche plus exhaustive, nous nous sommes donné pour principal objectif, en parallèle d'ailleurs des recherches menées dans le cadre du programme de recherche SCALAB[7], de restituer - y compris dans ses insuffisances et ses défauts - un vrai travail d'expérimentation méthodologique. Or, il faut bien le dire, cette démarche a produit des résultats assez inattendus. Alors que nous espérions, plus ou moins consciemment, pouvoir articuler les différents aspects de la pratique spatiale, repérer un modèle d'urbanité dominant et aboutir à une typologie synthétique distinguant des grands types d'identités urbaines, la découverte - et la prise en compte - du foisonnement, de l'hétérogénéité et parfois de la discordance des critères d'analyse, a rendu difficile, sinon vain, le travail final d'intégration, de synthèse et de classement. De la sorte, nous avons pris conscience combien la tendance intégratrice, unificatrice et disons le homogénéisante avec laquelle on aborde généralement la question de l'identité spatiale - qui, sans doute inscrite durablement dans notre inconscient disciplinaire, s'impose naturellement lorsque l'on part de l'identité narrative, qui elle-même invite à prolonger les lignes de cohérence esquissées par l'individu -, se trouve fragilisée lorsque l'on part des pratiques spatiales concrètes et que, sans chercher à gommer à tout prix l'hétérogénéité qui se donne à voir, l'on prend au sérieux leurs caractères tantôt convergents, tantôt divergents et bien souvent disparates.

En second lieu, alors que nos travaux antérieurs occultaient entièrement la question de la relation entre identité spatiale et identité sociale, et donc celle du lien entre le capital urbain et les autres formes de capitaux ; alors que ceux de J. Lévy n'abordent que furtivement cette question, en se contentant de remarquer que le capital culturel prédispose à un fort capital urbain - mais sans explorer toutefois véritablement la nature de cette relation -, la présente entreprise a pour projet d'étudier plus systématiquement les relations qu'entretient ce dernier avec l'ensemble des autres propriétés individuelles qui entrent habituellement dans la définition de l'identité sociale (capital économique, culturel, âge, sexe, etc.). Sans remettre en cause son indépendance relative - car celui-ci n'apparaît jamais comme le double d'un autre et surtout bénéficie d'une efficience singulière -, nous formons l'hypothèse que le capital urbain se trouve lié et dépend d'un faisceau d'autres propriétés sociales avec lesquelles il forme un système multidimensionnel, interactionncl et

[5] Chalas Y., Dubois-Taine G, (1997), *La ville émergente,* L'Aube.

[6] Initialement, un troisième volet de l'enquête concernait l'usage des outils de télécommunication qui constituent, avec la mobilité et la co-présence, une des trois modalités de maîtrise de la distance. Devant la lourdeur de l'investigation des deux premiers volets, et face à l'absence de matériaux qualitatifs (discours, descriptions, justifications) pour ce dernier, nous avons renoncé à prendre en compte cette dimension.

[7] Nous avons participé, entre 2000 et 2004, au programme de recherche : « *SCALAB, Echelles de l'habiter* », (Convention A01-09, PUCA, Ministère de l'Equipement, des transports, du Logement, du Tourisme et de la Mer) et, principalement, au module 1 : « Les voisinages de l'individu : lieux et liens». A partir d'enquêtes relativement apparentes - portant sur les pratiques spatiales individuelles réalisées sur un an -, les choix épistémologiques et méthodologiques que nous avons opérés, ainsi que les outils que nous avons mis en œuvre ont produit, nous le verrons, des résultats à bien des titres très différents.

potentiellement hiérarchique . L'analyse de ce faisceau de dépendances, et notamment de la relation entre l'identité urbaine et les propriétés centrales que constituent le capital économique et culturel, a d'autant plus d'importance à nos yeux que, sous prétexte de vouloir autonomiser le capital urbain, l'idée même qu'il puisse exister entre ceux-ci des liens structurés et structurants - donc des régularités - a bien souvent été écartée, entre autre en faisant valoir le régime d'hyper-choix et les marges de manœuvre croissante que l'on prête à l'individu. Si, à contre-pied, nous attachons une valeur heuristique à ce système de dépendances, sans pourtant préjuger de la force ni de la systématicité des liens, il n'est toutefois pas question ici d'en rester à de simples correspondances statistiques qui n'offrent toujours qu'une semi-compréhension du social. L'enjeu est plutôt, en utilisant les ressorts d'une méthodologie qualitative, d'essayer de comprendre les significations diverses et profondes que cache ce système de relations, en recourant principalement à la généalogie des schèmes qui structurent l'action, c'est-à-dire à l'analyse de leurs conditions biographiques et sociales.

Enfin, nous avons voulu, dans ce présent travail, systématiser l'analyse du rapport entre la position résidentielle et le système de mobilité, dans la perspective de tester - et surtout de discuter - l'hypothèse d'un effet de lieu, et de la cohabitation de plusieurs modèles d'urbanités et d'identités citadines, les unes attachées à la ville dense, les autres à la périphérie. Cette problématique a pris d'autant plus d'importance pour nous que nous l'avions abordée en maîtrise - où nous avancions, sans réellement avoir les moyens de le démontrer, que l'urbanité périurbaine préfigurait un modèle commun à l'ensemble de la ville, mais qu'au sein de chaque géotype, les identités urbaines étaient fortement différenciées - ; et que, à contre-pied, certains auteurs tendaient à affirmer - et à durcir - l'opposition entre un modèle d'urbanité central et un modèle d'urbanité périphérique, non d'ailleurs sans arrière plan moral, l'un étant porteur d'une logique de l'interaction et présentant tous les bienfaits d'un individualisme fort, l'autre exprimant au contraire une logique de l'écart et incarnant un individualisme défensif. Or, précisément, les premières enquêtes semblaient conforter notre pressentiment : par delà quelques effets de lieu indiscutables, nous trouvions à la périphérie comme au centre des « Enclavés » et des « Mobiles », des « Villageois » et des « Métropolitains », des « Enracinés » et des « Cosmopolites », donc des individus à faible comme à fort capital urbain. Ce constat nous a amené progressivement à faire l'hypothèse d'une indépendance partielle entre la position

[8] Ce système de dispositions individuelles est *multidimensionnel,* car il contient autant de dispositions qu'il y a d'ordres de classement potentiellement pertinents dans la société, c'est-à-dire un nombre pour le moins infini. On trouve parmi les plus communes et les plus efficientes le capital économique, le capital culturel, l'âge, le sexe, le statut matrimonial, le capital symbolique (la notoriété), le capital spatial, le capital social (taille des réseaux de sociabilités), les attributs corporels, de caractères, ou encore, les attributs psychologiques. Celui-ci est *inter actionnai,* au sens où chaque disposition n'est jamais totalement indépendante mais traverse, en plan de coupe, les autres dispositions. P. Bourdieu ne dit rien d'autre quand il affirme que « La plus indépendante des variables indépendantes cache tout un réseau de relations statistiques qui sont présentes souterrainement, dans la relation qu'elle entretient avec telle ou telle pratique » et montre que les variables « pertinentes » sont toujours parasitées par des variables « secondaires » qui sont introduites en contrebande dans le modèle explicatif, (Bourdieu P. (1979), *La distinction,* Minuit). Enfin, le système de dispositions est *potentiellement hiérarchique* au sens où, selon le point de vue que l'on prend - soit le point de vue très général sur l'ensemble de l'espace social, soit le point de vue particulier relatif à des champs spécialisés - certaines propriétés apparaissent comme surdéterminantes. Dans les années 1970, le travail sur la distinction a montré que les propriétés économiques et culturelles surdéterminaient en partie les autres propriétés, comme celles du rapport à la culture légitime, à la nourriture ou au sport. Outre qu'il faudrait discuter, au niveau sociétal, la véritable domination de ces deux espèces de capitaux, et montrer la pertinence et l'autonomie (relative) du capital spatial, à l'échelle d'un champ spécialisé, la nature et la structure des capitaux efficients est potentiellement reconfiguré : en clair, chaque champ impose son ou ses ordres de classement et organise, dans le système de dispositions, une certaine hiérarchie.

résidentielle et le système de mobilité, c'est-à-dire entre les deux volets de l'identité urbaine, ce qui introduisait, *defacto,* un important facteur de variété.

Pour explorer ces trois problèmes, nous avions initialement envisagé de croiser une méthodologie quantitative et qualitative, l'une permettant de mettre en exergue des structures, l'autre d'en approfondir le sens et d'en poser les limites, bref de les « faire parler ». Si nous avons pu disposer de données quantitatives pour l'analyse des pratiques résidentielles, pour le reste, nous nous sommes contentés d'un échantillon non représentatif, composé de vingt-trois individus. Cette restriction, qui s'explique par l'incapacité de mener seul un grand nombre d'enquêtes, au vu du protocole « lourd » que nous avions choisi, est bien sûr déplorable : ce qui nous est apparu comme des régularités - si tant est que l'on puisse parler ainsi pour un échantillon aussi exigu - seront davantage présentées ici comme des hypothèses de travail que comme des certitudes : bien entendu, une enquête quantitative devrait les confirmer. Toutefois, même amputée, et d'une certaine manière grâce à cette amputation, cette méthodologie nous est apparue innovante dans sa capacité à prendre les individus au sérieux, pour leur valeur d'exemple et de contre-exemple, en cherchant à instaurer un dialogue - rarement possible dans le cadre de méthodologies « pures » - entre régularité et singularité. Ainsi, tout en accordant une valeur heuristique à l'existence de règles d'organisation collectives, mais sans écraser l'individu derrière de simples corrélations statistiques, nous nous sommes efforcés d'accorder une importance aux cas observés afin de remonter la chaîne causale (ou « exégétique ») et comprendre la nature et la genèse de ces relations.

Outre l'élaboration d'une théorie du capital et de l'identité spatiale qui, par son caractère d'expérimentation méthodologique, a constitué un objet d'investigation en soi, ce travail permet d'avancer deux principales hypothèses. En premier lieu, les identités urbaines, parce qu'elles semblent liées pour partie à la position sociale, et dans une moindre mesure à la position résidentielle, resteraient marquées par certaines régularités collectives. Toutefois, d'une part nous verrons que ces relations ne sont jamais absolues, et rarement hégémoniques ; d'autre part, elles n'expriment jamais une détermination simple, mais une faisceau de relations complexes, médiatisées par des schèmes, que seule peut éclairer l'analyse généalogique. En second lieu, tout en étant affectées par ces régularités collectives, les identités urbaines ne semblent pas échapper à un puissant mouvement d'individualisation. Parce qu'elles sont de plus en plus composites et hétérogènes, parce que les facteurs de variation inter et intra-individuels sont de plus en plus nombreux, elles semblent de moins en moins intégrées et cohérentes, ce qui a pour conséquence, entre autre, de renvoyer à l'état de mythe l'idée d'une identité spatiale unifiée, stabilisée, classable et hiérarchisable selon un seul ou un petit nombre d'ordres de classement, *a fortiori* à partir d'un modèle d'urbanité dominant et unique.

En prenant successivement pour objet les choix résidentiels et les systèmes de mobilité, et en considérant ceux-ci comme deux éléments constitutifs du capital urbain, nous allons tenter de valider les précédentes hypothèses.

Chapitre 1

Grandeurs, misères et renouveau du capital résidentiel

> « Ce qui est nouveau également, c'est la fragilisation des systèmes holistes de normes et l'apparition d'un *marché* de normes, qui, pas plus qu'aucun autre marché, n'est pas non plus complètement transparent, mais qui n'est pas non plus complètement opaque. Il se détache en tout cas de la conception consistant à attribuer à chaque « classe », définie selon des critères exclusivement économiques, un modèle de comportement propre. Les *habitus* circulent, en se transformant, des « dominants » vers les « dominés ». Mais combien y a-t-il de centres de domination, c'est-à-dire de légitimité ? Une norme courante dans les déterminants du choix du logement : « un enfant / une chambre » se trouve en parallèle, en complémentarité ou en concurrence avec d'autres normes. (...) Il semble donc bien qu'on ne puisse pas ou plus organiser le marché des représentations stratégiques en fonction d'une polarité unique, celle des classes dominantes. Cette pluralité des représentations légitimes donne une réalité à l'hypothèse d'un *choix spatial permanent* en matière d'habitat. A chaque instant, en fonction du capital dont il dispose, qui n'est pas seulement économique mais aussi biographique, interpersonnel, sociologique, spatial... l'individu habitant va ou non continuer à tenter de le valoriser sur place. »
>
> Lévy J. (1994), *L'espace légitime,* Presse de la fondation nationale des sciences politiques, p. 144.

Introduction

Bien qu'il s'agisse d'un terrain peu défriché, l'étude des conditions d'élaboration d'un capital résidentiel implique d'en revenir aux racines à partir desquelles a germé notre réflexion. La première, que constitue la théorie des capitaux de P. Bourdieu présente, à notre sens, un double intérêt. En premier lieu, les nombreux écrits théoriques concernant la notion de capital, notamment dans ses relations avec les notions d'habitus et de champ, fournissent des points d'appui méthodologiques particulièrement précieux pour élaborer et circonscrire de nouveaux capitaux[1]. En second lieu, les études réalisées sur le système pavillonnaire français font apparaître les prémisses d'une réflexion sur la relation entre l'acquisition d'une maison en propriété et la dotation en capitaux sociaux, principalement économique et culturel[2]. Toutefois, malgré ces apports précieux, nous ne pouvons masquer une double déception. Premièrement, s'il conçoit le logement comme un bien à forte composante symbolique[3], P. Bourdieu ne le considère pas comme un capital, c'est-à-dire comme un bien avec lequel on peut «jouer» et acquérir d'autres biens, matériels

[1] Voir à ce sujet Bourdieu P., Wacquant L. (1992), *Réponses, pour une anthropologie réjlexive,* coll. Libre examen politique, Seuil. Bourdieu P. (1980), *Le sens praticpie,* Minuit.

[2] Bourdieu P. (2000), *Les structures sociales de l'économie,* coll. Liber, Seuil. En particulier le chapitre premier : « Dispositions des agents et structure du champ de production », p. 33-1 1 I.

[3] « En tant que bien matériel qui est exposé à la perception de tous, (comme le vêlement), et cela *durablement,* cette propriété exprime ou trahit, de manière plus décisive que d'autres, l'être social de son propriétaire, ses « moyens », comme on dit, mais aussi ses goûts, le système de classement qu'il engage dans ses actes d'appropriation et qui. en s'objectivant dans des biens visibles, donne prise à l'appropriation symbolique opérée par les autres, ainsi mis en mesure de le situer dans l'espace social, en le situant dans l'espace des goûts ». Bourdieu P. (2000), *Les structures sociales de l'économie,* coll. Liber, Seuil, p 33.

(économie de temps ou d'argent) ou immatériels (prestige, sécurité, tranquillité, accessibilité, etc.). Or, l'enjeu de notre travail est précisément là. **11** cherche à comprendre comment la maîtrise de l'espace - en l'occurrence résidentielle - peut servir à produire ou à accéder à d'autres valeurs. Deuxièmement, l'hégémonie accordée aux déterminants économique et culturel - pour ce dernier dramatiquement réduit au niveau de diplômes -, affaiblit considérablement la compréhension du choix résidentiel et altère la reconnaissance de son indépendance partielle. Or, d'une part le choix d'habitat semble résulter d'un faisceau de déterminations multiples (économiques, culturelles - au sens large -, affectives, interpersonnelles, spatiales) ; d'autre part, il est lui-même « causant », et détermine bien d'autres aspects de la vie quotidienne. Pour ces deux raisons, le sort que P. Bourdieu réserve aux stratégies résidentielles est loin d'être satisfaisant.

La seconde voie, plus prometteuse, a été ouverte par J. Lévy. Celui-ci a le mérite d'être le premier, et à notre connaissance le seul, à proposer une théorie des capitaux spatiaux, et notamment à poser les prémisses d'une définition du capital résidentiel[4]. Sa proposition est séduisante à double titre. Tout d'abord, le choix d'habitat est conçu comme une activité stratégique. L'individu a accès à plusieurs ressources, certaines liées aux attributs du logement (statut d'occupation, superficie, type d'habitat, confort), d'autres liées à sa position (évaluable à plusieurs échelles ainsi qu'à partir de plusieurs référants). Le privilège qu'il accorde à l'une ou à l'autre, et donc à tels ou tels attributs, confère à l'individu une compétence élective. Deuxièmement, comme le souligne l'exergue, cette activité stratégique a d'autant plus d'importance qu'elle s'inscrit, selon lui, dans un contexte de diversification du marché des normes et d'éclatement des principes de légitimation qui assure la passage d'une société holiste - marquée par l'organisation en classes - à une société d'individus. Parce qu'elle est au cœur de notre interrogation sur l'identité, cette dernière hypothèse va nous être précieuse. Toutefois, ces deux « avancées » de grande importance ne doivent pas dissimuler quelques réserves. Premièrement, cette théorie, à notre connaissance, n'a pas été véritablement mise à l'épreuve, testée empiriquement et intégrée dans une réflexion située sur la construction des identités spatiales. Pour pallier ce manque, ce chapitre a pour principal objectif d'interroger - et d'évaluer - son opérationalité. En second lieu, l'hypothèse d'une « marge de liberté » et d'un « choix spatial permanent » maintient une ambiguïté. Si elle met l'accent ajuste titre sur la compétence élective croissante de certains individus, c'est-à-dire sur leur capacité à extraire de toutes nécessités financières les raisons de leurs choix, elle comporte à notre sens deux travers. D'une part, elle tend à occulter que cette capacité de choix, même au sein des classes moyennes, demeure fortement inégale, car soumise à la question des moyens ; d'autre part, elle dissimule ce que les choix - qui ne sont jamais la manifestation de volontés pures - doivent à d'autres facteurs de détermination liés entre autres à la rencontre des modèles d'action intériorisés (habitus) et des événements biographiques. De la sorte, il manque à la théorie du capital résidentiel une généalogie des conditions sociales de possibilité d'accès et d'usage des différentes ressources qui puisse rendre intelligible le jeu subtil des moyens et des goûts qui entrent dans la formation des stratégies résidentielles.

Pour tester la validité d'une telle théorie, et montrer l'intérêt de sa contribution à l'analyse des identités spatiales, nous procéderons en trois temps. En premier lieu, en suivant les indications méthodologiques de P. Bourdieu, nous allons identifier deux

[4] Dans le travail de Jacques Lévy, ce dernier est appelé capital d'habitat. Lévy J. (1994), *L'espace légitime*, Presse de la fondation nationale des sciences politiques. Voir chapitre 8, « Habitat et espace politique », p. 233-241.

principales valeurs résidentielles, l'accessibilité et l'écart, structurant à la fois objectivement et subjectivement le champ résidentiel, et analyser la manière dont elles contribuent à distinguer les individus. Etudiées dans leurs rapports avec la position sociale, nous verrons qu'elles permettent d'esquisser des régularités collectives, confirmant une certaine inertie du système de classes. Toutefois, dans un deuxième temps, nous pointerons les limites d'une réduction des principes d'organisation du champ résidentiel à ces deux seules valeurs, principalement en raison de leur incapacité à épuiser la totalité du sens et la complexité des stratégies individuelles. Nous verrons que l'attention portée à la pluralité et à la labilité des valeurs résidentielles, en remettant partiellement en cause la perspective classificatrice - et donc une certaine conception du capital -, rend simultanément compte de la complexité de leur genèse et d'un puissant travail d'individualisation. En dernier lieu, nous étudierons les conditions d'élaboration d'une nouvelle théorie du capital résidentiel, à la fois capable de révéler la mécanique fine des distinctions individuelles et d'en proposer une interprétation généalogique soucieuse de reconstruire leurs conditions sociales et biographiques de possibilité. Au terme de cette analyse, nous verrons que les deux approches, loin d'être exclusives, sont complémentaires et font apparaître deux ordres de réalité.

1- Le capital résidentiel à l'épreuve

Dans un premier temps, dans le prolongement des travaux effectués sur le système pavillonnaire par P. Bourdieu , nous souhaitons tester les conditions d'applicabilité de la théorie des capitaux aux stratégies résidentielles en tant qu'elles participent à la construction de l'identité. Selon cette théorie, il ne peut exister de capital résidentiel - c'est-à-dire de richesse et de pouvoir associé à la position du logement - sans champ résidentiel - c'est-à-dire sans espace (métaphorique et réel) intégré et unifié où les positions de pouvoir sont réglées par l'accès à certaines valeurs à la fois collectivement reconnues et inégalement distribuées. Dans ce champ, la maîtrise de ce(s) capital(aux) est un enjeu de luttes et permet de discriminer (et de hiérarchiser) les individus en mesurant leur pouvoir résidentiel. Dès lors, la question posée est simple : existe-t-il un champ résidentiel, à savoir un espace organisé et structuré par des principes communs, à la fois objectivement - par exemple à travers le prix du foncier ou la structure de l'offre immobilière - et subjectivement - à travers les systèmes de valeurs que mettent en avant les individus pour justifier leurs stratégies ? Dans un premier temps, en les replaçant dans une théorie de l'urbanité, nous allons proposer de dégager, à titre heuristique, deux principales valeurs d'organisation et de structuration du champ résidentiel : l'accessibilité et l'écart. Dans un second temps, nous allons tester leur efficacité classificatoire et identitaire, notamment dans leur capacité à rendre compte de régularités dans leurs liaisons avec d'autres types de capitaux (économique, culturel, etc.). Enfin, au-delà des régularités, nous verrons que l'abandon du mode de raisonnement quantitatif et la prise en compte des contre-exemples permettent d'identifier du «jeu » dans les structures, de révéler une plus grande complexité et diversité des systèmes d'explication ainsi qu'une individualisation des cas.

[5] Bourdieu P. (2000), *Les structures sociales de l'économie,* coll. Liber, Seuil.

Valeurs résidentielles et modèles d'urbanité

Lorsque l'on cherche à dégager les principes de justification les plus récurrents, l'analyse des stratégies résidentielles fait ressortir deux valeurs particulièrement prégnantes. Ces dernières renvoient à des modèles d'urbanité[6] apparemment divergents qui structurent le champ urbain, y compris dans ces formes matérielles. Le premier, animé par une «logique de l'interaction», se caractérise dans les stratégies résidentielles par la recherche de l'accessibilité maximale aux ressources que fournit la ville dense. Le second, animé par une recherche de l'écart, se manifeste par la valeur accordée à l'espace et à la tranquillité. Paradoxalement, ces deux modèles ne sont pas contradictoires car le premier principe concerne plutôt la position du logement quand le second réfère plutôt à ses attributs intrinsèques. Mieux, la pertinence de ces deux modèles tient dans leur possible compilation, le « luxe » étant de bénéficier d'un vaste privatif et d'une faible promiscuité en zone centrale. Tentons d'en saisir les manifestations discursives et de les replacer dans les modifications plus larges qui affectent le champ urbain.

La logique d'accessibilité au cœur du capital résidentiel de situation

Bien sûr, l'accessibilité n'est pas la seule valeur utilisée pour évaluer la situation[7]. Il en existe bien d'autres comme le prestige, la tranquillité, le cadre du quartier ou du lieu, la proximité de la famille, etc. Néanmoins, parmi elles, la rapidité avec laquelle on accède à un grand nombre de ressources urbaines constitue de loin le principe d'évaluation et de classement le plus récurrent, y compris chez les individus qui, de ce point de vue, sont les moins bien dotés. Pour en montrer l'importance, nous avons consigné ci-dessous un échantillon d'occurrences (Figure **1).** Bien qu'elle se place souvent à des échelles différentes (parfois celle du centre de Tours, parfois celle d'un bourg périphérique) et qu'elle concerne des ressources variables (petits ou grands commerces, infrastructures scolaires, offre culturelle), l'accessibilité apparaît toujours comme un principe central de qualification. Elle est principalement évaluée à travers la possibilité de disposer immédiatement - donc en minimisant le déplacement - de ressources diverses .

Nous désignons par « modèle d'urbanité » les grands principes anthropologiques engagés dans l'organisation et l'évolution des structures urbaines. Alors que J. Lévy oppose le modèle d'Amsterdam (marqué par la logique de l'interaction) au modèle de Johannesburg (marqué par la logique de l'écart), nous considérons que ces deux principes interviennent simultanément dans la fabrication et la structuration des villes françaises. Lévy J. (2001), *Le tournant géographique,* coll. Mappemonde, Belin, p. 242-245.

[7] Nous employons ici le terme de « situation » dans le sens que lui prête la géographie académique, comme synonyme de position d'un espace par rapport à un ou plusieurs autres référants spatiaux.

[8] On pourrait penser, non sans raison, que nous amalgamons ici l'accessibilité - définie comme la qualité d'un espace à offrir un accès optimal à des ressources nombreuses et diversifiées en incorporant un principe de mobilité - et l'urbanité traditionnelle - définie simplement par des critères de densité et de diversité d'un espace en dehors de toute considération relative au déplacement. Cet amalgame est ici assumé dans la mesure où les individus définissent l'accessibilité comme la quantité de ressources qu'ils peuvent atteindre en minimisant leurs déplacements, les lieux les plus accessibles étant ceux qui présentent la plus forte urbanité. Ceci nous amène à poser l'accessibilité et l'urbanité non comme des termes antagonistes mais à indexer en partie l'accessibilité à l'urbanité tout en reconnaissant qu'elle ne s'y réduit pas.

Figure 1 : La rhétorique de l'accessibilité

Pour justifier une localisation en zone centrale ou péricentrale	
Bernard (Prébendes)	« A ce moment-là, on allait avoir la cinquième. Alors là on s'est dit qu'il fallait que ce soit centre-ville parce que les aller et venues, c'est beau, mais ça prend du temps. (...) Là tu vois, je suis à cinq minutes de ClocheviUe. Ca, c'était une raison de choix. »
Agnès (Prébendes)	« On s'est installés là parce que mon mari travaille à coté parce que lui, il voulait plus se déplacer avec les embouteillages parisiens. C'est le centre-ville donc moi, je peux faire la majorité de mes courses et des choses à pied. Et puis, avec des enfants petits et des parents qui travaillent, c'est bien que les enfants puissent se déplacer seuls. »
Sophie (Les Halles)	« Ici, l'avantage c'est que j'ai tout à portée de main tant pour le ravitaillement que pour le loisir : le théâtre est pas loin, le cinéma n'est pas loin. J'ai tout à portée de main. »
Annette (Febvottes)	« Non là, c'est bien, on est pas loin du centre. On est à vingt minutes du centre à pied. On a le calme et la proximité du centre. »
Laurence (StAnne)	« Moi je voulais venir à Tours parce que c'est le centre-ville. Moi, la campagne, j'en avais un peu marre. Prendre la voiture pour aller acheter du pain. Au niveau des commodités, la ville c'est plus facile. Moi, je suis quelqu'un qui bouge pas mal. Donc là, je suis à proximité de tout. »
Michel (Montj oyeux)	« Ici, ce qu'est bien, c'est que je suis à côté du boulot et puis la tranquillité. Et puis les commodités ; un bus là toutes les dix minutes, donc c'est très facile pour aller dans le centre. Même en vélo ça fait pas loin. Y a quand même tout sur place. »
Pour évaluer une localisation périphérique	
Pascal (Luynes)	« Là, il y avait tout à proximité aussi. Parce qu'on avait visité à Cormery. C'était la campagne. Y avait rien, c'était loin de tout. Là, il y a la proximité. C'est à la campagne tout en ayant les avantages d'être à côté. »
Valérie (Monts)	« Ici, on est bien placés parce qu'on est à huit minutes de Joué-lès-Tours. On est près de Monts et des petits magasins. Pour aller en ville, pour aller à Tours, pour que j'aille travailler, j'en ai pour vingt minutes par la rocade. »
Eliane (Montlouis)	« Ce qu'est bien, c'est que tout était à proximité. Les écoles, le collège. Y'avait une crèche. Y avait ce qui fallait et Tours n'était pas loin. Nous, c'était ça, c'était proche de Tours. »
Pour critiquer une localisation périphérique	
Jean-Christophe (Lussault)	« Malgré tout, y a la contrainte de prendre la voiture. (...) Dès fois, c'est un peu un frein. Ca nous est arrivé d'avoir envie de sortir et de ne pas le faire parce que effectivement nous sommes loin. »
Christian (anciennement Savonnières)	« Le deuxième facteur de gravité, c'est je dirais l'accessibilité aux commerces. Ma femme devait prendre la voiture pour aller aux commerces et ça, ça ne lui plaisait pas. (...) Donc tout le temps prendre sa voiture. Toujours avoir un déplacement minimal de quarante cinq minutes à une heure, ça faisait beaucoup. »
Marie-Claude (Azay-sur-Cher)	« Quand on a envie de faire des activités, il faut repartir le soir. Ca, c'est quelque chose qu'est difficile. J'ai l'impression à certains moments de perdre du temps dans les trajets. »

La valeur d'accessibilité a d'autant plus de force qu'elle structure très concrètement le champ résidentiel et, plus largement, le champ urbain. Cela est particulièrement manifeste dans la construction de la valeur immobilière où les prix, disposés en auréoles concentriques, sont *grosso modo* proportionnels aux densités humaines, de services et d'emplois. Cette valeur d'accessibilité est également au centre du discours des agents immobiliers et apparaît très fréquemment en exergue des annonces : « *Plein centre* », « *Proche centre* », « *Cinq minutes du centre* », « *Dix minutes de Tours* », « *Vingt kilomètres de Tours* ». En dépit de l'hétérogénéité des modes d'évaluation, tantôt fondés sur une métrique topographique, tantôt sur une métrique temporelle, B. Laplante a bien montré, pour les biens immobiliers situés dans Tours comme en périphérie, que l'accessibilité au centre-ville demeure le référent central et le principal élément constitutif

de la valeur immobilière[9]. Cette valeur prend tout son sens dans un contexte de métropolisation croissante qui exprime, à une certaine échelle, la prégnance des logiques d'interaction[10]. La concentration des habitants, des activités et des emplois en ville, qui découle en partie de la plus-value d'accessibilité qu'offre la coprésence, et donc des « effets d'urbanisation », renforce son coût, par effet de concurrence et de rareté. Bien entendu, à une échelle inférieure, il existe des forces de déconcentration. Mais cette déconcentration est sélective et concerne davantage la résidence que les activités et l'emploi, ce qui explique que l'accessibilité demeure meilleure au centre, et ce en dépit de l'émergence de nouvelles centralités. Dans ce contexte, la valeur immobilière continue à se fixer principalement en fonction de la distance au centre, elle-même prédictive de la plus ou moins bonne accessibilité.

Pour autant, les critères d'objectivation de l'accessibilité - au sens de la quantité d'espace disponible dans un temps relativement court - ne sont pas nécessairement simples, surtout si l'on incorpore un principe de mobilité. Le meilleur outil d'objectivation, déjà utilisé dans le programme de recherche VillEurop, est l'étude (et la cartographie) du potentiel de population accessible en tous lieux, dans un temps T . Cette mesure permet d'identifier les distorsions liées à l'offre de déplacements automobiles ou en transport en commun. Néanmoins, l'exemple parisien montre qu'à une échelle macro-urbaine, ce caractère déformant peut être négligé. L'accessibilité d'un lieu dépend principalement de son urbanité, définie par ses caractères de densité et de diversité : plus un espace est dense et divers, plus il offre - par le jeu même de la coprésence - un accès rapide à un nombre de ressources conséquent et diversifié, et inversement, moins l'urbanité est forte, plus l'accès aux ressources présuppose le déploiement d'une compétence de mobilité. L'exemple tourangeau en fournit la preuve : il ne faut que cinq minutes depuis le centre de l'agglomération pour atteindre un lycée, un hôpital, un cinéma ou un grand magasin quand

[9] Selon lui : «Sachant que le centre-ville est le principal espace cité dans ces exergues (...), on peut en déduire que la ville reste définie autour de cet élément, et que le poids accordé à la périphérie est négligeable. Ceci montre que, d'une part, malgré une forte périurbanisation, le centre-ville reste un élément stable, mais aussi qu'il n'en existe pas d'autres, notamment en ce qui concerne les espaces périphériques, qui semblent porter des valeurs moins positives (par exemple aucune annonce ne formule d'expressions comme « proche centres commerciaux», ou bien «quartier commercial», ceux-ci n'étant qualifiés de simples « commodités ») ». Laplante B. (2001), *La qualification des espaces dans le discours des agents immobiliers,* mémoire de DEA, Université de Tours, p. 160.

[10] Les travaux portant sur le processus de métropolisation montrent que la concentration, à petite échelle, tant au plan démographique qu'économique, n'a jamais été aussi vigoureuse qu'aujourd'hui en dépit des pronostics établis par certains experts du transport et des télécommunications qui annonçaient une abolition des distances, une rurbanisation généralisée, et donc la fin des villes (Berroir S. (1996), «Densités de population et d'emplois dans les grandes villes françaises », in Pumain D., Godard F., *Données urbaines,* T1, Anthropos.). Le vis-à-vis et l'interaction directe, bien loin de diminuer, semblent au contraire valorisés par le développement des nouveaux moyens de télécommunication. Les meilleurs observateurs ont montré le poids de l'information et des réseaux dans le développement contemporain du capitalisme (Castells M. (1998,1999), *L'ère de l'information,* Fayard), et ont fait de la capacité à se connecter et à communiquer un des principes fondamentaux de son esprit (Chiapello E., Boltanski L. (1999), *Le nouvel esprit du capitalisme,* coll. NRF essais, Gallimard.). Sachant que la densité des réseaux et de leurs commutateurs n'échappe pas au principe de concentration, la valeur accordée à la densité et à la diversité n'en est que plus grande et rend d'autant plus saillante la logique d'accessibilité.

[11] Nous avions songé, à l'amorce de ce travail, proposer pour l'aire urbaine tourangelle une cartographie du potentiel d'accessibilité sur le modèle de celle effectuée pour Paris, en intégrant toutefois les densités brutes (population + emplois), plus révélatrice de l'urbanité. La lourdeur de la tâche, comparée à la faiblesse des profits escomptés - pour notre travail seulement car la comparaison entre une ville mondiale et une ville de second rang aurait un réel intérêt, ne serait-ce que pour trouver un temps pertinent - nous en a dissuadé. Voir à ce sujet les cartes réalisées pour la Région parisienne : Lévy J. (2001), *Le tournant géographique,* coll. Mappemonde, Belin, p. 214-215.

il en faut en moyenne dix en première couronne et plus de vingt depuis les communes périurbaines. Ainsi, si l'on écarte les variations fines qu'introduisent les dispositifs de transports, l'accessibilité peut donc être mesurée par les critères classiques d'urbanité. Les acteurs ne s'y trompent pas. Ceux qui revendiquent une très forte accessibilité - et en font le principal élément de leurs stratégies résidentielles - l'associent toujours à une installation en zone dense. A l'inverse, ceux qui se plaignent d'une faible accessibilité le font toujours en invoquant la distance à « la ville ». Ainsi, le degré d'accessibilité peut être indexé sur le gradient d'urbanité qui décroît principalement du centre vers la périphérie, en fonction des différents géotypes de résidence. Avant de mettre l'accessibilité à l'épreuve, présentons la seconde grande valeur résidentielle.

La logique de l'écart au cœur du capital résidentiel de logement

Parmi les nombreuses valeurs convoquées pour qualifier et évaluer les attributs du logement - ses caractéristiques propres et son environnement immédiat -, une valeur revient systématiquement - ou presque : c'est la logique de l'écart. Celle-ci se manifeste, dans le choix résidentiel, par l'importance accordée à la recherche d'un vaste espace privatif intérieur et/ou extérieur qui, en permettant une mise à distance des autres, assure une protection maximale de l'intimité domestique[12]. Dans la quête d'écart, la valeur suprême et le maître mot est la « tranquillité » qui comporte tantôt une acception sensorielle (« *Ici, on n 'a pas de bruit* »), tantôt sociale (« *On n 'est pas emmerdés par les voisins* »), tantôt sécuritaire (pas d'indésirables). Nous avons montré ailleurs que ce désir d'écart est particulièrement saillant dans le processus de périurbanisation[13]. Remarquons cependant qu'il n'est pas l'apanage des périurbains et apparaît fréquemment dans les stratégies résidentielles des habitants des zones centrales et pericentrales. Nous avons consigné ci-après (Figure **2),** sans souci d'exhaustivité, quelques manifestations de cette logique de l'écart, au centre comme à la périphérie.

[12] Cette idée, assez commune, est largement confirmée par une étude portant sur les préférences et les choix en matière résidentielle menée à l'échelle européenne, fondée sur 2800 entretiens et réalisée dans sept métropoles (Barcelone, Dusseldorf, Lille, Lyon, Marseille, Milan et Rotterdam). L'auteur conclut : « Les eurométropolitains émergent de nos enquêtes comme penchant en majorité du côté de l'espace. Ils aspirent bien davantage à améliorer leur habitat, leur « niche écologique » qu'à réduire les tracas des déplacements en se rapprochant des bureaux, de leurs relations et du centre où l'on trouve tout ! La qualité de l'habitat importe plus que les proximités. Et cette qualité, à leurs yeux, est d'abord affaire d'espace : la taille du logement constitue toujours une préoccupation majeure. Avoir de l'espace quitte à s'éloigner du centre-ville recueille deux fois plus de suffrages que s'installer près du centre quitte à avoir moins d'espace. Comme l'espace intérieur et extérieur a un prix, le marché foncier oriente le plus souvent vers la périphérie et bientôt vers la périphérie de la périphérie, favorisant l'extension de l'aire métropolitaine ». En outre, sur les quatre proximités (travail, achats, sociabilités, nature), seule la dernière semble véritablement jouer un rôle dans les stratégies résidentielles : « La recherche de jardins et d'espaces naturels est la première raison du déménagement envisagé, délogeant pour une fois la taille du logement. » Préel B. (1995), « Modes de vie dans sept métropoles européennes » in Pumain D., Godard F. (dir.), *Données urbaines,* T1, Anthropos, p. 91-99.

[b] Pour justifier leurs stratégies résidentielles, les habitants périurbains évoquent principalement leur désir d'espace privé, l'importance du jardin et parfois l'attrait des paysages agrestes. Celte campagne plus ou moins privatisée répond à un triple besoin : besoin d'un cadre résidentiel propice au ressourcement et susceptible de balayer la mauvaise fatigue d'une vie urbaine agitée (dimension hygiéniste) ; besoin d'un cadre dans lequel l'individu se retrouve, propice au déploiement de l'intime et à la centration sur soi (dimension romantique) ; besoin d'échapper aux contraintes exercées par autrui en terme de bruit ou de contrôle social (dimension individualiste). Voir Cailly L. (1998), *Territorialité(s), représentations et pratiques spatiales de quelques habitants périurbains,* Mémoire de maîtrise, Université de Tours.

Figure 2 : La rhétorique de l'écart

Pour évaluer un logement en zone centrale	
Agnès (Prébendes)	« Quitte à être en province, autant être en maison. Sachant qu'avant on était dans un petit trois pièces où l'on vivait à quatre, donc on commençait à exploser. Un trois pièces, tout le monde l'a fait mais avec des enfants qui commencent à devenir grands et des jouets partout. Donc, de toutes façons, fallait qu'on déménage, donc quitte à changer, autant avoir une maison avec un petit bout de jardin. »
Laurence (Ste Anne)	«[Et comment vous avez décidé de passer de l'appartement à la maison individuelle ?Vous aviez envie d'avoir une maison ?]. Moi, faut dire que je viens quand même de la campagne. Donc je voulais un bout de jardin, avec mon petit chez-moi quand même. Ca, dans les appartements, on trouve pas souvent, c'est l'appart ! [Ca te manquait, quand tu étais à l'appartement ?] Ouais, on avait une terrasse mais on n'était pas chez nous. Y'avait les voisins à-côté. Là, on a acheté parce qu'on est chez nous. On a un petit bout de jardin. Un petit air de campagne, à la ville. »
Annette (quartier Febvotte)	«[Qu'est-ce qui fait que vous avez quitté l'appartement pour choisir la maison ?]. C'est quand même plus agréable une maison : il y avait un jardin ! »
Pour justifier l'installation en périphérie	
Anita (Pont-de-Ruan)	« Je supporte pas les appartements. Il faut que je sois dehors, il faut que je sois en train de ramasser des herbes dans mon jardin, il faut que je fasse mon petit potager. Non, non, c'est pas possible. J'aime bien le monde, mais il faut pas que je sois étouffée. Et puis entre quatre murs... Ma mère habite un appartement comme ça aux Rives-du-Cher, bon, il y a quatre étages, c'est un petit truc, mais y'a pas de balcon. L'été, c'est horrible d'être enfermé tout le temps. (...) Et puis j'aime bien être tranquille, ne pas entendre les voisins, quoi que là, on est un peu serré mais dans quelques années tout ça, ça va pousser, on sera tranquille. C'est la tranquillité sans être isolé. »
Pascal (Luynes)	« (Elle) Bien, chez nos parents, on était en jardin, euh, en maison individuelle. Quand on s'est installés tous les deux, on était en appartement. Moi je lui ai dit, si on déménage, si on va province, je veux un jardin ! (en s'esclaffant). (Lui) C'est pas pour retourner en appartement. (...) [Le lotissement, vous trouvez ça sympa ?] (Elle) Quand c'est comme ça, ça va parce que c'est déjà clôturé. T'as moins le problème du vis-à-vis avec les voisins d'à-côté. Quand c'est un lotissement qui se crée, t'as pas de végétation, rien, c'est plus difficile. (Lui) Oui, ici, c'est un vieux lotissement. Il y a déjà de la verdure. Oui, il y a une certaine indépendance. (Elle) Tu remarques pas ce qui se passe chez le voisin. »
Christian (Savonnières)	« On a toujours été en maison individuelle sauf une année donc pour moi c'est vraiment oppressant d'être dans un appart... Ca a été difficile à Strasbourg. On peut pas mettre la musique, etc. Y'a des problèmes de vie commune, il faut s'adapter. Nous, on voulait notre tranquillité. Christine aussi. Mon épouse elle est d'un coin de campagne où leur maison est aussi isolée par rapport au village. Donc elle était plutôt habituée à courir dans les champs et à avoir les voisins très loin. »
Annick (La Ville-aux-Dames)	« Quand on a acheté, je me sentais à la campagne ici, mais plus maintenant (...) Vous avez vu toutes les maisons qui se sont construites depuis. Moi, quand je suis arrivée là, il y avait juste celle-là (...). Maintenant, vous avez vu, je suis entourée de pavillons. Ca me plaît pas du tout. (...) Moi, je voudrais une maison, pas trop isolée mais assez... Vous voyez ce que je veux dire. Admettons, je serais là, il faudrait qu'il y en ait une assez loin et une autre plus loin (en nous montrant avec ses mains par la fenêtre un certain espacement). »

Comme l'accessibilité, cette valeur de l'écart a d'autant plus de force qu'elle structure puissamment le champ résidentiel et urbain. Elle se manifeste d'abord par l'augmentation sensible de la taille des logements, la surface moyenne ayant augmenté de 25 % dans les trente dernières années, principalement du fait de l'accroissement de la surface des

maisons . Plus significalivement, cette valeur apparaît ensuite dans le privilège accordé à l'accession à la propriété sur la formule locative, qui se traduit sur la même période par une augmentation sensible de la part des propriétaires à hauteur de 13 %[15] ; cet élément trouve son prolongement dans la valeur considérable accordée à la maison individuelle - qui a progressé de 7 % - au détriment de l'habitat collectif et dense, à plus forte promiscuité, que représente l'appartement[16]. Comme l'a montré P. Bourdieu, la valeur suprême attachée au modèle de la maison individuelle en accession - que pourrait résumer le slogan « *On a tous une maison dans la tête* » du Crédit Agricole - ne procède pas seulement d'une idéologie « ordinaire » mais construite et véhiculée par de nombreux acteurs, notamment par les promoteurs immobiliers et par l'Etat[17]. Cette logique se traduit entre autres par l'imposition d'une norme libérale à la production urbanistique ainsi que par la diffusion d'une idéologie individualiste qui lui est associée. Les effets sont connus : cette double exigence de propriété et d'espace induit une pression immobilière sans précédent qui, en raison de la concurrence et de la rareté, provoque une flambée des prix au centre et oblige un grand nombre de ménages à s'installer en périphérie, et bientôt à la périphérie de la périphérie. De la sorte, la logique de l'écart s'impose massivement dans la production des formes urbaines, bien sûr par la restauration de logements anciens ou le développement de

La taille moyenne des logements est passée de 72 m^2 en 1973 à 90 m^2 en 2002 alors que dans le même temps, la taille moyenne des ménages a baissé. En conséquence, la surface dont dispose chaque individu a connu une croissance exponentielle, passant de 25 à 37 m^2. Alors que la taille des appartements tend à stagner, la taille des maisons augmente très sensiblement, traduisant ainsi le fait que le désir d'espace est fortement associé à l'essor de la maison individuelle : entre 1996 et 2002, la surface moyenne des logements individuels est passée en moyenne de 105 à 108 m^2, et les logements neufs font en moyenne 114 m^2. Jaquot A. (2003), « De plus en plus de maisons individuelles », *INSEE Première,* n° 885.

[13] Depuis une trentaine d'années, la valeur attribuée à la propriété comme moyen de se loger tout en constituant un patrimoine ne cesse d'augmenter comme le montre l'augmentation de la part des propriétaires - 45,5 % en 1973, 56 % en 2002 - et la régression symétrique de la part des locataires - 43 % en 1973, 39,5 % en 2002 ~. Celle-ci se traduit également par l'augmentation du désir d'accession chez les locataires : alors que ceux-ci n'étaient que 31 % à envisager de déménager pour accéder à la propriété en 1996, ils sont 42 % en 2002. Daubresse M. (2003), « *La reprise de l'accession à la propriété », INSEE Première,* n° 913.

[16] Cette hégémonie de la maison individuelle avec jardin, le plus souvent en périphérie, est confirmée par les chiffres récents. De 1973 à 2002, le pourcentage de ménages résidant en maison individuelle a augmenté de 49,9 à 56,7 % alors que le pourcentage de ceux qui habitent en logement collectif a décru de 50,1 à 43,3 %. En outre, cette tendance s'est accélérée récemment, l'habitat individuel représentant plus de 61 % des logements neufs en 2002 contre 51 % cinq ans auparavant. Lincot L., Riez C, (2003), « Les conditions de logement des ménages en 2002. Enquête logement 2002 ». *INSEE Résultats,* Société n° 20. Comme le note P. Bourdieu, l'accession à la propriété en maison individuelle a été particulièrement forte pour les classes moyennes salariées du secteur public, dans lesquelles s'inscrit notre population d'enquête : « Les fractions salariées des classes moyennes sont aussi parmi les plus nombreuses, lorsqu'elles ne sont pas déjà propriétaires d'une maison à souhaiter le devenir ou, lorsqu'elles sont propriétaires d'appartements et envisagent de déménager, à déclarer souhaiter acheter une maison. Ainsi, l'accession à la propriété de maisons a connu son accroissement le plus marqué dans la région de l'espace social définie par le primat du capital culturel sur le capital économique, c'est-à-dire dans toutes les catégories supérieures (ingénieurs, cadres supérieurs) et moyennes (techniciens, cadres moyens, employés) des salariés du secteur public ou semi-public (...) ». Bourdieu P. (2000), *Les structures sociales de l'économie,* coll. Liber, Seuil, p. 53.

[17] Cette idée, que les effets du prêt à taux zéro (PTZ) initié en 1995 suffiraient à rendre convaincante, est explicitée ainsi par P. Boudieu : « Ce qui la (la demande) caractérise en propre, c'est qu'elle est pour une grande part produite par l'Etat. En effet, les constructeurs, notamment les plus grands et les banques auxquelles ils sont liés, ont des moyens, autrement plus puissants que la simple publicité, de la façonner ; ils peuvent en particulier influencer les décisions politiques qui sont de nature à orienter les préférences des agents en encourageant ou en contrariant plus ou moins les dispositions premières des clients potentiels par des mesures administratives qui ont pour effet d'en empêcher ou d'en favoriser la réalisation. De fait, il est sans doute peu de marchés qui, autant que celui de la maison, soient non seulement contrôlés mais véritablement construits par l'Etat, tout spécialement à travers l'aide accordée aux particuliers, qui varie dans son volume et dans les modalités de son attribution, favorisant plus ou moins telle ou telle catégorie sociale et, par là, telle ou telle fraction des constructeurs. ». Bourdieu P., *Op. Cit.,* p. 114.

lotissements pavillonnaires en plus ou moins grande périphérie, mais également par la convoitise de logements de grandes tailles en zone centrale ou péricentrale qui se manifeste par une pression immobilière très forte autour des grands appartements et des maisons de villes.

Dans ce contexte, quels critères d'objectivation retenir ? Dans les récits résidentiels, les individus placent la logique de l'écart au cœur de l'évaluation de leur capital de logement et l'associent à trois attributs principaux : le type d'habitat, le statut d'occupation, la superficie intérieure et extérieure. Premièrement, la capital de logement est d'autant plus fort que la promiscuité est faible ce qui se traduit par la valeur inestimable accordée à la maison, si possible non mitoyenne. La maison, et d'autant plus lorsqu'elle est entourée d'un jardin, en individualisant physiquement le logement, et en imposant une distance plus ou moins forte avec le voisinage, apparaît comme la condition première de réalisation d'un idéal de tranquillité. Tel est le constat de Pascal : « *En appartement, t'as le problème du voisinage. Tu profites des odeurs du voisin. Des odeurs de bouffe et la radio toute la journée. Les hurlements de la gamine du dessous. En maison, t'es pas emmerdé par les voisins* ». Deuxièmement, une valeur non moins importante est accordée à la propriété. Celle-ci traduit généralement une logique patrimoniale - donc d'accumulation - qui est exprimée par le refus de perdre de l'argent dans un loyer : « *Le choix d'être propriétaire : c 'est parce que je me suis dis que payer vingt ans un loyer et au bout de vingt ans j'aurais toujours rien... Tandis que si j'achète, je me fais payer un loyer mais, au bout du compte, je suis propriétaire* » (Annick). Mais, plus profondément, la propriété marque souvent le désir d'avoir un pouvoir sur l'espace qui s'exprime par la revendication d'une totale liberté vis-à-vis de son logement : « *Ici, je peux faire ce que je veux. Je peux mettre le papier que je veux, abattre des cloisons* » nous dit Laurence. Enfin, une valeur inestimable est généralement accordée à l'espace intérieur et extérieur. L'espace apparaît comme la principale norme de confort domestique. La quête d'espace intérieur est particulièrement rémanente et tenace, même chez des individus déjà privilégiés comme Bernard : *« L'inconvénient du centre-ville, c 'est qu 'on manque d'espace. Ici, on a 170 m², on va pas se plaindre, mais on aimerait plus d'espace que ça pour ne pas être obligé de ranger tout le temps, des pièces dans lesquelles tu peux mettre des trucs sans ranger* ». Dans bien des cas, parce que cette norme est puissamment intériorisée, le besoin d'espace apparaît moins comme un « désir » que comme une nécessité, par exemple liée à l'agrandissement de la famille. La quête d'espace extérieur est par contre plus clairement formulée, comme le montre l'importance de la rhétorique du jardin, conçu comme la propriété d'un carré de « nature », qui apparaît par exemple dans le discours de Laurence : *«A l'appartement, on avait une terrasse, mais on n 'était pas chez nous : y avait les voisins à côté. Là, on a acheté parce qu 'on est chez nous. On a un petit bout de jardin. Un petit air de campagne à la ville* ». Au final, même si nous verrons ultérieurement que la réalité n'est pas toujours aussi homogène, plusieurs éléments convergent et expriment cette logique de l'écart, et offrent des points d'appui pour la mesurer.

Voici présentées et contextualisées les deux principales valeurs résidentielles, et définis leurs principes d'objectivation. Il est temps de les mettre à l'épreuve et d'observer la manière dont elles distinguent les individus. Une hypothèse simple - mais sans doute simpliste - voudrait que les plus démunis ne puissent satisfaire ni au principe d'accessibilité ni à celui de l'écart quand une minorité auraient le privilège de cumuler les

deux[18], tandis que les classes moyennes - et surtout son fragment inférieur - devraient choisir l'un ou l'autre. Qu'en est-il de cette réalité ?

Les valeurs distinctives de l'accessibilité et de l'écart

Pour mettre les capitaux de situation et de logement à l'épreuve et observer la manière dont ils discriminent les individus, nous pouvons dans un premier temps interroger la relation entre l'usage de ceux-ci et la position sociale, estimée à travers l'appartenance socioprofessionnelle, elle-même prédictive de la possession d'autres formes de capitaux, économique et culturel. Nous allons voir que cette relation, si elle existe et met en exergue des régularités, est loin d'être systématique et réserve au capital résidentiel une belle autonomie. Ce résultat ambivalent est doublement problématique. D'une part, quand elle se manifeste - principalement sous une forme corrélative -, cette relation ne livre pas son secret et oblige à déployer une méthodologie compréhensive susceptible d'en révéler la signification. D'autre part, quand cette relation s'affaiblit - ce qui est finalement fréquent - l'indépendance du capital résidentiel pose le problème de sa genèse et de sa formation. Dans un premier temps, attachons nous à évaluer l'importance de cette relation pour chacun des deux capitaux résidentiels.

Capital de situation et position sociale

Incontestablement, l'enquête quantitative[19] montre que le capital de situation est fortement corrélé à la position sociale (Figure 3). La principale ligne de partage s'établit clairement entre le personnel médical et non médical, agents de service (ASH), aides-soignantes (AS) et infirmières (IDE). Tandis qu'une écrasante majorité de médecins présente un fort capital d'accessibilité, en valorisant fortement le centre-ville (la moitié) et la proche banlieue (un tiers), ils ne sont qu'une minorité (moins d'un sixième) à résider en zone périurbaine. A l'inverse, les personnels non médicaux présentent un capital de situation plus faible marqué par une surepresentation de la banlieue (deux cinquièmes) et des espaces périurbains (plus d'un tiers) au détriment du centre-ville (moins d'un cinquième). Par delà ce clivage principal - qui comporte d'autres déclinaisons - apparaissent des variations secondaires, par exemple entre les différentes catégories de personnels non médicaux ou encore entre les jeunes médecins et les médecins plus âgés.

Les villas de Paris, décrites par D. Pinçon et M. Pinçon-Chariot dans leur dernier ouvrage, incarnent semble-t-il ce cumul, et montrent bien la haute valeur sociale qu'il y a à tenir ensemble la logique de l'écart et de l'accessibilité. Ces villas désignent des ensembles de maisons individuelles, souvent noyés dans un écrin de verdure et soumis à un accès réservé. En fonction de la taille des demeures et des jardins, de leur degré de fermeture et d'entre soi, ces espaces sont conquis par la moyenne ou la grande bourgeoisie : « Au-delà de celte diversité réelle, urbaine, topographique, architecturale et sociologique, ces réalisations ont un point commun, leur insularité. Villas, hameaux et cités constituent des lieux à part au cœur du remue-ménage urbain. Aussi les métaphores utilisées par les intéressés pour décrire leur univers quotidien évoquent-elles un havre de paix au milieu d'un environnement peut-être attirant et stimulant, mais aussi dangereux et épuisant, îles, oasis et paradis qualifient alors ce que la plupart se refusent à envisager de quitter ». Pinçon D., Pinçon-Chariot M. (2001), *Paris mozaïque,* Calmann Lévy.

[19] Cette enquête porte sur les communes de résidence des différentes catégories de personnels médicaux (n = 1364) et non médicaux (n = 5235) du CHRU de Tours résidant en Indre-et-Loire, soit 6467 individus. Ces données ont été recueillies par P. Granier auprès de l'administration hospitalière en 2001 dans le cadre de son travail de thèse. Ce dernier, qui a produit un travail cartographique remarquable mais peu adéquat à l'analyse du capital résidentiel, a accepté de nous confier sa base en vue de la présente exploitation. Nous l'en remercions très chaleureusement. Granier P. (2001), *Les espaces de l'hôpital. Analyse nniltisca/aire d'une organisation hospitalière,* Université de Tours.

Quelles significations donner à cette relation entre capital résidentiel et position sociale, évaluée à l'aune de l'appartenance socioprofessionnelle ?

Figure 3 : Géotypes de résidence des personnels du CHRU de Tours

	ASH	AS/AP	**IDE**	Total **PNM**	**PMJ**	**PMQ**	Total **PM**
Centre	21,4	16,7	22,1	20,1	67,1	37,3	50,2
Banlieue	46,4	39,1	39,5	40,4	23,3	35,1	31,6
Périurbain dont :	28,1	38,8	32,9	34,2	8,9	24,4	15,0
Première couronne	17,1	23,3	20,0	20,7	7,1	17,8	11,1
Deuxième couronne	6,9	9,9	8,4	8,7	0,9	3,6	2,5
Troisième couronne	4,2	5,7	4,5	4,8	0,8	1,4	1,4
Rural dont :	3,9	5,4	5,6	5,3	10,0	3,4	3,2
Pôle urbain rural	1,9	1,6	1,7	1,7	0,8	1,4	1,5
Rural isolé	2,0	3,7	3,9	3,6	0,2	2,0	1,7

Source : Direction des services financiers - Cellule d'analyse de gestion du CHRU de Tours (2001).

ASH : agents de service hospitaliers ; AS/AP : aides-soignants et auxiliaires de puériculture ; **IDE :** infirmières diplômées d'Etat ; PNM : personnel non médical ; PMJ : personnel médical jeune soit étudiants salariés et internes ; PMQ : personnel médical qualifié soit praticiens hospitaliers, maîtres de conférences, professeurs d'université ; PM : personnel médical.

Conformément aux critères évoqués précédemment, nous avons indexé l'évaluation du capital d'accessibilité sur un gradient d'urbanité décroissant du centre vers la périphérie. Dans le découpage des géotypes, nous avons croisé des critères de densité/diversité (masse démographique, d'emplois et d'équipements) et de distance au centre. Le géotype « central » correspond au cœur de l'agglomération tourangelle. Situé entre Loire et Cher, et délimité à l'est par St-Pierre-des-Corps et à l'ouest par La Riche, cet espace capitalise incontestablement le plus d'urbanité et se trouve systématiquement désigné par les individus comme étant le « centre ». Le géotype « banlieue » recouvre les espaces agglomérés, densément urbanisés et présentant un bon potentiel d'emplois et d'activités, situés à proximité du centre, dans un rayon d'une dizaine de minutes. Nous y comprenons les secteurs périphériques de la municipalité de Tours, Tours-Nord et Tours-Sud ; ainsi que les six communes de l'agglomération tourangelle : St-Cyr-sur-Loire, St-Pierrc-des-Corps, St-Avertin, Chambray-lès-Tours, Joué-lès-Tours et La Riche. Le géotype « périurbain » désigne des espaces généralement en situation de discontinuité territoriale par rapport à l'agglomération ainsi que marqués par une urbanité et une accessibilité bien plus faibles. Au sein de ce géotype, nous avons distingué trois catégories. Les communes de première couronne, marquées par une périurbanisation ancienne (1970-1980), par une bonne qualité d'équipement (collèges, supermarchés, équipements socioculturels) et par une relativement bonne accessibilité (entre un quart d'heure et vingt minutes du centre). Cette première couronne comporte 19 communes : Mettray, Notre-Dame-d'Oë, Chanceaux-sur-Choisille, Parçay-Meslay, Rochecorbon, Vouvray, La Ville-aux-Dames, Montlouis-sur-Loire, Larcay, Véretz, Esvres, Veigné, Montbazon, Monts, Ballan-Miré, Savonnières, St-Genouph, Fondettes, Luynes. Les communes de deuxième couronne sont marquées par une périurbanisation récente (1980-1990), par une qualité d'équipement moyenne et présentent une moins bonne accessibilité (elles sont situées entre vingt et vingt cinq minutes du centre). On y trouve 17 communes: Charentilly, St-Antoine-du-Rocher, Semblançay, Rouzicrs, Cérelles, Vcrnou, Azay-sur-Cher, Truyes, Cormery, St-Branchs, Sorigny, Artannes-sur-Indre, Pont-de-Ruan, Druyc, Villandry, Berthenay, St-Elienne-de-Chigny. Les communes de troisième couronne, à très faible urbanité et fortement éloignées du centre (plus d'une demie heure), correspondent au front d'urbanisation, soit 32 communes aux marges de l'aire urbaine : Pernay, Sonzay, Ambillou, Souvigné, Courcelles, Cléré, Mazières-de-Touraine, Cinq-Mars-la-Pile, Vallères, Sache, Thilouze, Villeperdue, Ste-Catherine-des-Bois, Louans, Le Lourroux, Manthelan, St-Bauld, Dolus-lc-Sec, Azay-sur-Indre, Reignac-sur-Indre, Tauxigny, Courçay, Cigogne, Athée-sur-Cher, Chancay, Reugny, Crotelles, Sainl-Laurent-en-Gâtines, La Ferrière, Marray, Bcaumont-la-Ronce, Ncuillé-Pont-Pierre. Enfin, le géotype « rural » recouvre toutes les autres communes du département. En son sein, nous avons individualisé les pôles urbains « ruraux » de plus de 3500 habitants proposant une certaine urbanité : Amboise, Beaumont-en-Véron, B 1ère, Bourgueil, Château-Renault, Descartes, Langeais, Chinon, Azay-le-Rideau, Richelieu, Ste Maure-de-Touraine.

Les médecins : un fort capital d'accessibilité

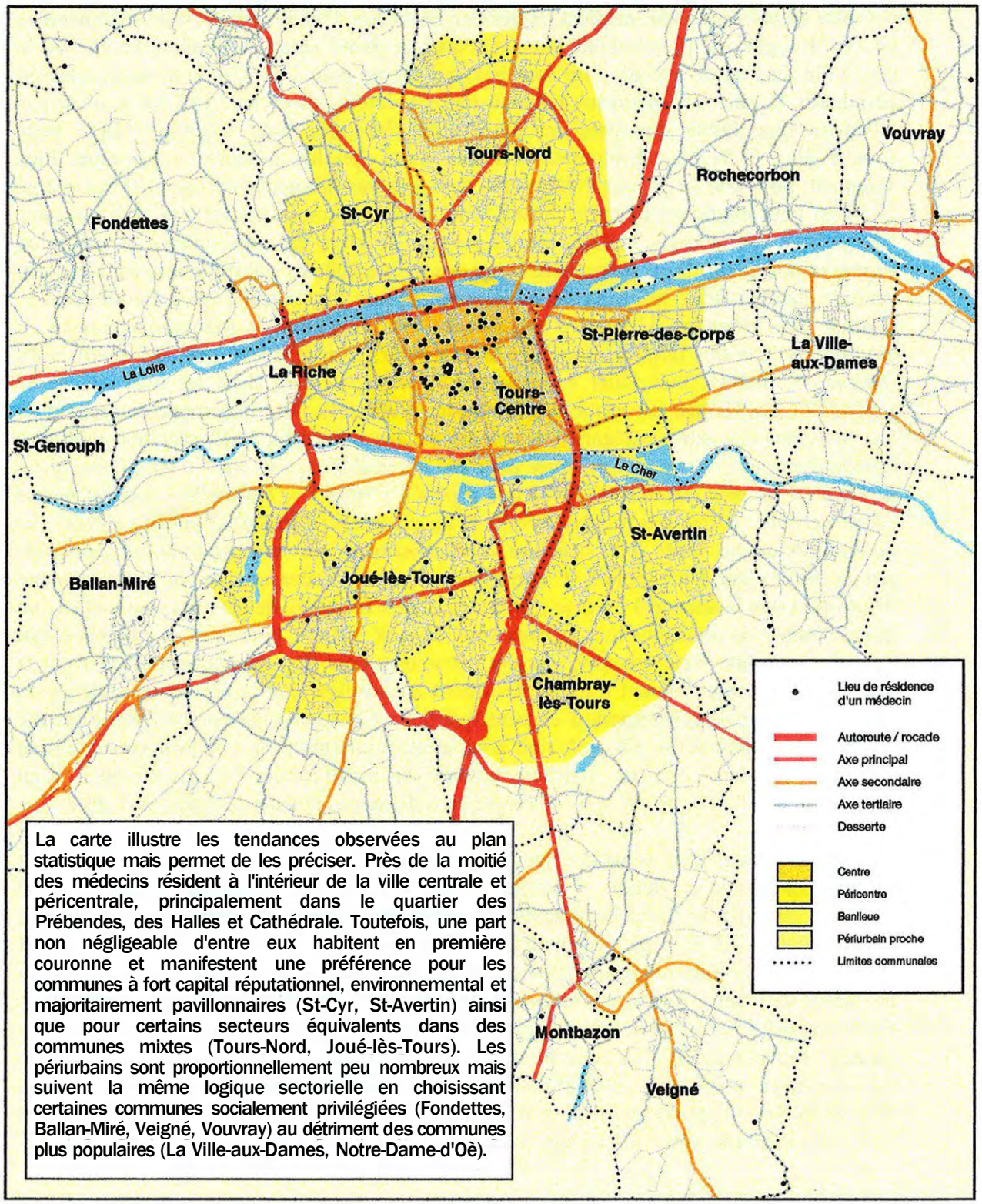
Le tableau le montre : plus de la moitié des médecins habitent en centre-ville ce qui, comparé au personnel non médical, représente beaucoup. Quelle signification attribuer à ce choix ? L'argument proxémique - selon lequel ce score serait dû à la recherche de la proximité du lieu de travail - ne tient pas, car même pour l'hôpital Trousseau, situé en périphérie, la part des médecins habitant dans le centre reste élevé (45 %) et n'est pas tellement plus faible que pour les autres sites localisés dans le centre (48 % pour Clocheville ; 55 % pour Bretonneau). Il faut donc chercher ailleurs l'explication. Plus sûrement, pour une large part d'entre eux, les médecins arborent une disposition citadine que l'on peut expliquer de trois façons. Tout d'abord, contrairement aux individus des catégories « inférieures », ceux-ci ont les moyens de vivre en centre-ville sans perdre en capital de logement. Dans notre échantillon, les trois médecins interrogés résidant en zone centrale habitent tous les trois de grands particuliers tourangeaux avec jardin dans le quartier des Prébendes. L'enquête complémentaire[21] en fournit la preuve quantitative en montrant qu'une très large majorité des habitants du centre résident dans des quartiers où prédomine l'habitat individuel « tourangeau », principalement dans les quartiers de la Cathédrale, des Halles, et surtout, des Prébendes (Figure 4). Deuxièmement, contrairement aux individus des autres catégories, les médecins sont nombreux à affirmer leur goût pour la ville dense et centrale, revendiquée pour son accessibilité pédestre - « *Ici, je peux faire la majorité de mes courses et des choses à pied* » (Agnès) -, culturelle - « *C 'est quand même agréable d'être pas loin du théâtre et du cinéma* » (Bernard) et sociale « *Pour que les enfants soient dans une structure d'enseignement qui leur offre le maximum de possibilité* » (Jean-Christophe). Comme nous aurons l'occasion de le vérifier, cette disposition doit beaucoup à leurs trajectoires sociales, résidentielles et professionnelles : un grand nombre de médecins tourangeaux sont issus de milieux bourgeois et citadins et ont été habitués à une forte urbanité, souvent parisienne, dont ils revendiquent et cultivent la trace. Un troisième élément d'explication tient au prestige et à la réputation attachés au centre, et plus particulièrement à certains quartiers. Cet aspect est complètement occulté des discours, voire dénié. Ce voile noir nous invite à interpréter la très forte concentration de médecins dans certains quartiers comme la manifestation «inconsciente» d'un grégarisme ou d'un entre soi, qui ne compte sans doute pas peu dans l'attrait du centre.

Il ne faut pas grossir démesurément l'attachement des médecins au centre-ville car ils vivent pour moitié en dehors. Toutefois, parmi ceux-ci, une écrasante majorité (63 %) réside en zone dense, dans la première couronne de banlieue et conserve de ce fait une bonne accessibilité. Il s'agit principalement d'individus ayant accepté de perdre un peu de capital d'accessibilité - et principalement du capital d'accessibilité pédestre - pour gagner en capital de logement, non pas tant en surface habitable qu'en taille de jardin ainsi qu'en cadre de vie. L'importance du capital environnemental, dont on sait qu'il mélange des valeurs topographiques (coteaux), végétales (boisements), d'écart (densités faibles, espacement) et sociale (prestige et entre soi) est particulièrement manifeste dans le choix des communes. On pourrait être surpris que Joué-lès-Tours occupe la première place (après Tours) en accueillant 9,6 %[22] de la population médicale hospitalière. Cette commune au

[21] Une enquête complémentaire nous a permis de cartographier les lieux de résidence de 155 médecins hospitaliers à l'adresse. Cette enquête a été réalisée à partir des noms de médecins hospitaliers figurant sur le site internet du CHRU de Tours et identifiables (sans homonyme) dans les pages blanches. La localisation de chaque adresse a été réalisée à l'aide du site « mappy.com ».

[22] Ces chiffres sont évalués pour les médecins « qualifiés » : professeurs d'universités, maîtres de conférences, praticiens hospitaliers.

Figure 4 : Les lieux de résidence à l'adresse d'un échantillon de médecins hospitaliers (n = 155)



La carte illustre les tendances observées au plan statistique mais permet de les préciser. Près de la moitié des médecins résident à l'intérieur de la ville centrale et péricentrale, principalement dans le quartier des Prébendes, des Halles et Cathédrale. Toutefois, une part non négligeable d'entre eux habitent en première couronne et manifestent une préférence pour les communes à fort capital réputationnel, environnemental et majoritairement pavillonnaires (St-Cyr, St-Avertin) ainsi que pour certains secteurs équivalents dans des communes mixtes (Tours-Nord, Joué-lès-Tours). Les périurbains sont proportionnellement peu nombreux mais suivent la même logique sectorielle en choisissant certaines communes socialement privilégiées (Fondettes, Ballan-Miré, Veigné, Vouvray) au détriment des communes plus populaires (La Ville-aux-Dames, Notre-Dame-d'Oè).

profil sociologique mixte bénéficie de sa masse, jouit d'une double accessibilité (depuis Trousseau et Bretonneau) et présente des secteurs huppés à fort capital environnemental où ces médecins sont concentrés, principalement autour du lac des Bretonnières et sur le coteau nord (Figure 4). On est moins étonné de trouver ensuite les communes traditionnellement bourgeoises, peu denses, pavillonnaires et « paysagées », St-Avertin d'abord (9,3 %), puis St Cyr-sur-Loire (7,7 %) ainsi que son prolongement périurbain, Fondettes (4,1 %), qui présente depuis Bretonneau une très bonne accessibilité. Aux antipodes, les communes à réputation populaire et situées dans les varennes sont particulièrement répulsives : St-Pierre-des-Corps n'accueille que 0,5 % de la population médicale hospitalière et n'arrive qu'à la vingt neuvième place tandis que La Riche, pourtant située à proximité de l'hôpital Bretonneau et non loin de Clocheville n'atteint que la onzième place, avec un score de 1,4%! Dans notre échantillon, Yves incarne ce modèle. Ayant quitté le quartier des Prébendes il y a cinq ans, celui-ci a acheté un manoir de neuf pièces entourés de plusieurs hectares au pied du coteau du Cher, à Joué. Alors qu'il se défend d'avoir gardé une accessibilité automobile remarquable - « *Lci, c 'est assez accessible, en huit minutes, je suis en centre-ville* », il affirme avoir considérablement gagné en capital de logement - « *On voulait plus de place, on voulait plus d'espace*». Ainsi, quand ils ne sont pas trop attachés aux modes pédestres - ce qui est le cas quand ils présentent une moindre citadinité généralement intelligible à la lumière de leurs parcours résidentiels - les médecins échangent volontiers un peu d'accessibilité contre une amélioration sensible de leur environnement.

Cependant, ces derniers ne sont généralement pas prêts à concéder trop d'accessibilité et ne sont qu'une minorité à vivre hors de la ville dense, soit moins d'un sixième. En outre, quand ils le sont, c'est très majoritairement en première couronne (soit 75 %). Ce faible engouement périurbain s'explique principalement par le fait qu'ils ont les moyens financiers, contrairement aux autres, d'investir un fort capital de logement (et d'environnement) à plus faible distance de la ville. Dès lors, comment expliquer le substantiel reliquat ? Le choix périurbain recouvre, semble-t-il, deux cas de figure. Pour un premier ensemble d'individus, l'abandon (relatif) de la logique d'accessibilité au profit des valeurs d'écart, d'espacement et de nature, correspond à un moment de l'itinéraire biographique, marqué par l'arrivée en Touraine qui, pour ceux ayant vécu à Paris, se caractérise fréquemment par une « décompensation périurbaine ». Elle correspond également au bas âge des enfants pour lesquels ils ventent le « grand air ». Dans notre échantillon, trois individus sont dans ce cas, et ont déjà (Bernard, Christian) ou projette (Jean-Christophe) un retour à la ville pour optimiser l'accessibilité urbaine de leurs enfants grandissants. Pour d'autres, l'abandon de la logique d'accessibilité au profit du logement est envisagé de manière plus durable. Dans ce cas relativement atypique et qu'incarne dans notre échantillon Pascal, c'est précisément le refus de la ville dense et la revendication d'une habitude et d'une identité *«banlieusardes»* qui explique la pérennité du choix périurbain. Remarquons à l'occasion que même dans ces exceptions périurbaines, le choix du lieu de résidence ne s'effectue pas au hasard et obéit à deux logiques. D'une part, les médecins valorisent les communes qui bénéficient d'un certain capital « environnemental », souvent indexé sur leur valeur sociale, paysagère et/ou patrimoniale : Fondettes (15), Montbazon (7), Montlouis (6), Ballan-Miré (5), Luynes (5), Rochecorbon (4), Veigné (4), sur un total de 364. D'autre part, en fonction du lieu de travail, certaines grandes orientations sont privilégiées . Fondettes, Luynes et Ballan-Miré pour l'hôpital

[2>] En effet, si la proximité au lieu de travail ne joue qu'un faible rôle comme te montre par exemple l'évitement de La Riche ou l'évitement de Chambray, et que les principales logiques résidentielles sont à chercher ailleurs, par exemple dans le choix de l'accessibilité à la ville ou dans le capital d'environnement, il

Bretonneau ; Montbazon, Veigné, Esvres, Tauxigny pour l'hôpital Trousseau. Toutefois, pour ce dernier, le meilleur score périurbain, obtenu par Fondettes, montre que la logique « environnementale » l'emporte largement sur la logique de proximité.

Pour conclure, retenons qu'en accordant une importance primordiale à l'accessibilité à la ville - qui s'explique à la fois par leurs moyens et leurs goûts -, les médecins présentent une relative unité. Celle-ci n'exclue pas qu'en fonction de leur culture propre, et de leur degré de citadinité, ils aient la possibilité d'échanger un peu de capital de situation contre du capital de logement, en choisissant la banlieue. Les nombreuses exceptions périurbaincs - un sixième tout de même - sont là pour relativiser ce trait. La prise en compte de la place dans le cycle de vie montre d'ailleurs que les choses ne sont pas si simples. Alors que les jeunes médecins en cours de qualification valorisent très fortement le centre-ville (environ 70 % y résident) parce qu'ils recherchent la proximité de leur lieu de travail (Chambray, La Riche), des petits logements ainsi qu'une rapide accessibilité aux ressources culturelles et festives qu'offre la ville, les médecins qualifiés (généralement âgés de plus de trente-cinq ans), sont pour une part d'entre eux plus enclins à troquer du capital d'accessibilité contre du capital de logement, ce qui explique un partiel rééquilibrage en faveur des espaces périphériques.

Les personnels non médicaux : un capital de situation plus faible

Les personnels non médicaux se différencient nettement des médecins et se caractérisent par un plus faible capital d'accessibilité : alors qu'ils n'investissent que faiblement le centre, ils s'orientent majoritairement vers la banlieue ou les communes périurbaines et habitent pour une part non négligeable (un sur cinq) à plus de vingt minutes de Tours. La prise en compte de stratégies de localisation plus fines - par exemple dans le choix des communes - renforce les marques de distinction. Toutefois, par delà ces traits communs, les stratégies résidentielles diffèrent sensiblement selon les catégories (ASH, AS, IDE) et exprime à cet autre niveau un jeu de position.

Premièrement, alors que les médecins affectionnent particulièrement le centre-ville, les personnels non médicaux y sont très nettement sous-représentés - soit seulement 20 %. Les raisons de ce relatif évitement sont simples et diamétralement opposées à celles que donnent les médecins. D'une part, ces individus n'ont pas les moyens d'avoir le logement qu'ils souhaiteraient en centre-ville - à savoir une maison individuelle avec jardin dans un quartier calme - et s'orientent de ce fait vers la banlieue ou les espaces périurbains. Dans notre échantillon, nous avons de nombreux exemples d'individus qui, après avoir vécu dans le centre comme jeunes adultes, l'ont quitté pour louer ou acheter plus grand, généralement une maison en périphérie[24]. D'autre part, contrairement aux médecins, les personnes porteuses d'une réelle disposition citadine - revendiquant par exemple une forte mobilité pédestre ou une accessibilité aux nombreuses ressources qu'offre la ville dense - sont rares, la majorité présentant, nous allons le voir, un « habilus » banlieusard ou périurbain. Par delà ces traits généraux, il existe néanmoins des différences sensibles selon les catégories. En premier lieu, les infirmières présentent un score moins faible que les autres (22**,1** %) qu'elles doivent d'une part à la fréquence des mariages hypergamiques (enseignants, professions libérales) qui, associés à une forte citadinité, les rapproche parfois des médecins (Annette) ; d'autre part, à un taux de célibat relativement important

n'empêche qu'en fonction du lieu de travail, les localisations ont tendance à être orientées, optimisant les zones qui, tout en ayant les critères requis, présentent depuis le lieu de travail la meilleure accessibilité.

Pas moins de huit personnes sur seize, sans compter celles qui ne sont jamais passées par le centre.

qui joue fréquemment en faveur de la recherche de petits logements, situés à proximité du travail et présentant une forte accessibilité urbaine (Catherine, Sophie). Pour ces deux raisons, il n'est donc pas rare de trouver chez les infirmières une forte citadinité. A l'inverse, les aides-soignantes présentent un score de cinq points inférieur. Chez celles-ci, le taux de célibat est plus faible, l'hypergamie plus rare et la revendication d'une citadinité exceptionnelle. Leur solvabilité leur permet d'investir en capital de logement - et l'on y trouve un très grand nombre d'accédants - mais souvent au détriment du capital de situation et au prix d'une « expulsion » en lointaine périphérie. Le score des ASH talonne celui des infirmières mais a une toute autre signification. Une bonne part d'entre elles n'ont pas les moyens d'accéder à la propriété en maison et demeurent en appartement, en formule locative - et fréquemment en HLM. Elles valorisent dans ce cas la proximité au lieu de travail : le centre ou la très proche banlieue[23].

A l'inverse du centre, le choix de la banlieue est écrasant (40,4 %). Si celui-ci traduit, comme nous l'avons dit, l'échange de capital d'accessibilité contre du capital de logement - lié à la cherté de bien se loger en centre-ville - il est également l'expression d'un schème « banlieusard » qui valorise le calme, la tranquillité ainsi que la fonctionnalité automobile de la banlieue et dévalue le centre-ville, décrit péjorativement par son « agitation ». Parfois, ce choix apparaît moins comme le produit d'une rationalité financière que comme la manifestation d'un goût. Cet habitus banlieusard diffère sensiblement de l'habitus périurbain : il valorise l'écart et l'espacement tout en dénigrant la campagne au nom d'une certaine accessibilité. Dans notre échantillon, Fabienne, aide-soignante et résidant à St-Avertin en maison individuelle mitoyenne est dans ce cas : « *On avait envie d'un jardin mais on n 'était pas campagne. Non, pour nous et pour les enfants, on voulait pas perdre trop de temps dans les déplacements* ». Par ailleurs, l'analyse des communes de banlieue privilégiées dans les choix résidentiels sépare définitivement les personnels non médicaux des médecins. Mis à part Joué-lès-Tours, qui remporte à nouveau un grand nombre de suffrages lié à sa masse, à sa double accessibilité ainsi qu'à la diversité de ses formes d'habitats (IDE : 13,8 % ; AS/AP : 10,8 % ; ASH : 13,7 %), le choix des autres communes fait apparaître deux logiques qu'on ne retrouve pas chez les médecins. D'une part, une rationalité proxémique, les communes les plus proches des hôpitaux étant les plus fortement investies, à savoir La Riche et Chambray-lès-Tours. Sans doute faut-il y voir la preuve quantitative que ces individus, moins exigeants en capital environnemental sont également moins enclins (pour cette raison) à investir en capital de mobilité. D'autre part, alors que les médecins attachent visiblement une importance à la réputation bourgeoise et au cadre, les personnels non médicaux investissent plus volontiers les communes populaires, La Riche et St-Pierre-des-Corps remportant des scores importants. Pour finir, la singularité de cet habiter banlieusard ne doit pas masquer une réelle diversité. Alors que les agents de service occupent principalement des appartements en formule locative (privée ou sociale), une part importante des infirmières ont eu les moyens - au moins jusqu'à une date récente - d'y accéder à la propriété, principalement en maison, tandis que les AS et, *a fortiori,* les ASH ne peuvent accéder qu'en plus lointaine périphérie.

[25] Nous n'avons pas pu mener pour les personnels non médicaux une enquête « adresse » faute de sources. Par extrapolation, à partir des quelques cas connus, nous pouvons penser que les IDF et les ASM résidant en centre-ville, n'habitent pas aux mêmes endroits, les unes privilégiant des résidences privées bien situées ou l'acquisition de petites maisons de ville dans les quartiers péricentraux, les autres s'orientant majoritairement vers les secteurs d'habitat social et collectif.

Enfin, contrairement aux médecins, le choix des espaces périurbains est très important (34,2 %), y compris en deuxième et troisième couronnes[26]. Bien entendu, dans un contexte de ressources limitées, cette périurbanisation massive s'explique plus encore que pour la banlieue par le privilège accordé au capital de logement au détriment du capital d'accessibilité. Toutefois, l'argument économique n'épuise pas la réalité périurbaine et ces choix sont dans bien des cas une affaire de goût. Ils correspondent fréquemment à la manifestation d'un habitus « périurbain » qui, outre les avantages reconnus à la maison individuelle et au jardin, se manifeste par une forte attirance pour les espaces peu bâtis, largement végétalisés et ouverts, qu'ils nomment « *la campagne* ». Cette valeur s'explique généralement à l'aune des itinéraires biographiques, fréquemment marqués par une origine périurbaine ou plus franchement rurale. Nous aurons l'occasion de revenir sur la formation de cet habitus. En outre, remarquons à nouveau les fortes différences catégorielles. La faiblesse (relative) du taux de périurbanisation des AS H exprime le poids de la contrainte financière et les difficultés qu'elles ont à accéder à la propriété. Située au seuil de la solvabilité, l'accession dépend des revenus du mari, de sa capacité d'auto-construction (particulièrement forte quand il travaille dans le bâtiment) ou encore de situations particulières (héritage, origines rurales, mari agriculteur, etc.) A l'inverse, les AS/AP atteignent un score très élevé qui avoisine les 40 %. Comme nous l'avons dit, elles sont généralement juste au-dessus du seuil de solvabilité et ne peuvent accéder à la propriété en banlieue ni, à plus fortes raisons, dans le centre : elles sont « expulsées » en lointaine périphérie et sont les plus nombreuses à occuper les franges externes de l'aire urbaine. Entre les deux, les infirmières se caractérisent par un taux de périurbanisation moyen : leurs profils sont plus diversifiés, échelonnés entre le centre, la banlieue et la première couronne.

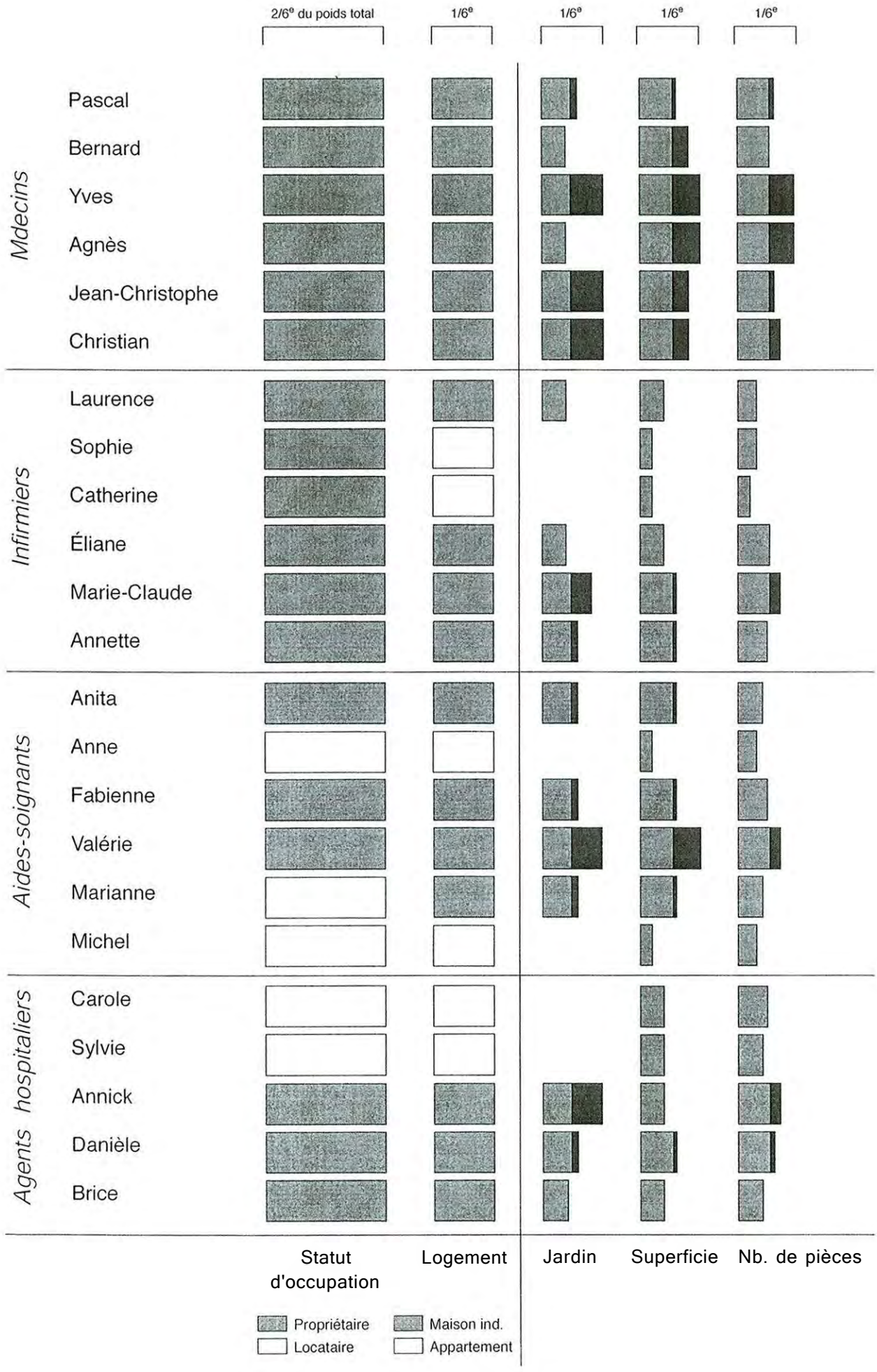
Au final, parce qu'ils disposent de ressources financières plus limitées et qu'ils doivent choisir entre le capital d'accessibilité et de logement, parce qu'ils révèlent une moindre citadinité et qu'ils penchent généralement du côté du cadre et du confort domestique, les personnels non médicaux se distinguent très nettement des médecins. Toutefois, le jeu de la position sociale, qui intervient dans la définition de leurs moyens et dans la construction de leurs goûts, contribue singulièrement à les différencier et montre que les stratégies résidentielles, des ASH aux IDE, prennent un tour différent, les premières étant souvent en dessous du seuil d'accession quand les autres sont parfois très proches des médecins. Comment ce jeu de la position sociale s'exprime-t-il dans la construction du capital de logement ?

Capital de logement et position sociale

Nous allons aborder beaucoup plus succinctement le capital résidentiel logement, d'une part parce que nous l'avons déjà partiellement évoqué, d'autre part parce que nous ne disposons pas, comme pour le capital de situation, de données quantitatives. Néanmoins, notre échantillon qualitatif nous permet d'échafauder de solides hypothèses et confirme en partie ce que les données relatives au capital de situation ont permis d'avancer.

[26] Ces données illustrent une exurbanisation particulièrement forte des classes moyennes salariées, et donc d'une certaine manière la prégnance dans ces milieux solvables de l'accession à la propriété et du modèle « pavillon plus auto » en périphérie. Les chiffres permettent de situer les limites (nécessairement floues) incarnées d'une part par les ASH - qui sont à la limite de la solvabilité - et d'autre part, les IDE dont le fragment supérieur à la possibilité de cumuler logiques d'accessibilité et de l'écart.

Figure 5 (a) : Le capital résidentiel de logement



Les médecins, quels que soient leurs lieux de résidence, se distinguent par un fort capital de logement. Sur les six médecins interrogés - et tirés au hasard -, tous sont propriétaires, habitent en maison et disposent d'un jardin privatif. Ils présentent également les logements les plus spacieux, tant en nombre de pièces (entre 6 et 9) qu'en superficie habitable (entre 150 et 300 m²). Ce fort investissement en capital de logement est peu justifié dans les récits résidentiels et « naturalisé ». Bien entendu, les moyens financiers dont ils disposent en constituent la condition permissive. Mais, celui-ci procède semble-t-il de trois éléments, davantage liés au contexte culturel. D'une part, comme pour une bonne partie des classes moyennes supérieures, cet investissement constitue un signe « intérieur » et « extérieur » de richesse inconsciemment attaché à leur statut et particulièrement valorisé dans leur sociabilité, notamment au cours des réceptions. Ensuite, la recherche de confort domestique s'explique en partie par un fort investissement du logement durant leur vie hors travail lié au faible temps qu'ils consacrent aux loisirs et à la nécessité d'être un peu auprès des leurs. Enfin, souvent à la tête d'une famille nombreuse (deux à six enfants) et, au vu d'une norme qui refuse la promiscuité, ils manifestent un besoin d'espace, à la fois individuel (une chambre par personne) et collectif (une salle à manger, un salon, une salle télé, une salle de jeu…).

Pour les ASH et les AS, la réalité est moins simple car, contre tout schématisme, celles-ci ne disposent pas toujours d'un faible capital de logement. Bien entendu, c'est parmi ces dernières que l'on trouve le plus grand nombre de locataires (5/9), d'occupants d'appartements sans jardin privatif (4/9) ou encore d'individus disposant de logements de petite taille (6/9). Toutefois, contrairement aux médecins, cet ensemble est hétérogène et oppose grossièrement deux catégories. La première est composée d'individus résidant en zone dense, dans le péricentre ou la proche banlieue et qui, à l'exception d'un seul - encore un cas de liaison hypergamique -, disposent d'un très faible capital de logement (Michel, Carole, Sylvie) ; la seconde rassemble des individus habitant en périphérie plus ou moins lointaine et disposant d'un capital de logement moyen, fort, voire très fort comme Valérie qui possède une maison restaurée de 250 m² habitables entourée de 2500 m² de terrain. Ce constat nous invite à penser que les catégories « inférieures » ne sont pas nécessairement limitées en la matière - quoique pour les ASH, l'accession n'est pas toujours possible - et confirme qu'elles sont obligées de choisir entre l'accessibilité et les qualités intrinsèques du logement. Ce choix rendu « nécessaire » par l'exercice de la contrainte financière donne paradoxalement aux individus une certaine marge de manœuvre. Si le privilège accordé plus fréquemment au cadre domestique exprime la pression de la norme dominante - notamment celle de l'accession -, la possibilité du choix inverse montre qu'à position sociale égale, les goûts ne sont pas univoques et les cultures résidentielles variables. Nous aurons l'occasion d'expliciter ultérieurement la formation de ces goûts et de ces schèmes culturels. Retenons pour l'instant que, parce qu'elles doivent choisir entre l'un et l'autre, et donc ne peuvent cumuler les deux, les catégories « inférieures » présentent un plus faible capital résidentiel (global) que les médecins.

La situation des infirmières est différente et les place en position intermédiaire. Celles-ci sont toutes propriétaires ; hormis deux d'entre elles, pour cause de célibat, elles souscrivent majoritairement au modèle de la maison avec jardin. En outre, elles disposent de logements plutôt grands, surtout en valeur relative. Ainsi, par leur bonne dotation en capital de logement, ces dernières tendraient à se rapprocher des médecins. Toutefois, contrairement à ces derniers, la plupart d'entre elles n'ont pas les moyens de cumuler fort capital de

logement et fort capital de situation. A part Annette - qui fait figure d'exception[27] -, les infirmières résidant dans le centre ou le péricentre sont propriétaires soit d'un petit appartement, soit de petites maisons de ville - adéquats pour des jeunes couples ou des personnes célibataires - mais pas de maisons individuelles ou d'appartements de grandes dimensions. A l'inverse, celles qui habitent en périphérie, présentent un capital de logement sensiblement plus élevé (Eliane et Marie-Claude) et indiquent dans les deux cas que la périphérie s'est imposée à elles comme seul moyen de satisfaire leurs exigences de logement : acquisition d'une maison, espace intérieur, jardin. De la sorte, par cette impossibilité de cumuler les deux logiques et la nécessité de l'exurbaniser un peu, les infirmières se rapprochent du reste des personnels non médicaux.

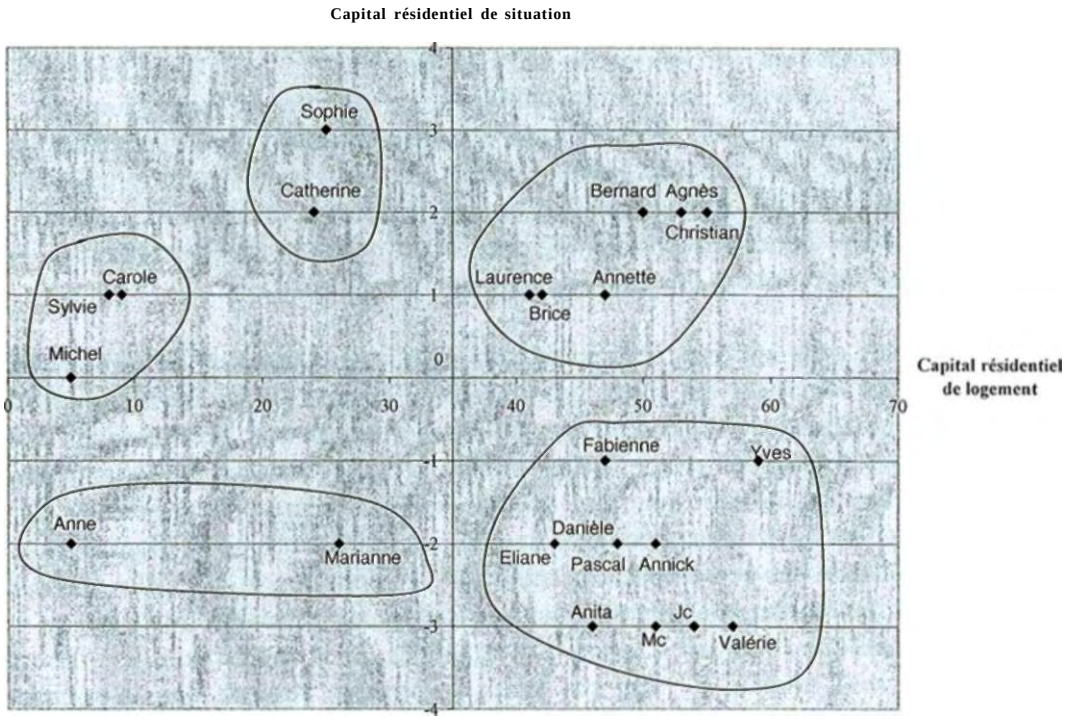
Au terme de cette analyse, il apparaît clairement que la dotation en capital résidentiel de situation et de logement est fortement corrélée à la position socioprofessionnelle. D'une part, cette position est relativement prédictive des moyens économiques qui, dans la mesure où les ressources résidentielles ont un prix, fournissent un cadre contraignant et confèrent à chaque individu une plus ou moins grande marge de manœuvre. D'autre part, cette position est également prédictive de certains goûts, comme le montre par exemple la moindre citadinité des personnels non médicaux. Néanmoins, si le capital résidentiel global est donc fortement marqué par la position sociale, la réflexion sur l'un ou l'autre des capitaux spécifiques montre qu'à position sociale égale, le capital culturel - non plus défini comme un seul niveau de diplôme mais comme la somme des expériences et des dispositions acquises - introduit du jeu et autorise des options profondément divergentes, comme dans le choix opéré au sein des catégories « inférieures » entre l'accessibilité et l'écart. Une autre manière d'affaiblir cette relation consiste à abandonner le mode de raisonnement quantitatif et l'obsession des régularités, et à travailler sur la diversité des cas : l'objectivation du capital résidentiel global, pour les vingt-trois personnes qui composent notre échantillon, permet de mettre en exergue du «jeu » dans les structures, de donner tout leurs sens aux contre-exemples et de circonscrire - au sens statistique du terme - le reliquat.

Au-delà des régularités : la valeur des contre-exemples

L'objectivation du capital résidentiel, réalisée à partir d'une analyse factorielle et menée sur le petit nombre d'individus qui composent notre échantillon (n=23) recoupe les tendances observées pour un plus grand nombre mais invite également à prendre en compte la diversité des situations et la valeur contre-exemplaire de certains cas. (Figure 5 (b)). Contrairement à la démarche quantitative, l'approche qualitative prend au sérieux ces contre-exemples en tant qu'ils dessinent une réalité moins figée, plus complexe et augmentent la diversité des systèmes d'explications. Au-delà des logiques d'organisation collective, ils préfigurent un processus d'individualisation que révélera véritablement l'analyse plus exhaustive des valeurs résidentielles. Détaillons-en quelques-uns et apprécions ce qu'ils apportent.

En effet, Annette, mariée à un enseignant, illustre le cas d'un mariage légèrement hypergamique, donc disposant d'un peu plus de moyens. Dans son cas, l'accession en maison individuelle a également été favorisée par une installation déjà ancienne, à une époque où le quartier dans lequel elle réside (Fcbvottc) était peu convoité et présentait des prix favorables.

Figure 5 (b) : Le capital résidentiel



Si les médecins cherchent généralement à cumuler les valeurs d'accessibilité et d'écart, notre échantillon présente deux d'entre eux qui revendiquent une installation périurbaine, l'une en première (Pascal), l'autre en troisième couronne (Jean-Christophe). Quoique sensiblement différents, ces deux contre-exemples ont l'intérêt de mettre en exergue la singularité des contextes individuels. Pascal habite à Luynes une maison individuelle avec jardin dans un lotissement déjà ancien mais cossu. Dans son récit résidentiel, celui-ci met en avant son rejet de la ville dense - « *Nous, on a pas cherché sur Tours* » - et son goût indéfectible pour la « *banlieue* » qui symbolise pour lui la tranquillité, la faible promiscuité et s'incarne dans la valeur hégémonique qu'il attribue à la maison et au jardin. Ainsi fait-il preuve d'une faible citadinité, atypique chez les médecins. Pour rendre intelligible son choix, Pascal le replace dans son parcours résidentiel, en évoquant le poids de l'habitude et de la reproduction : originaire de St-Maur-des-Fosscs et ayant passé son enfance en banlieue parisienne, il revendique une identité périphérique. Son itinéraire résidentiel, peu commun chez les médecins - pour une bonne part issus de la bourgeoisie citadine parisienne ou provinciale -, explique sa position originale. Très différent est le contexte de Jean-Christophe. Celui-ci a toujours vécu en zone dense, et pendant un certain temps, dans Paris : il manifeste donc une plus forte citadinité. Ce dernier présente le choix d'habiter à Lussault-sur-Loire, commune située à vingt-cinq kilomètres de Tours, comme le fait d'une décompensation résultant des sentiments de manque d'espace et d'asphyxie qu'il déplorait à Paris. Sans remettre en cause son goût pour la ville dense, son choix ressemble davantage à une expérimentation résidentielle qui se fait au nom d'autres valeurs, principalement celle qui consacre la pleine nature comme espace de ressourcement et de loisirs. Son cas révèle que le choix de la situation peut être agi positivement par d'autres principes que l'accessibilité urbaine et que ces valeurs sont d'ailleurs fortement réversibles : à ce sujet, Jean-Christophe évoque la possibilité d'abandonner dans un futur proche la campagne pour le cœur de ville. Ces deux exemples, rapidement exposés, montrent bien qu'au-delà des

lois générales, il existe une certaine latitude liée à la diversité des contextes individuels : lorsque l'on abandonne les cas typiques, les situations ont sérieusement tendance à s'individualiser.

Si, chez les médecins, les écarts au modèle sont avant tout affaire de goût, il en va différemment pour les catégories inférieures pour lesquelles les variations de dispositions sont suspendues à la question des moyens. Tel est le cas de Brice. Contrairement à la majorité des ASIT, celui-ci témoigne simultanément d'une bonne accessibilité - il réside quartier Ste-Anne, dans le péricentre oriental de Tours - et d'un capital de logement honorable - il y est propriétaire d'une petite maison avec jardin. Sa situation atypique procède de la combinaison de deux phénomènes. D'une part, ses faibles revenus propres sont en partis compensés par ceux de sa femme qui, chargée de maintenance informatique à l'hôpital gagne près du double de lui. Pour ces raisons, Brice présente une solvabilité supérieure à la moyenne des ASH. Toutefois, dans une situation identique, bon nombre de ses collègues auraient choisi d'acheter en périphérie pour gagner en capital de logement. Le choix du péricentre est donc une affaire de goût et ne peut se comprendre qu'à l'aune d'un parcours original. Originaire de Loches, Brice reconnaît avoir gardé de son enfance des comportements villageois comme la fréquentation des petits commerces, des bars ou l'attachement à une sociabilité locale. Alors que ces traits villageois ont, selon lui, disparu des campagnes d'aujourd'hui, et notamment des campagnes périurbaines, il affirme les avoir retrouvés dans les nombreuses villes où il a « *baroudé* » et semble avoir développé un goût pour la vie de quartier, une sorte de « citadinité villageoise » [1]. C'est précisément cette disposition qui transparaît dans son récit résidentiel et vient justifier le choix de la situation. Ainsi, Brice doit son originalité à la conjonction de deux éléments : l'un est lié aux moyens économiques, l'autre à la formation des goûts.

Un troisième exemple fait intervenir un contexte encore différent qui relève moins de la longue durée que des «événements». Alors que les aides-soignantes présentent généralement un faible capital de logement ou un faible capital d'accessibilité, Anne témoigne d'une faiblesse généralisée. Cette fois-ci, son originalité n'est pas liée à un défaut de goût mais à un manque de moyens, lié à la précarité de sa situation. Anne a principalement vécu durant son enfance en maison individuelle, d'abord à St-Cyr-sur-Loire, ensuite à Vouvray puis à Montlouis-sur-Loire et semble particulièrement attachée à cette forme de logement. Malheureusement, célibataire et séparée deux fois, elle ne peut satisfaire cette aspiration résidentielle. Depuis deux ans, par défaut, elle habite dans un petit appartement HLM à Montlouis dans lequel elle ne se plaît guère. Alors que dans un contexte identique, d'autres se seraient rapprochés de Tours et de leur travail, Anne préfère rester à quelques kilomètres du domicile parental où elle passe le plus clair de son temps. Plutôt que l'accessibilité à la ville, Anne a donc choisi la sécurité et le confort de la proximité familiale. Ainsi doit-elle son originalité à sa situation sociale et matrimoniale de femme seule assumant la charge de deux enfants et au recours important au soutien familial, à l'origine d'une valeur résidentielle singulière : l'accessibilité aux parents.

Pour conclure, l'analyse des contre-exemples met en exergue, au-delà du jeu des moyens et des goûts socialement programmés, l'irréductible singularité de certains cas. Celle-ci est pour partie liée à la variation des moyens, par exemple dans le cas d'un agent de service « enrichi » par une union hypergamique ou d'une aide-soignante affaiblie par une situation monoparentale. Elle est en outre fortement déterminée par la formation de dispositions

[1] Nous reviendrons plus en détail sur cette citadinité villageoise dans la Troisième partie, chapitre 7.

spécifiques qui trouvent leurs raisons d'être dans l'histoire de vie [29], comme l'ont montré le développement d'un habitus « banlieusard » chez Pascal, « périurbain » chez Jean-Christophe, ou encore « citadin-villageois » chez Brice. Peut-être davantage que des moyens, les écarts aux modèles et le «jeu » important que l'on observe à l'intérieur même des structures procèdent de la diversité des goûts liée elle-même à la diversification des matrices de socialisation.

Conclusion

Ainsi, l'identification de valeurs résidentielles structurant à la fois objectivement le champ urbain et dominant subjectivement l'ordre des discours, et leur mise à l'épreuve, ont permis de montrer qu'elles sont surdéterminées par la position sociale en tant qu'elle est prédictive de certains moyens et de certains goûts. Toutefois, en changeant d'optique, et en accordant une valeur importante aux contre-exemples, il semble manifeste que la position sociale n'explique pas tout et que la réalité est beaucoup plus individualisée, du fait de la diversité des patrimoines de dispositions et des contextes biographiques. En outre, au-delà de l'accessibilité et de l'écart, l'analyse des contre-exemples a fait ressortir d'autres valeurs résidentielles : l'accès à la pleine nature, la recherche d'une urbanité villageoise ou encore la proximité de la famille. Ces valeurs résidentielles, avancées par les individus pour justifier leurs choix, doivent être prises au sérieux. Nous allons précisément voir que la prise en compte de la diversité des significations attribuées à l'accessibilité et à l'écart et la reconnaissance de la multiplicité des valeurs résidentielles, sans remettre en cause les grands traits esquissés précédemment, contribuent à offrir une image beaucoup plus individualisée du champ résidentiel.

2- Changement de posture et fragilisation de la théorie des capitaux

Dans l'analyse précédente, nous avons tenté de définir le capital résidentiel en identifiant deux ressources socialement convoitées et particulièrement discriminantes - l'accessibilité et l'écart - dont nous savons qu'elles organisent et structurent le champ résidentiel, et plus largement le champ urbain. Nous avons remarqué que les résultats obtenus, s'ils présentent l'intérêt de discerner des régularités et d'identifier des structures, demeurent insatisfaisants par leur incapacité à prendre en charge les écarts au modèle et par le fait qu'ils laissent dans l'ombre une bonne part de la réalité. En changeant de posture, et en accordant davantage de poids à la variété des systèmes de qualifications et d'évaluations mis en œuvre dans renonciation des choix résidentiels, on améliore considérablement la saisie du grain fin du social, mais du même coup, ce glissement remet radicalement en cause l'intention de stabilisation de principes de classement ainsi que le travail de différenciation et de hiérarchisation qui est au centre de la théorie des capitaux. L'analyse des parcours individuels et des discours de justification, tout en montrant le puissant travail d'individualisation du social, et donc en décrivant un autre ordre de réalité, permet d'établir quatre points de fragilité qui relativisent - sans toutefois les invalider - les perspectives d'unification et d'intégration de principes communs de distinction sociale, et par là même les résultats précédents.

[29] Nous n'abordons pas ici la question de la formation des schemes : notre deuxième partie y est consacrée.

Le foisonnement des valeurs résidentielles

Le glissement d'un constructivisme « objectiviste » - où seules les valeurs collectives et dominantes structurant visiblement le champ urbain sont étudiées en tant qu'elles discriminent objectivement les individus - à un constructivisme « radical » - où le primat est accordé à la pluralité et à l'irréductibilité des principes de classement autochtones, c'est-à-dire énoncés par les individus - remet radicalement en cause le contenu et la clôture des valeurs mobilisées. D'une part, à y regarder de plus près, les valeurs dominantes et collectives d'accessibilité et d'écart présentent une réelle hétérogénéité interne et peuvent revêtir pour les individus des sens différents, ce qui contribue à limiter leur pertinence comme principe de classement. Ensuite, en dehors de ces deux principes, il existe bien d'autres valeurs mises en avant par les individus, ce qui décuple considérablement les principes de valorisation et de classement. Enfin, toutes ces valeurs ne fonctionnent jamais comme des échelles d'évaluation absolues mais très relatives, ce qui affaiblit leur efficace comparative. Explorons successivement ces trois points.

L'hétérogénéité des principes collectifs de classement

La logique de l'accessibilité et de l'écart sont bien les deux principes les plus communément mis en œuvre par les individus pour justifier et évaluer leur position résidentielle. En cela, ils forment des principes dominants. Toutefois, derrière leur apparente évidence, l'analyse des entretiens montre qu'ils recouvrent en fait une grande diversité de significations et ont des effets contrastés, parfois contradictoires.

L'exigence d'accessibilité apparaît, nous l'avons vu, dans une bonne partie des entretiens, mais le sens attribué à la proximité des ressources urbaines est extrêmement variable. Pour un premier ensemble d'individus, cette quête est strictement fonctionnelle et vise la proximité du travail, des lieux de courses et des principaux services pour soi et pour les enfants. Pour d'autres, l'accessibilité est évaluée à travers les ressources festives et culturelles qu'offre la zone centrale : bars, restaurants, cinémas, théâtres, musées. Enfin, pour certains, l'accessibilité comporte une forte composante « sociale », par exemple lorsqu'elle permet de scolariser les enfants dans des établissements secondaires prestigieux (Figure 6). Ces différents principes d'accessibilité ont des effets divergents.

Figure 6 : Les différentes significations de la logique d'accessibilité

Types d'accessibilité	Exemples	Citations	Logiques résidentielles
Fonctionnelle	Agnès	« Mon mari travaille à côté parce que lui, il voulait plus se déplacer avec les embouteillages parisiens. C'est le centre-ville donc moi, je peux faire la majorité de mes courses et des choses à pied. Et puis, avec des enfants petits et des parents qui travaillent, c'est bien que les enfants puissent se déplacer seuls. »	Localisation à côté de l'hôpital Clocheville, à proximité d'un groupe scolaire et d'un centre commercial.
Festive et conviviale	Laurence	« Moi, je voulais venir à Tours parce que c'est le centre-ville. Moi, je suis quelqu'un qui bouge pas mal. Donc là, je suis à proximité de tout. Je suis pas loin de la place Plum. J'ai mes copines qu'habitent dans le coin. »	Localisation dans le péricentre à cinq minutes du Vieux Tours.

Culturelle	Sophie	« L'avantage ici, c'est que j'ai tout à portée de main, tant pour le ravitaillement que pour les loisirs : le théâtre est pas loin, les cinémas sont pas loin, le bibliothèque est tout près. »	Localisation dans un quartier de l'hyper-centre.
Sociale	Jean-Christophe	« On a envisagé la possibilité de venir s'installer en ville. La motivation, c'est pour les enfants. Essayer qu'ils soient dans une structure d'enseignement qui leur ouvre le maximum de possibilités. Parce qu'il y a une importance donnée au site lycéen dans lequel tu fais tes études, pour des ouvertures ultérieures sur des classes prépas ou des écoles d'ingénieurs. »	Localisation indifféren-ciée en fonction de la carte scolaire.

Le même processus est en œuvre pour la logique de l'écart. S'ils sont très nombreux à mettre au centre de leurs choix résidentiels la recherche de tranquillité et la mise à distance de l'autre, cette quête prend des sens variables et donne des résultats différents. Pour certains, il s'agit simplement d'une volonté de ne pas être dérangé dans son intimité par les nuisances sonores ou visuelles, en résidant par exemple dans un quartier « calme » ou « tranquille ». Pour d'autres, il s'agit plus nettement d'une logique de protection de l'intimité qui se manifeste par une mise à distance un peu plus prononcée de l'autre, notamment par la recherche du minimum de promiscuité. Enfin, dans certains cas, cette logique de l'écart comporte une dimension sécuritaire et se caractérise par la recherche d'espaces à forte homogénéité sociale et jugés sûrs. Bien entendu, plus encore que pour l'accessibilité, ces différentes déclinaisons peuvent occasionner des choix résidentiels contrastés tant du point de vue des attributs du logement que de sa situation.

Figure 7 : Les différentes significations de la logique de l'écart

Types d'écarts	Exemples	Citations	Logiques résidentielles
Sensoriel	Michel	« Ici, j'apprécie la tranquillité, le calme. On est dans la verdure. Y a une majorité de petits vieux. Y'a pas de bruit. »	Choix d'un appartement dans un quartier résidentiel com-posé de petits immeubles et de personnes âgées.
	Laurence	« Ce qui nous a plu ici, c'est que c'est très calme. Même dans la journée, c'est hyper calme. On entend pas la route. En plus, on n'a pas de vis-à-vis. »	Choix d'une maison indivi-duelle mitoyenne dans un quartier péricentral peu bruyant.
Social	Sophie	« Dans cette résidence, ce qui me plaît, c'est le cadre très agréable. Y a pas de bruit. C'est de l'ancien. Il y a le cloître qui n'est accessible qu'aux gens de la résidence. Il n'y a pas de problèmes de voisinage. Tout est fermé donc on n'est pas ennuyés »	Choix d'une résidence fermée dans l'hypercentre de 'fours.
	Karine	« Au départ, on voulait pas se retrouver en lotissement parce qu'en lotissement, c'est quand même assez proche des voisins. Après, tu achètes ce que tu trouves. (...) Quand c'est comme ça, ça va parce que c'est déjà clôturé et y'a déjà de la verdure. T'as moins le problème de vis-à-vis avec les voisins d'à-côté. »	Choix d'une maison indivi-duelle dans un lotissement peu dense et ancien aux espaces privatifs bien in-dividualisés.
Sécuritaire	Sylvie	« Le quartier est calme. Ma fille, elle peut rentrer à n'importe quelle heure de la nuit, ici ça craint rien, elle ne s'est jamais faite emmerdée. »	Choix d'une résidence à forte homogénéité sociale (person-nel SNCF) dans un quartier réputé « calme ».

Des analyses précédentes découlent deux conséquences majeures. D'une part, la variété des significations accordées à ces deux principes dominants affaiblit quelque peu leur pertinence comme principes communs de classement. Cela relativise les résultats obtenus dans la première partie du chapitre, notamment en montrant ce qu'ils ont écrasé comme diversité. D'autre part, la variété des sens et la diversité de leurs modalités performatives, en mettant en exergue le travail d'individualisation, rendent délicat voire improbable la constitution d'une nouvelle échelle de classement qui, en intégrant chacune des significations, pourrait prendre en charge cette diversité.

La multiplicité des valeurs résidentielles

Au-delà des valeurs d'accessibilité et d'écart dont nous venons d'observer le caractère hétérogène, l'analyse des entretiens fait apparaître une très grande variété des principes de qualification et d'évaluation tant de la situation que des qualités intrinsèques du logement. Sans prétention exhaustive, nous pouvons sérier pour chacune d'elles les principes les plus récurrents.

Hormis le caractère plus ou moins spacieux du logement et la possession d'un jardin qui renvoient clairement à la logique de l'écart, bien d'autres valeurs sont mobilisées pour évaluer le capital de logement. Ces caractéristiques sont bien souvent décisives, davantage que la situation. L'ancienneté est une des valeurs les plus couramment mise en avant pal- les individus attachés aux valeurs patrimoniales, à l'aménagement et à la restauration. Symétriquement, d'autres mettent en valeur le caractère neuf ou récent, bien aménagé, prêt à habiter. Tous enfin évoquent des traits spécifiques liés à l'orientation, au nombre de pièces, à la clarté, à la fonctionnalité, à l'ambiance, etc. Les critères d'évaluation sont fortement individualisés et en nombre quasiment infini, ce qui rend illusoire la clôture du nombre de capitaux.

Figure 8 : Les valeurs résidentielles attribuées au logement
Quelques exemples

Valeurs	Exemples	Citations
Ancienneté	Sophie	« C'est ce que j'aime bien, c'est de l'ancien, avec beaucoup de charme, un cadre agréable. Je donne pas directement sur le cloître St-Martin mais ça fait partie du pourtour du cloître. Et puis j'ai une chapelle qu'est mitoyenne avec mon appartement qui s'appelle la chapelle de la Visitation. »
Restauration	Laurence	« Quand on est arrivés là, on a eu un peu un coup de cœur. Cette petite maison : je savais qu'il y avait plein de choses à faire. Y'avait moyen de faire quelque chose de sympa. »
Habitabilité	Daniele	« C'était récent et très propre. Il y avait aucun travaux. On a juste eu à s'installer. »
Attributs Spécifiques	Jean-Christophe	« On a flashé sur cette maison parce qu'elle est biscornue. Elle a du charme. C'est une vieille maison de vigneron, petite, qui s'étend dans deux directions. »

La même tendance se dessine pour la situation. En dehors de l'accessibilité urbaine, les critères d'évaluation de la position résidentielle sont nombreux et d'une grande hétérogénéité, et ce, d'autant plus qu'ils se manifestent à plusieurs échelles : la rue, le quartier, le secteur, etc. Une des valeurs les plus communes, caractéristique des installations périurbaines, est l'accessibilité à la « *campagne* ». Cette valeur est le symétrique inverse de la quête d'accessibilité urbaine, nous y reviendrons. Une autre valeur, fort différente, tient à l'évaluation - d'ailleurs fort contrastée - de l'environnement

local, commune ou quartier et de ses qualités intrinsèques : calme, animation, convivialité, etc. Un troisième élément, qui n'est apparu que dans certaines conditions sociales de possibilité tient à la valorisation d'un espace d'attache et d'enracinement, généralement associé à une histoire familiale et inscrit dans la longue durée. Sensiblement différent, l'inscription durable dans un espace résidentiel crée parfois les conditions d'une habituation et d'une connaissance des lieux qui procurent un sentiment de bien-être et qui crée les conditions de la stabilité résidentielle. Là encore, nous ne sommes pas exhaustif car les principes d'évaluation de la situation sont nombreux et fortement individualisés.

Figure 9 : Les valeurs résidentielles de situation
Quelques exemples

Valeurs	Exemples	Citations
Accessibilité à la Campagne	Marie-Claude	« Ce que j'apprécie ici, c'est justement ce côté rapport à la nature. On peut faire le tour du Cher, on peut se balader par là, dans la campagne. Pour moi, cette proximité de la nature, c'est très important. »
Qualité de l'environnement local	Catherine	«Ce qui me plaît dans ce quartier, c'est que c'est animé tout en étant tranquille. On est à la limite du quartier résidentiel ici. Et puis bon, y'a des parcs pas très loin. On est près du centre-ville, tout en étant un petit peu à l'extérieur. Mais en même temps, c'est animé, parce qu'il y a des commerces et l'école. »
Enracinement local	Valérie	« L'avantage d'habiter à Monts, c'est qu'on a gardé nos habitudes de quand on était jeunes. Des habitudes de courses, des choses comme ça, mais aussi des relations. Parce qu'en fait, on croise des gens que l'on connaît mais on a aussi notre famille proche. »
Habituation	Catherine	« J'ai loué ici un appartement pendant un certain nombre d'années et après, je me plaisais bien ici. Donc j'ai acheté là. »

La relativité des échelles d'évaluation

Le foisonnement et l'individualisation des valeurs résidentielles n'est pas le seul élément à remettre en question la perspective comparatiste et classificatoire contenue dans la notion de capital résidentiel. La relativité des échelles d'évaluation, pour les valeurs communément partagées, complique encore les choses. Celle-ci peut-être détaillée en deux temps.

Premièrement, d'un individu à l'autre, les échelles d'évaluation d'un principe de classement commun diffèrent sensiblement ce qui explique que les « effets » sont rarement les mêmes. Prenons l'exemple du jardin. Si beaucoup accordent une importance cruciale à la « propriété d'un dehors » comme lieu d'extension de l'intime - ce qui d'ailleurs recouvre des logiques et des usages plus contrastés qu'on ne le croît -, certains se contentent amplement d'une centaine de mètres carrés de pelouse tandis que d'autres soulignent l'attachement à leur quatre mille mètres carrés de terrain. Cette divergence d'évaluation apparaît aussi nettement pour l'accessibilité ou la promiscuité. Elle discrédite en partie la perspective de passer de classements « subjectifs » aux classements « objectifs » fondés sur des indicateurs communs. Nous avons réuni ci-dessous quelques exemples de divergence d'évaluation.

Figure 10 : Variation des échelles d'évaluation au nom d'un principe commun

Taille du jardin	**Fabienne** : « On a un jardin mais pas 1000 m². On a 500 mètres. Ca nous suffit. Après, c'est trop d'entretien. »	**Valérie** : « On a 2100 m². Oui, on a de la surface. Et sans compter qu'on a la campagne à perte de vue. Ca, c'est bien. »
Centrante	**Catherine** : « Ici, c'est près du centre-ville, tout en étant un petit peu à l'extérieur du centre-ville. Y a tout sur place ici. Toutes les commodités. »	**Sophie:** «Là, je suis centrale. J'ai tout à portée de mains. »
Promiscuité	**Fabienne** : « Nous, on est tranquilles. C'est individuel sans être individuel parce que c'est mitoyen. Mais on a toujours eu des voisins très calmes. Nous, on a des voisins, on veut pas être tous seuls. »	**Pascal** : « En lotissement, c'est quand même assez proche des voisins. Là où on était avant (une maison isolée en plein champ), on était bien parce qu'on n'était pas ennuyés par le voisinage. »

Deuxièmement, l'analyse des entretiens fait ressortir que les échelles de valeurs sont rarement progressives mais prennent souvent l'aspect d'une courbe en dos d'âne. Si la taille de l'espace privatif (intérieur ou extérieur) est presque systématiquement présentée comme une valeur sûre, trop d'espace devient vite embarrassant et lourd d'entretien. Si l'isolement est souvent une valeur essentielle pour limiter la promiscuité, trop d'isolement devient parfois terriblement dérangeant, à l'origine d'un sentiment d'insécurité ou problématique pour les relations sociales des enfants. Si l'accessibilité urbaine peut être un élément fort du choix résidentiel, trop d'urbanité apporte des nuisances difficilement contrôlables. Ainsi, il existe un « seuil de rentabilité maximale », variable selon les individus. Celui-ci rend difficile la comparaison interindividuelle sur la base de critères communs. Nous avons consigné dans le tableau suivant la manifestation de ces seuils.

Figure 11 : Seuils et rentabilité décroissante dans les échelles d'évaluation

Valeurs	Exemples	Citations
Taille du logement	Agnès	« On a trop d'espace, trop d'espace dans la maison. C'est trop grand. A force, on meuble tout. Tu sais, y'a trois étages. Avant on était quatre. »
Taille du jardin	Jean-Christophe	« J'aime bien être dans une maison parce que tu sors dans ton jardin, c'est très agréable d'être dehors, au calme. Mais là, on a 4000 m² de terrain. Ca demande en permanence de l'entretien et je n'aime ni jardiner, ni bricoler. »
Promiscuité	Anita	« A Artannes, il y avait cinquante deux maisons, là, j'ai dit non. (...) Ici, y a huit maisons. C'est la tranquillité sans être isolés. ».
Accessibilité	Annette	« Non, là, c'est bien. On n'est pas loin du centre mais on a la tranquillité. On a le calme et la proximité au centre. »

Ainsi s'achève l'analyse du foisonnement des valeurs résidentielles. On voit bien que ce(s) processus remettent en cause non pas tant l'existence de principes de classements collectifs, mais la clôture du nombre de capitaux ainsi que leur signification et leur efficace comparative.

Les écueils de l'approche hiérarchique

La prise en compte plus sérieuse et plus systématique du discours de l'individu ne révèle pas seulement le foisonnement des valeurs résidentielles. Il met également en exergue les limites de « l'obnubilation hiérarchique » contenue dans la notion même de capital - qui réduirait le capital résidentiel à une position hiérarchique selon deux ordres de grandeurs, l'accessibilité et l'écart -, pour la bonne et simple raison que certains individus défendent des valeurs contraires aux principes dominants et refuseraient qu'on les qualifie de

« petits » là où ils s'estiment « grands ». Alors qu'une approche misérabiliste nous inviterait à considérer que les acteurs « mentent » ou qu'ils font de la nécessité une vertu, il apparaît plutôt que ces contre-valeurs ne sont pas hiérarchiquement inférieures mais qualitativement différentes. Deux d'entre elles seront ici développées. D'une part, contre la valeur hégémonique et dominante accordée à la maison individuelle, certains individus défendent avec vigueur la vie en appartement. D'autre part, contre la valeur accordée à la densité et à la diversité en tant qu'elle offre une accessibilité optimale, bon nombre d'individus revendiquent dans leurs choix résidentiels une faible urbanité et l'accessibilité à la « campagne ». Détaillons ces deux cas.

Les défenseurs de l'appartement

Ceux qui habitent en appartement le savent bien et le disent, la maison individuelle, si possible avec jardin, constitue de loin l'horizon idéologique dominant comme en témoigne ce propos un brin caustique de Michel : « *La plupart de mes collègues sont installés depuis longtemps. Mais à 80%, ils sont tous en maison ; y en a pas beaucoup en appartement. (...) Ah oui, par ici, si les gens n'ont pas une baraque... C'est comme prendre sa voiture, c'est même pire à la limite. La maison, c'est sacré ! Souvent d'ailleurs, ils parlent de la maison, du jardin, de la cuisine: on va refaire ceci... C'est le gros sujet*». Cette caractérisation du poids de la norme dominante n'empêche pas certains, bien au contraire, de s'en démarquer, en affirmant que leur choix de l'appartement n'a pas eu lieu par défaut - faute de moyens - mais procède bel et bien d'un choix volontaire en accord avec leurs goûts et/ou leur style de vie. Pour une part d'entre eux, il s'agit principalement d'un goût prononcé pour les facilités qu'offre la vie en appartement et d'une faible sensibilité aux valeurs qui, pour les autres, font le charme des maisons : l'individualité du logement et la possession d'un jardin. Ce goût est fréquemment hérité d'expériences résidentielles antérieures, généralement en appartement (Michel, Sylvie, Jean-Christophe). Pour d'autres, l'appartement est moins le fait d'un goût invariable que d'une adéquation avec le style de vie comme dans le cas des jeunes couples manifestant une faible volonté d'investissement et d'ancrage, ou des célibataires ne voyant pas l'intérêt de s'encombrer d'une maison (Catherine, Sophie). Voici quelques exemples de plaidoyers en faveur de l'appartement.

Figure 12 : Le choix de l'appartement

Exemples	**Citations**
Michel	« Moi, j'ai habité en maison étant gamin, mais je trouve que vivre en appartement, c'est moins chiant. Je préfère l'appartement. Et les enfants, ils sont un peu comme moi : ils trouvent que c'est lourd d'investissement. Ils sont pas prêt à mettre 100 millions dans une maison alors que tu peux prendre un petit appartement. Ils sont aussi conscients qu'il faudra bouger maintenant et qu'une maison c'est pas évident. Et puis ils ont peut-être connu des gens comme moi qui se font chier vingt, vingt-cinq ans. »
Sylvie	« Moi, j'ai toujours vécu en appartement. La maison et le jardin, ça ne m'a jamais intéressée. Ca ne me manque pas. Si on a besoin de sortir, on peut sortir, aller se balader. »
Jean-Christophe	«Si tu es en ville, moi non, je ne vois aucun intérêt à vivre en maison individuelle... J'aurais autant de plaisir à être en appartement. C'est tellement moins d'inconvénients que d'être en maison où, de toutes façons, il faudra faire du jardinage, du bricolage, des trucs qui ne m'intéressent pas sans avoir le calme que tu peux avoir dans un endroit moins urbanisé. (...) Ayant toujours vécu en appartement, ça ne me dérangerait pas d'y revivre. »

[30] Passeron J-C, Grignon Cl. (1989), *Le savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature,* Gallimard-Seuil.

Catherine	« Moi, ça me dérange pas de vivre en appartement. Non, c'est vrai, une maison, c'est bien quand... Je trouve que pour une famille, c'est important qu'il y ait un jardin. Mais bon, c'est vrai que par rapport à l'entretien, c'est assez lourd. Par rapport à la prise en charge, l'appartement, c'est moins dur. Y a moins de frais. (...) Quand on est seul, avec un salaire, c'est moins évident. (...) Et puis moi, ça ne me gêne pas. Je suis bien ici. Une maison, c'est pas primordial. »

Les bienfaits de la campagne

Si l'on ne peut pas toujours considérer la vie en appartement comme un choix par défaut qui résulterait d'un manque de moyens d'accès à la maison individuelle, il est encore moins admissible d'avancer que les accédants périurbains sont systématiquement des « refoulés » qui, faute des ressources économiques nécessaires, n'ont pas pu satisfaire leur besoin d'espace privé en zone centrale comme le laissent entendre de manière hâtive les analyses de P. Bourdieu sur le système pavillonnaire français[31]. Bien entendu, une partie des périurbains sont dans ce cas et le disent. Néanmoins, la majorité d'entre eux mettent en avant des valeurs périurbaines qui n'apparaissent ni comme des rationalisations *ex post* ni comme des justifications fallacieuses. Nous avons étudié ailleurs ces valeurs périphériques et montré qu'en leur sein, la « nature » occupe une place de choix. Bien qu'ayant des significations variées - tantôt intimiste, tantôt hygiéniste, tantôt source de liberté, mais souvent les trois à la fois - la « nature » périurbaine désigne généralement des espaces à faible densité, largement ouverts et végétalisés. Dans cette enquête, elle est apparue à nouveau au cœur des choix résidentiels périurbains. Seule différence, les idéologies anti-urbaines ne s'y sont pas manifestées aussi fortement[32]. En voici quelques exemples significatifs.

Figure 13 : Le choix de la périphérie

Exemples	Citations
Pascal	« Nous, on a pas cherché en ville. On n'est pas trop des citadins. On était déjà en banlieue en Région parisienne. Il nous fallait un jardin. Une idée importante : le contact avec la nature ! »
Jean-Christophe	« On a choisi volontairement la campagne en venant directement ici. On n'a même pas cherché d'appartement sur Tours. On s'est orientés tout de suite vers une maison qui soit dans un village, à côté d'un bois, pour ne pas avoir à faire de trajet quand on voulait s'oxygéner. »
Marie-Claude	« On a éliminé tout ce qu'il y avait autour de Tours parce que c'était beaucoup trop cher. En venant à cette distance-là, on pouvait avoir un grand terrain parce que moi je voulais faire un potager. Il y avait aussi l'importance de la campagne. (...). L'avantage ici, c'est justement ce côté rapport à la nature. On peut aller faire le tour du Cher. On peut aller se balader par là, dans la campagne. Pour moi, c'est quelque chose de très important. »
Valérie	« On n'aurait pas vécu toute notre vie en appartement : c'était pas possible pour nous. Venant de la campagne tous les deux et ayant connu jardins, extérieurs et tout, c'était pas envisageable du tout. Nous, on a besoin d'être dehors. On a besoin de bricoler. On a besoin de jardiner. Il nous fallait la campagne. »

Ainsi, les valeurs périurbaines ne sont pas nécessairement des valeurs « dominées » résultant de l'impossibilité de satisfaire aux valeurs « dominantes ». Ce sont parfois des valeurs tout à fait positives. Dans ce contexte, même si la demande d'accès à la nature prend le contre-pied de la demande d'accès à la ville, il n'est guère admissible, dans la

[31] Bourdieu P. (2000), ***Les*** *structures sociales de l'économie*, coll. Liber, Seuil.

[32] Cailly L. (1998), *Territorialité(s), représentations* ***et pratiques spatiales*** *de quelques habitants périurbains.* Mémoire de maîtrise, Université de Tours. Voir P. 79-82.

construction d'une théorie des capitaux, de privilégier l'une au détriment de l'autre et de rejeter cette dernière du côté du mensonge ou de l'illusion. Au contraire, cette situation invite à reconnaître la pluralité des ordres de grandeur et leur caractère fréquemment non hiérarchique. De la sorte, en respectant la diversité des mondes, on évitera tout parti pris urbanophile et périurbanophobe.

Complexité et diversité des équations individuelles

Le foisonnement des valeurs résidentielles et la difficile réduction hiérarchique ont pour principale conséquence d'augmenter considérablement le nombre de possibles stylistiques et de combinaisons individuelles. D'une part, dans l'élaboration de leurs stratégies résidentielles, d'aucuns peuvent privilégier les attributs du logement, d'autres la situation, quand d'autres enfin accordent aux deux une égale importance. D'autre part, la pluralité des valeurs convocables et convoquées tant en matière de situation que de logement constitue un solide facteur de singularisation des équations individuelles. Chacun, en fonction de son histoire, de ses goûts et de contextes variables réalise sa propre composition. Cette individualisation introduit une complexité qui contrarie l'intention typologique et rend délicat le travail de classement. Nous allons tenter d'illustrer ces compositions individuelles en présentant quatre cas qui, deux à deux, sont relativement proches, pour mettre en perspective ce travail d'individualisation.

Variations périurbaines

Reprenons à l'occasion les exemples de Pascal et de Jean-Christophe. Tous les deux sont médecins, viennent de la Région parisienne et se sont installés en Touraine récemment. Autour de la quarantaine, ils sont mariés et sont pères de deux enfants et habitent en périphérie en maison individuelle, l'un à Luynes, l'autre à Lussault-sur-Loire. Cette apparente convergence masque des différences sensibles. Celles-ci portent d'abord sur les attributs du logement. Tandis que Jean-Christophe recherchait une maison ancienne, de caractère et fut séduit par une bâtisse de vigneron - ce qui marque la forte activité d'une disposition patrimoniale -, Pascal recherchait un pavillon, plutôt récent, sans travaux et habitable tout de suite, sans réelle exigence d'entretien. Autre divergence, concernant cette fois-ci la situation : tandis que Jean-Christophe met en avant la proximité d'une nature paisible, hygiénique et ludique ouverte sur la campagne, celle de Pascal se réduit au jardin, vu principalement comme un espace privatif, protégeant du regard et mettant à distance les voisins. Dernier élément : alors que Jean-Christophe accorde beaucoup d'importance à l'implantation dans un bourg doté d'un certain nombre de services accessibles à pied, Pascal se satisfait d'habiter une zone pavillonnaire, à l'écart, et ne raisonne qu'en terme d'accessibilité automobile. Pour comprendre ces variations, il faut se plonger dans leurs histoires résidentielles respectives. Jean-Christophe a toujours vécu en appartement, en zone dense, d'abord dans des villes de la banlieue parisienne puis pendant un certain temps à Paris. L'installation périurbaine est pour lui une expérience nouvelle, non motivée par le rejet de la vie en zone dense mais par un désir de pleine nature. Nous le verrons, cette expérience ne sera pas nécessairement durable car elle est emprunte de contradictions. A l'inverse, Pascal a toujours résidé en maison individuelle, dans un secteur peu dense de banlieue parisienne, sauf pour un court moment, particulièrement dévalorisé, lors de l'installation conjugale. Il revendique une identité « banlieusarde » et rattache celte identité à la sacralité du jardin : son choix périurbain, plutôt caractéristique d'un travail de reproduction familiale, est de ce fait beaucoup plus stable et sans doute moins réversible. Cependant, ces sensibles variations existent également en zone centrale.

Variations en zones centrales

Sophie et Catherine ont également beaucoup de points communs : elles sont infirmières, ont une bonne quarantaine et sont toutes les deux célibataires sans enfant. Résidant dans le centre-ville et propriétaires d'appartements aux tailles semblables (50 m^2), elles présentent un profil résidentiel apparent. Pourtant, là encore, cette convergence masque des différences sensibles et la singularité de chaque composition. Alors que Sophie aime l'ancien, « la vieille pierre », et se targue d'habiter un lieu chargé d'histoire et de mémoire - elle habite à côté du cloître St-Martin -, Catherine n'accorde aucune espèce d'importance aux valeurs patrimoniales et s'accommode du caractère moderne de son logement. D'autre part, tandis que Sophie apprécie la fermeture et l'entre soi qui règne dans sa résidence - visiblement bourgeoise -, Catherine évoque plutôt l'ouverture de la sienne et le fait qu'elle y rencontre des gens différents (étudiants, jeunes couples, personnes âgées, etc.). Enfin, alors que Sophie accorde une importance au quartier pour son prestige et sa réputation, Catherine apprécie le sien pour son caractère animé et vivant, ainsi que pour son réseau d'interconnaissances. Ainsi, l'analyse des valeurs résidentielles fait-elle apparaître deux profils très différents, dont la généalogie puise dans l'histoire sociale et résidentielle des individus. Sophie est d'origine bourgeoise, a toujours vécu en appartement, dans le « centre », notamment à Paris : elle est relativement attachée à la valeur distinctive de cette localisation hypercentrale. Catherine est plutôt d'origine populaire et rurale, a longtemps vécu en maison individuelle dans une petite bourgade du Berry : dans l'évaluation de son quartier, elle est davantage attachée au caractère villageois.

Au final, nous constatons que même dans des cas apparemment convergents quant aux attributs sociaux et à la position résidentielle, il existe une grande diversité des valeurs avancées et de leurs significations ce qui, en apportant la preuve d'une réelle individualisation, limite la pertinence du travail de classement. Nous allons voir désormais que ces difficultés sont encore plus fortes si l'on prend acte des variations (et des contradictions) qui se manifestent à l'intérieur de l'expérience individuelle.

Précarité et labilité des valeurs résidentielles

L'analyse des parcours résidentiels interdit d'attacher trop fermement les valeurs résidentielles aux personnes et de les constituer en propriétés immuables, même s'il est vrai que, dans certains cas, il existe bel et bien des dispositions résidentielles dotées d'une certaine pérennité. D'une part, les récits montrent que les désirs résidentiels ne sont pas toujours lisses et uniformes mais fréquemment contradictoires. Le choix résidentiel, à un instant donné, n'est souvent que la manifestation et la stabilisation - plus ou moins provisoires - d'un rapport de force entre des modèles d'actions divergents. D'autre part, il apparaît que les valeurs et le rapport de force entre ces valeurs changent en fonction du contexte biographique, et principalement en rapport avec la place dans le cycle de vie. C'est pourquoi les ressources que constituent les valeurs résidentielles sont à la fois précaires et labiles. Explorons brièvement ces deux voies.

Des désirs résidentiels contradictoires

Commençons par dire que les désirs résidentiels ne sont pas nécessairement contradictoires et que certains individus, bien au contraire, s'emploient à défendre la constance de leurs valeurs et la solidité de leur ancrage résidentiel comme c'est le cas

d'Annette : *«Non, ça fait plus de 20 ans qu'on est là et on y est très bien, je vois pas-pourquoi on déménagerait* ». Toutefois, dans beaucoup de récits, les valeurs résidentielles sont beaucoup moins stables et laissent transparaître d'autres désirs. Pour un nombre non négligeable d'individus, l'acteur est tiraillé par des schèmes contraires. Nous aurons l'occasion d'analyser plus systématiquement ce qu'il convient d'appeler la « dissonance de schèmes ». Prenons pour l'instant un exemple qui, contrairement à ce qui pourrait sembler, n'est pas isolé. Marie-Claude habite à Azay-sur-Cher, à une vingtaine de kilomètres au sud-est de Tours. Son choix résidentiel est principalement justifié par la volonté d'avoir un grand jardin dans lequel elle a pu faire un potager et par un désir de campagne, principalement pour se détendre en allant marcher. Seulement, parfois, les trajets en voiture lui coûtent : elle a l'impression de perdre du temps et d'être freinée dans ses activités. Elle se dit alors qu'elle vivrait bien en maison dans le centre de Tours et en présente les avantages : pouvoir se déplacer à pied facilement et avoir accès à un grand nombre de ressources culturelles. Voici un résumé de cette ambivalence résidentielle.

Figure 14 : La dissonance des valeurs résidentielles
L'exemple de Marie-Claude

« En venant dans cette distance-là, on pouvait avoir un grand terrain parce que je me voyais pas avec des terrains qui faisaient 900 m² où on était obligé de mettre de la pelouse. C'est vrai qu'en même temps j'avais le souvenir, il y avait l'importance pour moi de faire un potager (…). Il y avait l'importance de la campagne. (…) A côté de ça, il y a des moments je m'interroge en me disant, avoir une maison dans Tours, c'est quelque chose qui me plairait. Je suis pas fermé à la ville. Mais la ville dans une rue calme, même avec une petite cour. J'ai des amis qu'ont des trucs en ville, c'est quelque chose qu'est sympa. Après, c'est dans le sens, bien oui, ici, quand on a envie de faire des activités, faut repartir le soir. Ca, c'est quelque chose qu'est plus difficile. J'ai l'impression à certains moments de perdre du. temps dans mes trajets. Oui, ces trajets, parfois, ça me coûte, y'a une notion un peu de perte de temps. Mais en même temps, j'aime beaucoup sortir. Si j'ai envie d'aller faire un tour à pied que j'ai quelqu'un avec qui le faire, à certaines périodes de l'année, c'est quelque chose de super. L'avantage de vivre à Azay, c'est justement ce côté rapport avec la nature. On peut faire le tour du Cher, on peut aller se balader par là, dans la campagne. Pour moi, c'est quelque chose de très important. On est dans une rue calme. Ca aussi. On n'entend pas de bruit. Ca aussi. On serait au bord de la Nationale, je dirais peut-être pas la même chose. C'est vrai que je me sens bien dans cette maison. Mais en même temps, j'ai l'impression que je vivrais pas forcément toute ma vie dans cette maison. J'en fais pas forcément... [Vous pouvez avoir des projets de déménagements ou l'envie de changer?] Oui, je sais très bien. Moi, j'ai cette notion que j'y passerais pas toute ma vie où alors j'aurais un autre pied-à-terre ailleurs. Je suis pas attachée à la commune d'Azay. [Et si vous aviez envie de changer, ce serait pour quels types de lieux ?] Bah, y a plein de types. Est-ce que ce serait pour le bord de mer... J'allais dire, il y a plein d'endroits qui me plaisent. J'aime bien être à la montagne, j'aime bien être dans le Périgord ; j'aime bien le centre de Tours, il y a des côtés qui me plaisent dedans... Par exemple, j'aimerais bien un bourg où je sente une vie de bourg. Je trouve qu'Azay est froid à ce niveau-là. Quand je vais à Véretz, il y a des coins que je trouve qui sont sympas. Et puis je crois que j'ai un amour de… Si on partait, il y aurait cette recherche d'une maison ancienne. Pour moi, la pierre, c'est quelque chose d'important. Mais depuis qu'on a cette partie-là, je me sens bien dedans. [C'est intéressant l'idée que si l'on vous proposait une grande maison dans le centre de Tours ça vous conviendrait car c'est rare que je rencontre des gens qui vivent une commune périurbaine me disent ça. Quels avantages vous vous verriez à être en centre-ville ?]. Justement, c'est dans les déplacements.
Pouvoir se déplacer sans avoir à prendre sa voiture. Faire des activités en même temps. Moi, c'est plus dans le sens des activités que des magasins. Y'a quelque chose qui pourrait se faire plus facilement. Mais là, c'est vrai que si je veux faire certaines choses, je suis obligée de me déplacer. Les gens qui veulent venir me voir, ils sont obligés aussi de prendre leur voiture. Y'a cette notion d'être proche de beaucoup de choses mais en même temps, il y a ce contact avec la nature. Y'a cette ambivalence. Pour l'instant, c'est comme ça : on verra dans les années à venir. Mais pour moi, c'est pas parce que j'ai fait construire une maison que je suis bloquée là. C'est très important. »

L'extrait ci-dessus est très riche et n'insiste pas seulement sur l'ambivalence des valeurs résidentielles. Il montre le foisonnement des désirs d'ancien, de montagne, de mer, de campagne ou de ville qui ouvrent à l'horizon un grand nombre de possibles. Même si les

conditions de réalisation ne sont pas nécessairement réunies, ces valeurs sommeillent et attendent d'être activées, preuve *a minima* d'une possible (et probable) réversibilité des logiques résidentielles.

La variabilité des valeurs résidentielles en fonction du contexte biographique

L'analyse des itinéraires résidentiels, et des valeurs utilisées pour justifier les choix successifs, montre que ces dernières ne sont jamais figées mais varient très fortement en fonction des contextes biographiques. Si les parcours sont fort hétérogènes et d'une grande diversité, il existe néanmoins trois moments d'inflexion particulièrement saillants. Le premier, très fréquent, concerne le passage du statut de jeune adulte ayant fraîchement décohabité à celui de couple installé avec de jeunes enfants. Le deuxième, fréquent, concerne le moment où les enfants, adolescents, demandent davantage d'autonomie. Le troisième, plus rare, est occasionné par le passage à la retraite. Examinons comment, au fil de ces événements, peuvent se redéfinir les valeurs résidentielles, sachant que les exemples n'ont aucune valeur de modèle.

Le premier point d'inflexion est bien exprimé par Laurence. Au moment de l'enquête, celle-ci vit en couple sans enfant dans une petite maison située dans le péricentre de Tours. Elle met au cœur de son choix résidentiel l'accessibilité urbaine conformément à son mode de vie déjeune adulte qui « bouge » et qui « sort » beaucoup. Néanmoins, lorsque nous lui demandons si ce privilège accordé à l'urbanité est irréversible, elle répond par la négative et envisage la possibilité d'une installation en périphérie lors de la venue des enfants : *« Tout dépend où on est dans notre vie. Avec des enfants, des enfants en bas âges, on vivrait plus facilement en campagne pour avoir un jardin plus grand, pour avoir des espaces verts un peu plus importants, pour qu 'ils puissent s'éclater un peu* ». Ici à l'état de projet, l'association étroite entre l'arrivée des enfants et le choix périphérique - qu'il faut associer au désir de jardin et de voir ses enfants « élevés au grand air » - est particulièrement fréquent. Dans notre échantillon, il concerne au bas mot une dizaine d'individus.

Le deuxième point d'inflexion est exprimé par Pascal. Celui-ci vit actuellement en maison individuelle en périphérie conformément à son identité « banlieusarde ». Le rôle des enfants (en bas âge) dans l'appréciation du jardin est d'ailleurs essentiel[33]. Néanmoins, lorsque nous l'interrogeons sur l'avenir de ce choix résidentiel, malgré l'apparente stabilité de son schème banlieusard, celui-ci précise qu'il n'a rien de définitif: « *Quand les enfants grandiront, on verra... Peut-être qu'à ce moment-là on se rapprochera parce que ça posera problème avec leurs études* ». Or, précisément, ce qui sommeille ici à l'état de projet s'est révélé être le cas de trois autres médecins interrogés dans l'enquête : les enfants grandissant, les vertus hygiénistes de la campagne se dissipent peu à peu tandis que la pénibilité de la gestion des déplacements et la volonté d'offrir à leurs enfants une plus grande autonomie prend progressivement le dessus, occasionnant un basculement des logiques résidentielles.

Le troisième point d'inflexion concerne l'âge de la retraite. Celui-ci, nécessairement posé ici à l'état de projet - nous n'avons interviewé que des actifs -, apparaît dans bien des récits comme un moment où l'on pense redéfinir son choix résidentiel. La contrainte du travail disparaît, comme celle des enfants, et libère des désirs fort variables, parfois flous,

^ Ainsi sa femme nous dit-elle : « *Et puis, avec des enfants, quand lu te dis que t'as un jardin, quand il fait beau tu les mets dehors, c'est plus facile à les occuper* ».

souvent nombreux, généralement en rapport avec l'idée que l'on se fait de sa vie future. Tel est le cas de Fabienne *: «On a des prévisions avec mon mari. C 'est dans nos têtes, des projets. Là, ça va bien, mais plus on vieillit, plus ça devient difficile les étages. Et puis mon mari, il veut un grand garage pour bricoler. Et puis on aura pas forcément besoin de trois chambres* ». Le projet est un peu plus audacieux pour Sylvie : « *Nous, on aimerait acheter quelque chose sur le littoral, soit pour avoir un pied-à-terre, soit pour y vivre toute l'année. On a déjà regardé pour un studio. On en a vu à Royan, dans les 180 000francs ».*

Volontairement, nous ne détaillons pas trop les exemples : c'est moins leur caractère idéal-typique que la manière dont ils montrent le possible renversement des valeurs résidentielles selon le contexte biographique qui nous intéresse ici, en apportant la preuve que les équations individuelles sont bien souvent précaires et instables. Il en résulte que si l'on persiste à considérer ces valeurs résidentielles comme des capitaux, ces derniers ne doivent pas être considérés *a priori* comme des propriétés figées attachées aux personnes, mais comme des ressources mobilisables de manière plus ou moins durables en fonction de logiques pratiques relatives à un contexte donné.

Conclusion

L'analyse des principes de qualification et d'évaluation mis en œuvre dans les récits résidentiels nous a permis de mettre en exergue le foisonnement des valeurs mobilisées, leurs caractères fréquemment irréductibles et non hiérarchiques, ainsi que la singularité et l'instabilité des compositions individuelles. Ces quatre éléments permettent de discuter et de relativiser la conception du capital résidentiel qui, dans une perspective intégratrice, prétend unifier et stabiliser des principes de classement capables de différencier et de hiérarchiser les individus selon une échelle simple et unique. Même s'il paraît difficile de rejeter cette dernière entièrement, dans la mesure où elle a montré une certaine opérationalité, nous pouvons envisager une seconde approche de la notion dans laquelle nous admettons la pluralité et le nombre potentiellement infini de capitaux ; l'existence de principes de classement contradictoires et irréductibles ; l'affaiblissement du caractère « collectivement » classant des capitaux en raison de la multiplication de leur nombre, de leurs significations et des combinaisons possibles qui caractérisent le phénomène d'individualisation ; enfin, la fragilisation non pas de la fonction identitaire des valeurs résidentielles, mais de leur permanence identitaire, en raison de l'instabilité et de la possible réversibilité des équations individuelles[34]. Toutefois, dans cette seconde approche dont nous avons esquissé les grands traits, ne doit-on pas tout simplement abandonner la notion de capital et lui préférer par exemple les notions de ressources ou de valeurs ?

Bien entendu, la réponse n'est pas simple. A première vue, parce que la notion de capital, telle qu'elle est apparue dans la sociologie de P. Bourdieu, présuppose la définition de principes communs de classement qui assurent la commensurabilité et la comparabilité des cas, nous serions portés à nous en détacher car, nous l'avons vu, les analyses qualitatives démentent la possible intégration et unification de tels principes. Néanmoins, ne serions-nous pas alors prisonniers d'une certaine orientation du concept, marquée par la pensée « classiste », obnubilée par les opérations de classements collectifs et par la

Remarquons qu'observées à l'échelon individuel, bien qu'elles perdent leur caractère collectivement classant, les ressources individuelles gardent pour les individus une forte valeur distinctive et contribuent à asseoir de manière plus ou moins durable des traits d'identité. Mais, simultanément, leur variabilité dans le temps constitue, semble-t-il, un bon reflet de la turbulence identitaire dans laquelle se situe un grand nombre d'individus.

division de la société en groupes ? A l'inverse, ne pouvons-nous pas, dans une seconde mouture, renverser la théorie du capital et la mettre au service d'une analyse des modifications qui affectent l'individu, tant dans son affirmation croissante comme entité singulière que dans son indiscutable fragmentation ? Selon nous, c'est bien le sens que l'on doit donner à cette seconde voie. Celle-ci doit permettre d'objectiver un autre ordre de réalité et prendre en charge l'étude systématique des manières selon lesquelles les individus se saisissent des différentes ressources et analyser comment ce «jeu » concourt simultanément à les singulariser et à montrer leurs discontinuités internes. Toutefois, ce renversement ne peut s'effectuer qu'à plusieurs conditions.

3- Le capital résidentiel : nouveaux horizons...

Deux conditions semblent être réunies pour conserver la notion de capital et la mettre à l'épreuve dans l'analyse du processus d'individualisation. Premièrement, l'idée selon laquelle les ressources résidentielles peuvent être investies, échangées ou encore accumulées - au sens quasi économique du terme - et que l'on peut espérer de ce «jeu » des profits (symboliques) se vérifie amplement. Or, cette idée est au centre de la notion de capital"[0]. Deuxièmement, l'analyse des parcours résidentiels montre que l'accès aux valeurs résidentielles représentent un coût - bien sûr économique, mais aussi culturel - et qu'en la matière les individus sont inégalement dotés : en fonction de leurs moyens, ils disposent d'une marge de manœuvre plus ou moins grande. Or, là encore, les notions de coûts d'échange, d'inégale dotation et de moyens limités sont des aspects fondateurs de la notion. Ces deux principes nous semblent suffisants pour légitimer la conservation du concept dans une théorie de l'individualisation et vont nous amener à systématiser l'analyse des conditions de possibilité d'accès aux capitaux résidentiels - ainsi que de leurs usages - et à en proposer un modèle d'interprétation.

Usage du capital ressource et individualisation

Concevoir les valeurs résidentielles comme des capitaux ne va guère de soi et mérite démonstration. L'auscultation des principes de justification des itinéraires résidentiels fait ressortir quatre éléments en fournissant la preuve. Tout d'abord, en terme global, le choix résidentiel est bien pensé comme un investissement d'importance variable, dont on attend une rentabilité et une satisfaction plus ou moins grande. Deuxièmement, les différentes valeurs résidentielles sont envisagées comme des biens potentiellement valorisables avec lesquels, en fonction de ses moyens, l'individu peut composer. Troisièmement, dans la mesure où il est possible d'en échanger certaines contre d'autres, ces valeurs sont visiblement fongibles. Enfin, dans certains cas, la possibilité d'investir un grand nombre d'entre elles laisse augurer de véritables stratégies d'accumulation. Ces quatre points, qui correspondent à différentes modalités de l'activité stratégique, constituent autant de facteurs d'individualisation.

Le « liberté » d'investir

En premier lieu, la construction d'un capital résidentiel se justifie par le fait qu'un individu, en fonction du contexte, de ses moyens ou de ses goûts, a la possibilité d'investir

[35] Les éléments de définition proposés par J. Lévy vont dans ce sens : le capital spatial serait « l'ensemble des ressources accumulées par un acteur qui lui permettent de tirer un avantage (...) », ou encore « un bien social cumulable et utilisable pour produire d'autres biens». Lévy J., Lussault M. (2003), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés,* Bclin, (souligné par nous).

ou non. Si généralement, les individus sont en la matière peu avares, en raison de la haute valeur symbolique accordée au logement, il existe entre eux des disparités parfois fortes. De la sorte, nous avons repéré, à niveau social égal, des stratégies opposées. Michel a toujours vécu en appartement et, pendant une vingtaine d'années, en HLM, dans un quartier péricentral de Tours. Il affirme que ce choix résidentiel a procédé d'une volonté de limiter les dépenses de logement et ce, pour pouvoir investir d'autres postes à ses yeux beaucoup plus importants, notamment ceux qui touchent à l'éducation : financement des loisirs, des vacances, de filières scolaires spécialisées pour ses enfants. « *Avant, on partait (en vacances) en gros quatre fois dans l'année avec les gamins, parce que je trouvais que c'était important. On avait fait le choix de ne pas avoir de maison, bon, de vivre d'une certaine manière, en appartement, d'économiser et tout, mais je trouvais important que les gamins puissent voir, faire autre chose. Ou même eux, quand il y avait un voyage, à chaque fois qu'il y avait un voyage, en Angleterre, en Espagne, en Italie, ils ont pu le faire avec l'école, le collège et tout. Je trouvais ça très important. Qu'ils soient pas mis en dehors, comme certains de leurs copains ou copines, ils avaient beau avoir une maison, mais ils pouvaient pas aller en voyage parce que ça coûtait mille balles. Moi, je trouvais que c 'était très important, tout ce qui avait attrait, ci faire pour les enfants* ». Ainsi, Michel se positionne clairement en contrepoint d'individus qui, selon lui, investissent dans leur logement au détriment de la mobilité de vacances et de l'accessibilité à la ville de leurs enfants.

Valérie fait partie de ceux-ci. Avec son mari, ils ont mis au premier plan l'accession à la propriété et l'acquisition d'une maison individuelle ancienne qu'ils restaurent. Valérie raconte tous les bonheurs que lui procure sa maison, tant par le cadre bucolique et tranquille que par le plaisir ou le charme de l'aménagement. Néanmoins, celte dernière reconnaît que celle-ci est un gouffre et explicite les conséquences de ce choix sur leur mode de vie et celui des enfants : *« On a deux remboursements différents : c 'est lourd quand même, c'est lourd. (...) C'est sûr que l'on a sacrifié certains loisirs. Par exemple, on a des enfants qui nous disent : on irait bien ci Center Park, à Eurodisney ou prendre des vacances... On a toujours pris des petites vacances en camping, ci la campagne. On s'est jamais payé les sports d'hiver, on ne sait pas ce que c 'est. Et puis des fois on partirait bien carrément en voyage. (...) Quand vous avez des copains qui partent avec leurs enfants pendant quinze jours à Cuba, nous, on reste là. Ou ils ont passé la semaine de Noël au ski et nous on est resté là. Ils n 'ont pas la même vie que nous ».*

Ces deux exemples illustrent, à conditions sociales égales, la « liberté» d'investir ou non en capital résidentiel. Celle-ci met en exergue deux rationalités différentes, fortement individualisées, l'une accordant le primat à l'éducation et la réussite sociale des enfants, l'autre au confort et à la patrimonialisation domestique. Sous des formes différentes, nous retrouvons ailleurs cet investissement inégal, par exemple entre jeunes couples et couples installés ; ou encore entre célibataires et familles. Selon les cas, la priorité accordée au projet domestique est plus ou moins forte, et l'investissement consenti plus ou moins conséquent.

Les choix alternatifs entre valeurs résidentielles

La liberté d'investir n'est pas la seule à légitimer la constitution d'un capital. Encore faut-il reconnaître que parmi le champ des possibles stylistiques que dessinent les valeurs résidentielles, l'individu peut effectuer des choix, et privilégier une ressource plutôt qu'une autre en fonction, là encore, de ses moyens, de ses intérêts ou de ses goûts. Dans les récits

résidentiels, la mobilisation sélective, voire exclusive, de ressources spécifiques apparaît nettement. Par exemple, tout en revendiquant un faible investissement résidentiel, Michel affirme avoir nettement privilégié le capital de situation sur le capital de logement. En effet, parce qu'il se sent citadin et qu'il revendique pour lui comme pour ses enfants une forte accessibilité pédestre à la ville, il place au cœur de sa stratégie le choix d'une localisation péricentrale. Dans l'entretien, l'intérêt accordé à la situation l'emporte considérablement sur la taille et le confort du logement, chose à laquelle il semble accorder peu d'importance et qu'il élude très rapidement. Symétriquement, dans un contexte socio-économique semblable, Anita a opéré le choix inverse. Au nom d'un besoin d'espace, de tranquillité et de l'attachement au jardin, celle-ci affirme avoir accordé le primat à l'accession à la propriété et aux qualités intrinsèques du logement, notamment à l'isolement relatif et à l'espace, et ce au détriment du capital de situation : « *Nous, on voulait une maison. Je supporte pas les appartements. Il faut que je sois dehors, il faut que je sois en train de ramasser de l'herbe dans mon jardin. (...) Et puis on voulait être tranquilles, ne pas entendre les voisins. Pour ça, on voulait une maison et on était prêts et quitter la ville* ». Sachant pertinemment qu'elle n'avait pas les moyens d'habiter dans le centre, le choix de la situation fut relativement aléatoire, à l'intérieur d'un rayon d'une vingtaine de kilomètres au sud de Tours. Ces choix alternatifs correspondent à des rationalités différentes : Michel privilégie l'accès à la ville et aux services urbains, tandis qu'Anita valorise le bien-être et le confort domestique. Remarquons que ces choix alternatifs ne se limitent pas toujours au privilège accordé à l'accessibilité ou à l'écart mais concernent bien d'autres valeurs associées à la situation (la proximité de la « campagne », du travail, d'un bourg) ou à certaines caractéristiques du logement (la taille, le style, l'ancienneté, l'ambiance, etc.). Particulièrement distinctive, la mobilisation sélective de telle ou telle ressource met bien en perspective la diversité des plus-values attendues - et des intérêts engagés - dans les choix résidentiels.

La fongibilité des capitaux spécifiques

Si les individus ont la possibilité de valoriser certaines ressources plus que d'autres, il apparaît clairement qu'en fonction des contextes biographiques, les désirs résidentiels peuvent changer, ce qui confine généralement à l'élaboration de nouvelles stratégies. On observe alors que certains capitaux spécifiques sont susceptibles d'être échangés, d'une part parce que la rationalité des acteurs change, d'autre part parce que les valeurs résidentielles sont fréquemment contradictoires et pas nécessairement cumulables, ce qui oblige à faire des choix. Par exemple, parmi les individus disposant d'un budget limité, dans la mesure où le coût du logement est grossièrement inversement proportionnel à l'accessibilité, nombreux sont ceux qui échangent du capital d'accessibilité contre du capital de logement en optant pour une installation périurbaine. Mais, sans nécessaire contrainte budgétaire, certains individus peuvent accepter de perdre du capital d'accessibilité pour gagner en capital d'environnement, comme c'est le cas des médecins ayant choisi la campagne. A l'inverse, le retour au centre - qui concerne également les médecins - s'explique par l'abandon de la valeur accordée à la pleine nature au profit d'une meilleure accessibilité. Dans la limite des moyens, tous les échanges sont possibles. On peut troquer un certain capital de logement contre un autre, par exemple dans le passage de l'ancien au neuf ou d'une maison à étages à une maison de plain-pied. On peut troquer un certain capital de situation contre un autre, par exemple en privilégiant la proximité des loisirs à celle du travail ou d'un bourg sur une résidence isolée. On peut évidemment troquer certains capitaux de logement (volonté de trouver de l'ancien) contre certains capitaux de situations (éloignement du travail). Ainsi, lors de la reformulation du

projet résidentiel, les possibilités d'échanges sont nombreuses et autorisent des combinaisons multiples, propices au mécanisme d'individualisation.

Les stratégies d'accumulation

Les ressources résidentielles sont loin d'être systématiquement exclusives et peuvent être combinées, ce qui autorise le déploiement de véritables stratégies d'accumulation. Cette logique cumulative apparaît clairement dans la manière dont certains individus gèrent leur capital résidentiel par améliorations successives. Cette stratégie est généralement longue. Elle peut être courte comme dans le cas de Valérie : entre 1985 et 1987, celle-ci loue un studio dans le centre de Tours; puis entre 1987 et 1989, un appartement plus spacieux avec jardin en première couronne ; en 1990, elle achète une maison à Monts et semble au terme de sa trajectoire résidentielle. Cette stratégie d'accumulation s'achève lorsque le choix résidentiel est jugé optimal et que l'individu ne pense pouvoir trouver mieux : « *Non, on n 'a aucun projet de déménagement* » nous dit Valérie. « *Jamais on retrouverait un emplacement comme celui-ci avec 2000 m² de terrain ou alors à des prix... On est bien placés parce qu'on est à huit minutes de Joué.* ***On*** *est près du bourg de Monts et des petits magasins. Pour aller à Tours,* ***j****'en ai pour vingt minutes pour aller travailler. On va trouver quoi, une petite zone pavillonnaire, on va avoir 800 m² de terrain, les uns sur les autres, on va regarder l'assiette du voisin quand il mange ? Non, ici on est très bien* ». Dans ses propos, on comprend que ce sentiment provient du cumul des valeurs résidentielles auxquelles elle est attachée : l'accession à la propriété, le charme d'une maison ancienne, l'espace intérieur et extérieur, la faible promiscuité, l'ouverture sur la campagne, l'attachement à Monts, l'accessibilité à Joué, etc. De la même manière, Sophie est au terme d'un parcours marqué par des gains successifs : location d'un T3 en zone centrale, achat d'un T3 en zone péricentrale, achat d'un grand T3 en zone hypercentrale. Elle explique son entière satisfaction et son sentiment d'achèvement : « *Non, là, ça fait deux ans que je suis là, je ne bougerais plus parce que cet* ***appartement je*** *le trouve génial* ». Ce sentiment procède également du cumul des valeurs auxquelles elle est attachée : la propriété, le charme historique, la tranquillité, le prestige et la fonctionnalité d'une localisation « plein centre ». Ainsi, chacun, en fonction de ses moyens et de ses goûts, peut-il développer des stratégies pour acquérir par étapes ce qu'il pense être la résidence optimale, en combinant plusieurs valeurs. Cette stratégie d'accumulation, lorsqu'elle est à son terme, se caractérise par l'absence de projet résidentiel et aboutit à un ancrage résidentiel important.

Les quatre caractères détaillés précédemment - investissement, sélection, fongibilité et accumulation - ont montré l'intérêt de considérer les valeurs résidentielles comme des capitaux au service d'une activité stratégique complexe qui varie sensiblement selon les contextes biographiques, les moyens et les goûts des individus. La variété des jeux observés des contextes sociaux similaires (âges, revenus, statut matrimonial) prouve la relative indépendance des capitaux résidentiels et l'important travail de distinction individuelle. Néanmoins, cette conception du capital comme ressource individualisante ne doit pas occulter que la « liberté » des individus, et leurs « marges de manœuvre », se définissent à l'intérieur d'un système de contraintes qu'il nous faut désormais prendre pour objet.

Les champs de contraintes

La tentation est grande, au vu du foisonnement des valeurs résidentielles, de leur caractère de ressource et de leur force individualisante, de considérer que les individus peuvent utiliser celles-ci comme ils le souhaitent et les compiler librement. Si l'idée même de capital conduit à reconnaître à l'individu une compétence élective, on ne doit pas oublier que chaque valeur résidentielle à un coût, économique d'abord, mais aussi culturel (au sens large), et que l'activité stratégique - l'investissement, la sélection, l'accumulation - est fortement conditionnée par ces moyens. Ainsi, en fonction de ses ressources propres, donc de sa dotation en autres biens sociaux, l'individu est-il soumis à des champs de contraintes plus ou moins prégnants. Si le poids de la contrainte économique accorde aux individus une plus ou moins grande liberté, la prise en compte des contraintes culturelles qui interviennent dans la formation des goûts, sans remettre en cause l'activité stratégique, amène à relativiser voire à invalider la notion même de marge de manœuvre, et à mettre à jour les forces sociales plus ou moins cachées qui expliquent les dispositions.

Le jeu des contraintes économiques

Parce que les valeurs résidentielles ont généralement un coût économique - et ce d'autant plus qu'elles sont collectivement convoitées -, et que les individus ne disposent pas de revenus identiques, ces derniers n'ont pas accès au même potentiel, et donc ne présentent pas la même compétence élective. D'aucuns peuvent cumuler par exemple un grand nombre de valeurs quand d'autres doivent choisir entre celles-ci. Si ce poids de la contrainte financière a été objectivé au plan statistique (voir *supra),* il apparaît plus discret dans les principes de justification. L'encadré suivant montre - sous forme discursive -, le jeu inégal de la contrainte financière dans le choix de l'accessibilité ou de l'écart.

Figure 15 : L'inégale manifestation de la contrainte financière dans le choix de l'accessibilité ou de l'écart

La « liberté » résidentielle

Christian est médecin et habitait jusqu'à peu à Savonnièrcs une maison neuve de 210 m² construite sur un grand terrain. Au premier entretien, celui-ci évoque l'imminence d'un déménagement et d'une installation dans le centre de Tours, principalement pour faciliter la gestion des déplacements des enfants scolarisés en ville. Alors que l'installation périurbaine ne répondait à aucune contrainte financière, mais seulement à un désir de campagne, le retour au centre n'est pas non plus entravé par des contraintes d'argent. Mieux, selon ses dires, le gain d'accessibilité s'accompagne d'un gain en capital de logement, la maison achetée en centre-ville présentant une dimension sensiblement supérieure. Dans ce contexte, le retour au centre témoigne de la possibilité de cumuler les valeurs d'accessibilité et d'écart. Le cas de Christian n'est pas isolé. La totalité des médecins comme une partie des infirmières montrent comme lui une grande marge de manœuvre, notamment dans la possibilité de dégager de toute nécessité le sens de leur choix. La conséquence est de taille, qu'ils soient résidents du centre, de la banlieue ou périurbains, en appartement ou en maison, leur stratégie résidentielle ne se définit jamais par défaut mais correspond toujours à l'expression d'une volonté.

Le choix « contraint »

Anita est aide-soignante. Il y a peu, elle a fait construire dans une commune de troisième couronne située à une vingtaine de kilomètres de Tours. Dans son récit résidentiel, autant l'acquisition d'une maison individuelle avec jardin est d'une grande importance, autant la localisation périphérique n'apparaît pas particulièrement choisie. Pendant longtemps Anita résidait en centre-ville où elle louait une grande maison. Elle présente cette dernière comme la résidence idéale et exprime son regret de ne pas avoir pu l'acheter à la

fin du bail par manque de moyens. Elle présente son départ en périphérie comme un choix par défaut auquel elle a dû se ranger, et ce d'autant plus qu'elle n'était *«pas campagne* ». Dans ce contexte, parce qu'elle ne pouvait cumuler les deux, l'exurbanisation apparaît comme un « choix obligé » entre la logique d'accessibilité et la logique de d'écart. Le cas d'Anita n'est pas isolé. Pour les individus les moins fortunés - généralement des AS et des ASH -, ce choix exclusif entre « fromage » et « dessert » est d'une grande banalité : il produit des périurbains par défaut ou parfois des habitants du centre frustrés.

Si le jeu de la contrainte financière est inégal, la prise en compte des récits résidentiels montre que celle-ci n'est jamais absolue mais toujours relative à un système de valeurs et à un niveau d'aspiration. Même dans les cas de ressources limitées, l'exercice de la contrainte financière n'est pas systématique parce que les individus ont fréquemment les goûts qu'autorisent leurs moyens ou, à l'inverse, les moyens de leurs goûts. Ainsi Valérie n'aurait-elle pas pu acheter une maison en zone dense, mais de toutes façons, celle-ci n'aime pas la ville et préfère la campagne. Symétriquement, Michel n'aurait jamais eu les moyens d'acheter une maison en périphérie mais ceci n'a guère d'importance parce qu'il préfère vivre en ville, en appartement. Ainsi, du point de vue du vécu, la contrainte économique est souvent moins forte qu'elle n'y paraît du fait d'une adéquation « naturelle » entre les moyens et les goûts. Pourtant, celle-ci n'est nullement le produit d'une quelconque magie sociale mais s'explique par l'intériorisation profonde des limites du possible. Les cas de frustrations, nés du décalage entre les désirs et le réalisable sont rares (un cas) et généralement atténués par l'épreuve du temps. Ceci donne toutes leurs places aux contraintes culturelles, parfois fortes, qui s'expriment à travers les goûts.

Le poids des contraintes culturelles

Le jeu de la contrainte économique, s'il existe et accorde aux individus une plus ou moins grande marge de manœuvre, n'est que rarement hégémonique et jamais absolu. Dans leurs récits résidentiels, les individus mettent davantage en avant les goûts que la nécessité pour justifier leurs choix. Pour autant, ces goûts ne sont jamais des intentions pures dégagées de toute force sociale, mais apparaissent profondément liés à l'héritage culturel - donc à la socialisation - et aux contextes biographiques. Même là où ils agissent le plus puissamment et, semble-t-il, en dehors de toutes contraintes apparentes (comme chez les médecins), les goûts obéissent à des régularités qui trouvent leur raison d'être dans l'histoire sociale, culturelle et résidentielle des individus. Ces contraintes culturelles - qui, contrairement aux contraintes économiques, n'apparaissent pas comme telles pour les individus - procèdent parfois de logiques collectives. Tel est le cas par exemple de la « décompensation périphérique » puis du retour au centre des médecins. Nombre d'entre eux, originaires de la Région parisienne, affirment que leur arrivée en province s'est accompagnée d'un désir de campagne qu'ils présentent comme une décompensation « normale » succédant à l'enfer parisien : peu effrayés par la durée des déplacements - ils étaient habitués à Paris à beaucoup plus long -, ils privilégient dans un premier temps le cadre de vie et s'installent en périphérie. Cette première étape est donc intelligible à l'aune d'une commune histoire résidentielle. La seconde, caractérisée généralement par un retour au centre, fait intervenir plus fortement les contraintes culturelles : développant des stratégies de reproduction sociale (de classe?), ils sont très attachés à l'environnement éducatif proposé aux enfants et, par-là même à leur accessibilité aux ressources culturelles et socialement distinctives qu'offre le centre-ville. Ainsi donc, les goûts, toujours présentés comme de pures volontés, sont parfois marqués par des schèmes collectifs, socialement formatés. Néanmoins, ces contraintes sont fréquemment inscrites dans des programmes individuels. Tel est le cas des individus qui, pour justifier leur situation, revendiquent une disposition citadine (Michel) ou une disposition périurbaine (Pascal). Dans ces cas, les

individus ne cachent pas, bien au contraire, que leur goûts de la « ville » ou de la « campagne » procèdent d'une habituation longue qu'ils replacent généralement dans leur histoire familiale et résidentielle. Dès lors, la force de l'habitude - *«Moi, j'ai toujours habité...* » - apparaît comme un argument irréductible marquant l'action profonde des schèmes incorporés. Nous aurons l'occasion de revenir beaucoup plus en détail sur la fabrication et la genèse sociale de ces schèmes. Comprendre comment ils se fabriquent est d'une importance capitale car les déterminations internes - qui relèvent des modèles intériorisés - agissent plus sûrement que les contraintes externes - par exemple de type financier -, ce qui relativise voire invalide la notion de marge de manœuvre. Nous verrons que dans le cadre d'une théorie dispositionnaliste, cette notion ne présente qu'un faible intérêt.

Au final, si les valeurs résidentielles constituent des ressources mobilisables, on voit que leur usage n'est pas aléatoire mais plus ou moins contraint par les moyens économiques et fortement orienté pas les goûts. Ce double champ de contraintes qui structure les choix résidentiels méritent d'être théorisé et oriente logiquement vers une démarche généalogique.

Vers une approche généalogique

Ce dernier moment de l'analyse a pour projet d'éclaircir et de synthétiser la manière dont s'élaborent les stratégies résidentielles en proposant un modèle d'interprétation généalogique capable d'expliquer les raisons pour lesquelles un individu investit peu ou beaucoup, mobilise telles ressources plutôt que telles autres, ou encore stabilise ou modifie l'architecture de ses capitaux, bref, de rendre intelligible le processus d'individualisation résidentielle. Ce modèle n'est pas construit à partir de facteurs « objectifs », étrangers à l'expérience individuelle, mais à partir de l'analyse systématique des éléments qui, utilisés par les individus comme principes de justification, structurent puissamment les récits résidentiels et les font progresser. Quatre éléments principaux entrent en interaction et permettent de comprendre comment se forme le capital résidentiel, défini comme l'ensemble plus ou moins stable et durable, et potentiellement réformable, des ressources mobilisées pour justifier les choix.

L'importance des contextes biographiques

S'il y a un élément à placer en amont de tous et duquel les autres découlent en partie, c'est bien le contexte biographique. Cette notion, volontiers large et englobante, recouvre tous les éléments que l'individu convoque pour définir ce qui, dans sa « situation » - et ses changements - oriente ses manières de voir et structurent ses rationalités. Nous l'avons observé, dans les récits résidentiels, les étapes de vie[36] revêtent une importance primordiale, chaque âge intervenant de manière décisive dans la définition des moyens et des goûts. Les individus - et ce d'autant plus qu'ils sont âgés - ne cessent de signifier qu'au cours du temps, par étapes successives, les rationalités résidentielles changent. C'est particulièrement net au moment de la décohabitation familiale où les faibles moyens et la vie de jeune adulte donnent des implantations stéréotypées - comme par exemple l'occupation d'un petit appartement en zone centrale ou péricentrale. C'est également net

[36] Nous employons la notion « d'étapes de vie » pour nous démarquer de celle de « cycle de vie » qui, définie dans un sens tendanciellement déterministe, laisse peu de place à la construction « autochtone » des épisodes biographiques et des moments de ruptures. Pour autant, ces ruptures ne sont pas nécessairement aléatoires ni systématiquement individualisées et peuvent, comme nous l'avons montré, obéir à des régularités collectives.

autour de l'âge de la retraite qui constitue un moment fort de redéfinition du projet résidentiel. Le statut familial (célibat, couple, couple avec jeunes enfants, couple avec grands enfants etc.), qui interfère fréquemment avec les étapes de vie, constitue la seconde pierre d'angle des contextes mobilisés pour expliquer le sens ou la reformulation des stratégies résidentielles. Là encore, chaque état intervient d'une part dans la définition des ressources, d'autre part dans la définition de goûts et de modèles de conduite qui peuvent être stéréotypés comme celui qui veut que les jeunes enfants soient élevés « au grand air » et puissent bénéficier d'un jardin. Par delà ces deux aspects les plus communs, de nombreux événements interviennent dans l'évolution de ces contextes : changement professionnel, chômage, divorce, veuvage, invalidité etc. D'une nature moins événementielle, l'histoire sociale de l'individu - expression commode qui permet de désigner sa trajectoire sociale ascendante, stable ou descendante -, sans être évoquée en ces termes, intervient fréquemment pour expliquer des phénomènes de décompensation *(« Moi, j'ai toujours vécu en appartement, j "avais envie d'avoir une maison* », Danièle), de reproduction *(«Je serais pas resté en appartement. J'ai pas été élevée dans les apparts moi, j'ai été élevée dans une ferme»,* Annick) ou de régression *(«J'ai toujours été en maison donc quand j'ai dû prendre un appartement, ça a été dur !* », Anne). Ainsi, le contexte biographique constitue-t-il un ensemble hétérogène composé de tout ce qui caractérise à un moment donné la situation d'un individu et qui intervient d'une manière ou d'une autre dans la définition ou la redéfinition de sa stratégie, et ce en déterminant principalement ses moyens et ses goûts.

La question des moyens

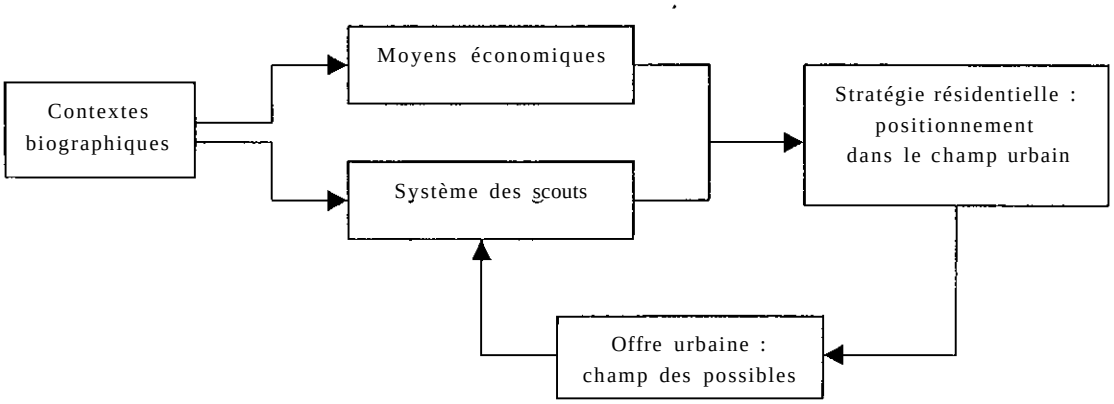
Il y a un paradoxe autour des moyens. Ils constituent à l'évidence une composante parfois essentielle du choix résidentiel mais n'interviennent qu'à la marge dans la structuration des récits. C'est comme s'il y avait autour d'eux un tabou, témoignant d'une incapacité des individus à dire qu'ils sont exposés à un système de contraintes et confrontés à certaines limites. Pourquoi ce refoulement relatif? L'idée que les individus cachent ou se cachent leurs faiblesses ne paraît pas convaincante. Il semblerait plutôt que les contraintes financières soient relativement intériorisées et que les individus travaillent avec celles-ci sans qu'elles leur semblent exister. Pourtant, ponctuellement, la question des moyens apparaît. Tout d'abord, dans l'évocation du cycle de vie, elle est omniprésente. Ainsi Valérie nous dit-elle : « *On était jeunes, on n'avait pas trop d'argent, donc on avait trouvé un petit appartement...* » ; ou encore Danièle : « *Quand on a eu un peu plus les moyens, on a cherché à acheter...* » ; ou encore Michel : « *Quand je serai à la retraite, j'aurai plus les moyens de payer ce loyer...* ». Cette question des moyens est parfois évoquée relativement au statut comme c'est le cas chez Catherine : « *Toute seule, avec qu'un salaire, une maison, c'est lourd»* ou encore chez Laurence: *«Avec nos deux salaires, on a pu emprunter... ».* Ailleurs, elle concerne les ressources liées à la position sociale : « *Nous, on n'aurait pas eu les moyens d'acheter plus près...* » (Marie-Claude) ou encore : « *Moi, j'aurais bien aimé acheter cette maison si on avait pu, mais vu le prix, c 'était pas possible* » (Anita). Ainsi, dans certains cas, les moyens forment bien un champ de contraintes plus ou moins prégnant. Il y a de fortes chances pour que cette dimension, dans les récits, soit minimisée. Toutefois, la question des moyens n'est pas seulement évoquée en tant que contrainte. Elle peut exprimer une dépense économique plus ou moins importante, significative d'un investissement plus ou moins fort en capital résidentiel comme le disent Michel : « *Nous, on voulait pas investir de trop dans le logement »,* Valérie : « *Pour nous, cette maison, c'est lourd...* », ou Yves : « *C'est vrai qu'une maison comme ça, c'est lourd d'entretien».* Ainsi, dans les récits résidentiels, les moyens

économiques agissent de deux façons. D'une part, comme contrainte et comme limite. D'autre part, comme stock avec lequel on peut investir peu ou investir beaucoup. Remarquons qu'en règle générale, plus l'individu dispose d'un important capital économique, moins la contrainte exercée est forte et plus se pose la question de ce qu'il est près à investir (ou non) dans le choix du logement.

Le système de goût

Contrairement aux moyens économiques, les goûts sont omniprésents dans la structuration des récits résidentiels. C'est sans doute leur affirmation croissante, et la manifestation d'une compétence élective afférente, qui autorisent certains à considérer que l'individu possède de plus en plus de marge de manœuvre et de liberté[37]. A l'encontre de cette idée, nous avons montré que ces derniers ne sont pas l'expression de « volontés pures » dégagées de toutes forces sociales mais correspondent à des schèmes structurés par l'expérience - nécessairement socialisatrice - et constituent pour chaque individu un patrimoine (ou un stock) de dispositions. Pour autant, les goûts ne sont pas linéaires et invariables. Ils sont fortement informés par les contextes biographiques et leurs évolutions. Ainsi les individus indiquent-ils par exemple que leurs désirs résidentiels se transforment avec l'âge, comme l'explique Marianne : *«Je pense que c'est des étapes de vie. Moi, je regrette pas du tout d'avoir vécu en ville dans la mesure où j'étais célibataire... J'étais-plus jeune, donc pas d'enfants, donc j'avais plus envie de sortir, donc c 'était pratique (...). Après, c'est le fait d'avoir eu un bébé. Ta vie bascule un petit peu quand même. Et en fait, je me vois pas en ville avec un enfant* ». De la sorte, il existe une certaine dynamique des schèmes qui est liée à l'évolution du contexte biographique. Nous aurons l'occasion de revenir plus en détail sur ce processus. La complexité vient du fait que les modèles de conduite sont à la fois attachés aux personnes - au stock d'expériences acquises qui diffèrent sensiblement d'un individu à l'autre selon son histoire - et aux contextes biographiques changeants qui imposent certains modèles de conduite. Il en résulte, à situation égale, une grande diversité des réponses possibles et une forte individualisation des équations résidentielles, ce qui n'exclut pas que se dégagent, ça et là, certaines régularités. Toutefois, les goûts résidentiels ne sont pas simplement informés par le contexte biographique. Ils n'existent pas en soi, en dehors du champ urbain qui les structure et qui les forme.

Figure 16 : Généalogie des stratégies résidentielles



[37] Cette théorie de la « liberté spatiale » a été présentée par J. Lévy en introduction du document de synthèse du programme de recherche SCALAB. Lévy J. (dir.), (2004), *Echelles de l'habiter,* PUCA, Ministère de l'Equipement, des Transports, du Logement, du Tourisme et de la Mer, p. 9-14. (A vérifier)

Le champ des possibles

Il n'est guère possible de ne se placer que du côté des individus sans prendre en considération la perception qu'ils ont de l'offre résidentielle urbaine, chose qui modèle et structure leurs goûts. Les manières dont ils s'approprient ce champ des possibles restent relativement mystérieuses et pourraient faire l'objet d'une recherche spécifique : plusieurs personnes ont évoqué la consultation régulière des petites annonces - propice aux rêveries et à la formulation de projets - ainsi que les échanges réguliers sur ce thème avec les collègues ou les amis. Contrairement à ce que l'on imagine, les individus ont généralement une bonne lecture instinctive du champ urbain. Ils connaissent souvent assez bien le marché et son état. Comment cette prise informe-t-elle les goûts résidentiels ? Sans prétendre répondre à une si vaste question, remarquons que ce champ intervient de deux manières contradictoires dans la structuration des goûts. D'une part, certaines formes banalisées - comme le pavillon avec jardin en périphérie - contribue à homogénéiser et standardiser les goûts et les désirs résidentiels. Il ne serait pas difficile de montrer comment, par mimétisme, elles peuvent s'imposer comme norme dominante au moment de la constitution d'une famille dans certains contextes sociaux (par exemple chez les aides-soignantes et les infirmières) tel que l'exprime Anita : « *Moi, les trois quarts de mes jeunes collègues, dès qu'ils ont des enfants, ils font construire en périphérie pour être propriétaire et pour avoir un jardin* ». De la même manière, bien que généralement dénié, le mimétisme peut expliquer également que le particulier tourangeau situé en centre-ville constitue le standard des médecins. Mais d'autre part, la diversité et la complexité de l'offre résidentielle urbaine, d'autant plus nette si l'on croise des critères de situation et des critères de logement, induit une grande variété de styles possibles et ouvre considérablement le stock de valeurs résidentielles disponibles[38]. Elle rend de ce fait probable une diversification des formes d'expérimentations résidentielles, directes ou indirectes, et donc un élargissement du répertoire de schèmes activables selon les contextes d'action. Ceci est particulièrement manifeste dans les récits résidentiels où les différentes expériences, généralement nombreuses et riches, font apparaître une grande diversité de ressources expérimentées[39]. En ce sens, l'ouverture du champ des possibles urbain participe activement au processus d'individualisation des stratégies résidentielles qui, en retour, contribue à renforcer celle-là.

[38] Nous pouvons prendre la mesure de la diversité de cette offre résidentielle en imaginant le nombre important de possibles stylistiques qu'offrent les espaces périurbains - qui pourtant se caractérisent par une faible diversité résidentielle : appartement ou maison, locataire ou propriétaire, maison ancienne, récente ou neuve ; situation dans un bourg, dans un lotissement ou situation isolée, etc. En prenant en compte les « suites logiques », on identifierait sans doute une bonne dizaine de types, même si quelques uns seulement sont prédominants. On imagine alors le très grand nombre de styles que l'on pourrait rencontrer en zone centrale ou péricentrale - ou la diversité est encore plus grande - et, *a fortiori,* la gamme très étendue de choix résidentiels qu'offre l'ensemble de l'aire urbaine.

[39] Les expérimentations résidentielles, variables selon les individus, sont fréquemment nombreuses et diversifiées comme le montre l'exemple d'Anita. En ayant expérimenté toutes les formes de statuts d'occupation (locataire HLM, locataire privé, propriétaire), plusieurs formes d'habitat (appartement, rez-de-chaussée d'une maison, particulier, pavillon ancien, pavillon neuf...) et plusieurs géotypes de résidence (banlieue, péricentre, centre, périurbain première couronne, périurbain troisième couronne), elle dispose d'un solide « bagage » résidentiel, expériences qui pourraient toujours être réactivées en cas de changement de situation : divorce, héritage, vieillissement, etc. Esquisse du parcours résidentiel : avant 18 ans, pavillon en propriété à St-Avertin ; 18-19 ans, studio en location à Chambray-lès-Tours ; 19-20 ans, appartement T2 en location aux Fontaines ; 20-23 ans, petite maison T2 avec jardin en location quai Paul-Bert ; 23-25 ans, appartement T3 en location à St-Cyr-sur-Loire ; 25-35 ans, location d'un particulier tourangeau (T8) aux Prébendes ; 35-40 ans, logement professionnel dans un pavillon avec jardin à Montlouis-sur-Loire ; 40 ans, accession à la propriété en maison neuve à Pont-de-Ruan.

L'élaboration de la stratégie résidentielle

Au gré de la modification des contextes biographiques les moyens changent et les goûts se redéfinissent. Le choix résidentiel procède, à un instant donné, de la synthèse et de l'arbitrage entre ces deux champs de force, et vise à optimiser les goûts par rapport aux moyens que l'on est prêt à investir. Cette synthèse entre les goûts et les moyens, le souhaité et le possible, est souvent non consciente et prend la forme d'une accommodation silencieuse : ainsi, dans la plupart des cas, les individus ont visiblement les moyens de leurs goûts. Il existe néanmoins parfois des discordances manifestes entre les aspirations et les conditions de réalisation, à l'origine d'une conscience malheureuse[40]. Trois remarques peuvent être faites au sujet du modèle d'interprétation de la stratégie résidentielle. En premier lieu, comme positionnement dans le champ urbain, cette dernière est à la fois formée et formante : présentée dans les récits comme l'expression d'un système de goût, elle contribue en retour à structurer l'offre résidentielle urbaine et élargir le champ des possibles. Deuxièmement, parce que la stratégie résidentielle est surdéterminée par les contextes biographiques qui, en se modifiant, transforme l'architecture des moyens et des goûts, celle-ci est plus ou moins stable et toujours reformable, ce qui explique dans bien des cas la précarité et la labilité des choix. Enfin, la variété des contextes biographiques et sociaux, des moyens et des goûts, accusée par la diversité et la complexité de l'offre, explique les fortes variations interindividuelles constatées et conforte, d'une certaine manière, une théorie de l'individualisation.

Conclusion

Nous arrivons au terme de cette étude des stratégies résidentielles en rapport avec l'identité des individus. Nous avons successivement mis en œuvre deux postures qui ont occasionné des approches nettement distinctes du capital résidentiel, l'une visant à réduire le nombre de capitaux aux valeurs les plus communes et structurant le plus visiblement le champ urbain ; l'autre cherchant au contraire à éviter la réduction en prenant en considération la pluralité des valeurs individuelles et la diversité de leurs significations. Ces deux approches apparaissent fréquemment comme contradictoires et inconciliables. Pour notre part - mais peut-être est-ce la reconnaissance d'une faiblesse théorique - nous nous refusons de trancher en faveur de l'une ou l'autre. Pourquoi ? Parce que les deux approches présentent une certaine opérationalité ainsi qu'une réelle productivité comme en témoignent les résultats. La première a permis de mettre en exergue des éléments de détermination collective, liés à la position sociale, prédictive à la fois de certains moyens et de certains goûts. Il serait malhonnête, au nom d'une méfiance péremploire envers la tradition structuralo-marxiste, de nier l'existence - et la pérennité -, de ces formes de régularités, qui continuent à structurer les identités individuelles. Toutefois, à l'évidence, la seconde rend particulièrement saillante ce que la première occulte - et d'une certaine manière se refuse de voir - c'est-à-dire le processus incontestable d'individualisation du social, tout à fait manifeste dans l'explicitation - par les acteurs - de leurs stratégies propres. Par souci de clarté, nous avons synthétisé ci-dessous ces deux approches, en soulignant leurs divergences de postures, de démarches et de résultats.

Peu nombreux dans notre échantillon où, appartenant tous aux classes moyennes salariées, les individus présentent généralement un bon niveau de solvabilité, il y a de fortes chances pour que les cas de frustration soient un peu plus nombreux chez les individus présentant une situation socioprofessionnelle moins favorable, notamment quand ceux-ci sont précarisés : intérim, temps partiels, chômage, mono-parcntalité, etc.

Figure 17 : Les deux théories du capital résidentiel

	Théorie du capital résidentiel I	Théorie du capital résidentiel II
Type de posture	**Constructivisme réaliste**	**Constructivisme radical**
Statut du discours de l'individu	**Prise en compte des valeurs les plus communes, qualifiées comme dominantes par les individus et structurant puissamment le champ urbain.**	**Prise en compte des valeurs individuelles dans leur pluralité et dans la diversité de leurs significations, en dehors de toute correspondance avec le champ urbain.**
Ethique du chercheur	**Misérabilisme : interprétation des contre-valeurs comme des valeurs dominées, des nécessités faites vertus, des rationalités** *ex post.*	**Populisme : interprétation des contre-valeurs comme des valeurs positives, irréductibles et non hiérarchisables.**
Démarche	**Identification de principes communs à partir desquels on différencie, hiérarchise et classe les individus.**	**Identification de principes multiples, plus ou moins individualisés, à partir desquels on étudie la singularité des équations individuelles.**
Implications scientifiques	**Forte comparabilité, commensurabilité et mesurabilité des cas.**	**Faible comparabilité, commensurabilité et mesurabilité des cas.**
Nature du travail d'objectivation	**Recherche de régularités, de structures d'organisation collectives.**	**Recherche de processus d'individualisation et de singularisation.**
Résultats	**Objectivation d'éléments de détermination collective, liés à la position sociale, prédictive à la fois de certains moyens et de certains goûts, structurant les conduites individuelles et concourant à la définition de l'identité en soi.**	**Objectivation de systèmes de déterminations complexes et variables dans le temps, fortement individualisants, structurant les conduites et concourant à la définition de l'identité pour soi.**

Pour donner tout son crédit à la complémentarité des deux approches, nous devons insister sur le fait que ce changement de posture n'est pas conçu ici comme un simple jeu rhétorique, une manière mondaine de dénier le réel en exprimant sa toute soumission à son mode de prise qui, par un tour de passe-passe méthodologique, pennettrait de cultiver le holisme de la chèvre et l'individualisme du choux. Notre hypothèse est inverse : ce sont précisément les transformations qui affectent le réel qui impliquent ce changement de posture. Ceci nous amène à reconsidérer l'individualisation, non comme un artefact, mais comme un élément qui est apparu et qui s'est imposé dans l'incapacité des modèles structuraux à épuiser la diversité et l'épaisseur du matériau empirique. Une manière de le démontrer, et de boucler la boucle, consisterait à étudier avec précision les conditions d'un rapprochement entre les manifestations discursives et axiologiques du processus d'individualisation résidentiel et les principes de structuration du champ résidentiel urbain. Comme nous l'avons laissé entendre, ce dernier apparaît travaillé par deux forces. D'une part, à une certaine échelle, il révèle des grands principes d'organisation qui, en rapport avec le coût de l'accessibilité et de l'écart, se manifeste entre autre par la gentrification des centres et l'expulsion des classes moyennes inférieures en périphérie. D'autre part, à une échelle plus fine, celui-ci se caractérise indéniablement par une très nette diversification de l'offre résidentielle et ce, d'autant plus que l'on croise la diversité des critères de situation et des critères de logements. Si l'établissement d'un principe d'antériorité entre les formes de manifestations discursives et les modalités d'expression concrètes de l'individualisation résidentielle semble délicate - ce qui est une manière commode d'échapper à la dichotomie entre matérialisme et idéalisme - la mise en perspective des deux permet(trait) de donner premièrement à ce processus l'objectivité et l'historicité qu'il mérite, deuxièmement de rapprocher les deux théories, au moins dans leurs postures, réduisant principalement leur

premièrement à ce processus l'objectivité et l'historicité qu'il mérite, deuxièmement de rapprocher les deux théories, au moins dans leurs postures, réduisant principalement leur divergence à une variation d'échelle et de niveaux d'analyse et pouvant rendre compte, selon la finesse de l'observation et le niveau de généralisation, de formes d'organisation collective ou du jeu plus subtil des variations individuelles.

Chapitre 2

Les arcanes du capital de mobilité

> « Ou bien s'enraciner, retrouver, ou façonner ses racines, arracher à l'espace le lieu qui sera vôtre, bâtir, planter, s'approprier millimètre par millimètre son chez-soi : être tout entier dans son village, se savoir cévenol, se faire poitevin.
>
> Ou bien n'avoir que ses vêtements sur le dos, ne rien garder, vivre à l'hôtel et changer souvent, et changer de ville, et changer de pays ; parler, lire indifféremment quatre ou cinq langues ; ne se sentir chez-soi nulle part, mais bien presque partout. »
>
> Perce G. (1974), *Espèce d'espaces,* Galilée.

Introduction

Le capital de mobilité géographique est une ressource individuelle ou collective liée à la maîtrise de la distance par le déplacement. La constitution de la mobilité comme capital ne va pas de soi et ne s'imposerait pas si celle-ci ne représentait pas, dans nos sociétés développées, une richesse et un enjeu social. Cette valeur accordée à la mobilité spatiale procède de deux phénomènes qui agissent distinctement mais qui ne sont guère étrangers l'un à l'autre, En premier lieu, elle découle de l'évolution des structures urbaines. Alors qu'à petite échelle, les personnes, les biens, les capitaux et les informations sont de plus en plus concentrés dans de grandes aires métropolitaines - ce qui devrait limiter de fait la mobilité spatiale -, la division du travail et la spécialisation des fonctions dans l'espace n'a cessé de s'accroître à l'intérieur de ces agglomérats mais également entre eux, ce qui a pour effet d'instituer la mobilité inlra et interurbaine comme enjeu d'accès aux biens sociétaux[1]. Les acteurs ordinaires ne cessent de pointer cette nécessité de se déplacer dans la ville et entre les villes pour satisfaire un certain nombre de besoins : pour le travail, la santé, les loisirs, les sociabilités familiales et amicales, etc. Dans la plupart des cas, cet impératif de mobilité semble largement intériorisé, même si l'horizon de chacun, en fonction de ses compétences propres, est plus ou moins ouvert ou borné. En second lieu, la valeur accordée à la mobilité spatiale peut également être envisagée comme la manifestation d'une idéologie sociétale englobante inscrite dans le nouvel esprit du capitalisme que d'aucuns appellent la « mobilité généralisée » et qui se définit par l'hypostase du changement, qu'il soit sociologique, axiologique ou culturel et s'exprime par la capacité d'un individu à « zapper » entre groupes d'appartenances, systèmes de valeurs, de codes et de normes[2]. Dans ce second cas, on comprend que la valeur accordée à

Cette évolution urbaine, et ses conséquences sur la mobilité, ont été rappelées par E. Soja dans sa contribution à l'atelier « Mobilités et spatialités urbaines », programmé au colloque international *Les sens du mouvement* tenu à Cerisy en juin 2003, (texte à paraître).

" Cette notion de « mobilité généralisée» a été avancée et détaillée par A. Bourdin dans sa contribution à l'atelier *Les individus face ci une mise en mouvement généralisée ?,* programmé au colloque de Cerisy. Ce dernier a bien expliqué que cette mobilité globale dans laquelle est inscrit l'individu n'est pas une pétition de principe ni une quelconque prise de position sur ce que doit être l'individu - dans la veine des théories post-modernes sur l'individu éclaté -, mais d'une construction idéologique de plus en plus tenace, inscrite dans l'histoire des sociétés occidentales, qui tend à être dotée d'une réelle performativité. Nous aurons l'occasion

la mobilité géographique n'a de sens que dans la mesure où elle est la condition de réalisation et de manifestation de cette forme fondamentalement anthropologique de mobilité.

Ainsi, parce qu'elle est au centre de l'urbanité européenne contemporaine et qu'elle participerait à notre horizon idéologique commun, nous postulons que la mobilité spatiale est une ressource dont la maîtrise constitue un enjeu social. Cette hypothèse, qui pose la mobilité comme élément constitutif du capital spatial, ouvre une série d'interrogations. La première porte sur ce que recouvre précisément ce capital de mobilité. Elle questionne ses différents aspects, ses modes d'objectivation et la place qu'il occupe dans le rapport de l'individu à l'espace. La deuxième interroge la manière dont il contribue à structurer l'identité spatiale, à la fois objectivement, à travers un certain nombre de propriétés caractéristiques de la personne, et subjectivement, à travers la représentation de soi que l'usage de cette ressource permet de révéler. Dans cet objectif, une troisième interrogation porte sur le degré rareté de cette ressource et son caractère discriminant : est-elle commune et peu discriminante ou bien rare et inégalement distribuée ? Comme pour bien d'autres capitaux, n'est-ce pas plutôt la structure de ce capital que son volume global, qui contribue le plus aux mécanismes de différenciation sociale, de classement et d'individualisation[3] ? L'ensemble de ces interrogations vont baliser notre questionnement sur la relation entre mobilité individuelle et identité sociale.

En géographie, et plus largement dans l'ensemble des sciences sociales, et ce jusqu'à une date récente, peu de travaux ont porté sur cette question, et considéré la mobilité spatiale à la fois comme une dimension de l'activité humaine et comme une catégorie de pratique sociale. Il faut sans doute imputer ce manque à une segmentation de la problématique en plusieurs champs autonomes comme celui des migrations internationales, des mobilités résidentielles, ou encore des transports. Ce dernier, composé principalement par les chercheurs de 1TNRETS et incarné par J.-P. Orfeuil, fournit des résultats quantitatifs utiles pour quiconque s'intéresse à la mobilité quotidienne[4]. Toutefois, en dépit de leur intérêt statistique, ces analyses macro-quantitatives ne proposent qu'une contribution limitée à la problématique de la mobilité individuelle. D'une part, parce que la mobilité spatiale y est réduite aux stricts déplacements, faisant fi de la complexité de leurs formes et de l'épaisseur de leurs significations. Ensuite, parce que la mobilité n'est pas pensée du point de vue de l'individu, comme ressource matérielle et symbolique pouvant contribuer au façonnement des identités individuelles ou collectives, mais du point de vue de la société, dans une perspective d'aménagement. Des travaux récents, parmi lesquels se

de montrer que cette mobilité globale, quand bien même est-elle embryonnaire et loin d'être achevée, permet de comprendre l'hétérogénéité toujours plus grande de l'expérience spatiale individuelle.

[3] Comme pour l'analyse du capital résidentiel, notre objet est bel et bien de saisir les modalités selon lesquelles l'analyse du capital de mobilité peut à la fois faire apparaître des régularités - repérées sous forme de « ressemblances » interindividuelles - et des logiques de différenciations individuelles fines, sachant que ces deux objectifs ne sont pas contradictoires mais complémentaires, et peuvent être tenus simultanément en variant l'échelle et les méthodes d'analyses.

[1] Restituant et analysant scrupuleusement les résultats des « enquêtes transports », ces travaux permettent d'esquisser des grandes tendances : outre la constitution de grands indicateurs et l'interprétation de leurs évolutions, ils ont le mérite de montrer que les déplacements et leurs modalités varient selon le lieu de résidence, l'âge, le genre et la CSP. Les résultats de ces enquêtes sont présentés de manière synthétique dans les articles suivants : Orfeuil J.-P. (1996), « La mobilité urbaine, son coût, ses modalités de financement », in Pumain D., Godard P., *Données urbaines,* 11, Anlhropos ; Orfeuil J.-P. (1998) « Dis-moi où tu habites, je te dirais comment tu te déplaces », in Pumain D., Mattei M.-F., *Données urbaines,* T2, Anthropos ; Orfeuil J.-P. (2000), « La mobilité locale : toujours plus loin, toujours plus vite » in Bonnet M., Desjeux D., *Les territoires de la mobilité,* PUF ;.

distinguent ceux de R. Knafou et plus encore ceux de J. Lévy[6], ont pris le contre-pied de cette posture en essayant de restituer à la mobilité toute sa grandeur, en inscrivant cette problématique dans une réflexion sur l'individu, son urbanité et son identité. C'est précisément dans cette veine que se situe notre travail. Cette conception de la mobilité, à laquelle nous souscrivons, s'organise autour d'une idée principale : la mobilité spatiale n'est pas (seulement) le déplacement. C'est la relation sociale qu'entretient un individu ou un groupe avec cette réponse particulière au problème de la distance que constitue le déplacement. En proposant de considérer la mobilité comme capital, c'est précisément ce sens que nous convoquons, car comment imaginer une ressource définie en soi, en dehors du sens, du statut, de la valeur que lui donne une société ? Cette première proposition est lourde de trois conséquences.

En premier lieu, en tant que rapport social, la mobilité spatiale s'exprime dans des formes matérielles (infrastructures, technologies du déplacement, déplacements effectifs) mais aussi, et surtout, à travers les réalités idéelles que constituent les discours et les représentations sociales. Ce principe nous conduit à appréhender la mobilité, comme capital spatial, sous deux formes. Premièrement, elle existe à l'état objectivé, à travers un certain nombre de pratiques concrètes de déplacement que l'on peut restituer par la mise en place d'un appareillage descriptif spécifique visant à mesurer leurs volumes et à évaluer leurs formes pour chaque individu. Deuxièmement, cette ressource existe à l'état incorporé, comme compétence ou comme appétence, sous forme de dispositions qui se manifestent dans la représentation que l'individu fournit de lui-même lorsqu'il décrit l'espace de ses mobilités, lorsqu'il structure celui-ci par le langage et le charge de significations. Cette seconde dimension de la mobilité spatiale, souvent occultée, découle de l'interprétation qualitative des entretiens. Or, pour pleinement rendre compte de la mobilité spatiale individuelle conçue comme une ressource, ces deux formes de manifestation du capital de mobilité spatiale doivent être étudiées simultanément, ce qui est rarement fait et présuppose d'associer des modes d'investigations très différents, tantôt quantitatifs, tantôt qualitatifs. Car, si l'on peut reprocher à l'approche macro-quantitative des chercheurs de 1TNRETS de privilégier la matérialité de la mobilité en focalisant l'analyse par exemple sur le nombre de kilomètres parcourus, le temps de déplacement, le nombre de déplacements, le nombre d'automobiles par ménage, etc., ce qui a pour effet dommageable de porter l'analyse sur le déplacement plutôt que sur la relation au déplacement, on peut reprocher aux travaux qui s'en distinguent, comme ceux de J. Lévy, de sombrer dans le travers inverse, en privilégiant, au nom de la conception de la mobilité comme rapport social, un peu trop exclusivement la dimension idéelle, en étudiant par exemple les métriques, les échelles, les configurations des espaces de mobilité sous l'angle quasi-exclusif des représentations qui se dégagent des paroles tenues par les acteurs. En dissociant capital incorporé (compétences et appétences) et capital objectivé (manifestation et actualisation de celles-ci) mais en les étudiant simultanément, on se donne les moyens d'une représentation dialectique, plus complexe et plus complète, et moins atomisante - car détachée partiellement de l'identité narrative - du système individuel de mobilité.

R. Knafou et son équipe, le MIT 7, s'intéressent depuis déjà quelques années à la problématique des mobilités de tourisme et de loisirs dans une perspective axiologique. Quelques articles font le point sur leurs travaux : Knafou R. (2000), « Les mobilités touristiques et de loisirs et le système global des mobilités », in Bonnet M., Desjeux D., ***Les*** *territoires de la mobilité,* PUF; Knafou R., (1997), «Une approche géographique du tourisme », in ***L****'espace géographique,* n° 3.

Lévy J., Ilaegel Fl. (1997), « Urbanité. Identités spatiales et représentations de la société », in Calenge C, Lussault M., Pagand B., *Figures de l'urbain,* Maison des Sciences de la Ville, Université de 'fours.

Deuxièmement, si la mobilité prend en charge le mouvement, comme actualisation d'une ressource possible, elle ne s'y limite pas et prend également pour objet l'immobilité, l'impossibilité ou le refus de se déplacer, et donc les formes de sédentarité et d'ancrage[7], les deux termes ne pouvant être pensés indépendamment. Ceci nous invite à étudier la mobilité individuelle en tant que « système global » (R. Knafou) dont il faut appréhender la totalité « biographique » et décrire la structuration interne, à partir de plusieurs de ses composantes. C'est précisément ce que nous proposons à travers l'analyse de la structure du capital de mobilité spatiale. Celle-ci peut tout d'abord être étudiée à travers différentes *métriques* (J. Lévy)[8], c'est-à-dire à travers différentes manières de mesurer la distance. D'une part, plusieurs instruments de mesures (euclidiens, temporels, topologiques) peuvent être utilisés pour estimer le capital de mobilité individuelle objectivé, à savoir le volume de déplacement effectif. D'autre part, peuvent être étudiées la manière dont les individus, dans la description de leur système de mobilité, se saisissent d'une ou de plusieurs métriques, et la façon dont ces choix contribuent à les distinguer objectivement et subjectivement. Les *échelles spatio-temporelles* constituent une seconde composante de la structure de la mobilité. La réflexion sur les échelles part du constat qu'il y a des effets de taille dans le système de mobilité et que ces effets - la gestion du loin et du proche - ne peuvent être pensés que par rapport au temps, à des pas de temps socialement construits, par exemple du plus récursif (le quotidien) au plus exceptionnel (les vacances). Elle invite également à penser les échelles spatio-temporelles de la mobilité simultanément, comme faisant système. La *dimension « pratique »* constitue un autre élément central dans l'étude de la structure du capital de mobilité. En dehors du cas, minoritaire, où il n'a d'autre fin que lui-même (comme par exemple dans une randonnée ou un jogging), le mouvement est une activité motivée par d'autres activités auxquelles il est profondément lié. En ce sens, il est surdéterminé par son objet. Ces « objets » permettent de penser la territorialisation des activités sociales, la place et la forme de territorialisation que prend chaque activité dans l'espace (systémique) des mobilités. A l'opposé, *les modalités* permettent d'étudier la structure de la mobilité du point de vue de ces conditions de réalisation (modes de transport) et de signification (temps vide, temps plein...). L'analyse des *configurations spatiales* (territoires, réseaux, lieux) traverse en plan de coupe toutes les composantes précédentes en permettant à différentes échelles, pour différentes activités et selon des modalités variables, de penser la structuration spatiale du système de mobilité. Dans ce contexte, on remarquera que, loin de se contenter de la quantification sommaire des déplacements, l'approche individuelle de la mobilité spatiale comme ressource, implique une approche complexe, à la fois matérielle et idéelle, s'intéressant au caractère interdépendant de ses composantes multiples. En ce sens, elle prend en charge une bonne partie de ce que recouvrent les termes de « pratique spatiale » ou de « rapport au lieu ».

Notons au passage que ces deux notions ne se recoupent que partiellement. Si l'ancrage implique la sédentarité, c'est-à-dire l'absence relative ou absolue de déplacements, il présuppose un attachement puissant au lieu que la notion de sédentarité n'implique pas.

[8] Le terme de « métrique », initié par J. Lévy nous paraît fort à propos pour signifier que l'espace géographique ne comporte pas qu'un seul type de distance (la distance euclidienne), mais des distances, qui peuvent être multiples et de natures différentes : temporelle, économique, sociale, culturelle, psychologique, etc. Nous déplorons toutefois l'amalgame (intentionnel) entre plusieurs éléments : 1) entre métrique et mode de déplacement par exemple dans l'évocation des « métriques pédestres » et des « métriques automobiles ». S'il peut y avoir un lien entre la manière de se déplacer et de mesurer la distance, la démonstration d'une relation systématique n'est pas, à notre connaissance, réalisée. 2) entre métrique et configuration spatiale dans l'évocation des métriques « réticulaires » et des métriques «topographiques». Si, là encore, nous voyons le lien possible - la métrique euclidienne étant du côté du territoire, et la métrique temporelle et numérique du côté du réseau -, nous pouvons démontrer qu'il s'agit de deux réalités indépendantes.

Nous touchons au troisième point : la mobilité spatiale, en tant que relation de l'individu au mouvement, est un élément central de son rapport à l'espace géographique. D'une part, cette relation contribue principalement - bien que non exclusivement -, à la définition de son identité spatiale[9]. A travers les usages multiples qu'il fait de cette ressource et qui définissent son espace de vie, avec ses métriques, ses échelles, ses activités, ses modalités et ses configurations propres, l'individu exprime une façon de se représenter le monde et d'avoir prise sur lui, et par-là même, définit la place objective et subjective qu'il occupe dans la société. Mais, simultanément, parce qu'elle constitue un élément du rapport de l'individu à l'espace et que l'espace géographique n'est pas une étendue neutre, la mobilité spatiale met en résonance l'identité spatiale individuelle et les modèles d'urbanité, définis comme les principes collectifs et dominants de rapports à l'espace urbain qui fabriquent la ville. Une telle assertion se fonde sur le postulat que la mobilité individuelle, comme rapport spatial, est profondément dépendante des logiques et des principes qui organisent le champ urbain et du rôle qu'y joue la mobilité, et qu'elle doit être analysée à la lumière de ceux-ci. En ce sens, l'analyse du système de mobilité spatiale individuel ne peut avoir lieu sans sa confrontation à l'offre générale de mobilité, qui définit le champ des possibles, ainsi que les formes les plus valorisées et valorisantes d'usage de cette ressource. Si nous refusons d'étudier pour elle-même cette « virtualité »[10] (J. Lévy), parce qu'elle ne préjuge aucunement de la capacité individuelle à se saisir des ressources offertes par la ville, elle doit être étudiée au préalable comme un référent commun à partir duquel chaque système individuel (le volume et la structure du capital) peut être défini et évalué.

Fort de ces trois principes, la réflexion croisée sur le rapport entre mobilité et identité a été menée en privilégiant une approche résolument comparatiste et classificatoire, qui a visé, à partir des différents éléments qui composent le capital de mobilité, à comparer les individus entre eux et à les différencier, afin de faire apparaître des profils socio-spatiaux. Cette approche a présenté trois intérêts. En premier lieu, elle a permis de mettre au point une méthodologie d'analyse du capital de mobilité - et donc de fournir un cadre de comparaison -, en décomposant ses différents aspects, l'un portant sur la dotation globale de l'individu, l'autre portant sur sa structure et sa forme. Nous verrons que cette systématisation, aisément reproductible, a pour prétention de clarifier et d'enrichir l'analyse des mobilités. En second lieu, l'approche comparatiste a permis de mettre en exergue des proximités - voire même des régularités -, notamment sur les liaisons possibles entre ressources économiques, culturelles, résidentielles et capital de mobilité, chose que l'immersion individuelle n'aurait pas permis de révéler. Bien évidemment, le faible nombre d'individus interrogés péjore quelque peu l'extrapolation et la généralisation des résultats, mais les « plongées macroscopiques » possibles compensent amplement et permettent d'échafauder de solides hypothèses. Enfin, et c'est peut-être le point le plus

[9] Dans une perspective dimensionnelle et non partitionnelle, l'identité spatiale est conçue comme la dimension spatiale de l'identité sociale, qui recoupe en plan de coupe tous les autres types d'identités : identités sociales (appartenance à des groupes sociaux), culturelles (systèmes de valeurs), politiques, etc. Nous distinguons également identité spatiale et territoriale, la première englobant la seconde qui désigne l'identification individuelle à un espace limité et borné : « ***C'est*** *mon quartier* ».

[10] Selon J. Lévy, la « virtualité » ou « l'urbanité *a priori*», c'est-à-dire l'ensemble des possibilités qu'offre un espace en terme de mobilité et qui se trouve corrélé avec la structure fondamentale d'un espace urbain, doit être étudiée au premier chef. Traité du point de vue de l'identité, cet univers des possibles urbains doit être pris en compte mais non hypostasié. A notre sens, il ne doit être étudié pour lui-même parce qu'il n'entre pas *a priori* dans la définition du capital spatial. Il n'a d'intérêt que dans la mesure où il permet de mesurer l'écart entre l'espace des possibles et l'espace pratiqué, sachant que les positionnements et les choix dans cet espace des mobilités ne peuvent pas, selon nous, être traités du point de vue de la liberté individuelle, mais doivent être étudiés en tant qu'ils sont informés par des systèmes de compétences et d'appétences incorporés qui ne circulent que dans certaines « régions » de l'espace social.

important, cette démarche, en révélant ses faiblesses, a pointé ses propres limites, et a apporté paradoxalement un certain nombre de réponses. D'abord, les régularités se sont avérées fragiles et, derrière les équations simplistes, de solides contre-exemples ont montré que les individus, par la diversité de leurs expériences de socialisation, disposent d'une certaine marge de manœuvre. Ensuite, l'analyse de la structure de la mobilité, tout en montrant des éléments de proximité, a permis de montrer la grande variété des principes de différenciation inter et intra individuels, chose qui ne manque pas d'appuyer la thèse de l'individualisation et de la complexification croissante de la société. Seul regret, la démarche comparatiste, en dépit des efforts constants d'humanisation et d'exemplification individuelle que nous avons réalisés, s'est révélée inapte à comprendre l'individu dans sa totalité, comme système biographique. Cette sécheresse du propos et cette incapacité à mettre en cohérence les logiques individuelles, qui nous a amené pendant un moment à envisager une seconde approche", a finalement été assumée : plus qu'un biais de méthode, elle a permis de révéler la forte hétérogénéité interne (et la difficile mise en cohérence) du système de mobilité individuel.

1- La mobilité globale a-t-elle un sens ?

A titre heuristique, nous venons de plaider pour une approche complexe et systémique du capital de mobilité. Toutefois, ne peut-on pas, de la même manière que pour les autres types de capitaux sociaux[12], trouver un ou plusieurs indicateurs permettant d'estimer une dotation individuelle globale, et rendre cette opération légitime ? A titre expérimental, nous avons tenté d'objectiver et de synthétiser cette mobilité « globale » par quelques artefacts quantitatifs et qualitatifs. Il n'est pas certain que celle-ci ait une grande signification car elle englobe dans un tout indifférencié les mouvements courts et les mouvements longs, ceux du quotidien et ceux plus occasionnels, quelles que soient leurs raisons pratiques et quels que soient leurs vécus[13]. Il s'agit donc d'un test. Acceptons provisoirement l'idée simple qu'un individu qui « bouge » (quelque soit le temps, l'activité, le vécu) n'est pas le même qu'un individu qui ne bouge pas. Mais, dès lors, quels critères de mesure retenir ?

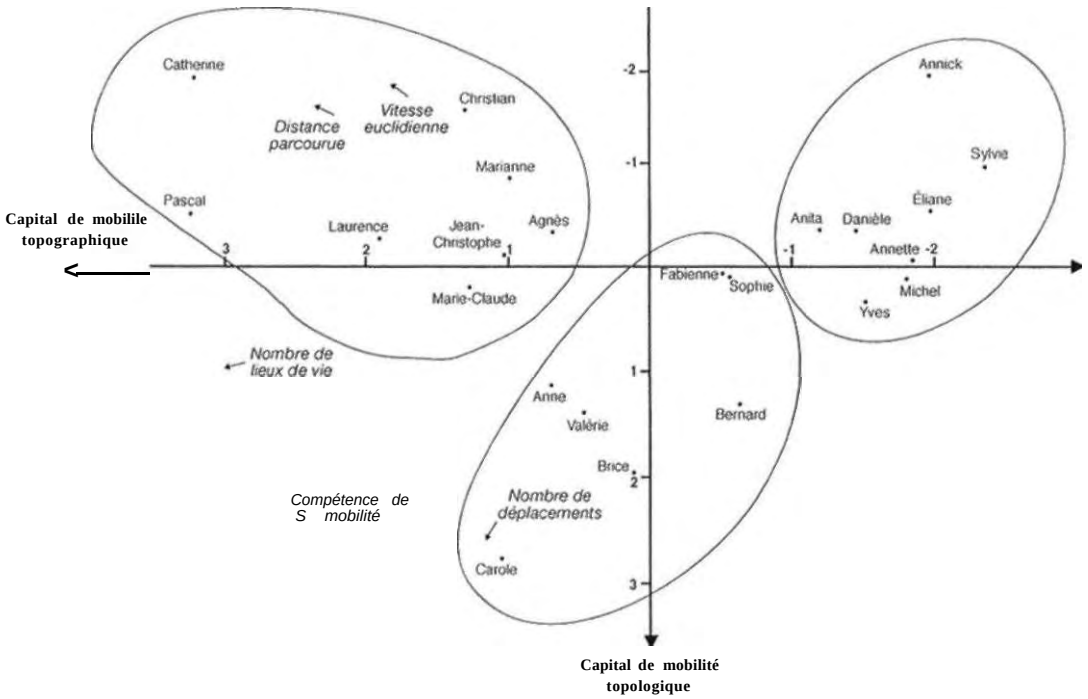
" La seconde approche que nous avions envisagée aurait pu compenser les faiblesses évoquées en mettant au premier plan la présentation des cas individuels, non plus en les « découpant en rondelles » mais en tentant d'en livrer une image synthétique. Saisis dans leur totalité biographique, les individus auraient pu être étudiés sans hasard, dans un ordre cohérent, visant à la fois à montrer leur plus ou moins grande proximité et leur irréductible singularité. Celte présentation panoptique, positionnelle et synthétique de chacun des cas aurait présenté trois intérêts. D'une part, elle aurait permis d'illustrer le jeu subtil entre le proche - chaque individu ayant avec d'autres d'indéniables proximités - et l'original - celui-ci possède néanmoins une irréfragable singularité. Ensuite, elle aurait permis d'approfondir le « système » individuel et les lignes de cohérences biographiques, chose que la démarche choisie n'autorise pas. Enfin, elle aurait permis de porter l'attention sur la singularité des conditions génétiques et d'avancer dans la compréhension de l'action individuelle en mobilisant les éléments contenus à l'intérieur de l'expérience de chacun et révélés par l'analyse biographique. Néanmoins, celle-ci se serait sans doute montrée inapte à mettre en perspective des régularités, à caractériser le processus d'individualisation - qui aurait pu être interprété comme un biais méthodologique - mais surtout, se serait sans doute heurtée à la difficulté d'intégrer, à l'échelle individuelle, les différents éléments qui composent le capital de mobilité.

[12] Nous pensons ici aux indicateurs synthétiques retenus généralement pour estimer les autres types de capitaux : par exemple aux revenus pour le capital économique ou au niveau de diplôme pour le capital culturel.

[13] Toutefois, qu'ils soient choisis ou subis, valorisés ou dévalorisés, donc indépendamment de leur phénoménologie, les mouvements individuels expriment la capacité d'un individu à maîtriser la distance par le déplacement. Pour cette raison, nous pouvons faire l'hypothèse que, quoiqu'elle recouvre, cette dotation globale exprime un certain pouvoir dans l'espace et contribue à structurer l'identité socio-spatiale de la personne.

Par souci de ne pas surcharger l'analyse, nous avons rejeté en annexes la présentation détaillée des indicateurs retenus et le commentaire exhaustif des résultats[14]. Nous ne présenterons ici que la synthèse factorielle. Pour évaluer ce capital de mobilité globale, nous avons utilisé deux catégories d'indicateurs. Dans un premier temps, nous avons cherché à mesurer, à partir de l'enquête réalisée sur un an, les déplacements effectifs de chaque individu au regard de plusieurs métriques : la distance parcourue, la vitesse, le nombre de déplacements et le nombre de lieux. Chaque indicateur nous a semblé légitime. L'estimation de la *distance euclidienne parcourue* postule que cette dernière conserve une certaine rugosité et observe une valeur distinctive liée aux coûts économiques et culturels des technologies du déplacement. L'objectivation de la *vitesse euclidienne* se fonde sur l'hypothèse que la maîtrise des technologies de déplacements rapides, dans un monde qui sacralise la vitesse, constitue de plus en plus un enjeu social. La prise en compte, *via* le *nombre de déplacements,* d'une métrique topologique, nous a semblé tout à fait essentielle pour exprimer, dans un monde connexioniste, une certaine intensité de la pratique spatiale ainsi qu'une capacité à fabriquer de la proximité par le déplacement. Enfin, la prise en compte du *nombre de lieux pratiqués,* dans un contexte d'éclatement des espaces de vie, nous a semblé être un bon critère de multi-territoiïalisalion. Dans un second temps, en constatant que les indicateurs quantitatifs qui mesurent les pratiques effectives et définissent des « propriétés » attachées aux personnes ne suffisent pas à évaluer le rapport individuel à la mobilité, nous avons cherché à évaluer, à partir de ce que l'individu dit de *sa* et de *la* mobilité, une compétence de déplacement. Pour l'intégrer dans l'analyse factorielle, en se fondant sur des critères très précis, nous nous sommes efforcés de la quantifier.

Figure 1 : Le capital de mobilité globale



[11] Voir annexe III.

En premier lieu, l'analyse factorielle (Figure 1) montre que les différents indicateurs de mobilité ne sont pas tous convergents, bien au contraire. Dans la matrice de corrélation, trois variables semblent relativement indépendantes - la distance parcourue, le nombre de déplacements, le nombre de lieux -, ce qui signifie que ce ne sont pas nécessairement ceux qui parcourent le plus de kilomètres qui présentent le plus grand nombre de lieux de vie et commettent le plus de déplacements, et inversement. Il n'y a donc pas, à partir du croisement de ces différentes mesures, un seul axe hiérarchique, qui permettrait de classer les individus du plus au moins mobile. Par contre, une forte convergence apparaît entre la distance parcourue et la vitesse euclidienne (r = 0,89), les individus se déplaçant le plus ayant logiquement la meilleure maîtrise des modes de déplacement rapides. Une convergence assez nette apparaît également entre le nombre de déplacements et la compétence de mobilité (r = 52), preuve que la représentation que les individus ont de leur compétence propre est plutôt fondée sur le nombre de déplacements que sur la distance parcourue. Si l'on accepte d'écarter le nombre de lieux de vie qui fait figure de variable isolée, nous pouvons réduire nos indicateurs à deux grands critères de mesure, l'un portant sur la mobilité euclidienne (distance parcourue et vitesse), l'autre sur la mobilité topologique (nombre de déplacements et compétence de mobilité). La prise en compte des deux premières composantes, qui offrent des résultats tout à fait significatifs (valeur propre en pourcentage cumulé = 75,65 %) nous y invite fortement : alors que la vitesse euclidienne (24,1 %) et la distance parcourue (29,54 %) sont fortement corrélées à l'axe 1, le nombre de déplacements est fortement corrélé à l'axe 2 (41,11 %) quand la compétence de mobilité apparaît corrélée équitablement aux deux (20,92 % pour l'axe 1, 20,41 % pour l'axe 2). La mise à l'épreuve de ces deux principes hiérarchiques permet de distinguer grossièrement trois grandes familles d'individus.

La première rassemble des personnes qui présentent un fort capital de mobilité euclidienne. Deux d'entre elles observent une mobilité très forte, supérieure à 55 000 km par an. Les six autres présentent une mobilité forte, soit entre 25 000 et 45 000 km, quand la moyenne de l'échantillon n'est que de 22 710 km, et la moyenne nationale qu'à 14 600 km. Logiquement, tous présentent une vitesse de déplacement élevée, supérieure à 58 km/h. Ces résultats témoignent principalement d'une importance, dans le volume total, de la mobilité longue distance, à l'échelle nationale et internationale, et d'une maîtrise des technologies de déplacement rapides : avion - qu'ils ont pris tous au moins une fois -, TGV et, dans une moindre mesure, automobile. En premier lieu, observons que ce capital de mobilité euclidienne obéit à un effet de position sociale. Dans ce groupe se trouvent les deux tiers des médecins, la moitié des infirmières, une aide-soignante et aucune ASH. L'usage d'un large échantillon confirmerait sans doute cette surepresentation des catégories supérieures. L'explication est apparemment simple. L'observation de la structure de la mobilité montre, nous le verrons, que plus on s'élève dans la hiérarchie socioprofessionnelle, plus la mobilité professionnelle longue distance est forte (principalement chez les médecins) et plus les déplacements de week-ends et de loisirs sont nombreux et lointains. Mais cette relation, qui fait force de loi, pose deux types de problèmes. D'une part, ce lien, même fort, entre les ressources économiques et culturelles qu'exprime la CSP, et cette autre ressource qu'est la mobilité euclidienne, ne livre pas le secret et la magie de cette relation. Or, au-delà de la question des moyens - qui apparaît encore une fois comme une seule condition permissive -, et de l'intériorisation du rôle professionnel qui constitue ici un facteur évident, comment expliquer par exemple que l'on trouve dans ces catégories supérieures une plus forte diffusion de la valeur du voyage ainsi qu'un éclatement plus fort des réseaux amicaux et familiaux, facteurs de déplacements ?

On le voit, il y a une place ici pour l'analyse généalogique des schèmes socioculturels qui prendrait pour objet leur inégale diffusion. D'autre part, la réflexion par catégorie masque la réelle hétérogénéité interne et l'existence de contre-exemples, ce que révèle manifestement l'analyse micro. Alors que certains médecins échappent à ce groupe et présentent une faible mobilité euclidienne (Yves), nous y trouvons *a contrario* une aide-soignante, qui présente un très fort capital de mobilité (Marianne). Cela prouve que le déterminisme socioprofessionnel n'est pas absolu et que le capital de mobilité conserve, de fait, une certaine indépendance.

Les individus appartenant au second ensemble présentent un capital de mobilité euclidienne généralement moyen, mais un capital de mobilité topologique assez fort, caractérisé par un nombre de déplacements important, entre 1 800 et 2 800 déplacements par an, soit entre 4,9 et 7,7 déplacements par jour, quand la moyenne de notre échantillon est de 4,2, et la moyenne française de 3,2. Ils se caractérisent tous également par une compétence de mobilité forte ou moyenne. Ce capital topologique n'est visiblement pas corrélé à la position résidentielle car des scores élevés comme des scores faibles apparaissent à la périphérie comme au centre. Contrairement au capital de mobilité euclidienne, celui-ci n'est manifestement pas non plus lié à la position sociale puisqu'il n'existe pas de différences sensibles entre les groupes socioprofessionnels et qu'il existe, en leur sein, de fortes inégalités. Ceci interdit donc de se ranger derrière des équations simplistes. En fait, le fort capital de mobilité topologique, principalement indexé sur le nombre de déplacements, exprime une gamme assez hétérogène de situations et de rôles. En premier lieu, la charge d'enfants, lorsque ceux-ci ne sont pas encore autonomes, et qui incombe majoritairement aux femmes, explique le grand nombre de déplacements de trois personnes. Il s'agit de mères de famille, Carole, Anne et Valérie, dont une grande part des trajets (entre 40 et 45 %) relèvent de la gestion des enfants : école, nourrice, santé, sociabilité, activités sportives et activités culturelles. En second lieu, la charge professionnelle, quand les individus ont plusieurs lieux de travail - ce qui est le cas clans notre échantillon des médecins de ville -, peut expliquer le grand nombre de déplacements : tel est le cas de Bernard et, tout en échappant à ce groupe, de Pascal et d'Yves qui présentent un nombre de déplacements élevés. Pour chacun d'entre eux, la mobilité professionnelle représente 42, 58 et 69% de leurs déplacements. L'intensité de l'activité urbaine de « loisir » arrive en troisième position pour trois personnes, Catherine, Marie-Claude et Laurence, et représente successivement 22, 31 et 42 % de leurs déplacements. Ces déplacements concernent les sociabilités, les moments de convivialité, les activités artistiques, culturelles ou sportives, la déambulation urbaine commerciale ou non. Un quatrième facteur explique le score élevé de deux personnes, Brice et Catherine : il s'agit de la fréquentation intensive du commerce de proximité (boulanger, boucherie, bars, supermarché d'à côté). Ainsi, l'investissement en capital de mobilité topologique procède de rôles sociaux, de logiques et de situations fort disparates. Défiant toute régularité, il a le mérite de mettre l'accent sur la singularité des cas et sur la diversité des significations qu'il prend à l'intérieur des expériences individuelles. Cette diversité fait aussi sa faiblesse et nous invitera à étudier, plus systématiquement, la structure de la mobilité.

Le troisième ensemble d'individus se caractérise par la conjonction d'un capital de mobilité euclidienne et d'un capital de mobilité topologique faibles. A quelques exceptions près, ces personnes cumulent des distances parcourues (< à 17 000 km/an), des vitesses (< à 40 km/h), un nombre de déplacements (< à 1250) ainsi qu'une compétence de mobilité inférieurs à la moyenne et généralement peu élevés. Il s'agit donc d'une population peu

mobile tant pour les déplacements de courte, de moyenne ou de longue distance, que pour ceux quotidiens ou plus occasionnels. Si, visiblement, il n'existe pas d'effet de lieu - nous trouvons ici des habitants du centre, de la banlieue comme de la périphérie - nous pouvons suspecter à nouveau un effet de position sociale. Parmi ces individus à faible mobilité, nous trouvons une surepresentation des catégories socioprofessionnelles inférieures : trois ASH, deux AS, deux IDE, un seul médecin (qui d'ailleurs est quelque peu atypique avec un bon niveau de déplacements). Au-delà de cette corrélation simpliste, les raisons qui peuvent être évoquées pour expliquer cette faible mobilité globale sont nombreuses. Pour en rendre compte, les individus évoquent rarement un défaut de moyens mais plutôt un défaut d'appétence : ils déclarent fréquemment ne pas apprécier spécialement « bouger » et revendiquent pour une bonne part d'entre eux une disposition casanière. Ainsi, la compréhension de la faible dotation en capital de mobilité nous oriente à nouveau vers une généalogie des schèmes, qui doit expliciter leurs contextes sociaux de production. Nous verrons que cette disposition casanière intervient principalement dans certaines conditions sociales de possibilité, généralement liée à une origine populaire.

Au final, retenons que la dotation individuelle en capital de mobilité globale - parce qu'elle est liée à d'autres biens sociaux qu'exprime la CSP - obéit partiellement à un effet de position, les individus disposant d'un fort capital économique et culturel étant plus enclins à une forte mobilité euclidienne, les individus moins bien dotés présentant généralement une mobilité globale beaucoup plus faible. Néanmoins, ce résultat attendu, sur lequel nombre d'analystes s'arrêteraient, n'apporte pas pleine et entière satisfaction. Premièrement, nous l'avons vu, si la relation entre le capital de mobilité et la position sociale semble médiatisée par certains habitus - goût de la pérégrination ***vs*** tempérament casanier -, la pleine intelligibilité du phénomène impliquerait d'ouvrir la boîte noire de la genèse des schèmes, c'est-à-dire de leurs conditions sociales et biographiques de possibilité. Deuxièmement, dans certains cas, cette relation « statistique » s'affaiblit. D'une part, le capital topologique est relativement indépendant et échappe à tout effet de position : il dépend de rôles sociaux variés et hétérogènes, ce qui induit une grande complexité. D'autre part, par delà les régularités apparentes, il existe de sérieux contre-exemples : comme le montrent les exemples croisés d'Yves et de Carole, le capital de mobilité globale présente une autonomie partielle.

Le capital de mobilité globale : une autonomie partielle.

Yves est âgé de 44 ans, a quatre enfants autour de la vingtaine et vit maritalement dans un petit manoir situé à la retombée du coteau de Joué sur la plaine de la Gloriette»Il---est oto-rhino et possède un cabinet dans le centre de Joué. Il travaille également à la clinique des Dames Blanches où il opère, et à l'hôpital Bretonneau où il exerce quelques vacations. Pour un médecin, sa mobilité mesurée en distance parcourue sur un an est relativement faible (10 612 km). Cette faible mobilité globale s'explique, quand on en étudie la structure, non par une faible mobilité professionnelle quotidienne (plutôt forte), mais par l'absence de déplacements professionnels à longue distance qui caractérisent les médecins hospitaliers, et surtout par la grande faiblesse des déplacements hors-travail, quotidiens et extra-quotidiens (week-ends, vacances) qui, pourtant, caractérisent la majorité des individus qui présentent la même position sociale. Interrogé sur cette faible mobilité, Yves montre qu'elle procède à la fois d'un ensemble de contraintes et de choix. Deux registres viennent justifier la faible mobilité hors-travail. D'une part, malgré des revenus sans doute importants, il évoque la charge financière que constituent ses enfants dont deux sont scolarisés à Paris et cite à cette occasion le héros d'un roman de Stendhal, Lucien Levenne : « Un fils est un créancier donné par la nature ». Ainsi nous dit-il travailler beaucoup, prendre peu de congés et ne pas partir en vacances pour offrir à ses enfants une scolarité à Paris ainsi que des vacances lointaines (USA, Nicaragua, etc.). De cette manière, en sacrifiant son propre capital de mobilité au profit du capital spatial de ses enfants, il «naturalise» sous forme de contrainte ce qui relève d'une stratégie sociale : se limiter un peu pour assurer la réussite et l'épanouissement des enfants. Deuxième argument : Yves fait découler sa faible mobilité de son choix

résidentiel. Depuis 1995, date à laquelle ils ont emménages dans une grande maison - un manoir qu'ils ont choisi un peu sur un coup de tête car au départ ils ne pensaient pas « prendre si grand » -, Yves et sa femme investissent énormément de temps dans l'entretien de la maison et tiennent à profiter au maximum de leur espace domestique. Yves déclare à plusieurs reprises que leur maison a changé radicalement leur mode de vie, en infléchissant sérieusement la mobilité hors-travail, quotidienne et exceptionnelle. Ainsi, en choisissant une maison spacieuse, où il fait bon vivre et où se recentrent les activités hors-travail, ils ont en quelque sorte échangé du capital de mobilité spatiale contre du capital résidentiel de logement.

Carole a 36 ans et vit seule avec trois enfants de 5, 14 et 16 ans dans un logement social situé dans le péiïcentre de Tours, quartier Paul-Bert. Elle travaille comme ASH à l'hôpital Bretonneau. Parmi les ASH, dont le niveau de revenu et de qualification est relativement faible, elle fait figure d'exception par l'importance de la distance qu'elle parcoure (17 596 km), par son grand nombre de déplacements (2 673) ainsi que par sa forte compétence de mobilité. Cette importante mobilité globale ne tient pas aux déplacements domicile-travail, relativement marginaux ici. Elle s'explique d'une part par la gestion de la famille : nourrice, courses, santé des enfants ; d'autre part, par un fort investissement en mobilité de loisir pour les enfants, envisagé comme un élément de leur réussite sociale : accompagnement dans leurs activités sportives (parfois dans la France entière) ; fréquentation des parcs de loisirs, départs en vacances fréquents. De la sorte, l'investissement en capital de mobilité spatiale correspond à la fois à une contrainte de statut (celui de mère de famille assurant seule la gestion du ménage) et à une stratégie (un choix) visant à optimiser les conditions éducatives des enfants. Pour une ASH, le coût économique de l'investissement en capital de mobilité est relativement important. Il est difficile d'évaluer ce que cette stratégie doit à des conditions spécifiques liés par exemple au transfert de revenus des ex-maris, de la Caisse d'Allocations Familiales ou des grands-parents vers la mère. Toutefois, le choix de cet investissement implique des limitations drastiques des dépenses sur d'autres postes, notamment ceux qui concernent la mère : son alimentation, ses vêtements et ses loisirs propres.

Ces deux exemples montrent que le capital de mobilité spatiale, comme le capital résidentiel, est partiellement autonome et n'est pas le simple décalque des autres types de ressources tels le niveau de revenu ou le niveau de diplôme. Il procède d'arbitrages complexes à l'intérieur d'un champ de contraintes, rarement absolu - nul n'a évoqué de fortes limitations matérielles pour justifier sa faible mobilité -, mais relatif à des systèmes culturels : c'est précisément ce qui fait que la « contrainte » peut peser sur un médecin - qui se dit limité dans sa mobilité par le coût de la scolarité et de la vie étudiante de ses enfants - alors qu'elle ne pèse pas sur une ASH - qui, en dépit de conditions matérielles d'existence beaucoup plus contraignantes, trouve la capacité « d'investir » en capital de mobilité - alors que leurs revenus salariaux varient dans des proportions de un à dix. En outre, doté d'une certaine autonomie, ce capital est au cœur de la formulation de stratégies sociales. Dans le premier cas, Yves sacrifie son propre capital de mobilité pour investir dans le capital spatial de ses enfants afin d'assurer leur réussite sociale. Dans le second cas, avec des enfants plus jeunes, Carole investit un fort capital de mobilité au service de la réussite de ses enfants. Ceci prouve que la mobilité est une forme de richesse que l'on peut investir et dont on peut espérer des profits (une valorisation), ce qui la constitue légitimement comme capital. Du même coup, comme richesse reconnue socialement et comme élément de valorisation sociale, dans la mesure où son accès représente un coût, d'une part économique, d'autre part culturel, on comprend que celle-ci tende à être investie par ceux qui en ont le plus les moyens et pour qui elle constitue un enjeu pour tenir ou gagner une position sociale.

Cependant, bien qu'il permette de mesurer grossièrement le rapport d'un individu à la distance et sa maîtrise par le mouvement, le capital de mobilité globale a révélé au cours de l'analyse de nombreuses faiblesses. Celui-ci mélange des déplacements réguliers et exceptionnels, des déplacements de courte, de moyenne et de longue distance ou encore des déplacements choisis ou contraints. Son hétérogénéité est donc grande et celle-ci péjore sa pertinence et affaiblit son efficacité dans les classements qu'il opère. En outre, il

ignore les modalités même du déplacement. Pour ces raisons, l'intérêt doit porter moins sul- la dotation globale que sur la structure de la mobilité. Nous allons voir que l'analyse de la structure du capital de mobilité spatiale, parce qu'elle permet de construire des indicateurs plus homogènes et de créer les conditions d'une meilleure comparabilité, permet d'affiner considérablement l'analyse des profils socio-spatiaux ainsi que la signification des classements. Elle va nous permettre d'approfondir l'analyse du jeu subtil entre certaines régularités (qui apparaissent dans bien des cas et dont il faut comprendre la nature) et les logiques individuelles.

2-Les structures spatio-temporelles de la mobilité

La première grande faiblesse de la « mobilité globale » telle que nous l'avons étudiée tient dans l'absence de prise en compte du temps (et des temporalités sociales) dans l'appréciation du rapport au mouvement. Or, nous allons le voir, le temps, tel qu'il est construit et structuré plus ou moins collectivement par les individus, est un facteur décisif de variation, aussi bien au sein de la sphère individuelle qu'au niveau interindividuel, de cette relation. En cela, il constitue une des principales composantes du « système global de mobilité »[15]. Mais de quel temps parlons-nous ? Sur ce point, il faut être clair et en découdre avec l'usage positiviste de cette notion, malheureusement dominant chez les géographes. Les temps sociaux[1] ' ne sont pas donnés une fois pour toute et n'existent pas en soi, en dehors de la manière dont les acteurs sociaux les appréhendent. Cela signifie qu'ils ne sont pas immuables et que leur construction peut changer d'une société, d'un groupe social voire d'un individu à l'autre. En outre, ils varient selon les contextes, en fonction des contenus pratiques auxquels ils se réfèrent. Dès lors, peut-on, du point de vue de la mobilité spatiale, dégager des temporalités pertinentes et engager, à partir d'elles, une comparaison intra et interindividuelle ?

La question des temps de la mobilité semble à première vue pouvoir être abordée très simplement parce que tous les individus interviewés, sans bien sûr y mettre le même sens et le même contenu, utilisent dans la description de leur mobilité à peu près les mêmes catégories temporelles : la semaine, le week-end et les vacances. La réduction du temps de travail ou le temps partiel fait parfois intervenir un quatrième type de temps, le jour de repos isolé, mais celui-ci n'est pas toujours bien identifié. Toutefois, derrière l'apparente évidence de ces catégories, qui permettent d'échanger dans l'entretien sur une base d'intelligibilité commune, l'analyse de la structuration temporelle du rapport à la mobilité fait apparaître une réalité beaucoup plus complexe et hétérogène. D'une part, ces différentes catégories ne correspondent pas *a priori* à des types de rapports à la mobilité dissemblables : on peut imaginer par exemple que, du point de vue de la mobilité, le distinguo entre jours de repos, week-ends et vacances n'ait pas de sens pour un individu qui, en dehors des jours durant lesquels il travaille, a le même type de pratiques spatiales, par exemple des déplacements péridomestiques peu nombreux. D'autre part, la même catégorie temporelle (par exemple le week-end) peut recouvrir plusieurs formes de rapport à la mobilité en fonction de paramètres variables. Pour ces deux raisons, une analyse de la structuration temporelle de la mobilité spatiale présuppose de constituer des catégories qui

[15] Le temps recoupe à la fois les autres dimensions (les échelles, les métriques, etc.) et fonctionne lui-même comme un sous-système, chaque temps « social », caractérisé par un certain rapport à la mobilité, ne pouvant être pensé indépendamment des autres temps.

[16] D'aucuns penseront que cette expression observe un caractère tautologique et ils auront raison. Toutefois, il ne nous paraît pas inutile, au prix d'une certaine lourdeur, de rendre visible l'approche conslructiviste du temps à laquelle nous adhérons.

soient à la fois spatiales - c'est-à-dire prédictives d'un certain rapport à la mobilité - et temporelles - c'est-à-dire relatives à une certaine espèce de temps. Pour ce faire, deux possibilités s'offrent à nous. En premier lieu, on peut partir de cas individuels. On se retrouve alors confrontés à une grande variété de catégories spatio-temporelles (définies comme des unités temporelles pertinentes du point de vue de la mobilité). Cette démarche est intéressante pour saisir très finement le grain fin du social. Toutefois, elle pose un réel problème de comparabilité. A l'inverse, on peut partir des catégories spatio-temporelles les plus communes et analyser la manière dont, par leur inégal investissement, elles contribuent à structurer des différenciations intra et interindividuelles. C'est précisément cette dernière option que nous avons choisie.

Par commodité, nous avons retenu deux catégories (spatio-temporelles) qui ressortent le plus dans les entretiens : le quotidien et le hors quotidien[17]. Pour alléger ce travail, au risque d'occulter le dialogue possible, et sans doute fructueux, entre ces deux temps de la mobilité, nous n'analyserons ici que le capital de mobilité quotidienne.

Les échelles du quotidien

Comme espace-temps, le quotidien est paradoxalement une catégorie « évidente », - nous feignons tous de savoir ce que recouvre cette notion - mais difficile à clarifier. Dans l'enquête, deux éléments nous ont semblé lui donner corps. En premier lieu, le quotidien est un espace-temps défini par des pratiques récursives, donc caractérisé par la répétition. Cette redondance peut être journalière, hebdomadaire ou mensuelle, etc. Toutefois, plus elle est récurrente, plus une pratique entre dans la quotidienneté. Pour la majorité des individus interviewés - exerçant tous une activité professionnelle salariée - la vie ordinaire est fortement marquée par ce retour des choses : leur capacité à restituer leurs pratiques spatiales et à engager un travail mnésique de structuration en s'appuyant sur des fréquences (« *tous les jours* », « *tous les lundis* », « *deux fois par mois* ») en constitue une preuve manifeste[18]. Bien sûr, la récursivité des pratiques varie selon les cas. Certains individus, en dehors du travail, revendiquent une déprogrammation et une improvisation de leur vie quotidienne dont ils cherchent à casser la routine. Il n'en reste pas moins qu'au final leurs pratiques observent une part variable, mais certaine, de rémanence. Cependant, cette répétition ne suffit pas à définir le quotidien. Encore faut-il donner à cette catégorie une dimension spatio-temporelle forte. Dans le discours des acteurs, il semble que le quotidien définit l'espace fréquenté ordinairement, auquel il accède concrètement dans la journée et situé autour de son ou de ses domicile(s)[19], ce qui ne veut pas dire

[17] Bien évidemment, la construction de ces catégories n'est pas sans poser de problèmes et chaque critère pourrait être discuté. Dans ce travail, nous avons tenté de prendre au maximum en considération le vécu individuel.

[18] De ce fait, nous croyons que la critique de J. Lévy à l'encontre de la notion de quotidienneté relève davantage d'une pétition de principe que de faits avérés (Lévy J., (2004), *Les échelles de l'habiter*, PUCA, Ministère de l'équipement, du logement, des transports et du tourisme.). Contrairement à ce que suggèrent quelques sociologies post-modernes, les récits individuels montrent que l'on est loin d'en avoir fini avec le temps industriel organisé et structuré par le travail. Si la flexibilité croissante du temps professionnel induit incontestablement une certaine souplesse (dont il faudrait mesurer avec rigueur l'intensité et les effets spatiaux), le quotidien de la plupart des individus que nous avons rencontrés, qui appartiennent aux classes moyennes salariées, nous a paru fortement marqué par ce retour des choses. Sans vouloir défendre à tous prix une thèse conservatrice, et plutôt que de chercher à en découdre hâtivement, ce débat devrait occasionner une investigation plus systématique, ce qui ne manquerait pas, à notre sens, de fournir des résultats plus nuancés.

[19] Bien entendu, on peut imaginer que le quotidien soit centré sur plusieurs espaces lors d'une vie partagée entre plusieurs résidences, à condition qu'à l'intérieur de chacune se mette en place une certaine forme de récursivité. Nous n'avons pas rencontré d'individu dans ce cas.

nécessairement à côté. En bref, c'est l'espace parcouru ordinairement autour de la maison. Dans la description de leurs pratiques spatiales, tous les individus, sans exception, érigent le domicile en point central et établissent une séparation entre le proche - l'espace auquel ils accèdent journellement -, et le reste, l'espace éloigné qu'ils ne pratiquent qu'en de rares occasions. Cette dissociation ne préjuge absolument pas de la taille de cet espace proche, de son échelle ou plutôt de ses échelles qui peuvent être plus ou moins vastes. Il définit seulement le quotidien comme l'espace du proche et le proche comme l'espace immédiatement accessible. On observera que les deux éléments de la définition se recoupent en partie, le récursif et le proche étant en partie corrélés[20]. Ainsi, pour répondre aux deux critères de définition, nous avons retenu comme appartenant à la mobilité quotidienne l'ensemble des déplacements qui ne présupposent pas un départ de plus de vingt-quatre heures et de nuit passée hors du domicile. Cette catégorie étant définie, tentons d'évaluer, tant du point de vue des pratiques effectives que du point de vue des représentations, un capital de mobilité quotidienne, et analysons la manière dont il contribue à discriminer et à distinguer les individus.

La mobilité quotidienne effective : un effet de lieu ?

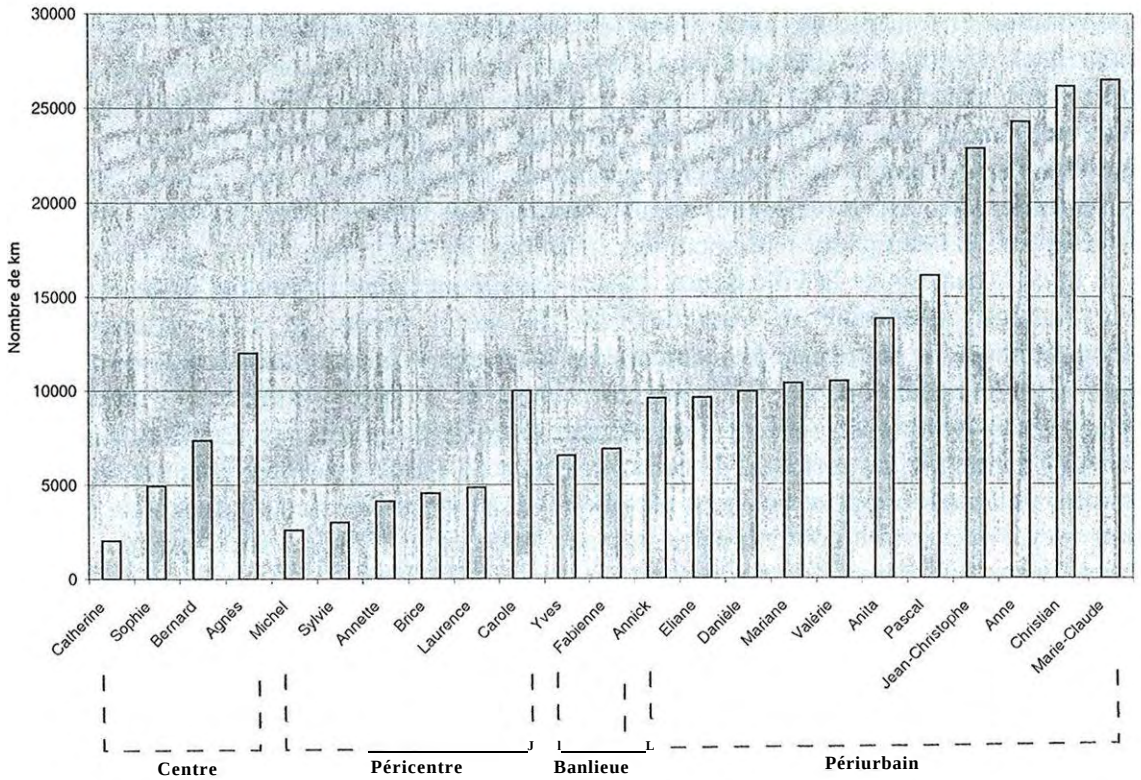
Pour mesurer la mobilité quotidienne, toutes les métriques ne présentent pas le même intérêt. Si la distance parcourue et la vitesse font apparaître une réalité nouvelle, bien différente des résultats obtenus pour la mobilité globale, à l'inverse, le nombre de déplacements n'apporte rien d'inédit, parce que les valeurs restent très proches des précédentes. Dans la mesure où nous consacrerons une analyse aux modes de déplacement - dans laquelle nous prendrons en compte la vitesse -, nous ne retenons ici que le premier indicateur. Sa mise à l'épreuve offre des résultats satisfaisants. Beaucoup plus sûrement que pour le capital de mobilité globale, la mobilité quotidienne, évaluée à l'aune de la distance parcourue, obéit à un « effet de lieu » (de résidence) : les habitants des périphéries tourangelles se déplacent davantage que les habitants des quartiers centraux et péricentraux. Toutefois, les chiffres permettent immédiatement de relativiser celte conclusion attendue en mettant en exergue une réelle hétérogénéité interne à chaque sous-espace, esquissant dans chacun des cas des profils socio-spatiaux nettement différenciés.

La distance parcourue au quotidien sur un an (Figure 2) montre qu'indépendamment de la volonté et de la conscience des individus, la mobilité quotidienne est soumise à un effet relativement mécanique lié à la position du lieu de résidence par rapport au centre de l'agglomération. En ce sens, les sept individus qui présentent la mobilité quotidienne la plus faible (inférieure ou égale à 5 000 km/an) sont exclusivement des habitants du centre ou du péricentre. Pour ceux-ci, la majorité des pratiques tient dans un rayon de deux à trois kilomètres autour de leur logement ce qui explique que, même en ayant des déplacements parfois nombreux, la distance parcourue sur l'année demeure faible. A l'inverse, cinq individus présentent une très forte mobilité quotidienne, supérieure à 15 000 km/an. La totalité d'entre eux sont des « grands » périurbains dont l'échelle de vie, non point limitée à la résidence et au travail, couvre l'ensemble de l'aire urbaine, contenue dans un rayon de quinze kilomètres autour du centre. En position intermédiaire, mais toutefois plus proche des habitants du centre que des périurbains, se trouvent les habitants de la périphérie immédiate, de St-Avertin ou de Joué, dont l'essentiel des pratiques se situent dans un rayon

[20] Toutefois, un cas particulier est constitué par les événements exceptionnels (non récursifs) qui adviennent à l'intérieur de cet espace de proximité: doit-on les inclure ou les exclure du quotidien? Un peu arbitrairement, dans la mesure où ils s'insèrent dans l'entrelacs des pratiques ordinaires, nous avons choisi de les y insérer.

de cinq à huit kilomètres. De la sorte, il semble que la mobilité quotidienne obéisse à une forte détermination de la position résidentielle en rapport avec la structure radio-concentrique et polarisée de l'aire urbaine tourangelle, et que l'inégale distribution du capital de mobilité quotidienne soit, de ce fait, fortement corrélée au capital résidentiel de situation. Toutefois, cette proposition, qui comporte une indéniable part de réalité, doit être immédiatement nuancée car si, globalement, plus on habite loin du centre plus on se déplace, il existe, au sein de chaque géotype de résidence, une grande hétérogénéité des situations et une « marge » pour les individus. Trois éléments, qui relèvent d'une compétence individuelle, modifient sensiblement cette disposition générale.

Figure 2 : Distance parcourue au quotidien sur un an (en km)



En premier lieu, une partie des individus les plus qualifiés (les médecins et quelques infirmières) présentent un quotidien « dilaté » qui dépasse les cadres de l'aire tourangelle et s'élargit à Paris (la capitale régionale et nationale)[21] et/ou à d'autres villes de la région (Angers, Orléans, Poitiers), pour des déplacements occasionnels mais réguliers (une à deux fois par mois) qui, parce qu'ils sont commis dans la journée, doivent être intégrés à l'espace quotidien. Cette compétence « interurbaine », qui font de ces derniers des « Métapolitains »[22], est liée à l'exercice professionnel mais également aux sociabilités et aux loisirs. D'une part, elle étend considérablement le quotidien des habitants du centre

[21] Depuis Tours, Paris fait figure de capitale régionale, [.'observation des pratiques individuelles montre que c'est la ville la plus fréquentée (après Tours), loin devant Orléans, *a fortiori* si l'on ne retient que les villes de rang supérieur.

[22] Cette catégorie, comme celles employées dans les lignes qui viennent, sera précisée au fur et à mesure de l'analyse. A titre provisoire, nous appelons « Métapolitains » les individus qui manifestent une capacité à maîtriser par le déplacement l'échelle interurbaine, c'est-à-dire à valoriser par le déplacement les ressources qu'offrent les villes de la région de rang égal ou supérieur.

comme dans le cas d'Agnès : sur un total d'environ 12 000 km, sa mobilité quotidienne tombe à 4 500 km si l'on soustrait ses nombreux voyages à Paris (7 500 km). Dans le même sens, ces déplacements interurbains renforcent le capital de mobilité quotidienne des grands périurbains comme Christian : sur les 26 000 km parcourus, 11 600 km (soit 44 %) concernent des mobilités interurbaines sans nuit passée hors domicile. Plus globalement, nous verrons que cette ouverture du quotidien à l'échelle interurbaine, dans la mesure où elle élargit considérablement l'horizon des pratiques et le référentiel spatial d'action constitue un élément essentiel de distinction socio-spatiale. Nous verrons également que le travail de valorisation sociale qui est associé renforce ce caractère distinctif.

Par ailleurs, un second aspect assouplit l'effet de lieu et constitue un facteur d'hétérogénéité interne. Parmi les individus habitant dans les quartiers centraux ou péricentraux, certains investissent, journellement ou presque, l'ensemble de l'agglomération et font preuve ainsi d'une réelle compétence « métropolitaine ». C'est le cas pour deux d'entre eux (Bernard et Agnès) qui, résidant aux Prébendes, travaillent en périphérie et y ont des activités hors-travail régulières (sport, sociabilité). C'est dans une moindre mesure le cas de Carole et de Laurence qui, sans travailler hors du centre, fréquentent régulièrement la périphérie proche et lointaine pour des raisons variées (activités culturelles, sportives, santé, achats, famille). Ces habitants des quartiers centraux et péricentraux se distinguent nettement des individus, de fait minoritaires, qui ne sortent qu'à de rares occasions de la ville dense, espace dans lequel tient l'essentiel de leurs lieux de vie (comme Catherine et Annette). De la sorte, même si cette compétence « métropolitaine » est distribuée de manière plus graduelle et moins schématique que ne le suggère cette présentation, les habitants du centre et du péricentre, loin d'avoir un quotidien urbain semblable, tendent à se partager entre deux archétypes. Celui du Local[23] qui, comme Catherine, ne sort qu'à de rares occasions du centre (quelques fois par an pour un concert, une randonnée, un achat en périphérie) et vit dans l'espace confiné d'un grand quartier - en l'occurrence contenu entre la place Rabelais et l'hôpital Clocheville - avec quelques incursions dans d'autres parties du centre (les Halles, la rue Nationale, les Studio) ; celui du Métropolitain[24] qui, comme Bernard, vit à l'échelle de l'agglomération et en pratique journellement plusieurs secteurs, le centre pour la résidence, Joué pour le travail, Chambray, Tours-Sud et St-Pierre pour le sport, Tours-Nord et La Riche pour les concerts de musique classique ainsi que de nombreuses communes périurbaines pour les randonnées dominicales. Nous verrons ultérieurement que les résidants du centre, même pour les Locaux de fait et de cœur, doivent de plus en plus mobiliser une compétence métropolitaine, de par l'évolution des structures (et de l'offre) urbaines.

Enfin, un troisième facteur de variation achève de relativiser l'effet de lieu. Bien que les habitants périurbains ont tous ou presque une mobilité quotidienne systématiquement supérieure aux autres, il existe entre ceux-ci de très fortes disparités, si ce n'est un clivage net. Alors que quatre ou cinq d'entre eux sont très mobiles et atteignent des scores supérieurs à 20 000 km par an, cinq autres connaissent une mobilité beaucoup plus réduite, située entre 8 000 et 10 500 km. L'observation minutieuse des grilles individuelles montre que dans le premier cas, les individus pratiquent généralement de nombreux secteurs de

[23] Nous qualifions de « Locaux » les individus qui, quels que soient leurs géotypes de résidence, vivent principalement à l'échelle infra-métropolitaine, dans un espace relativement confiné autour de leur domicile où se localise la plupart de leurs activités quotidiennes et dont ils ne sortent qu'en de rares occasions.

Nous qualifions de «Métropolitains» les individus qui, quels que soient leurs géotypes de résidence, monlrcnt à travers leurs pratiques effectives, mais aussi dans la description de leurs espaces de vie, une capacité à valoriser toutes les ressources qu'offre l'aire urbaine, sans limitation sectorielle.

l'aire urbaine, chaque jour, pour le travail, certes, mais également pour bon nombre d'activités extra-professionnelles : la culture, le sport, les amis, etc. Ce type correspond au profil métropolitain. Dans le second cas, en dehors du travail, les raisons de pratiquer d'autres secteurs de l'agglomération que celui du lieu de résidence sont peu nombreuses voire quasi nulles, et l'espace de vie se resserre tantôt sur la commune de résidence et les communes limitrophes, tantôt sur l'espace domestique. Là encore, nous pouvons qualifier de Locaux les individus qui, en dehors des navettes domicile-travail, ont un espace de vie centré pour l'essentiel sur leur commune (périurbaine) de résidence et les communes voisines (Valérie). A l'opposé, nous pouvons qualifier de Reclus[25] les périurbains qui, comme Annick, en dehors du travail, ont une fréquentation quasi nulle du centre de Tours et de ses périphéries immédiates et une pratique très faible de la commune périphérique et du petit « pays » dans lequel ils habitent.

Ces analyses nous permettent d'avancer les premières conclusions. Si, incontestablement, le lieu de résidence influe sur la mobilité quotidienne, ce qu'une étude sur un échantillon beaucoup plus large ne manquerait pas de confirmer, l'analyse individuelle des déplacements quotidiens effectifs fait apparaître au sein de chaque géotype de résidence des clivages nets qui résultent moins d'une inégale intensité de la pratique spatiale que de la taille plus ou moins large des espaces de vie, c'est-à-dire d'un investissement inégal des échelles de la ville, parfois réduit au quartier ou au petit pays, parfois couvrant l'aire urbaine, parfois englobant plusieurs aires urbaines et traversant plusieurs niveaux d'urbanité. En l'occurrence, pour étudier la manière dont les compétences et les appétences scalaires entrent dans la formation de l'identité spatiale, l'analyse des « représentations » apporte une contribution décisive.

Echelles d'identification et profils socio-spatiaux

Par delà les déplacements effectifs, la mobilité quotidienne peut être évaluée de manière qualitative à partir des représentations que l'individu fournit de son espace de vie ordinaire, notamment lorsqu'il précise ses limites et sa taille. Cette échelle d'identification définit, plus qu'un espace chargé de sens et de valeurs, un horizon constituant le référent spatial pertinent de son quotidien. Ce dernier ne calque jamais parfaitement l'espace des pratiques effectives. Bien qu'il tende à recouvrir l'espace le plus densément pratiqué, il procède d'une appréhension subjective ne retenant que l'espace familier, bien connu et bien approprié, excluant du même coup l'espace peu ou pas parcouru, méconnu et dans lequel l'individu se sent étranger. La détermination, pour chacune des personnes interviewées, de cette échelle d'identification, n'est pas sans poser de problèmes, car il existe une grande hétérogénéité du matériau. Pour une partie des individus, cette échelle est explicite et énoncée explicitement : l'individu désigne et délimite ce que lui semble être son horizon quotidien. A l'inverse, pour d'autres, la détermination de sa taille et de ses limites est plus délicate : elle n'a lieu que de manière implicite par l'évocation ponctuelle de ce qui est loin et de ce qui est proche, de ce qui est commun et de ce qui est étranger. Cette inégale capacité à circonscrire un espace pertinent doit être prise au sérieux et analysée en tant que telle car elle témoigne à notre sens d'un autre type de variation séparant ceux dont le quotidien est enserré dans un espace bien circonscrit par des limites « dures » et ceux dont le quotidien est plus ouvert, discontinu et balisé par des limites « molles ». Ainsi, la problématique de l'échelle croise-t-elle immanquablement celle de la configuration où se

[25] Nous appelons « Reclus » les individus qui, quels que soient leurs géotypes de résidence, en dehors des déplacements contraints visant à la satisfaction des besoins élémentaires, ont pour principal horizon quotidien leur logement.

jouent, dans la représentation que livrent les individus de leur quotidien, les figures du lieu, du territoire et du réseau. Partons donc à la recherche d'horizons aux tailles et aux géométries variables. Selon les individus, quatre échelles de vie peuvent être identifiées : celle de la résidence, du grand quartier ou du pays, de l'aire urbaine et de la région.

La figure du Reclus ou le logement comme principal horizon

Peut-être pensera-t-on qu'il est inimaginable ou exagéré de prêter à quiconque un horizon aussi limité que celui du logement. Pourtant, avec Annick et Sylvie, nous sommes bien dans ce cas de figure. Bien entendu, ces deux personnes ne sont pas totalement captives et sortent de temps à autres de chez elles. Bien que leurs sorties soient peu nombreuses et limitées principalement aux choses auxquelles elles ne peuvent échapper (le travail, les courses, la gestion de la famille), et que le temps passé au domicile est exceptionnellement élevé (5 822 h par an pour l'une, 6 306 h pour l'autre), il leur arrive ici et là de pratiquer plusieurs secteurs de l'agglomération. Néanmoins, ces déplacements effectifs sont trop occasionnels et/ou trop contraints pour que d'autres ensembles spatiaux, plus vastes que le domicile, soient véritablement investis et fassent sens. Ainsi, le lieu de travail est-il fréquenté journellement mais constitue-t-il une île en territoire étranger où l'on se rend et d'où l'on revient au plus vite. Il en va de même pour les lieux de courses. A l'inverse, les déplacements non contraints sont trop peu nombreux pour qu'émergent d'autres espaces d'identification à l'échelle de la ville. Les espaces de proximité, celui du quartier (en ville) ou de la commune (en périphérie) n'existent pas davantage : peu fréquentés pour Sylvie et délibérément esquivés pour Annick (« *Moi, je suis anti Villes-aux-Dames, même pour le pain* »), ils ne constituent en aucun cas des espaces pertinents de pratiques et encore moins des espaces valorisés et investis. A l'inverse, le domicile bénéficie d'un très fort investissement : lieu de vie quasi exclusif dans lequel se déroulent la plupart des activités quotidiennes hors-travail, c'est un havre où l'on se sent bien et dont on sort difficilement. « *Moi, je vais vous dire tout de suite, moi, j'aime bien mon petit cocoon, chez-moi. (...) J'ai horreur de ressortir de chez-moi le soir. (...) Je peux arriver le vendredi soir et ne sortir que le lundi matin, ça ne me dérange pas, au contraire* » nous dit Sylvie. Quant à Annick, « *Y'en a, s'ils sortent pas, ils sont malades. Moi, je serais malade si l'on me faisait sortir. J'aime bien être tranquille, chez moi* » nous confie-t-elle. Ainsi, le lieu domestique inspire le bien-être, le repos et la sécurité. Comparativement aux autres individus, il est surinvesti. Du coup, l'espace extérieur apparaît comme froid, terne et faiblement territorialisé : l'horizon quotidien est bien celui de la maison. Quelles significations et quelles raisons attribuer à une telle posture ?

Tout d'abord, évitons une erreur : la réclusion sur le domicile ne résulte qu'à la marge de contraintes matérielles liées aux moyens financiers ou au handicap physique. Quand elles le souhaitent, ces deux personnes sont capables de déployer des compétences métropolitaines, par exemple pour un papier administratif ou une course spécialisée. Seule Annick évoque une limitation financière, mais la relativise en mettant au premier plan un défaut de goût : « *Moi, j'aime pas sortir. Déjà, j'ai pas d'argent pour sortir, premièrement. Quand j'ai tout payé et que je veux entretenir un petit peu la maison. (...) Mais y 'a pas que la raison financière, j'aime pas sortir non plus.* ». Ainsi, la réclusion procède principalement d'un défaut d'appétence, caractérisé par une dépréciation systématique des sorties extra-domestiques. Toutefois, ce tempérament a pour chacune une signification différente. Pour Sylvie, nous verrons que cette survalorisation de l'espace domestique est une conséquence directe d'une conception du temps libre comme temps inactif de reconstitution mais aussi d'une certaine conception de la femme et de son rôle ménager,

liées dans les deux cas à l'incorporation d'un habitus populaire . Pour Annick, nous savons que la réclusion, nettement plus défensive, procède du sentiment d'insécurité et de vulnérabilité sociale qu'elle éprouve quand elle est au dehors, sentiment qui provient doublement de l'intériorisation d'un culture paysanne de l'immobilité et de sa position sociale fragile de femme veuve et mère de fille handicapée[27]. Ainsi, cette disposition « casanière » doit son origine à des conditions biographiques spécifiques d'incorporation et de pérennité de schèmes - et de rôles - socio-culturels dans lesquels la maison, pour la femme, occupe une place centrale, alors même que l'espace péridomestique[8], qui constituait auparavant le prolongement de la maison, a en partie disparu. A cela, certains événements (comme le veuvage ou le handicap d'un enfant) peuvent transformer cette disposition « positive » en disposition « défensive », témoignant alors d'une vulnérabilité sociale. Socialement et sexuellement située, cette disposition n'apparaît pas tant chez les femmes à faible niveau de revenu et de qualification, mais surtout chez celles qui, d'origine populaire (ouvrière ou paysanne), ont conservé (en partie) les modèles de conduite et le rapport à l'espace qu'elles ont apprises, parfois en dépit de leur ascension sociale. C'est ainsi que l'on peut expliquer, par exemple, la tendance à la réclusion de deux infirmières, Annette et Eliane.

Les territoires du grand quartier et du pays des Villageois[29]

Entre le domicile et l'aire urbaine, il existe une échelle d'identification intermédiaire qui, pour les habitants du centre, s'apparenterait au « grand quartier » (le quartier de résidence et les quartiers mitoyens) et pour les périurbains au « pays » (la commune de résidence et les communes limitrophes). Cette échelle intermédiaire apparaît chez des individus dont les pratiques spatiales s'effectuent principalement - jamais exclusivement - dans un secteur de l'aire urbaine. Parcouru journellement en tout sens, cet espace péridomestique est bien connu, balisé et surtout circonscrit par l'individu comme son champ d'action quotidien par delà lequel il ne se sent plus chez lui mais en terrain étranger : c'est dire que dans des cas extrêmes, cette « extension » est constitutive du soi.

Carole, résidant dans le péricentre, illustre particulièrement bien le premier cas. Nous décrirons avec précision son attachement au quartier Paul-Bert et les valeurs qui le sous-tendent : le grégarisme familial, la sécurité, la convivialité[30]. Mais ce quartier est également le cœur d'un ensemble élargi dans lequel s'inscrivent une majorité des déplacements et des lieux de vie. A part le lieu travail - conçu comme un isolât en territoire étranger - et quelques autres lieux fréquentés sous la contrainte (comme l'orthoptiste à Amboise) ou très occasionnellement (comme le Bois-des-Hâtes ou la Forêt de Chinon), un grand nombre de ses lieux de vie se situent dans un cercle de quelques kilomètres centré sur le quart nord-est de l'agglomération, avec au centre le quartier Paul-Bert, et autour, quelques extensions : la zone commerciale de Tours-Nord, l'avenue Maginot et l'avenue de l'Europe, et plus ponctuellement, Chanceaux-sur-Choisille et

Nous allons explorer plus en détail celte relation ultérieurement : Deuxième partie, chapitre 3, p. 201.

[27] Là encore, nous analyserons ultérieurement la genèse de cette disposition. Deuxième partie, chapitre 3, p. 205.

[28] Nous qualifions de péridomestique l'espace de proximité situé autour de la maison et immédiatement accessible, c'est-à-dire parcourable dans un temps très court. Celui-ci correspond en zone dense à un « grand » quartier et en zone périphérique à celle du petit pays centré sur la commune.

[29] Nous appelons « Villageois », les individus vivant dans un espace confiné autour de leur domicile mais pour qui, à la différence des Locaux, l'importance de cette échelle de pratique est redoublée par une forte identification.

[30] Voir Deuxième partie, chapitre 4, p. 228-232.

Rochecorbon. Alors que le quartier Paul-Bert concentre les deux tiers des déplacements quotidiens, le grand quartier en regroupe les quatre cinquièmes. Sans surprise, cet espace densément pratiqué est défini par Carolc comme l'horizon pertinent de son quotidien et fait l'objet d'un travail d'identification particulièrement manifeste dans ses propos : « *Ah, si j'achète»* nous dit-elle, *«c'est dans le coin. Ah oui, je changerai pas du tout. Et franchement, je vais ci Tours-Centre pour aller travailler à Bretonneau, c 'est tout. Mais vous me verrez jamais à Tours-Sud. Faut vraiment que ce soit exceptionnel, qu 'on m 'invite ci manger. Sinon, jamais. Moi, je vis sur Tours-Nord. En plus, on a tout. Je passe très peu (de l'autre côté de la Loire)... C'est marrant, je connais des gens qu 'habitent Tours-Sud et qui me disent : « je viendrais jamais habiter à Tours-Nord ». C'est fou, la limite. La Loire fait que... Je connais des gens qui me disent : «Ah non, non, Tours-Nord, tu rigoles, Tours-Sud, oui ». Et moi je leur dis : « Moi, vous voyez, Tours-Nord, oui, Tours-Sud, non ». Je fréquente peut-être des gens qui sont très casaniers, je sais pas. Moi, je m'y sens bien. Pourquoi se retrouver déséquilibré dans un endroit où moi je serai pas bien, mes enfants seront pas bien ?».* Ce propos livre un bel exemple de convergence entre l'espace « pratiqué » et l'espace « approprié », constitué en attribut territorial de l'identité individuelle. A l'occasion, nous remarquerons que cette forme particulière de territorialisation s'appuie doublement sur un processus d'identification (Moi = Tours-Nord) et sur l'établissement d'une limite entre le pratiqué et le moins pratiqué, le connu et l'inconnu, le familier et l'étranger, limite qui prend en l'occurrence appui sur la Loire. Pour ces raisons, nous avons semble-t-il affaire à une configuration canonique : le territoire.

L'exemple de Valérie obéit au même modèle et montre que cette identification à une échelle intermédiaire existe également en périphérie. Cette fois-ci, ce n'est plus le quartier ou le grand quartier, mais l'espace de la commune et des communes voisines, ce qu'on pourrait appeler le « pays », qui cristallise l'identité. A nouveau, le processus d'identification n'est pas fortuit et détaché des pratiques effectives. Valérie effectue les trois-quarts de ses déplacements sur les communes du Val-dc-1'Indre : Monts, où elle réside, Artannes ensuite, mais aussi Thilouze et Montbazon. Si l'on ajoute à ces communes Joué et Chambray, qui constituent sans aucun doute des extensions de cet horizon local, nous atteignons quatre-cinquièmes de ses déplacements. Hormis pour le travail, pour les tournois de basket des enfants, pour quelques rendez-vous de santé, le cœur de l'aire urbaine est profondément ignoré. La majorité des activités sociales (les courses, les activités des enfants, les loisirs sportifs ou culturels, les sociabilités amicales ou familiales) tiennent dans cet espace intercommunal périphérique. Pour les services plus rares (banque, pédiatre, achats anomaux), Chambray, mais surtout Joué, servent davantage de substitut à Tours que de relais. Comme pour Carole, cet espace « pratiqué » est fortement investi de sens. On peut rapidement retrouver les conditions d'émergence de ce « territoire » en invoquant certaines conditions biographiques. Comme Carole, Valérie a presque toujours habité Monts où elle a passé son enfance et son adolescence, et dont elle ne s'est éloignée que pour un court moment. L'attachement à cet espace s'est constitué dans le temps et se fonde principalement sur des habitudes (« *Ici, on a nos habitudes* ») qui désignent à la fois des repères matériels connus mais également tout un réseau relationnel familial et amical constitué de longue date et qui ne s'est jamais rompu. Comme chez Carole, ce système d'interconnaissances ajoute une dimension sécurisante et conviviale aux valeurs écologique et sécuritaire (la tranquillité) qui expliquent le choix résidentiel. Pour cette raison, elle présente bien un profil semblable.

L'archipel des Métropolitains

Les Reclus et les Villageois sont minoritaires. La plupart des personnes interrogées ne s'identifient pas à un territoire de proximité mais ont pour horizon quotidien « l'archipel métropolitain », c'est-à-dire un ensemble de lieux de vie plus ou moins disjoints et disséminés dans l'aire urbaine. La ville, dans sa globalité, constitue un espace de vie entièrement accessible et ouvert dans lequel s'inscrit l'ensemble des pratiques. A l'inverse des Villageois, la majorité des déplacements de ces Métropolitains n'a pas lieu à l'échelle du grand quartier ou du pays. Jean-Christophe et Christian, avec neuf-dixièmes de leurs déplacements en dehors de leur commune de résidence et des communes voisines, constituent les exemples les plus typiques. Dans la plupart des cas, ce ratio se situe autour des deux-tiers (72% par exemple pour Pascal, 61% pour Marie-Claude). Dans ce contexte, il n'est pas étonnant qu'en dehors de leur domicile, ces individus se caractérisent par une faible territorialisation des espaces péridomestiques, le quartier ou la commune n'étant que très rarement mentionnés et jamais revendiqués comme principal horizon. A l'inverse, les espaces investis sont multiples, hétérogènes quant à leurs formes et à leurs significations, et distribués dans plusieurs secteurs de l'aire urbaine. Cet horizon métropolitain apparaît dans certaines descriptions, comme celle d'Anne au sujet de ses pratiques commerciales, qui témoigne d'une fragmentation spatiale du quotidien : « *Pour mes courses, je vais à Auchan St-Cyr, parce qu'ici (au Super U de Mont louis), j'y vais souvent, mais il n'y a pas tout. (...) Je vais à St-Cyr (plutôt qu'à Tours-Nord, à St-Pierre ou à Chambray) parce que j'aime pas les ploucs. Y'a jamais de monde aux caisses. Les rayons sont bien tenus et j'y trouve beaucoup de produits variés. Par contre, pour la viande, j'achète jamais en supermarché. Je vais à Monllouis chez le boucher qu 'est bon. Pour les andouilletles, je prends chez Légal à la Ville-aux-Dames. Pour le fromage, c 'est pareil, je prend chez France Fromages aux Halles. Et puis, je fais aussi les marchés. Avant j'allais à Velpeau, maintenant, je vais à Amboise ou à St-Pierre. Ca dépend des jours où je travaille* ». Trois éléments caractérisent les Métropolitains. En premier lieu, contrairement aux Villageois, toute la ville leur paraît proche, immédiatement accessible, à portée de main. Sur le modèle de Pascal, beaucoup ont vécu en Région parisienne et trouvent, comme sa femme, l'aire urbaine tourangelle très accessible : « *Quand tu viens de la Région parisienne, t'es habitué à prendre ta voiture et à circuler beaucoup. Etre excentré par rapport à l'hôpital, ça ne pose pas de problème. Moi, c'est vrai que j'ai même travaillé à Artannes en habitant Luynes. Il n'y a pas beaucoup de gens qui iraient jusqu'à là-bas, de Luynes. On n 'a pas la même notion des distances et de l'espace temporel. Ici, tout paraît près* ». Deuxième point, et c'est une conséquence du sentiment d'accessibilité, toute la ville constitue pour les Métropolitains un champ des possibles où, en fonction des goûts et des dispositions individuelles, des ressources diverses peuvent être valorisées, en dehors de toute problématique liée à la distance. C'est exactement ce que nous dit Anne ci-dessus quand elle affirme fréquenter le centre commercial le plus éloigné de son domicile parce qu'elle y trouve le cadre et les produits qui lui plaisent. De cette « liberté » naît le « zapping territorial », à savoir la capacité d'expérimenter et de choisir entre plusieurs types de lieux indépendamment des contraintes de distance, élément qui constitue un caractère essentiel du Métropolitain. Conséqucmment aux deux premiers, le troisième élément tient à la configuration spatiale obtenue. Alors que le Reclus a pour horizon quotidien un lieu unique et le Villageois un territoire, le Métropolitain tend à présenter son espace de vie comme un archipel densément parcouru, donc marqué par la discontinuité. Les lieux ou les territoires pertinents sont disjoints : ici apparaît un lieu isolé (un lieu de travail, une salle de concert, un magasin), là un territoire (un espace fini densément pratiqué tel le centre-ville), là un autre lieu isolé. Dans le cas de déplacements denses et

éclatés dans toute l'aire urbaine, la représentation territoriale tend à l'emporter sur la représentation en archipel. Toutefois, cette représentation de la ville comme espace continu n'est jamais achevée et n'est jamais l'objet d'un quelconque processus d'identification.

L'ouverture interurbaine des Métapolitains

Il existe une catégorie de Métropolitains à part. Pour ceux-ci, l'espace du quotidien dépasse le cadre de l'aire urbaine tourangelle et s'élargit à d'autres villes, dans un petit nombre de cas à des villes de même rang (comme Orléans, Angers ou Poitiers), dans la majorité d'entre eux à Paris qui cumule depuis Tours les rôles de capitale de région et d'Etat. Pour ces individus, sans être journalière, la mobilité interurbaine est banale. Elle représente par exemple 50 déplacements sur l'année pour Christian (dont 26 pour Paris), 40 pour Marie-Claude (dont 20 pour Paris), 30 pour Agnès (sur Paris) et 18 pour Jean-Christophe, sans compter bien sûr les déplacements dans d'autres villes ayant occasionné au moins une nuit en dehors du domicile et décomptés dans les voyages professionnels, qui peuvent représenter beaucoup, et dont la prise en compte pourrait être discutée . Toutefois, la mesure de cette compétence « métapolitaine » ne se limite pas, loin s'en faut, aux pratiques effectives. Deux éléments qualitatifs interviennent. En premier lieu, contrairement aux autres, les Métapolitains, rompus aux technologies de déplacement rapides et habitués aux déplacements interurbains, ont tendance à définir comme proches des espaces qui pour les autres sont lointains. Manifestement peu sensibles au coût de la mobilité rapide - ils se font payer leurs déplacements professionnels ou ont les moyens de se payer les « extras » -, ils calculent en temps « *Paris n 'est qu 'à une heure !* » (Agnès), là où d'autres calculent en kilomètres « *C'est quand même ci 250 km !* » (Sylvie). L'usage du TGV, qui pour la plupart du temps correspond à un temps « plein », introduit de la continuité là où la voiture, par l'attention qu'elle mobilise et par sa rugosité, établirait une discontinuité . En conséquence, et c'est le deuxième point, les Métapolitains tendent à considérer Paris et les autres villes comme des extensions de leur propre ville, comme une partie intégrante de leur horizon quotidien. Quand elles témoignent d'une urbanité supérieure comme Paris, leur pratique augmente le nombre ainsi que la qualité des ressources accessibles et mobilisables, et élargit considérablement le champ des possibles : centres de recherches et de formation, musées nationaux, grandes expositions, grands spectacles d'arts vivants, galeries d'art, densité et diversité de l'offre commerciale, etc. Tel est le cas de Bernard : « // *nous arrive d'aller à Paris pour voir une représentation. En gros, on va une ou deux fois par an à Paris pour aller voir un spectacle. (...) C'est pour des choses qui se passent sur Paris et viennent pas ci Tours ».*

Toutefois, la consommation de services de niveau supérieur n'épuise pas le sens de cette intégration interurbaine. Ces extensions sont pour la majorité des Métapolitains des espaces bien connus et territorialisés de longue date dans lesquels l'attachement au cadre urbain - il y a toujours pour eux une sorte de magie et un plaisir certain à aller à Paris - est renforcé par la présence d'un réseau familial cl/ou amical dense. Il faut dire que sur les six médecins, cinq sont originaires de Paris ou de sa banlieue. Agnès fournit un bon exemple de l'intégration de Paris intra-muros dans son univers quotidien: «Ce/ *m'arrive, le*

Effectivement, les voyages professionnels (supposant donc une ou plusieurs nuits en dehors du domicile), dans la mesure où ils sont fréquents chez les médecins et touchent à une activité quotidienne, auraient sans doute pu être intégrés dans l'analyse de la mobilité quotidienne. Si nous ne les avons pas pris en compte dans la statistique, nous en tenons compte dans l'évaluation de leur compétence métapolitaine.

[3] Tel est par exemple le cas d'Agnès : « ***Nous,*** *dès* ***qu*** *'on peut, on prend le train, comme ça on peut bosser et en une heure on est à Paris ».*

dimanche, quand j'ai rien ci faire ici, j'ai envie de voir mes potes, je prends le train à dix heures et je vais passer le dimanche ci Paris comme ça, comme toi tu peux aller voir des copains dans le coin. (...) Je fais souvent du roller sur les quais, j'essaie de voir la famille, les copains et je me fais une exposition de peinture en même temps ». Ainsi, Agnès marque-t-elle l'importance de ce réseau de lieux et de sociabilité ouvert sur Paris dans la structuration de son quotidien. En outre, on remarquera ici le double travail d'équivalence et de distinction (« *Comme toi tu...* ») qui suggère que cette ouverture (et cette identité) métapolitaine constitue une marque particulièrement forte de distinction sociale.

La typologie précédente montre que les critères qualitatifs fondés sur les représentations individuelles qui, sans les recouper totalement, convergent avec les pratiques effectives, discriminent fortement les individus. Elle définit quatre tailles d'horizons quotidiens, et permet d'identifier, pour chaque individu, une échelle de référence, elle-même prédictive d'une forme spécifique de configuration : alors que l'espace de vie du Reclus se résume à un lieu, celui du Villageois prend plutôt la forme d'un territoire, quand celui du Métro ou du Métapolitain s'organise davantage en réseau. L'étude des conditions sociales et biographiques de possibilité montre que cette échelle d'identification est fortement déterminée par des schèmes spatiaux et socio-culturels incorporés dans certains contextes familiaux et éducatifs antérieurs, dotés d'une réelle inertie. Nous aurons l'occasion de conforter cette interprétation.

La relation aux différentes échelles

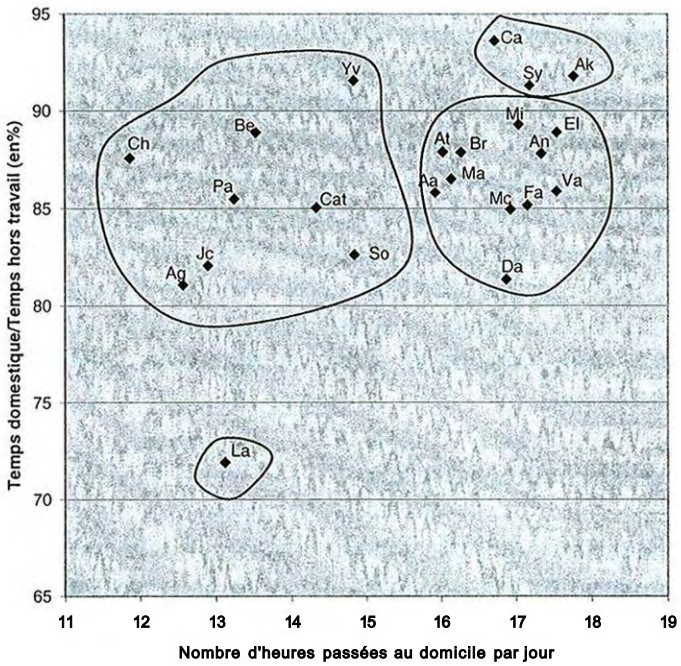
S'il existe pour chaque individu une échelle plus signifiante que les autres qui définit les limites et la taille de son horizon quotidien, nous ne pouvons pas pour autant écarter du champ d'analyse la relation qu'un individu entretient avec les autres échelles. Dans la plupart des cas, en dehors de l'échelle de « croisière », d'autres niveaux spatiaux sont qualifiés et existent, soit simultanément lorsqu'un individu, en décrivant une journée ordinaire, fait référence à plusieurs espaces pertinents de l'action (la maison pour la vie familiale, son quartier ou sa commune pour l'école des enfants et ses activités sportives, l'agglomération pour son travail et pour les courses, et pourquoi pas l'échelle régionale pour un rendez-vous spécifique) ; soit selon des temporalités différentes, par exemple entre les déplacements journaliers et ceux plus occasionnels. Cette possible multiplication des échelles pratiquées, qualifiées et signifiées, invite à étudier la relation des individus interviewés à chacune d'elle en précisant son intensité et ses formes d'investissement. Pour ce faire, il faut définir pour chaque niveau des critères d'évaluation et de mesure.

Tous casaniers... mais certains plus que d'autres

Les critères retenus pour définir la relation à l'espace domestique associent des indicateurs quantitatifs tels que le temps passé au domicile et des déclarations qualitatives sur le rapport au logement, sur l'intensité et la forme des activités domestiques. Avant même d'entrer dans le détail, remarquons que pour l'ensemble des personnes interrogées, le logement est l'espace du quotidien le plus puissamment investi et celui qui contribue le moins à les différencier (Figure 3). D'une part, parce que le temps qu'ils y passent n'est jamais inférieur à 12 heures par jour (en moyenne) et représente au minimum les deux-tiers du temps hors-travail. D'autre part, parce que c'est incontestablement l'espace où tous les individus réalisent le plus grand nombre d'activités sociales et des plus diverses, y compris des activités de temps libre. Enfin, parce que cet espace est systématiquement l'objet d'une forte territorialisation et constitue le lieu de vie et d'identification de l'individu et, pour la

plupart, de la famille. Même si les cas extrêmes échappent sans doute à notre échantillon, nous pouvons légitimement penser que nous sommes dans une société domestique, c'est-à-dire dans laquelle la résidence occupe une place centrale dans l'univers quotidien, tant par le temps qu'on y passe que par sa charge symbolique. Cette tendance générale rappelée, il existe néanmoins une réelle diversité des situations. En croisant les critères précédents évoqués, nous avons défini quatre types.

Figure 3 : La territorialisation domestique



Le premier est représenté par une seule personne, Laurence. Pour celle-ci, le temps passé au domicile est peu important, entre 12 h et 13 h heures par jour. Dans son cas, la relative faiblesse du temps domestique n'est pas liée à un temps de travail exceptionnellement élevé comme pour les médecins mais à une moindre part du temps domestique dans le temps hors-travail, celui-ci étant inférieur à 72 %. Ce ratio, peu élevé par rapport aux autres individus, s'explique par le grand nombre de sorties hors-travail et par le temps relativement important passé sur d'autres lieux, principalement pour les loisirs. Celui-ci est à mettre en perspective avec la revendication par Laurence d'une grande activité urbaine - déjà mentionnée : « *L'après-midi, ça m'arrive pas souvent de rester chez moi. En général, je bouge. Je vais à la piscine, je vais voir une copine ou je vais faire un tour à la Fnac. (...) Le soir, c 'est pareil, on n 'est pas souvent Ici. Ca arrive souvent qu 'on soit invités chez des copains à bouffer ou qu 'on se retrouve en ville pour un resto* ». Dans son cas, nul doute que sa faible territorialisation domestique (relativement atypique), est à mettre en rapport avec son statut de jeune adulte, vivant en couple, mais dégagée de toute obligation familiale, et accordant une très grande valeur à la sociabilité et aux activités de temps libre qui se déroulent pour l'essentiel en dehors de la maison. Toutefois, si cette personne aime *« bouger* » et n'imagine pas épuiser tout son temps libre chez elle, et se place en ce sens aux antipodes des casaniers, elle ne dévalorise pas pour autant son logement, bien au contraire : à ses heures, Laurence profite de sa maison et adore y bricoler"[33]. Ainsi, même

[33] **La déclaration d'un intense bricolage domestique contrecarre en partie l'affirmation précédente : « *Moi* *je prends* *mon* *pied le soir à bricoler chez-moi. Je* *fais* *(ont : je vois trier les photos, faire de la peinture ou* *m'amuser à faire des colliers de tresse. ».***

lorsqu'il est moins investi en temps, le domicile n'en conserve pas moins une très haute valeur symbolique et une indéniable centralité.

Le second groupe, composé de huit personnes, rassemble la totalité des médecins. Ceux-ci ont pour caractéristique de passer relativement peu de temps à leur domicile (entre 10 h 30 et 14 h 30 par jour) du fait de leur intense activité professionnelle. Par contre, en dehors de leur travail, ils passent plus des quatre cinquièmes de leur temps chez eux. Ce « rattrapage » domestique hors-travail a plusieurs causes. La fatigue associée à l'exercice professionnel, et aux longues journées, est souvent mentionnée pour justifier ce ressourcement : « *Je travaille entre 50 et 60 heures par semaine* » nous dit Agnès, « *Des fois, je suis fatiguée. A force, parce que quand je travaille trois semaines non stop sans week-end, en travaillant le samedi matin et le dimanche matin et envoyer sur la semaine, c'est vrai que le dimanche et même le soir, je fais plus grand chose. J'ai plus le courage d'aller faire certaines choses que j'ai envie de faire. Si j'ai travaillé trois semaines d'affilée et que j'ai un dimanche de libre, j'ai aucune envie de bouger, je reste chez moi* ». Mais c'est le relatif sentiment d'abandon de la famille - provoqué par les surcharges professionnelles -, et le devoir *«d'être un peu là»* qui expliquent le plus fréquemment l'investissement compensatoire, durant le temps libre, du logement, comme l'affirme Pascal : « *Le soir, c'est plutôt un temps familial parce que j'ai pas le temps de faire autre chose, de sortir pour des loisirs. Déjà, je suis claqué, et puis en plus j'ai envie de les voir (sa femme et ses filles) parce que je ne les ai pas vues* ». Paradoxalement, ce temps domestique reconstitutif et familial est parfois davantage vécu sur le mode de « l'obligation » que du choix : d'aucuns expriment leurs regrets de ne pas sortir plus et de ne pas faire davantage de choses en dehors de la maison. Nous trouvons également dans ce groupe deux infirmières célibataires dont le faible temps domestique s'explique par le cumul de gardes professionnelles et d'un temps de loisir extra-domestique important.

Le troisième groupe rassemble dix personnes qui passent un temps important à leur domicile (entre 14 h 30 et 18 h par jour) et une très grande partie de leur temps hors-travail (entre 85 et 90 %). Mais ce n'est pas tant les chiffres - assez contrastés - que l'émergence d'un sentiment casanier qui fédère ce groupe. Pour la plupart, ils rapportent des propos semblables à ceux de Valérie : « *Oui, moi je suis casanière : je vais pas nécessairement bouger. Je peux rester une journée à la maison sans bouger ma voiture, ça ne me gêne pas du tout en fait. C'est pas parce que j'ai du temps libre que je vais sortir et aller traîner les magasins* ». Dans ce groupe, le temps domestique, en dehors des activités contraintes, capitalise une bonne partie voire l'essentiel des activités de loisir : lecture, télé, vidéo, musique, bricolage, décoration, jardinage, couture, etc. Tous ces individus reconnaissent passer beaucoup de temps à leur domicile et présentent cela comme un choix : ils aiment bien « *être tranquilles* », chez eux. Une partie significative avoue même avoir souvent la flemme de sortir parce qu'ils se sentent bien à la maison.

Sylvie et Annick, dont nous avons déjà évoqué les cas, auxquelles il faut adjoindre Carole, atteignent le sommet de l'échelle avec des temps records passés au domicile (plus de 17 h quotidiennes) mais surtout en y passant plus des neuf-dixièmes de leur temps hors-travail. Cet enracinement domestique est associé, on l'a vu, à une très grande valorisation du logement dans lequel tient à peu près toute leur vie et auquel sont associées des valeurs très importantes comme le repos, la tranquillité, la sécurité qui, par négation, contribuent à dévaloriser l'espace extérieur.

A partir de cette typologie, nous avons gradué de un (+) à quatre (++++) la relation de chaque individu au logement (Figure **6).**

Grandeurs et ignorances des espaces péridomcstiques

Comme pour le domicile, on peut évaluer la relation qu'entretient chaque individu à l'espace de proximité en croisant des indicateurs quantitatifs et qualitatifs. Toutefois, contrairement au cas précédent, la définition - et donc la délimitation - de cet espace ne va pas de soi. Elle constitue une opération problématique qui implique de définir ce qui est proche et ce qui ne l'est pas. Dès lors, soit l'on s'inscrit dans une démarche phénoménologique et l'on cherche à mettre en exergue les différences dans la construction du proche - c'est d'une certaine manière le fil que nous avons suivi dans le repérage des différents horizons -, soit l'on définit la proximité *a priori,* en imposant une même définition pour tous, et l'on essaie de mesurer le rapport différencié des individus à celle-ci. C'est cette seconde démarche que nous mettons en œuvre ici. Cependant, cette dernière n'est pas sans poser de problèmes et implique d'établir des critères de définition, notamment pour que cet espace péridomestique observe une certaine pertinence et offre les conditions d'une comparabilité. Pour ce faire, nous nous sommes fondés sur deux catégories d'éléments. En premier lieu, les enquêtes individuelles montrent que, pour bon nombre d'individus, la majorité des pratiques tient dans un espace circonscrit et rapidement accessible depuis le domicile, plus grand que le quartier mais beaucoup moins grand que l'aire métropolitaine. C'est ce que l'on peut appeler la sectorisation des pratiques[34]. Cet espace correspond approximativement à un « grand quartier » pour les habitants du centre, à la commune pour ceux de la périphérie proche, à la commune et aux communes voisines pour ceux de la grande périphérie. L'utilisation d'un seuil temporel inférieur à dix minutes a le mérite de définir le proche comme l'immédiatement accessible, en fixant une valeur commune et comparable pour tous les habitants, sans toutefois remettre en cause l'idée qu'à mesure que l'on s'éloigne du centre, par effet de moindre densité et d'accélération des vitesses, les espaces péridomcstiques sont topographiquement plus vastes[35]. Ce seuil permet de mesurer la part des déplacements péridomcstiques dans le nombre total de déplacements. Cependant, les pratiques effectives ne suffisent pas à définir les espaces de proximité qui recouvrent, selon les individus, des réalités très différentes, certains (et sans doute une majorité) les appréhendant en vrais métropolitains, notamment par une fréquentation très sélective et non exhaustive des lieux et des personnes. Pour cette raison, il faut donc faire intervenir plusieurs critères qualitatifs. Premièrement, l'espace de proximité ne prend de sens que s'il se fonde sur une connaissance relativement exhaustive, sur un grand nombre d'habitudes ainsi que sur de multiples repères matériels et symboliques construits dans la durée. Deuxièmement, il apparaît d'autant mieux que l'on y réalise non pas tant des activités « utilitaires » (fréquentation des services de proximité)

[34] Un travail réalisé récemment portant, entre autres, sur les pratiques citadines des habitants du Nord de l'agglomération confirme largement cette hypothèse. Voir Breton M., « Centralité et pratiques citadines », in Thibault S. (1998), *Centralité émergente : le Nord de Tours,* PUCA, Ministère de l'équipement, du logement, des transports et du tourisme.

[35] Si l'on retient le seuil de 7 à 8 nui (qui semble être le plus pertinent sur l'aire urbaine), on peut considérer au regard des vitesses de circulation (en choisissant le mode le plus rapide dans chaque espace considéré, le vélo pour le centre, la voiture pour la périphérie) que l'espace péridomestique équivaut à un cercle d'un et à deux kilomètres de rayon en zone dense, soit un « grand quartier » (centre et péricentre), à un cercle de quatre à cinq kilomètres de rayon en zone moyennement dense, soit une « grosse » commune (périphérie proche), à un cercle de six à sept kilomètres de rayon en zone peu dense, soit une commune et les communes mitoyennes (périphérie lointaine). C'est sur cette base temporelle que nous avons estimé la part des déplacements péridomcstiques dans la mobilité quotidienne.

que des activités qui amorcent ou actualisent un réseau d'interconnaissances localisé (marché, associations et clubs locaux, fêtes, etc.). Enfin, cet espace achève de trouver du sens quand il est structuré par un réseau familial et/ou amical puissant qui lui donne tout son sens et toute sa chair.

Toutefois, remarquons que cette territorialisation péridomestique (évaluée à la lumière de ces indicateurs qualitatifs) tend à s'établir à deux niveaux[36]. Pour une partie des individus elle s'appuie plutôt sur une conquête de l'espace très étroit qui enserre la maison, celui du quartier ou de la commune, avec pour centre son marché (ou son supermarché) et quelques autres lieux où s'entretient le jeu des interconnaissances locales (la sortie de l'école, le jardin public, le petit commerce, l'église, le gymnase). C'est chez ces vrais Villageois que nous trouvons les plus grandes marques d'identification locale. Pour d'autres, l'investissement des espaces péridomestiques recouvre une échelle un peu plus vaste, celui du grand quartier (en ville) ou de plusieurs communes (en périphérie), où le sens de la proximité s'étiole un peu, avec une gestion un peu plus sélective et un peu moins exhaustive des lieux et des personnes, une pratique des lieux à la « métropolitaine », c'est-à-dire sans nécessaire recherche de rencontres personnalisées. Dans ce cas, l'identification locale est souvent beaucoup plus faible, voire quasi nulle. Il existe bien entendu entre ces deux formes idéal-typiques un gradient que nous devons prendre en compte dans le travail de différenciation.

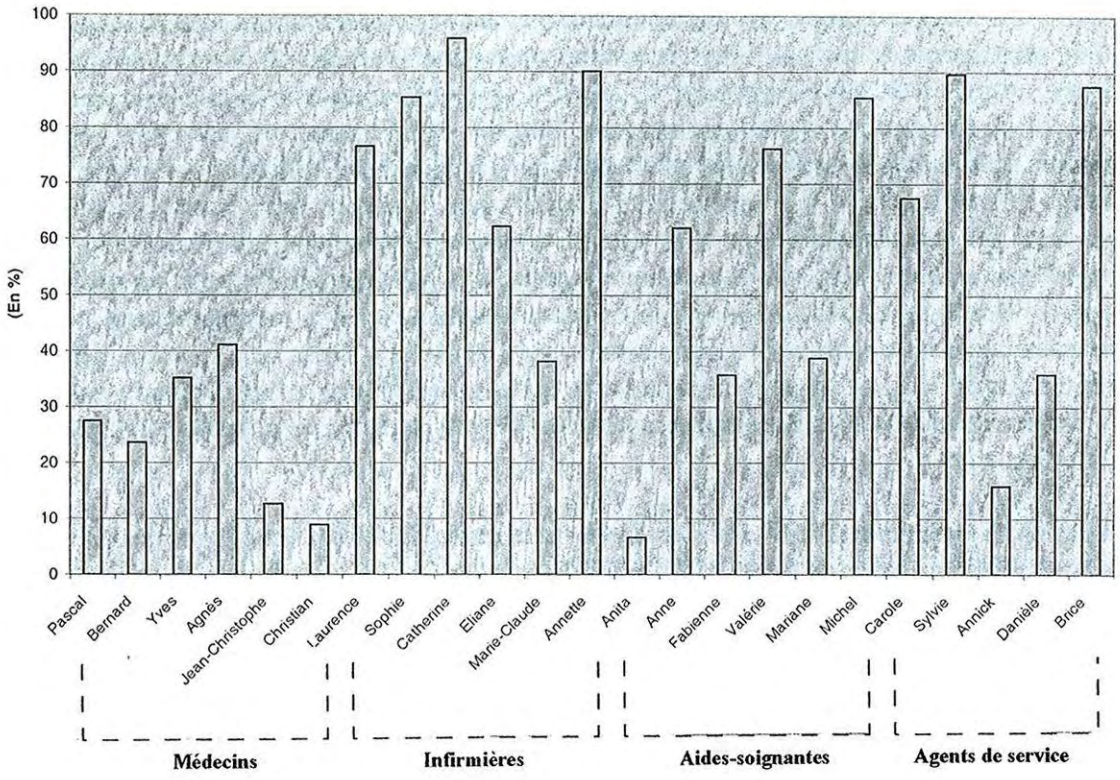
Un premier ensemble d'individus se distingue par un poids très important des pratiques péridomestiques au sein de la mobilité quotidienne. Pour onze personnes, plus des deux-tiers des déplacements quotidiens ont lieu dans un espace de huit minutes autour de leur domicile et, pour sept d'entre elles, cette part représente plus des quatre cinquièmes (Figure 4). Toutes ces personnes ont en commun de réaliser la plupart de leurs activités ordinaires dans un espace temporel et topographique circonscrit. Six d'entre elles travaillent à moins de huit minutes de leur domicile. La totalité fréquente les espaces commerciaux de proximité : petits commerces, marchés et supermarchés. La plupart ont des activités de loisirs sportifs ou culturels (quand elles en ont) à faible distance, dans les équipements disponibles à proximité. Enfin, elles ont tous dans cet espace de proximité des sociabilités plus ou moins fortes : de simples connaissances pour Michel et Catherine ; un réseau d'amis pour Valérie ; un réseau familial local puissant pour Sophie, Carole, Valérie ou Sylvie. Souvent conquis dans la durée et associé à un réseau d'interconnaissances stable et durable, les espaces péridomestiques sont, pour tous ces individus, fortement investis. Ce groupe comprend la totalité des habitants du centre et du péricentre, exceptés ceux qui, comme Agnès et Bernard, travaillent en banlieue. Leur présence massive tendrait à confirmer l'hypothèse selon laquelle les individus résidant en zone dense ont une inclinaison à vivre dans un espace restreint, densément parcouru et fortement territorialisé[37]. Toutefois, nous verrons que l'espace péridomestique n'a pas systématiquement le même sens pour eux et qu'ils ne sont pas tous des Villageois. Secondement, ce groupe compte une partie des périurbains qui, tout en travaillant par nécessité au cœur de l'agglomération, vivent en marge du pôle urbain, principalement sur leur commune de

[36] Nous avons imaginé pendant un temps scinder l'échelle péridomestique en deux, celle du quartier et celle du grand quartier. Sans doute cela aurait-il permis de distinguer très nettement les « péridomestiques villageois » des « péridomestiques métropolitains ». Toutefois, nous avons préféré garder l'unité scalaire qui semblait se dégager des pratiques concrètes pour montrer ensuite que le mode de territorialisation discrimine moins deux classes d'individus mais établit plutôt un gradient. Par contre, nous avons pris en compte ce gradient dans la typologie.

[37] Cette hypothèse a été avancée par J. Lévy. In Pinson D., Thomann S., *La maison en ses territoires*, L'Harmattan, p. 5-10.

résidence et les communes voisines. Nous aurons l'occasion de montrer que pour eux, le retranchement local et la fuite de la ville dense participe de la production d'une idéologie anti-urbaine. Cependant, cette apparente convergence que suggèrent les pratiques effectives et qui transcende les géotypes résidentiels masque une réelle hétérogénéité[38].

Figure 4 : Part des déplacements pćridomestiques dans la mobilité quotidienne



Fédérés par une pratique péridomestique intense, tous ces individus (qu'ils soient du centre ou de la périphérie) n'observent pas le même rapport à l'espace local. Le matériau qualitatif permet de différencier trois types. Le premier (symbolisé dans la Figure 6 par ++++), regroupe les deux individus (Carole et Valérie) pour qui l'espace local (celui du grand quartier et du pays) constitue un espace d'identification construit dans la durée et marqué par une charge affective et relationnelle très forte, et qui, comme nous l'avons évoqué précédemment, constitue l'horizon quasi-exclusif du quotidien, un territoire parfaitement connu, parcouru et fortement signifié en dehors duquel (il y a une frontière) ils se sentent étrangers. C'est précisément ces deux individus que l'on pourrait qualifier de Villageois. Ces villageois « purs », dans la ville d'aujourd'hui, sont de fait très minoritaires. A l'opposé, quatre individus (Danièle, Laurence, Annette et Sylvie) présentent une pratique péridomestique aussi intense mais, pour elles, nous n'observons

[38] On pourrait s'attendre à ce que le géotype de résidence joue un rôle décisif dans le sens que revêt l'espace péridomestique pour les individus. Bien entendu, l'espace immédiat comprend davantage de densité et de diversité au centre qu'en périphérie et l'on pourrait imaginer que ce différentiel d'urbanité ***a priori*** change profondément sa signification. Les cas individuels que nous avons étudiés nous montrent que ce facteur de différenciation peut exister (Sophie, Catherine, Laurence) mais n'est pas systématique puisque l'on trouve beaucoup de personnes dont le rapport aux espaces péridomestiques est absolument identique dans des contextes résidentiels opposés (Valérie et Carole). Cela étant, un élément demeure capital : il n'y a que dans la zone dense où, grâce à la densité et la diversité, on peut se comporter comme un vrai métropolitain (en ayant une appréhension très sélective des lieux et en fuyant les relations interpersonnelles), tout en ayant la quasi totalité de ses pratiques concentrées dans un espace restreint.

aucun processus de qualification, de valorisation et d'identification à cet espace local (++). La périphérie très immédiate (celle du quartier) est très peu mobilisée tandis que le réseau d'interconnaissances et la territorialisation des activités quotidiennes a lieu davantage à l'échelle du grand quartier, de manière discontinue, donc sur le mode métropolitain. Pour ceux-ci, en dépit d'une vie centrée sur une échelle péridomestique, la notion de « village » paraît relativement incongrue. Entre ces deux types, six individus (Anne, Michel, Eliane, Catherine, Sophie, Brice) occupent une position intermédiaire (+++). Comme les Villageois, ils ont une pratique intense de leur quartier ou de leur commune (et souvent de son centre : marché, place ou centre commercial) où ils ont leurs habitudes et leurs relations construites dans la durée mais, à la différence des Villageois, cet espace n'est pas un espace exclusif et limité dans lequel ils vivent retranchés mais un espace ouvert dont ils sortent régulièrement, non sans plaisir. Ainsi, à pratique égale, en fonction de l'ancienneté de l'ancrage résidentiel, de la conquête de la proximité immédiate et de son caractère exclusif ou non-exclusif, borné ou ouvert, le sens attribué aux espaces péridomestiques s'exprime sous une forme et avec une intensité variable.

Quel que soit son hétérogénéité interne, ce premier ensemble d'individus s'oppose en tout point à un deuxième groupe (symbolisé par 0), composé de quatre personnes, qui se caractérise par une très grande faiblesse des pratiques péridomestiques, celles-ci représentant moins de 15 % de leurs déplacements quotidiens. Remarquons que ce groupe comprend quatre périurbains pour qui la périphérie est principalement une campagne « résidentielle », resserrée autour du domicile. Jamais nulle, la fréquentation des espaces de proximité est extrêmement marginale et limitée à un très faible nombre d'activités sociales, une ou deux au plus : fréquentation occasionnelle du supermarché et du centre de St-Pierre-des-Corps pour Annick ; fréquentation du marché de Monts et du buraliste d'Artannes pour Anita ; dépose des enfants à l'école ou au judo pour Jean-Christophe ; activités de pleine nature autour du domicile pour tous sauf pour Annick. Dans les quatre cas, les sociabilités locales sont faibles. Elles sont nulles pour Annick et Anita, et limitées à un ou deux couples pour Christian et Jean-Christophe qui ont sympathisé avec leurs voisins. Fédéré par ce faible niveau de pratique, chaque cas pourrait toutefois être traité individuellement. Alors qu'Annick réside dans « sa » commune depuis vingt ans, elle revendique une réelle stratégie d'évitement. A l'inverse, Anita est nouvelle arrivante dans sa commune mais aimerait à terme faire un effort d'intégration. Pour Jean-Christophe et Christian, cette intégration locale existe mais de manière extrêmement sélective, l'attraction métropolitaine (pour leur travail comme pour leurs loisirs et leurs sociabilités) étant relativement forte.

Entre les deux, un troisième groupe (symbolisé par +), composé de huit individus, se caractérise par une pratique péridomestique moyenne, située entre 25 et 40 % des déplacements quotidiens. Pour ceux-ci, la vie quotidienne se place préférentiellement à l'échelle de l'aire urbaine, leurs lieux de vie, notamment de travail, étant éloignés. Néanmoins, celte inclinaison métropolitaine n'exclut pas des pratiques locales régulières et nombreuses, l'espace péridomestique ayant la plupart du temps du sens. Plusieurs facteurs expliquent cette territorialisation « locale ». Pour les habitants du centre (Bernard et Agnès), c'est l'accès rapide et direct à un nombre important de services urbains depuis la résidence qui explique cette part du local : le supermarché, le marché, les magasins du centre mais aussi les lieux culturels situés dans un rayon proche définissent une échelle de proximité caractérisée par l'usage d'un mode de déplacement pédestre. Pour une part non négligeable de leur quotidien, ils ressemblent aux habitants « centraux » du premier groupe. Toutefois, même si quelques éléments de sociabilité apparaissent ici et là, il n'y a

pas pour eux d'identification au quartier. Pour les habitants périurbains, les facteurs d'émergence d'un échelon local sont plus diversifiés. La gestion des enfants (nourrice, école, crèche, activités des enfants) constitue de loin l'élément le plus décisif et commun à tous, quoique dans des proportions variables selon les sexes. Pour d'autres, les pratiques commerciales comptent beaucoup (Marie-Claude). Pour d'autres encore, la pratique de loisirs dans une association ou un club local accroît, comme les sociabilités, l'importance de cette échelle de vie. Mais globalement, l'identification aux espaces péridomestiques est faible et cet horizon n'est jamais exclusif ni même prépondérant.

Nous le savons désormais : la relation à l'échelle locale n'est pas indépendante de la relation à l'espace métropolitain.

Tous métropolitains de fait mais pas de cœur

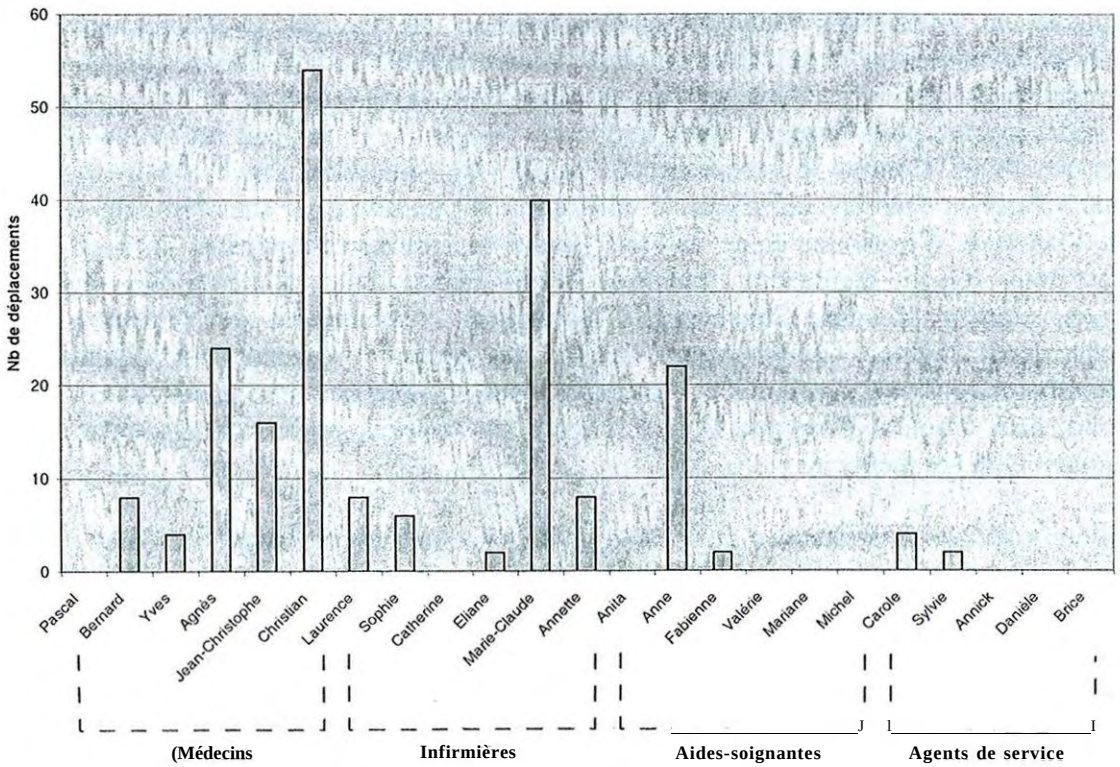
Assez logiquement, l'observation des pratiques effectives tend à montrer que ceux qui investissent l'échelle péridomestique investissent peu l'échelle métropolitaine et vice versa. Toutefois, la relation des individus à l'échelle métropolitaine[39] ne correspond que partiellement au décalque inverse de la relation aux espaces péridomestiques car si les pratiques effectives jouent, elles ne peuvent suffire à nourrir la typologie. Remarquons d'emblée que toutes les personnes, quels que soient leurs niveaux de pratique, peuvent manifester, certes à des degrés variables, une compétence métropolitaine : même Annick, dont on sait combien elle est recluse, est capable de prospecter dans toute l'aire urbaine pour accéder à tel ou tel service ou acquérir tel ou tel bien rare. C'est donc moins la capacité que l'usage effectif et l'appétence qui vont permettre de différencier des types de rapport à l'espace métropolitain. Un premier ensemble d'individus (0) se caractérise par une mobilité métropolitaine très faible (inférieure à 15 %). Les ressources métropolitaines ne sont exploitées qu'à de rares occasions, pour des choses auxquelles elles ne peuvent pas échapper : travail, démarches administratives, achats de biens rares, services très spécialisés comme pour des démarches de santé (orthoptiste, ostéopathe, etc.). Pour ceux-ci, sortir de leur logement, de leur « quartier » ou de leur « pays » a toujours quelque chose d'obligé. Valérie, Carole, Annick, Eliane et Annette sont dans ce cas. Un deuxième groupe (+) se caractérise également par une assez faible utilisation des ressources métropolitaines mais sait, à certains moments, les valoriser avec beaucoup plus d'intensité. Il s'agit principalement d'individus résidant en centre-ville et exploitant positivement les ressources de la périphérie le week-end : salles de concerts, espaces de pleine nature ou encore visite d'amis. Si la majorité de leurs sociabilités sont péridomestiques, ils ont aussi des amis ou de la famille dans le reste de l'aire urbaine qu'ils visitent occasionnellement. On trouve ici Brice, Laurence, Sophie ou Catherine. Une troisième catégorie (++) rassemble des personnes qui, cette fois-ci, présentent un profil nettement plus métropolitain. Les déplacements de proximité sont minoritaires et leurs lieux de vie sont relativement éclatés dans l'aire urbaine dont elles pratiquent plusieurs secteurs de manière régulière pour des choses contraintes, mais aussi également non contraintes. Elles savent y valoriser des ressources et ont un réseau de sociabilité à cette échelle. Le dernier ensemble (+++) regroupe des personnes dont toutes les activités sociales sont disséminées dans l'agglomération et impliquent une mobilité permanente. En outre, tout leur paraît proche et accessible, et la ville en entier constitue leur quartier. On retrouve ici les « grands métropolitains » : Marie-Claude, Jean-Christophe, Christian, Pascal.

[39] Nous avons défini comme métropolitaines les pratiques qui sortent de l'espace immédiatement situé autour de la maison et qui se localisent dans un autre secteur de l'agglomération. Dans la continuité de la définition de l'échelle péridomestique, nous avons retenu ici un seuil temporel supérieur à huit minutes.

L'inégale compétence métapolitaine

Pour mesurer la relation des individus à l'échelle interurbaine, nous avons mis en œuvre plusieurs indicateurs. D'une part, nous avons quantifié pour chaque individu le nombre de déplacements interurbains sur un an (Figure 5). Remarquons en premier lieu que ce nombre est toujours très faible et ne dépasse pas, dans le meilleur des cas, **4**,5 % de la mobilité quotidienne ; c'est dire si les déplacements interurbains, même pour les individus les mieux disposés, restent marginaux[40]. C'est la raison pour laquelle nous les avons présentés en valeurs absolues et non en valeurs relatives. Parmi ces déplacements, nous avons dissocié deux niveaux. D'une part, nous avons dénombré les déplacements vers Paris, qui fournissent un bon indicateur de l'accès à la capitale régionale/nationale, donc de la consommation d'un niveau d'urbanité supérieur. D'autre part, nous avons quantifié les déplacements vers les autres aires urbaines de rang égal ou supérieur, Châteauroux et *a fortiori* Blois constituant des cas limites[41]. Outre ces critères quantitatifs, nous avons pris en compte, pour certains individus dont les chiffres nous semblaient mal refléter le caractère Métapolitain (car ces villes sont souvent pratiquées sur plusieurs jours et échappent au quotidien), des critères qualitatifs tels que le sentiment d'accessibilité aux autres villes, la connaissance de celles-ci et la présence en leur sein d'un réseau de sociabilité. Quatre types ont été identifiés.

Figure 5 : Nombre de déplacements interurbains (sur un an)



[40] Bien entendu, il faut tenir compte ici de l'effet de champ lié au travail hospitalier qui a interdit la rencontre de personnes habitant dans une autre ville et travaillant à Tours, ou inversement.

[41] Les déplacements vers les villes de rang inférieur (Saumur, Chinon, Château-Renault) ont été relégués dans les mobilités infra-régionales.

Pour un bon quart des individus, l'horizon quotidien ne dépasse pas l'aire urbaine de Tours **(0).** Sur une année, aucun déplacement quotidien n'a lieu vers la capitale ou vers une autre ville. Non que ces espaces ne peuvent pas être fréquentés mais, s'ils le sont, ce qui n'est pas toujours le cas, c'est dans une temporalité qui échappe au quotidien, celle du week-end ou des vacances. Plus que les chiffres, l'analyse de discours montre que Paris n'est jamais évoqué ni aucune des autres grandes villes, l'aire tourangelle constituant un espace autosuffisant. On trouve dans ce cas Anita, Danièle, Brice, Valérie, Marianne, Michel et Annick. Pour un autre quart, à bien des égards fort proche du groupe précédent, les déplacements interurbains existent mais sont vraiment anecdotiques : ils ne représentent guère plus de huit déplacements à l'année et jamais plus de deux vers Paris (+). Les déplacements sont trop exceptionnels et trop fortuits pour être intégrés dans le quotidien. Rarement liés à la recherche d'un niveau d'urbanité supérieur (seules Sylvie pour le shopping et Eliane pour une manifestation sont allées à Paris), ces déplacements sont plutôt « obligés » par une visite familiale (Annette, Fabienne) ou par la gestion des activités des enfants (Carole).

Avec le troisième ensemble d'individus (++), nous franchissons un seuil : ceux-ci manifestent une réelle compétence interurbaine même si, pour une partie d'entre eux, celle-ci est sous-exploitée. Cette compétence se mesure entre autre par le rapport qu'ils entretiennent avec Paris. Pour une part significative d'entre eux, ils ont vécu à la capitale ou en banlieue pendant longtemps, y ont leurs repères et la connaissent bien. Ils y ont un réseau de sociabilité, familial et/ou amical, parfois étoffé. Paris leur paraît proche et très accessible. Toutefois, la fréquentation de la capitale n'est pas toujours à la hauteur de leur compétence interurbaine. Catherine et Pascal, par exemple, ne présentent aucun déplacement interurbain. Néanmoins, l'observation des voyages professionnels et des week-ends montre qu'ils se déplacent régulièrement à Paris et dans d'autres grandes villes (Bruxelles, Strasbourg). D'une certaine manière, il en va de même pour Yves et dans une moindre mesure pour Bernard. Avec le dernier groupe (+++), le seuil est moins qualitatif que quantitatif. Comme le groupe précédent, ils s'agit majoritairement d'individus ayant vécu à Paris ou dans une autre grande ville, qui y ont un réseau de sociabilité dense et qui ont l'habitude d'exploiter et de valoriser toutes les ressources qu'offre un haut niveau d'urbanité. Ils ont également l'habitude de fréquenter d'autres métropoles régionales (Lyon, Nantes, Rennes, Strasbourg, Montpellier) et maîtrisent les technologies du déplacement rapide. Toutefois, par rapport au groupe précédent, les déplacements interurbains sont plus nombreux et d'une fréquence plus élevée (entre une à quatre fois par mois), ceci d'autant plus que l'on y adjoint les voyages professionnels, relativement fréquent pour les médecins.

Pour conclure, l'évaluation de la relation de chaque individu aux différentes échelles permet de complexifier l'appréhension des profils socio-spatiaux en évitant de réduire la réalité à une typologie ternaire qu'offre la seule prise en compte de l'échelle d'identification. Le tableau de synthèse ci-dessous, même s'il présente l'inconvénient de gommer les subtiles nuances biographiques, présente un double intérêt. D'une part, il témoigne de l'extrême diversité et complexité des cas individuels et donne à penser que, du point de vue des échelles de la mobilité quotidienne, nous sommes dans une société de plus en plus différenciée. Toutefois, cette manifeste individualisation n'exclut pas d'identifier de réelles proximités entre certains individus et d'opérer un travail de discrétisation à plusieurs niveaux, des différences les plus grossières aux variations les plus fines. Globalement, si les profils socio-spatiaux ne sont pas ou faiblement corrélés au géotype de résidence, ils apparaissent en revanche fortement corrélés à la catégorie

socioprofessionnelle : ainsi les échelles domestique et péridomestique sont-elles hégémoniques pour la majorité des personnes les moins qualifiées (ASH, AS) alors que les échelles métropolitaine et métapolitaine constituent l'apanage des personnes les plus qualifiées (médecins) tandis qu'au niveau intermédiaire (IDE), les profils sont plus équilibrés (Figure 6).

Figure 6 : Les échelles du quotidien

	Echelles / Individus	Domestique	Péridomestique	Métropolitaine	Métapolitaine	Types
Médecins	Pascal	+	+	+++	+++	A1
	Bernard	+	+	++	++	A1
	Yves	++	+	++	++	A2
	Agnès	+	+	++	+++	A1
	Jean-Christophe	+	0	+++	+++	A3
	Christian	+	0	+++	+++	A3
I.D.E	Marie-Claude	++	+	+++	+++	A1
	Sophie	++	+++	+	++	B1
	Catherine	++	+++	+	++	B1
	Laurence	0	++	++	++	B3
	Eliane	++	+++	0	+	C1
	Annette	++	++	0	+	C1
A.S	Anita	++	0	++	0	B2
	Anne	++	+++	++	++	B2
	Fabienne	++	+	++	+	B2
	Valérie	++	++++	0	0	C1
	Marianne	++	+	++	0	B2
	Michel	++	+++	+	0	C3
A.S.H	Carole	++++	++++	0	+	C1
	Sylvie	+++	++	+	+	C3
	Annick	+++	0	0	0	C2
	Danièle	++	++	++	0	C3
	Brice	++	+++	+	0	C3

Au-delà de cette architecture d'ensemble dont nous allons essayer d'expliquer les ressorts, un second niveau de différenciation fait apparaître des formes de variations individuelles fines dont la mise à jour et l'explicitation impliquent une prise en considération de la singularité des cas. Ne souhaitant pas surcharger démesurément le texte par l'analyse détaillée des systèmes individuels, nous avons choisi de présenter quelques exemples de manière cartographique : la comparaison des différentes cartes des déplacements réalisés sur un an, tout en confirmant les formes de différenciation collective, rend particulièrement visibles les fines variations individuelles (Figure 7.a.b.c.d.e.f.g.h).

Présentation de la cartographie des systèmes de mobilité individuels

La présente cartographie s'inscrit dans le prolongement d'une tentative de représentation des espaces de vie initiée en maîtrise[42] et en parallèle des recherches effectuées au sein du module 1 du programme de recherche SCALAB[43]. Elle permet de représenter la totalité des déplacements effectués par un individu sur un an à partir des déclarations effectuées durant l'entretien dirigé[44]. Initialement, une carte devait être réalisée pour chaque individu, ce matériau descriptif devant constituer - à la place des nombreux graphes proposés - le principal support d'analyse. En raison de leur relative sophistication et de notre incapacité à réaliser seul et

[42] Cailly L. (1998), ***Territorialité(s),*** *représentations et pratiques spatiales de quelques habitants périurbains,* Mémoire de maîtrise, Université de Tours.

[43] SCALAB, *«.Echelles de l'habiter-»,* Convention AOI-09, PUCA, Ministère de l'Equipement, des transports, du Logement, du Tourisme et de la Mer.

[44] Voir présentation des entretiens dirigés, p. 23.

dans des délais acceptables une carte pour chaque individu, nous n'en proposons qu'un petit échantillon (huit cas) et leur donnons un autre statut : la juxtaposition de ces cartes, prises pour leur valeur d'exemple et venant suppléer une collection probablement indigeste de monographies, permet d'illustrer, du point de vue du volume, des échelles, des motifs, des modes et des configurations des systèmes de mobilité, les fines variations interindividuelles. Le travail de représentation cartographique, puisqu'il redouble l'activité de construction de la réalité sociale que constitue l'entretien dirigé, mérite d'être présenté, justifié et discuté afin d'en évaluer la pertinence et d'en poser les limites.

Le choix de conserver une métrique topographique, alors même qu'une cartographie apparente a été réalisée en utilisant une métrique «temporelle»[45], ne va guère de soi : il se fonde, nous l'avons dit, sur l'hypothèse selon laquelle la maîtrise de la distance euclidienne, parce qu'elle a un coût, demeure un enjeu et un principe essentiel de différenciation sociale. Dans le texte qui précède, cette hypothèse a été validée. Il faut désormais mesurer les avantages et les inconvénients que présente l'usage de cette métrique. Dans l'objectif de cartographie!· les déplacements réalisés par un individu sur un an, elle comporte un principal défaut. Ne pouvant étendre à l'infini, pour des raisons évidentes, la taille du support papier, l'usage d'une métrique euclidienne implique d'utiliser plusieurs fonds, à différentes échelles et communs à tous les individus. Cela introduit une discontinuité scalaire - et visuelle - particulièrement forte et tout à fait arbitraire :;le choix de l'échelle des fonds tout comme la représentation d'une pratique à une échelle plutôt qu'à une autre dépend exclusivement de contraintes techniques du type, « c'est lisible, pas lisible », « ça tient, ça ne tient pas». C'est précisément pour éviter ce travers, et donc pour représenter l'ensemble des pratiques sur un même plan, qu'il a été décidé, au sein de l'équipe Scalab, d'utiliser une métrique temporelle. F.xcepté ce défaut d'importance, l'usage d'un fond topographique présente plusieurs intérêts qui s'avèrent primordiaux dans l'analyse des pratiques spatiales. D'une part, dans un contexte occidental marqué par une culture « euclidienne », il conserve un plus grand niveau de réalité : proche de notre manière habituelle de nous représenter l'espace, il est, selon nous, plus parlant. D'autre part, il conserve les orientations et les localisation précises, ce qui permet d'identifier des logiques de sectorisation, de territorialisation intense de certains espaces et, plus globalement, d'organisation. Enfin, il permet de mettre en perspective les pratiques individuelles avec d'autres référents géographiques : limites administratives, axes de circulation, densités humaines et économiques, gradients d'urbanité, etc. Pour l'ensemble de ces raisons, la métrique topographique nous semble plus productive que la métrique temporelle à laquelle nous ne savons pas (encore ?) donner beaucoup de sens.

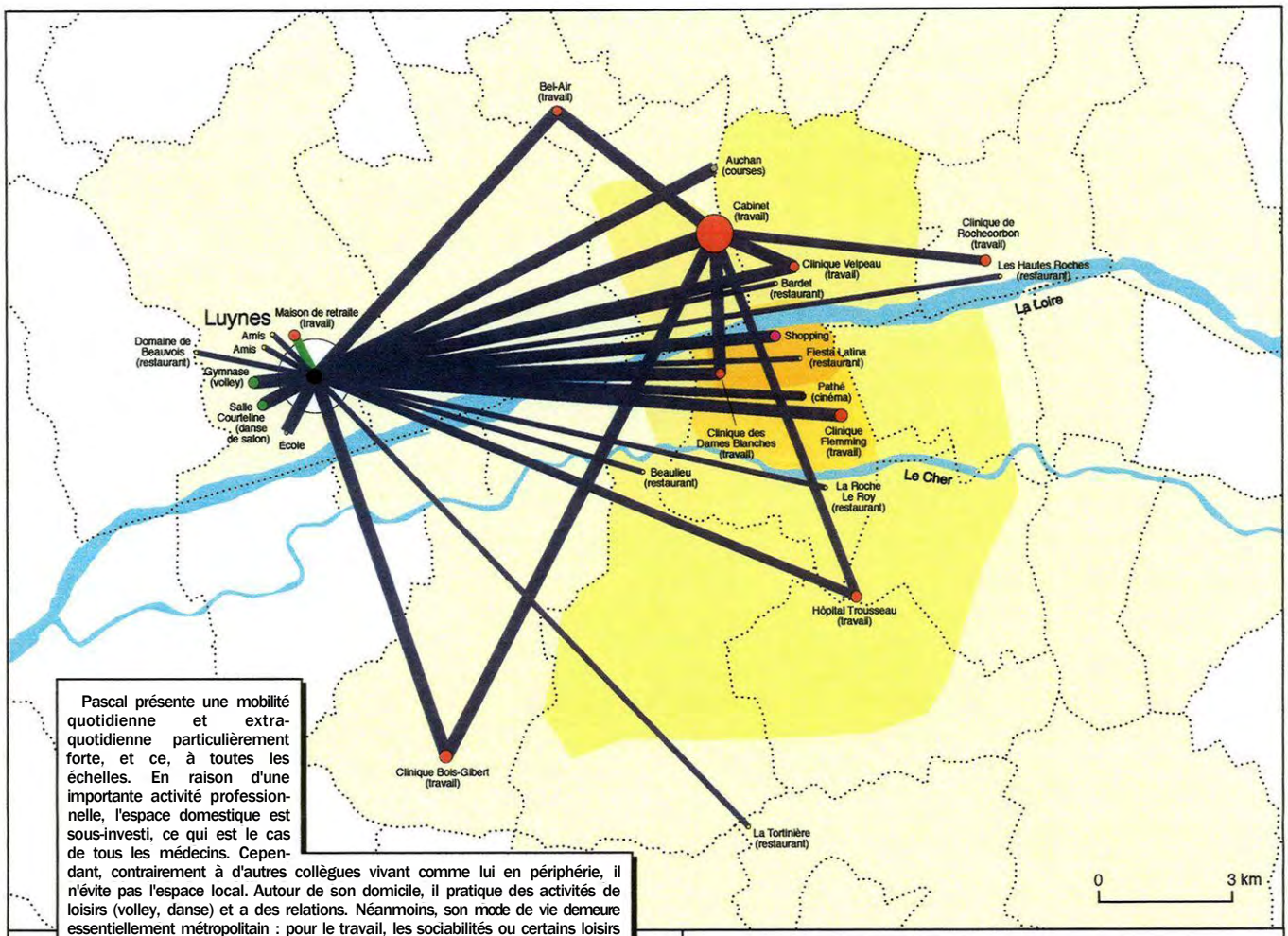
En dehors du choix de la métrique d'autres problèmes cartographiques se sont posés. *Les lieux* cartographiés correspondent à ceux évoqués durant l'enquête. Evidemment, en fonction du degré de précision et d'exhaustivité du discours, les résultats sont très différents. Certains ont, par exemple, détaillé tous les lieux commerciaux qu'ils fréquentent dans le centre de Tours (Sophie) quand d'autres ont choisi de regrouper tous ces lieux dans une même catégorie désignée « centre-ville » (Pascal). Dans ce cas, le centre-ville, représenté sous forme de lieu, est en réalité une aire. De la sorte, les représentations varient sensiblement selon les plus ou moins grandes généralisations commises par les individus en situation d'entretien. *La taille des cercles* vise à évaluer le temps.passé dans les différents lieux: si son évaluation fût parfois approximative, sa représentation pose peu de difficultés car les cercles sont strictement proportionnels. Seul est problématique le choix des proportions, le rapport des temps passés au lieu pouvant aller de 1 à 6000 ! Dans ce contexte, il est impossible que les cercles figurant les lieux fréquentés pour un temps très court soient parfaitement lisibles. La représentation des *activités aux lieux* pose un problème de catégorisation qui, comme tout exercice de ce type, est très discutable et comporte une part toujours importante d'arbitraire. Nous ne rentrerons pas dans le détail des choix effectués. Ces « activités », représentées par une couleur à l'intérieur du cercle, ont pour principal intérêt de visualiser des grandes catégories de pratiques : l'activité précise, énoncée par l'individu, est indiquée à côté de chaque lieu entre parenthèses et en dessous du nom que l'individu lui a attribué : il n'en reste pas moins que ces indications demeurent générales et éludent souvent la multiplicité des activités sociales réalisées dans un seul et même lieu. *Les flux* ont une importance décisive puisqu'ils indiquent l'intensité, la forme et le mode des déplacements. Les contraintes graphiques empêchent de traiter les fréquences de manière proportionnelle, celles-ci variant d'I (une fois par an) à 365 (tous les jours) : cela oblige à construire des classes qui, parce qu'elles produisent par nature des effets de seuil, demeurent, même après des choix difficiles, peu satisfaisantes. *Les modes de transport,* représentés par une couleur affectée aux flux pose un autre type de problème, moins lié à la représentation elle-même qu'aux sources : durant l'enquête, pour chaque type de déplacement, les individus tendent à généraliser, gommant l'usage exceptionnel des modes alternatifs : il est probable que, de ce fait, la représentation, soit relativement homogénéisante. Cette tendance serait d'ailleurs valable pour les autres informations.

[45] Scalab, *Op. Cit.*

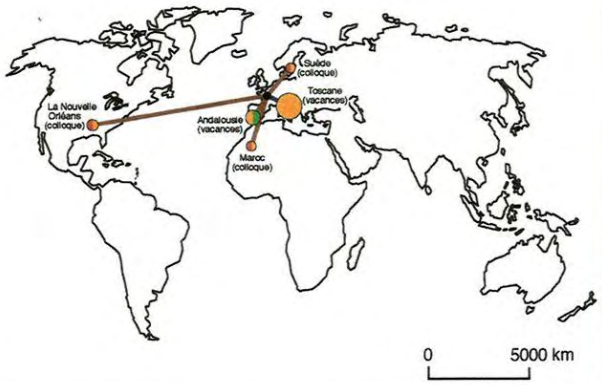
Enfin, l'insertion de référents géographiques a été une vraie source de questionnement. Le choix de conserver *les limites communales* ne s'explique que par un souci de favoriser la localisation, notamment pour les lecteurs non tourangeaux pour lesquels le «nom de lieu», signifié par l'individu, n'est pas forcément éclairant. Le choix de représenter *les gradients d'urbanité* participe d'une intention beaucoup plus ambitieuse : elle doit permettre de mettre en perspective les pratiques spatiales individuelles et les logiques d'organisation de l'espace, principalement appréhendée à partir des densités sociales. Seul regret, en raison d'un manque de temps (il s'agirait d'un travail à part entière) la délimitation des types est, il faut le dire, un peu « bricolée » : les géotypes identifiés, fondés sur des critères de densité du bâti, humaine et économique, n'ont pas été construits et circonscrits à partir d'une statistique précise mais de manière synthétique, à partir de quelques cartes thématiques de l'espace tourangeau: le contenu, les limites et l'organisation grossièrement concentrique des géotypes pourraient être discutés. Il n'en reste pas moins que ce « fond », qui mériterait bien sûr d'être plus amplement travaillé, permet de «dire» un certain nombre de choses sur le rapport entre pratiques et structures urbaines.

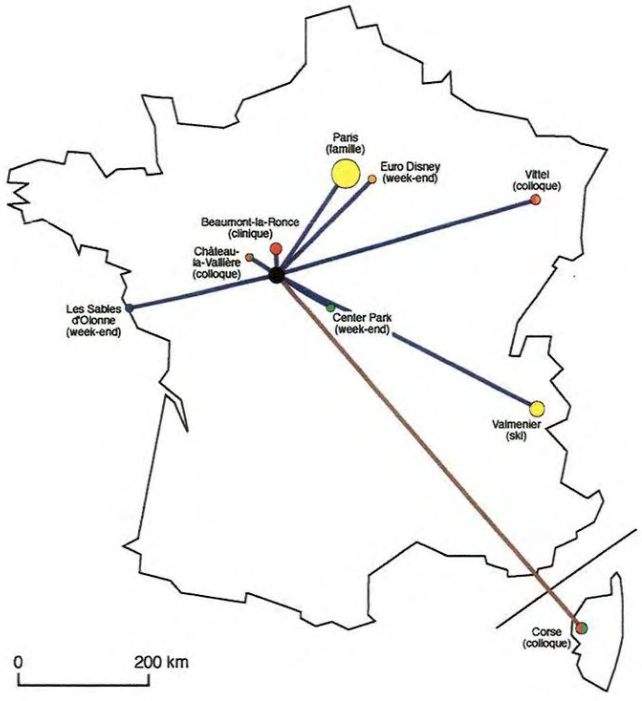
Au final, l'ensemble des informations représentées dans cette cartographie, en dépit des problèmes de conception et de catégorisation inhérents à toute représentation, permet d'aborder quatre questions. Premièrement, l'inégale densité des flux (dépendante de leur nombre et de leur épaisseur) permet d'interroger *l'importance globale de la mobilité individuelle* : de la sorte, on peut distinguer des individus qui se déplacent peu (Annick) ou beaucoup (Christian, Agnès). Mais la mobilité doit simultanément être appréciée à partir du temps passé dans les différents lieux, celui-ci étant un indicateur à prendre en compte dans son évaluation. Valérie, par le grand nombre de flux, donne l'impression de bouger beaucoup, mais le temps passé sur les lieux qu'elle fréquente est la plupart du temps assez court. Dans un sens, Laurence offre une représentation inverse. Deuxièmement, le fond topographique permet d'interroger *les échelles de vie* par la simple mise en perspective des déplacements effectués, de leurs fréquences, des lieux pratiqués et de leurs niveaux de pertinence. Ainsi peut-on identifier différentes échelles de pratiques et mesurer leur inégal investissement en veillant à ne pas se laisser influencer par les discontinuité imposées par les « fonds». La cartographie confirme la pertinence des échelles utilisées (domestique, péridomestique, métropolitaine, métapolitaine) et invite à en évoquer d'autres (régionale, interrégionale, internationale). Elle montre, selon les individus, un investissement extrêmement inégal des différentes échelles, élément qui peut être affiné en fonction des fréquences et des sphères d'activités. Dans les textes qui accompagnent les cartes, nous avons principalement insisté sur ces deux premiers volets. Deux autres points sont sources d'interrogation. Tout d'abord, le fond topographique et les référents de localisation permettent de repérer des *ensembles spatiaux pertinents* de la pratique (un ou plusieurs espaces, un secteur d'agglomération, un ensemble de lieux éclatés, etc.) et des *logiques d'organisation* (centration, éclatement, maillage) : il ouvre donc sur une analyse de la configuration des systèmes de mobilité en rapport avec la structure urbaine. Dernier point : la bonne visualisation des *modes de déplacement* en fonction des fréquences, des pratiques et des échelles permet d'investir de manière assez précise cette question. Nous aurons l'occasion d'approfondir ultérieurement ces deux dernières interrogations.

Figure 7 (a) : Pascal, une mobilité intense, rhizomique et pluri-scalaire



Pascal présente une mobilité quotidienne et extra-quotidienne particulièrement forte, et ce, à toutes les échelles. En raison d'une importante activité professionnelle, l'espace domestique est sous-investi, ce qui est le cas de tous les médecins. Cependant, contrairement à d'autres collègues vivant comme lui en périphérie, il n'évite pas l'espace local. Autour de son domicile, il pratique des activités de loisirs (volley, danse) et a des relations. Néanmoins, son mode de vie demeure essentiellement métropolitain : pour le travail, les sociabilités ou certains loisirs (shopping, cinéma), il sillonne l'agglomération en tous sens en mobilisant ses nombreuses ressources et en décrivant des parcours complexes. Hors du quotidien, sa mobilité interrégionale et internationale est saisissante. L'activité professionnelle, jamais totalement séparée des activités de loisirs et de découverte, tout comme les sociabilités "éclatées" et les vacances, occasionnent des déplacements à longue distance fréquents, une mobilisation des modes de déplacement rapides et des séjours exotiques.





Fréquences du déplacement

- Une fois par an
- Deux à onze fois par an
- Une à trois fois par mois
- One a trois fois par semaine
- Quatre a sept fois par semaine

Modes de déplacement

- Voiture
- A pied
- Vélo
- Train
- Avion

Durées de séjour (en heures)

3748
1175
100

Activités au lieu

- Travail
- Activités sportives et corporelles
- Pratiques culturelles et artistiques
- Convivialité
- Achats
- Shopping et balades
- Promenades de découverte
- Gestion du ménage
- Santé
- Repos et détente
- Activités associatives et religieuses

Gradients d'urbanité

- Centre
- Péricentre
- Banlieue
- Périurbain proche
- Périurbain éloigné

Limites communales

Figure 7 (b) : Agnès, une mobilité intense et complexe associant une forte territorialisation du centre et une valorisation intensive des ressources métro et métapolitaines

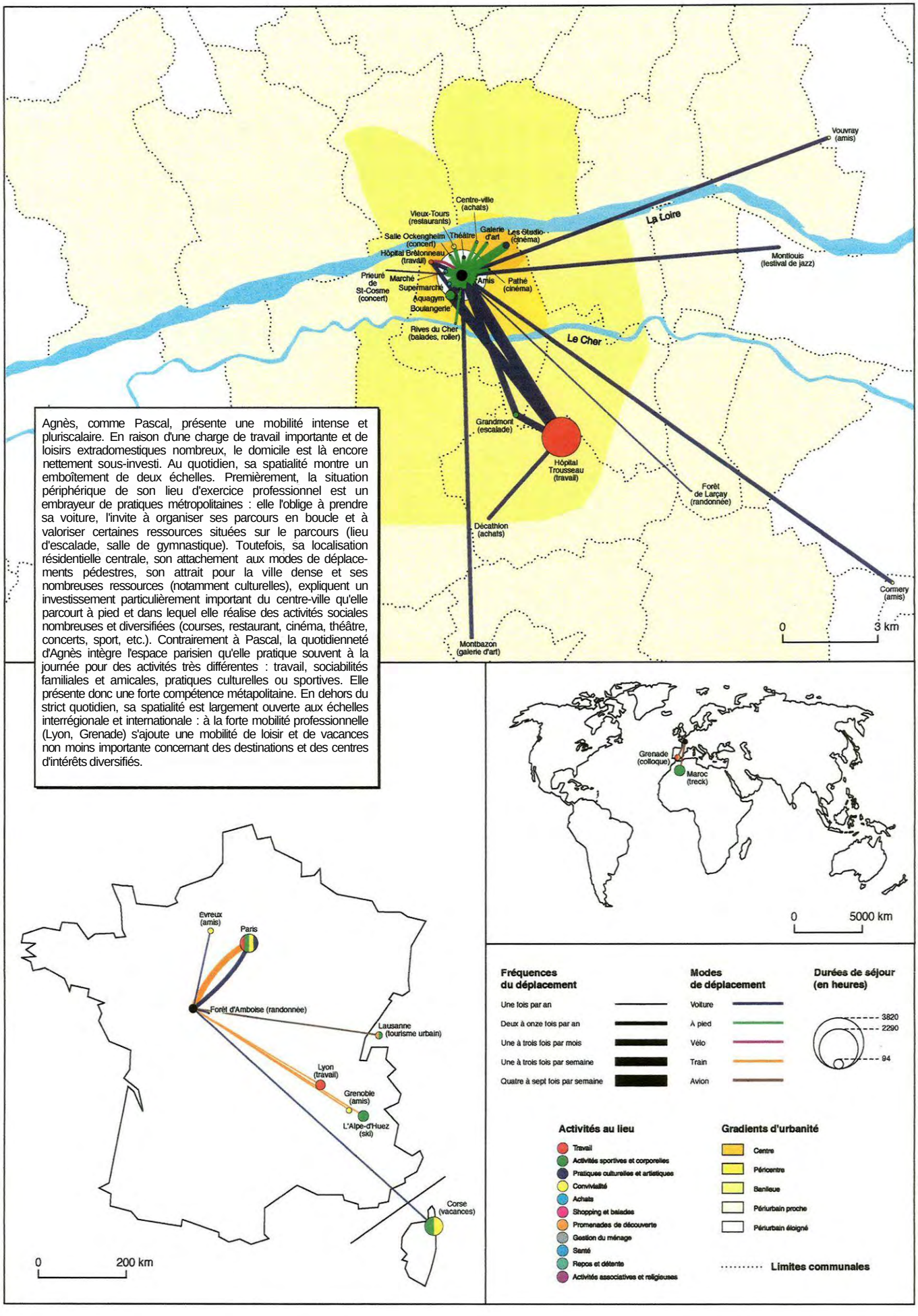
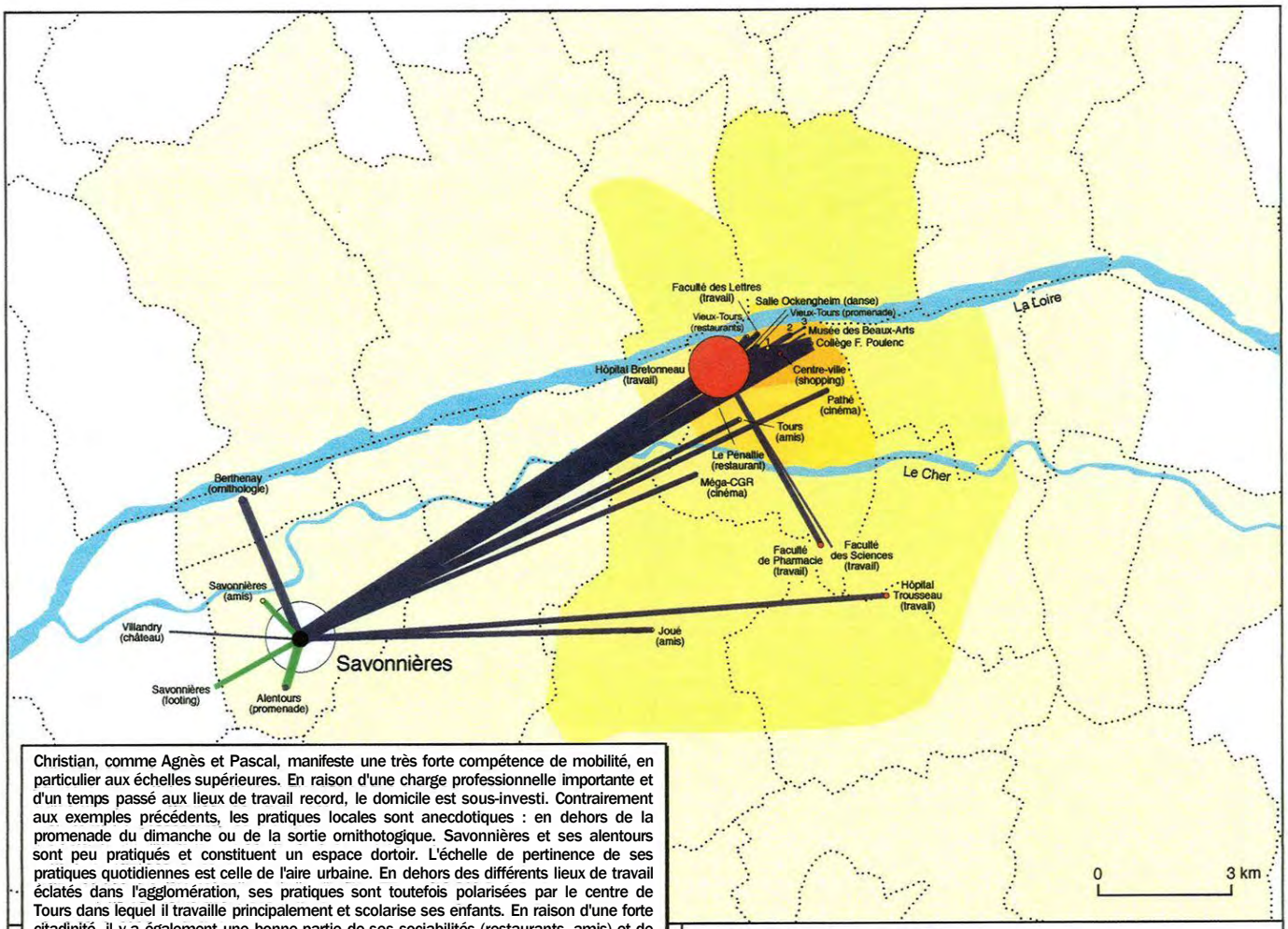
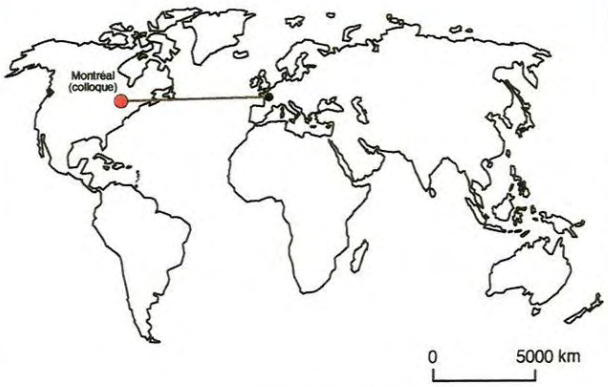
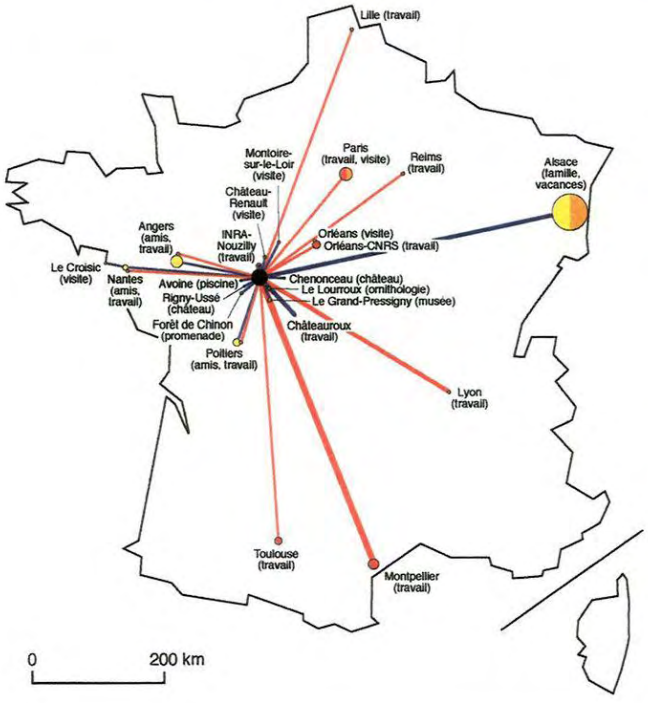


Figure 7 (c) : Christian, un investissement domestique et péridomestique faible, une forte mobilité aux échelles métro et métapolitaines



Christian, comme Agnès et Pascal, manifeste une très forte compétence de mobilité, en particulier aux échelles supérieures. En raison d'une charge professionnelle importante et d'un temps passé aux lieux de travail record, le domicile est sous-investi. Contrairement aux exemples précédents, les pratiques locales sont anecdotiques : en dehors de la promenade du dimanche ou de la sortie ornithotogique. Savonnières et ses alentours sont peu pratiqués et constituent un espace dortoir. L'échelle de pertinence de ses pratiques quotidiennes est celle de l'aire urbaine. En dehors des différents lieux de travail éclatés dans l'agglomération, ses pratiques sont toutefois polarisées par le centre de Tours dans lequel il travaille principalement et scolarise ses enfants. En raison d'une forte citadinité, il y a également une bonne partie de ses sociabilités (restaurants, amis) et de ses activités de loisirs (cinéma, promenade, shopping, spectacle, etc.). Comme Agnès, son quotidien est ouvert à l'échelle métapolitaine. Pour son travail scientifique, mais également pour un tourisme urbain de découverte, il lui arrive fréquemment de se rendre à la journée dans une ville de rang égal ou supérieur (Paris, Nantes, Poitiers, Orléans, Angers, etc.). Hors du quotidien, la mobilité intra et interrégionale est particulièrement forte, tant pour l'exercice professionnel, pour l'activité de découverte (Orléans, Montoire, Le Croisic), que pour les sociabilités (Nantes, Angers, Poitiers) ou les vacances (l'Alsace). Son activité professionnelle explique également un voyage de plusieurs jours à Montréal.





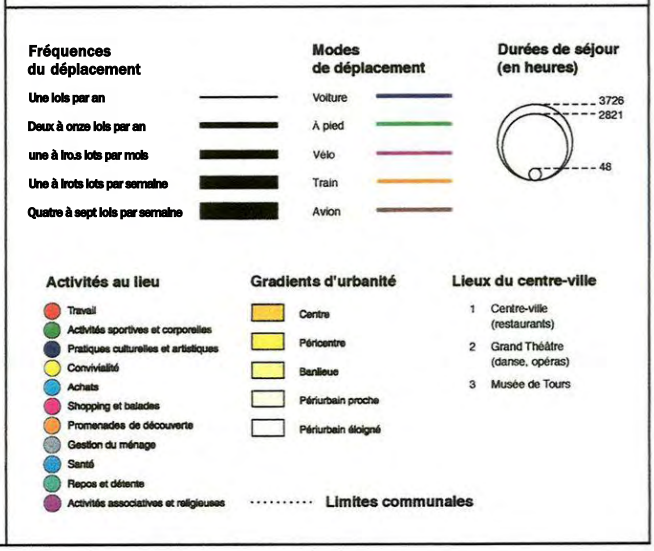
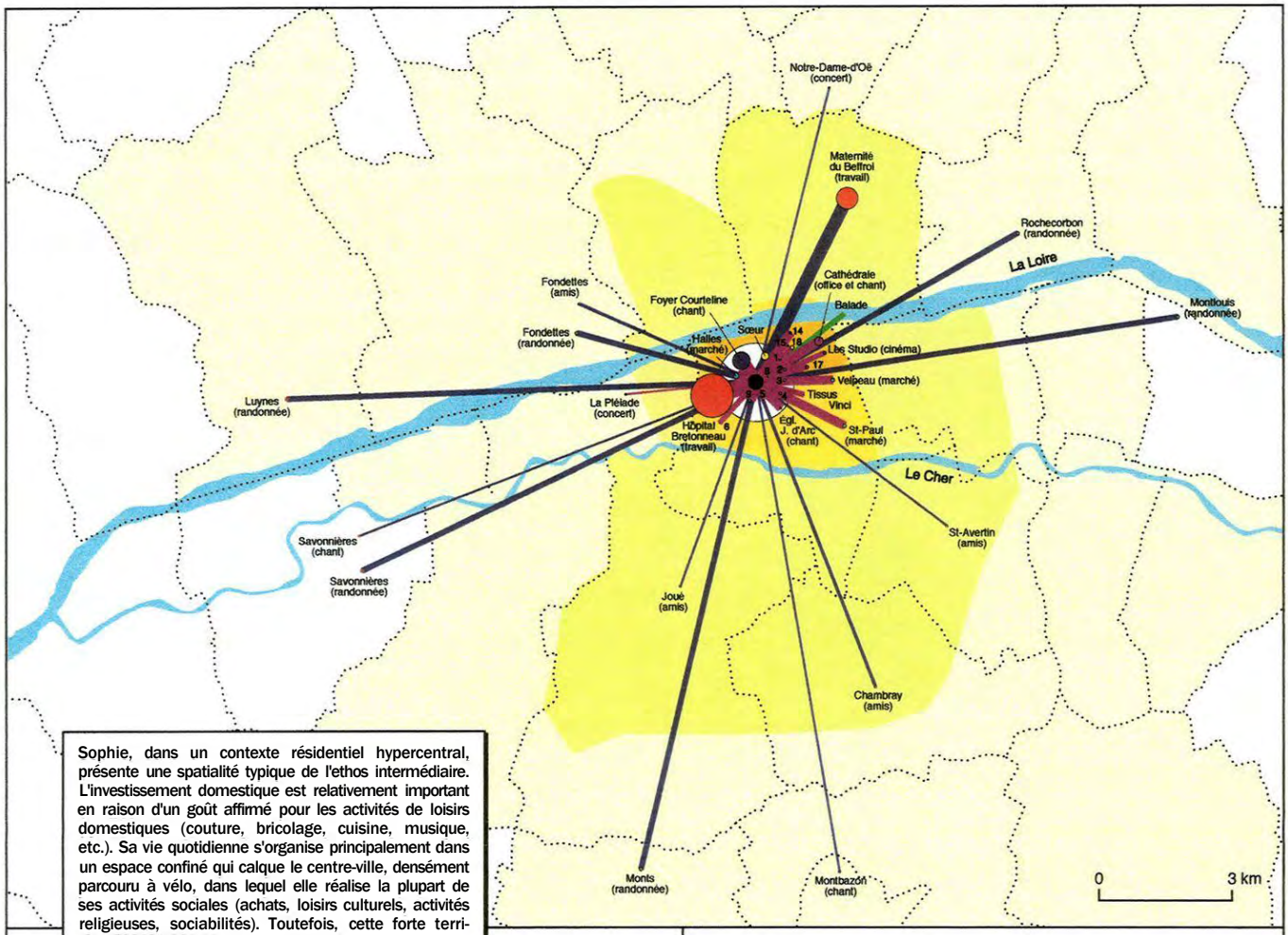
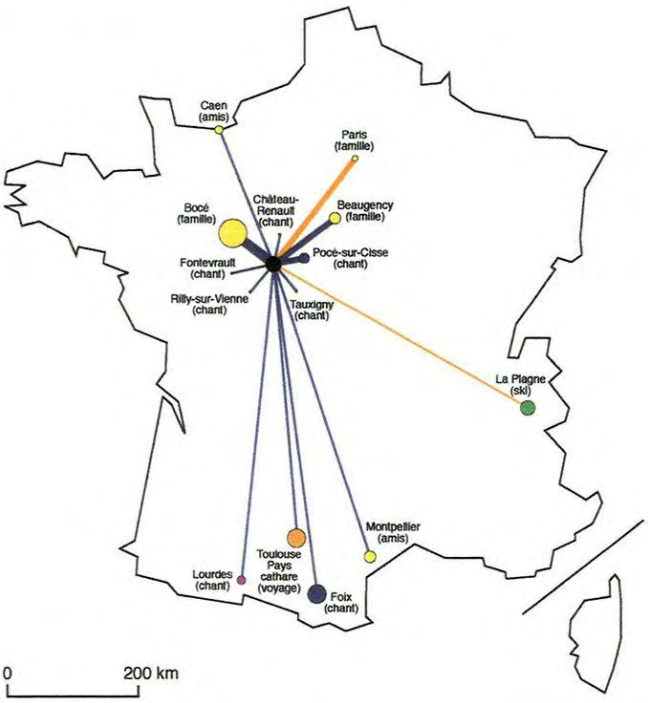
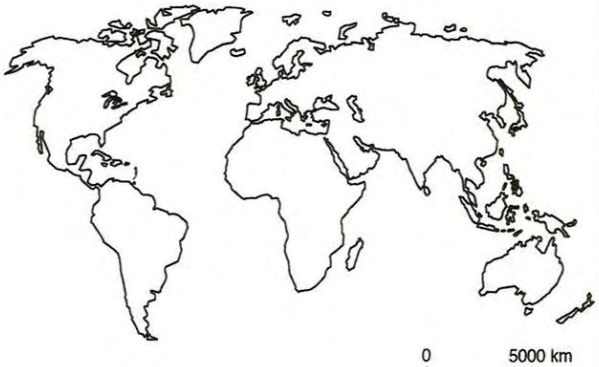


Figure 7 (d) : Sophie, une spatialité domestique et péridomestique prépondérante ouverte aux échelles métro et métapolitaines



Sophie, dans un contexte résidentiel hypercentral, présente une spatialité typique de l'ethos intermédiaire. L'investissement domestique est relativement important en raison d'un goût affirmé pour les activités de loisirs domestiques (couture, bricolage, cuisine, musique, etc.). Sa vie quotidienne s'organise principalement dans un espace confiné qui calque le centre-ville, densément parcouru à vélo, dans lequel elle réalise la plupart de ses activités sociales (achats, loisirs culturels, activités religieuses, sociabilités). Toutefois, cette forte territorialisation péridomestique n'exclut pas, selon une temporalité hebdomadaire, une ouverture métropolitaine pour certaines activités (randonnées, concerts, visites d'amis) réalisées en plus ou moins grande périphérie. En dehors de l'espace-temps quotidien, elle témoigne d'une forte compétence de mobilité aux échelles régionale et interrégionale.





Fréquences du déplacement

- Une fois par an
- Deux à onze fois par an
- Une à trois fois par mois
- Une à trois fois par semaine
- Quatre à sept fois par semaine

Modes de déplacement

- Voiture
- Apied
- Mb
- IMI
- Avion

Durées de séjour (en heures)

4496
1830
4

Activités au lieu

- Travail
- Activités sportives et corporelles
- Pratiques culturelles et artistiques
- Convivialité
- Achats
- Shopping et balades
- Promenades de découverte
- Gestion du ménage
- Santé
- Repos et détente
- Activités associatives et religieuses

Gradients d'urbanité

- Centre
- Péricentre
- Banlieue
- Périurbain proche
- Périurbain éloigné

Lieux du centre-ville

1 Banque
2 Fnac
3 Eurodif
4 Monoprix
5 Tissus Hugo
6 La Thèière de Bois
7 Faites-le vous-même
8 Boucherie
9 Bibliothèque
10 Église St-Julien (chant)
11 Temple
12 Cousine

Limites communales

Figure 7 (e) : Laurence, une mobilité de loisir particulièrement forte à toutes les échelles

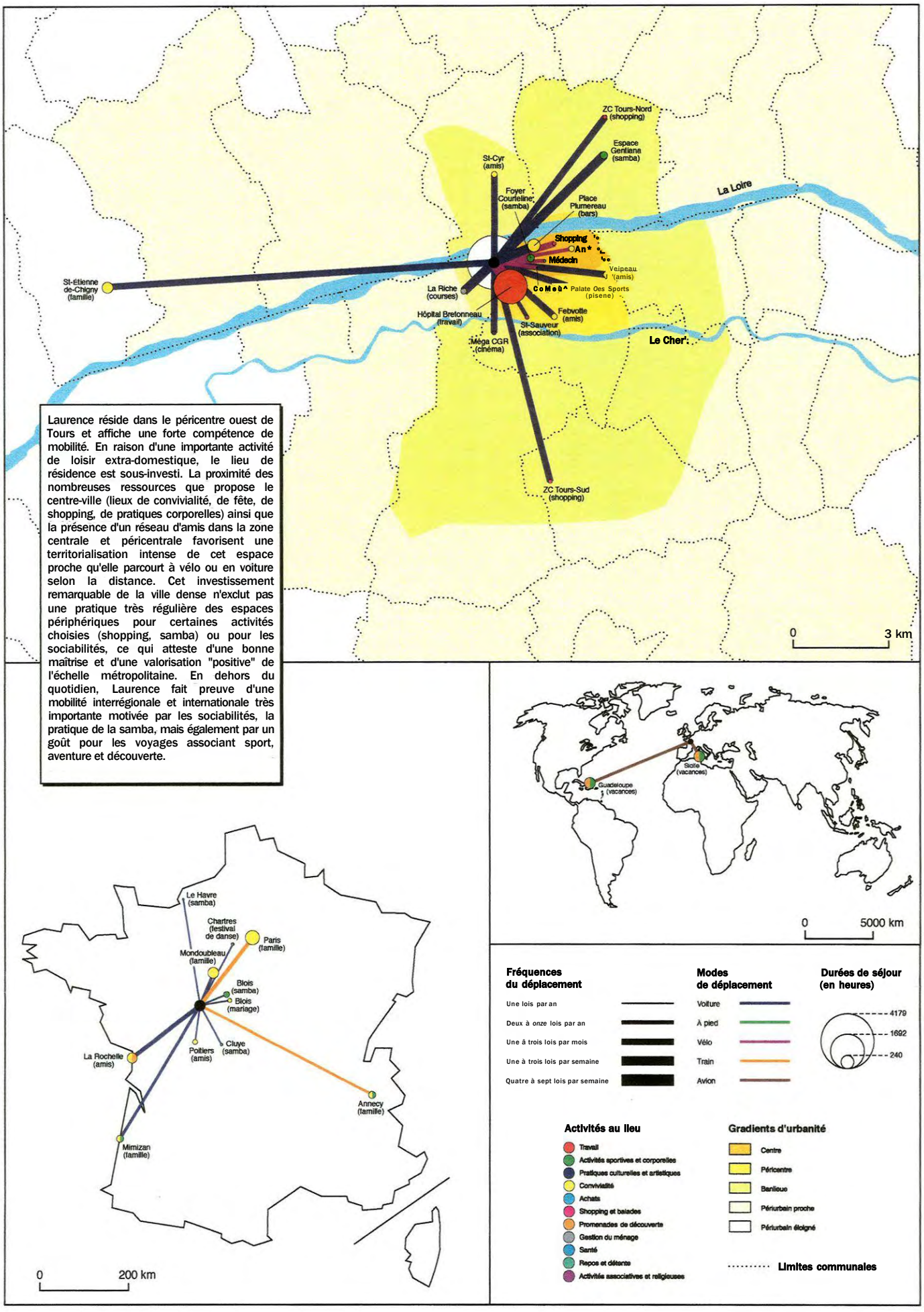
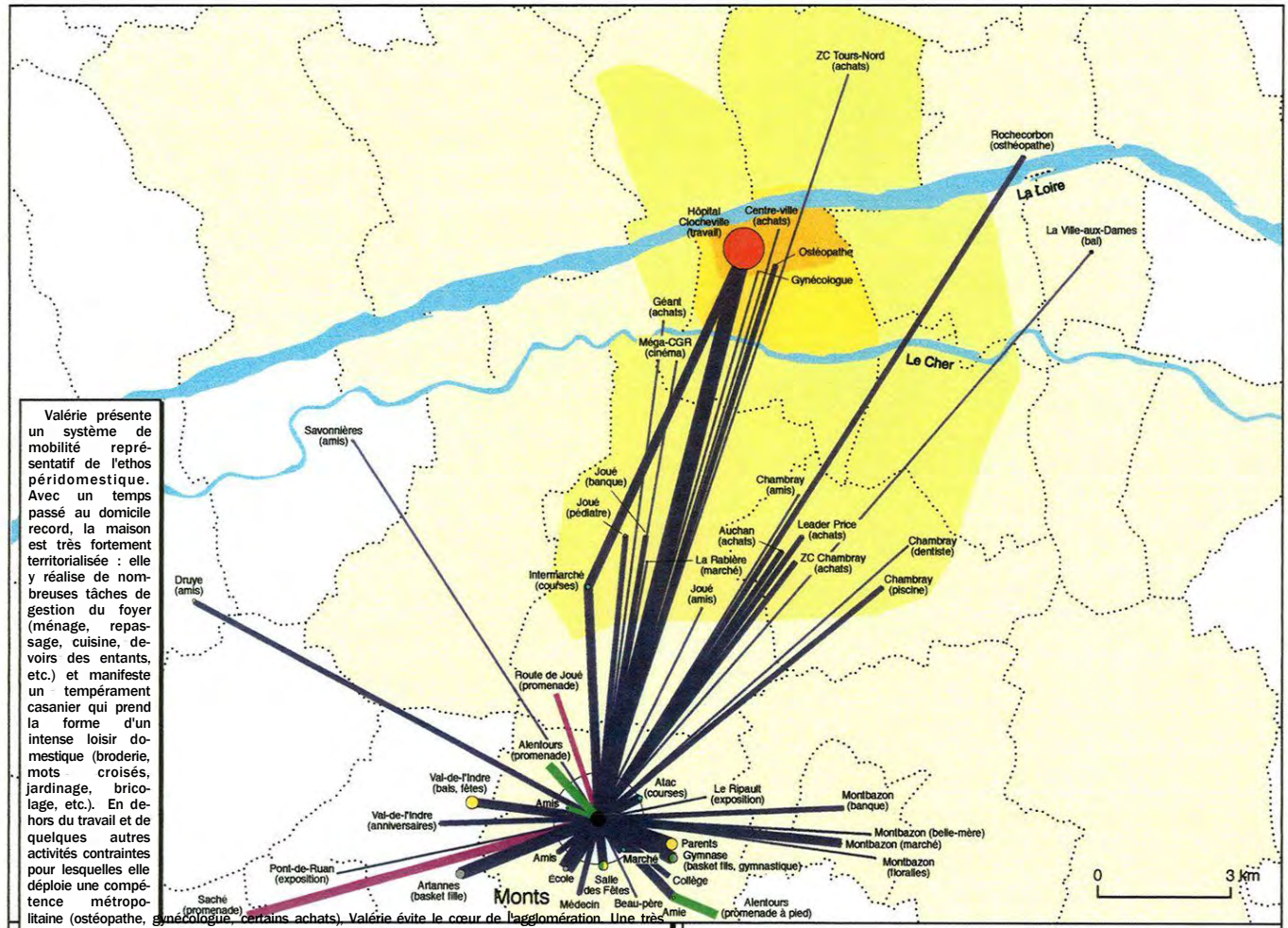
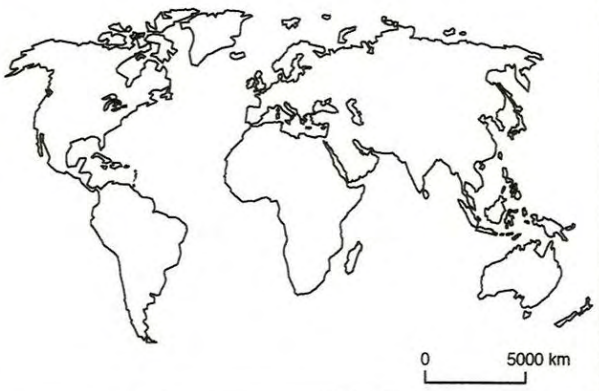
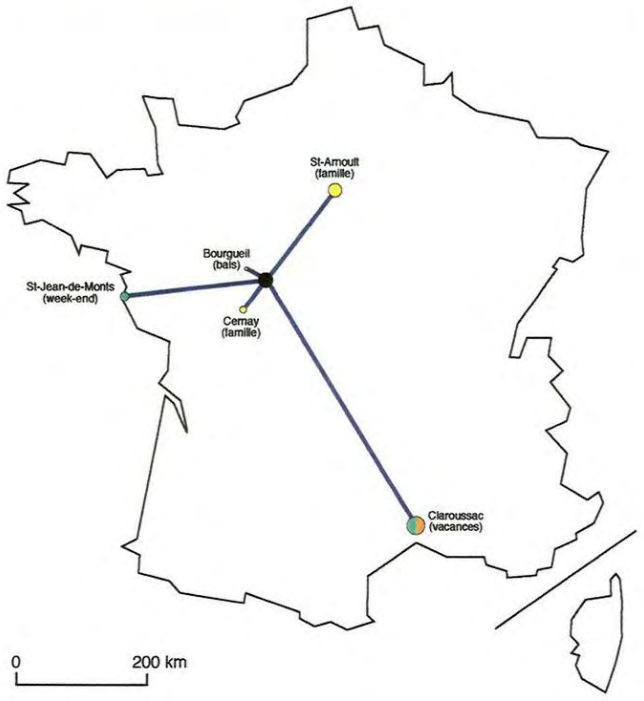


Figure 7 (f) : Valérie, une forte territorialisation domestique et péridomestique, une mobilité métro et métapolitaine réduite



Valérie présente un système de mobilité représentatif de l'ethos **péridomestique**. Avec un temps passé au domicile record, la maison est très fortement territorialisée : elle y réalise de nombreuses tâches de gestion du foyer (ménage, repassage, cuisine, devoirs des entants, etc.) et manifeste un tempérament casanier qui prend la forme d'un intense loisir domestique (broderie, mots croisés, jardinage, bricolage, etc.). En dehors du travail et de quelques autres activités contraintes pour lesquelles elle déploie une compétence métropolitaine (ostéopathe, gynécologue, certains achats), Valérie évite le cœur de l'agglomération. Une très large majorité de ses pratiques concernent sa commune de résidence et les communes voisines. Ce privilège de l'échelle péridomestique s'explique par la réalisation de nombreuses tâches de gestion du ménage à cette échelle (déplacements des enfants, courses), par une importante sociabilité locale (famille, amis), ainsi que par la réalisation de loisirs extra-domestiques sur sa commune de résidence (promenade, gym-nastique, danse). Pour les ressources un peu plus rares (pédiatre, banque), Valérie valorise les centrantes "périphériques" que constituent Joué et Chambray : ces dernières jouent un rôle de relais et lui permettent de limiter la pratique du centre de l'agglomération. En dehors du quotidien pour lequel elle est nulle, la mobilité longue distance à l'échelle nationale est rare et limitée, principalement en raison du faible nombre de départs en week-ends et en vacances.





Fréquences du déplacement

- Une *las* par an
- Deux à onze lois par an
- Une à Iras *las* par mois
- Une A Iras *tas* par semaine
- Ouaire à sept loe par semaine

Modes de déplacement

- Vollure
- A pea
- Veto
- I M I
- Autan

Durées de séjour (en heures)

6121
1250
100

Activités au Heu

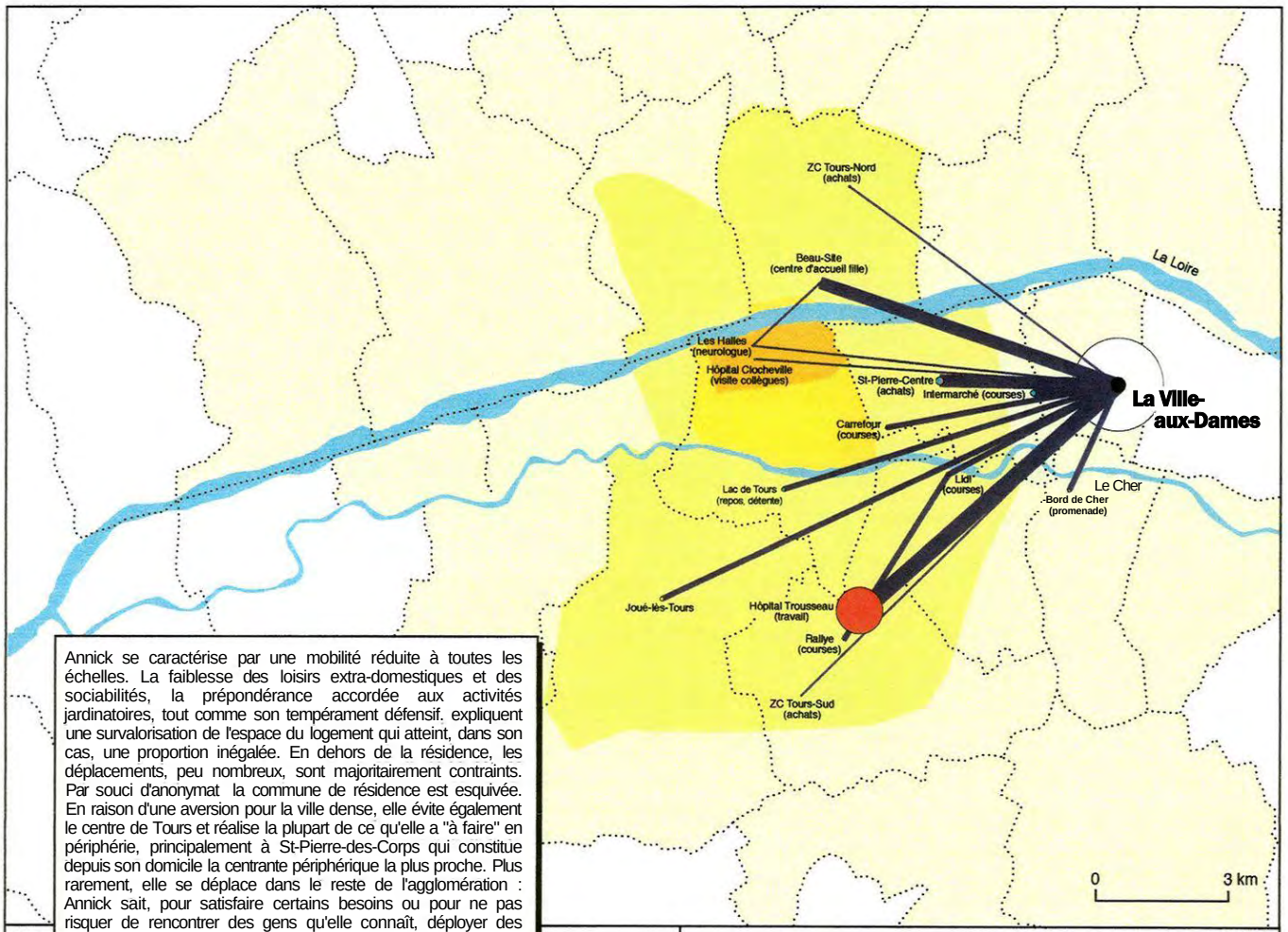
- Travail
- AaMtte spoflhcs ot corporeàes
- PIMqun cuturHH »l arBgqu—
- Convivialité
- Achats
- Shoppmg « bâte»
- Promenades as découverte
- Gestion au ménage
- San»
- Repos et aeterae
- « a M k assodalMs « ratgkuee

Gradients d'urbanité

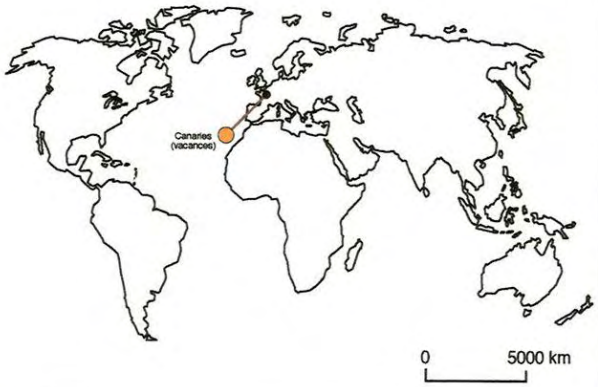
- Centre
- Péricentre
- Banlieue
- Périurbain proche
- Périurbain éloigné

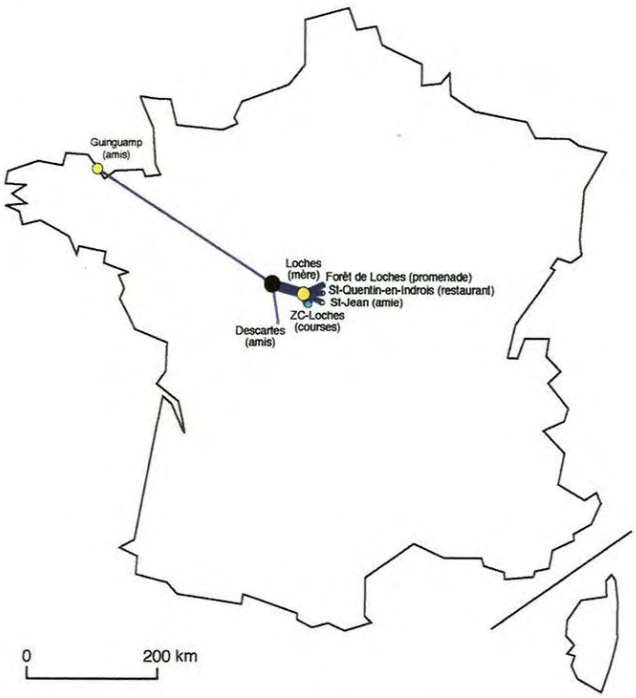
Limites communales

Figure 7 (g) : Annick, faible mobilité choisie et réclusion domestique



Annick se caractérise par une mobilité réduite à toutes les échelles. La faiblesse des loisirs extra-domestiques et des sociabilités, la prépondérance accordée aux activités jardinatoires, tout comme son tempérament défensif. expliquent une survalorisation de l'espace du logement qui atteint, dans son cas, une proportion inégalée. En dehors de la résidence, les déplacements, peu nombreux, sont majoritairement contraints. Par souci d'anonymat la commune de résidence est esquivée. En raison d'une aversion pour la ville dense, elle évite également le centre de Tours et réalise la plupart de ce qu'elle a "à faire" en périphérie, principalement à St-Pierre-des-Corps qui constitue depuis son domicile la centrante périphérique la plus proche. Plus rarement, elle se déplace dans le reste de l'agglomération : Annick sait, pour satisfaire certains besoins ou pour ne pas risquer de rencontrer des gens qu'elle connaît, déployer des stratégies métropolitaines. Tous les quinze jours, elle se rend à Loches, chez sa mère, pour la journée, où s'ouvre un deuxième espace de vie. En dehors du Lochois, la mobilité longue distance, à l'échelle nationale, est relictuelle : Annick ne pratique guère d'autres villes, ne part jamais en week-end ni même en vacances. Dans ce contexte, elle présente ses voyages à Guingamp et aux Canaries comme des événements exceptionnels et récents.





Fréquences du déplacement

- Une lois par an
- Deux à onze lots par an
- Une a trois las par mets
- Une à trots fols par semaine
- Quatre à sept lois par semaine

Modes de déplacement

- Voiture
- À pied
- Vélo
- Train
- Avion

Durées de séjour (en heures)

6306
1650
120

Activités au lieu

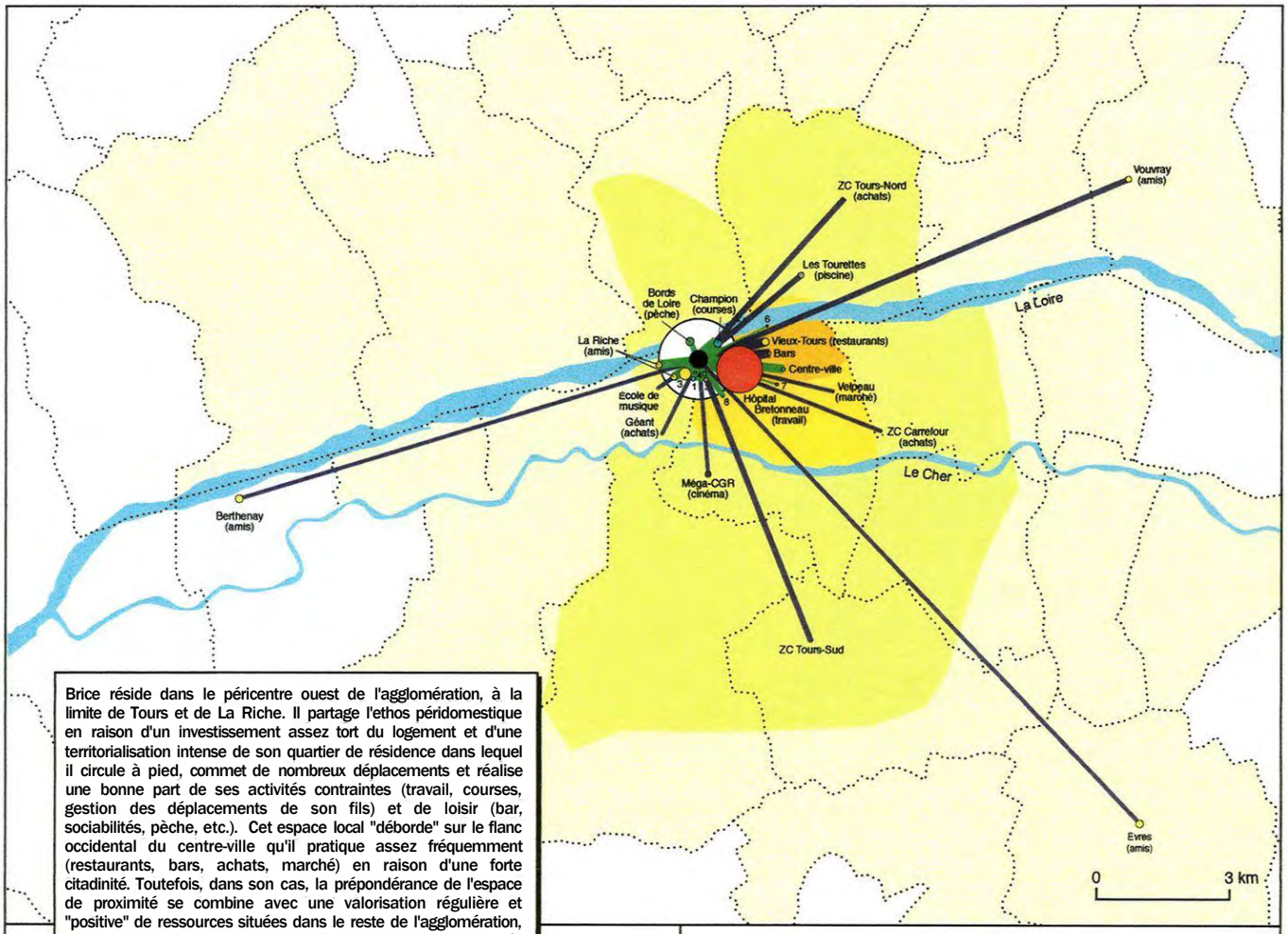
- Travail
- Activités sportives et corporelles
- Pratiques culturelles et artistiques
- Convivialité
- Achats
- Shopping et balades
- Promenades de découverte
- Gestion du ménage
- Santé
- Repos et détente
- Activités associatives et religieuses

Gradients d'urbanité

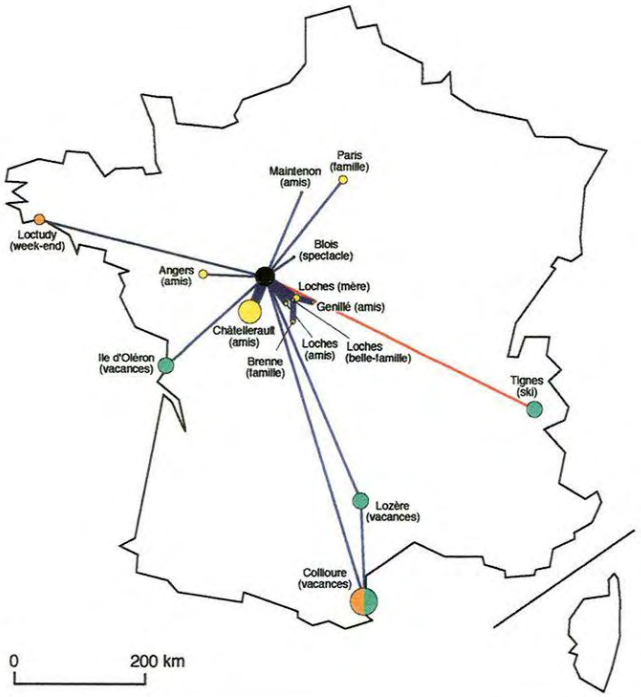
- Centre
- Péricentre
- Banlieue
- Périurbain proche
- Périurbain éloigné

Limites communales

Figure 7 (h) : Brice, une spatialité péridomestique ouverte aux échelles métropolitaine, régionale et nationale



Brice réside dans le péricentre ouest de l'agglomération, à la limite de Tours et de La Riche. Il partage l'ethos péridomestique en raison d'un investissement assez tort du logement et d'une territorialisation intense de son quartier de résidence dans lequel il circule à pied, commet de nombreux déplacements et réalise une bonne part de ses activités contraintes (travail, courses, gestion des déplacements de son fils) et de loisir (bar, sociabilités, pèche, etc.). Cet espace local "déborde" sur le flanc occidental du centre-ville qu'il pratique assez fréquemment (restaurants, bars, achats, marché) en raison d'une forte citadinité. Toutefois, dans son cas, la prépondérance de l'espace de proximité se combine avec une valorisation régulière et "positive" de ressources situées dans le reste de l'agglomération, notamment des lieux de sorties (festivals, bars) et de sociabilités qui expriment son style de vie un peu "bohème". En outre, en dehors du quotidien, Brice fait preuve d'une mobilité régionale et interrégionale notable, liée aux visites d'amis, aux week-ends et aux vacances, plutôt bien représentées. Ainsi, son identité péridomestique n'exclut-elle pas une certaine ouverture spatiale, hybridation que seul son parcours biographique peut expliquer.





Fréquences du déplacement

- Une fois par an
- Deux à onze fois par an
- Une à trois fois par mois
- Une à trois fois par semaine
- Quatre à sept fois par semaine

Modes de déplacement

- Voiture
- À pied
- Vélo
- Train
- Avion

Durées de séjour (en heures)

4881
1645
360

Activités au lieu

- Travail
- U É R aporovee rl corporatlea
- Pratiquée culturel» « • MquM
- ConvMen»
- Mon
- Shopping «r-anml
- Promenade* de découverte
- Qettton du ménage
- Sente
- Pana et détente
- Activités associatives et religieuses

Gradients d'urbanité

- Centre
- Péricentre
- Banlieue
- Périurbain proche
- Périurbain éloigné

Lieux du centre-ville

1. Marche
2. Ecole
3. Bar
4. Boucherie
5. Boulangerie
6. Festival «Au nom de la Loire»
7. Centre-vue (manifestation)
8. Place Rabelais (marché)

Limites communales

Profils collectifs et différenciation interindividuelle

L'ethos métapolitain : genèse et formes

Le premier groupe (A) rassemble les individus qui présentent la plus forte compétence de mobilité et pour lesquels les échelles métropolitaine et métapolitaine sont les mieux représentées, chacune d'elle atteignant un score de 2 ou 3. Cette ouverture et cette accessibilité (concrète et idéelle) à l'ensemble de l'aire urbaine et aux autres villes expriment une grande maîtrise de la distance, notamment par l'usage des technologies du déplacement les mieux adaptées et les plus rapides, et donc une capacité à rendre ce qui est loin éminemment proche. Ce groupe rassemble indifféremment des habitants du centre, de la périphérie proche ou du périurbain. Cet état de fait dément tout effet de lieu. Par contre, composé des six médecins interrogés et d'une des six infirmières, il comprend les individus les plus qualifiés. Comment expliquer cette parfaite corrélation ? En premier lieu, le niveau de revenu intervient mais ne constitue probablement pas l'élément explicatif central. L'importance relative des revenus directs et indirects (comparée aux autres catégories) est davantage une condition permissive, ces individus ne donnant jamais l'impression d'être limités dans leurs mouvements. Même s'ils sont parfois amenés à calculer - par exemple en choisissant d'aller à Paris en voiture ou par le train en fonction du nombre de passagers -, ils ont, semble-t-il, les moyens de leurs goûts. Plus profondément, l'ouverture métropolitaine et métapolitaine résulte de l'intériorisation de schèmes spatiaux communs trouvant leurs origines dans des contextes sociaux et biographiques semblables, liés à l'origine géographique, au parcours scolaire et à l'exercice professionnel. Premièrement, sur les sept personnes, cinq d'entre elles sont nées à Paris et une à Strasbourg, et ont vécu dans ces villes respectives au moins jusqu'au début de l'Internat. Ces individus ont donc connu et expérimenté la grande ville ou la très grande ville, ce qui ne les a pas laissés indifférents. D'une part, ils évoquent tous cette expérience passée pour témoigner des faibles distances et de la forte accessibilité que leur inspire l'urbanité tourangelle, ce qui ne concourt pas peu à fonder leur caractère métropolitain. Ensuite, cette expérience a la plupart du temps éveillé en eux, même s'ils apprécient de ne plus y vivre pour la piètre qualité de vie, un goût pour la grande ville, pour sa monumentalité et sa symbolique, mais aussi pour son offre culturelle et commerciale. Enfin, par habitude, ils n'ont pas peur de la ville et, qu'ils connaissent une ville ou qu'ils ne la connaissent pas, ils ont toujours leurs « marques ». En dehors de la constitution de cette disposition « citadine », leur origine majoritairement parisienne explique qu'ils y aient conservé un réseau familial puissant (parents, frères, sœurs) et de nombreux amis qui, visités et appelés fréquemment, comptent beaucoup dans l'actualisation et la pérennisation d'un sentiment de maîtrise, de proximité et d'accessibilité de l'espace parisien. Centre symbolique et fonctionnel apprécié pour sa forte urbanité, Paris est donc également un centre relationnel où se joue une part importante et biographique de l'identité. Par ailleurs, le parcours scolaire et l'exercice professionnel ont une influence décisive sur l'ouverture métapolitaine. D'une part, les modalités d'admission au concours de l'Internat ont présupposé l'acceptation d'une mobilité résidentielle interurbaine (en cas d'échec sur Paris) mais ont surtout été responsables d'un éclatement spatial du réseau de sociabilité estudiantin, certains étant restés à Paris, d'autres ayant été affectés dans d'autres villes, majoritairement dans le Bassin parisien. Paris est le centre où l'on se rencontre le plus souvent (ainsi Agnès relrouve-t-elle ses amis à Paris), mais la pérennité de ces relations explique également la fréquentation et l'ouverture à d'autres villes (Pascal à Amiens ; Agnès à Evreux). D'une certaine manière, les modalités d'affectation à l'Internat donnent un sens « phénoménologique » au Bassin parisien. L'exercice professionnel en milieu hospitalier,

qui présuppose une forte mobilité sur Paris et dans les villes de la région (Orléans, Angers, Le Mans, Reims, etc.) renforce cet aspect. Les réunions et les séminaires à Paris et l'association étroite avec d'autres équipes de recherche de province entretient une mobilité interurbaine forte qui, tout en obéissant à un motif professionnel, permet d'entretenir ou d'étendre le réseau de sociabilité dans ces villes, mais également de profiter des ressources de tous ordres (architecturales, culturelles, commerciales) qu'offre un niveau supérieur d'urbanité. De la sorte, la « contrainte » que pourrait représenter ces déplacements est souvent démentie par le plaisir que procure l'accès ponctuel à la grande ville, à ses ressources et au réseau de sociabilité. Au final, si la maîtrise parfaite de l'échelle métropolitaine s'explique par une expérimentation prolongée et passée de la grande ville, la maîtrise de l'échelle métapolitaine résulte principalement d'un effet de « champ » propre au parcours scolaire et à l'exercice d'une activité professionnelle à haut niveau de qualification, qui présuppose une capacité à maîtriser la distance entre les villes ainsi que les ressources et les distances dans la ville. Ceci nous amène à conclure que la relation entre la maîtrise des échelles « supérieures » et la position sociale n'est pas un effet mécanique du capital culturel, à moins de considérer ce dernier non comme un simple niveau de diplôme, mais comme la somme des expériences, des savoirs et des appétences urbaines que présupposent l'acquisition d'un diplôme et l'exercice de la profession à laquelle celui-ci donne accès.

Si l'exposition aux mômes conditions de socialisation est responsable, en matière d'échelles de vie, de pratiques et de représentations communes, on peut distinguer entre les cas, à une échelle plus fine, de sensibles variations. Leur compréhension nécessite de descendre à l'échelle de l'individu pour en saisir les ressorts biographiques. Parmi ses « Métapolitains », les cas individuels peuvent être rapportés à trois types. Quatre personnes ont un profil « équilibré » et investissent à part égale, en dehors des échelles « supérieures », les échelles domestiques et péridomestiques (A1) : c'est le cas de Pascal (Figure 7.a) et d'Agnès (Figure 7.b), l'un résidant en périphérie, l'autre au centre. Trois individus présentent un profil «déséquilibré». Yves se singularise par un surinvestissement de l'espace domestique (A2). Jean-Christophe et Christian se distinguent par un sous-investissement de l'échelle locale (A3) : l'exemple de Christian en fournit une bonne illustration (Figure 7.c).

Origines, formes et variations de l'ethos péridomestique

Un second ensemble d'individus (groupe C) constitue d'une certaine manière le symétrique inverse du groupe précédent. Il rassemble des individus dont la mobilité est généralement faible, pour lesquels les échelles domestiques et péridomestiques sont les mieux représentées (score de 2 à 4) et pour qui, à l'inverse, les échelles métropolitaine et métapolitaine sont faiblement signifiantes, voire nulles (score entre 0 et 1). Pour ceux-ci, le quotidien est faiblement ouvert et tient dans un cadre peu étendu et bien limité. Là encore, ce groupe est composé d'habitants du péricentre, de la proche banlieue et de la périphérie plus lointaine, ce qui dément tout effet de lieu. Comme précédemment, ce privilège des échelles inférieures est fortement corrélé avec la position sociale, mais concerne cette fois-ci la plupart des individus les moins qualifiés. Il est inutile d'invoquer le niveau de revenus. Nous savons que s'il peut constituer un facteur contraignant, les principales raisons sont d'ordre socioculturelles. Deux catégories d'éléments peuvent être convoquées. En premier lieu, les individus qui composent ce groupe ont un parcours résidentiel en tout point opposé aux membres du groupe précédent. Une partie d'entre eux (Sylvie, Carole, Valérie, Fabienne) ont toujours habité dans le quartier (en ville) ou dans la commune (en

périphérie) où ils résident actuellement, excepté pour de courtes périodes, souvent vécues comme un arrachement. Ils en ont une connaissance exhaustive, ont leurs repères (matériels et symboliques), leurs habitudes et un réseau d'interconnaissances en général dense. Les liens et les solidarités familiales, souvent forts, jouent un rôle essentiel dans cet ancrage. Pour cette raison, le territoire de proximité auquel ils sont ficelés revêt une forte charge affective, construite dans la durée, qui fait qu'ils ne se verraient pas vivre ailleurs. Remarquons que l'enracinement dans ce territoire connu et sécurisant a souvent quelque chose d'un repli défensif. Les autres vivent dans leur quartier depuis assez longtemps (plus de vingt ans) pour avoir également leurs repères, leurs sociabilités et s'y sentir attachés. Issus pour la plupart de zones rurales (Eliane, Annick) ou de petites villes (Annette, Brice), ils ont eu tendance à reproduire autour de la maison ce nécessaire espace de proximité, même si le processus d'identification n'est rarement aussi intense. Tous ont en commun une faible activité et de maigres sociabilités métropolitaines et tendent à considérer, sortis de leur espace péridomestique, que le reste est « loin ». Ceci n'est pas à défaut d'avoir expérimenté la grande ville et de savoir, à l'occasion, mettre en œuvre une compétence métropolitaine mais, globalement, par appétence, ils tendent à reproduire dans leur vie quotidienne le périmètre étroit qui a marqué leur jeunesse.

Si l'itinéraire résidentiel éclaire donc l'importance de l'échelle péridomestique, il faut chercher ailleurs les raisons qui expliquent l'importance du logement. Premièrement, en étant constitué principalement de femmes à faible niveau de qualification, ce groupe comprend majoritairement des personnes qui assument un rôle domestique important dans le cadre d'une division sexuée et dissymétrique du travail. Pour l'essentiel, elles ont en charge le ménage, le linge, le repassage, la cuisine, les fleurs, la gestion des enfants, etc. Elles passent souvent à ces tâches beaucoup de temps et ont parfois leurs espaces réservés. Ces activités ne sont pas toujours présentées comme une contrainte. Certaines, comme Sylvie, prennent beaucoup de plaisir à tenir leur intérieur propre et à faire leur « *boni-boni* ». Ce rôle ménager de la femme, bien conservé dans les milieux populaires, est un élément fort de territorialisation du logement. Alors que l'homme sort plus facilement, même pour faire du sport, pour aller au café ou pour quelques courses (Brice), la femme, comme dans la *Maison kabyle,* est davantage attachée à la maison[46]. Mais, parallèlement, la conception du temps libre comme temps de repos et de reconstitution (et non d'activité intense), en favorisant le développement du loisir domestique - télévision, vidéo, mots croisés, tricot, broderie, couture, jardinage ou encore bricolage pour les hommes - renforce l'hégémonie de l'espace domestique dans la vie quotidienne, chose que montrent les carnets de pratique. Là où, comme nous allons le voir, d'autres n'envisagent leur temps libre que comme un temps d'activités denses (sport, cinéma, chorale, etc.) menées en dehors de chez-soi - cette activité constituant quelque part un enjeu de distinction -, les individus de ce groupe ont plutôt tendance à valoriser le fait de rester « *tranquille chez-soi* », ce qui ne veut pas dire qu'ils y sont systématiquement inactifs. Au final, on comprend bien que la forte représentation des échelles domestique et péridomestique qui caractérise ce groupe trouve son origine dans l'intériorisation et la reproduction de valeurs et de normes culturelles socialement situées, plutôt caractéristiques des milieux populaires. Là encore, ce fond commun, que l'on pourrait assimiler à un ethos de groupe, n'exclut pas de sensibles variations interindividuelles. La majeure partie des personnes (Eliane, Annette, Valérie, Carole) présentent un profil « équilibré » et investissent à part égale les échelles domestique et péridomestique (C1): Valérie, dans un contexte résidentiel périurbain, en fournit une bonne illustration (Figure 7.f). Annick (C2), déjà caractérisée par une mobilité exceptionnellement faible, se singularise par un évitement de l'espace local

[46] Bourdieu P. (1980), « La maison ou le monde renversé », in *Le sens pratique,* Minuit, p. 441-461.

(Figure 7.g). Sylvie, Michel, Brice et Danièle (C3) conservent une forte identité péridomestique mais se distinguent par une certaine ouverture métropolitaine, et ce, pour des raisons dissemblables. Brice constitue un bon exemple (Figure 7.h).

L'cthos intermédiaire

Entre les deux groupes précédents, un ensemble d'individus manifestent une compétence de mobilité assez forte et présentent un profil équilibré, toutes les échelles de vie, du domicile à la région urbaine, étant bien représentées, avec des scores moyens d'un à deux. D'une certaine manière, ces individus ont la capacité et le désir de valoriser les ressources qu'offre chaque échelle. La relation au domicile et aux espaces de proximité les rapproche de l'ethos péridomestique. Dans l'ensemble, ils passent un temps important chez eux, y ont beaucoup d'activités et investissent les espaces de proximité par la fréquentation des commerces, du marché ou la réalisation d'activités « locales ». Mais l'ouverture aux échelles métropolitaine et interurbaine les rapproche des Métapolitains. Sans la même intensité que ceux-ci, ils ont des activités métropolitaines et, par conséquent, développent des sociabilités à cette échelle. Ils savent également exploiter, à l'occasion, les ressources qu'offre un niveau supérieur d'urbanité. Comment expliquer cette relative ouverture à toutes les échelles ? Là encore, le déterminisme résidentiel ou économique ne fonctionne pas. Ce sont les modèles culturels incorporés au cours du parcours biographique qui semblent fournir quelques clés. D'une part, l'appartenance de genre explique sans doute que le domicile conserve une importance capitale, tant parce qu'ils y réalisent une bonne part des activités contraintes que parce qu'ils y ont beaucoup d'activités de temps libre : décoration, couture, fleurs, lecture, musique, etc. Ensuite, lorsqu'il est investi, l'espace péridomestique exprime une certaine conception de la famille caractérisée par des liens familiaux de proximité puissants, mais aussi une propension à créer des sociabilités locales héritées des expériences territoriales antérieures, celle du village de campagne, du quartier ouvrier ou du quartier bourgeois. Toutefois, ces modèles culturels, qui disposent d'une certaine inertie, sont contrariés par des schémas inverses qui ont modifié sensiblement leur rapport à la dislance. D'une part, ils ne sont jamais natifs de leur quartier d'habitation et ont eu souvent des expériences résidentielles diversifiées, ce qui n'a pas manqué d'ouvrir leur horizon et limite leur engagement à l'échelle locale. Ensuite, leur formation professionnelle et leur profession, sans atteindre le niveau des médecins, présupposent davantage de mobilité que pour les métiers moins qualifiés, ce qui ne manque pas d'enrichir leurs expériences urbaines (par exemple quand elles ont des formations sur Paris) mais aussi d'élargir (à partir de la formation initiale) des réseaux de sociabilités éclatés. Enfin, et c'est sans doute l'argument le plus **décisif,** leurs goûts en matière de pratiques culturelles et sportives les orientent vers des activités « métropolitaines », dont le niveau de pertinence et les rencontres qu'elles provoquent se situent à l'échelle de l'aire urbaine. On trouve par exemple, outre des activités comme le cinéma, les concerts, le théâtre qui ne sont pas du tout ou faiblement pratiqués par les Péridomestiques, des activités spécifiques, embrayeurs de mobilité métro et métapolitaine, comme le chant choral, la samba ou, dans un registre très différent, la randonnée pédestre. Mais, une fois encore, au delà de la relative identité des cas se nichent d'irréductibles singularités. Bien qu'elles investissent toutes les échelles de vie, Catherine et Sophie (Bl) présentent une dominante péridomestique (Figure 7.d). D'autres, comme Fabienne, Marianne ou Anita, ont des pratiques locales limitées et présentent une dominante métropolitaine (B2). Enfin, Laurence fait figure d'exception (B3), en raison d'une faible territoiïalisation domestique (Figure 7.e).

Au final, cette tentative de classement présente une réelle efficacité en faisant simultanément apparaître des régularités et la singularité des cas. Elle rend également compte de la difficulté du travail généalogique : on comprend que les modèles socio-culturels incorporés et réactualisés au cours du parcours biographique, au gré des expériences, constituent un faisceau particulièrement opaque de déterminations qui informe la relation des individus aux différentes échelles. Dans ce cadre, seul le travail à l'échelle individuelle permet de comprendre un peu plus en détail ce jeu subtil de l'expérience passée dans la formation de l'identité spatiale des individus. Il faudra donc en faire grand cas.

3-Les sens pratiques de la mobilité

Pour affiner la compréhension du rapport de l'individu au mouvement, nous ne pouvons esquiver son sens pratique, à savoir, en dehors des cas minoritaires pour lesquels la mobilité n'a d'autre justification qu'elle-même, l'ensemble des raisons au nom desquelles les individus disent se déplacer. En effet, la prise en compte de ce que l'on appelle ordinairement les motifs de déplacement - et qui renvoient généralement à des catégories d'activités - montre que la mobilité quotidienne est beaucoup plus hétérogène qu'on ne le croit[47]. Selon le motif, le volume, les échelles, les configurations spatiales du mouvement changent considérablement. Cette variation interne au système de mobilité, en raison du grand nombre de combinaisons possibles, ne manque pas d'être un puissant facteur de différenciation entre les individus, donc d'individualisation. En outre, elle exprime une forte hétérogénéité, et parfois même une fragmentation à l'intérieur de l'expérience individuelle. De la sorte, en remettant en cause partiellement la possibilité ou la pertinence des classements, l'analyse de la structure de la mobilité montre, nous allons le voir, que le capital de mobilité forme un système complexe.

Toutefois, s'intéresser à la dimension spatiale des activités, aussi ordinaires soient-elles, n'est pas une opération simple car, comme les temps sociaux, ces activités n'existent pas en soi mais sont des « construits ». Cela signifie qu'il n'y a d'activités (comme le travail, les courses, le théâtre, le cinéma ou la course à pied, etc.) ou de catégories d'activités (les pratiques commerciales, sportives ou culturelles, etc.) qu'à travers des désignations collectives recouvrant une réalité plus ou moins commune mais dont nous ne sommes jamais sûrs qu'elles revêtent une signification comparable pour chacun. Ainsi, quand ils parlent visiblement d'une pratique aussi élémentaire que *«faire les courses* », les individus désignent-ils véritablement la même chose ? L'exploration des entretiens tend à montrer que l'identité sémantique masque des expériences concrètes et des significations bien souvent divergentes. Ainsi, quand, pour l'un, il s'agit d'une activité strictement utilitaire et dénuée de toute signification que l'on souhaite la plus rapide et la plus efficace, pour l'autre, cette expérience peut être un moment marquant et agréable de la journée, dans lequel se joue, par les gens que l'on va rencontrer, par les produits que l'on va choisir ou tout simplement par l'événement même que cela produit, une part importante du quotidien. En soi, cette variation interindividuelle dans la perception d'une activité présente un grand

[47] Remarquons que notre discipline, hormis pour quelques grandes catégories d'activités jugées particulièrement structurantes - comme le travail, la consommation ou, à une autre échelle, le tourisme - a eu tendance à négliger cette question élémentaire - qu'est-ce qui fait que les individus se déplacent? - sans doute parce qu'elle se préoccupe davantage de l'espace (et de son organisation) que de la spatialité, c'est-à-dire de la relation de l'individu à l'espace et de la manière dont cette relation peut nourrir son identité. A notre connaissance donc, l'analyse des « raisons pratiques » des pratiques citadines constitue un champ encore relativement vierge car peu exploré.

intérêt. Elle prouve que, selon les individus, les « activités » n'ont pas la même signification et n'occasionnent pas le même vécu et que, dans cette relation singulière, s'exprime une part de l'identité. Toutefois, si partir exclusivement du foisonnement de l'expérience et des réalités individuelles permettrait de décrire le grain fin du social à travers l'irréductibilité de chaque cas, cela nous interdirait d'établir toute comparabilité et toute commensurabilité entre eux. Pour cette raison, nous avons opté pour la démarche inverse, en définissant des catégories d'activités *a priori* - qui sont véritablement des catégories de temps -, tout en tentant de montrer leur pertinence et leur efficacité, y compris de leur capacité à rendre compte, dans la limite du possible, des variations phénoménologiques. L'encadré ci-dessous explicite la manière dont nous avons identifié trois grandes catégories d'activités qui vont nous servir à analyser la structure de la mobilité.

Les différentes catégories de mobilité : tentatives de définition

Comme nous Pavons vu, le respect d'une démarche constructiviste et phénoménologique nous interdit d'attacher fermement la définition des catégories d'activités à des pratiques précises et nous invite à fonder celle-ci non sur leurs contenus ou sur leurs fonctions mais sur leurs significations. Dans cette perspective, nous avons identifié schématiquement trois grandes catégories d'activités sociales qui peuvent être conçues comme des temps : le travail, le temps contraint et le temps libre ou de loisir. Avant de tester leur opérationalité en matière de mobilité, il nous faut les légitimer et détailler les problèmes de catégorisation.

La mobilité de travail

A première vue, rien n'est plus simple que de séparer le travail des autres activités et d'étudier les mobilités respectives qu'elles occasionnent. Pour la majeure partie des individus, le travail est une activité bien individualisée, circonscrite dans l'espace et dans le temps, identifiée à un lieu précis, où l'on va et d'où l'on revient, en général directement. Dans ce contexte, le classement comme mobilité professionnelle des navettes domicile-travail ne présente aucune ambiguïté. La difficulté survient chez les individus pour qui les temps sociaux (dont le travail) ne sont pas toujours « purs » mais, au contraire, hybrides. Ouvert à plusieurs lieux et à plusieurs types de situations, le travail des médecins n'est pas tout le temps bien identifiable, surtout à sa marge. D'une part car ces derniers travaillent parfois là où d'autres ne travaillent pas : chez eux, en voiture, dans le train, au restaurant, à l'hôtel, etc. **Ensuite** parce que certaines situations mêlent simultanément travail et loisir, notamment lorsqu'ils sont invités par des laboratoires pharmaceutiques pour une soirée ou un week-end : ils sont sensés «communiquer» et participer à des débats scientifiques, mais auront également l'occasion de se divertir. Enfin, parce qu'ils ont tendance à détourner la mobilité professionnelle longue distance pour visiter une ville, aller voir un spectacle, une exposition ou un ami, etc. Pour ces raisons, dans l'espace de vie des médecins, la frontière entre le travail et le hors-travail est plus difficile à saisir que pour les autres individus. Il n'empêche que, pour une très large majorité des déplacements, la partition reste nette.

La mobilité contrainte et de loisir

Les acteurs, comme les sociologues des temps sociaux, le savent bien, le hors-travail ne constitue pas une catégorie homogène car ce temps n'échappe qu'en partie à l'empire de la nécessité. Il rassemble un panel d'activités des plus « contraintes » aux plus «choisies», en passant par des activités «conventionnelles». Ces catégories, qui sont profondément liées et peuvent être précisées ensemble, ne se définissent ni par un ensemble d'activités ni par des fonctions spécifiques, mais par la signification particulière que prend telle pratique ou tel segment de pratique pour un individu[1.8]. Nous entendons par loisir les moments pendant lesquels les acteurs sociaux, dégagés des obligations, des contraintes ou des conventions de la vie ordinaire, ont le sentiment de maîtriser leur temps, et l'utilisent dans le but d'en tirer une satisfaction ou un plaisir.

[1.8] En refusant de définir le loisir par son contenu (les activités) ou par ses fonctions (repos, divertissement, développement de soi), nous nous démarquons nettement de la sociologie « positive » des temps sociaux d'inspiration dumazedienne. En suivant la méthode ethnographique mise en œuvre par Florence Wcbcr dans sa réflexion sur « le travail à-côté », nous allons tenter de proposer une définition plus souple, mais peut-cire déjà Irop orientée, fondée au premier chef sur la signification sociale et collective accordée à ce temps. Weber F. (1989), *Le Travail à-côté : étude d'ethnographie ouvrière,* Ed. de l'EFIESS.

Premièrement, contrairement aux activités « contraintes » ou « conventionnelles », les pratiques de loisir n'ont aucun caractère obligé. L'acte procède d'un choix dont l'individu pourrait se priver sans que cela ait une quelconque incidence sur sa vie. Le premier sens accordé au loisir est donc la totale liberté. En second lieu, contrairement aux activités «contraintes», sources d'indifférence, de déplaisir ou d'ennui, et aux activités conventionnelles pour lesquelles les notions de plaisir ou de déplaisir n'ont pas de sens, le loisir procure satisfaction et épanouissement. De la sorte, il constitue au premier chef un temps hédoniste. Enfin, contrairement au temps contraint qui s'impose à l'individu, et au temps conventionnel sur lequel la prise de ce dernier est faible, le temps de loisir est un temps maîtrisé par l'individu, un temps qui lui appartient. Le loisir est donc profondément lié à la réalisation de l'individu. Cette définition nous semble assez souple pour recouvrir, selon les cas, un nombre important et hétérogène de pratiques, y compris des situations « limites » (travail intellectuel, travail ménager, bricolage, domestique, accompagnement des enfants), tout en ayant l'indéniable mérite de se fonder sur une forte signification collective - apparue lors des entretiens - sachant que ce sens collectif permet d'établir une commensurabilité entre les personnes.

Exercices de catégorisation

A partir de ces définitions, nous avons tenté d'isoler, pour chaque individu, différents types de mobilité. On ne doit pas cacher qu'en dépit des critères évoqués ci-dessus, l'arbitrage est parfois difficile. Il n'est pas superflu d'évoquer la plus ou moins grande difficulté que nous avons rencontrée dans nos opérations de classement. Pour tous les individus, le travail a été écarté du loisir. Parfois source de plaisir et d'épanouissement, il demeure toujours une activité obligée et associée à de fortes contraintes. Par contre, la formation (reprise d'études), quand elle procède d'un choix volontaire visant à l'enrichissement de soi, a été intégrée au loisir. Les pratiques commerciales sont, pour la plupart, faciles à classer. Les courses ordinaires se situent systématiquement du côté de la contrainte. A l'opposé, la pratique du marché fait généralement l'objet d'une représentation beaucoup plus positive : c'est un lieu où l'on vient avec plaisir, où l'on aime déambuler et passer du temps. Le shopping fait l'objet d'une évaluation contrastée mais ne pose pas de problème de classement car le jugement des individus est toujours tranché. Les achats anomaux ponctuels demandent une attention plus subtile : d'un espace, d'un lieu, d'un produit à l'autre, le sens d'une pratique peut changer. Ainsi, Bernard apprécie-t-il beaucoup la Fnac ou la Boîte à Livres mais déteste-t-il les autres magasins ; en outre, il apprécie beaucoup Décathlon mais exècre toutes les autres grandes surfaces. La pratique des commerces de proximité pose davantage de problèmes. Platement utilitaire pour certains, elle revêt pour d'autres une signification fort différente : lieux de sortie, d'échanges et de rencontres, les commerces sont fréquentés non sans plaisir, entre autres chez les Villageois. Ainsi, en dépit de son fondement « utilitaire », nous l'avons parfois inclut dans la mobilité de loisir quand elle ne paraissait pas étrangère à la notion d'épanouissement de soi. La gestion des déplacements des enfants pose le même genre de problèmes. Il est indéniable qu'emmener les enfants à l'école, pour leurs activités sportives, pour un rendez-vous de santé ou encore pour la visite d'amis est, à première vue, très loin de la définition du loisir : même si les individus ne le présentent pas systématiquement comme une contrainte, ce sont des déplacements qu'il « *faut* » faire et qui, *a priori,* ne sont pas vraiment sources d'épanouissement. Toutefois, dans un petit nombre de cas, les choses sont moins simples. Pour deux personnes (deux mères), l'accompagnement des enfants dans certaines de leurs activités peut être considéré comme un quasi loisir parce qu'elles disent s'investir et prendre beaucoup de plaisir à suivre leurs «bambins». Ainsi Carole emmène-t-elle systématiquement ses enfants à leurs nombreuses compétitions de tir tandis que Valérie conduit les siens à leurs tournois de basket. Toutes deux n'y voient aucune contrainte, bien au contraire, le suivi et l'encouragement des enfants constituant pour elles une source essentielle d'épanouissement. Dans ce cas, nous avons comptabilisé ces déplacements comme mobilité de loisir. Le traitement des sociabilités n'est pas non plus sans poser de problèmes. Alors que l'on peut classer sans trop de difficultés les visites d'amis dans la mobilité de loisir, dans la mesure où elles sont par essence électives (et rarement conventionnelles) et fondées sur une relation qui n'a de sens que par la satisfaction qu'elle procure, il n'en est pas de même des visites familiales. En fonction des contextes familiaux et biographiques, les liens peuvent s'échelonner du plus « obligé » au plus « délibéré », en passant par des formes de relations plus ou moins conventionnelles. Dans la mesure où les entretiens ne nous permettaient pas d'explorer ne serait-ce que grossièrement la nature de la relation, nous avons exclu d'autorité les visites ou les rencontres familiales de la mobilité de loisir.

Nous retiendrons de cet inventaire des problèmes de classement que l'exigence de catégorisation que présuppose toute intention de comparaison interindividuelle se heurte systématiquement aux difficultés que représente la prise en compte de la singularité et de l'hétérogénéité de l'expérience individuelle. D'une certaine manière, nous avons le sentiment que l'opération de classement, tout en étant la condition nécessaire à toute comparaison, tend simultanément, en écrasant la singularité, à en réduire (en partie) le sens, et ceci, quand bien même elle se fait à partir de critères simples. Malgré cela, cette catégorisation semble présenter une réelle efficacité.

Pour analyser la structure de la mobilité à l'aune de ces trois catégories de pratiques, nous procéderons en deux temps. En premier lieu, nous allons étudier la part qu'elles occupent respectivement dans la mobilité quotidienne. En second lieu, nous analyserons comment ces dernières contribuent à redéfinir les échelles du quotidien.

La part des différentes catégories d'activités dans la mobilité quotidienne

Quels rôles jouent respectivement l'activité professionnelle, les activités contraintes et les activités de loisir dans la mobilité quotidienne, et comment celles-ci contribuent-elles à différencier les individus ? Par souci d'alléger le texte, nous ne livrons ici que les principaux résultats.

Le poids écrasant du travail : une spécificité des médecins

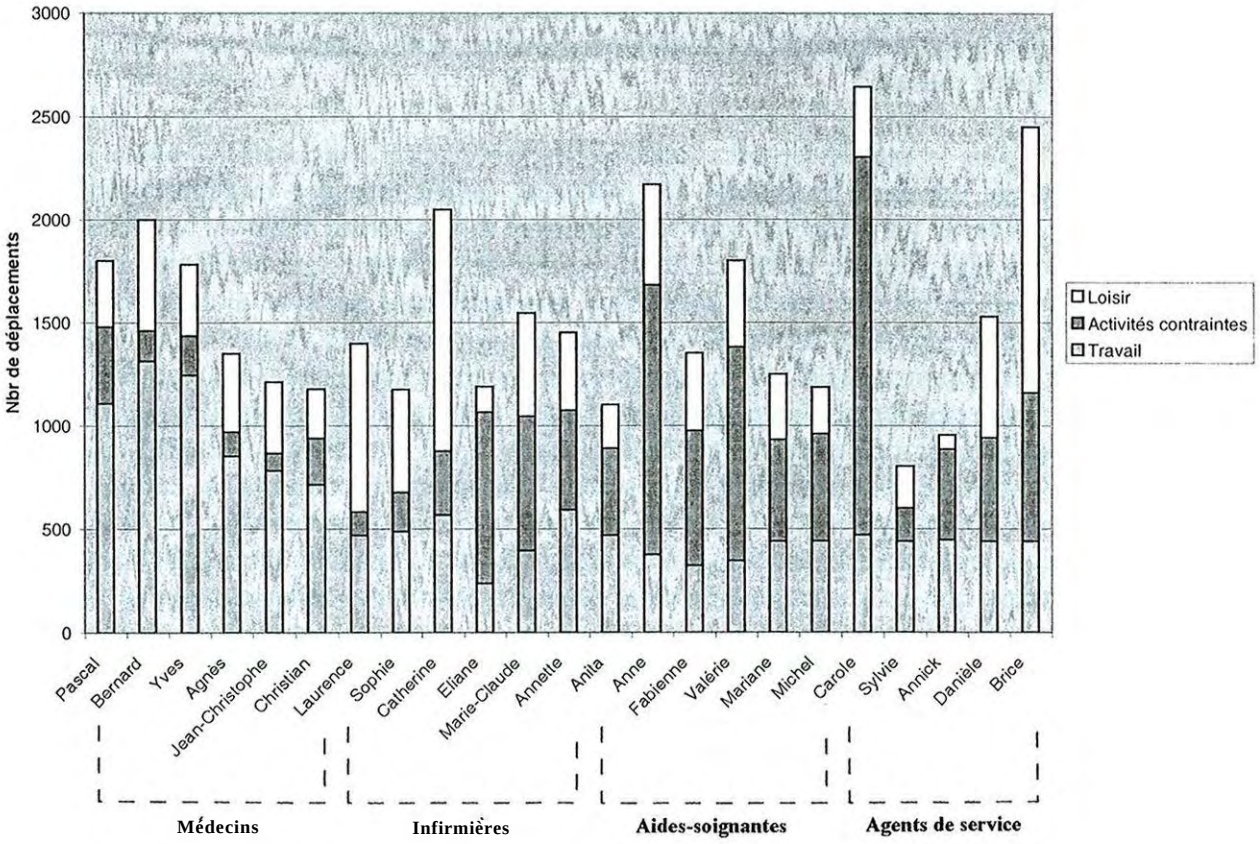
Commençons par des généralités. Ce n'est pas surprenant, à quelques exceptions près, les déplacements occasionnés par le travail demeurent un poste très important dans la mobilité quotidienne (Figure 8). Ils représentent en moyenne 30 % de la distance parcourue et 40 % du nombre de déplacements [9]. Toutefois, sauf pour une minorité (cinq individus sur vingt-trois), cette part du travail est loin d'être majoritaire : ce simple fait devrait amener les géographes à étudier plus systématiquement les autres types de mobilités et à les prendre davantage en compte dans l'analyse de la structuration de l'espace urbain, ce qui ne manquerait pas, à notre avis, de changer le regard porté sur la ville. Mais, du point de vue des individus, un autre point est sans doute aussi important : la part de la mobilité quotidienne dévolue au travail est extrêmement variable selon les cas, allant de 7 à 83 % pour la distance parcourue et de 17 à 70% pour le nombre de déplacements. Comment expliquer cette forte hétérogénéité des situations ?

Il n'y a pas de doute, en la matière, les médecins constituent une catégorie à part. Pour eux, la mobilité professionnelle occupe une place prépondérante. Celle-ci représente entre 56 et 83 % de la distance parcourue et entre 41 et 70 % du nombre de déplacements. A cela, il y a plusieurs raisons. Premièrement, les médecins travaillent davantage que les autres ainsi qu'un plus grand nombre de jours dans l'année. Pour une majorité, outre les jours de la semaine, ils travaillent le samedi et, parfois, le dimanche. Lorsqu'ils réalisent des gardes, ils retournent souvent au travail le soir, la nuit ou le week-end, plusieurs fois dans la journée, ce qui tend à multiplier le nombre de déplacements. Deuxièmement, contrairement à tous les autres individus, les médecins ont tous plusieurs lieux de travail, parfois nombreux, entre lesquels ils font des navettes, et ce, qu'ils soient hospitaliers ou médecins de ville. Ainsi, Pascal a-t-il son cabinet de cardiologie à St-Cyr-sur-Loire, mais réalise-t-il des vacations hebdomadaires ou bimensuelles dans plus de huit établissements de santé éclatés dans l'ensemble de l'aire urbaine, dont le CHRU de Trousseau. Jean-Christophe, quant à lui, présente une mobilité professionnelle au moins comparable. Clinicien dans le service de biochimie à l'hôpital Trousseau, il est l'autre moitié du temps (l'après-midi) chercheur au laboratoire de biochimie à l'hôpital Bretonneau et ne cesse de faire des navettes. Il dispense également des enseignements dans plusieurs sites de l'aire urbaine : à la faculté de Médecine, à la faculté de Sciences et à 1TNRA à Nouzilly, sans compter les lieux situés dans d'autres villes. Cet éclatement des lieux professionnels ne compte pas peu dans l'explication du grand nombre de déplacements et ne manque pas de

[9] Voir Annexe IV, Figure 1.

manifester et d'actualiser une réelle compétence métro et métapolitaine. Par ailleurs, la part importante du travail dans la mobilité s'exprime également par la distance parcourue, proportionnellement prépondérante. Remarquons en premier lieu que tous les médecins que nous avons interrogés n'habitent pas à proximité de leurs lieux d'exercice, y compris celui où ils passent le plus de temps. Les données quantitatives sur les lieux de résidence confirment largement cette tendance à « Pévitement », preuve *a minima* que la distance n'est pas pour eux un problème, mais aussi qu'ils ont besoin de «*faire la coupure* » avec leur lieu de travail. Mais la part importante de la distance parcourue pour des raisons professionnelles s'explique aussi par la fréquence de la mobilité quotidienne longue distance, vers les villes de la région, vers d'autres métropoles régionales ou vers Paris, déjà évoquée précédemment. Pour l'ensemble de ces raisons, la distance parcourue et le nombre de déplacements effectués pour des raisons professionnelles sont élevés.

Figure 8 : Part du travail, des activités contraintes et du loisir dans la mobilité quotidienne



Comparées aux médecins, toutes les autres personnes interrogées - qui appartiennent au personnel non médical - présentent une mobilité professionnelle réduite pour la bonne et simple raison que leur mobilité professionnelle longue distance est inexistante ou faible, qu'elles n'ont qu'un seul lieu de travail et que la journée continue n'autorise pas le retour chez-soi le midi, ce qui est fréquent chez les médecins. Exceptées celles qui réalisent des gardes (Catherine, Sophie), elles travaillent entre un tiers et moitié moins que les médecins, et bénéficient pour plusieurs d'entre elles d'un temps partiel, ce qui diminue significativement sur l'année le nombre de déplacements professionnels et réduit la centralité du travail dans l'espace de vie quotidien. Cette importance du temps partiel est

liée à la fois à la surepresentation féminine et aux avantages proposés par l'hôpital en faveur des femmes ayant à charge plusieurs enfants. Dans ce contexte, la place du travail dans la mobilité quotidienne, variable selon l'appartenance au personnel médical ou non médical, dépend avant tout de logiques socioprofessionnelles, redoublées en l'occurrence par un effet de genre.

Faible mobilité contrainte des médecins *vs* forte mobilité contrainte des mères de famille

L'identification - et l'individualisation - au sein de la sphère hors-travail d'une mobilité contrainte, en dépit des problèmes de catégorisation évoqués, permet en premier lieu de montrer que cette dernière mobilité est généralement prépondérante : pour la moitié des individus, elle est supérieure à la mobilité de travail et pour les trois-quarts d'entre eux, elle est supérieure à la mobilité de loisir. Il faudrait donc bien se garder de réduire la mobilité hors-travail à la seule mobilité libre et choisie[30]. En second lieu, là encore, la part de la mobilité contrainte dans la mobilité quotidienne est extrêmement variable selon les individus, et s'échelonne de moins d'un dixième à plus des trois-quarts. Elle contribue donc à distinguer fortement les individus. Pouvons-nous identifier des règles et en circonscrire les causes ?

Comme pour la mobilité professionnelle, l'appartenance socioprofessionnelle joue et l'on remarque une forte spécificité des médecins. Ayant tous une mobilité quotidienne forte ou très forte, les médecins sont ceux qui, une fois le travail soustrait, connaissent la régression la plus violente et forment le noyau dur des personnes qui ont la mobilité hors-travail la plus faible. Ce résultat s'explique principalement par une mobilité contrainte réduite. En effet, parce qu'ils travaillent beaucoup, et parce qu'ils ne sont, à une exception près, que des hommes, les médecins que nous avons interrogés échappent pour une bonne part aux nombreux déplacements qui concernent la gestion de la famille. Bien entendu, ils s'arrangent pour participer partiellement à ces tâches - et sont fiers de le dire - pour des raisons symboliques : ils signifient de la sorte à leur entourage, femmes ou enfants, qu'en dépit de leur absence physique, ils savent être présents. Ainsi, chacun se targue de sa petite contribution, qui en emmenant le matin les enfants à l'école (comme Pascal, Bernard, Yves ou Christian), qui en faisant une fois par mois les « *grosses* » courses comme Bernard (*« Une fois par mois, je vais faire les courses pour tout ce qui est lourd pour pas que Marie-Agnès ait à porter* »), qui en effectuant quelques courses nobles aux Halles ou au marché. Mais pour l'essentiel, ce sont leurs femmes - généralement sans activité professionnelle ou à mi-temps - qui les relaient et assurent l'essentiel des déplacements touchant à la gestion de la famille : conduire les enfants à l'école, chez leurs amis, ou pour les activités extra-scolaires, gérer les stocks et les achats, s'occuper des démarches administratives, etc. De la sorte, en contrepoint de leur forte mobilité professionnelle, leur faible mobilité contrainte contribue à les singulariser et constitue un trait distinctif de leur identité sociale.

Une idée de plus en plus répandue voudrait que le loisir occupe une place déterminante dans la structuration du système de mobilité et dans l'organisation de l'espace de vie hors-travail. Bien évidemment, les données quantitatives, qu'il s'agisse des flux de week-ends ou de vacances, ou encore de l'extension des espaces de loisirs et de récréation à l'échelle de la ville ou d'une région, accréditent largement cette idée. Toutefois, au quotidien, a-t-on vraiment idée de la façon dont la part respective de la nécessité et du loisir affecte l'espace de vie ? Sur cette question, il faut admettre que nous savons peu de choses.

Contrairement à ce que nous avons observé pour la mobilité professionnelle, les individus appartenant au personnel non médical ne présentent pas - à la différence des médecins - de réelle unité. Ainsi dislingue-t-on des individus pour lesquels la mobilité contrainte est forte voire très forte, faible ou moyenne. La raison principale de cette hétérogénéité est simple tant elle est corrélée au rôle social de mère assurant la gestion des enfants et, plus largement, celle de la famille. Ainsi, les deux individus ayant la plus forte mobilité contrainte (Carole et Anne) correspondent à deux femmes seules qui, en situation monoparentale, assurent sans partage tous les déplacements des enfants (garde, école, loisirs, amis) ainsi que ceux nécessaires à la vie du foyer (courses, démarches de santé ou administratives). De même, les individus présentant une mobilité contrainte assez forte (Valérie, Eliane, Fabienne, Marie-Claude) sont des femmes dont les enfants, assez grands pour avoir un grand nombre d'activités, mais pas assez pour être autonomes, exigent un nombre conséquent de navettes, qu'elles assument souvent seules. A l'inverse, la mobilité contrainte est plus faible chez les femmes qui n'ont plus d'enfants à charge, même si ces dernières conservent généralement un nombre de déplacements importants liés à la gestion du couple (Danièle, Sylvie, Anila, Annette). De manière encore plus significative, la mobilité contrainte apparaît généralement très faible chez les célibataires sans enfant (Sophie) ou encore chez les jeunes femmes en couple sans enfant (Laurence) pour qui la faible prégnance des contraintes de gestion limite considérablement le nombre de déplacements obligés. De la sorte, le poids de la mobilité contrainte apparaît fortement lié à l'appartenance de genre, au statut familial et à la place dans le cycle de vie. Naturellement, la surepréstentation des femmes dans le personnel non médical - bien reproduit dans notre échantillon - explique que la part de la mobilité contrainte y soit généralement beaucoup plus forte que chez les médecins.

L'inégale importance de la mobilité de loisir

Il est généralement admis, sans grande démonstration, que le temps libéré est responsable de l'explosion des mobilités urbaines. Remarquons d'emblée que la mobilité de loisir représente une part minoritaire, voire très minoritaire des déplacements quotidiens. A quelques exceptions près (Laurence, Brice, Danièle), elle ne dépasse jamais un tiers du total, et se situe généralement en-dessous d'un quart. Ceci permet de relativiser fortement l'équation un peu simpliste qui voudrait que l'augmentation du temps libre détermine mécaniquement un accroissement spectaculaire de la mobilité. Observons en second lieu que la mobilité de loisir est extrêmement variable selon les individus. En dehors des médecins qui, par leur mobilité de loisir médiocre, présentent une belle unité, les situations individuelles sont extrêmement hétérogènes et opposent grossièrement deux catégories d'individus : d'une part, des personnes pour lesquelles le temps libre est principalement investi au plan domestique et n'occasionne que peu de déplacements ; d'autre part, des individus dont le temps libre est inséparablement lié à des activités extra-domestiques « embrayeur » de mobilité.

Plus encore que pour la mobilité contrainte, les médecins présentent une mobilité de loisir remarquablement homogène et qui, comparativement aux autres individus, est relativement médiocre. Ce résultat mitigé traduit mal un décalage entre le niveau d'aspiration - qui les rangerait aux premières loges de la « classe des loisirs » -, et la surcharge professionnelle, qui est clairement mentionnée comme un frein important, source d'une certaine frustration. En effet, ceux-ci pratiquent pour la plupart une activité sportive régulière (le golf, l'escalade, la gymnastique, le volley), ont systématiquement des pratiques culturelles (cinéma, théâtre, concerts) et des sociabilités non négligeables.

Toutefois, ils soulignent tous que leur mobilité de loisir est limitée et qu'ils ont tendance à être casaniers en dehors de leur travail ; d'une part, car la fatigue professionnelle liée au temps de travail important fait qu'ils aspirent à un certain repos domestique ; d'autre part, car le sentiment d'abandon de la famille lié à la surcharge professionnelle les invite à compenser en investissant davantage, pendant leur temps hors-travail, la maison. Ainsi, comme pour la mobilité professionnelle ou la mobilité contrainte, les médecins partagent, au vu de la mobilité de loisir, une commune identité. A l'opposé, les autres individus présentent des profils hétérogènes et peuvent être grossièrement rangés en deux catégories.

Un premier ensemble, composé de cinq individus (Annick, Sylvie, Eliane, Anita, Michel) se caractérise par une mobilité de loisir très faible. Ces derniers présentent moins de 250 déplacements de loisir par an, soit moins d'une sortie tous les deux ou trois jours. En outre, le temps libre passé hors domicile est peu élevé[51]. Ces individus ne sortent principalement de chez eux que pour des choses qu'ils doivent faire. Comment l'expliquer ? Premièrement, ceux-ci ont généralement un réseau de sociabilité faible : les visites d'amis sont rares, voire inexistantes. Dans ce cas, la mobilité de loisir réduite résulte en partie de la faiblesse du capital relationnel. Deuxièmement, contrairement à d'autres, ces individus n'ont pas à proprement parler d'activités de loisir extra-domestiques régulières, qu'elles soient corporelles (danse, marche), sportives ou socioculturelles (chant, cinéma, théâtre). Le temps libre - et pourtant ils en ont ! - est principalement investi dans des activités domestiques. Remarquons d'abord qu'ils ont tous un rôle ménager important. Or, pour certains, cette activité journalière de ménage et de rangement apparaît comme un quasi loisir tant tenir son intérieur propre et ordonné procure une grande satisfaction. D'autre part, ils ont tous une affection particulière pour une gamme plus ou moins étendue de loisirs domestiques[32]. En dépit d'une réelle diversité des activités et des emplois du temps, le temps libre est pour tous fortement associé à l'espace de la maison. Sur ce point, les pratiques observées convergent avec les discours. Ces individus revendiquent clairement une disposition casanière. Ainsi, Anita nous explique-t-elle qu'elle apprécie et qu'elle aspire de plus en plus à passer du temps chez elle depuis qu'elle a emménagé dans sa maison : elle aime de moins en moins « traîner » en ville et s'occuper de sa mère lui coûte. Pour ces individus, qui appartiennent principalement aux catégories « inférieures » (ASH, AS), le temps libre et choisi s'insère dans une culture, plus ou moins ancienne, de l'enracinement et de la sédentarité.

Aux antipodes, un certain nombre d'individus (Laurence, Sophie, Marie-Claude, Catherine, Brice) présentent une mobilité de loisir importante, voire très importante, supérieure à 500 déplacements par an. Pour ces personnes, le loisir ne peut être envisagé comme un temps majoritairement domestique. Il est principalement associé à une intense activité urbaine réalisée à l'extérieur du logement. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si tous ces individus présentent un temps domestique relativement faible, inférieur à 4 500 heures par an. Les raisons qui expliquent cette forte mobilité de loisir sont simples. Premièrement, l'intensité des sociabilités intervient mais pas pour tous. Laurence présente à ce titre un profil hors du commun car elle jouit d'un capital relationnel très élevé. Jeune, sans contrainte familiale et disposant d'un temps libre d'autant plus grand, elle n'est pas une

[31] Voir Annexe IV, Figure 2. II est inférieur à 220 heures par an, soit moins de 36 minutes par jour.

[52] Sylvie regarde la télé depuis son fauteuil, feuillette des magazines et fait des mots croisés. Annick jardine beaucoup, s'occupe de ses fleurs et de son potager. Michel lit le journal, collectionne les cassettes vidéos et se présente comme un adepte du ciné home : il passe un temps très important à éplucher les programmes et à regarder la télévision. Anita s'occupe du jardin, lit énormément et passe beaucoup de temps à faire la *« popote »*. F.liane s'occupe du syndicat, etc.

journée sans visiter une amie, sans aller « boire un pot » en ville ou sans être invitée à dîner chez des amis ou au restaurant. Cette sociabilité intense, centrée sur un petit nombre de lieux, est un élément fondamental dans la structuration de son espace de vie. Pour les autres, le capital relationnel n'est jamais le principal facteur explicatif. C'est généralement la pratique régulière d'une ou plusieurs activités de loisir en dehors du domicile qui explique le score atteint[53]. Pour faire bref, selon leurs dires, tous ces individus ont « *des activités* ». Néanmoins, un troisième élément surajoute à cette grande mobilité de loisir. En dehors de leurs loisirs réguliers, ces individus ont une pratique relativement intensive de l'offre culturelle urbaine. Certains, comme Sophie ou Catherine, fréquentent presque toutes les semaines la Fnac, la bibliothèque municipale ou les librairies. D'autres vont couramment au cinéma ; d'autres régulièrement au théâtre ; ou encore sont adeptes des concerts et des festivals de jazz ou de musique classique. Or, ces sorties nocturnes, une fois cumulées, ne comptent pas peu dans leur mobilité de loisir. Comment expliquer que, pour ces individus, le temps libre est un temps d'activité, et pour partie un temps d'activité extra-domestique ? A titre provisoire, remarquons qu'à l'opposé du groupe précédent, le loisir ne correspond pas pour eux à un temps de repos ou à un temps à meubler tranquillement. Dans un sens, le temps libre n'est pas conçu comme un temps strictement « reproductif » mais comme un temps particulièrement actif, rationalisé, où se joue le développement et la réalisation de l'individu, dont la mobilité est à la fois le symptôme et le marqueur. Remarquons en outre que cette disposition n'apparaît que sous certaines conditions sociales de possibilité et ne concerne ici que des infirmières, tandis que le groupe précédent accueillait principalement des individus appartenant aux catégories sociales « inférieures » (AS et ASH).

Ainsi, la mobilité de loisir fédère une nouvelle fois les médecins qui manifestent un fort désir de loisirs, mais un désir en partie frustré, ce qu'expriment les résultats médiocres. Pour le personnel non médical, une cassure se dessine entre ceux pour qui le temps libre constitue un accélérateur de mobilité urbaine et ceux pour lesquels il est principalement investi au plan domestique. Ce partage renvoie à notre sens à deux conceptions opposées du temps libéré. Pour les uns, il est conçu comme un temps très actif, ouvert à beaucoup d'espaces, à des activités nombreuses et à la rencontre avec d'autres individus. Dans ce cadre, la mobilité urbaine apparaît comme une condition mais aussi comme un miroir de l'épanouissement individuel et de la réalisation de soi. Pour les autres, le temps libéré permet de se ressourcer à la marge d'un travail fatiguant dans un espace propre, contrôlé et à l'écart du monde, dans l'espace confiné de la maison. Sans que nous sachions véritablement l'expliquer, nous avons vu que ce partage est lié à la position sociale, et vraisemblablement à la dotation en capital culturel. Néanmoins, il faut s'interdire de durcir considérablement les oppositions. D'une part, les individus bénéficiant d'un temps libre important peuvent associer sans concurrence les deux formes. D'autre part, même dans les cas tranchés, ceux-ci peuvent revendiquer, selon les moments, selon leurs humeurs, l'une ou l'autre conception.

En conclusion, l'analyse de la structure de la mobilité quotidienne par catégorie d'activités fait ressortir au premier chef une forte identité des médecins : ces derniers se caractérisent par une mobilité professionnelle importante, une faible mobilité contrainte et une mobilité de loisir moyenne. Celle-ci autorise à penser qu'il s'agit du groupe qui, par le

[53] Sophie pratique deux à trois fois par semaine le chant choral et deux fois par mois la randonnée. Marie-Claude chante également dans une chorale, prend des cours de chants, va souvent à la piscine et marche régulièrement avec une amie. Bernard pratique l'escalade une à deux fois par semaine et randonne tous les quinze jours. Enfin, Laurence n'est pas en reste, avec deux à trois entraînements de samba par semaine.

partage d'un grand nombre d'attributs communs, est le plus solidement constitué. A l'inverse, les individus appartenant aux personnels non médicaux présentent des profils hétérogènes et une gamme de situations nettement plus individualisées. En fonction de leur situation professionnelle (garde, temps plein, temps partiel), de leur statut familial et de leur place dans le cycle de vie, ou encore de leur conception du temps libre, elle-même fortement liée à leur capital culturel, la part de chaque catégorie d'activités est fortement inégale, ce qui, par la pluralité des combinaisons possibles, offre une réalité sensiblement plus atomisée.

Activités sociales et échelles du quotidien

Nous venons d'évaluer la part respective du travail, des activités contraintes et du loisir dans la mobilité quotidienne. Désormais, comment ces catégories d'activités affectent-elles ses formes, notamment en modifiant (ou en confirmant) l'échelle de vie ? La comparaison de la part des déplacements péridomestiques dans la mobilité quotidienne, hors-travail et de loisir (Figure 9), permet de se faire une idée précise de la plus ou moins grande importance des variations scalaires à l'intérieur du système de mobilité individuel. Pour certains, la soustraction, au sein de la mobilité quotidienne, des déplacements de travail, et au sein de la sphère hors-travail, de la mobilité contrainte, ne change rien et confirme leur identité scalaire. Pour d'autres, cette opération montre que les échelles de vie se modifient sensiblement en fonction des catégories d'activités, exprimant *a contrario* une forte hétérogénéité interne et une fluctuation importante de l'identité.

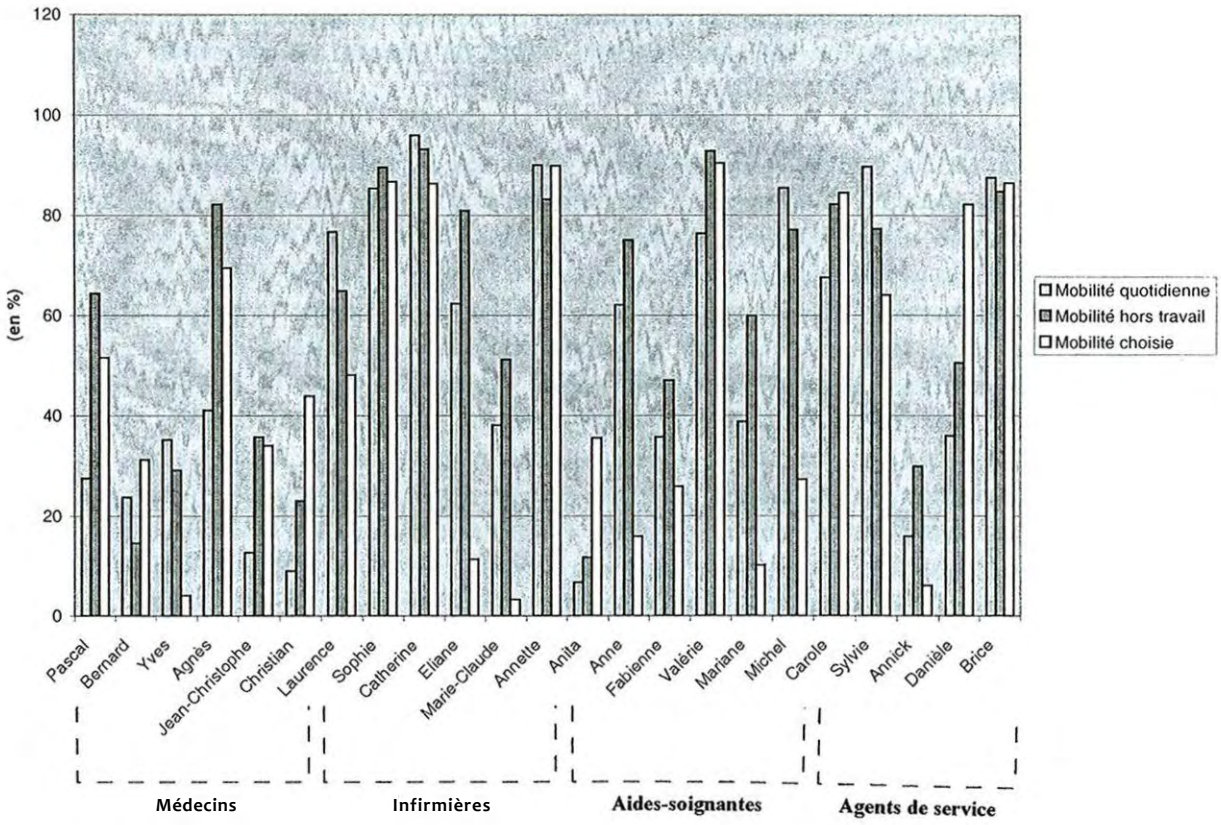
Les échelles de la mobilité hors-travail

La soustraction du travail dans l'espace de vie permet d'identifier plusieurs types. En premier lieu, il existe un petit nombre d'individus que nous avons qualifiés précédemment de Métropolitains, mais qui, une fois le travail soustrait, se révèlent avoir la majeure partie de leurs déplacements à l'échelle péridomestique. Tels sont les cas d'Agnès et de Pascal, dont la part des déplacements péridomestiques augmentent respectivement de 41 à 82 % et de 28 à 64 %, une fois le total de déplacements professionnels déduit. Dans leurs cas, on découvre que leur compétence métropolitaine ne se déploie que de manière ponctuelle, par nécessité et que, pour le reste, ils privilégient principalement les espaces de proximité. C'est cette idée que souligne Agnès : « *Moi, en dehors dit travail, j'aime pas reprendre ma voiture donc je reste plutôt dans le centre-ville où je me déplace à vélo ou à pied* ». En outre, et c'est le deuxième cas intéressant, un grand nombre d'individus, déjà caractérisés par la prégnance de l'échelle péridomestique, voient cette échelle, une fois le travail déduit, très sérieusement renforcée, l'espace de proximité devenant ainsi un espace de vie hors-travail plus ou moins exclusif. C'est le cas d'Anne, de Carole, de Sophie, de Valérie et d'Eliane, les quatre dernières atteignant des scores supérieurs à 80%. Ce comportement apparaît particulièrement bien dans les propos d'Eliane : « *A part pour le travail, je vais rarement à Tours, j'y vais le moins possible. Moi, j'ai tout à côté».* Pour d'autres personnes, caractérisées également par la prégnance de l'échelle péridomestique et travaillant à côté de chez elles, la seule prise en compte du hors-travail produit un léger rééquilibrage, celles-ci pratiquant, de temps à autres, d'autres secteurs de l'aire urbaine, mais ces conduites, trop occasionnelles, ne suffisent pas à en faire des Métropolitains (Laurence, Catherine, Annette, Michel). Au total, pour douze personnes sur vingt et une, la

[51] Remarquons que le cas strictement inverse d'un individu qui aurait son lieu de travail non loin de son domicile et qui, une fois la mobilité professionnelle soustraite, deviendrait un vrai métropolitain, n'existe pas dans notre échantillon.

part des déplacements péridomestiques hors-travail est supérieure aux deux-tiers, et pour dix d'entre elles supérieure aux trois-quarts, ce qui prouve que, pour une majorité, la vie extra professionnelle lient principalement dans un espace de proximité.

Figure 9 : Part des déplacements péridomestiques dans la mobilité quotidienne, hors-travail et de loisir.



A côté, les « vrais » métropolitains, ceux pour qui la soustraction du travail apporte un rééquilibrage limité (Jean-Christophe, Christian, Anita, Annick), et ***a fortiori*** les rares qui, sans l'activité professionnelle, sont encore plus radicalement ouverts à l'échelle de la métropole (Bernard et Yves), sont peu nombreux (six individus). En position intermédiaire, trois personnes (Danièle, Fabienne, Marie-Claude), plutôt métropolitaines par le travail, profitent d'un rééquilibrage et présentent un profil mixte, investissant à parts égales les deux échelles. Ainsi, l'analyse des échelles de la mobilité hors-travail, si elle tend à radicaliser l'opposition entre les «vrais» Locaux et les «vrais» Métropolitains - le nombre de cas intermédiaires étant limités - a également le grand mérite d'apporter la preuve que la vie hors-travail, pour la plus grande majorité des individus, n'a pas lieu à l'échelle de l'aire urbaine - comme le suggérerait une interprétation hâtive - mais à une échelle infra-métropolitaine correspondant à un « secteur » de l'agglomération. Ce résultat permet de discuter, ou de nuancer, l'idée généralement admise - et trop vite déduite des navettes domicile travail - selon laquelle l'échelle du citadin calque aujourd'hui l'ensemble de l'aire urbaine[55]. Toutefois, le hors-travail ne constitue pas une catégorie

[53] Pour autant, l'existence d'un niveau plus vaste que le quartier mais beaucoup plus étroit que l'aire urbaine n'est pas sans poser de problème. D'une part, en fonction de son lieu de résidence, chaque individu compose son territoire de proximité et il est peu probable, même en superposant un très grand nombre de cas, de voir apparaître des territoires collectifs (communément partagés) bien distincts et très nettement délimités. Il est plutôt probable que nous obtenions une partition de l'aire urbaine en ensembles flous et chevauchants.

homogène, et l'individualisation - au sein de celui-ci - de la mobilité de loisir, permet d'apporter quelques nuances.

Les échelles du loisir

L'observation de la part des déplacements péridomestiques pour la mobilité de loisir - comparée à celle du quotidien et du hors-travail - montre que, pour la majorité des individus, la structure scalaire de la mobilité se transforme à nouveau, ce qui accrédite l'idée d'une forte variation intra-individucllc. Mais, là encore, nous devons distinguer plusieurs cas de figure.

Pour une partie des individus, la seule prise en compte de la mobilité de loisir ne change rien ou peu de choses à la forme et à l'échelle de leur espace de vie. C'est le cas d'un premier ensemble de personnes (Sophie, Catherine, Annette, Valérie, Carole, Brice, Sylvie) pour qui la mobilité de loisir vient confirmer l'importance des espaces de proximité et scelle définitivement leur identité de Locaux. Pour eux, comme la plupart des autres lieux de vie, leurs espaces de loisirs se situent autour de la maison ou dans un rayon proche[36]. On retrouve chez d'autres une même continuité, mais la mobilité de loisir confirme cette fois-ci la prégnance de l'échelle métropolitaine. Bernard, Yves, Annick et Jean-Christophe sont dans ce cas. Avec trois-quarts des pratiques de loisir à l'échelle de la métropole, ce dernier fournit un bon exemple : mises à part quelques activités de plein air réalisées le week-end autour de son domicile (Lussault-sur-Loire) et quelques sociabilités locales occasionnelles, l'ensemble de son temps libre se déroule ailleurs dans l'agglomération : le théâtre et le cinéma en centre-ville, l'escalade à St-Pierre-des-Corps.

Pour d'autres individus, la seule prise en compte de la mobilité de loisir a un effet sensible sur les formes et l'échelle de l'espace de vie. Un premier ensemble regroupe des Métropolitains pour qui la mobilité de loisir, sans inverser la tendance, tend à revaloriser les espaces péridomestiques. Deux périurbains (Christian et Anita) sont dans ce cas. Alors qu'ils pratiquent très peu les espaces de proximité pour des activités contraintes ou conventionnelles, ces espaces sont investis les jours chômés, principalement en tant qu'espaces de promenade, de jogging ou d'observation de la nature. De la sorte, ces périurbains ne vivent pas totalement dans une campagne dortoir sur le mode « insulaire ». Néanmoins, comparée à celle des périurbains Villageois, la relation à l'espace local est somme toute assez ténue, limitée à la consommation d'un cadre paysager. A l'inverse, un deuxième ensemble rassemble des Locaux pour qui la mobilité de loisir, sans pour autant changer du tout au tout leur échelle de vie, tend à revaloriser l'échelle métropolitaine. Laurence en fournit un bon exemple. Pour elle, le temps libre et choisi est un temps fort d'ouverture à l'échelle métropolitaine et d'élargissement de la taille des mobilités. Contrairement aux Locaux « purs » étudiés précédemment, elle tend à utiliser la voiture

D'autre part, cet espace n'est pas systématiquement bien identifié, ou de manière assez vague (le « *centre-ville* », «*Joué* », « *Tours-Nord* », « *Tours-Sud* », « *Luynes-Fondettes* ») et bien souvent pratiqué sur le mode métropolitain, sans connaissance exhaustive des lieux ni sociabilité de proximité.

[56] Cette caractéristique commune ne doit pas masquer une réelle hétérogénéité des lieux pratiqués. Sophie fréquente principalement le foyer Courteline pour le chant, les espaces commerciaux du centre-ville, quelques fois le cinéma et, de temps à autre, les bords de Loire. Pour Carole, l'espace de loisir se limite au parc Ste-Radegonde situé à une centaine de mètres de son immeuble. Pour Valérie, dans un contexte périurbain, l'espace de loisir est fortement différencié, mêlant les espaces de nature autour de son domicile, le gymnase municipal dans lequel elle fait de la gymnastique, la salle des fêtes dans laquelle elle pratique la danse de salon. Ainsi, quoique situés autour du domicile, ces espaces renvoient à des réalités différentes.

depuis le péricentre où elle réside pour joindre des lieux de divertissement éloignés situés à Tours-Nord, Tours-Sud, Rochepinard et parfois même plus loin.

Enfin, pour une dernière catégorie d'individus, la mobilité de loisir modifie du tout au tout la forme et l'échelle de leur espace de vie. Trois personnes (Anne, Marie-Claude et Marianne), vivant toutes en périphérie, sont dans le même cas. Travaillant en ville, celles-ci ont un quotidien principalement inscrit à l'échelle métropolitaine. Toutefois, la seule prise en compte des activités hors-travail contraintes ou conventionnelles revalorise, parfois considérablement, l'échelle péridomestique. Ce revirement s'explique par le fait qu'elles réalisent un grand nombre d'achats et assurent la gestion des enfants à cette échelle. Néanmoins, cette rétraction locale n'est que partielle car la seule prise en compte de la mobilité de loisir montre qu'elles sont, pour ces activités, principalement Métropolitaines, la part des déplacements de loisir péridomestiques ne représentant qu'entre un cinquième et un dixième du total. Marie-Claude en constitue un bel exemple. Celle-ci habile à Azay-sur-Cher et travaille dans le centre de Tours. En dehors du travail, ses déplacements contraints sont pour moitié réalisés à l'échelle de l'agglomération (hypermarché, lycée des enfants, rendez-vous de santé) et pour l'autre sur sa commune ou les communes limitrophes (commerces de proximité, supermarché, famille, gestion des loisirs des enfants). Par contre, ses loisirs, à quelques exceptions près, sont exclusivement métropolitains : elle chante à St-Pierre-des-Corps et à St-Cyr, fait du shopping et va au cinéma à Tours-Centre, nage à Chambray, pratique le massage sensitif aux Fontaines. Ainsi, pour le loisir, elle illustre tout à fait bien le « zapping territorial » propre aux Métropolitains. De la sorte, pour cette dernière catégorie d'individus, parce qu'elle est libre et choisie, et qu'elle a donc plus de valeur que les autres, la mobilité de loisir consacre définitivement leur compétence et leur identité métropolitaine et les sépare en cela très nettement des Locaux et des Villageois.

Conclusion

A partir des analyses précédentes nous pouvons formuler deux principales conclusions. En premier lieu, pour un nombre non négligeable d'individus, l'identification d'une mobilité hors-travail, et en son sein d'une mobilité de loisir, ne modifie en rien l'échelle de l'espace de vie, voire la radicalise, opposant ainsi de « vrais » Locaux et de « vrais » Métropolitains. Dans leurs cas, bien que les identités scalaires sont nettes et tranchées, leurs significations varient et leurs genèses ne sont pas simples. D'une part, si les « vrais » métropolitains sont pour l'essentiel des médecins et les « vrais » Locaux principalement des personnes peu qualifiées (AS et ASII), cette relation reste en partie mystérieuse et supporte quelques exceptions. Ensuite, si les Métropolitains résidant au centre et en périphérie sont visiblement comparables, nous savons qu'il n'en va pas de même pour les Locaux, la signification de la localité, en fonction du degré d'urbanité du lieu de résidence, n'étant pas nécessairement identique[37]. En second lieu, ce premier cas de figure ne doit pas

[57] Dans la mesure où leurs espaces péridomestiques ne présentent pas une offre identique, les individus se trouvent dans des situations fortement inégales. Alors qu'un habitant du centre-ville peut trouver à proximité de son domicile un grand nombre d'activités métropolitaines (cinéma, théâtre, clubs de sport, restaurants, pubs, etc.), il n'en est pas de même pour un périurbain, qui n'a autour de son logement qu'un nombre limité de lieux métropolitains. Pour cette raison, comme nous l'avons déjà évoqué, en zone dense, on peut être Local sans être Villageois. En périphérie, à l'inverse, on ne peut pas être l'un sans l'autre : on finit par connaître et par être connu, et ne peut échapper aux activités dont l'aire de rayonnement est celle de la commune. Alors que le « Local » des villes a un accès maximal à un grand nombre de choses, ce qui lui permet de vivre dans un espace restreint tout en ayant un choix optimal, le « Local » des champs se prive

masquer que, pour un grand nombre d'individus, le système de mobilité comporte une véritable hétérogénéité interne, ce qui accentue considérablement la complexité et la diversité des profils socio-spatiaux, et témoigne de la coexistence de plusieurs échelles, chose qui constitue sans doute un trait contemporain dominant. Ces discontinuités internes pourraient achever de discréditer l'intérêt d'une étude comparative - du fait de la multiplicité des combinatoires - si toutefois la mobilité de loisir n'apparaissait pas, parce qu'elle obéit simplement à la volonté individuelle et qu'elle nous semble pour cette raison plus signifiante que les autres, peut-être davantage révélatrice de l'identité. Ainsi, certains Locaux, dégagés de toute nécessité, manifestent une vraie compétence et une forte appétence métropolitaine, ce qui nous permet de relativiser le poids que jouent les espaces péridomestiques dans la construction de leurs territorialités (Laurence, Anne, Michel). A l'inverse, certains Métropolitains expriment à travers leurs pratiques de loisir une forte polarisation locale (Danièle, Agnès et dans une moindre mesure Pascal). Néanmoins, cette valeur supérieure accordée à la mobilité de loisir ne doit pas faire perdre de vue que l'analyse de la structure scalaire, en permettant d'affiner l'appréhension globale, met au premier plan les discontinuités internes et donne à voir des systèmes de mobilité à la fois fort complexes et profondément individualisés. Avant de reprendre plus systématiquement cette hypothèse, analysons la dernière composante du système de mobilité.

4- Les formes de la mobilité

L'analyse des échelles spatio-temporelles et des sens pratiques de la mobilité n'épuise pas l'exploration du système de mobilité. Encore faut-il prendre en charge l'étude de ses modalités et de ses formes. Plus nettement que pour les sens pratiques, ces dernières ont le mérite de faire apparaître des régularités qui recoupent en partie celles qui ressortent de l'analyse du volume et des échelles de la mobilité quotidienne. Mais, simultanément, à une échelle plus fine, elle met en exergue la complexité et l'irréductibilité des variations individuelles. Ces formes de mobilité peuvent être analysées en deux temps : d'une part à travers l'usage des modes de déplacement, d'autre part à travers les formes de structuration de l'espace de mobilité.

Les modes de déplacement

Grandes lignes

L'analyse des modes de déplacement qui jalonnent la mobilité quotidienne fait ressortir au premier chef un effet relativement mécanique du lieu de résidence. Pour cette raison, nous aurions pu reprendre à notre compte le fameux titre « Dis-mois où tu habites, je te dirais comment tu te déplaces » de J.-P Orfeuil [38]. La figure suivante (Figure 10) illustre la très forte corrélation entre la position résidentielle et le ou les modes de déplacement dominants. Les onze périurbains enquêtes, à une exception près, utilisent l'automobile pour plus des neuf dixièmes de leurs trajets. A l'opposé, les cinq habitants du centre de l'agglomération, à une exception près, utilisent le mode de transport pédestre[39] à plus de 80 %. Les deux habitants des communes de banlieue s'apparentent en tous points aux

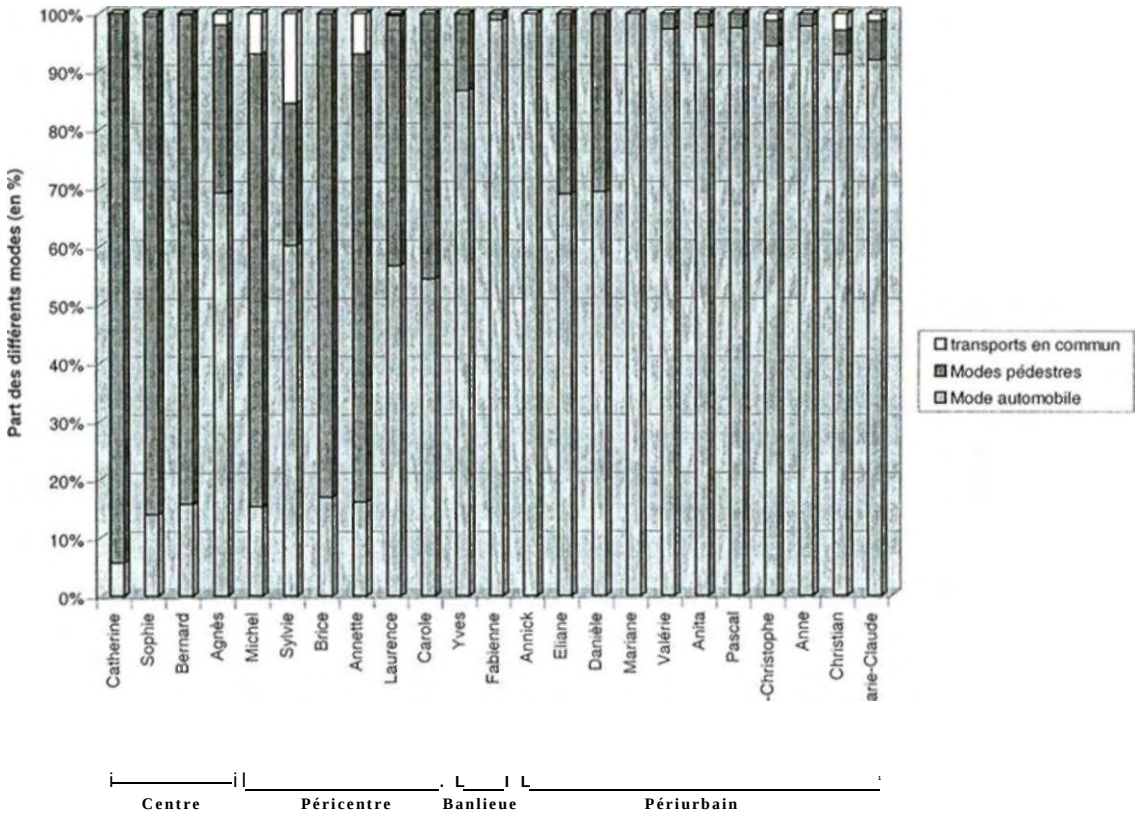
d'une grande diversité de lieux. Ainsi, parce qu'il y a beaucoup plus d'espace dans un rayon de huit minutes en ville qu'en zone peu dense, l'échelle locale peut ne pas y avoir le même sens.

[38] Orfeuil J.-P. (1998), «Dis moi où tu habites, je te dirais comment tu te déplaces», in Pumain D., Mattei M.-F., *Données urbaines,* n°2, Fconomica.

[39] Le mode de transport pédestre regroupe ici l'usage de la marche, de la bicyclette et des transports en commun.

périurbains. Les quatre habitants des quartiers péricentraux arborent des profils mixtes. Alors qu'habiter en zone centrale ou périphérique laisse dans les deux cas assez peu de liberté, habiter en zone péricentrale offre davantage de choix, soit en couplant les deux modes (Carole), soit en privilégiant l'un des deux (Michel ou Sylvie). Cette équation quasi parfaite, déjà remarquée, n'a pas besoin de très amples explications. A ce sujet, les acteurs sont formels et invoquent le poids de la nécessité et leur faible marge de manœuvre, et ce d'autant plus que leur situation résidentielle est extrême.

Figure 10 : Mobilité quotidienne et modes de déplacement



Les habitants périphériques, éloignés de leur travail et des autres besoins, et contraints implicitement par une exigence de vitesse, sont dépendants pour le plus grand nombre de leurs pratiques de l'automobile, seul instrument rapide à leur offrir la flexibilité souhaitée. Ainsi Danièle, qui habite à Parçay-Meslay, souligne-t-elle cette dépendance : « *Moi, je fais la majorité des choses en voiture. D'ici à Bretonneau par exemple, je me vois mal aller à vélo ou en mobylette, ou alors en bus. De toute façon, on a très peu de bus sur Parçay. Quand le bus est à sept heures et que vous commencez ci six heures et demie ! C'est pas possible, donc moi, c'est ma voiture».* Dans tous les entretiens des périurbains, nous retrouvons la même phrase - « *De toute façon, ici, on n 'a pas le choix !* » -, comme si le choix (justement) d'une résidence périurbaine avait présupposé l'acceptation d'une mobilité inféodée à la voiture. A ce sujet, nous avons déjà remarqué à plusieurs reprises combien, pour eux, cette mobilité automobile apparaît intériorisée et naturalisée, et finalement indiscutable, le « *on n'a pas le choix !* » coupant court à d'autres alternatives. Peu d'ailleurs se sont plaints de cette dépendance car, d'une certaine manière, ils savent qu'ils l'ont choisie et l'assument, ce qui ne veut pas dire qu'ils ne sont pas particulièrement contraints par les structures urbaines. Quand cette mobilité automobile n'est plus assumée,

lorsqu'elle coûte ou pèse, c'est le choix résidentiel qui est remis en question, comme dans le cas de Christian qui vient de quitter la périphérie pour s'installer au centre : « *Ma femme n 'était pas contre habiter à Savonnières au niveau esthétique et de la tranquillité, ça lui plaisait bien, mais son problème, c 'est qu 'elle déteste rouler en voiture et qu 'elle s'occupe des enfants. Donc là, avec les horaires multiples, c 'était devenu ingérable* ».

Les habitants des quartiers centraux seraient-ils plus libres de leurs choix ? C'est peu probable. L'avantage comparé se renverse immanquablement pour eux au profit des modes de déplacement pédestres. Ainsi, Sophie, qui réside dans le quartier des Halles, nous dit-elle : « *Je prends très rarement la voiture. En ville, la voiture perd complètement de son intérêt. On a de plus en plus de mal à circuler. On supprime des stationnements (...). A l'hôpital, j'y vais en bicyclette parce qu 'il n'y a pas de quoi stationner là-bas. Et puis, c'est à côté. J'ai ma voilure au parking des Halles, je vais la sortir, faire cinq cents mètres, et tourner autour de Bretonneau pour trouver une place : ça n 'a aucun intérêt de prendre sa voiture !* ». Tous les habitants des quartiers centraux soulignent ainsi la plus grande fonctionnalité et la plus grande flexibilité que représente l'usage des modes de déplacement pédestres pour circuler à l'intérieur de la ville dense : la plus grande rapidité, l'absence de difficultés pour circuler et pour se garer, la facilité pour « passer » d'un lieu à un autre sont toujours mises en avant. Ainsi, de la même manière que l'automobile est vigoureusement attachée à la territorialité périurbaine, les modes pédestres sont symétriquement attachés à l'habitat en zone dense. Toutefois, comme nous l'avons évoqué au chapitre précédent, l'accessibilité pédestre à un grand nombre de lieux est quasiment systématiquement mentionnée positivement dans l'évaluation de l'habitat en zone centrale et celle-ci est souvent au cœur même des stratégies résidentielles (Agnès, Christian). Ainsi, Christian, après son retour au centre, nous explique que son mode de déplacement a changé radicalement. Désormais à 1 200 mètres de son travail, il ne se déplace plus qu'à pied et prend rarement sa voiture. Si pour lui la mobilité automobile était naturalisée - et acceptée du fait des avantages que procurait la campagne -, il apprécie désormais beaucoup se déplacer à pied : « *Le fait de faire une heure de marche par jour, j'apprécie : je me sens mieux physiquement. Et puis, ça a l'air con, mais je pense bien. Ca fait marcher les idées mieux qu 'en voilure* ». En conséquence, le statut du mode de déplacement pédestre en zone dense n'est pas exactement le même que le statut de l'automobile en périphérie. Alors que dans le premier cas il s'agit d'une nécessité appréciée voire même valorisée, il s'agit dans le second cas d'une nécessité simplement acceptée, qui a plutôt tendance à être occultée dans l'évocation des stratégies résidentielles.

Remarquons qu'à Tours, l'avantage comparé que présente le mode de déplacement pédestre, contrairement à ce qu'on observe dans les villes françaises de plus grande taille, ne s'exprime que dans le cœur de l'agglomération, dans la partie comprise entre Loire et Cher, contenue à l'est par l'autoroute et à l'ouest par la rue Giraudeau. Par delà ces limites, l'usage de l'automobile peut s'avérer beaucoup plus rapide, notamment pour joindre les lieux du centre les plus éloignés. Ainsi, de la place Ste-Anne (située à la limite de Tours et de La Riche en position péiïcenlrale), il est plus rapide de se rendre au Centre municipal des sports (Sanitas) ou au quartier Velpeau en voiture qu'en transport en commun ou même à vélo. Cela induit autour du noyau central une zone d'indétermination où, en fonction du déplacement à effectuer, l'avantage comparé balance entre les deux modes. Toutefois, cette zone d'indétermination constitue une frange étroite car, passé quelques kilomètres, l'automobile s'impose rapidement comme mode dominant en rapport avec une baisse très sensible de la densité et de la diversité. A St-Avertin, Joué ou St-Cyr, mais aussi dans bien des secteurs de Tours-Nord et de Tours-Sud, l'absence de voiture limite

considérablement le potentiel de mobilité et s'impose donc comme mode dominant. Ainsi, l'on prendra la mesure du rôle de la taille et de la structure de la ville dans la définition (et d'une certaine manière la détermination) des profils socio-spatiaux vus ici sous l'angle du mode de déplacement.

Au final, hormis dans les quartiers péricentraux, il existe manifestement un puissant effet de lieu. Celui-ci est à prendre d'autant plus au sérieux qu'il a une incidence décisive sur la construction des spatialités. Pour une bonne partie des habitants du centre, l'usage préférentiel des modes pédestres, ainsi que les difficultés afférentes à l'usage de la voiture (aller jusqu'au garage, sortir, avoir des difficultés à se garer) constituent une limite importante à la fréquentation et à l'exploration des lieux périphériques. Catherine évoque ces difficultés, d'ailleurs d'avantage « construites » qu'insurmontables car ceux qui y sont contraints savent faire avec : *«Je (ne) vais plus à Carrefour. (...) Pour moi, c'est quand même une contrainte d'aller à Carrefour parce qu'il faut que je sorte ma voiture. Il faut que je revienne. Parce que quand j'y vais j'achète un peu plus. Il faut que je monte ici, que je redescende, que je ramène ma voiture (au garage), c 'est un peu fastidieux* ». Ou encore : *« Pour aller aux Deux Lions (cinéma COR), je prends ma voilure : il faut que je sois décidée ! Je dis bon, je vais aller là. Quand j'ai mis ça dans ma tête... Mais c'est quand même contraignant de prendre sa voiture pour sortir de la ville* ». Ainsi, la vie dans l'hypercentre, et ses habitudes pédestres, provoquent chez d'aucuns une certaine « flemmardise » à en sortir, hormis pour des choses exceptionnelles (concert, randonnée) ou incontournables (Leroy Merlin).

Mais la réciproque est encore plus vraie. Pour une grande partie des périurbains, l'usage indéfectible de la voiture, et d'une certaine manière la difficulté qu'ils ont à s'en séparer les dissuadent bien des fois de pratiquer le centre dense de l'agglomération et les amènent à privilégier les pôles périphériques. Ainsi, Danièle, après avoir expliqué qu'elle fréquente assidûment les quatre grandes zones commerciales situées à la périphérie exprime ce phénomène : « *Je vais beaucoup moins en centre-ville. Bien le problème, c 'est la place pour se garer. (...) Y'a des fois, je suis presque un an sans y aller. Et dire qu'avant j'habitais l'appartement (dans un quartier péricentral au nord de la ville), c'était le contraire, j'avais le bus ci la porte, je me disais liens, je vais faire un tour en ville. El puis maintenant, c 'est passé, c 'est la voiture et comme il y a pas de place pour se garer en ville, j'y vais très peu».* Et ce propos est loin d'être isolé. Il intervient plus systématiquement encore pour les pratiques cinématographiques pour lesquelles la plupart des périurbains reconnaissent au Méga-CGR une accessibilité inégalable qui, quand bien même l'ambiance architecturale ou l'atmosphère du lieu déplaît, assure son triomphe sur le cinéma de centre-ville. Ainsi Christian, affirme-t-il : « *Moi, pour l'ambiance, je préfère les Studio. Mais c 'est pas facile pour s 'y garer et c 'est vrai que par commodité on va plutôt au CGR* ». De la sorte, la solide détermination entre la résidence périurbaine et l'hégémonie de la voiture tend à structurer puissamment les spatialités en valorisant les espaces aux accessibilités externes conçus par et pour l'automobile.

Les conclusions précédentes n'auront sans doute guère suscité d'étonnement et sont finalement d'une grande trivialité. Elles ne font que confirmer ce qui a déjà été avancé ailleurs. Néanmoins, derrière cet effet de lieu manifeste, et cette mécanique implacable, ne peut-on pas sortir d'une représentation schématique et déceler des lignes de fragilités ? L'analyse qualitative est ici d'un précieux secours : mettons-la à l'épreuve.

Variations

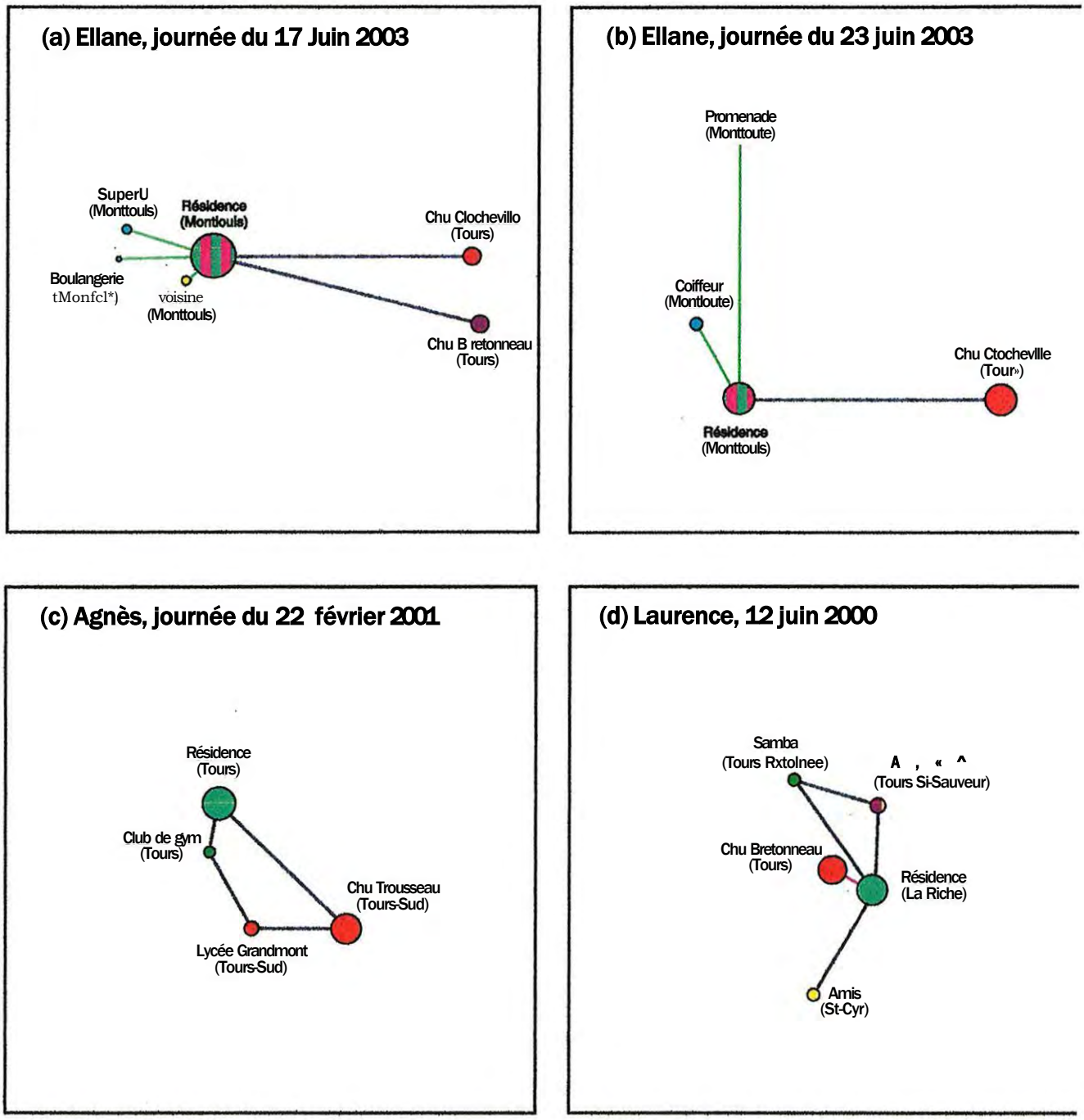
Les équations ne sont jamais parfaites et, à regarder de plus près, il existe dans le choix du mode de déplacement davantage de jeu qu'il n'y paraît. Trois éléments nous ont semblé participer à l'assouplissement de la règle. D'une part, à la marge, il existe dans notre échantillon quelques contre-exemples. Ensuite, passé les déclarations généralisatrices, il semble qu'il y ait parfois une forte variation intra-individuelle. Enfin, la prise en compte dès significations montre, une fois encore, la grande diversité des usages entre les individus, mais également à l'intérieur de l'expérience individuelle.

Contre-exemples

Les contre-exemples méritent d'être étudiés parce qu'ils proposent d'autres réalités possibles, marginales, mais qui permettent d'approfondir, par contrepoint, les conditions de possibilité et les modalités de la loi générale. Premièrement, si les périurbains sont pour la plupart intégralement dépendants de l'automobile, deux individus enquêtes (Danièle et Eliane) présentent des profils mixtes, les modes de déplacement pédestres occupant une place non majoritaire mais tout de même importante. Les conditions de cet écart à la règle sont simples. Il s'agit de deux personnes qui, en dehors du travail, vivent principalement sur leur commune de résidence - ainsi sont-ils des Locaux au sens où nous l'avons défini - et qui, contrairement à la majorité des périurbains, habitent des noyaux denses leur permettant d'accéder à un certain nombre de services à pied - boulangerie, boucherie, supérette, poste. En outre, la pratique quasi journalière de la promenade sur le territoire communal, à pied ou à vélo, accentue la prépondérance des modes pédestres. Il n'en reste pas moins que les impératifs liés au travail, aux « grandes courses » ou à la gestion de la famille, ne peuvent les dispenser de prendre la voiture qui occupe une place néanmoins importante dans leurs déplacements quotidiens. La cartographie du carnet de pratiques d'Eliane (Figure 1 l.a.b) en fournit une illustration. Elle montre que lorsque les activités se recentrent localement et que l'urbanité est un peu plus forte, l'exigence automobile diminue : c'est donc bien l'éclatement spatial des activités ainsi que l'absence de densité et de diversité au lieu de résidence qui détermine l'usage de la voilure en milieu périurbain.

Mais les contre-exemples ne sont pas l'apanage du périurbain, et l'on trouve leur réciproque en zone centrale. Quand les habitants du cœur de l'agglomération travaillent en périphérie, ils sont soumis au même déterminisme automobile que les périurbains, pour des raisons de commodité et de vitesse. Tel est le cas d'Agnès qui, résidant aux Prébendes, travaille à l'hôpital Trousseau. Pour elle, au même titre que les périurbains, l'usage de l'automobile est en partie « routinisé », et donc accepté, même si, fondamentalement, celte dernière préférerait ne pas avoir à prendre sa voiture et travailler à côté. Paradoxalement, l'usage de la voiture ne se limite pas exclusivement au travail mais trouve quelques extensions vers d'autres lieux (salle d'escalade, salle de gymnastique, lieux d'achats) généralement situés sur le parcours, ce qui rapproche ici la configuration de son espace de vie de celle des périurbains, chose qui apparaît dans la cartographie de son carnet de pratiques (Figure ll.c). Néanmoins, en dehors du travail, et hormis ces quelques extensions, la résidence en zone centrale lui autorise une accessibilité pédestre prépondérante aux ressources multiples qu'offre le centre-ville (lieux d'achats, cinémas, théâtre, restaurants), chose qu'Agnès apprécie d'ailleurs vigoureusement et place comme élément central de son choix résidentiel. Ce contre-exemple, sans doute plus répandu que ne le laisse augurer notre échantillon - mais en dehors du contexte hospitalier -, a le mérite de montrer que l'exurbanisation du lieu de travail tend à « périurbaniser » les spatialilés

Figure 11 : Variété des modes de déplacement en centre-ville et périphérie



des habitants des zones centrales, et ce, en partie à leur insu et aux dépends de leur désir et de leur volonté.

Enfin, l'existence d'une zone d'indétermination (voir *supra),* relativise l'effet de lieu pour cinq des personnes interrogées (Laurence, Brice, Michel, Carole, Sylvie). Pour elles, l'un ou l'autre mode ne s'impose pas «naturellement» car l'avantage comparé varie constamment. La relative urbanité (densité/diversité) de leur espace de résidence fait qu'elles ont fréquemment des pratiques locales pour lesquelles le mode pédestre tend à s'imposer. Néanmoins, leur éloignement à certains secteurs du centre-ville ou encore « l'appel » des pôles périphériques dont ils ne sont guère éloignés peut les conduire à privilégier la voiture, ce qui introduit dans leurs usages une relative mixité. Pour certains besoins, l'alternative entre le centre, le local ou la périphérie, mais également les faibles différences de vitesse entre les modes, offrent à chacun la possibilité de faire des choix qui ne sont pas forcément semblables. Alors que Carole, excepté pour les déplacements effectués à l'intérieur de son quartier, privilégie systématiquement la voiture du fait de son aversion pour le vélo et les transports en commun, Michel, pour des raisons physiologiques et politiques, fait le choix inverse, et utilise principalement le bus, la marche et le vélo, la voiture étant d'usage exceptionnel. Laurence présente un profil équilibré : elle utilise la bicyclette pour le local et une partie du centre ; la voiture pour le reste de ses activités métropolitaines, nombreuses au demeurant. Cette ouverture interne et externe transparaît bien dans la cartographie de son carnet de pratiques (Figure 11 .d).

Ainsi, ces contre-exemples ont le mérite de montrer qu'il n'y a pas de règles absolues. Toutefois, les « marges de manœuvre » des individus y sont restreintes et fortement conditionnées par les structures urbaines. De ce fait, ils ne sont pas les plus révélateurs du «jeu » qui existe dans l'effet de lieu.

Variations internes

Davantage qu'entre les individus, c'est à l'intérieur de l'expérience individuelle qu'apparaît une réelle variabilité dans l'usage des modes de déplacement. Celle-ci s'exprime différemment au centre et en périphérie.

En zone dense, trois éléments introduisent une forte variabilité dans le choix du mode de transport. Le premier est lié à l'existence, pour chaque individu, d'un seuil limite[60] au-delà duquel le mode de déplacement pédestre est abandonné. Ce seuil limite est fort variable selon les individus : ainsi, l'espace parcourable à bicyclette ne s'étend-il qu'au secteur nord-est du centre-ville pour Laurence, quand il s'étend à l'ensemble de la ville dense, du péricentre et de la banlieue sud pour Bernard, couvrant un rayon de cinq kilomètres. Le plus surprenant tient sans doute dans le fait que les limites des espaces pédestres sont relativement nettes et définies de manière tangible. En voici quelques exemples (Figure 12).

L'existence de seuils limites apparaît également à l'intérieur des modes de déplacement pédestres entre par exemple la marche et le vélo, quand les deux modes sont utilisés. Ainsi, Sophie réserve la marche aux déplacements réalisés dans le quartier et le vélo pour ceux réalisés dans le centre-ville. Nous reviendrons plus amplement sur ce rapport entre mode et échelle.

Figure 12 : Le seuil limite

Brice	«A pied, j'y vais de temps à autre aussi (au centre-ville). A pied, je ne vais pas dépasser la rue Nationale. Quand je vais à pied, je ne vais pas aller rue Colbert par exemple. Je vais aller aux Malles qui est à dix minutes d'ici. Après, tu te lances dans un truc... »
Laurence	« La piscine (municipale de Tours), c'est loin à vélo, c'est plus le centre. J'ai une copine qu'habite vers le théâtre, ça reste encore le centre, j'y vais à vélo, mais pas au-delà, après je prends la voiture. »
Sophie	«Oui, y a des limites. Dans'la mesure où de chaque côté, ça monte, ça limite un petit peu mais ça m'est quand même arrivé d'aller à Tours-Nord à bicyclette. A la limite, c'est plus l'accès à Tours-Sud qu'est délicat, parce que du côté de l'Alouette, il faut être kamikaze pour aller sur l'Alouette. »

Les limites définies constituent bel est bien des frontières - fondées sur une distance qui peut être topographique (Laurence, Brice) ou autre (Sophie) - par delà lesquelles l'usage du mode de transport motorisé s'impose. Alors que les habitants du centre n'ont pas souvent à transgresser ces frontières, les habitants des quartiers péricentraux sont davantage amenés (de par leur position légèrement moins centrale) à passer outre, ce qui explique leurs pratiques mixtes.

Quoique bien défini, ce seuil perd néanmoins de sa consistance dans bien des cas. En premier lieu, la météo du jour peut avoir une incidence décisive sur le mode utilisé. Cette incidence s'exprime tout d'abord à l'intérieur des modes pédestres. La pluie limite l'usage du vélo au profit des transports urbains (Annette, Michel) ou de la marche avec parapluie (Sophie). Mais, dans bien des cas (surtout pour les péricentraux), les modes pédestres sont abandonnés au profit de la voiture. Ainsi Laurence nous dit-elle : *«Moi, j'aime bien le vélo, sauf quand il pleut. Si il pleut, soit j'ai la voiture et je sors, soit sinon je reste chez-moi* ». Ou encore Agnès : « *Moi, aux Studio, j'y vais en vélo. Mais, l'hiver, quand il pleut, j'y vais en voiture* ». Cela suggère que la météo peut jouer le rôle d'un grand ordonnateur urbain. Toutefois, d'autres facteurs de variation interviennent. Alors qu'ils sont volontiers les défenseurs des modes pédestres le jour, beaucoup utilisent préférentiellement la voiture en soirée et la nuit. Là encore, Agnès : « *Quand je vais dans le centre ville, c 'est à pied ou ci vélo. Jamais la voiture sauf le soir quand je vais au cinéma ou que j'ai quelqu 'un à aller chercher à la gare. Mais dans la journée, pour moi, pour mes activités, je vais ci pied ou en vélo* ». Plusieurs éléments semblent jouer : une sortie à deux ou en famille, une plus grande facilité de circulation et de stationnement, un souci du moindre effort et de rapidité, un sentiment de plus grande sécurité (notamment pour les cyclistes). Néanmoins, cette propension à utiliser l'automobile le soir n'a jamais été clairement explicitée. Dans le même sens, le mobile du déplacement a parfois une importance décisive. Ainsi, Sophie nous raconte-t-elle que pour les concerts, le théâtre et parfois pour aller dîner chez des amis, elle se met en jupe et, pour cette raison, évite le vélo. Si le lieu est proche, elle s'y rend à pied ; si le lieu est plus éloigné, elle est obligée d'emprunter sa voiture. Un dernier facteur de variation intervient fréquemment et concerne finalement l'état d'esprit. Plusieurs individus reconnaissent qu'à certains moments, ils ont clairement envie de sortir à pied ou à vélo, en général parce qu'ils ne sont pas pressés, parce qu'il ne fait pas mauvais ou encore parce qu'ils sont d'humeur flâneuse tandis qu'à d'autres moments, davantage préoccupés par ce qu'ils ont à faire, moins disponibles physiquement et psychiquement, ils optent plus facilement pour la voiture. Ainsi, à la marge des régularités évoquées ci-dessus, il existe en zone dense - au moins pour une partie des individus et en fonction de contextes spécifiques - une part plus ou moins grande de variabilité dans le choix des modes.

En périphérie, la marge de variation est proportionnellement beaucoup moins grande. Il existe deux éléments qui témoignent d'une marge, certes limitée, de manœuvre. En premier lieu, tous les périurbains n'ont pas peur du centre et sont capables d'abandonner leur voiture pour s'en faciliter l'accès. Ainsi, Fabienne ne fait du shopping en centre-ville qu'une ou deux fois par an, mais, face aux difficultés de s'y garer, déclare utiliser les nouveaux parkings relais. Elle « descend » en bus, puis circule à pied. Marie-Claude, Eliane ou Valérie ne fréquentent également que peu le centre-ville hormis pour leur travail, situé à l'hôpital Clocheville. Néanmoins, quand elles ont besoin d'y faire une course, elles y vont en général après leur service pour éviter d'avoir spécifiquement à se garer. Yves, qui travaille à la clinique des Dames Blanches, y abandonne également fréquemment sa voiture pour conquérir le centre à pied et accomplir sa promenade hebdomadaire. Quand à Jean-Christophe, amené à se déplacer souvent en centre-ville, et quelque peu nostalgique de sa vie parisienne, il s'est acheté un vélo qu'il laisse à l'hôpital (Bretonneau) et dont il se sert pour se déplacer en ville. Ainsi, selon des degrés variables, les périurbains sont pour une part d'entre eux capables de s'adapter aux exigences de le ville dense et n'y sont pas toujours réfractaires. Certains comme Yves, Christian ou Jean-Christophe expriment le plaisir (ponctuel) qu'ils peuvent tirer d'une déambulation urbaine, à pied ou à vélo.

S'ils sont capables d'abandonner leur voiture pour conquérir le centre-ville, ces habitants semblent également parfois capables de la renier pour explorer leur campagne périurbaine. Même dans les cas de très forte dépendance automobile, à certains moments, une partie d'entre eux culpabilisent d'être pendus à leurs volants. Ils reconnaissent que la voiture les rend «feignants» et qu'ils la prennent parfois abusivement pour des trajets locaux. Ils se mettent alors à rêver de déplacements à pied ou à vélo. Ils prennent des résolutions, au moins pour le week-end, et tentent de rompre avec l'attache automobile. Ainsi Pascal s'efforce-t-il d'aller à pied à la maison de retraite de Luynes, située à 800 mètres de chez lui, dans laquelle il travaille occasionnellement, mais n'en a pas toujours le courage[61]. En outre, il exprime cette culpabilité, analyse finement avec sa femme pourquoi ils utilisent massivement la voiture et montre comment ils essaient de s'en détacher pour de courts et rares moments, le week-end.

Figure 13 : L'abandon occasionnel et folklorique de la voiture périurbaine

« (Lui) C'est vrai qu'on pourrait faire plus de trajets à pied. C'est vrai que si on a un kilomètre à faire, on va le faire en voiture. (Elle) Oui, mais parce qu'à chaque fois qu'on se déplace, si on va quelque part, on est trois ou quatre. Si tu fais un kilomètre à pied avec Garance, tu mets pas le même temps que si tu fais un kilomètre à pied tout seul. (Nous) La voiture est plus pratique... (Elle) Oui, pour les déplacements massifs : oui (rires). Des fois, je descends dans le centre avec Garance mais c'est quand tu veux aller te promener. Quand tu prends ton temps, t'as le temps, (lui) On y va à pied pour que ce soit un plaisir en fait. (Nous) Souvent, vous allez à pied ? (Lui), Le week-end, le dimanche, souvent on va chercher le pain un truc comme ça... (Elle) C'est vrai que c'est un plaisir d'y aller à pied à quatre. C'est pas dans le même esprit que dans la semaine où c'est toujours (tendu) avec les horaires d'écoles, les horaires de travail. C'est vrai que le week-end, c'est ça qu'est agréable aussi d'être à la campagne, t'as pas les voitures, t'as pas la circulation. Tu profites un peu de l'air. »

On retrouve la même chose chez Valérie ou chez Anita . Bien souvent, ces usages sont folkloriques et exceptionnels, et servent à jouer un simulacre de vie de village et de

[61] *« Le seul moment où je vais à pied, c'est pour aller à la maison de cure. El encore, des fois, j'y vais en voiture, mais je m 'efforce d'y aller à pied car c'est trop bête, je mettrais une minute de moins en voilure ».*
[62] Ainsi Anita nous dit-elle : *«J'ai un vélo que j'ai acheté l'année dernière dans une brocante justement pour essayer d'aller ci la boulangerie, l'été au moins, ou d'aller sur notre petit bord (de l'Indre), à la pèche.*

proximité. Dans le temps quotidien, qui malheureusement tend à encombrer malgré eux les week-ends, ils sont en proie à des exigences de vitesse qui fait que le mode pédestre demeure extrêmement marginal.

Varíeles phénoménologiques

Le dernier élément qui achève d'assouplir l'effet de lieu tient dans la variété des significations accordées par chacun des individus aux différents modes. Si chaque mode présente en quelque sorte un certain esprit, l'usage du même mode peut parfois dissimuler des rationalités et des représentations distinctes, voire nettement opposées. Pour cette raison, nous insisterons sur le caractère changeant de leurs sens.

Le choix des modes pédestres, excepté les transports en commun qui obéissent à une rationalité très différente, balance entre trois pôles non exclusifs. Pour un premier ensemble d'individus, le choix de la marche ou du vélo correspond avant tout à l'optimisation de leur fonctionnalité. L'intérêt est strictement « matériel » et sont principalement invoqués la rapidité du déplacement et l'absence de difficultés à stationner. Ainsi, Laurence mobilise-t-elle principalement cet argument : « *J'aime bien le vélo. J'irais pas faire cinquante kilomètres à vélo pour me balader mais comme outil de locomotion, surtout en ville, c'est d'autant plus appréciable que tu ne mets pas une demie heure à te garer. Surtout, lu ne paies pas les parcmètres !* ». Pour d'autres, l'usage de ces modes comporte indéniablement une dimension environnementaliste : la marche ou la bicyclette permet de regarder la ville autrement et d'avoir le sentiment de s'y promener : vitesse lente, disponibilité du regard, plaisir de déambuler. C'est ce qu'exprime Annette : « *D'ici, on va souvent à pied en centre-ville. Ca va vite, il faut un quart d'heure. Ca permet de prendre l'air, de flâner, de prendre son temps, de regarder, de rentrer dans les magasins et de ressortir)).* Un troisième ensemble d'individus met au premier plan la dimension hygiéniste, l'épreuve ou la dépense physique, qui vient en complément ou en substitut de l'activité sportive qui permet de « se dérouiller ». Tel est le cas de Bernard : « *Moi, pour garder une bonne forme physique, je fais tous mes trajets ci vélo. J'ai cinq kilomètres pour aller au cabinet : ça fait un quart d'heure aller, un quart d'heure retour, une demie heure de vélo par jour avec la côte de Joué. J'ai mon compteur, je compte ci la fin de la semaine combien j'ai fait de kilomètres* ».

Remarquons que dans bien des cas, les motivations ne sont pas pures. Les acteurs mobilisent plusieurs rationalités, la première et les deux autres n'étant pas incompatibles comme l'exprime bien Catherine : *« Y a une période où j'utilisais beaucoup la voiture, même pour aller au centre-ville. Et là, je me dis : bien quand même je peux marcher. C'est vrai que quand on est jeune, on est peut-être plus, je vais pas dire, acero de la voiture*[63]*... Non, puis là, c'est vrai qu'en plus, j'ai plus d'activités sportives. (...) Donc, je marche beaucoup. Je compense par la marche. Et puis la voiture, ça me... En plus, c'est le bazar pour se garer, pour trouver une place, c 'est un peu... Donc je me dis que je vais aussi vite à pied que de perdre mon temps à trouver une place. Et puis, bon, j'aime bien marcher ».* Notons également que selon les situations, les temps ou les activités, les motivations et les

là. Pour foire un petit peu de vélo quand même ! Mais on a des freins à remettre et on l'a pas encore fait alors on continue d'y aller en voiture ».

[63] Remarquons ici le changement de pratique associé à un changement de schemes qui indique que les choix des modes sont également liés à des contextes biographiques et que ceux-ci, loin d'être immuables, peuvent se retourner. Voir Chapitre 5 : « Genèse et dynamique des schemes spatiaux ».

manières de faire peuvent changer : fonctionnelles par exemple pour aller au travail, plus disponibles à l'environnement et au corps pour d'autres activités.

On pourrait penser *a priori* que l'automobile offre moins de latitude : rien n'est moins faux. La phénoménologie de son usage varie sensiblement entre les individus ainsi qu'à l'intérieur de l'expérience individuelle. Au premier chef, il y a ceux, certes minoritaires, qui se posent en inconditionnels du volant, tels Annick : « *Ca me dérange pas de prendre ma voiture pour aller au travail parce que moi, j'adore conduire. Le jour où je pourrai plus conduire, je serai mal. J'aurais voulu conduire moi, avoir un métier à conduire* ». Ceux, majoritaires, pour qui l'automobile est un expérience neutre, comme l'exprime Yves : « *Prendre ma voiture, ça ne me coûte pas. Par contre, je ne suis absolument pas un passionné de voiture. (...) Ce qu'il faut c'est que ça avance et que j'ai la radio* ». Ceux, minoritaires, qui se passeraient allègrement de l'usage automobile, comme Agnès : « *Moi, j'aime pas spécialement la voiture. La voiture est vraiment purement utilitaire donc, parce que j'ai pas le choix. Si je peux faire à pied, mettre trois minutes ou cinq minutes de plus à pied, je le ferai à pied* ». Mais, la perception de la voiture varie là encore selon les situations, les temps et les activités, comme le montre l'exemple de Marie-Claude : *« Quand je vais au travail, je suis plus stable, je prends toujours le même itinéraire, le plus rapide. Quand je reviens, je varie, j'aime bien. Je vais prendre l'autoroute ou le coteau. Mais, j'aime bien aussi passer le long de la Loire. A ce moment-là, la voiture, c 'est un plaisir aussi* ». Strictement utilitaire et fonctionnelle à certains moments, l'automobile devient à d'autres un objet de pérégrination.

Au final, les différents facteurs de variation de la relation de l'individu aux technologies du déplacement introduit une grande souplesse qui permet, dans une certaine mesure, de relativiser l'effet de lieu. Doit-on pour autant s'interdire - en prenant acte de cette variabilité intra-individuclle - de considérer le mode dominant comme un attribut de la personne ? Non. D'une part, parce que dans la majorité des cas, le poids du mode dominant est écrasant et celui des autres modes relictuel. D'autre part, parce que cet élément est souvent revendiqué comme une composante de l'identité narrative, en témoigne l'exemple de Bernard - qui fait du vélo un trait distinctif d'un certain rapport à l'environnement et au corps -, celui de Michel - qui charge ses usages pédestres d'un sens politique en faveur de la ville dense -, ou *a contrario* Anne - qui en fait un instrument particulièrement symbolique de sa liberté.

La configuration des déplacements

L'analyse de la relation des individus aux technologies de la mobilité est loin d'épuiser la réflexion sur les modalités des déplacements. Une question de taille demeure : de quelles manières les individus organisent-ils leurs mouvements dans l'espace et dans le temps et quelles configurations cela produit-il ? Bien entendu, l'analyse des modes d'organisation et des configurations produites, en s'inscrivant toujours dans une visée différenciatrice, n'est pas une fin en soi mais nous intéresse en tant qu'ils sont chargés de significations et expriment différentes manières de faire avec l'espace. Comme pour les modes, mais selon un clivage qui oppose moins les habitants du centre et de la périphérie que les Métropolitains et les Locaux, leur analyse fait apparaître de solides tendances qui peuvent néanmoins être nuancées en changeant d'échelle d'analyse. Pour appréhender ces configurations, que nous analyserons en trois temps, nous nous appuyons sur deux sources différentes mais complémentaires. D'une part, l'observation des carnets de pratiques permet de dégager - à partir des formes dessinées - différents styles. D'autre part,

l'auscultation des moments (narratifs) où les individus mettent en lumière leurs logiques de fonctionnement permet d'en comprendre la signification.

Des espaces de vie principalement monoccntriques

On a beaucoup insisté ailleurs sur l'éclatement des espaces de vie ainsi que sur la multi-territorialisation et peut-être moins sur un autre aspect : pour la majorité des individus, l'espace quotidien demeure essentiellement polarisé et organisé autour du domicile, aucun autre lieu de vie ne jouant un rôle véritablement émetteur[63] (Figures 7.a.b.c.d.e.f.h). Il faut sans doute voir ici une preuve supplémentaire de la centralité de l'espace domestique, les autres lieux de vie n'étant rarement assez investis pour constituer des nœuds et présenter le système maillé et réticulé dont on affuble souvent les Métropolitains. Valérie offre un bon exemple de cette hégémonie de la centralité domestique dans la structuration de sa vie quotidienne (Figure 7.f). L'enquête sur un an montre qu'aucun autre lieu que sa résidence ne constitue un point de départ ni d'arrivée. Quelle signification lui porter ? Les acteurs ne sont pas bavards à ce sujet car le caractère central de leur domicile leur semble d'une grande évidence. Il ne faudrait toutefois pas s'illusionner et souscrire au caractère apparemment « naturel » ni même « invariable » de cette configuration. Même si celle-ci apparaît assez généralisée, elle ne fait à notre sens que traduire, dans certaines conditions sociales de possibilité, la supériorité écrasante de l'investissement domestique en tant qu'il est associé à des rapports sociaux primordiaux - le soi, le couple, la famille - et à l'espace (généralement) le plus investi (hors-travail) en temps et en activités. Finalement, la centralité de la résidence ne fait apparemment que traduire l'hégémonie matérielle et symbolique de l'espace domestique, chose dont on sait qu'elle est répandue mais inégalement partagée. D'autres configurations sont possibles. Pensons particulièrement aux territorialités adolescentes ou estudiantines dans lesquelles le logement peut perdre une partie, parfois très significative, de sa centralité au profit d'autres lieux : lieux d'enseignement, bars, clubs de sport, résidences d'amis... Dans notre échantillon, cette tendance au polycentrisme est rare et peu marquée du fait même du caractère « installé » des individus interrogés, mais les exceptions méritent d'être étudiées.

Un premier ensemble d'individus se caractérise par une amorce de polycentrisme : il s'agit des médecins. Pour eux, un second pôle se constitue autour du lieu de travail. Cette situation est précisément liée au fait qu'ils passent au travail un certain temps, qu'ils ne font pas la journée continue et qu'ils sont assez loin de leur domicile pour ne pas rentrer chez eux tous les midis, enfin que le lieu de travail ouvre sur d'autres lieux à vocation professionnelle, parfois nombreux. Ainsi s'esquisse en général à proximité de leurs lieux d'exercice un premier ensemble de lieux utilitaires : boulangerie, restaurants, tabac, presse. Parfois profitent-ils de la pose du midi pour réaliser des achats ou pour se promener dans des lieux un peu plus éloignés : ainsi Bernard se rend-il parfois à Décathlon Tours-Sud, Jean-Christophe en centre-ville et Pascal à Auchan Tours-Nord, chacun exploitant les ressources de la centralité (commerciale) la plus proche. Cette propension est d'autant plus forte que leurs lieux d'exercice sont éloignés de leurs lieux de résidence. Elle est *a contrario* assez faible pour Yves qui réside à cinq minutes de son cabinet. Un autre aspect renforce la centralité du lieu de travail et vient du fait que ce lieu ouvre sur bien d'autres

[64] Chalas Y., Dubois-Taine G. (1997), *La ville émergente,* L'Aube. Cailly L. (1998), *Territorialité(s), représentations et pratiques spatiales de quelcpies habitants périurbains,* Mémoire de maîtrise, Université de Tours.

[65] Un lieu joue un rôle émetteur lorsqu'à partir de celui-ci on accède à d'autres lieux - hormis le lieu de résidence - et que, de ce fait, il revêt un caractère de centralité.

lieux : hôpital, cliniques, soirées médicales pour les médecins de ville ; autre hôpital, lieux de recherche et de formation pour les hospitaliers. L'exemple de Pascal est à ce titre particulièrement saisissant. La cartographie de son espace de vie analysé sur un an montre un parfait bi-centrisme (Figure 7.a). Outre la résidence, son cabinet constitue une seconde **centralita** à partir duquel il fréquente un certain nombre de cliniques ainsi que l'hôpital Trousseau. Néanmoins, malgré cela, comme il rentre déjeuner chez lui un midi sur deux - nous retrouvons ce souci chez Bernard - le domicile continue d'exercer un tropismo important.

Pour tous les autres individus interviewés, la pratique de la journée continue et l'absence d'éclatement des lieux professionnels interdisent l'émergence d'un second centre autour du lieu de travail et fait de celui-ci - au moins quand il est quelque peu éloigné du domicile -, une enclave. L'émergence d'un second pôle, quand elle a lieu, c'est-à-dire très rarement, se réalise plutôt à partir du lieu de résidence de la famille et particulièrement des parents. Tel est le cas d'Anne, d'Anita, d'Eliane, d'Annick et moins couramment de Fabienne. Ce polycentrisme n'apparaît que dans des cas très singuliers, soit d'extrême complicité avec la mère et de faible territorialisation du domicile propre (Anne), soit de nécessité de prise en charge de personnes vieillissantes en difficulté (les autres). Pour celles-ci, le temps passé au domicile des parents est important et occasionne à partir de cette autre résidence - mais qui est toujours un peu la leur - un certain nombre de sorties : petites courses, shopping, promenades essentiellement, dans un environnement plus ou moins immédiat. Ce polycentrisme exprime ici la solidarité intergénérationnelle prise en charge par les femmes (elles peuvent même s'occuper des parents du mari !) dans un univers culturel où ces liens sont de prime importance et ont été conservés par la proximité[66]. L'espace de vie analysé sur un an d'Anita met bien en exergue la centralité que prend le domicile de sa mère dans sa propre quotidienneté : en fonction de son emploi du temps, elle y passe deux à trois heures le matin ou l'après-midi en allant ou revenant du travail. Une fois par semaine, sur une journée de congé, elle emmène sa « maman » faire des courses, se promener en ville et déjeuner au restaurant. Ce deuxième pôle, incontournable, lui coûte souvent. Elle nous signifie que, parfois, elle s'en passerait bien.

En dehors de ce bi-centrisme dû aux liens familiaux, les cas de structures véritablement polycentriques sont rares. Ce n'est pas un hasard si Laurence, la seule de notre échantillon dont le mode de vie est relativement libre et caractéristique d'une jeune adulte détachée partiellement de contraintes de couple et surtout de famille, est la seule à représenter ce modèle. Le polycentrisme apparaît ici dans la capacité de certains lieux autres que le domicile à être des embrayeurs de mobilité : un lieu de répétition de samba à partir duquel elle peut rejoindre des lieux de spectacle, le siège de l'association ou encore un bar après une séance ; la résidence d'une amie à partir de laquelle elle peut aller à la piscine, au café ou au restaurant ; un bar (L'Alexandra), qui constitue un point de rencontre et à partir duquel se profile une soirée orientée vers d'autres lieux : restaurants, amis, spectacle, night club, etc. Les sociabilités et le haut niveau d'activité ainsi que la spontanéité et la déprogrammation de la vie quotidienne, liées aux conditions sociales précitées, expliquent principalement cette esquisse de structuration du quotidien sous forme de réseau ouvert, maillé et polycentrique cher à J. Lévy. Dans notre échantillon, cette configuration est marginale ce qui montre bien le rôle permissif du jeune âge, de la localisation centrale ou

Celte proximité résidentielle entre les personnes interrogées et leurs parents est très inégale et peut varier de moins d'un kilomètre à plus d'un quarantaine, mais est sans commune mesure avec la distance systématique qui caractérise les médecins et leurs parents. Nous reviendrons ultérieurement de manière plus systématique sur la prégnance des liens familiaux.

péricentrale et/ou de l'absence de responsabilités familiales dans la construction de ce type de spatialité. Parmi ces conditions - assez fortement corrélées - il semblerait toutefois que l'âge (et bien entendu les schèmes socio-culturels associés) constitue la variable déterminante, et ce, pour deux raisons. D'une part, car l'on ne retrouve pas ce polycentrisme chez les individus célibataires, dégagés de charges familiales et vivant en zone dense mais plus âgés, principalement en raison d'une sociabilité et d'une activité moins intense et d'un poids plus important de l'univers domestique. Ensuite parce que bon nombre d'individus, pour définir leur situation actuelle, évoque précisément l'âge où ils avaient ce genre de pratiques et ce type de spatialités.

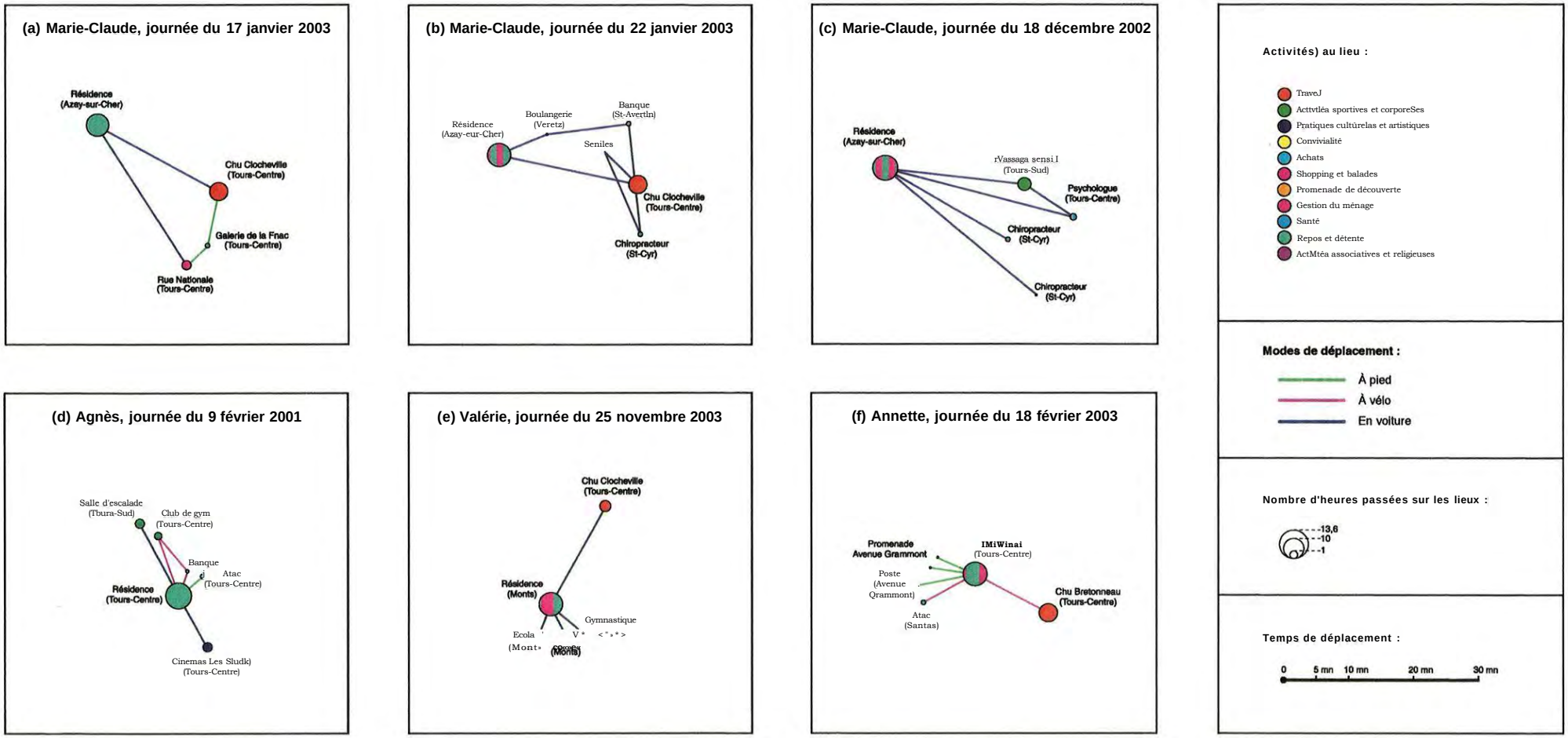
Au final, nous voyons très clairement que contrairement à l'idée admise, le polycentrisme est plutôt rare cl généralement mal développé. L'idée fausse d'un polycentrisme généralisé tient sans doute à la confusion avec une autre figure - la structure en boucle - que l'on opposera à celle en étoile, configurations qu'il nous faut désormais étudier.

Pérégrination *vs* **structure en étoile**

On ne doit pas confondre les figures monocentriques et polycentriques avec l'analyse des formes que dessinent les itinéraires quotidiens, même s'il y a entre ces deux éléments un indéniable rapport. Nous allons voir que celles-ci, contrairement aux figures précédentes, contribuent assez radicalement à partager les individus en deux catégories : ceux qui organisent leurs parcours en étoile autour du domicile, ce dernier constituant en quelque sorte un camp de base ; ceux qui organisent leurs parcours en « circuit » ou en « boucle » et pour qui la résidence est à la fois un point de départ et un terminus. Ce clivage assez net, qui n'exclut pas des cas mixtes, ne recoupe pas systématiquement l'opposition entre les habitants du centre et de la périphérie. Par contre, à notre grande surprise, il recoupe presque parfaitement le partage entre Locaux et Métropolitains, au sens où nous les avons définis. Bien entendu, en changeant de focale d'analyse, l'observation minutieuse fait apparaître une plus grande diversité interne relative à des contextes spécifiques, mais ces variations ne remettent pas en cause les grands traits.

De toute évidence, c'est en périphérie que l'on trouve le plus grand nombre d'individus marqués par la pérégrination : ceux-ci quittent leur domicile le matin et rentrent chez eux le soir après avoir pratiqué - comme on enfile des perles - un nombre plus ou moins important de lieux. Une fois rentrés, ils ne ressortent jamais ou rarement. La cartographie du carnet de pratiques de Marie-Claude pour les jours de travail illustre particulièrement bien ces parcours en boucle (Figure 14.a.b). Mais cette configuration ne procède pas d'un strict effet de lieu puisque une partie non négligeable des périurbains échappent à ce modèle, tandis qu'une part des habitants de la zone dense l'illustrent brillamment. Plus sûrement, la pérégrination est une propriété essentielle des Métropolitains. Cette façon d'organiser leurs déplacements est une réponse au problème de la distance qui découle de l'éclatement de leurs lieux de vie sur l'ensemble de l'aire urbaine. Elle vise à rationaliser la mobilité pour économiser des navettes, c'est-à-dire de l'espace et du temps. L'exemple de Marie-Claude permet de préciser trois logiques. En premier lieu, les parcours en boucle procède d'une valorisation des lieux qui se trouvent sur la route, sur celle du travail mais pas uniquement. C'est ce qu'indique Marie-Claude : « *C'est rare que je prenne ma voiture pour aller faire des courses. Ou alors je vais à un rendez-vous par exemple pour des cours de chant et je vais m'arrêter à Carrefour, ou en revenant du travail. C'est vrai que je vais pas aller uniquement pour faire des courses. J'y vais en passant pour faire autre chose* ».

Figure 14 : La configuration des déplacements quotidiens, structure périgrinatoire *vs* structure en étoile



Cette pratique est confirmée par les carnets de pratiques, par exemple du 17 janvier 2003, dans lesquels elle profite d'aller en ville pour son travail pour réaliser en centre-ville quelques achats (Figure 14.a). Deuxièmement, cette organisation en boucle est fondée sur le flux tendu - le fameux « just in time » - et présuppose l'élaboration de stratégies spatio-temporelles ainsi qu'une planification : « *C'est-à-dire que si j'ai un rendez-vous sur Tours à placer, je vais adapter le rendez-vous à la suite de mon travail* » nous dit-elle. Cette programmation apparaît dans le carnet de pratiques du 22 janvier 2003 où, après son travail, elle récupère son fils en ville pour l'emmener à un rendez-vous de santé à St-Cyr (chiropracteur) puis se rend à un rendez-vous bancaire à St-Avertin pour enfin rentrer à la maison (Figure 14.b). En dernier lieu, le parcours en boucle a pour finalité, dans la mesure du possible, de limiter une fois revenu au domicile de nouveaux déplacements. *«J'essaie de programmer, pour ne pas avoir à ressortir* » nous dit-elle, « *chose qui n 'est toutefois-pas toujours possible avec les enfants* ». Ainsi, la pérégrination tend-elle à s'imposer comme une gestion rationnelle de la distance pour les individus qui se caractérisent par des lieux de vie disjoints. L'exemple d'Agnès, de Bernard et, dans une certaine mesure, de Laurence, montrent que la pérégrination n'est pas le privilège des périurbains. Celui d'Agnès est sans doute le plus exemplaire. Habitant aux Prébendes et travaillant à l'hôpital Trousseau, la cartographie de son carnet de pratiques montre qu'elle organise ses activités en boucle, principalement sur le chemin du retour du travail : cours d'anglais, escalade, gymnastique, boulangerie, (Figure ll.c). Même s'il y a moins de distance, cette gestion soucieuse d'optimiser l'espace et le temps observe exactement le même sens qu'en périphérie en répondant à une exigence de vitesse.

Il existe néanmoins quelques limites à ce modèle en « boucle » attaché au profil métropolitain. S'il est particulièrement efficace pour caractériser les jours de semaine, il perd bien souvent de sa pertinence les jours chômés. La pression temporelle baisse et parfois l'échelle de vie change. Quand celle-ci se resserre autour des espaces péridomestiques - ce qui est le cas le moins fréquent -, l'organisation circulaire perd tout intérêt : les déplacements de proximité tendent à s'organiser en aller-retour, parfois nombreux, autour du domicile. Quand l'échelle reste celle de la métropole, la plus grande disponibilité en temps (et la moindre obligation de programmation) tend à occasionner des déplacements en étoile. Ainsi voit-on certains périurbains « descendre » à Tours deux ou trois fois par jour, comme c'est le cas de Marie-Claude, par exemple le 18 décembre 2002 : celle-ci se rend une première fois à St-Cyr pour un rendez-vous chez le chiropracteur, une deuxième fois dans l'après-midi pour aller chercher son fils au même lieu, et une troisième fois à Tours pour se rendre chez le psychologue, rendez-vous suivi d'une soirée de massage sensitif (Figure 14.c). Nous retrouvons exactement la même logique, en zone centrale, chez Agnès, par exemple le samedi 9 février 2001 ou le samedi 23 février 2001, où tous les déplacements (cinq sorties) sont construits en étoile autour de la maison (Figure 14.d).

Si, hormis le week-end, les Métropolitains construisent leurs parcours en circuits, il en va très différemment des Locaux. Rappelons que nous désignons par ce terme l'ensemble des individus pour qui la majorité des pratiques sociales tiennent dans un espace de proximité. Or, ceux-ci, qu'ils habitent au centre ou à la périphérie, tendent à se déplacer en repassant sans cesse par la case domestique. Le carnet de pratiques de Valérie en fournit la preuve périurbaine (Figure 14.e). Celui d'Annette présente un autre exemple en zone centrale (Figure 14.f). Quelle signification doit-on donner à ce mode d'organisation ? Pour les Locaux, le rapprochement des lieux de vie leur permet d'exploiter les ressources de la proximité en multipliant les déplacements autour du logement. Le sentiment d'avoir tout à

côté explique qu'il n'y a dans leur cas qu'une faible plus-value à «rationaliser» leurs pratiques et que les aller-retour ne constituent pas une perte de temps. Au contraire, celte organisation leur permet d'intensifier les pratiques domestiques en renforçant considérablement la centralité de leur domicile. Tout se passe comme s'il y avait un certain plaisir à pouvoir entrecouper les sorties de temps résidentiels plus ou moins longs permettant le ressourcement. De cette manière, Catherine, de la même façon que Laurence ou Sophie, repasse toujours chez elle après le travail avant de ressortir : « *Quand je sors du boulot, j'aime bien rentrer là, me poser dix minutes un quart d'heure, regarder mes mails, lire mon courrier avant de repartir)).* Plus surprenant, Danièle exprime la même idée en périphérie : « *En sortant du travail, moi je préfère rentrer chez-moi avant de faire autre chose, me poser un peu avant de repartir. C'est très rare ou sinon il faut que ce soit pour une urgence... Non, j'ai besoin de me poser.* ». Parfois, le retour au domicile prend un sens un peu différent. Ainsi, pour Valérie, entre les nombreuses allées et venues qu'occasionnent les déplacements des enfants s'intercalent un grand nombre de temps domestiques, généralement courts mais qui permettent *«d'avancer un peu»* dans les tâches ménagères (linge, cuisine, ménage) ou les activités personnelles (jardinage, broderie, lecture). Au final, que les sorties soient choisies ou contraintes, la structure en étoile exprime une valorisation importante du logement.

Mais cette fois encore, nous devons apporter quelques nuances à ce mode d'organisation en étoile qui caractérise les Locaux. D'une part, même chez ceux qui présentent les pratiques les plus conformes au modèle, il existe généralement de légers contre-exemples, sensibles quand ils ont besoin de fréquenter des lieux métropolitains : ainsi, le 10 décembre 2002, Valérie organise-t-elle sa matinée en boucle : dépôt des enfants à l'école, dépôt de la voiture au garage à Joué, courses à l'hypermarché Auchan de Chambray, café chez une amie à Monts, retour au domicile. Néanmoins, ces contre-exemples sont rares (dans le temps) et limités (ils ne concernent pas toute la journée). Plus significatifs sont les cas réellement mixtes, particulièrement bien représentés par Carole et Laurence. La première tend à avoir des parcours circulaires autour du travail, comme l'illustre la description d'une journée standard : départ du domicile, dépose de sa fille chez la nourrice, travail au CHU Bretonneau, courses au supermarché Atac, récupération de sa fille à l'école, retour au domicile. Mais une fois au domicile, la fréquentation intense du quartier peut donner lieu à des parcours en étoile : aller au parc, chez les grands-parents ou chez l'épicier. A l'inverse, Laurence tend à organiser certaines pratiques en étoile notamment pour le travail et les pratiques de centre-ville de proximité qu'elle réalise à vélo, mais organise fréquemment des parcours en boucle lors de longues pérégrinations automobiles et métropolitaines comme pendant le 10 juin 2000 où elle quitte son domicile, se rend à Tours-Sud pour faire des courses (Leroy Merlin), passe à Tours-Centre chez une copine, fait ses courses au supermarché à La Riche et enfin rentre chez elle, avant de ressortir le soir.

Ainsi, de cette manière, même si les styles individuels ont tendance à être tranchés et corrélés à l'échelle de vie, nous pouvons néanmoins distinguer une certaine diversité interne et un certain nombre de cas mixtes.

Métropolitains et Locaux : deux modes de gestion diamétralement opposés du quotidien

Ce clivage quant au mode de structuration de la mobilité quotidienne ouvre sur un troisième élément de différenciation qui porte plus largement sur le mode de gestion (spatio-temporel) du quotidien et qui achève de durcir le clivage entre Métropolitains et

Locaux. Ce dernier peut être décomposé en deux points, dissociés pour l'analyse, mais interdépendants. Le premier concerne l'inégale exigence de rationalisation ; le second porte sur l'inégal impératif de programmation.

L'inégale exigence de rationalisation apparaît très nettement dans la gestion des courses ordinaires pour lesquelles deux styles s'opposent. D'une part, la majorité des Métropolitains ne réalise généralement pas celles-ci à proximité de leur lieu de résidence et les effectue en une seule fois, souvent en fin de semaine, tel Anita : « *Moi, j'ai tendance à grouper. Je fais toutes mes courses au Leclerc de Joué, (...) une seule fois par semaine, en général le vendredi ou le samedi, sur mon jour de congé».* A l'inverse, les Locaux valorisent les espaces commerciaux de proximité (petit commerce, supérettes, supermarchés) mais tendent à multiplier les incursions à Fenvi en fonction de leurs besoins ce qui ne leur interdit pas de fréquenter parfois des structures plus grandes mais occasionnellement. Tel est le cas de Sophie : *« Mes courses ? Ca dépend. Je les fais parfois ci Monoprix, à Atac Rabelais ou à Atac derrière chez Marne. Je les fais ci bicyclette donc j'y vais par petits coups, en fonction de ce que j'ai besoin».* Ainsi, les premiers auraient tendance à aller dans une seule grande surface, à s'y rendre un jour fixe et bien sûr en voiture tandis que les seconds fréquenteraient plutôt des structures plus petites et variées, selon l'envie et les besoins, à pied ou à vélo - ce qui limite la quantité. Quand les uns révèlent donc une pratique d'achats planifiée et concentrée, les autres exhibent une pratique spontanée et extensive. Cette logique ne se limite pas aux pratiques d'achats et concerne bien d'autres activités, ce qui nous mène au second point.

L'enquête sur les déplacements réalisés sur un an, en invitant les individus à donner la fréquence de leurs pratiques, fait donc apparaître involontairement et schématiquement deux catégories de personnes. D'une part, des individus capables de préciser aisément des fréquences et de présenter des journées types comportant des parcours peu modulables, choses qui révèlent un quotidien très programmé, comme celui de Jean-Christophe. D'autre part, des individus éprouvant des difficultés à indiquer des rythmes, vivant au jour le jour et revendiquant une certaine improvisation de leur vie quotidienne. *A posteriori,* il nous a semblé que ce clivage recoupait significativement (mais pas totalement) le partage entre Métropolitains et Locaux[67]. Ce recoupement s'explique principalement par le fait que les Métropolitains, au vu de la distance entre leurs lieux de vie, une fois rentrés chez eux, ont du mal à en ressortir. Cette conception de la résidence « en terminus » les oblige à planifier, chose qu'explique Jean-Christophe : « *Une fois que je suis chez moi, j'ai du mal à repartir. Donc si on veut faire quelque chose, il faut que ce soit programmé ».* A l'inverse, pour les Locaux, la proximité et la présence immédiate de ressources possibles (surtout en zone dense) assouplit considérablement l'impératif de programmation et favorise les pratiques pulsionnelles, comme en témoigne Sophie : quand celle-ci rentre chez elle, elle ne ressort pas systématiquement mais selon les besoins et l'envie du jour, ici pour une petite course nécessaire à son bricolage, là pour se promener s'il fait beau. L'emploi du temps et des lieux n'est jamais figé mais ouvert.

[67] De fait, ce partage est également lié au géotype de résidence comme le soulignent ces propos d'Anita qui vantent la faible programmation qu'offre le centre-ville : « *L'avantage aux Prébendes, c'était « on irait bien au cinéma » et on allait au ciné. « On irait bien manger une pizza » et on allait manger une pizza* » ou encore ces propos de Christian qui présentent l'avantage du centre en matière de gestion des enfants : « *Le fait que les gamins puissent se déplacer eux-mêmes, ça, c'est bien, parce qu'avant c'était vraiment lourd de les mener chez leurs amis en ville et que eux viennent chez nous. C 'était quelque chose à organiser et que l'on ne pouvait pas improviser ».* Mais l'équation résidentielle n'est pas mécanique car cette faible programmation n'est pas reconnue et mise en œuvre par tous les habitants du centre tandis qu'elle est revendiquée par certains périurbains. Ainsi, l'identité scalaire reste le principe de partage dominant.

Pour conclure, l'analyse des formes d'organisation de la mobilité quotidienne révèle au premier chef de solides tendances et permet de discerner deux grandes manières d'être en ville. D'une part, nous avons remarqué que la dissociation entre les lieux de vie tend à produire une organisation pérégrinaloire qui procède d'une gestion rationnelle et programmée du quotidien, marquée par le flux tendu, seule manière d'accroître la vitesse nécessaire pour vaincre la distance. A l'opposé, nous avons démontré que la contraction de l'espace de vie favorisait l'émergence d'une configuration centrée sur le logement et marquée pas des expéditions en étoile, moins régulières et moins programmées, donc laissant davantage de place à l'improvisation. Toutefois, par delà l'évidence de ces deux grands styles, l'analyse précédente fait apparaître, à une échelle plus fine, une plus grande hétérogénéité des cas. Cette dernière dépend d'abord des contextes temporels : ainsi avons-nous souligné que certains Métropolitains adoptaient fréquemment pendant les week-ends des « manières » caractéristiques des Locaux (Marie-Claude, Pascal), l'inverse étant plus rare. Elle dépend ensuite des contextes pratiques : nous avons remarqué que les variations scalaires relatives aux activités - Local pour le travail, Métropolitain pour le reste ou l'inverse - déterminait l'association de modes d'organisation différents à l'origine d'une plus grande mixité.

Conclusion

En cherchant à construire un capital de mobilité spatiale, davantage conçu ici comme une propriété attachée aux personnes que comme une ressource mobilisée dans l'action, ce chapitre a pris un tour expérimental. Il s'est employé à construire une méthodologie rigoureuse et reproductible visant à décrire le plus complètement possible le système de mobilité dans la perspective d'analyser la manière dont ce capital attribut, en permettant de sonder le rapport des individus au mouvement, contribue à les distinguer ainsi qu'à définir leurs identités socio-spatiales.

D'emblée, l'évaluation du capital de mobilité est apparue problématique car, contrairement aux autres capitaux sociaux, il n'existe pas d'indicateur global et synthétique permettant de différencier les individus selon un seul axe et susceptible d'accorder à cet acte de différenciation une réelle signification, pour la bonne est simple raison que selon la métrique utilisée, ce capital de mobilité globale renvoie à des réalités hétérogènes et peu concordantes, que l'on pourrait elles-mêmes scinder en différentes espèces de capitaux relatifs à la distance parcourue, à la vitesse ou au nombre de déplacements. Quand bien même peut-on compenser cette hétérogénéité interne par une analyse factorielle, nous avons vu que les résultats obtenus, parce qu'ils sont la compilation d'éléments disparates, n'ont qu'une signification limitée. De la sorte, plus qu'une évaluation globale, c'est la structure de la mobilité qu'il faut mettre à l'épreuve pour comprendre le rapport d'un individu au mouvement. Mais, dès lors, du fait même de la diversité des éléments qui la composent, ne perd-on pas toute perspective de mise en cohérence globale ? C'est précisément le paradoxe : alors que l'analyse de la structure du capital de mobilité individuel observe la plus grande pertinence et la meilleure efficacité différenciatrice, l'hétérogénéité des résultats obtenus d'un élément à l'autre remet en cause l'intention unificatrice, englobante et comparatiste - et donc le projet de distinguer des «grands types » - contenue dans la notion même de capital.

Car en effet, l'analyse de la structure de la mobilité offre des résultats ambivalents. D'une part, elle fait apparaître des lignes de cohérence qui autorisent quelques montées en

généralité et permettent de discriminer des profils socio-spatiaux dont nous avons tenté, non sans difficulté, de comprendre la genèse. D'autre part, elle ne cesse de pointer des discordances dues à l'absence de convergence des classements interindividuels selon les ressources étudiées mais, de surcroît, à l'hétérogénéité, pour chacune d'entre elles, des expériences individuelles.

Les lignes de cohérence

Premièrement, chaque ressource étudiée - mobilité quotidienne, par activité ou par mode -, parce qu'elle présente une cohérence interne et renvoie au même univers de réalité, a montré une réelle efficacité dans le travail de discrimination et a permis d'élaborer des classements convaincants. Alors que la mobilité globale a mis en exergue un partage entre Enclavés et Mobiles, l'analyse de la mobilité quotidienne a montré par exemple l'intérêt de l'approche scalaire en distinguant les Reclus, les Locaux, les Métro et les Métapolitains quand l'analyse par activité a pointé la part très inégale de la mobilité de travail, contrainte ou choisie dans le système de mobilité. De cette manière, chaque ressource a permis d'établir des proximités entre individus et de leur donner un sens. Dans bon nombre de cas, ces proximités obéissent à des régularités. Ainsi, la mobilité euclidienne globale, l'identité scalaire ou encore l'importance de la mobilité professionnelle sont-elles fortement corrélées à la position sociale : nous avons vu que cette relation masque un jeu subtil de la socialisation et des schèmes socio-culturels liés à l'origine sociale, à l'itinéraire résidentiel et aux exigences professionnelles. Il en va de même pour la distance quotidienne parcourue ou le choix du mode de transport, qui répondent assez mécaniquement à un effet de lieu. D'autres, comme l'investissement domestique, la part des déplacements contraints ou des déplacements de loisirs sont liés à des rôles sociaux liés à l'âge ou au genre. Enfin, le mode de gestion et d'organisation du quotidien paraît fortement lié à l'identité scalaire. Il ne faut pas mésestimer l'importance de ces règles : elles signifient qu'une partie des pratiques individuelles restent fortement et collectivement structurées.

Deuxièmement, l'analyse successive des différentes composantes a montré qu'il existe fréquemment entre elles des relations, si ce n'est des points de convergence, qui accréditent l'idée d'un « système de mobilité ». Par exemple, nous avons mis en évidence la relation très forte entre l'identité scalaire - péridomestique ou métropolitaine - et la manière d'organiser son quotidien urbain ; ou encore, pour les médecins, la relation entre la forte mobilité globale, la maîtrise des échelles supérieures, le poids écrasant des déplacements de travail et le mode d'organisation métropolitain, éléments qui donnent d'ailleurs une forte identité à ce groupe. Symétriquement, pour d'autres, ayant généralement une position sociale inférieure, nous avons pointé un lien ferme entre l'enclavement (la faible mobilité globale), le retranchement sur les échelles inférieures, notamment domestique, et l'hégémonie de la mobilité de travail et contrainte par rapport à la mobilité de loisir. A l'échelle individuelle, nous avons observé que les individus revendiquent parfois de telles relations, par exemple lorsqu'ils disent investir davantage la mobilité de week-end ou de vacances que la mobilité quotidienne (ou l'inverse) ou encore qu'ils pointent des lignes de cohérence entre le choix du lieu de résidence, leur échelle de vie et l'usage des modes de déplacement. Dès lors, pourquoi n'a-t-on pas tenté une mise en perspective englobante visant à combiner ces différentes ressources afin d'établir une typologie synthétique ?

Lignes de discordances et logiques d'individualisation

Contre nos hypothèses, nos intentions et nos attentes, le projet d'appréhension globale et synthétique du « système » de mobilité a en partie échoué en se heurtant à un grand nombre de lignes de discordances et à une forte hétérogénéité apparues à plusieurs échelles. Premièrement, s'il existe des éléments de cohérence, la diversité des réalités que recouvre le système de mobilité favorise les variations interindividuelles : d'un volet à l'autre du système, les options et les compositions individuelles remettent en cause dans la majeure partie des cas une éventuelle répétition des classements, ce qui rend difficile la recherche de profils globaux. Ainsi Bernard partage-t-il avec les autres médecins une grande maîtrise des échelles métro et métapolitaine, mais se distingue-t-il de ceux-ci par l'usage privilégié du vélo et par l'organisation de sa mobilité en étoile, preuve que l'équation entre identité scalaire, mode de déplacement et de gestion du quotidien, quand bien même se vérifie-t-elle dans la plupart des cas pour ce groupe solidement constitué, n'est pas implacable. Ainsi, bien que l'analyse permet de pointer des régularités, il existe de solides contre-exemples ; alors, que dire quand les indicateurs ne font apparaître qu'une grande diversité de situations et de rôles, comme c'est le cas de la mobilité quotidienne mesurée à l'aune des déplacements ? Cette conclusion est d'une grande importance car en montrant la difficulté à construire des profils socio-spatiaux dans une perspective classificatrice, elle permet d'apporter une première pierre à une théorie de l'individualisation et de la complexification du social.

Mais, l'appréhension globale et synthétique du système de mobilité ne serait pas définitivement discréditée si la grande variabilité des situations interindividuelles n'était pas redoublée par une tout aussi grande hétérogénéité observable à l'intérieur de l'expérience des individus. Celle-ci est apparue à maintes reprises, par exemple dans la définition des échelles de vie - souvent variables en fonction des temps (semaine/week-end) ou des activités (travail, gestion de la famille, loisir) - mais également dans le choix des modes de déplacement qui, en dépit de leur stabilité apparente, peut varier grandement selon les contextes. Cette variation intra-individuelle existe et doit être prise en compte : quand elle devient une règle - ce qui arrive dans un petit nombre de cas -, elle remet en cause l'idée même de propriété ou d'attribut attaché aux personnes et vide de sens tout travail classificatoire. Néanmoins, si nous devons les prendre en considération pour montrer les difficultés afférentes à l'analyse des mobilités individuelles - notamment dans la recherche de montées en généralité - nous devons nous interdire pour autant de les hypostasier, puisque dans la majorité des cas ces variations n'apparaissent qu'à la marge et n'empêchent pas de distinguer à une échelle un peu moins fine certaines tendances.

Au final, on voit que la complexité de l'analyse du système de mobilité individuel vient précisément du jeu simultané de trois tendances contradictoires : la perdurance de certaines régularités liées à des formes de structuration collective, un approfondissement des logiques d'individualisation des styles individuels, une fragmentation de plus en plus accusée de l'expérience individuelle en fonction des contextes d'action. Nous aurons l'occasion de revenir sur ces trois dynamiques qui caractérisent les classes moyennes.

Conclusion

L'identité spatiale individuelle : un système complexe

Dans ce premier moment, consacré à Pidentité-mêmeté, et ayant accordé le primat aux attributs spatiaux attachés aux personnes plutôt qu'aux systèmes de représentations individuelles - qui n'ont d'ailleurs été mobilisés que pour les rendre intelligibles et les inscrire dans des logiques d'action -, chacune des deux analyses - portant respectivement sur le capital résidentiel et le capital de mobilité - a fait l'objet d'une substantielle conclusion. Au final, la mise en perspective des deux chapitres nous permet d'envisager l'identité spatiale individuelle comme un système à la fois hétérogène et complexe.

En premier lieu, l'auscultation de chacun des capitaux montre manifestement que l'identité spatiale est un composé hétérogène d'éléments qui, potentiellement, peuvent être en relation, sans que ces articulations soient systématiques ni même dominantes et donnent fréquemment lieu à un système unifié. A ce propos, nous avons vu que si le lien entre le capital résidentiel et le capital de mobilité existe parfois - par exemple lorsque le choix d'une résidence périurbaine implique généralement le déploiement d'une forte mobilité quotidienne et l'usage hégémonique de l'automobile -, cette liaison n'est guère systématique comme le prouve la relative indépendance entre la position résidentielle, l'identité scalaire ou encore le mode d'organisation du quotidien. En outre, nous avons grandement insisté sur le fait que chaque forme de capital se décline en ressources spécifiques qui, si elles sont parfois concordantes, peuvent également être contradictoires ou simplement étrangères : les décalages observés entre le capital de situation et de logement - et en leur sein entre de nombreuses valeurs -, ou encore entre la mobilité euclidienne et topologique, en fournissent la preuve. En ce sens, l'idée même d'une appréhension globale et synthétique qui voudrait distinguer, dans une optique comparative et classificatrice, des grands types d'identité urbaine, paraît vaine et aberrante. Bien entendu, ce résultat remet radicalement en cause la tendance integratrice, unificatrice et homogénéisante avec laquelle est généralement abordée la question de l'identité spatiale.

Si nous considérons que, dans le cadre de sociétés holistes, les identités spatiales traditionnelles furent vraisemblablement davantage intégrées - cette idée mériterait toutefois d'être vérifiée car elle correspond peut-être à une représentation manichéenne et quelque peu mythique de l'Histoire - nous pouvons nous interroger sur les raisons de leur actuelle hétérogénéité. A ce propos, les développements précédents apportent de sérieux éléments de réponses en montrant ce que ces discontinuités internes doivent à la diversité des modèles d'actions intériorisés et des rôles sociaux, et par là, aux faisceaux de déterminations multiples et dissemblants qui les structurent, c'est-à-dire aux combinaisons, toujours variables, d'autres attributs sociaux (genre, étape de vie, statut familial, niveau de qualification, etc.) et spatiaux (origines géographiques, parcours et position résidentielle). Or, c'est précisément cette diversité des principes d'action et des rôles à l'intérieur de

l'expérience individuelle, à la croisée des contextes biographiques et d'action qui, en remettant en cause partiellement la répétition des classements, sont apparus comme le principal moteur de l'individualisation, conçue comme la manifestation d'un processus de singularisation des profils individuels. Toutefois, doit-on pour autant conclure - et souscrire -, comme certains, à une société anomique et individualisée, et rejeter de ce fait toute intention de classement, c'est-à-dire l'hypothèse du maintien de certaines formes de régularités ?

En dépit de l'importance des discontinuités internes et du caractère composite des identités urbaines, nous avons vu que l'analyse de chaque composante permet de distinguer et de classer les individus, ainsi que de trouver des points d'accroché et des règles d'organisation collective. Dans certains cas, des éléments de convergence tendent à se répéter et témoignent d'une certaine inertie des identités de classe, en particulier aux deux extrémités de l'échiquier social. D'une part, chez les individus les moins qualifiés, parmi lesquels nous trouvons ceux qui présentent généralement le plus faible capital résidentiel, une piètre mobilité globale, une identité généralement mono-scalaire - avec une préférence pour les échelles domestiques et péridomestiques - ainsi qu'une structure par activités souvent comparable caractérisée par une très faible représentation de la mobilité de loisir et une surepresentation de l'investissement domestique. D'autre part, chez les médecins, qui compilent à l'inverse un fort capital résidentiel, une importante mobilité globale, une maîtrise pluri-scalaire - avec toutefois une affection particulière pour les échelles supérieures -, un mode identique d'organisation du quotidien et partagent la même structure par activité avec, entre autre, une surepresentation de la mobilité de travail. De ce fait, ils présentent l'identité collective la plus solidement constituée. Mais, dans le même temps, nous avons montré que ces points de convergence sont sans cesse travaillés à leur marge par des contre-exemples et des logiques d'individualisation.

C'est précisément de ce double mouvement contradictoire de perdurance de formes de convergences et de régularités - hérité d'un mode d'organisation holiste - et d'indéniable accroissement de l'hétérogénéité interne - caractéristique du processus d'individualisation - que provient la grande complexité de l'analyse des spatialités contemporaines. **A** ce sujet, on remarquera que seule une méthodologie hybride, simultanément soucieuse des formes de répétition et scrupuleuse de la singularité des cas, peut prétendre en rendre compte. C'est également une manière de rappeler que, ayant escamoté en partie le volet quantitatif - et les règles de la représentativité -, nos résultats sont soumis à caution.

Dans ce contexte - dans lequel les éléments de convergence ínter- et intra-individuelles sont travaillés par des principes d'hétérogénéité et de fragmentation -, nous allons voir à présent que les individus sont armés pour créer de la cohérence et de la continuité par leur propre compétence narrative. Mais, dès lors, trois problèmes se posent : comment, en matière de spatialité, se manifeste cette compétence narrative ? Quel en est le sens et quels en sont les effets ? Enfin, quel statut doit-on lui donner ?

Deuxième partie

Identité narrative, habitus et spatialité

Introduction

Ce second moment abandonne le regard zénithal et adopte le point de vue de l'acteur, et s'attache à Pipséité[1], à la dimension subjective de l'identité spatiale, à la représentation - toujours travaillée par un souci de cohérence et de continuité - que l'individu fournit de son propre rapport aux lieux ; à la manière dont il se positionne, s'identifie ou se distingue en parlant de ses pratiques spatiales. Mais, contrairement à ce qu'il en fut dans le premier livre et ce qu'il en sera dans le troisième, l'intention n'est pas ici strictement comparative ni classificatrice. L'analyse s'intéresse davantage aux modalités pragmatiques de cette ipséité spatiale, en prenant pour objet la manière dont les individus, en situation d'entretien, construisent leur identité spatiale en structurant leurs espaces de vie par le langage et le récit ; en acceptant ou en refusant une démarche réflexive, en proposant des représentations d'eux-mêmes marquées par des lignes de cohérence ou de fracture, en esquissant une généalogie de leurs schèmes. En quelque sorte, elle interroge les modalités, les significations et les fonctions de l'identité narrative mais également son statut et ses limites dans le cadre de l'élaboration d'une théorie de la pratique spatiale, cette identité narrative étant définie comme l'ensemble des représentations sociales et spatiales que les individus, en situation d'entretien, formulent à propos d'eux-mêmes, pour affirmer leur originalité, ces représentations étant généralement marquées par un souci d'unicité, de cohérence et de continuité. Cette réflexion est l'occasion de définir la place et le statut que nous accordons à l'individu et à son discours dans l'élaboration d'une géographie de l'action.

Partons du constat que depuis une dizaine d'années, les géographes du « vécu » se sont appropriés la catégorie d'individu et participent, certes avec un léger retard, au processus d'humanisation des sciences sociales. Nul ne saurait le contester et l'on peut sans doute s'en réjouir. Néanmoins, tout en accordant indéniablement à l'individu et à son langage une valeur épistémologique croissante, et en les mettant parfois même au centre de l'intelligibilité de l'espace géographique, force est de constater que notre discipline n'a pas contribué à une réflexion profonde sur le mode de production et le sens de l'individu contemporain, en esquivant le débat qui hante et déchire le champ sociologique depuis trente ans à propos de son statut, de sa genèse et de ses modifications historiques. Nous formulons trois principaux reproches à l'endroit de l'individu géographique comme au statut accordé à son langage, sachant que ces critiques concernent des travaux forts disparates qui ne sont pas intégrés dans un champ.

En premier lieu, les géographies sociales et humanistes qui ont consacré l'avènement de la catégorie d'individu dans notre discipline au cours des années 1980 ont eu tendance à proposer une représentation moniste de l'individualité, fondée sur une conception unitaire, homogénéisante et totalisante de la relation de l'individu à l'espace, peu sensible à la

[1] Selon l'expression consacrée par P. Ricœur, l'ipséité, en répondant à la question «qui suis-je ? » désigne l'identité pour soi (du latin « ipse »). Elle concerne donc la part subjective de l'identité personnelle. Ricœur P. (1990), *Soi-même comme un autre,* Seuil.

pluralité des formes d'expérimentation des lieux. Les concepts d'espace vécu, d'appropriation, de territorialité, de géographicité ou encore d'habiter qui ont structuré la problématique individuelle l'expriment particulièrement bien, et ce, à plus d'un titre. D'une part, ils reflètent à notre sens le privilège accordé à l'investissement psychoaffectif et consacrent sa reconnaissance comme mode principal d'expérimentation spatiale - conformément à une inspiration existentialiste et phénoménologique. La manière dont G. Di Méo, dans le prolongement des travaux de Moles et Rohmer, envisage les structures élémentaires de la territorialité dans son dernier ouvrage, illustre bien l'hégémonie accordée à l'intensité de l'affect, plutôt qu'à ses différentes figures ou à d'autres valeurs, dans la structuration des territorialités individuelles[2]. D'autre part, ces concepts tendent à faire de l'individu géographique une entité dont le rapport spatial forme une totalité cohérente, donc réductible à une figure unique, et ce d'autant plus qu'ils sont bien souvent intégrés à une problématique de l'identité. En ce sens, les différentes figures d'urbanités que propose J. Lévy dans sa recherche sur le rapport entre identités spatiales et socio-politiques[3] - celle du métropolitain, du provincial et du villageois - tendent à emprisonner la multiplicité des relations de l'individu à l'espace dans une grille de classement unique, et à occulter les discontinuités, les tiraillements et les contradictions internes propres à l'expérience individuelle. Notre premier objectif sera donc, en se démarquant de l'idéologie continuiste qui caractérise la conception moderne de l'individu occidental, d'une part de montrer que la perception de l'unité ou de la pluralité de la relation de l'individu aux lieux procède de stratégies interprétatives et méthodologiques ; d'autre part de mettre en exergue la plus-value cognitive d'une objectivation systématique de toutes les formes de discontinuités individuelles, en inscrivant celles-ci dans un processus historique d'individualisation et de complexificalion des spatialités, et plus largement du social.

Un second procès doit être fait à l'individu géographique. En mettant principalement en avant les compétences individuelles, c'est-à-dire la capacité des individus à énoncer des intentions, à définir des stratégies, à justifier et à légitimer leurs pratiques, les protagonistes de cette géographie de l'individu ont eu tendance à esquiver la question des conditions biographiques et sociales de possibilité de l'action individuelle, en versant dans le paradigme égocéphalocentrique de l'acteur transparent à lui-même, extérieur à la société et souverain. Bien entendu, les déclarations théoriques sont plus mesurées. Selon J. Lévy par exemple, « Les individus sont des acteurs qui maîtrisent une part variable, jamais totale, des déterminants de leurs biographies. Ils vivent dans un système social qui les contraint et qui les forme. »[4]. Dans le même ordre d'idée, M. Lussault écrit : « Affirmer que certains aspects d'une parole d'un individu renvoient aussi à des schèmes préréflexifs et non objectivés par celui-ci [...] rappelle simplement que l'individu n'est jamais totalement transparent à lui-même et, en même temps, souligne la présence de la société avec sa part, justement, d'opacité et de préréflexivité, dans le langage de l'acteur »[5]. En théorie donc, les individus ne sont pas totalement indépendants de la société qui, dans une certaine mesure, contribue à les structurer. Mais, ce qui apparaît manifestement comme une détermination insupportable est rapidement relativisé: «D'une part, ce système est complexe [...]. D'autre part, au sein de ce système, les composants que sont les individus sont des éléments actifs, équipés en capacités de représentation et d'action en sorte de pouvoir

[2] Di Méo G. (1998), *Géographie sociale et territoire,* coll. Fac géographie, Nathan Université, p. 94-108.

[3] Lévy J. (1997), « Urbanités, Identités spatiales et représentations de la société », in Calenge C., Lussault M., Pagand B., *Figures de l'urbain,* Maison des Sciences de la Ville, Université de Tours, p. 35-65.

* Lévy J., *Op. Cit.* p. 36.

[5] Lussault M. (2000), « Action ! », in Lussault M. et Lévy J. (dir.), *Logiques de l'espace, esprit des lieux,* Belin, p. 29.

prendre des décisions qui ne font pas que transcrire les évolutions générales du système mais y contribuent également. »[6]. Deux éléments nous portent, à titre heuristique, à nous démarquer de ces propositions. En premier lieu, en dépit des déclarations, prenons acte que dans les travaux empiriques, la part obscure, contrainte et socialement préréflexive de l'individualité est toujours esquivée au profil des compétences intentionnelles et stratégiques, comme le montrent les analyses de **J.** Lévy sur le choix résidentiel permanent, fondées sur la reconnaissance d'un libre arbitre individuel, sans que les conditions d'élaboration des goûts ne soient jamais évoquées. Dans ce contexte, bien que personne ne songe à contester que les schèmes obéissent à certaines conditions sociales de possibilité, nul, à notre connaissance, ne propose de prendre celles-ci pour objet - par exemple en étudiant la manière dont les schèmes circulent dans l'espace social et contribuent à orienter les jeux de positionnement ou de distinction - comme si nous avions affaire à une problématique périmée. Ainsi, la revendication d'un individu « social de part en part » constitue-t-elle davantage une pétition de principe qu'une réelle hypothèse de travail ; et la question du rapport extériorité / intériorité, une problématique proprement absente. Par ailleurs, les propositions précédentes ouvrent un second point de discussion : peut-on réduire la part préréflexive de l'individualité à une part relictuelle, et postuler que l'homme d'aujourd'hui est de plus en plus transparent à lui-même, comportant à la marge quelques points noirs mal dégrossis ? Cette hypothèse résiste mal à l'investigation empirique pour deux raisons. D'une part, parce qu'en matière de pratique spatiale, les enquêtes font ressortir que la réflexivité (langagière) individuelle est plus faible qu'ailleurs et distribuée inégalement : dans bien des cas, la part préréflexive de l'action, avec ses schèmes stéréotypés et ses gestes machinaux, est prépondérante. D'autre part, et c'est là l'argument décisif, parce que la séparation entre le réflexif et le non réflexif, entre le transparent et l'obscur paraît, à bien des titres, fort discutable. Y compris dans ses moments réflexifs, et dans le déploiement spécifique de formes de réflexivité, l'individu est dépendant et déterminé de part en part par les systèmes de goûts, de valeurs, de normes qui l'entourent, ce qui ne l'empêche pas, dans ce point obscur, de faire des choix, de se sentir libre et souverain alors même que son action est informée intégralement par ce qu'il a socialement acquis. Ceci nous invite, dans le sens d'un structuralisme génétique, à postuler une double réalité du monde social, l'une, celle du sujet, ne recouvrant que partiellement l'autre, celle de l'extériorité sociétale qui le constitue.

S'ouvre alors un troisième point de contestation. Les géographies sociales et humanistes, en rompant avec le positivisme, ont eu pour principal intérêt de mettre au premier plan les individus et leur mondes vécus, en s'intéressant à leurs langages et à leurs représentations : c'est désormais un truisme ! Nul ne songerait à mettre en cause ce ressourcement phénoménologique, à savoir la grande attention apportée à la subjectivité et à la relativité des points de vue. Toutefois, de la reconnaissance de la subjectivité individuelle, n'a-t-on pas versé dans le subjectivisme, c'est-à-dire dans l'hypostase du point de vue de l'acteur ? Cette question mérite d'être posée, et interroge le statut que l'on doit accorder à la subjectivité individuelle, et donc au langage, dans une théorie de l'espace géographique et de l'action. A cette question, les géographes du « vécu » semblent fournir un élément de réponse principal. Dans la majorité des cas, l'attention au langage s'inscrit dans une démarche compréhensive de type wéberienne qui, tacitement, prend en charge la question de la causalité. Alors que jadis la production de l'espace découlait de « facteurs » extérieurs aux individus, ce sont désormais ceux-ci, dotés d'intentions et de rationalités propres, qui sont au centre de l'intelligibilité donnée à la praxis. Si nous partageons cet

[6] Lussaiilt M. (2000), *Op. Cil,* p. 29.

engouement pour l'analyse des logiques pratiques, peut-on réduire pour autant l'explication de l'activité humaine à la seule compréhension et à la seule restitution des rationalités subjectives ? Une théorie de l'action peut-elle se limiter à une théorie du monde vécu ? A l'évidence, non. On ne peut se contenter de collecter et de restituer les représentations des acteurs pour rendre intelligible leur action et, sur ce point, il nous semble urgent de sortir d'une conception naïve du langage[7]. En premier lieu, parce que les « choses dites » ne sont pas toujours les « choses causantes » : il existe parfois entre les pensées et les actes de sérieuses béances si ce n'est de profondes contradictions. Les logiques pratiques ne sont pas toujours conformes et ne s'épuisent donc pas dans l'analyse des discours. D'autre part, même en postulant une entière conformité entre le dire et le faire, la description et la restitution des rationalités subjectives qui ignorent ce que les raisons individuelles doivent à leurs contextes sociaux et biographiques ne permettent pas de comprendre pleinement un acte individuel, à savoir pourquoi, dans la même situation, d'aucuns auraient agi à l'identique quand d'autres auraient agi autrement ; et condamnent la question du partage ou de l'écart des points de vue à une véritable aporie. Quiconque l'a expérimenté sait que l'irréductibilité (et l'incommensurabilité) des rationalités individuelles, et le déplacement sur ce terrain de la question des « causes », laissent parfois profondément insatisfait et n'autorisent qu'une compréhension partielle du social[8].

Dans ce cadre, le statut accordé à la subjectivité individuelle et au discours sur l'action doit être redéfini. Celui-ci peut être double. Le premier, traité par une minorité, s'inscrit dans une démarche pragmatique et interroge ce que le discours sur l'action rend possible. Dans ce cas, le « dire » est étudié comme un « faire », en tant qu'acte doté de fonctions, de significations et plus ou moins suivi d'effets (performativité). En somme, il s'agit d'analyser ce que les « économies sémiotiques » ou les « mondes vécus », médiatisés par le langage, font advenir, en concourant à la praxis. C'est précisément sur cette conception de l'action et du langage que se fonde la géographie de M. Lussault : « Tout dire est un faire social. Même une simple qualification des choses par un acteur constitue tout autant une praxis qu'une livraison d'information (...). Partant de cela, le langage performatif apparaît comme un objet central pour l'examen des pratiques, pour peu qu'on omette pas de rappeler que le passage de la performativité - potentielle - à la performance - avérée - est un processus qui renvoie plus au sociétal qu'au linguistique. ».[9] Pour autant, comme le suggère la fin de la citation, cette conception pragmatique du langage - particulièrement sensible aux situations d'interactions langagières et aux modalités selon lesquelles, par leurs énoncés, les acteurs sociaux configurent leurs espaces de vie - ne peut ni ne doit être séparée d'une démarche génétique. Le plus souvent ignorée, sauf à titre programmatique,

[7] Sans rejeter la conception référentielle et informationnelle du langage, il est néanmoins utile de préciser qu'il n'est pas un simple média « neutralisé et neutralisant» permettant d'accéder à la réalité de l'action et d'en comprendre les logiques. Parler est un acte à part entière, et en dit autant sur l'acte de parler - sur ses conditions et ses effets - que sur l'acte lui-même. Celte proposition, qui reconnaît une fonction praxéologique au langage, réserve une place à l'analyse pragmatique. D'autre part, sans remettre en cause l'idée que le langage puisse constituer une voie d'accès privilégiée aux logiques de la pratique, elle permet de discuter l'hypothèse d'une concordance systématique entre les actes de langage et les actes pratiques (non langagiers) auxquels ils réfèrent, afin de se donner la possibilité d'identifier des décalages ou des contradictions que d'ailleurs les acteurs ordinaires pointent souvent : « *C'est que du discours ! », « Enfin, en réalité... ».*

[8] Nous avons pu expérimenter l'impasse à laquelle mène une démarche exclusivement compréhensive lorsqu'à propos d'une même réalité, deux vérités s'affrontent, par exemple lorsqu'un individu justifie le choix d'une résidence périurbaine au nom de la valeur accordée à la « campagne » et que son collègue, pris isolément, l'accuse explicitement de «mentir» et de masquer par des valeurs «positives» ce qui relève d'une inféodation aux lois du marché immobilier.

[9] Lussault M., *Op. Cit.* p. 27.

celle-ci ne consiste plus seulement à étudier la performativité des actes de langage mais ce qui les a rendu possible, en s'intéressant à leurs contextes d'énonciation et, plus généralement, à leurs conditions sociales et biographiques de possibilité, notamment en reconstruisant «l'espace des points de vue»[10]. Or, il s'agit là d'un réel impensé géographique et d'un champ d'investigation relativement vierge. Ce second objet tient pour présupposé que le discours individuel est traversé par une extériorité sociale dans laquelle il trouve pour partie son origine. En prenant très au sérieux le point de vue de l'acteur, il n'occulte pas pour autant la question de la causalité et recherche l'activité, à l'échelle individuelle, de multiples déterminations pour partie extérieures à l'individu. Il peut être résumé à cette seule question : qu'est-ce qui fait qu'un individu dit ce qu'il dit et/ou fait ce qu'il fait? Ainsi, nous le voyons, seule l'association entre ces deux problématiques (pragmatique et génétique) du langage, en remettant le sujet à sa (juste) place, peut permettre d'échapper au subjectivisme.

Fort de ces trois critiques, nous avons choisi de défendre une théorie de l'individu et de l'expérimenter. Cette théorie se situe dans le sillage des travaux de B. Lahire et de J-C. Kaufman et assume le double héritage de N. Elias et de P. Bourdieu. Elle se fonde sur deux idées complémentaires. D'une part, la catégorie d'individu est un produit historique et social. D'autre part, l'individu ne peut pas être pensé indépendamment de la société. Un peu schématiquement certes, elle part du constat que dans les sociétés archaïques à faible différenciation - comme la société Kabyle étudiée par P. Bourdieu en 1950 -, il n'y a pas ou peu d'individu. L'intégration des différentes dimensions de la société et la force des mécanismes de socialisation collective inhibent à la fois un statut et un sentiment de l'individualité. Dans ce contexte, l'émergence de l'individu (l'individualisation) présuppose une diversification des sphères d'activités et des univers de socialisation, des systèmes de normes et de valeurs, seule condition pour faire de chacun le réceptacle d'expériences différenciées. Entre ces fragments de socialisation disparates et hétérogènes, il faut bien quelque chose pour faire le lien. C'est là qu'intervient la catégorie d'individu et qu'émerge une conscience de soi de l'individu comme être autonome et souverain. Ce processus d'individualisation - c'est-à-dire d'émergence de l'individu comme catégorie de l'entendement - recouvre trois dimensions. En premier lieu, il se caractérise par la production d'une idéologie individualiste, c'est-à-dire par un sens tout construit de sa propre unité et de sa propre continuité. C'est ce phénomène que d'aucuns appellent la subjectivation, l'ipséité ou la problématique de soi. Simultanément, il se manifeste par une fragmentation et une hétérogénéité croissante de l'expérience individuelle et par l'intériorisation d'un nombre croissant de schèmes et de registres d'actions, ce qui ne manque pas de faire de chacun le dépositaire d'un complexe d'expériences et de principes d'action unique et irréductible. Enfin, il favorise l'émergence au pôle individuel de segments réflexifs de plus en plus poussés, retour de l'individu sur lui-même qui n'est ni naturel ni spontané mais procède de la pluralité et de la tension entre certaines logiques d'action, le conflit de schème jouant un rôle central dans la prise de conscience de modèles alternatifs d'action et invitant l'individu à faire des choix et à les assumer.

Pour comprendre le sens des énoncés cl plus largement celui de l'action, nous ne pouvons nous contenter de restituer les rationalités individuelles sans étudier leurs conditions sociales et biographiques de possibilité, c'est-à-dire sans étudier pourquoi, dans une situation identique, d'autres individus penseraient ou agiraient de la même façon et d'autres autrement, donc sans reconstruire l'espace des points de vue qui structure un ensemble pratique. Nous verrons que cette démarche relationnelle, qui présuppose la mise en place d'une méthodologie comparative, permet d'atteindre un niveau d'objectivation (donc d'explication) bien supérieur à ce que permettrait l'analyse séparée (et isolée) des différents points de vue.

En insérant la catégorie d'individu dans un processus historique, ce modèle ouvre plusieurs pistes de réflexion qui doivent nous aider à penser - à partir d'un matériau langagier de description, de qualification et de justification des lieux de vie recueillis au cours d'entretiens semi-directifs individuels - le contenu et le statut que l'on doit accorder à l'individu et à son discours dans le cadre d'une théorie de l'action, envisagée à partir de l'expérience spatiale. Nous avons structuré cette problématique autour de trois problèmes.

En premier lieu, en décrivant leurs espaces de vie, les individus tendent à fournir une représentation cohérente d'eux-mêmes en tant qu'acteurs spatiaux et à se constituer ainsi en sujet. Quel statut doit-on accorder à cette ipséité spatiale ? Si l'analyse pragmatique de ses modalités, de ses significations et de ses fonctions constitue un objet de recherche légitime et riche de perspectives nouvelles qui, en ce sens, devrait davantage être prise au sérieux et faire l'objet de recherches spécifiques, nous verrons toutefois qu'elle ne doit pas être mise sur un piédestal car elle est loin d'épuiser la question des logiques pratiques qui gouvernent l'action. En ce sens, le deuxième moment de l'analyse discute et relativise le statut et la place accordés à l'ipséité dans une théorie de l'action, en montrant que cette identité narrative ne fournit qu'une vue très fragmentaire et très partielle des « dispositions agissantes » et qu'elle ne permet pas de mettre en exergue la pluralité des logiques d'actions individuelles qui caractérise le processus d'individualisation. Ceci nous invite à objectiver d'autres manifestations de la subjectivité individuelle, constituées de l'ensemble des ressources cognitives mobilisées par l'individu en situation d'entretien et qui renvoient à un complexe de dispositions qui lui est propre. A bien des égards, ce complexe s'apparente à la notion d'habitus ou d'identité structurale. Toutefois, parce qu'elles sont parfois concordantes, parfois discordantes, parfois étrangères l'une à l'autre, ces dispositions peuvent faire l'objet d'une lecture continuiste ou discontinuiste et soutenir une représentation plus ou moins unitaire ou pluraliste de la personne, en fonction des stratégies interprétatives déployées. Dans le prolongement des deux questionnements précédents, le troisième moment de l'analyse propose de replacer la question du statut accordé à l'individu et à son discours sur l'espace au cœur d'une théorie de la pratique dans laquelle le patrimoine de dispositions individuelles, s'il est unique et fonde la singularité de chaque personne, n'est pas irréductible et ne peut être pensé indépendamment de la société. Dans ce contexte, une importance majeure est accordée aux expériences de socialisation, au rapport entre extériorité et intériorité et à la « vie » des dispositions. En premier lieu, la question porte sur l'origine des schèmes et sur les mécanismes d'intériorisation, et montre que sur ce point, les segments réflexifs existent mais sont limités et n'apportent que des réponses imparfaites : les registres de justification utilisés par les acteurs sociaux pour présenter l'origine de leurs schèmes sont plus ou moins crédibles et correspondent à des modes réflexifs socialement construits et intériorisés. Le second point vise à montrer que le patrimoine de dispositions ne constitue pas une entité stable et immuable mais profondément dynamique, marqué par une pérennité plus ou moins grande des schèmes, un jeu d'activation circonstancié, des processus de réformation ou de transformation qui mettent en jeu le rapport entre intériorité et extériorité. En ce sens, la grande flexibilité qui caractérise le système de dispositions, et qui est caractéristique de l'individualisation, n'est pas indépendant de la diversification et de la complexification des structures sociales.

Au final, la réflexion sur la façon dont les individus restituent par la parole leurs pratiques spatiales doit apporter une contribution géographique à la manière dont nous devons appréhender les modifications qui affectent la production de l'individu contemporain, de ses sens et de ses langages.

Chapitre 3

Formes, fonctions et statut de l'identité narrative

Introduction

Nul ne saurait dénier, pour avoir fait une once de terrain, que dans leurs discours, via le récit, les individus entrent fréquemment dans une logique d'unification discursive et donnent de leur expérience quotidienne une représentation marquée par un souci de cohérence et de continuité. Pour désigner ce phénomène, d'aucuns parlent d'identité narrative, de quant-à-soi, de conte biographique ou de problématique de soi[1]. Chacun s'accorde pour voir dans ce retour de l'individu sur lui-même l'expression la plus haute de l'identité subjective, l'émergence et l'institution d'un sujet, la manifestation d'une conscience de soi. Sur ce point, les géographies des « représentations », humanistes ou sociales, ne sont pas en reste comme le montre leurs préoccupations phénoménologiques et existentialistes, et leur attachement déjà ancien au concept d'espace vécu. S'il serait poulie moins dommageable d'occulter cette subjectivité individuelle, celle-ci pose néanmoins un réel problème de statut. A ce titre, il nous semble important d'éviter deux écueils. Le premier consisterait, au nom de l'illusion du récit biographique, d'un quelconque caractère fantasmagorique ou mystificateur, à ne pas prendre cette propension qu'ont les acteurs à esquisser des lignes de cohérence et à livrer une image unitaire de soi en compte. Dans ce cas, on passerait à côté d'un fait social majeur qui tient dans la construction subjective de la réalité sociale - le monde vécu - en esquivant l'étude de ses modalités, de ses fonctions, de ses significations mais également de ses effets. Ce travers a été imputé, parfois de manière un peu trop schématique, à la sociologie classique, mais également à de nombreuses géographies, accusées de ne pas prendre la subjectivité au sérieux[2]. Le second écueil, plus récent, consiste à hypostasier cette image de soi de manière un peu trop naïve : d'une part, en ignorant qu'elle procède d'un travail de construction sociale, fortement

[1] Ces expressions, employées par des auteurs situés dans des contextes épistémologiques très différents - P. Corcuff, F.Dubet, J.-C. Kauffmann et B. Lahire - , renvoient toutes à ce que P. Ricœur appelle l'identité-ipséité, résumée ainsi par P. Corcuff : « L'ipséité se rattache, quant à elle, « à la question du *qu'il* en tant qu'irréductible à la question quoi ?(…) L'ipséité constituerait en quelque sorte la part subjective de l'identité personnelle. L'ipséité, en tant qu'être soi-même pour soi, a donc à voir avec un sens de sa propre unité et de sa propre continuité ». « Le collectif au défi du singulier : en partant de l'habitus », in Lahire B. (dir), (2001), *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu*, Poche, La Découverte, p. 98. Les termes d'identité narrative ou de problématique de soi - que nous emploierons indifféremment dans ce chapitre - désignent selon nous l'ensemble des représentations individuelles que les individus, en situation d'entretien, formulent à propos d'eux-mêmes en affirmant l'originalité de leur être social, ces représentions étant travaillées dans la plupart des cas par un souci d'unicité, de cohérence et de continuité.

[2] En reprenant à son compte la critique que L. Boltanski et L. Thévenot font à la sociologie classique, M. Lussault affirme : « Cette position [celle de la sociologie traditionnelle], qui, on le remarque, dévalue radicalement la subjectivité des personnes, a bien sûr son pendant, plus accusé peut-être encore, en géographie. Or, ce que les acteurs disent de leur pratique spatiale et des espaces n'a pas à être démasqué, débarrassé d'une quelconque charge de mensonge, lavé de la souillure de la subjectivité, mais forme un matériau à prendre *au pied de la lettre,* dont il faut appréhender les logiques, les différents plans de fonctionnement et les systèmes de valeurs, et les grandeurs qui le fondent et qu'il médiatise». « Action(s) ! », in Lévy J., Lussault M. (dir), (2000), *Logiques de l'espace, esprit des lieux,* Belin, p. 28.

contextuel, lié aux attendus implicites de l'enquête, à l'inertie d'une représentation unitaire de soi et à l'affirmation d'une idéologie égocéphalocentrique ; d'autre part, en croyant qu'elle épuise la question des logiques d'action, de l'individu et de l'identité. D'un point de vue disciplinaire, en réduisant la question de la relation de l'individu à l'espace à ce travail de mise en cohérence narrative - c'est peut-être un des biais dans lequel une partie des géographes « du vécu » est tombé -, on risquerait de masquer un grand nombre d'éléments de la spatialité individuelle qui échappent à la prise directe qu'en ont les acteurs.

Ces deux remarques liminaires invitent à étudier la manière dont les acteurs sociaux, en situation d'entretien, structurent leur spatialité par le langage, - ce que nous appelons l'identité narrative - et à en explorer les conditions de possibilité, les fonctions et le statut.

1-Les stratégies de mise en cohérence narrative

Dans beaucoup d'entretiens, les enquêtes décrivent, racontent ou expliquent leurs pratiques quotidiennes en mettant en exergue ce qui leur paraît digne d'intérêt et crucial pour comprendre leurs expériences spatiales. Se dégagent ainsi des lignes de cohérence, alors même que le protocole d'enquête, à première vue, n'invite ni à la mise en intrigue, ni à la construction d'un récit intégré : le premier entretien, très fermé, fournit un cadre plutôt hostile, et le second, beaucoup plus libre, reste cependant relativement balisé. Passant outre, nombreux sont les enquêtes qui développent une réelle problématique individuelle : tandis que Carole se présente principalement dans son rôle de mère de famille, très attentive à l'éducation et à la réussite sociale de ses enfants - ce qui ne manque pas de structurer son quotidien et ses pratiques spatiales -, Michel place au centre de son discours son goût pour la ville, les espaces publics et les transports en commun ; Sylvie, quant à elle, met délibérément l'accent sur son goût pour le repos domestique et le cocooning ; aux antipodes, Laurence insiste de manière quasi-obsessionnelle sur son importante mobilité qui exprime à la fois une grande activité et une surprenante déprogrammation de sa vie quotidienne. Fréquente mais pas systématique, la constitution d'une identité narrative pose deux types de problèmes. Premièrement, comment expliquer que les acteurs sociaux, alors qu'ils sont soumis au même protocole d'enquête, n'élaborent pas tous une problématique de soi ? Est-ce la manifestation d'une inégale compétence réflexive ? Est-ce le signe d'un inégal engagement dans l'entretien ? Est-ce enfin le résultat d'une interprétation différenciée des attendus de l'enquête, les uns croyant nécessaire cette construction identitaire, les autres l'ignorant ? En second lieu, parmi les individus qui élaborent une identité narrative véritable, il existe une grande variété de ses modalités de construction : que révèle la manière dont sont élaborées ces identités narratives ? Cette hétérogénéité permet-elle leur mise en perspective et leur comparaison ? Examinons l'une après l'autre ces deux séries de problèmes.

L'inégale compétence narrative

Commençons par nous départir de l'idée qu'il y aurait, dans toute situation d'entretien, une tendance systématique au travail de mise en cohérence narrative. Contre cette idée commune[3], les entretiens que nous avons menés montrent que, soumis au même protocole

[3] C'est pourtant ce que laissent entendre, dans des termes très différents, M. Lussault et B. Lahire. Pour le premier, « L'élément clé tient en ce que dans et par *l'intrigue*, l'hétérogénéité intrinsèque du monde des phénomènes, à laquelle l'acteur se confronte, est dominée, car ceux-ci sont classés, hiérarchisés, qualifiés, intégrés dans l'ordre globalisant et finalisé du récit ». « Quelque effort que je fasse », nous dit-il, «je ne vois

d'enquête, les individus ne se livrent pas avec la même intensité à ce travail d'introspection et de structuration qui vise, par le récit, à élaborer une image intégrée et synthétique de leurs expériences des lieux. Peut-être convient-il d'emblée de spécifier qu'en les invitant à parler de leurs pratiques spatiales, nous sollicitons une forme singulière de réflexivité, spécifiquement «géographique». Or, nul ne sait véritablement si, en la matière, la réflexivité individuelle est particulièrement développée et communément partagée. Dans ce contexte, il serait bien audacieux de conclure *a priori* sur l'évidence de cette forme narrative de l'identité spatiale.

De fortes disparités dans l'émergence d'une problématique de soi

Sans évoquer pour l'instant la grande variété de leurs modalités d'expression, force est de constater les fortes disparités dans l'intensité du travail de mise en cohérence narrative. Relativement évident à l'écoute ou à la lecture des entretiens, ce phénomène est néanmoins difficile à objectiver et nécessite au préalable de définir des critères de mesure. Nous avons retenu trois principes d'objectivation relatifs à trois modes, non-exclusifs, d'énonciation de l'identité. Le premier consiste à débusquer des « principes de centralité », c'est-à-dire des moments où l'individu met en exergue une ou plusieurs dispositions dans lesquelles tiennent l'essentiel de son image propre (« *Moi, je suis... », « Moi, je vous le dis tout de suite, je vais être quelqu'un qui...* ») : ainsi désigne-t-il directement le centre de son identité. Le second principe vise à identifier des « principes de récurrence », à savoir des

pas d'action humaine qui ne soit pas concernée d'une façon ou d'une autre par la mise en intrigue. Agir exige de synthétiser l'hétérogène, d'établir une congruence entre les choses, les hommes et les événements et d'énoncer un récit - total ou partiel - de cette expérience sociale, maîtrisée, contrôlée, intégrée par l'individu, in fine, par sa compétence narrative ». « Temps et récit dans les politiques urbaines », in Paquot T. (2001), *Le quotidien urbain*, La Découverte. Bien que séduisante, cette proposition accorde à notre sens une place démesurée à l'activité langagière et narrative dans la compréhension de l'action. D'une part, les enquêtes menées auprès des acteurs ordinaires montrent que dans bien des domaines de l'expérience, le travail de classification, de qualification et d'intégration consubstantiel à l'action est réalisé de manière pré-réflexive, sans nécessaire mise en intrigue ni phase d'énonciation. Nous pensons en particulier ici au registre des habitudes. D'autre part, en dépit d'une pénétration croissante du récit et du langage dans la société, il nous semble particulièrement difficile d'admettre le postulat implicite selon lequel tous les acteurs sociaux sont dotés des mêmes compétences narratives, c'est-à-dire du même rapport au langage, du même pouvoir d'introspection, de synthèse et d'intégration. Elaboré et englobant chez certains, le récit est très fragmentaire chez d'autres, quand il n'est pas proprement indigent. N'a-t-on jamais rencontré un jour l'un de ces hommes pour lesquels parler et de surcroît parler de soi, est au mieux terriblement dérangeant, au pire profondément inutile ? Pour ces deux raisons, on ne peut souscrire totalement à cette proposition. Nous pouvons toutefois en comprendre les conditions de production. Travaillant sur les politiques urbaines, dans lesquelles l'inflation des discours, des récits et du langage est un fait particulièrement saisissant, nous comprenons que M. Lussault soit particulièrement sensible aux « sirènes » du linguistic turn, notamment aux écrits de P. Ricœur et de M. de Certeau. Sans doute opératoire pour l'analyse du champ politique, il nous semble difficile de défendre, du point de vue de l'expérience ordinaire, l'idée que le travail de mise en cohérence narrative est une condition sine qua non de l'action. En comparaison, la proposition de B. Lahire paraît plus nuancée. Selon lui, « Les enquêtes ont ainsi tous tendance, quelles que soient les questions posées, à donner assez rapidement ce qu'ils considèrent être les « clefs de compréhension » de leur vie. Ils nous fournissent la grille d'analyse qui leur semble la plus pertinente pour comprendre leur « cas ». Dans ces récits de soi (parfois psychologisants, parfois sociologisants) certaines dimensions de leur vie apparaissent et d'autres non. Comme la problématique (nécessairement limitée) du chercheur, la problématique de soi promue par l'enquêté retient et rejette, thématise et scotomise ». Lahire B. (2002), *Portraits sociologiques*, Nathan. Dans ce propos, si les individus, dans le cadre de l'entretien, tendent spontanément à manifester une compétence narrative, cette dernière ne s'exprime pas dans tous les champs de l'action, ce qui a le mérite de souligner l'existence, dans la pratique, de points aveugles. Toutefois, B. Lahire ne discute pas l'idée d'une systématicité et d'une plus ou moins grande qualité de cette synthèse narrative. C'est précisément ce point que nous allons remettre en cause et développer.

cas où l'enquêté, à propos d'une bonne partie voire de l'intégralité de ses pratiques, active la même ou les mêmes dispositions (« *Bon bah là c'est pareil* »). Le troisième s'attache à pointer des « principes de condensation » qui se caractérisent par la manière dont les enquêtes, dans une ou un petit nombre de pratiques, font tenir ensemble les différentes dimensions de leur identité. En croisant ces trois principes d'objectivation, nous pouvons donner un aperçu typologique de l'inégale intensité avec laquelle s'exprime cette identité narrative.

Dans une première catégorie d'entretiens, aucune tentative de représentation synthétique du rapport à l'espace n'apparaît. On ne trouve pas le moindre fil identitaire, en matière territoriale comme ailleurs. Catherine en fournit un bon exemple. Peu bavarde, elle s'exprime toutefois sur l'ensemble des thèmes proposés. Elle décrit et justifie ses pratiques, exprimant ses préférences, et nous livre plusieurs dispositions, plusieurs facettes de son identité : son investissement professionnel, son goût pour le cocooning, pour la flânerie urbaine, pour les randonnées du dimanche à la campagne, pour les escapades parisiennes ou pour les voyages lointains. Si l'analyste, entre tous ces éléments, peut établir des liens, Catherine ne cherche pas du tout à esquisser des lignes de cohérence, à stabiliser ni à polariser son identité. Se trouvent dans cette catégorie un nombre non négligeable d'enquêtes (Pascal, Yves, Sophie, Eliane...). Ceux-ci ne répondent à aucun critère d'âge, de sexe, de profession ni de statut matrimonial.

Aux antipodes, une seconde catégorie rassemble des entretiens où la problématique de soi est omniprésente. Qu'elle s'exprime par la mise en exergue d'un certain rapport à la distance, par renonciation d'une identité territoriale, par la mise en avant d'un rôle social particulièrement structurant ou encore par l'articulation autour d'une pratique spatiale d'un complexe de dispositions sociales, elle traduit une même intention : préciser le centre de son identité, révéler son ou ses principes organisateurs. L'entretien mené auprès de Laurence illustre clairement ce processus. Dès le début, un schème « identitaire » apparaît. Celui-ci va devenir central et servir de fil directeur : *« Moi, je suis quelqu 'un qui bouge beaucoup ! ».* S'affirmant viscéralement urbaine, très active et très mobile, Laurence revendique un rapport à l'espace et au temps fondé sur une très grande intensité et sur la plus grande improvisation. Signifié par une phrase leitmotiv qui laisse entendre qu'on touche là, en matière de gestion de l'espace et du temps, au centre de l'individualité *{« Moi, je suis quelqu 'un qui a la bougeotte »)* ce schème est récurrent dans l'entretien et traverse bon nombre de pratiques, de la stratégie résidentielle à la pratique de la samba, en passant par l'usage intensif et varié de l'espace urbain (shopping, sociabilités, activités corporelles) et s'exprime également dans son goût démesuré pour les moments de convivialité et pour la fête. Par ailleurs, ce schème est évoqué, précisé, articulé à tout un système de dispositions secondaires qui s'expriment et se condensent dans la pratique de la samba. Laurence fournit donc un exemple particulièrement éclairant et complet d'élaboration, par l'usage de la centralité, de la récurrence et de la condensation, donc par l'activité narrative, d'une identité spatiale. On trouve dans cette catégorie un petit tiers des enquêtes (Carole, Annick, Sylvie, Michel, Bernard, Christian, Laurence).

Entre ces deux catégories extrêmes, il existe tout une gamme de situations dans lesquelles apparaît une problématique de soi sans que celle-ci ne traverse la totalité de l'entretien ni ne soit fortement intégrée. Agnès fournit un exemple « moyen » des individus qui composent cette catégorie. Le travail narratif est de bonne qualité, dense et précis, et l'on observe à plusieurs reprises des principes de condensation. Un petit nombre de pratiques cristallisent le cœur de son identité et font apparaître, comme dans l'évocation de

ses séances de roller à Paris, un complexe de dispositions importantes : une disposition hygiéniste (goût de l'effort), hédoniste (recherche du plaisir), écologique (apprécie la Seine), urbanistique (apprécie le cadre architectural) et métropolitaine (aime Paris). A travers la description de cette situation, Agnès met en exergue et croise un certain nombre de fils identitaires. Cependant, dans son entretien, nous n'identifions aucun principe de centralité, ni de récurrence, ce qui limite fortement la constitution d'une véritable problématique de soi. Cette catégorie « intermédiaire » comprend un bon nombre d'enquêtes (par exemple, Anita, Fabienne, Anne).

Cette typologie, même incomplète et réductrice, montre qu'il existe de grandes disparités dans l'intensité du travail de mise en cohérence narrative dont il convient désormais de rechercher les origines et les significations. Au préalable, remarquons que ce travail est relativement indépendant de la compétence langagière, c'est-à-dire de l'aptitude générale à élaborer un discours, à décrire et à justifier ses pratiques. Si l'on observe plus fréquemment une intention de « cohérence » chez les individus visiblement les plus compétents, celle-ci apparaît également chez des individus qui le sont moins. Dès lors, quelle hypothèse formuler ?

Les facteurs structurels et contextuels de l'inégale mise en cohérence narrative

Un premier élément vient à l'idée : l'inégale intensité avec laquelle les individus mettent en cohérence leurs pratiques spatiales provient d'une inégale réflexivité en matière territoriale[4]. Certains acteurs seraient plus aptes à décrire, à organiser et à donner une cohérence d'ensemble à leurs conduites spatiales et ce, en raison d'une plus grande sensibilité à cette dimension de l'action. Cet argument serait tout à fait recevable si la spatialité des individus, en terme de complexité, était équivalente et comparable. Or, nous savons désormais qu'il n'en est pas ainsi et qu'il est relativement aisé, dans le cadre d'une spatialité « simple », de construire une identité narrative en livrant une image unique et homogène de soi-même, donc en valorisant une seule disposition : c'est le cas, par exemple, chez la plupart des enracinés. A l'inverse, à mesure que la complexité de l'espace de vie s'accroît, le très grand nombre de dispositions engagées rend difficile une synthèse de l'hétérogène et une polarisation de l'identité. En ce sens, il n'est pas surprenant de trouver le plus de cohérence narrative aux deux extrêmes : lorsque les individus arborent une spatialité rendue simple par le faible nombre de champs d'investissement - ce qui leur permet de proposer une mise en cohérence narrative en dépit de leur faible pouvoir d'introspection -; lorsque ceux-ci, grâce à de grandes qualités d'auto-analyse, de structuration du discours et de restitution, sont capables de synthétiser et d'articuler une spatialité complexe. De manière imagée, on peut dire qu'il est plus facile de tirer un fil quand il n'y a qu'un fil à tirer que de tresser une corde avec une multitude de fils. Si l'on peut tirer un fil à peu de frais, sans grande compétence réflexive, la seconde opération rend la mise en intrigue un peu plus ardue et requiert un sens plus grand du récit et de l'introspection[5]. Dans ce modèle explicatif, le défaut de cohérence survient lorsque l'existence spatiale ordinaire est complexe et que la personne présente, en apparence tout du moins, une faible compétence réflexive. C'est alors que surgit un problème d'interprétation. D'où vient cette faible compétence réflexive ? Est-elle plutôt structurelle et attachée à la personne, ou plutôt contextuelle et liée à la situation d'enquête ? Sur cette question, des précautions s'imposent. Posant de sérieux problèmes d'interprétation, chaque

[4] Nous désignons par «réflexivité territoriale» la compétence que manifeste un individu à décrire et à légitimer ses pratiques spatiales, à leur donner du sens et de la cohérence.

[5] Ce constat nous invite par conséquent à bien dissocier « identité narrative » et « réflexivité territoriale ».

exemple doit être étudié au cas par cas. Par défaut, en prenant quelques exemples, on peut tenter de sérier quelques déterminants.

La faible réflexivité territoriale constitue le premier obstacle au travail narratif. Elle s'observe dans les difficultés qu'éprouve un acteur à expliquer et à justifier ses pratiques spatiales en les rejetant très rapidement du côté de l'habitude ou d'une quelconque naturalité. Celui-ci trouve en général les questions proposées par l'enquêteur quelque peu saugrenues et indique parfois qu'il ne se les est jamais posées. Il peine à trouver un style, à dévoiler un système de préférence cohérent et distinctif auquel il pourrait donner sens et sur lequel il pourrait asseoir son identité. La difficulté avec laquelle Sophie justifie son choix résidentiel fournit un bon exemple. Lui demandant les raisons pour lesquelles elle habite au quartier des Halles, elle répond qu'elle apprécie le centre-ville parce qu'elle y a toujours vécu, d'abord à Paris, à Reims puis à Tours. Cherchant à comprendre ce qu'elle place derrière l'habitude, nous la relançons une première fois sur ce choix. Refusant toute introspection, elle évoque à nouveau l'habitude et l'irréductibilité des goûts : « *Ca, je crois que c 'est une habitude, je crois que les gens qui ont toujours vécu à la campagne préfèrent la campagne, les gens qui ont toujours vécu en centre-ville, dans des conditions correctes, préfèrent le centre-ville. C'est une question d'habitude* ». Obstiné, et bien décidé à percer le mystère de l'habitude, nous tentons un premier biais en lui demandant les avantages et les inconvénients de la situation de son logement. Nous obtenons alors un premier élément de réponse. Dans le centre-ville, elle apprécie avant tout la bonne accessibilité aux services urbains (cinéma, théâtre, bibliothèque, gare). Un peu troublé par la brièveté de la réponse, nous déployons un second biais en lui demandant si elle a un projet de déménagement. Elle convoque alors un schème patrimonial : elle ne veut pas déménager parce qu'elle aime la vieille pierre, le calme et la tranquillité de ce quartier ancien. Cet exemple montre que le travail réflexif, s'il s'engage très naturellement chez certains enquêtes - et souvent dès le premier entretien - s'amorce beaucoup plus difficilement chez d'autres. Dans le premier cas, l'entretien a lieu en « pilotage automatique » ; dans le second cas, l'enquêteur intervient sans cesse pour interroger et aiguillonner ce que l'enquêté présente comme des évidences, des habitudes, des dispositions naturelles, ensemble de réponses qui le dispensent de se justifier et d'expliciter les schèmes spatiaux qui sous-tendent son action. Cette faible réflexivité territoriale est manifeste dans de nombreux cas. Chez certains, elle apparaît comme une teinte dominante : le sens investi dans tel ou tel mode de déplacement, le choix entre tel ou tel lieu, la perception de tel ou tel espace ont du mal à être objectivés. Chez d'autres, la faible réflexivité territoriale apparaît à l'occasion, sur un aspect particulier de la pratique spatiale[6].

Dans tous les cas, nous ne sommes jamais totalement sûrs que la faible réflexibilité territoriale procède d'un défaut de compétence plutôt que d'un « refus de jeu » lié au contexte particulier que constitue la situation d'enquête. Bien souvent, ce que l'on peut interpréter au premier chef comme une faible réflexivité n'est autre qu'un refus délibéré d'entrer dans une posture narrative et dans un discours de justification - et de répondre

[6] Dans le cas où la réflexivité territoriale est globalement faible, on peut se demander si celle-ci est dépendante ou indépendante des autres formes de réflexivité. Sur ce point, il n'est guère évident de trancher. Globalement, la meilleure réflexivité territoriale apparaît chez les individus qui, quelque soit le type de questionnement, entrent facilement dans un discours de justification et n'ont aucun mal à raconter et à décrire leurs pratiques. D'un autre côté, dans certains cas, il est clair que la question des lieux de vie paraît insignifiante et bien secondaire et se trouve sans cesse esquivée au profit de considérations plus générales sur la dimension non spatiale des pratiques. Dans ce cas, la réflexivité d'ordre général, en valorisant par exemple certains rôles sociaux, fait directement concurrence et inhibe le déploiement d'une réflexivité spécifiquement territoriale.

ainsi aux attendus implicites de l'enquête, notamment identitaires. Les symptômes sont caractéristiques : réponses brèves, refus d'explicitation, réponses sans appel qui rendent les relances malaisées. Face à cela, l'enquêteur se voit dans l'obligation de multiplier les questions et, comme dans une spirale négative, à mesure que les questions s'accélèrent, le récit - si tant est qu'on puisse appeler cela encore un récit - est de plus en plus fragmenté. Nous avons reporté en annexes la comparaison de deux extraits d'entretiens, reflétant un inégal investissement dans l'enquête[7]. Alors que Bernard s'engage pleinement et entre facilement dans une posture narrative[8], Yves résiste. Dans son cas, après un démarrage honorable, la dynamique narrative s'estompe rapidement. Les questions se succèdent et les réponses sont de plus en plus brèves. Il semble faire le minimum et n'offre pas de répondant. Les invitations à la description et l'explicitation ne parviennent pas à restaurer la dynamique du récit. Comment expliquer ces attitudes opposées, alors que ces deux personnages présentent des profils sociaux très proches ? L'interprétation des phénomènes de résistance est toujours problématique et fondée sur des intuitions plutôt que sur des preuves tangibles. Dans le cas d'Yves, nous sommes porté à croire que le « refus de jeu » exprime d'abord un faible intérêt pour l'enquête à laquelle, en dépit d'un emploi du temps surchargé, et pour honorer son ami Bernard qui m'avait recommandé auprès de lui, il a accepté, sans grande conviction, de se livrer. Toutefois, ça et là, nous avons ressenti également une certaine pudeur sociale, une certaine retenue, une prédilection pour le sous-entendu qui lui a permis, à peu de frais, d'éviter de s'étendre et de préserver son intériorité. Des expressions comme « *Vous m'avez bien compris* » qui, en laissant croire qu'il a tout dit, lui permettent d'éviter de dire l'essentiel ou encore « *Mais il veut tout savoir, il va tout savoir* », signifient qu'il est un peu gêné par le forçage de la sphère privée. D'une certaine manière, nous avons retrouvé cette pudeur sociale chez Sophie[9]. Dans son cas, il est probable que le rapport jeune homme / femme célibataire ait exercé une certaine violence symbolique et explique une part de sa pudeur, d'autant plus que le célibat est visiblement vécu comme un stigmate. Toutefois, comme chez Yves, le refus du travail narratif provient manifestement de la peur et du refus d'être un objet sociologique identifiable et identifié, et exprime une manière - toute bourgeoise ? - de protéger son intimité. Ceci est particulièrement net quand on compare ces entretiens, très défensifs, à ceux où s'expriment une véritable dramaturgie et mise en scène de la vie privée[10].

Il existe une troisième raison à l'absence d'une problématique de soi que l'on peut nommer les « obstacles au jeu » et qui tient à des conditions d'entretien inadéquates au travail narratif. Ce fut le cas chez Pascal où la présence de son épouse a induit une ambiguïté, ce dernier hésitant entre la formulation d'une problématique du «je » et d'une problématique du « nous ». Celui-ci tend à réprimer l'énonciation de ses goûts individuels en privilégiant son rôle de mari et de père de famille à qui il fait jouer une place centrale

[7] Voir annexe V.

[8] Bernard n'économise pas son discours, cherche à lui donner une épaisseur et une continuité, et rebondit longuement à chaque relance. Nos interventions, peu nombreuses, viennent préciser certains points sans remettre en cause la logique du récit, qui, en intégrant nos questions, se structure et s'autonomise.

[9] En dépit d'une bonne volonté au départ - cette personne nous avait été recommandée par un proche -, à mesure que l'entretien progresse, elle résiste elle aussi de plus en plus au récit. Refusant clairement l'introspection, les réponses s'écourtent et les questions s'accélèrent, instaurant une situation de malaise. Pour se disculper et garder son aplomb, elle affirme ne pas très bien comprendre le sens de l'enquête. Nos explications n'y font rien, ou pire, en évoquant une éventuelle comparaison des genres de vie, elles accentuent, inconsciemment, son impossible introspection.

[10] A-t-on à faire ici à un trait de comportement ou à une ligne de partage manifeste entre deux groupes sociaux, entre une nouvelle bourgeoisie culturelle d'une part et une bourgeoisie traditionnelle de l'autre ? Le faible échantillon de l'enquête ne nous permet pas de trancher.

dans la structuration de son quotidien sans toutefois que ce « nous » porteur d'un sens collectif exprime de fortes appétences familiales. Contrairement à Bernard par exemple, il ne fait pas du projet familial une dimension centrale, parfaitement intégrée et articulée, de sa problématique individuelle, mais à l'inverse dilue son individualité dans un « nous » mollement signifiant, construit autour de pratiques décrites de manière un peu terne : accueil et visite de la famille, shopping, promenades, week-ends à Eurodisney ou à Center-Park. Dans certains cas, les « obstacles au jeu » dépendent d'un contexte extérieur à la situation d'entretien, par exemple lorsque émerge un rôle social dominant, sans grande incidence géographique. Le rôle social dans lequel l'individu s'institue tend alors à prendre le dessus sur l'intrigue strictement spatiale. Tel fut le cas d'Eliane. D'emblée, celle-ci se présente sous sa casquette syndicale et paraît obnubilée par ce rôle : elle en parle avant, après et ne cesse de digresser durant l'entretien. On comprend très vite que la CFDT, *« c 'est toute sa vie* ». Elle est d'autant plus préoccupée que la CFDT-Santé vient de perdre trois quart de ses effectifs au profit du syndicat SUD : elle vit cet épisode sur le mode de l'échec personnel. Dans ces conditions, face à ce rôle social très bien défini et très puissant , il est difficile de mener l'enquête sur les pratiques spatiales, celles-ci passant souvent à l'arrière-plan, malgré les tentatives de recentrage. Manifestement, les autres aspects du quotidien suscitent moins d'intérêt et moins d'enthousiasme, et ne déclenchent pas la même prolixité. Ainsi, chez Eliane, le rôle syndical joue un rôle dérivatif qui inhibe le développement d'une identité narrative centrée sur la problématique spatiale.

Nous arrivons au terme de cette première analyse. L'inégale aptitude à construire une problématique de soi s'explique d'abord par des facteurs structurels. Elle dépend principalement du degré de complexité de l'expérience spatiale ordinaire et de la plus ou moins grande compétence réflexive. Toutefois, dans bien des cas, cette faible réflexivité, loin d'être un défaut de compétence, procède de facteurs contextuels liés au plus ou moins grand engagement de la personne dans la situation d'enquête ou à certains obstacles qui se manifestent en situation, comme la présence du conjoint ou comme l'incapacité à se départir d'un rôle social dominant.

Les différentes modalités d'expression de la mise en cohérence narrative

Nous savons maintenant que la constitution d'une identité narrative n'a rien de systématique et qu'elle s'exprime avec plus ou moins d'intensité selon les cas. Il faut désormais montrer, parmi celles qui se manifestent, la grande variété de leurs modalités d'expression. Il existe à notre sens deux principes fondamentaux de différenciation. Le premier est thématique et renvoie à des modes archétypiques de construction de l'identité spatiale. Le second touche aux modalités précises de la constitution d'une image de soi, opposant les identités narratives simples aux identités narratives complexes. Examinons en détail ces deux principes de différenciation.

Les variations thématiques de la problématique de soi

Exposés au même protocole et à la même consigne, les individus ne procèdent pas de manière identique dans la constitution d'une identité narrative. Certains se fondent sur un certain rapport à la distance, d'autres se définissent par leur appartenance à une espèce d'espace, d'autres s'identifient à un territoire ou à un lieu, d'autres enfin endossent un rôle social structurant puissamment leurs conduites spatiales. Toutes ces manières de faire constituent autant de modalités possibles du fonctionnement de l'identité spatiale. Avant de

tenter une interprétation de ce qui détermine tel ou tel mode, présentons et exemplifions les différents cas.

Dans une première catégorie, nous pouvons regrouper les individus qui construisent leur identité narrative à partir d'un certain rapport à la distance, c'est-à-dire en fonction de l'importance de leur mobilité, de la taille et de la fréquence de leurs déplacements. Laurence, dont nous avons déjà évoqué le «cas»", illustre très bien cette catégorie. A toutes les échelles spatiales - de sa maison à l'espace monde - et temporelles, elle affirme avoir la « *bougeotte* » et fait de cette disposition le socle de son identité. L'encadré suivant, en regroupant quelques citations saisies ici et là, en fournit la preuve.

Laurence ou la figure de l'hyper-mobile

Dans l'entretien, Laurence n'a cessé de dire combien elle a la « *bougeotte* », combien elle ne tient pas en place, combien elle aime « *bouger* ». Contre l'ennui et la routine, Laurence est très active. Selon ses mots, elle vit ses journées à « *cent cinquante pour cent* » ! Sa grande mobilité est la traduction spatiale de cette grande activité. D'emblée, celle-ci est placée au fondement de sa stratégie résidentielle : « *Moi, je voulais venir à Tours parce que c'est le centre-ville. Moi, la campagne, j'en avais un peu marre. Moi, je suis quelqu'un qui bouge beaucoup. Donc là, je suis à proximité de tout* ». La nécessité de « *bouger* » justifie le choix d'être à proximité du maximum de choses. L'accessibilité aii centre est conforme et adaptée à son mode de vie, à son rythme, aux pulsations de sa vie quotidienne : elle permet d'optimiser les relations, les connexions et donc le potentiel de mobilité. C'est également à l'aune de cette mobilité citadine qu'elle évalue ses horaires de travail : « *Quand je finis à deux heures et demi, pour moi, c'est bonnard. Y'a plein de choses à faire encore. Je me pose un peu et puis je peux ressortir* ». Laurence ne s'imagine pas rester toute l'après-midi à son domicile : « *Non souvent je bouge. Même si j'ai des choses à faire chez moi. Soit je vais à la piscine avec les copines. Soit je vais voir une copine chez elle. Soit je vais en ville parce que j'ai un truc à acheter à la Fnac* ». La « *bougeotte* » se manifeste aussi par de nombreuses sorties festives en soirée, entre amis, au restaurant. Toutefois, cette dernière trouve son accomplissement dans la mobilité de week-end, à l'échelle du territoire métropolitain : « *[Et pourquoi vous avez l'a bougeotte ?] Parce qu'on aime la vie. Parce qu'on aime ça. Parce qu'on a pas mal de copains. Parce qu'il y a des gens qu'on ne voit pas souvent alors on se dit, tient, on va passer un week-end là. On s'appelle, on se dit qu 'on s'est pas vu depuis un moment, hop, on y va. Le week-end d'après je travaille, puis tiens, l'autre week-end : il y a l'anniversaire d'untel, la crémaillère d'unlel, un mariage. [Donc c'est surtout les copains ?] Ouais, les copains d'abord. Ouais, on a des copains à Niort, à Poitiers, puis j'ai ma copine Roxane qui est dans le sud, à côté de Perpignan. Donc va falloir y aller aussi. Et maintenant que j'ai mes parents à Annecy, ben c'est pareil. On va aussi y aller de temps en temps.[Et vous montez aussi à Paris?] Là, oui, on va à Paris, assez régulièrement. On y va quand même assez souvent. [Et quand vous y allez, vous êtes en famille ?] Ben, des fois, c'est toute la famille de Mimizan cjui monte sur Paris. Pour y aller, on y va pour voir tout le monde, au lieu d'aller à Mimizan, sur deux jours. Enfin, ça nous arrive d'aller, à Mimizan sur quatre jours, de prendre le train et baslaf...) C'est vrai que quand on a deux trois jours, on reste pas là, on a la bougeotte. Pourtant moi je me dis des fois il faudrait qu 'on reste là, pour avancer un peu, pour finir des choses. C 'est vrai que ça traîne pas mal. Mais non...* ». Dans ce dialogue, la mobilité paraît presque naturalisée. Les week-ends s'improvisent ça et là, aux quatre coins de la France, occasionnant des déplacements importants et fréquents. Quand Laurence raconte ses week-ends à Paris, à Annecy ou ailleurs, ou encore ses vacances, on est surpris par la densité des activités qui laissent augurer de nombreux déplacements : il lui faut sortir, découvrir, arpenter pour avoir le sentiment d'avoir vécu ses journées pleinement : « *Ouais, moi, faut que ça bouge. Moi, je peux pas sinon. Là, on repart en vacances (à Tahiti), pareil : j'ai regardé toutes les activités, voile, plongée. Il y a le carnaval en plus (...) Il y a le concours de pirogues (...) On essaie d'en profiter un peu. La découverte du monde ! Le but c'est de s'intéresser et d'apprendre à découvrir des choses qu'on ne connaît pas forcément.* ». Lorsque je lui demande si son mari est aussi boulimique dans son rapport au monde, elle me répond : « *Si si. Mais il est peut être moins curieux que moi. Lui, il resterait plus facilement dans un coin tranquille : ça ne le dérangerait pas. Moi, being, being, being* (l'air de signifier qu'elle est très active). *D'ailleurs, des fois, il dit : « Arrête un peu, on va se poser là ». Moi, j'ai du mal. Je le disais, je suis quelqu'un, j'aime bien vivre mes journées à 100%. Si je passe mes journées à dormir ou à buller sur la plage, j'ai l'impression d'avoir perdu ma journée* ». « Bouger » l'après midi, sortir le soir, partir le week-end et voyager : ainsi se forme le substrat d'un identité narrative clairement fondée sur la mobilité.

" Voir ci-dessus, p 194.

Ainsi, la grande mobilité constitue-t-elle une disposition récurrente et centrale que Laurence place au fondement de l'image qu'elle donne d'elle, celle d'une jeune femme dynamique, animée par une boulimie existentielle. Le rapport à l'espace - sa grande mobilité - et dans un certaine mesure le rapport au temps - l'intensité et la déprogrammation de sa vie quotidienne -, constituent donc bien le socle sur lequel elle construit son identité sociale. On retrouve chez d'autres enquêtes une procédure similaire[12]. Remarquons que dans tous les cas, lorsque le rapport à la distance est le principal élément de l'identité narrative, c'est toujours dans une situation extrême, soit de grande mobilité soit de réclusion et d'enracinement.

Une seconde catégorie regroupe des individus dont l'identité narrative se construit par l'identification à un milieu - la ville, la banlieue ou la campagne -, c'est-à-dire par la territorialisation d'une catégorie particulière d'espaces. Dans notre échantillon, Michel est le plus représentatif de ce type. Celui-ci insiste en permanence sur son goût pour la ville, les espaces publics et les déplacements pédestres. Cette citadinité - placée au cœur de son identité narrative - est d'autant plus forte qu'elle constitue un mode de vie « alternatif » situé en contrepoint du style de vie périurbain. Nous avons sélectionné quelques extraits représentatifs de cette disposition citadine. Présentée de manière fragmentaire, elle traverse dans les faits l'intégralité de l'entretien.

Michel ou la figure de l'identité citadine

La première manière dont Michel exprime sa citadinité tient dans l'usage quasi-exclusif et revendiqué des modes de transports pédestres qui, même s'ils procèdent d'une nécessité faite vertu - nous reviendrons sur ce point - n'en constituent pas moins un point d'appui essentiel de son identité : *« En gros, moi, je me déplace en vélo, en bus et à pied. C'est relativement panaché. Et c'est pas du tout une gène. Et je ne me sens pas.... Parce qu'il y en a qui me disent : « Bah t'as pas de voiture ??? ». Je leur dis, comme disait mon père, une voiture, c'est un bout de ferraille avec quatre boudins. Ils en font tout un monde... Bon... C'est qu'il y a beaucoup de gens qu 'investissent par rapport à ça. Moi je me dis non, je me sens pas du tout... (...) Moi, je vois pas ce qu'on peut investir par rapport à ça. C'est pratique, mais je pense qu'on peut bien souvent s'en passer et que les gens vont être amenés à l'utiliser moins parce qu 'on va interdire les centre-ville »* . Outre la revendication d'une mobilité pédestre, Michel évoque à de multiples endroits son goût pour la ville, entre autre pour justifier son temps libre extra-domestique, qui tient pour l'essentiel dans le shopping et la flânerie. *« Même pour me balader, moi j'adore ça (aller en ville). Moi, j'ai été habitué à faire les courses gamin. J'avais une grand-mère qui m'emmenait dans tous les magasins, les grands-magasins à Paris, les magasins de tissus, Marché St Pierre, machin, depuis tout petit, je fais les courses. A dix ans, je faisais le marché, moi, pour ma mère qui travaillait. Donc j'étais aussi habitué à me déplacer pour les courses, pour acheter... Et j'aime bien, j'aime bien, j'aime bien chiner, j'aime bien faire les magasins, je vais en ville ».* Ce goût pour la ville se précise quand celui-ci avoue préférer le centre de Tours aux pôles périphériques: *«Ah non. Je préfère me balader rue Nationale. Oui, parce que c'est la ville. Moi, je suis quelqu 'un de la ville. Il y a une atmosphère. C'est une autre vie que dans une galerie marchande de grande surface. C'est quand même différent. Et je pense que les gens viennent y chercher autre chose. Ca n 'a rien à voir. Les grandes surfaces ont y va parce qu'il faut y aller, c'est chiant. La plupart du temps, c'est pour la bouffe, c'est pour ci, c'est pour ça. Alors qu'en ville c'est plus pour musarder, chiner, regarder, se tenir au courant. D'ailleurs, on fait pas les mêmes rencontres ».* Ainsi, le plaisir de la flânerie, de la rencontre et la magie de l'ambiance citadine sont au cœur de sa sensibilité citadine. Vers la fin de l'entretien, après avoir évoqué, ça et là, des éléments caractéristiques, Michel propose une vision très synthétique et très explicite de son goût pour la ville, en se distinguant très fermement du genre de vie « campagnard » ou « périurbain » : *« Parce que moi j'aime bien la ville, je suis un gars de la ville. C'est ce que je dis. Va des gens qui ont du mal à comprendre ça. Des collègues qui me disent : « ah bah moi je suis à dix bornes, je suis bien, je suis tranquille, bah je vais jamais-en ville ». Et je leur dis : « T'as des gamins, t'amènes même pas tes gamins en ville, à la Fnac, aller dans des bibliothèques, dans des trucs ? ». Ils me répondent : « Ah non, on est tranquille ! ». C 'est un truc quej 'ai du*

[12] Nous allons développer plus avant le cas d'Annick qui, à l'inverse de Laurence, revendique une faible mobilité et valorise le repli domestique p. 205.

mal à comprendre. Parce que moi d'un autre côté je ne pourrais pas habiter ce qu 'on appelle la campagne. Je me ferais chier au bout d'un moment. Parce que c'est le terme, je pense que je deviendrais neurasthénique. Ou alors il faudrait que ce soit le truc 10 000 habitants, 20 000 habitants, la ville. A ce moment là c 'est déjà une petite ville. Je pense que c 'est dû au Jàit que j'ai toujours été... Et pourtant quand j'étais gamin, toutes les vacances scolaires, on allait chez les grands-mères là-bas dans le Nord, en pleine campagne. Donc je connais, je sais ce que c'est (...). Moi, mon truc, c'est ça, c'est la ville. Je pense que je résiderais toujours en ville ». Cet extrait repose sur un principe de centralité : en se distinguant de ses collègues « ruraux » ou « périurbains » avec lesquels il entretient un rapport d'altérité et d'incompréhension, il résume, synthétise l'ensemble de ses propos antérieurs en pointant ce qui lui paraît être au cœur de son rapport au lieu - et qui le singularise parmi ses collègues - : sa citadinité.

En construisant son identité narrative autour de son goût pour la ville, Michel illustre une modalité spécifique de fonctionnement de l'identité spatiale : celle qui passe par l'identification à un milieu. Remarquons que par distinction, il institue d'autres « genres », comme le « périurbain » ou le « campagnard ». Peu importe la caricature ou la consistance objective de ces grandes identités spatiales. Force est de constater qu'elles sont, malgré leur degré de généralité, assez courantes. Sans que ce schème soit hyper-central, nous retrouvons ces formes d'identification dans beaucoup d'entretiens. Chez Sylvie, Sophie, Fabienne, pour la revendication d'une citadinité (« *Moi, je suis de la ville* »). Chez Pascal et Anne pour une disposition banlieusarde (« *Moi, je suis de la banlieue* »). Des entretiens réalisés antérieurement dans une commune périurbaine, faisaient apparaître dans des cas extrêmes - il s'agissait d'une agricultrice retraitée - une disposition spécifiquement rurale *(« Moi, je suis de la campagne* »). D'un certain degré de généralité, chaque « genre » se singularise et se spécifie au niveau individuel en fonction de l'itinéraire biographique et des formes particulières de socialisation. Toutefois, cette différenciation individuelle ne remet pas en cause les clivages que les acteurs instituent entre ces trois grandes identités spatiales dont nous étudierons le contenu plus avant, la question étant bien entendu celle des conditions d'apparition et de la signification individuelle de chaque « genre » défini.

Il existe néanmoins une troisième manière d'élaborer une problématique de soi qui passe par la territorialisation quasi-exclusive d'un espace ou d'un lieu. Dans ce cas précis, l'identité spatiale est réduite de manière univoque à un espace dans lequel l'individu investit une grande part de son identité. Bien entendu, ce type d'identité narrative n'apparaît que dans certaines conditions d'existence, dans le cas où l'ancrage territorial est particulièrement monolithique et fortement marqué. L'identification concerne en règle générale des territoires de proximité : la résidence, le quartier ou encore la commune, dans le cas où celle-ci est peu étendue. Au sein de notre échantillon, Sylvie est représentative de cette catégorie. Sa territorialité est marquée par un goût démesuré pour son « *petit cocoon* ». Affirmant clairement ne pas apprécier les sorties, elle évoque à plusieurs reprises son tempérament casanier, pointé comme un aspect central et positif de son identité. Nous détaillons ci-dessous les modalités précises selon lesquelles s'exprime cette disposition.

Sylvie ou la figure de l'enracinement domestique

Dès le premier entretien, peu après le début, Sylvie annonce très clairement son tempérament casanier, en mettant en exergue un trait de sa spatialité qui va devenir récurrent[13] : *« Quand je pars, le matin, c'est une chose, mais le soir, quand j'ai fini ma journée là-bas (à l'hôpital), j'ai qu'une hâte, c'est d'arriver chez moi pour me poser. J'en ai plein la tête, plein les jambes. (...) C'est comme partout, faut donner un maximum de travail. El puis c 'est vrai, le soir, je vais vous le dire tout de suite, j'aime bien mon petit cocoon, chez moi.*

[13] Remarquons que contrairement à Michel dont l'identité citadine découle de l'ensemble de ses analyses et n'est véritablement énoncée qu'à la fin, nous sommes là dans le modèle de fonctionnement inverse : Sylvie révèle d'emblée cette disposition principale puis y revient sans cesse.

Quand je sors, j'aime bien rentrer à la maison. C 'est pour ça que je ne vais pas faire du sport, tout ça, parce que j'ai horreur de ressortir le soir ». Cette disposition revient à plusieurs reprises dans l'entretien : *« Non, c'est assez rare que je ressorte. Si je ressors, c'est que j'ai un rendez-vous chez le dentiste. Mais c'est très très rare que je ressorte ».* Elle précise : *« Quand vous vous êtes levé toute la semaine et que vous avez couru toute la journée parce que je vous ai dit que mon travail était varié mais il est aussi fatiguant, vous avez pas envie de sortir, vous avez envie de vous reposer »* ou encore *« Moi, j'aime bien me retrouver chez moi, je regarde ce qui passe ci la télé, si ça m'intéresse tant mieux, si ça m'intéresse pas... On a pas cinquante chaînes, on en a une vingtaine, donc je trouve toujours un petit truc ».* Inutile d'accumuler davantage les citations redondantes. Nous explorerons ultérieurement la genèse et la signification de ce goût pour la maison. Nous explorerons également la manière dont, associé au repos et à l'inactivité, ce rapport à la maison est transposé dans bon nombres de situations sociales, notamment dans les pratiques de pleine nature et les pratiques balnéaires. On peut toutefois remarquer dès à présent que la survalorisation de l'espace domestique est une conséquence directe d'une conception du temps libre comme un temps inactif de reconstitution. Nous montrerons également qu'elle est liée à une certaine conception de la femme et de son rôle ménager.

La valorisation du domicile peut donc, dans certaines conditions, devenir le principal support de l'identité narrative. Remarquons que cette forme d'identification contribue à la définition de rôles : celui d'une femme dont l'épuisement professionnel implique le ressourcement domestique ; celui d'une femme qui aime « tenir » son foyer. En ce sens, la territorialisation intensive du domicile condense et cristallise une part éminemment sociale de l'identité. Cette forme d'identification apparaît dans d'autres entretiens. Nous la retrouvons chez Annick, mais dans un sens sensiblement différent, car nettement plus défensif. Dans des proportions moindres, Carole manifeste la même forme d'identification au lieu mais cette fois-ci à l'échelle du quartier : le quartier symbolise avant tout un réseau d'inter-connaissances familiales et amicales qui génèrent un sentiment de bien-être et de sécurité. Nous retrouvons également cette forme d'identification chez certains périurbains, mais cette fois-ci en référence à la commune : jouant le rôle du quartier, cette dernière est simultanément un espace de mémoire familiale, de sociabilités denses, de vie quotidienne, mais aussi d'avenir - on ne quitterait pour rien au monde le pays - et de sécurité - plus psychique que physique -. Dans tous ces exemples, si l'on est tenté de voir dans ce processus d'identification une des formes les plus intenses de l'habiter, il faut se garder d'homogénéiser les situations. Chaque individu, en faisant tenir une part très importante de son identité dans ces espaces élémentaires que constituent la maison, le quartier ou la commune, leur donne et leur fait jouer un rôle singulier, au plus près de l'image sociale, nécessairement singulière et singularisante, qu'il veut communiquer.

Il existe une quatrième manière d'élaborer une problématique de soi. Elle tient dans la valorisation systématique d'un rôle social à forte implication spatiale. Le premier entretien réalisé auprès de Carole constitue un très bon exemple de mise en cohérence narrative des pratiques spatiales autour d'un rôle social. Comme nous allons l'observer, pendant l'entretien, mais aussi avant et après, Carole se place dans un rôle de mère de famille, obnubilée par l'éducation et la réussite sociale de ses enfants. L'ensemble de ses pratiques spatiales, de son temps libre et de ses activités quotidiennes sont traversées par ce schème hyper-central. Lors de notre première rencontre, c'est sur ses trois enfants et les difficultés scolaires de son aîné que s'engage notre conversation. C'est sur l'éducation et les valeurs qu'elle tente de leur inculquer que nous conclurons l'entretien. Le synopsis du premier tiers de l'entretien que nous avons réalisé avec soin montre que ce schème constitue la principale ligne de cohérence et qu'il organise et configure l'ensemble de ses pratiques.

Figure 1 : L'omniprésence de la référence à l'éducation des enfants dans l'entretien de Carolc

Action	Justification
Travaille à l'hôpital Bretonneau	
Se déplace en voiture	Pour ne pas perdre de temps car elle doit beaucoup se déplacer pour les enfants
Ne fait jamais du shopping en centre-ville sauf à Noël	Déteste mais y va une fois avant Noël pour montrer les illuminations à sa fille
Fréquente les commerces du quartier	-
Fait ses courses à Atac	Parce que c'est très rapide et qu'elle a un emploi du temps surchargé à cause des enfants
Va de temps en temps dans la zone commerciale de Tours Nord	Déteste et n'y va que pour ses enfants
Va au parc de St Radegonde	Parce que sa fille aime beaucoup être dehors et aller au parc
Ne travaille pas le mercredi après-midi	Pour s'occuper de ses enfants
Emmène sa fille à l'école	Parce que c'est important de s'occuper des enfants pour leur éducation
Emmène ses fils aux entraînement et aux compétitions de tir	Parce que c'est important de les accompagner dans leurs activités
Emmène sa fille chez l'ophtalmologiste	-
Emmène sa fille chez l'orthoptiste	
Ne sort que très rarement	Parce qu'elle préfère s'occuper des enfants
Ne fait pas de sport	Parce qu'elle n'a pas le temps avec les enfants
Groupe dans l'espace certaines choses (le dentiste, le médecin, la nourrice)	Pour gagner du temps
A un emploi du temps très chargé et très planifié	Pour assumer toute la. gestion des enfants
Invite plus qu'elle ne se fait inviter	Parce qu'elle ne s'amuse pas sans ses enfants
Est rigide sur l'heure des repas et du coucher	Parce qu'il faut des cadres stables pour ses enfants
Est native du quartier et a toute sa famille dans le quartier	:-.:;>'•.4*l|vh§^'.i f*v**ïVp§k-i.• ;• #
Voit tous les membres de sa famille tous les jours	Parce qu'elle est très attachée à la famille et aux valeurs de la famille qu'elle veut transmettre à ses enfants.
Apprécie le calme et la tranquillité du quartier	Parce que c'est sécurisant pour ses enfants
Apprécie de connaître beaucoup de monde dans le quartier	Parce que ça « canalise » ses enfants

Dans le synopsis précédent, on observe que l'éducation des enfants, s'il n'est pas le seul, constitue un registre de justification dominant dont Carole se sert pour donner sens et expliquer un grand nombre de pratiques. De cette manière, elle se place principalement dans un rôle de mère ce qui tend à lui donner une identité relativement monolithique. La majorité des pratiques spatiales et des manières de faire sont justifiées au nom des enfants. Les autres schèmes, comme par exemple l'attachement à la voiture, à la famille, au quartier sont traversés par le fil de l'éducation des enfants, qui contribue largement à les informer. On retrouve assez fréquemment ce mode de constitution de l'identité narrative, mais souvent avec une intensité moindre. Par exemple, nous verrons que « *le système D* » (ensemble de techniques qui permettent d'acquérir des biens de grande qualité à des prix accessibles), contribue à structurer puissamment la spatialité d'Anne. Toutefois, il faut bien noter que ce mode de construction d'une intrigue territoriale apparaît d'autant mieux dans les conditions très singulières où l'individu est en mesure de résumer, de synthétiser sa vie autour d'un rôle unique, ce qui n'est pas, nous le verrons, la majorité des cas.

Les quatre catégories évoquées fournissent un premier principe de variation de l'identité spatiale que nous qualifions, par commodité, de « thématique ». Reste à savoir, avant d'envisager le second principe, ce qui détermine l'activation de tel ou tel mode. Nous avons rapidement, pour chaque catégorie, évoqué certaines conditions favorables. Rappelons que la problématique de soi tend à se focaliser sur le rapport à la distance dans des cas extrêmes, lorsque la mobilité est très faible ou lorsqu'elle est très grande. De la même manière, elle se fonde sur l'identification à un milieu dans des situations paroxysmales : lorsque les individus se sentent très « citadins », très « banlieusards » ou très « campagnards » et quand cette image constitue un élément majeur de distinction sociale. L'identification à un territoire ou à un lieu n'apparaît que dans le cas, assez rare, d'une vie monolithique, centrée majoritairement sur cet espace. Enfin, la dernière forme de construction identitaire n'est pas moins exigeante : elle implique qu'un rôle social soit écrasant au sein du quotidien de la personne et que ce rôle ait une forte implication spatiale.

Deux éléments ressortent de ces conditions particulières. D'une part, en s'orientant « naturellement » vers la problématique qui leur paraît la plus pertinente, la plus révélatrice - en tendance - de leur identité, les individus donnent une image relativement homogène et uniforme d'eux-mêmes. Ils privilégient, une fois qu'ils ont trouvé le fil directeur, un seul mode narratif[4]. Toutefois, en y regardant de plus près, ils ne sont jamais taillés d'un seul bloc. La problématique de soi est souvent composite. C'est le cas pour Carole qui, en dehors de son rôle social à forte implication spatiale (catégorie 4), s'identifie plusieurs fois au quartier, espace de vie primordial qui ne compte pas peu dans la structuration de son identité spatiale (catégorie 2). D'autre part, en construisant une problématique de soi, les individus ressentent le besoin de se présenter dans des figures archétypiques, caricaturales, extrêmes, comme pour mieux valoriser leur individualité. En quelque sorte, ils « exagèrent ». Cette radicalisation des rôles a pour premier effet d'en limiter le nombre à quelques formes idéal-typiques : le captif, l'hyper-mobile, le citadin, le banlieusard, le campagnard, l'enraciné, le local... Dans ce contexte, le travail typologique à partir de ces archétypes présente un intérêt restreint. D'ailleurs, bien des signes laissent entendre qu'il s'agit là d'un certain jeu social. Au-delà des déclarations qu'ils considèrent comme les plus importantes, d'autres propos montrent qu'ils ne sont rarement aussi « extrêmes » et « univoques » que le laissent présager leur propre mise en scène, leur propre caricature. Le second principe de différenciation montre que les individus n'agissent pas tous de la sorte et qu'ils résistent parfois à une présentation homogénéisante et univoque de soi.

Identités narratives simples et identités narratives complexes

Au-delà de la variation thématique, il existe un second principe de différenciation opposant les identités narratives simples aux identités narratives complexes. Cette opposition tient au mode de constitution de la problématique de soi. Dans le premier cas, l'individu met en scène une seule disposition - nécessairement centrale -, qui traverse de manière récurrente l'entretien et qui livre une image relativement homogène et monolithique de lui. Dans le second cas, l'individu se présente à travers un complexe de dispositions disparates mais rendues interdépendantes, car intégrées et articulées par le

[14] Le choix d'une modalité plutôt qu'une autre, pour constituer le socle de l'identité, montre combien l'individu sélectionne, scotomisc, et combien l'image spatiale que construit l'enquêté de lui-même est parcellaire et n'embrasse pas l'ensemble des éléments, que le chercheur peut, d'un point de vue de Sirius, ranger dans la catégorie d'identité spatiale.

récit, offrant une image non plus homogène mais « cohérente » et « polarisée ». Pour illustrer cette profonde divergence, nous développerons deux exemples.

Nous avons déjà cité de nombreux cas d'identités simples. Celui d'Annick permet d'en comprendre précisément les modalités. Nous parlons d'identité simple lorsque le discours est organisé autour d'une disposition principale, désignée comme le centre et relativement récurrente durant l'entretien sans nécessairement être - cas impensable - la seule disposition invoquée. Chez Annick, le retranchement défensif sur l'espace domestique, porteur de tranquillité et de sécurité, joue pleinement ce rôle. Un premier extrait, intervenu dans les dix premières minutes de l'entretien, le définit assez bien : « *Jamais on a sorti, on avait pas d'argent d'abord et puis on a jamais sorti. D'ailleurs, mon fils il aime pas sortir (...). Enfin, c 'est pour vous dire qu 'il y en a si ils sortent pas ils sont malades, moi, ça me rendrait malade si l'on me faisait sortir* ». Cette idée resurgit et se précise au deuxième entretien: *«Moi, j'aime pas sortir. Déjà j'ai pas d'argent pour sortir, premièrement. Quand j'ai tout payé et que je veux entretenir un peu la maison... (...) Y'a pas que la raison financière parce que j'aime pas sortir non plus... Et puis il y a ma fille qui est handicapée mentale léger que je ne peux pas emmener partout (...). Ma fille en plus elle est comme moi, elle aime pas trop le monde non plus. On se sent pas à l'aise. Et moi pas de trop... C'est vrai que comme ça, ça va bien... Je me sens pas à l'aise quand il y a trop de monde* ». Pour le moment, peu importe la genèse de cette disposition. Prenons simplement la mesure de son rôle dans la structuration de l'entretien. La figure suivante résume, texte à l'appui, l'intégralité de ses apparitions.

Figure 2 : La constitution d'une identité narrative simple.
L'exemple de la réclusion défensive chez Annick

Thème	Extrait
Ne fréquente pas sa commune de résidence pour les commerces et les services de proximité.	« Moi, je suis anti-Ville-aux-Dames. Même pour le pain, c'est mon fils qui y va quand il vient ou je vais ailleurs (...) Ils ont des têtes qui ne me reviennent pas. »
Achète la plupart du temps sur catalogue pour ne pas avoir à sortir cn ville.	« Moi, c'est beaucoup sur catalogue... D'abord, j'aime pas la foule. Et plus ça va, moins j'aime aller en ville. J'ai jamais été beaucoup d'ailleurs. (...) Parce que j'aime pas aller en ville. Si j'y vais, faut se garer. Parce que moi je peux pas aller dans les souterrains parce que j'ai peur. J'ai peur d'être attaquée. II se passe tellement de choses... »
N'aime pas se promener en centre-ville parce qu'elle n'apprécie pas la ville.	« Ah non, moi le plaisir d'aller en ville, c'est pas mon truc. Je préfère aller me promener dans les bois que d'aller en ville. Alors moi la ville... Moi j'ai été élevé en campagne, j'aime pas la ville. »
Préfère aller à l'hypermarché situé à Tours Nord parce qu'elle n'y rencontre personne qu'elle connaît.	« Je préfère Tours Nord, c'est plus loin, mais je préfère Tours Nord parce que j'aime pas à Auchan Chambray, souvent on rencontre plein de monde de l'hôpital, des machins comme ça, et moi, j'aime bien m'écarter un peu. »
N'est jamais partie en vacances pendant longtemps par manque d'habitude.	«Moi, j'ai été pendant cinq ans contractuelle à remplacer les vacances, ça m'a jamais dérangé. Nous, avant, de mon temps, les vacances, c'était aller garder les vaches. J'allais à la ferme pour gagner ma nourriture pendant les vacances et puis on gardait les vaches. »
Ne supporte pas la brocante annuelle qui a lieu devant sa porte car celle-ci perturbe sa tranquillité.	« Je suis tous les ans embêtée avec la brocante, devant la grille et tout. Déjà quand je suis sortie à neuf heures, il a fallu enjamber plein de trucs. Et puis ma voiture, il faut que je la sorte de bonne heure et quand je travaille, il faut que j'aille garer ma voiture à l'étang là-bas. »

N'aime pas voir les collègues. en dehors du travail et les recevoir chez elle.	« Les collègues de mon service, non, on se voit pas tellement en dehors : on s'aime bien comme ça. Non, mais je ne suis pas comme y en a qui aime bien recevoir chez eux. Moi je suis pas pour fréquenter les collègues, les voisins, je suis pas... J'aime bien être tranquille si vous voyez. »
Ne sort pas le soir seule à Tours parce qu'elle a peur.	« Sûrement pas, avec tout ce qui se passe, je vais pas aller me promener, le soir, ah non ! »
N'apprécie plus la s tuation de sa maison car n'a plus l'impression d'habiter à la campagne	« Avant je me sentais à la campagne, plus maintenant. Avant j'étais tranquille et maintenant je suis entourée de pavillons. Ca me plait pas du tout parce que j'aime pas la foule, donc je vais jamais aux fêtes, jamais nulle part parce que j'aime pas la foule. (...) Ca m'agace, j'aime pas les gens, j'aime bien être seule, j'aime bien être tranquille ! »
N'apprécie pas l'alignement sur rue.	« Etre chez-soi, c'est ça que je voudrais et là, on se sent pas chez-soi. D'abord les fenêtres qui donnent sur la rue, on peut pas se sentir chez-soi. Mais la maison ne devait pas être au bord de la rue mais il manquait trente cinq centimètres. Autrement, elle aurait été au milieu du terrain. C'aurait été beaucoup mieux, on aurait été plus tranquille. »
Ne peut pas sortir en boite de nuit, à cause de sa fille (handicapée)	« Admettons, je voudrais aller un samedi en boite, n'importe, j'ai un frère qui tient une boite de nuit, l'Eclipsé. (...) Ben je vais pas emmener ma fille donc je suis un peu prise. Donc je suis un peu privée de ce côté-là. »
N'apprécie'pas les soirées entre amies auxquelles elle est conviée parce qu'elle se sent mal à l'aise	« J'ai fait une soirée marocaine avec des filles de Clocheville, des infirmières de Clocheville, chez une autre que je connaissais (...) Elle m'a dit, si tu veux tu viens. Je dis je sais pas, ça me dit rien (..) j'y suis allée mais je me sens mal à l'aise. Je me sens mal à l'aise quand il y a du monde. »

Dans l'ensemble de ces extraits, Annick nous livre de manière convergente l'image d'une femme délibérément recluse, préférant la tranquillité et la sécurité de son espace domestique plutôt que les sorties, quelle qu'en soit la nature : par souci d'économie, pour préserver son anonymat, par phobie des espaces publics, par sentiment d'insécurité, par honte de sa fille ou par simple misanthropie. Dans tous les cas, c'est bien l'image d'un retranchement défensif qu'elle cherche à signifier et qui par récurrence, transparaît. La *« Tranquillité »*, si puissamment désirée, exprime un idéal de repli sur soi, à l'écart de l'Autre, source de mal-être et de danger. Transposable et systématique, cette image donne à l'identité narrative un caractère monolithique et univoque. Le tableau ne doit toutefois pas donner l'illusion d'une disposition «pure». Ici et là apparaissent des dispositions secondaires avec lesquelles elle entretient un rapport systémique : « la précarité économique», «l'identité campagnarde», «la précarité psychologique» liée aux difficultés d'être parent d'une handicapée mais aussi au veuvage. Toutefois, à ce stade, nous ne pouvons parler d'identité narrative complexe : ces dispositions sont trop secondaires, situées vraiment à l'arrière plan. Peu intégrées, elles ne jouent pas de rôle « polarisant » si bien que l'entretien reste structuré autour de cette disposition principale.

Prenons à contrario l'exemple d'une identité narrative complexe. L'entretien mené auprès de Bernard est sur ce point lumineux. Les dispositions sont multiples, interdépendantes, organisées en système ; la problématique de soi procède d'un travail de mise en cohérence narrative fondé sur l'articulation et l'intégration, par le récit, de dispositions hétérogènes. Elle confère à l'individu une image « cohérente » et « polarisée ». Pour illustrer cet exemple, il est impensable de présenter un synopsis de l'entretien de Bernard en faisant apparaître les occurrences de chaque dispositions : celles-ci sont bien trop nombreuses. Prenons donc deux extraits : l'un concerne son dégoût des

hypermarchés et des zones commerciales ; l'autre la valeur qu'il accorde au centre-ville. Nous avons réuni ces deux textes dans l'encadré suivant.

Figure 3 : La constitution d'une identité narrative complexe.
Le dégoût des zones commerciales et la valorisation du centre-ville chez Bernard

« [Et sinon, est-ce que ça t'arrive d'aller dans les grandes zones commerciales, Tours Nord, Tours Sud ?] Le moins possible, je déteste ça. [Et pourquoi tu détestes ça ?] Parce que c'est immense. A plusieurs niveaux, j'aime pas ces grandes surfaces. D'abord, il faut se déplacer en-dehors de la ville dans des zones que je n'aime pas. La N1,0, entre Tours et Montbazon, c'est une horreur,maintenant. C'est sans goût. C'est une succession de bâtiments. Donc déjà, j'aime pas aller dans ces endroits-là. Deuxièmement, c'est effectivement gigantesque donc il y a une perte de temps pour aller chercher un truc à l'autre, voilà. C'est un monde, parce que moi, le moment où je peux y aller, c'est le samedi, c'est la foule, c'est la foule partout qui se précipite. C'est des endroits où je trouve... Ou enfin (temps de réflexion), cette société de consommation apparaît, moi je trouve, dans toute sa splendeur, entre guillemets, tu vois parce qu'il y a énormément de choses qui sont prêtes à être consommées, y'a beaucoup de gens, tout est regroupé, c'est fait que pour ça. Pour moi c'est pas des lieux de vie plaisants. C'est pas beau, c'est fait aussi pour tenter. Enfin, on le voit, dans la façon dont les choses sont mises, pour tenter au maximum les gens d'acheter : je me suis fait avoir aussi certaines fois donc... On y va avec une idée et puis y'a un panneau qui met en promo. Donc pour moi, c'est des endroits de perdition pour dépenser, pour acheter des choses dont on a pas besoin. Donc voilà, j'y vais le moins possible, j'y vais une fois tous les deux mois pas plus. »

« [Et le fait qu'il y ait quand même pas mal de monde rue Nationale le samedi après-midi, ça ne te dérange pas ? Est-ce que tu as l'impression de profiter de la ville ? Est-ce que c'est un moment que t'aimes bien, où tu aimes le centre-ville ?] Bien de voir des gens qui marchent, je préfère. Moi, une ville, j'aime bien qu'une ville soit vivante. Je pense que nous ne resterons pas en ville ensuite. Mais tant qu'à faire, pour moi la ville c'est synonyme de mouvement, des gens qui circulent, qui regardent. Et ça, j'aime bien l'animation le samedi et passer avec mon vélo, surtout je suis à vélo ou à pied tu vois. Être en voiture en centre-ville, pour moi, c'est l'horreur, c'est pas fait pour. Mais d'être à pied ou à vélo rue Nationale, de me faufiler entre les gens : j'aime bien. Je trouve que ce lieu est à nouveau réinvesti par les habitants. Ils circulent, ils regardent à peine. Mais bon. Pour moi, c'est aussi un jeu avec mon vélo, d'arriver à bien passer. Oui, il y a un jeu. Moi je vois ça un peu comme un jeu. Et ouais, j'aime bien cette animation-là. C'est pas du tout pareil pour moi que la foule qui est rassemblée autour des grandes surfaces où là, c'est uniquement consommation dans des lieux que je trouve, je suis sensible à l'esthétique, que je trouve vraiment moche. Le centre-ville quand même, je dis pas que la me Nationale est belle. Y'a quand même une belle ouverture. Mais les gens flânent, discutent. On rentre, on sort, mais c'est pas seulement pour aller acheter, c'est aussi pour se promener, pour passer dans un café. Je trouve que (l'ambiance ?) est très différente. Ah oui ! »

Ces deux extraits montrent une nette opposition entre l'appréciation des zones commerciales et celle du centre-ville et font ressortir un ensemble composite de principes de qualification de l'espace. Parmi ces schèmes, l'un d'entre eux a trait au cadre matériel et paysager. Ce schème « patrimonial » sert à décrier la misère architecturale des zones périphériques (« *C 'est une horreur, c 'est sans goût. Une succession de bâtiments* ») et à vanter les qualités urbanistiques du centre-ville ancien, correctement rénové et ouvrant de belles perspectives. Les autres principes sont plus généraux. Un schème « hédoniste » est mobilisé pour évaluer les ambiances sensibles, d'une part un centre vivant, remuant, animé par une foule « positive » qui invite au jeu et à l'amusement, d'autre part des zones périphériques tristes, mornes, impersonnelles, fréquentées par une foule oppressive source de mouvements pesants et facteur d'ennui. Par ailleurs, un schème « convivial » vient appuyer cette représentation antagoniste. D'un côté, la valeur d'usage : la promenade, la flânerie, une temporalité douce, bref, une expérience « gratuite » qui n'est motivée que par le simple plaisir ; de l'autre, la valeur d'échange, le caractère utilitaire de l'acte d'achat qui renvoie à la consommation donc à l'aliénation. Ce schème « convivial » se radicalisc - et se « christianise » - lorsque Bernard dénonce les dispositifs d'aliénation (« *La société de consommation y apparaît dans toute sa splendeur* ») qui, en suscitant la tentation (« *Les*

choses sont mises pour tenter au maximum ») provoque la perdition (« *C'est des endroits de perdition* »). Un dernier schème, en filigrane, peut être qualifié « d'écologique » : il oppose le monde du piéton et du vélo - associée à une circulation agréable, non polluante et respectueuse d'une temporalité douce - et la voiture - symbolisant les valeurs inverses.

Dans les extraits précédents, un certain nombre de principes de qualification de l'espace apparaissent et constituent autant de dispositions, c'est-à-dire de traits de personnalité. Celles-ci renvoient à des valeurs esthétiques et morales disparates mais réunies, à l'occasion de la description des pratiques commerciales, en système sémique structuré et intégré, d'où l'impression d'unité et de totalité. Cependant, dans chaque description particulière, l'architecture globale est toujours modifiée. Comme le montre l'exemple de la randonnée[15], certains schèmes disparaissent, d'autres surgissent ; d'aucuns passent au premier plan quand d'autres deviennent secondaires. Ainsi, le système de dispositions est-il reconfiguré. Toutefois, de descriptions en descriptions, les mêmes schèmes tendent à réapparaître et à être intégrés, selon les mots de M. Lussault, dans « l'ordre englobant et totalisant du récit ». Par strates successives, par occurrence des mêmes schèmes, un complexe relativement stable de dispositions apparaît.

Pour conclure, on peut s'interroger sur les conditions d'émergence d'une identité narrative simple ou complexe. En premier lieu, il semble que l'hétérogénéité de la vie ordinaire, le nombre de champs d'investissement et de rôles sociaux endossés soient déterminants. Plus l'individu circule dans des ensembles pratiques différents, plus il lui devient difficile de figer son identité autour d'une image simple - par l'usage de la centralité et de la récurrence - et plus il ressent l'intime nécessité d'articuler et de faire converger tous les fils de son existence par l'usage de la « condensation ». On pourrait en déduire que les identités simples exigent une très faible compétence narrative alors que les identités complexes impliquent une certaine maîtrise du langage et de la narration. Toutefois, à revers, nous pouvons imaginer l'hypothèse inverse : la faible compétence narrative - et la faible réflexivité - peut sans doute jouer un rôle structurant en orientant certaines personnes vers la définition d'une identité narrative simple alors que leur quotidien est infiniment plus riche et plus complexe tandis que d'autres, mieux dotés, sont plus à même de présenter de manière cohérente l'hétérogénéité irréductible de leur existence ordinaire, et ce, d'autant plus que l'effet de condensation est d'un usage délicat : il requiert des qualités de description, d'explicitation et de structuration que n'impliquent pas les autres effets. Toutefois, il faut s'interdire de trancher entre ces deux hypothèses, celles-ci n'étant pas exclusives l'une l'autre et les deux ayant probablement une part de vérité, difficilement vérifiable dans le cadre de notre enquête. En outre, il faut relativiser la franche dichotomie entre ces deux figures idéal-typiques de l'activité narrative. Dans la réalité, en dehors des cas extrêmes, la frontière est beaucoup plus poreuse : nous observons

Voici comment Bernard décrit cette pratique : « *Alors la randonnée, c'est plusieurs choses : c'est le goût de la nature. C'est à la fois le goût de la nature, c'est le fait cpie la marche, c 'est quelque chose à la fois qui permet au corps de se dépenser, qui permet facilement de parler. Et puis lu vois, quand on est en famille, on est à côté de l'un, on est à côté de l'autre. Quand on part avec des amis, c 'est pareil, on va marcher deux pat-deux et puis ça va changer au cours de la balade. Je trouve que c 'est assez facile de se parler ou de se taire : les silences ne sont absolument pas gênants. De jouer aussi avec les enfants à certains moments. Donc je trouve que c'est une activité assez complète, la balade. Tu marches, tu parles, tu joues, tu regardes, bon... ».* On observe que le schème « écologique », assez marginal dans les deux extraits précédents, passe au premier plan et devient central à travers le goût manifeste pour la nature. Un schème important apparaît : celle de la dépense du corps et de l'hygiènisme. D'autres schèmes demeurent : celui de la convivialité (invoqué ici par la qualité des échange et du lien social), celui du jeu (jouer avec les enfants, s'amuser), celui d'un rapport esthétique aux lieux (« Tu regardes »).

fréquemment dans les identités narratives simples une esquisse d'intégration de schèmes secondaires de la même manière que nous retrouvons dans les identités complexes, à certains moments, des effets de centralité.

Au final, nous retiendrons que les stratégies de mise en cohérence narrative, en matière de pratiques spatiales, ne sont pas systématiques et s'expriment selon des formes variées. Avant même d'étudier ses fonctions, ses significations et son statut, il faut analyser un deuxième élément constitutif de l'identité narrative que nous proposons d'appeler les stratégies descriptives.

2- Les « stratégies » descriptives : une contribution singulière à l'élaboration d'une problématique de soi

Dans certains entretiens, la manière dont les enquêtes évoquent et rendent compte de leurs pratiques spatiales se singularise. Il n'y a aucune raison de ne pas considérer ces différents registres de description, de qualification et de justification comme des éléments constitutifs de la problématique de soi, ceux-ci contribuant d'une certaine manière à la mise en cohérence narrative en appuyant de manière efficace le travail de subjectivation[16]. Toutefois, ces styles descriptifs en constituent une modalité spécifique. Alors que le travail d'unification discursive procède d'un acte intentionnel réalisé en toute conscience - ce qui ne veut pas dire que celui-ci est libéré de tous les déterminants -, l'adoption d'un registre descriptif marque davantage le travail de l'identité préconsciente, préréflexive et donc structurale du récit. L'originalité de ces registres est bien là : ils se situent au point d'injonction entre le conscient et l'inconscient, de telle manière qu'il n'est pas toujours aisé de savoir la « prise » que l'enquêté a sur son propre style. A ce titre, si l'on peut continuer à parler de stratégie, c'est bien au sens de Pierre Bourdieu, non pas comme le produit d'une intention pure et transparente à elle-même, mais comme l'actualisation opaque et préréflexive de certains schèmes perceptifs et évaluatifs en fonction de l'enjeu que constitue la situation d'enquête. En conséquence, la question de savoir si ces registres descriptifs sont révélateurs de l'activité (ou de dispositions) perceptive et évaluative ou liés exclusivement à la situation d'enquête constitue un véritable problème, peut-être même une aporie. L'analyse de plusieurs cas doit nous aider à évaluer la stabilité de ces registres et à apprécier leur fonction identitaire. Nous tenons pour hypothèse que le style descriptif, en définissant des modes spécifiques de fonctionnement de la réflexivité territoriale[17], offre ainsi une voie d'accès privilégiée à la structure de la personnalité.

Avant de présenter plusieurs études de cas, remarquons que la singularité du mode descriptif n'apparaît pas dans tous les entretiens. Peu d'entre eux manifestent un véritable style, comme chez Anita, Michel, Bernard ou Christian. L'émergence ou non d'un genre descriptif sera une source ultérieure d'interrogation.

[16] Nous désignons par subjectivation le processus par lequel un individu s'institue comme être original et singulier par un double travail d'identification et de distinction sociale.

[17] Si l'on définit la réflexivité territoriale comme la capacité à justifier, à décrire, à expliquer ses pratiques (spatiales) et à les rendre visibles à elles-mêmes, on comprend bien qu'il peut y avoir du non réflexif ou du pré-réflexif dans le réflexif, du non objectivé dans l'objectivé, et que les individus ne sont jamais totalement transparents à eux-mêmes parce que, contrairement au travail scientifique, ils n'ont pas l'intention ni l'habitude d'opérer une réflexivité au deuxième niveau visant à déconstruire les catégories et les principes qui fondent leur travail réflexif.

La singularité des registres descriptifs

Anita : un style symptomatique d'une perception très « psychologisée » des lieux

Dans les propos d'Anita, la description et la qualification de ses espaces de vie passe systématiquement par l'appréciation de l'ambiance, de l'atmosphère et des « mentalités » des gens. Ce registre descriptif caractérise une sensibilité peu commune fondée sur une perception très fortement psychologisée et parfois même un peu ésotérique des lieux. Il fournit une voie d'accès assez sûre à son tempérament et à sa personnalité. L'importance de ce registre, apparu clairement à la lecture de l'entretien, n'est pas simple à illustrer : la plupart du temps, les manifestations sont ténues. Néanmoins, celui-ci s'exprime de deux manières.

En premier lieu, il se manifeste par l'évaluation des lieux à l'aune du type de relations sociales et des « mentalités » qui y régnent comme dans l'évaluation de son précédent lieu de résidence : *« Ah bah Montlouis, j'ai pas aimé en plus. Cinq ans que j'ai pas aimés. Je sais pas, la mentalité des gens. J'ai pas aimé du tout. Ah non. Mon mari avait une gérance (il est ambulancier) à Montlouis, donc on a donné cinq ans. J'ai pas aimé du tout la mentalité des Montlouisiens, c'est horrible. Par rapport au centre-ville, c'est un petit quartier les Prébendes, on se connaissait tous, on connaissait les boulangers, les bouchers, les bureaux de tabac, on connaissait tout le monde. Mais là-bas, cinq ans, j'allais au bureau de tabac, j'y allais donc toutes les semaines, c 'était bonjour bonsoir, ils ne parlaient pas. On ne pouvait même pas entamer un petit bout de discussion ».* L'évaluation des « mentalités » sert également à évaluer des lieux de vacances : *« Sinon, le midi, on aime pas, c 'est pas la même ambiance, c 'est pas la même mentalité »* ou *« J'aime pas la mentalité anglaise » ou encore « On est parti quatre ans de suite en Italie. Les Italiens sont des gens géniaux. Ils parlent tous français là-dedans... Ah bah vous êtes-français ? Et c 'est des tablées entières de gens qui venaient parce que vous êtes français ».* Lorsque nous explorons ce registre et demandons à Anita pourquoi elle accorde tant d'importance aux *«mentalités»* dans son évaluation des lieux elle répond qu'elle aime connaître, rencontrer et sympathiser avec l'inconnu. Dès lors, nous comprenons que cette évaluation « psycho-relationnnelle » constitue une manière très singulière de s'approprier les lieux et reflète une dimension centrale de sa personnalité.

Il existe cependant une deuxième modalité d'expression de ce registre descriptif qui valorise non plus les relations sociales mais l'atmosphère sensible des lieux. Anita aime à dire qu'à certains endroits elle se sent bien et qu'à d'autres elle ne se sent pas bien, sans dévoiler exactement le mystère de ce ressenti profond. Nous prendrons la mesure de cette perception très psychologisée des lieux dans la description qu'elle fait de ses deux précédentes résidences : *« J'ai beaucoup aimé le centre-ville. Peut-être parce que j'avais tous mes souvenirs ; peut-être parce que c 'était tout nouveau. Et puis j'étais bien, c 'est une maison où j'étais bien. Tandis qu'à Montlouis, c'est une maison où je me suis jamais sentie. C'était une maison où il y avait un passé lourd. Je me suis pas sentie bien d'emblée. Parce que les gens qui nous ont précédé, c 'était des personnes jeunes qui lui est décédé à quarante deux ans d'un cancer et elle est décédée six mois plus tôt alors qu'elle était pas malade, elle a fait un AVC à son travail. Et d'après ce qu'on entendait c'était pas une maison où les gens avaient été heureux. ».* Pour bien comprendre l'attention accordée à l'atmosphère qui se dégage des lieux, il faut resituer ce registre descriptif dans un système de croyance, dans lequel Anita se reconnaît et dont elle nous fait part durant l'entretien : le « Feng shui ».

Figure 4 : A l'origine de la perception ésotérique des lieux.
Le système « Feng Shui »

« Gela veut dire que je suis très culture et mode de vie chinois. (....) C'est une manière de vivre dans des espaces et dans des lieux comme vous voyez ici, j'ai tout cassé, c'est-à-dire pas de portes, tout est toujours ouvert, et puis une manière de vivre un peu, une manière de penser différente. (...) C'est une manière de placer ses meubles, de vivre dans des espaces, dans des lieux de vie qui soient assez ouverts, qui soient clairs, naturels. [Et ça concerne que la maison et l'organisation de la maison ?] Ouais, la maison. Des grandes pièces. [Et là, dans la maison, vous avez cherché à faire ?] Oui, j'ai fait selon... Bah d'abord les chambres et puis cette grande pièce là, mais bon, on peut pas faire tout « Feng Shui ». On essaie. Il y a la couleur des murs, il y a la façon de mettre... [C'est quoi la couleur des murs ?] Ca dépend où on vit, ici, ce sera plutôt dans les tons ocres, jaunes très clair, dans les chambres, c'est des couleurs bleues pour apaiser. Y'a de l'encens. C'est faire circuler le positif. Mettre des glaces, dans l'entrée, il y a une glace, donc il y a la lumière qui reflète dans l'autre glace. C'est assez compliqué, faut lire. [Et s'il y a une idée centrale, ce serait quoi?] De faire une maison accueillante où les gens se sentent bien quand on arrive, pas cloisonnée. Surtout pas cloisonnée. Un grand espace où il n'y pas de portes, très peu de portes, un minimum de portes. Tout de façon, moi, les portes, je les ai jamais fermées. Pas de cloisonnage, pas de coupure. [Et en terme de mode de vie?] C'est une certaine volonté de bien être, de vivre bien. D'être bien avec la famille, d'être bien dans sa tête. Et puis, quand on vit cloisonné, il y a des mauvaises ondes, faut des plantes, il faut couper les coins de mur, il faut jamais laisser les coins de murs vides. Ca va se faire petit à petit. Par exemple, des meubles comme ça qui se rejoignent qui sont trop pointu, il faut couper. On met une plante pour essayer de couper les mauvaises ondes. Faut que dans la maison, les ondes tournent, ne se buttent pas, ne restent pas dans un coin. Grosso modo c'est ça. (...) Bon, y en a qui sont complètement... Qui me rient au nez quand je parle « Feng Shui ». Je leur dis, quand vous avez des problèmes, il y a peut-être des mauvaises ondes. Il faut peut-être couper ou mettre de l'encens. Y'a des couleurs qui calment. Il y a des couleurs qui faut surtout pas mettre dans des chambres à coucher, parce qu'on dort mal, parce qu'il y a des positions de lit qui... On peut les mettre dans n'importe quel sens mais il y en a qui vont stimuler un couple, il y en a qui vont stimuler... Mettre le lit au sud-ouest, ça conserve l'amour et c'est un lit d'amour. Il y a d'autres directions qui vont faire que ça va être plus pour le travail pour stimuler... Donc moi, j'essaie de faire ma chambre en lieu de nuit. Tranquillité, reposant, j'ai mon bureau qui est un petit peu différent tout en gardant un style anglais dans le bureau. »

Cette longue citation permet de comprendre les principaux ressorts de ce système de croyance. Dans le « Feng Shui », les états psychologiques sont liés à la circulation des ondes, positives ou négatives, qui elle-même découle de l'organisation et de l'aménagement des espaces intérieurs, de la disposition des pièces, des fenêtres, des portes, des meubles, des couleurs... L'espace domestique, selon sa configuration, détermine certaines humeurs: repos, tranquillité, amour, excitation.... S'il convient de remarquer l'incidence que peut avoir ce système de croyance sur la manière dont Anita a aménagé sa maison, il faut mettre en exergue la forte parenté entre ce dernier et son appréciation générale des lieux. Bien que limité à la maison, le « Feng Shui » influe sur sa perception des autres lieux, en rendant Anita sensible à l'environnement matériel, à la disposition des choses et aux humeurs qu'elles inspirent. Nous sommes précisément dans le cas d'un transfert et d'une généralisation d'un schème qui se traduit par l'émergence d'une disposition, c'est-à-dire d'une structure de perception et d'évaluation durable et transposable. Cet exemple nous permet de tirer deux conclusions. D'une part, cette forme de rapport très psychologique et très ésotérique aux lieux, sise sur un système de croyance exotique et réinterprété individuellement, montre très bien que les registres descriptifs individuels se constituent à la croisée de référents culturels généraux et de la structure de la personnalité. D'autre part, dans le cas précis d'Anita, le registre descriptif constitue un bon révélateur de dispositions perceptives et évaluatives qui, sans être ici totalement visibles à elles-mêmes (car c'est le travail interprétatif qui met en relation l'adhésion au système de croyance « fatchoui » et sa perception générale des lieux) sont ponctuellement objectivées, y compris dans leur force de réalisation, comme le montre le rapport explicite entre la « doctrine » et l'aménagement de la maison.

Michel : un style descriptif révélateur d'un intérêt pour les problématiques urbaines

Dans la manière dont Michel rend compte de son espace de vie, il emploie également un registre discursif très singulier. Celui-ci a tendance, à partir de ses pratiques spatiales individuelles, à poser des problèmes spatiaux généraux, comme celui des transports, de l'accessibilité aux services ou encore de la mixité sociale, faisant preuve ainsi d'une grande sensibilité à certaines problématiques urbaines[18]. Comme dans le cas précédent, ce registre s'exprime ponctuellement mais revient assez souvent pour donner à l'entretien une « touche » singulière. Pour illustrer notre propos, prenons pour exemple un passage représentatif de ces formes de montée en généralité : *« Donc bah oui, les journaux, la poste, le coiffeur, le pain j'y vais tous les jours [au centre commercial du quartier] et puis- la petite épicerie parce que bon, c 'est assez cher, mais je prend de la flotte, du PQ, des trucs comme ça parce que j'estime qu 'il faut conserver un petit peu [Le petit commerce]. Pas pour moi, j'ai encore mes jambes mais il y a des personnes âgées ici qui n 'ont que ça. Si un jour ça saute aussi, il n 'y a déjà plus la teinturerie. S'il y a déjà plus ça. Il y a encore la poste, le pharmacien... Mais si l'épicerie elle saute... Donc c'est un peu une solidarité quelque pari pour maintenir un peu le truc. C 'est important. Je pense qu 'il y a plusieurs personnes qui font ça. Moi, je trouve que c'est important qu'il y ait un noyau comme ça, même si à dix minutes, on est en ville. Moi je suis quelqu'un qui peut encore bouger (...) C 'est pas le cas de tout le monde. Même en ville il y a des gens qui sont bloqués, parce qu 'on parle toujours de la campagne, des distances, pas de voiture, mais en ville aussi il y a des gens qui sont bloqués. Ils peuvent pas trimbaler des sacs, etc. Donc, il faut aussi penser à ça. Ca va dans le même ordre d'idée que de conserver par rapport aux écoles, au travail et tout, pour essayer de garder les jeunes, les vieux dans le même... Ce qui n 'a pas été fait ici. Parce que les jeunes, si vous voulez vraiment bosser, pour beaucoup, il faut aller ailleurs, sur Tours ou Région Centre, y 'a pas grand chose. Ca va dans le même ordre d'idée ».*

Dans ce premier extrait, Michel donne à sa pratique du centre commercial de son quartier un sens militant en insérant celle-ci dans la problématique plus générale du maintien du commerce de proximité. Prenant clairement position en faveur du commerce local, il abandonne un point de vue individuel et égocentré et raisonne en terme de bien commun, adoptant le point de vue des gens à la mobilité limitée. Sa « conscience territoriale », c'est-à-dire sa capacité à faire émerger à partir de son expérience individuelle une problématique urbaine collective et générale, est également très nette dans la manière dont il met en relation deux problèmes d'accessibilité, celle au commerce, celle à l'emploi, de surcroît à deux échelles différentes, celle du quartier et de la région. Cette montée en généralité et cette politisation du discours[19] autour d'une problématique territoriale pourrait être isolée. Or, elle est récurrente dans l'entretien, ce qui fait de ce registre discursif un

[18] Cette sensibilité se manifeste à travers la richesse de ses expériences urbaines, la bonne connaissance qu'il a des « problèmes » posés par la ville et des politiques territoriales, une sensibilité urbanistique et une compétence d'observation. Ainsi, son exemple montre que l'intérêt pour les problématiques urbaines n'est pas nécessairement l'apanage des spécialistes (géographes, urbanistes), même si le faible contrôle de ses observations et de ses concepts le tient en dehors du travail scientifique, au plus près de la doxa.

[19] Si l'ensemble des critères de politisation du discours repérés par S. Duchesne et FI. Haegel, ne sont pas remplis - notamment par l'absence de prise de position dans un clivage - certains éléments nous semblent suffisants pour repérer ici une amorce de politisation : anecdote, montée en généralité, sentiment d'injustice, prise de position générale au-delà de l'intérêt individuel, foi dans la capacité d'agir individuellement au nom du bien commun. Duchesne S. et Haegel F. (2001), «Entretiens dans la cité, ou comment la parole se politise. », in *EspacesTemps, 16-11,* p. 95-109.

point d'appui tout à fait original de son identité. Pour bien comprendre l'importance de cette conscience « territoriale » et de cette « politisation » du discours, nous avons inséré dans le tableau suivant toutes ces montées en généralité.

Figure 5 : Montées en généralité et politisation du discours chez Michel

Dénonciation de l'aliénation automobile et affirmation d'une certaine « culture » urbaine	« Y'a des gens, ça leur pose un gros problème parce qu'ils ne sont habitués qu'à leur voiture. Pour leurs déplacements, il n'y a que la voiture ! Comme les gens qu'iraient bien en ville plus souvent, je sais pas si vous l'avez vu dans votre enquête, mais comme ils sont à dix kilomètres de Tours et qu'en ville, ça va être le problème pour se garer, pour machin, la ville leur fait peur, alors qu'à Tours, c'est chiant, mais c'est quand même pas le bout du monde, même en bagnole je veux dire, ils ne savent pas ce que c'est le problème dès grandes villes, (rires). Surtout qu'il y a des parkings maintenant... »
Passage du rejet personnel de l'automobile à une généralisation prédictive	« Moi je vois pas ce qu'on peut investir (dans l'automobile), c'est pratique. Mais je pense qu'on peut bien souvent s'en passer. Bien souvent. Et que les gens vont être amenés à réduire leurs déplacements automobiles, parce qu'on va interdire les centres-villes... »
Passage de son propre rejet de l'accession à la propriété à la dénonciation d'une aliénation collective des accédants à bas revenus	« Pour moi, le sacrifice justement, c'est les gens qui vont d'abord faire croire que c'est pour habiter à la campagne et tout : c'est parce que le terrain est moins cher, il faut pas prendre les gens pour des cons ; mais qui vont faire construire, ils en ont tout juste les moyens, mais **va** y avoir un sacrifice sur les enfants et même souvent sur la femme, parce qu'on a pas forcément tous les moyens, donc faut bricoler beaucoup. Le bricolage, c'est pas forcément un choix, c'est que c'est un moyen que ça coûte moins cher. Et bon, les gens investissent, c'est leur choix, mais je crois qu'il y a un sacrifice souvent et que ça rejaillit sur les gamins quand même. En plus les gens sont obligés de bosser à deux systématiquement pour payer leur baraque. ».
Dénonciation de la stratégie de concentration des « cas sociaux » menée par Jean Royer et revendication d'une mixité sociale au nom du bien commun	« Les Fontaines, c'était calme, c'était vraiment.... Bon là, un peu moins parce que c'est vieillissant et puis comme c'est quand même le locatif le moins cher, les cas sociaux, il a bien fallu, c'est le problème, on regroupe trop les gens dans les mêmes lieux. Il y a déjà une ineptie qui a été faite au départ par le maire de Tours, c'est de faire un immeuble réservé qu'aux handicapés. Si dans l'esprit, ça peut être bien. Mais ne mettre que des handicapés dans le même immeuble, au même endroit, et en plus avec un troquet en dessous, chose qui est illégale... Le problème c'est que les pompiers, les flics, ils venaient tous les jours. Il aurait fallu en mettre un peu dans chaque immeuble ».
Au nom d'une certaine culture urbaine, dénonciation de la faible urbanité tourangelle et de la léthargie urbaine qui caractérise la période royériste. Constatation d'un dynamisme émergent, impulsé par la nouvelle équipe municipale.	« Si, si, moi je trouve que Paris, c'est une très belle ville, c'est vivant. Ce que je reproche un peu à Tours, c'est qu'au niveau réellement culture, encore ça a changé, ça a beaucoup changé, depuis qu'il y a un nouveau maire, mais avant, ça avait du mal à bouger. Mais je pense que c'est la mentalité aussi qu'est comme ça. On peut pas... Y'a des choses qui peuvent venir que doucement. Et puis c'est vrai qu'il y a le TGV, en une heure maintenant on est à Paris, il y a aussi des choses qui ont été faites... C'est une ville qu'a stagné à ce niveau-là pendant trente ans. Ca c'est sûr. Y avait pas de maison de jeunes et de la culture comme à Bourges. Et je me rappelle, les derniers trucs intéressants, les rencontres du cinéma, ils se sont barrés... A chaque fois qu'il y avait un truc pas trop mal... Hop. Heureusement, il y a des choses qui reviennent. Depuis un moment la ville fait plus gaie. Parce que moi j'aime bien la ville, je suis un gars de la ville. »
A partir de la visite de l'exposition Miro, revendication du dynamisme culturel d'une ville comme facteur de développement territorial. Prend clairement position en faveur de la politique territoriale menée par la	« On est allé voir Miro avec les filles et tout. Je trouve que même si on aime pas trop, même si pour soi... Mais que dans la ville même il y ait des choses de faites comme ça, c'est vachement important. Là, ça attire beaucoup de monde. Ca a attiré des espagnols... C'est aussi un truc dont les gens par ici, ils n'ont pas trop conscience de ce genre de trucs. Je suis même sûr qu'il y en a qui savent pas qu'il y a eu ça. Au niveau de l'information... Sinon, moi je trouve que c'est vachement important. Même quand ils faisaient, quand il y avait pas la rue piétonne, qu'ils bouchaient la rue, rue Nationale, il y avait plein de monde qui venait comme ça et il y a des moments, il faut des

municipalité et encourage le projet de construction d'un tramway.

mouvements comme ça. Il faut que la foule vienne en ville. C'est un peu ludique en même temps. Même si derrière, il peut y avoir un côté commercial, il peut y avoir... Même les trucs de rollers, je trouve ça super important. Parce que ça rapproche un peu les gens pendant un moment. Même quand il y a la course Tours-Paris. Tout ces trucs-là, le Tour de France quand il est venu, là Germain, il a bien vendu la ville. C'est ça aussi. Ca fait parti. Il y a le côté personnel, de la culture et tout ça. Une ville, il faut qu'elle vive, il faut aussi maintenant savoir... (la vendre). Il y a le tourisme tout ça. Je trouve qu'elle a jamais été mise en valeur au niveau touristique et culturel, cette ville. Donc les gens ne font que passer ici; Parce que si on arrive à créer quelque chose, on crée aussi des emplois. On crée des structures pour que les jeunes restent. J'en reviens à mon truc qui faut des jeunes et des vieux dans une cité. Faut essayer aussi de fixer les gens sinon les jeunes, ils foutent le camp, déjà qu'on est dans une région où comme partout il y a beaucoup de vieux, c'est pas marrant quand il y a plus que ça. Moi je trouvais qu'avant c'était un peu pépère Tours. Parce que les étudiants, tous les week-ends, ils se tirent. On a beau dire oui, il y a tant d'étudiants. Tu parles, tous les week-ends ils foutaient le camp. C'est logique. Si les jeunes, ils peuvent se barrer, ils restent pas là. Je vois les jeunes infirmières, dès qu'elles peuvent, elles rentrent chez elles. Elles sont pas toutes de Tours. Donc quand il y a des trucs comme ça qui fixent un peu... Je pense que même la Fnac, ça a été bien. Ca a peut-être coulé d'autres petits commerçants mais je pense que pour beaucoup de raisons... Et on y voit de tout. On y voit pas que des jeunes à la Fnac, justement. Ca prouve bien qu'on peut faire facilement des pôles d'attraction qu'amènent les gens dans un lieu comme ça. Même si c'était pas gagné au départ. Oh si, moi je trouve Tours plus attirant. Bon, il (Germain) a eu de bonnes idées. En plus, s'il fait le tramway, machin, ce sera encore mieux. Justement parce que là, ça réglera peut-être un problème par rapport au fait du stationnement et tout ça. Les gens qui y ont goûté, comme moi j'ai goûté au tramway à Strasbourg, c'est vrai que c'est vachement pratique. C'est pareil, tout le monde le prend, tout le monde circule avec ça. Ca,- au niveau déplacement et tout, partout où ils l'ont fait, ça a été un succès. Tout le monde gueule au début parce que c'est des travaux infernaux mais après, ça, tout le monde est d'accord avec. J'espère qu'ils vont le faire à Tours. Parce que même déjà là, quand on prend le bus... En bus, on met une demie heure d'ici à Tours Nord, Petite Arche. C'est quand même pas mal hein. Pour six francs cinquante. Il faut bien que les gens se mettent ça dans le crâne c'est que dans un avenir proche, ce sera plus possible, dans les centre-ville, on va supprimer la bagnole. »

Dans ces sept extraits les plus caractéristiques, on observe la même procédure : à partir d'une pratique individuelle précise, Michel opère une montée en généralité et élabore une problématique territoriale. Les différents thèmes abordés (accessibilité commerciale, accessibilité à l'emploi, mixité, développement des déplacements pédestres, urbanité, dynamisme et même marketing urbain) et les prises de positions systématiques confirment l'importance d'une « conscience territoriale », d'autant plus surprenante qu'elle est rare chez les acteurs ordinaires et sans doute exceptionnelle chez un individu à faible capital scolaire. Toutefois, celle-ci n'est pas indépendante d'une certaine « culture » urbaine, c'est-à-dire de la richesse de ses expériences territoriales. Michel a vécu très longtemps à Paris et cet épisode biographique, en fournissant de nombreux points de comparaison, ne compte pas peu dans la structuration de sa démarche réflexive. Son goût pour la ville, plusieurs fois énoncé, est également central. Cependant, cette culture et ce goût de la ville ne sauraient expliquer à eux seuls cette sensibilité, ce sens analytique et ses positions, très construites, en matière territoriale. Intéressé depuis quarante ans par la politique, notamment à l'échelle locale, nous pouvons imaginer qu'il a été sensible, à mesure que les acteurs politiques locaux y venaient, à l'émergence des préoccupations territoriales, amplement médiatisées par la presse indépendante (La Nouvelle République) et la presse

municipale (Tours d'Horizon). Mais comment ne pas penser également que Michel y ait été réceptif, justement par sa culture urbaine? A l'instar d'Anita, le « genre » descriptif émerge à nouveau à la croisée de schèmes généraux (l'émergence sociétale d'une réflexivité territoriale) et de l'histoire individuelle (une citadinité de gène et de cœur). Alors qu'Anita, pour évoquer ses pratiques spatiales, emploie une registre descriptif fortement marqué par la sphère individuelle et psychologique, Michel utilise un registre descriptif caractérisé par une généralisation et une politisation du discours au sujet de problématiques urbaines générales : l'abîme entre ces deux styles, diamétralement opposés, montre que les modes de réflexivité territoriale, en actes dans les langages que les individus tiennent sur l'espace, est un puissant marqueur de l'identité et un élément important de différenciation. A notre échelle d'analyse, nous serions tentés de voir en œuvre ici les marques les plus subtiles du processus d'individualisation[20].

Bernard : un style descriptif marqué par une esthétisation et une hédonisation du quotidien

Le registre descriptif déployé par Bernard est original, très différent des registres politiques et psychologiques repérés chez Michel et Anita. Dans l'entretien, en racontant ses pratiques ordinaires, Bernard verse spontanément dans une esthétisation et une exaltation délibérée du quotidien. Accusé par une élocution pleine de passion et d'enthousiasme, ce style narratif témoigne à la fois d'un rapport littéraire au monde et d'un hédonisme marqué. Fortement ressenti au cours de l'entretien et lors de la retranscription, ce registre n'est cependant pas très facile à objectiver et à retranscrire fidèlement. En premier lieu, celui-ci transparaît dans l'usage considérable de locutions d'appréciations positives et bien souvent superlatives dans la qualification des lieux, des situations ou des pratiques : « *C'est sympa », « C'est très sympa », « C'est hyper-sympa* », *«J'aime bien », «J'aime beaucoup», «J'aime énormément », «Ca me plail beaucoup », «C'est très agréable», «Ca me passionne», «J'adore ça», «C'est super», «Ca, c'est très important pour moi* ». Par l'usage récurrent de ces expressions, chaque aspect de la pratique est chargé de sens, de goût, de plaisir ou de passion qui marquent une certaine esthétique de la vie quotidienne. A l'inverse, Bernard sait pointer et mettre en scène ce qu'il n'aime pas. Aux exaltations les plus marquées répondent les dégoûts les plus tranchés. C'est dans cette capacité à balancer entre passion et phobie, et à inscrire son discours dans une dramaturgie de la vie quotidienne que s'exprime son rapport littéraire et esthétique au monde. Teinté toutefois d'hédonisme, il témoigne d'une certaine « héroïsation » du quotidien.

Pour saisir plus concrètement ce registre discursif, citons sans souci d'exhaustivilé quelques extraits révélateurs de ce style narratif: ceux-ci doivent nous permettre de comprendre en profondeur ses modalités d'expression.

" Tout le problème consiste à savoir si ces styles descriptifs ne relèvent pas plutôt d'un processus de distinction collective. En effet, on peut faire l'hypothèse qu'ils procèdent de normes collectives socialement constituées et ne circulant que dans certaines régions de l'espace social. Nous verrons que cette question, de par l'exiguïté de notre terrain, est difficile à trancher.

Figure 6 : Le style esthétique et hédoniste de Bernard

Le marché

« Tous les dimanches matin, je fais mon marché à Rabelais et j'y passe quoi, une heure, une heure à peu près. Et ça, j'aime bien. J'aime bien parce que j'aime bien ce contact du marché.... On est dehors d'abord. Je trouve que c'est vivant, j'aime bien ces maraîchers qui sont là et que je commence à bien connaître. Parce que ça fait, je sais pas, presque dix ans que j'y vais. [Donc tu connais....! Ah oui, ah oui. Donc je vais acheter mes fromages de chèvre à telle personne, mes fruits, mes pommes à telle autre. Telle variété de pommes que je trouve que chez l'un, je les achète là. Donc c'est vraiment... Il y a des gens que j'apprécie pour la qualité de leurs produits ou pour la qualité du contact. Je les retrouve très régulièrement. C'est l'occasion de discuter et de parler de tas de choses. Donc j'aime bien ça. Et je fais en fait le grand marché de la semaine. Tout ce qui est fruits et légumes, je les achète pour toute la semaine. (...) Et puis le fait que ce soit dehors, il y a des fleurs, je peux acheter des fleurs, bon ...etc. J'ai découvert un petit marchand de fromage de vache très sympa, c'est une femme qu'est là avec son père qui vient de... Enfin. Les rapports sont assez faciles. [Il y,a des échanges...] Oui, ça j'aime bien. [Et avec les gens du quartier?] Alors je rencontre des gens du quartier de temps en temps. C'est l'occasion de discuter un petit peu avec certains. C'est vraiment un lieu d'échange. Dès fois, je suis un peu bousculé, je bosse entre deux, donc c'est pas le même plaisir que lorsque je sais que j'ai le temps. L'idéal, c'est quand même ce qui se passe la plupart du temps : je suis pas bousculé, j'ai le temps de le faire. »

Les sorties restaurant

« On va au restaurant, en couple. C'est un moment que nous aimons énormément, ah ouais. Aller au restaurant, juste pouvoir parler et se raconter des trucs. Ne pas se soucier du matériel, ne pas être coupé par le téléphone, c'est génial. On est servi, on a des choses qui sont bonnes. C'est génial. [Donc ça, c'est un moment que vous vous réservez au niveau du couple ?] Ah ouais. Un moment de détente. Peut y avoir des choses parfois difficiles à aborder mais l'écoute et l'échange est plus facile, l'attention est plus grande, et moi, tu vois, j'aime bien les choses qui soient assez simples quand même, par exemple dans la rue Colbert, y'a deux petits restaurants qu'on aime bien : il y en a un qui s'appelle Le petit patrimoine, qu'est hyper-sympa, tout simple et puis bon. Et surtout quand c'est pour déjeuner le soir, le fait que ce soit quand même en couloir, ça manque un petit peu de petits coins pour... Mais sinon, j'aime bien les gens, j'aime bien cette atmosphère-là, je trouve que c'est bon, c'est simple, y'a pas de... Et puis la pierre est belle. Et plus loin dans la rue Colbert, y'en a un qu'on a découvert il y a pas longtemps qui s'appelle Le lapin qui fume. [Ah, je ne connais pas celui-là.] Ah, c'est très sympa. Le Lapin qui fume, c'est toujours dans la rue Colbert, du même côté que le Petit patrimoine mais beaucoup plus loin, en allant vers la cathédrale. Et là c'est pareil, bon c'est bon, c'est raisonnable comme prix, ça doit être je sais pas en euros combien c'est mais c'est entre 80 et 150 francs. Et c'est bon, et l'atmosphère est sympathique, c'est toujours plein. Nous on y va en général c'est le vendredi soir tu vois, c'est toujours plein et c'est une atmosphère sympa, il y a des jeunes et des un peu moins jeunes, mais c'est pas coincé et c'est pas bruyant non plus, je veux dire, enfin, chacun trouve à sa mesure mais j'aime bien, et la patronne est hyper sympa. Donc ça, c'est quelque chose qu'on aime beaucoup.»

Une soirée d'écoute musicale

« La deuxième (raison), c'est que c'est vrai que pour moi, musique et nature, ça rime bien ensemble. Tu vois, j'ai souvent... Y'a des tas de lieux... Par exemple, pendant plusieurs années, à la fin de l'été, on occupait une maison de cousins - Marie-Agnès y allait avec les enfants et moi je les rejoignais le soir et le week-end - qui se trouve entre Fondettes et Pcrnay. De Joué-lès-Tours, je prenais la rocade et j'y étais en vingt minutes. Mon bonheur immense, c'est le soir, donc c'est encore les soirs d'été, il fait beau, c'est d'être, une fois que tout le monde s'est couché, d'être devant la maison, prendre un livre, sortir un appareil pour écouter les CD et d'être là, sous le ciel, face à la nature, parce qu'on est entouré de bois, c'est une clairière entourée de bois, d'écouter la musique. Pour moi, c'est magique. C'est vraiment magique. D'être là, bon, y'a cette nature, y'a cette solitude, y'a l'espace, je suis pas enfermé, voilà. Ah oui, ça c'est.... »

Outre les unités lexicales d'appréciations positives déjà remarquées *(«j'aime bien» « très très sympa », « c 'est hyper-sympa* »...) le processus d'esthétisation et d'hédonisation passe par l'évocation de certaines humeurs renvoyant au bien-être (« *bonheur », « jeu », « plaisir* »), par l'emploi d'un certain nombre de prédicats positifs (« *magiepte »,*

«immense», «belle», «sympathique », «de qualité»), par l'usage de multiples unités lexicales, verbales ou nominales, entourées de valeurs poétiques (« *discuter », « regarder », « flâner », « se promener », « échanger », « être dehors », « être Ici », «prendre un livre»...)* mais également par l'emploi de nombreux adverbes ou formes adverbiales à visée superlative (« *très », « vraiment », « beaucoup », « des tas », « super », « hyper* »). Les subtiles jeux rhétoriques comme la répétition de verbes infinitifs ou la répétition de « *Y'a* », traduisent le bien-être et, par moment, un sentiment de béatitude totale. Aussi éloigné de celui de Michel que de celui d'Anita, ce registre descriptif est à nouveau très singulier et semble révélateur d'un processus d'individualisation. Il résulte d'un subtile mélange entre une sensibilité très littéraire aux lieux, une compétence poétique et dramaturgique (dans le récit), et une disposition hédoniste marquée. Parce qu'il exprime une forme de rapport au monde, il constitue une voie d'accès privilégiée à la structure de la personnalité. Ce style est d'autant plus signifiant et révélateur de l'identité qu'il entre en résonance avec un certains nombre-d'appétences et de pratiques culturelles : passion pour la musique classique, goût prononcé pour le théâtre, la lecture, l'architecture et plus généralement pour tout ce qui a trait à l'art. Plus ou moins explicitement, le registre descriptif entre pleinement dans la constitution d'une problématique de soi, dans la construction, non d'un rôle, mais d'une image stable de la personnalité. Paradoxalement, employé spontanément et de manière pré-réflexive, il appuie une problématique de soi plus clairement objectivée : c'est à travers cette identité sensible, littéraire et hédoniste qu'il se présente lorsqu'il affirme la « proximité » qui le lie à son ami Yves.

Ces trois exemples convergent dans l'idée que le style descriptif entre dans la constitution de l'identité narrative et fournit un accès privilégié à la structure de la personnalité. Ceux-ci posent néanmoins un certain nombre de problèmes que l'on peut résumer à quatre couples.

Les registres descriptifs en question

Individuel / collectif

Dans les trois cas, le style descriptif est un point d'appui essentiel dans l'élaboration de la problématique de soi : il fonctionne clairement comme un principe de subjectivation. Pour autant, est-il révélateur d'un processus d'individualisation ?[21] Sur ce point, l'exiguïté de notre échantillon nous invite à la plus grande réserve. D'une part, nous savons que les composantes de ces différents styles, avant d'être inscrites au pôle individuel sont « stockées » au pôle sociétal et correspondent à des registres partagés. Il serait sans doute aisé de montrer que les registres « psychologique », « sensible », « esthétique », « hédoniste » ou « naturaliste » utilisés par les individus pour décrire leurs pratiques spatiales correspondent à des figures idéal-typiques de l'activité descriptive. Cependant, nous ne connaissons ni la prégnance respective de chacun d'entre eux, ni la manière dont ils circulent dans la société, ni ce qui fait que l'un ou l'autre est intériorisé et activé pat-telle ou telle personne[22]. D'autre part, remarquons que saisis au pôle individuel, ces registres tendent à se singulariser car ceux-ci ne sont jamais « purs ». Ce que nous

[21] Contrairement au terme de subjectivation, l'individualisation désigne le mécanisme par lequel les individus se distinguent et se singularisent non pas subjectivement, à travers le prisme de la représentation qu'ils ont d'eux-mêmes, mais objectivement, à partir d'un certain nombre de dispositions et d'attributs qui les caractérisent et qui leurs seraient propres.

[22] Notre enquête ne peut pas vraiment dire, autrement que par hypothèses, quelles sont les conditions sociales de possibilité de chaque registre et quels sont leurs degrés de « sociétalité ».

réunissons commodément sous un label englobant - désignant chaque registre -, est déjà, dans une certaine mesure, une généralisation et un assemblage. Dans le cas d'Anita, la perception « psychologisée » des lieux en terme de « mentalités » et en terme « d'ambiances sensibles », constitue un couplage singulier et singularisant. Chez Bernard, la subtile association entre la sensibilité perceptive, l'esthétisation du quotidien et l'hédonisme marqué, fait que son style descriptif est déjà un composé de plusieurs registres dont la synthèse fonde son individualité. Ainsi, s'ils ont vraisemblablement une origine sociétale, et que leur usage obéit probablement à certaines conditions sociales de possibilité, les registres descriptifs n'en constitue pas moins source d'individualisation.

Conscience/Non conscience

Si le genre descriptif contribue au travail de subjectivation, en entrant pleinement dans la constitution d'une problématique de soi, c'est toutefois de manière assez différente que dans le cas des formes précédemment étudiées de mise en cohérence narrative. Contrairement à celles-ci, il n'y a pas dans le choix du style descriptif de réelle intention, c'est-à-dire un usage parfaitement « voulu » et maîtrisé du style. Dans les trois cas étudiés, le genre descriptif se présente comme un registre naturel, spontané et familier qui ne semble pas - au moins en apparence - être instrumentalisé. Mais à l'inverse, le genre descriptif n'échappe pas totalement à la conscience de soi. Tout se passe comme si les individus utilisaient et instrumentalisaicnt leur style sans le vouloir et sans le savoir en vue d'appuyer le travail d'unification discursive qui lui, est plus clairement objectivé. De la sorte, Anita construit son récit autour de la recherche de son bien être psychologique. Cet élément de sa problématique individuelle est assez bien objectivé et se trouve appuyé par le style « psycho-ésotérique » avec lequel elle décrit et qualifie les lieux. De la même manière, Michel construit son identité narrative autour de son goût pour la ville et pour les déplacements pédestres, mais également autour du sens politique qu'il investit dans ceux-ci. Le style descriptif qu'il utilise, par le jeu des montées en généralité, par l'émergence de problématiques territoriales et par des prises de position concourt très sérieusement, mais de manière préréflexive, à l'élaboration de cette image qu'il donne de lui. En ce sens, le style descriptif est bien une stratégie qui se méconnaît comme telle et qui a pour unique fonction de soutenir la construction, beaucoup plus transparente à elle-même, de l'image de soi.

Stabilité/instabilité

Le rôle du style descriptif dans la construction de l'identité narrative pourrait laisser entendre que celui-ci, dans les trois cas analysés, s'exprime avec une certaine permanence. Or, d'autres n'émergent-ils pas de manière plus ponctuelle ? Par delà le style dominant, n'existe-t-il pas une pluralité de styles ? Remarquons d'emblée que le registre « littéraire » de Bernard est beaucoup plus permanent que les deux autres, l'un étant très récurrent (Michel), l'autre beaucoup plus ponctuel (Anita). Chez Bernard, l'esthétisation et l'héroïsation du quotidien est un style permanent qui traverse les trois entretiens, réalisés à un mois d'intervalle. Dans l'entretien d'Anita, le style « psycho-ésotérique », quoique dominant, laisse la place à d'autres styles. Lorsqu'elle nous parle des lieux de brocantes ou des fêtes de village, Anita adopte un registre descriptif assez proche de celui employé pat-Bernard à la fois par un procédé d'esthétisation et par l'évocation systématique du plaisir, comme l'illustrent les propos suivants : « *Si Genouph, ça va être une petite brocante et en plus y'a les fêtes, j'adore ça, les fêles de village. [Là vous...]. Alors là, j'ai la brocante, la fête de village. On mange là-bas. On danse le soir. C 'est vachement rigolo. On rencontre*

des gens, on discute, ça j'adore » ou encore « *Le plaisir de chiner, c 'est découvrir des objets anciens ou des trucs. Je peux pas vous dire, c 'est un plaisir qu 'on a de chercher, de fouiller, de dire, bon bah ça personne n 'en veut mais je le prend parce que je sais comment je vais faire pour ôter la rouille. Après, on a plaisir à ce que ça soit joli, ci réparer* ». A d'autres moments, pour décrire d'autres pratiques, Anita adopte un style « utilitariste », par exemple lorsqu'elle se justifie d'aller à Leclerc pour les moindres prix ou à Castorama ou à Leroy Merlin pour les simples besoins du jardinage ou de la maison. Toutefois, ces registres sont plus ou moins importants. Alors que le registre « hédoniste » appuie fréquemment le style « psycho-ésotérique », le registre « utilitariste » est très marginal. Cette question de la variété des styles, très sommairement évoquée ici, préfigure notre questionnement ultérieur sur la pluralité des logiques d'actions. Nous verrons que selon les circonstances et selon les moments, les individus peuvent déployer une variété de styles.

Production autochtone ou co-production

La dernière question consiste à se demander si le style descriptif est, en définitive, révélateur de l'identité de la personne ou s'il est fortement lié aux contextes et aux cadres de la situation d'enquête. On signale souvent le caractère aporétique de cette question en soulignant que l'identité n'existe qu'en situation et qu'en ce sens, il n'y a pas lieu de distinguer identité contextuelle et identité structurale. Nous pouvons apporter un certain nombre d'éléments de réponses à cette question. Tout d'abord, il serait erroné de nier toute dimension contextuelle. De la même manière que, par le biais de la consigne, les individus ressentent la nécessité, pour répondre aux attendus de l'enquête, d'une mise en cohérence narrative, ils ressentent le besoin d'imposer un style descriptif qui appuie et renforce cette identité. Tout se passe comme s'il y avait une plus-value, une rente symbolique à adopter un style propre. Chacun, en fonction de son vécu, de sa perception de la consigne et du sens de l'enquête développe ainsi une stratégie descriptive[23]. Ceci explique que les acteurs tendent spontanément à privilégier un seul registre descriptif au détriment d'autres, donc à valoriser un seul aspect de leur activité perceptive et évaluative. Or, il est relativement évident que Michel ne vit pas systématiquement ses lieux de vie quotidiens sous la forme de problèmes généraux, qu'Anita ne les perçoit pas en permanence sur le mode psychologique, que Bernard n'est pas continuellement dans l'esthétisation et l'héroïsation du quotidien. Le genre descriptif dominant est celui qui leur paraît le plus valorisant, à la fois capable de polariser et d'unifier leur structure identitaire et capable de répondre aux exigences de l'enquête, c'est-à-dire d'ossifier une identité narrative originale. Toutefois, affirmer que le style descriptif est en partie contextuel ne revient pas à le discréditer comme voie d'accès à l'identité. Assez logiquement, c'est lorsque les individus ont une problématique de soi très forte en dehors de la situation d'enquête qu'ils sont le plus aptes à en faire le cœur de leur identité durant l'entretien. D'aucune manière, le style utilisé ne saurait être une totale invention. Il préexiste nécessairement à l'état préconscient et l'individu ne construit pas son identité au hasard : il la fabrique avec ses schèmes dominants. Cela étant, il faut être conscient que les exigences unitaires de l'enquête tendent à grossir démesurément le style dominant au détriment des autres styles. Ceci nous invitera à être d'autant plus attentif, lorsque nous réfléchirons sur l'unité et la pluralité de la personne, aux styles « dissonants ».

Le mot « stratégie » signifie tout simplement que les enquêtes perçoivent un gain symbolique dans le fait de trouver un « style » propre venant étayer leur problématique individuelle, parce qu'ils croient répondre à ce qu'ils pensent être les attendus implicites de l'enquête, à savoir la construction d'une image (unitaire) de soi.

3- Fonctions et statut de l'identité narrative

Nous connaissons désormais l'inégale constitution de l'identité narrative et la grande variété de ses modalités d'expression. Il est temps d'interroger sa fonction ainsi que le statut et l'intérêt que l'on doit lui accorder.

Significations et fonctions de l'identité narrative

En premier lieu, les exemples évoqués montrent que le récit construit autour des pratiques spatiales, qu'il soit saisi sous l'angle de la mise en intrigue ou des stratégies descriptives, offre une voie d'accès assez sûre à l'identité subjective, à l'ipséité. Par le biais de son expérience spatiale, l'individu livre une figure intégrale, totalisante et unifiante de son monde vécu, y compris - et surtout - en mettant en exergue des dispositions non-spatiales. Cette identité narrative a semble-t-il trois fonctions.

D'abord, il semble admis, en particulier chez les géographes herméneutes acquis au « linguistic turn », que le récit permet à l'individu de dominer - ou de tenter de dominer - le monde des phénomènes, notamment l'hétérogénéité de son expérience quotidienne tant du point de vue de l'espace que du point de vue du temps, cette fonction d'intégration phénoménologique étant une condition nécessaire à l'action[24]. Deux éléments invitent à nuancer cette proposition. Premièrement, en matière d'expérience spatiale, la nécessité de cette mise en intrigue nous semble discutable. Nous avons rencontré plusieurs cas où, en dépit d'un espace de vie complexe, l'intention d'intégration narrative n'apparaissait pas et donnait lieu à un récit extrêmement fragmentaire. L'examen minutieux de ces cas montre qu'il est difficile de n'envisager que des facteurs contextuels et que cette absence d'identité narrative procède d'une faible réflexivité territoriale. Ce constat nous permet d'affirmer qu'en dépit d'une réflexivité sociétale croissante, il est des domaines de l'action où celle-ci est plus limitée et ne va pas de soi. En clair, cela signifie que l'on peut être un agir dans, avec et par l'espace sans avoir les moyens, l'intention ni même ressentir le besoin d'élaborer une trame narrative ce qui invite - contrairement à ce que pourrait laisser entendre les géographes du « vécu » - à reconnaître le caractère contingent de cette forme narrative d'identité spatiale. Deuxièmement, dans le cas où celle-ci apparaît, il faut relativiser sa fonction phénoménologique car nous ne savons jamais si elle est inédite et provoquée par l'entretien ou si elle lui préexiste. Par voie de conséquence, nous ignorons le rôle qu'elle joue dans la maîtrise et dans l'appropriation cognitive du quotidien. Si pour certains la problématique de soi semble préexister à la situation d'enquête, d'autres manifestent une certaine surprise face à des questions qu'ils reconnaissent ne s'être jamais posées. Dans ce cas, l'entretien joue un rôle décisif dans l'émergence de cette réflexivité territoriale et invite l'individu à progresser dans la connaissance qu'il a de lui-même dans une voie jusque là inexplorée. C'est dire qu'au plan individuel, la maîtrise narrative de l'action spatiale n'apparaît pas comme une intime nécessité. Pour ces deux raisons, l'identité narrative, si elle peut jouer ce rôle, n'est en aucun cas une nécessité phénoménologique.

Plus sûrement, le récit de soi - quand il a lieu - constitue le média par lequel l'individu se place dans le monde, se distingue et se singularise. Cette fonction du récit est, à notre connaissance, rarement évoquée. Pourtant, nous retrouvons dans l'activité narrative

[24] A ce sujet, on relira avec profit la citation de M. Lussault, note 3.

l'incessant travail de différenciation sociale que G. Lemaine a explicité d'un point de vue psycho-sociologique[25]. Le récit territorial de soi constitue un cadre privilégié dans lequel s'exprime ce principe de différenciation. Comme l'ont montré les exemples, par Pinstrumentalisation de certains éléments de son espace vécu, l'individu entre spontanément dans une logique de distinction et de singularisation. En spécifiant l'originalité de ses pratiques spatiales, l'individu cherche à occuper « une place vacante ». C'est la preuve que l'élaboration d'une identité narrative constitue un signe tangible du processus de subjectivation. Elle consacre l'émergence et l'institution d'un Sujet. Toutefois, cette ipséité spatiale s'exprime de manière très inégale. Nous savons que l'usage exclusif de la centralité et de la récurrence « fossilise » le vécu individuel autour d'une seule disposition socio-spatiale - comme l'attachement à la maison ou comme la faible mobilité - tandis que la condensation permet de cristalliser un complexe de dispositions responsable d'une construction «cohérente» et «polarisée» de l'identité spatiale. Ces deux modes de constitution d'une intrigue territoriale marquent un inégal travail de subjectivation. Dans le cas d'une identité simple, le travail de singularisation et la mise en exergue d'une quelconque originalité - en dépit de l'intention sous-jacente - est faible car l'individu tend à s'accrocher, en croyant se singulariser, à de grands stéréotypes. A l'inverse, dans le cas d'une identité narrative complexe, l'activité de subjectivation devient le principal ressort de l'intrigue, l'individu cherchant à mélanger, à métisser ses dispositions de façon à rendre compte de manière toujours plus singulière, de sa propre équation. Les analyses précédentes ont montré que cet inégale accomplissement du Sujet découle des effets combinés de l'inégale complexité des espaces de vie et de l'inégale réflexivité territoriale.

Enfin, en se singularisant, l'individu se confirme dans son existence - au sens de l'haptonomie[26] - et se donne de bonnes raisons d'exister[27]. L'activité narrative, en permettant à l'individu de se définir - via la description et la légitimation de ses conduites spatiales - comme un être singulier et original, livre de lui-même une image qui le rassure, le sécurise, lui donne un appui existentiel et surtout lui donne une certaine consistance, c'est-à-dire une épaisseur et une stabilité biographique qui fonde la légitimité de la place singulière qu'il pense occuper dans le monde. Cette fonction existentielle de l'identité narrative s'explique par le simple fait qu'elle tente de répondre, du point de vue particulier de l'expérience spatiale, à la question « qui suis-je ? ». Elle apparaît très clairement dans les entretiens où les individus se saisissent pleinement de ce temps de parole pour dévoiler leur petit théâtre intérieur dans lequel, avec souvent beaucoup d'enthousiasme et de passion, ils se mettent en scène et racontent les expériences d'une vie dont ils sont les héros. Dans ce cas, il est indéniable que le plaisir qu'éprouvent les personnes à se narrer s'explique précisément par ce sentiment de confirmation existentielle, c'est-à-dire par le sentiment de se reconnaître et d'être reconnu dans une place qui leur est propre. A l'inverse, dans les entretiens dépourvus d'identité narrative, ce sentiment disparaît : le

[25] C'est ainsi que G. Lemaine décrit ce principe de différenciation sociale : « Il est des signes, dans certaines conditions données, d'une tendance du sujet à se distinguer de l'autre, à être différent ou à faire autre chose, à inventer de nouveaux critères d'existence ou d'action relatifs à l'interaction avec les autres, ou enfin à combiner les critères acceptés d'une manière originale. En d'autres termes, l'individu cherche à donner la preuve de son originalité, ou, pour employer une métaphore darwinienne, à occuper la « place vacante » ». « Social différenciation and social originality », *Européan Journal of Social Psychologie,* 1974-4, p. 17-52.

[26] Dans la théorie haptonomique de F' Veldman, la confirmation existentielle est la manière dont un individu est reconnu par l'autre dans son ipséité, dans son essence, c'est-à-dire dans la manière dont il représente ce qui lui est propre. Veldman F. (1989), *L'haplonomie, science de l'affectivité,* PUF.

[27] C'est sans doute pour cette dernière raison que le récit de soi revêt une telle importance et que beaucoup d'intellectuels, pris comme tous les hommes ordinaires par le doute existentiel, tendent à l'hypostasier.

faible engagement dans une logique de récit, les réponses sans enthousiasme, brèves et parfois laborieuses, l'absence de mise en scène et d'exagération prouvent que l'individu n'attend rien, ni reconnaissance de son originalité, ni sentiment d'être légitimé dans sa propre existence.

Quand elle a lieu, la problématique (spatiale) de soi a donc trois fonctions d'importance. Elle permet parfois à l'individu d'augmenter sa maîtrise phénoménologique du monde. Elle lui permet surtout de s'individualiser et de se légitimer dans sa propre existence. Toutefois, comme nous l'avons montré, elle n'est ni nécessaire ni systématique. En dehors des facteurs contextuels - comme l'interprétation de la consigne, le plus ou moins grand engagement de la personne dans la situation d'enquête ou les conditions particulières d'interview - il faut invoquer un certain nombre de facteurs structurels qui tiennent au rapport entre la complexité de l'espace de vie et l'inégale réflexivité territoriale, cette dernière apparaissant comme une forme très singulière et peu répandue de réflexivité[28].

Le statut de l'identité narrative

S'il est aisé d'en discerner les fonctions, l'identité narrative pose néanmoins un redoutable problème de statut. Recueillie en situation d'entretien, donc nécessairement dans un cadre « situé », on peut se demander ce qu'elle doit à sa dimension contextuelle et si, d'une certaine manière, elle ne procède pas d'un processus de co-production. Cette idée est somme toute déjà banale[29] et, bien entendu, nous y souscrivons pleinement. A ce titre, nous avons déjà évoqué les effets de consignes - interprétés comme une injonction à dire qui l'on est - mais également les effets - parfois inverses - du protocole qui, dans certaines circonstances, ont pu rendre difficile l'émergence de l'activité narrative ou en modifier sérieusement le cours. Nos impressions immédiates ou l'analyse ex-post des entretiens nous ont permis d'objectiver à plusieurs reprises ce processus de co-production. De la sorte, la manière dont Carole se fige dans le rôle de mère de famille préoccupée par la réussite sociale et scolaire de ses enfants semble liée en partie au fait que nous fûmes perçus, en tant qu'enquêteur, comme un représentant de la légitimité scolaire - elle sait que nous enseignons à la faculté - devant lequel elle joue au «bon parent». A d'autres moments, cette co-production a véritablement été assumée : dans l'entretien d'Anita par exemple, cette dernière fait apparaître de manière diachronique deux genres de vie et deux systèmes de goûts relatifs à deux espaces résidentiels, hyper-central d'abord, périurbain ensuite. Très intéressé par le passage d'un système de dispositions à l'autre, nous avons délibérément cherché à explorer avec précision les métamorphoses du style de vie, en limitant en partie la possibilité d'apparition d'autres modes de réflexivité territoriale. Nous reconnaissons donc pleinement que l'identité narrative procède d'un travail inter-subjectif de co-production, dont on pourrait analyser les modalités précises[30].

Si l'enquête montre que dans le cadre de l'entretien, les individus sont inégalement « réflexifs » quant à leurs conduites spatiales et si l'on peut penser, par recoupement, que cette réflexivité est parfois relativement indépendante des conditions d'enquêtes, on ne peut véritablement généraliser les résultats à toutes les formes de réflexivités. Rien ne permet d'affirmer ou d'infirmer une quelconque relation mécanique entre réflexivité territoriale et autres formes de réflexivité.

[29] Voir à ce sujet : Mondada L. (2000), *Décrire la ville,* Anthropos Economica.

[30] La dimension intersubjective et co-produite de l'identité narrative pourrait constituer un véritable objet de recherche à condition de mettre en œuvre un protocole précis qui se donne les moyens de comparer pour un individu lambda l'identité narrative produite en situation d'enquête avec d'autres sources offrant l'accès à des moments de subjectivation variés (Situations naturelles, journaux intimes, déclarations, discussions...). Ce travail pourrait permettre de dissocier ce qui renvoie précisément aux contextes de l'entretien et ce qui

Toutefois, le caractère contextuel et situé de la problématique de soi ne doit pas laisser penser que celle-ci est pour autant « artificielle » ou « faussée » et qu'elle ne permet pas d'accéder à une certaine consistance de la personne. Bien que conditionnée par l'interprétation du sens de l'enquête et par la relation intersubjective que constitue le cadre de l'entretien, les individus ne livrent principalement que du « déjà pensé ». Nous avons pu vérifier à plusieurs reprises que la problématique de soi développée dans le cadre de l'entretien correspondait à une image qui existait bel et bien en dehors. Nous savons par exemple que Carole se présente très souvent lors de ses relations ordinaires (entre collègues) dans son rôle de mère de famille ; que Laurence utilise couramment sa grande mobilité comme un instrument de distinction ; que Michel revendique fréquemment sa citadinité ; que Bernard apparaît très souvent dans son rôle d'esthète et d'hédoniste tandis que Christian est reconnu, parmi ses collègues, pour ses talents de naturaliste. Nous sommes donc portés à croire qu'il est beaucoup plus aisé pour l'enquêté de mobiliser une image déjà toute faite plutôt que d'inventer ; en témoignent les difficultés (ralentissement du récit, doutes, tâtonnements) qu'éprouve celui-ci lorsque nous abordons des questions qu'il ne s'est jamais posées. Toutefois, en minorant ce qui, dans le travail réflexif, relèverait de l'innovation - il faudrait toutefois mettre en place un protocole pour en mesurer la juste place - nous ne remettons pas en cause le principe de co-production. Parmi la somme considérable de pensées et d'enchaînements d'idées déjà faites, c'est-à-dire de fragments réflexifs, le contexte de la situation - et la relation intersubjective - conditionne l'advenue d'une partie limitée et nécessairement partielle du stock, sans que l'on puisse véritablement comprendre ce qui déclenche tel aspect plutôt que tel autre ou mesurer la part rendue accessible de ce stock. Ainsi, nous accordons à l'identité narrative une certaine consistance - et admettons une fonction référentielle du langage - sans rejeter son caractère fragmentaire et (co-) construit.

Que doit-on faire de l'identité narrative ?

Ce statut spécifique pose plus globalement le problème de son intérêt scientifique et du rôle que l'on doit lui faire jouer. Pour se départir d'une conception un peu naïve et lui donner une véritable légitimité scientifique, il faut reconnaître à l'identité narrative un double intérêt. D'une part, cette forme particulière d'énonciation langagière doit être considérée comme un acte social qui peut se produire ou non, dans un contexte précis et sous des formes variées. Contribuant à la praxis, on peut en étudier les modalités, les significations, les fonctions et les contextes interactionnels, sociaux et biographiques d'énonciation. Dans ce cadre, l'identité narrative - et donc renonciation langagière - n'est pas simplement étudiée en tant que son « contenu » propre nous permet de distinguer et d'établir des classements entre les individus - ce qui est le cas dans les conceptions exclusivement référentielle et informationnelle du langage - mais en tant que cet acte, et ses modalités pragmatiques, ont des significations et une efficacité sociale qui fondent le travail identitaire. Dans ce premier temps, la question est moins celle du « qui est-ce ? » que du « qui est-il et que fait-il quand il dit qui il est ? ». En second lieu, l'identité narrative doit être analysée dans son volet performatif en tant qu'elle « agit » et qu'elle est suivi d'effets : c'est l'idée que le récit institue, donne une intelligibilité et une légitimité aux actes et aux jugements auxquels il réfère et constitue, de ce fait, une voie d'accès privilégiée aux logiques de l'action. Cependant, ce second volet de l'identité narrative ne

revient plutôt à une certaine permanence de la personne. On comprend bien que la lourdeur d'un tel protocole, et ses nombreuses difficultés, constituent des obstacles particulièrement dissuasifs.

doit pas être hypostasié. D'une part, parce que l'on est jamais sûr que les dispositions placées au centre du récit de soi agissent principalement et n'en masquent pas d'autres, plus profondément cachées. Ensuite, parce l'identité narrative est toujours une représentation fragmentaire et partielle du monde vécu et des dispositions agissantes. Nous ne pouvons donc limiter l'analyse des principes qui gouvernent l'action spatiale à ce récit de soi et devons prendre en compte de manière systématique toutes les manifestations de la subjectivité.

Chapitre 4

Stratégies interprétatives, unité et pluralité des logiques d'action

Introduction

L'identité narrative, parce qu'elle constitue un moment privilégié d'élaboration et de stabilisation d'une image de soi, parce qu'elle peut permettre à l'individu de progresser dans la maîtrise cognitive de son expérience, mais surtout de se singulariser et de se confirmer dans sa propre existence, parce qu'enfin ses modalités d'expression sont variées et particulièrement classantes, est un objet de prime importance dans l'analyse de la relation de l'individu à l'espace. Toutefois, la représentation que l'individu fournit de lui-même en tant qu'acteur spatial, nécessairement partielle et fragmentaire, ne peut suffire à épuiser la question des logiques pratiques et à alimenter une théorie de l'action. Dans ce contexte, il semble légitime de proposer une analyse plus exhaustive de toutes les manifestations de la subjectivité individuelle, parfois plus obscures, foisonnantes et plurielles que ne le laisse présager la problématique de soi. S'il a le mérite d'interroger le « contenu » de l'individu, et les ressorts de l'action individuelle, ce travail d'objectivation et d'interprétation n'est pas sans poser problème. En règle générale, dans son travail interprétatif, le chercheur - et le géographe du vécu en particulier - tend inconsciemment à prolonger le travail d'unification discursive engagé par les individus, en succombant peut-être un peu trop naïvement aux présupposés d'unité et d'homogénéité de la personne, situés au cœur de la modernité occidentale. A ce titre, le procès fait à Pierre Bourdieu concernant le caractère excessivement intégrateur de la notion d'habitus, pourrait être adressé à la géographie sociale française, mais également à la géographie humaniste, à qui l'on pourrait reprocher le caractère englobant et totalisant des concepts de territorialité ou d'espace vécu. A l'inverse, les nouvelles théories de l'action qui marquent la sociologie contemporaine nous montrent toutes que les individus ne sont jamais taillés d'un seul bloc et nous invitent à étudier le caractère pluriel de chaque individu, de ses rationalités, de ses rôles, de ses ressources cognitives et affectives, de ses identités. Mieux, elles nous enseignent que la perception de l'unité ou de la pluralité de l'action individuelle, relève de choix méthodologiques et de stratégies d'interprétation. Dès lors, la question des conditions, des modalités, de la productivité et des limites de chaque modèle interprétatif est posée. Dans un premier temps, nous mettrons à l'épreuve les stratégies d'unification interprétative, en détaillant leurs modalités, leurs intérêts mais également leurs limites. Nous verrons qu'à la seule condition de reconnaître son caractère d'artefact et d'étudier ses modalités de construction, l'élaboration d'un habitus permet de caractériser une identité structurale, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus stable, durable et de moins contextuel dans l'action. Dans un second temps, en adoptant un autre regard et une méthodologie spécifique, nous testerons, du point de vue particulier de l'expérience spatiale, les stratégies d'interprétation de la pluralité des régimes d'action. Nous verrons qu'elles permettent de construire une image à la fois moins lisse, moins stable et beaucoup plus

dynamique de la personne. Ainsi, loin d'être contradictoires, ces deux grands principes d'objectivation de l'action, sont en fait complémentaires.

1-Les stratégies d'unification interprétatives

La constitution d'une identité narrative, nous l'avons vu, est un acte délibéré, instrumental et intentionnel qui, à l'exception des stratégies descriptives, entre pleinement dans le champ de conscience de l'individu. En abordant les stratégies de mise en cohérence interprétatives, nous quittons le rivage de la réflexivité individuelle et travaillons à son insu. En effet, l'identification, l'articulation et l'intégration des schèmes mentaux en un tout cohérent procèdent d'un travail interprétatif réalisé par le regard objectivant - et nécessairement externe - du chercheur. C'est dire qu'il y a entre la problématique autochtone et la problématique du chercheur une différence de point de vue. Pourtant, cette dernière ne doit pas masquer une continuité d'intention. En s'appuyant sur les tentatives plus ou moins élaborées de la mise en cohérence autochtone, et en les reprenant à son compte, le chercheur tend à prolonger, au-delà du champ de conscience de l'individu, son travail d'unification. Il s'inspire des mêmes figures - centralité, récurrence, condensation - , à cette différence près que celles utilisées par le chercheur ont perdu leur intentionnalité et leur fonction instrumentale. Pour bien les différencier, il est préférable de leur donner une nouvelle appellation. Le principe de centralité disparaît. La récurrence devient la transposabilité. La condensation devient la cristallisation. C'est en partant à l'affût des schèmes transposables et de moments de cristallisation que le chercheur peut, progressivement, identifier des grandes dispositions, saisir leur articulation et sceller l'identité structurale de la personne, c'est-à-dire son habitus[1]. Dans un premier temps, il faut étudier les modalités précises de la construction par laquelle, à partir d'un matériau narratif hétérogène, le chercheur établit une cohésion qui lui permet de présenter une image englobante et totalisante de l'individu. Dans un second temps, ce travail étant doublement informé par le contexte dans lequel s'est élaboré le matériau et par les intentions interprétatives, la question de son statut et de son usage scientifique est posée. Nous verrons qu'il permet de réinvestir, sous certaines conditions, la notion d'habitus.

La transposabilité des schèmes

Le premier élément sur lequel peut se fonder l'analyste pour mettre en cohérence la pratique spatiale est de chercher, au-delà des effets de récurrence parfaitement intentionnels ou purement instrumentaux, des schèmes redondants et transposables. C'est à partir du moment où un schème apparaît à plusieurs reprises, dans des circonstances dissemblables, pour justifier différentes pratiques ou étayer différentes opérations de jugement que l'on peut l'ériger en disposition, c'est-à-dire en structure mentale durable et transposable. Le passage du schème à la disposition est le premier acte de généralisation commis par le chercheur. Lorsqu'il s'agit d'une disposition socio-spatiale, le géographe a vite fait, dans le travail analytique, de la (sur)valoriser au point de laisser entendre qu'elle sature et épuise l'identité. Pour illustrer ce premier volet du travail interprétatif, prenons un exemple.

[1] Contrairement à l'identité narrative qui définit la représentation que l'individu a de lui-même, les concepts d'identité structurale ou d'habitus renvoient à l'ensemble des dispositions individuelles, durables et transposables qui procèdent d'une intériorisation des expérience passées et qui constituent une matrice structurant les pratiques. Voir Cailly L., « Habitus » in Lévy J. et Lussault M. (2003), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés,* Bel in.

Sylvie ressent le besoin, pour compenser l'intensité de son activité professionnelle, d'un temps libre reproductif et régénérateur valorisant l'inactivité et le repos. Ce schème, par la faible mobilité qu'il induit, comporte une dimension géographique. Nous avons vu précédemment qu'il contribue à justifier son goût démesuré pour le cocooning et son enracinement domestique, élément qu'elle place au fondement de sa problématique territoriale . Remarquons que ce schème, activé de manière récurrente par l'enquêtée, intervient dans la qualification d'autres pratiques. Celui-ci sert d'abord à justifier l'importance de l'inactivité domestique : *«Moi, je vais rester facilement une après-midi dans mon fauteuil, à lire des choses qui veulent tout et rien dire (Femmes actuelles, prospectus) ou à regarder tout et rien à la télé* » ou encore « *le soir, après que j'ai fait mon binz (la vaisselle), on regarde tout et rien à la télé* ». L'expression « tout et rien » revient extrêmement souvent dans l'entretien et sous-entend que l'activité (lire, regarder la télé) n'est qu'un prétexte dont on attend rien sinon le repos total. Mais, la figure de l'inactivité et de la passivité sert à qualifier bien d'autres situations sociales et conditionnent, par exemple, l'usage du temps dominical. Quand il fait vraiment beau, le dimanche a lieu à la campagne : Sylvie et son mari partent vers onze heures et demie, en automobile. Ils arrivent vers midi sur le lieu de pique-nique, prennent l'apéritif, mangent correctement et vont se reposer : ils lisent « tout et rien », ils siestent, ils jouent aux boules et font un petit tour. La consommation de la nature est strictement contemplative, sans esprit d'aventure, dans un espace très bien connu et très aménagé. Par ailleurs, l'inactivité et la passivité marquent l'emploi du temps de ses vacances : « *En général, on va toujours en vacances à Royan parce que là-bas, je me repose. Là-bas, je connais bien et tout maintenant donc quand je vais là-bas, c'est un moment de repos. [Ca fait combien de temps que vous allez à Royan ?] Ma fille a vingt et un ans. Ca fait, ça fait, ça fait au moins dix sept ans. Oui, parce qu'on était allé à Argelés deux fois, oui, ça fait dix sept ans.(...) [Vous faites quoi comme activités quand vous êtes à Royan ?] Vous voulez que je vous donne les activités quand je suis à Royan : repos total ! La plage, la promenade, avec un peu les sorties, manger ici ou là, passer la soirée. Des petits reslos, des choses comme ça. [Surtout se reposer ?] Surtout se reposer. Bon, je peux pas dire, des fois, on part le matin, on revient le soir parce qu'on va se balader un petit peu à La Rochelle ou on va à Rochefort ou aux alentours mais en général, c 'est le repos total. Quand je suis là-bas c 'est vraiment le repos, je lis tout et rien. [Et vous passez beaucoup de temps sur la plage ?] Ah bah oui, moij 'adore ça alors bon c 'est vrai. Et puis c 'est là que je me pose, c 'est là que je dors, que je me repose, non, c 'est... Moij 'ai besoin de me reposer. On a tous notre travail, moij 'ai mon travail, je galope, je galope, c 'est vrai que j'ai besoin à un moment donné de me poser. Quand je me repose pour moi, c 'est le repos. Par contre, là, quand je vais à Royan l'été, je me repose, c 'est mon premier but, je pars en vacances déjà pour me poser, pour faire le vide (...)* ». Ces exemples sont convergents : le besoin d'inactivité et de repos est exprimé de manière récurrente et constitue un schème transposable, une véritable disposition. Comme on peut l'observer ci-dessus, ce schème ne fait pas que déterminer l'usage des lieux, un certain type d'activité et un certain rapport au corps. Il explique également les nombreuses formes d'enracinement territorial : ancrage domestique, attachement à un petit nombre de lieux dominicaux qu'elle pratique depuis quarante ans (l'île d'Or à Amboise et la forêt de Chinon), attachement à un lieu de villégiature estival qu'elle fréquente depuis vingt ans (Royan). Dans ce dernier cas, l'espace est connu, exploré, balisé depuis bien longtemps. Sylvie et son mari ont leurs petites habitudes qu'ils présentent comme un facteur de repos : nul besoin d'explorations fatigantes, nul besoin de

[2] Voir Chapitre 3, « Les variations thématiques de la problématique de soi », p. 201.

chercher, nul besoin d'aventures mais un quotidien « réflexe » qui libère le corps et l'esprit.

Cet exemple appelle deux séries de remarques. En premier lieu, il faut insister sur ce qui sépare la transposabilité et l'effet de récurrence. Dans le cas de Sylvie, le besoin de repos et d'inactivité n'est pas répété de manière intentionnelle et consciente mais découle de la mise en exergue, suite à une analyse sémantique, d'éléments redondants. On peut prendre l'exacte mesure de cette différence si l'on met en perspective l'inactivité et le besoin de repos exprimés par Sylvie avec l'hyper-mobilité revendiquée par Laurence ou l'obnubilation que manifeste Carole pour l'éducation ou la réussite sociale de ses enfants. Dans ces deux derniers cas, il s'agit bien d'une mise en scène, de la construction d'un rôle, dont l'individu maîtrise les tenants et les aboutissants ; rien de tel chez Sylvie[3].

En second lieu, la récurrence des schèmes, quel que soit finalement son degré d'intentionnalité, invite l'analyste à poursuivre le travail d'unification discursive que l'individu a déjà amorcé. Dans l'exemple de Sylvie, il serait relativement aisé de valoriser ce schème transposable ; de faire de l'inactivité, du repos et de sa sédentarité afférente, des éléments explicatifs majeurs de sa spatialité. C'est alors que surgit un travers principal. Poursuivant aveuglément la logique ordinaire d'unification discursive, le chercheur peut aisément, en écartant rapidement les dispositions secondaires ou contradictoires, consacrer cette disposition principale et ne livrer qu'une image univoque et particulièrement monolithique de la spatialité. Heureusement, un autre élément permet d'introduire un peu plus de complexité dans le travail de mise en cohérence et de se départir de l'image simpliste que suggère la transposabilité.

La cristallisation

Il existe un deuxième élément sur lequel se fonde l'analyste pour construire de la cohérence. Celui-ci revient à chercher dans la justification d'une pratique ou dans renonciation d'un jugement l'apparition et l'articulation de schèmes secondaires. Contrairement à l'effet de condensation, la cristallisation opère sans que l'individu énumère intentionnellement les différents schèmes mais surtout sans qu'il rende visible leur articulation. C'est donc au chercheur, dans son travail interprétatif, d'identifier les différentes dispositions et de mettre en exergue leur cohérence cachée. Un exemple emprunté à Carole illustre la manière dont un schème territorial comme celui de l'attachement au quartier permet d'accéder à un ensemble de dispositions secondaires dont on peut révéler l'organisation systémique et dans lequel convergent plusieurs dimensions de l'identité.

Carole est native du quartier Paul-Bert où elle habite actuellement[4]. Elle déclare être aujourd'hui extrêmement attachée à cet espace et ne le quitterait pour rien au monde : « *Ah*

[3] II faut toutefois être honnête. Particulièrement nette ici, la frontière est parfois beaucoup plus poreuse. L'exemple d'Annick, déjà développé, en fournit une preuve manifeste. A force de revenir de manière inconsciente sur le même schème - son retranchement défensif sur l'espace domestique porteur de tranquillité et de sécurité -, elle en fait progressivement, à mesure que cette disposition émerge à sa conscience, le centre de l'image de soi. Ni totalement aveugle à elle-même ni très clairement objectivée, la disposition se situe dans l'entre-deux de la pré-conscience. Cette porosité explique sans doute la continuité d'intention entre le travail de mise en cohérence autochtone et celui réalisé par l'analyste.

[4] Née rue de l'Ermitage où habitent encore ses parents, Carole y réside jusqu'à ses dix huit ans. Elle se marie avec un boulanger pâtissier, vit un an en appartement à Montlouis, puis part à Pithiviers où le couple a acheté

si j'achète, c'est là ! (en faisant un cercle avec ses mains pour délimiter le quartier) *C'est dans le coin. Ah oui, je ne changerais pas du tout* ». Le quartier a sollicité, dans l'entretien, de nombreux développements permettant d'identifier trois registres discursifs principaux : la famille, la sécurité et la convivialité. L'extrait suivant montre comment s'articule ces trois schèmes : « *Moi, je trouve aucun inconvénient d'habiter ici. Non, et puis alors, c'est mon quartier de naissance. Enfin, je connais tout le monde ici. Les anciens comme les... Je vois les anciens, moi maintenant, je connais leurs petits-enfants ; j'ai joué avec leurs enfants. Donc, en fin de compte, c 'est sécurisant. Je suis dans un lieu pas du tout inconnu. Je ne trouve pas d'inconvénients. [Et ça, c'était important pour vous de connaître le quartier, d'y avoir vécu ?]. Et puis, nous, dans la famille, on est très famille, enfin, mes sœurs, les parents, c'est vrai que... Ma sœur, elle habite dans le bâtiment juste Ici, et ma sœur aînée habite dans une maison mitoyenne avec mes parents. C'est vrai qu'on a vraiment le noyau familial, on est vraiment très...* ». Détaillons ces trois schèmes.

Le grégarisme familial

La première source d'attachement au quartier tient précisément à la puissance, pleinement revendiquée, du grégarisme familial. L'identification du quartier à l'espace des relations familiales s'exprime au premier chef à travers l'inscription territoriale de la lignée : « *Moi je suis née rue de l'Ermitage, dans la maison de mes parents. (...) Déjà ma mère, elle est arrivée ici en quarante-quatre avec sa mère. Ma grand-mère est arrivée dans la maison où elle est. Il y a eu ma grand-mère, ma mère, nous, ses enfants et maintenant ses petits-enfants : vous vous rendez compte, il y a déjà quatre générations. Dans la famille, il y a déjà quatre générations qui ont usé les pavés de la rue de l'Ermitage.* ». Le territoire du quartier, réduit principalement à une rue, est emprunt d'une véritable mémoire familiale à laquelle Carole est profondément attachée. En second lieu, ce rapport implicite entre la famille et le quartier transparaît dans le sentiment d'expatriation qu'a ressenti Carole lors de son départ dans le Loiret ainsi que dans l'effet magnétique qu'a exercé son quartier d'origine après son divorce : « *Oui, parce que moi, je suis née rue de l'Ermitage, j'ai toujours vécu rue de l'Ermitage ; je me suis mariée, je suis partie dans le Loiret. Et après mon divorce, je suis revenue ici. Ca a été « ichouc » (en mimant avec ses mains un aimant)* ». Ou encore : « *Moi j'ai très mal vécu le fait d'habiter à Pilhiviers... Pourtant Pilhiviers, c 'est pas à mille kilomètres. Mais le fait de me dire que je ne pouvais pas les voir. Parce que là, je sais que si je veux les voir, je sais au "il y a pas de problème. Ils sont là, en cinq minutes, on y est* ». Il est manifeste ici que la proximité géographique de la famille est vécue comme une nécessité vitale car, loin des siens, Carole se sent perdue. Logiquement, l'identité du quartier et de la famille s'exprime dans la densité des relations familiales, rendue possible par la proximité.

Figure 1 : La densité des relations inter-familiales clans l'attachement au quartier

« En plus, on est très noyau (elle fait un geste de cohésion avec ses mains). Je vois par exemple, ma mère habite rue de l'Ermitage. Ma sœur aînée habite rue de l'Ermitage. Et ma deuxième sœur, parce que moi je suis la petite dernière, elle habite juste le bâtiment là, dans la même résidence, mais le bâtiment d'à côté. [Donc vous vous voyez fréquemment ?] Oh, oui. On se voit au moins une fois par jour. [Pas toutes ?] Ah si, si, si. Au moins une fois par jour. Bien ma sœur habite juste à côté, donc on se voit une fois par jour parce que tous mes neveux viennent jouer avec mes fils, parce qu'en plus, ils vivent pratiquement ensemble. Ou c'est moi qui ai ses fils, ou c'est elle qui a les miens. Parce qu'ils ont le même âge. [Donc au moins une fois par jour, vous allez dans le bâtiment à côté ?] Ou elle vient, mais au moins une fois par jour. Et ma mère et

une boulangerie. Elle se sent exilée et, la violence conjugale et le divorce aidant, elle revient dans son quartier d'origine cinq ans après où elle réside depuis.

ma sœur, qui habitent côte à côte parce que c'est deux maisons sur le même terrain, on passe parce que ma fille veut absolument voir sa grand-mère, donc à la sortie de l'école, on passe. Et si le week-end je travaille pas, on passe dire bonjour. »

Le quartier est donc l'expression territoriale du grégarisme familial. Nous ne reviendrons pas ici sur ses modalités concrètes. Seule nous intéresse la manière dont ce grégarisme, spatial et social, est activé par une certaine représentation de la famille, aux antipodes du modèle dominant de la famille nucléaire : « *La famille, c'est quelque chose... Moi je trouve que c'est dommage que la famille n'a plus de valeur. J'estime moi que des enfants élevés sans grands-parents, c 'est pas bien. C 'est vrai que les grands-parents, c 'est quand même la connaissance, c 'est quelque chose de très important. Et beaucoup de gens, quand je leur dis que moi mes fils s'ils voient pas leurs grands-parents une fois par jour, ils sont pas bien, on me regarde avec des yeux ronds. On me demande si j'ai des origines-spécifiques. Je dis non, pas du tout. Je suis de Tours, très traditionnelle* ». On comprend donc, au fil de ces longs mais nécessaires extraits que derrière le schème territorial d'attachement au quartier se profile en ombre chinoise, un schème plus profond qui renvoie à une conception traditionnelle de la famille, la famille souche, qui valorise l'origine, la mémoire et la filiation intergénérationnelle. Dans l'entretien, on comprend aisément la genèse de ce schème. Carole sait qu'elle a reproduit l'expérience d'une famille très groupée et qu'elle transmet aujourd'hui cette valeur à ses enfants : « *Moi j'ai eu une enfance avec une famille soudée. Ma mère, avec ses frères et ses sœurs, ils s'entendaient parfaitement. On faisait souvent des repas familiaux. C 'est peut-être ça. C 'est peut-être le fait de vivre comme ça, et c 'est mon éducation que j'ai reportée sur eux (ses enfants)* ». En amenant ses enfants tous les jours voir leurs grands-parents, en allant et venant chez les oncles, les tantes et les cousins, on peut penser que la proximité géographique et la densité des rencontres inter-familiales rendent la cohésion de la famille quasi naturelle auprès des enfants. En ce sens, le dispositif spatial de proximité est sans doute un des cadres les plus actifs dans la transmission de ce schème familial[5].

Un espace de contrôle social et de sécurité

Point de condensation de l'identité familiale, le quartier recouvre un autre schème d'importance : il fournit un environnement tranquille et sécurisant permettant le contrôle et l'épanouissement des enfants. Pour bien comprendre la puissance de ce schème, il faut avoir en tête le contexte familial. Vivant seule avec ses trois enfants et disposant de faibles revenus, Carole ressent intérieurement les dangers que représente sa situation sociale, comme le suggèrent l'angoisse récurrente d'un dérapage scolaire ou d'un acte de délinquance de leur part ou encore la revendication d'une éducation très « carrée ». Or, à travers la valorisation quasi-obsessionnelle de la sécurité du quartier, c'est bien ce sentiment de vulnérabilité et le désir de réussite sociale, ainsi que l'ensemble du modèle éducatif projeté sur les enfants qui transparaît : « *D'abord, c'est un quartier qu'est calme. Enfin, moi je me voyais pas élever mes enfants dans une cité où.... Enfin bon* (suggérant par une mimique une image funeste de la cité). *Et ici, c'est calme. En plus, c'est un quartier qu 'est rassurant parce que tout le monde se connaît, tout le monde connaît mes fils. Si un dérapait, je suis sûr qu 'on me dirait : « tiens, j'ai vu Jean-Paul », parce que tout le monde se connaît. En même temps ça canalise... »*

[3] Nous verrons ultérieurement que cette valeur accordée à la famille élargie, et à sa proximité géographique, qui est à l'origine d'un enracinement local important, obéit à certaines conditions sociales de possibilité et semble plutôt caractéristique d'un habitus populaire. Chapitre 7.

Dans cet extrait, Carole importe dans sa représentation et sa qualification du quartier à la fois son modèle éducatif, à savoir une éducation fortement encadrée et surveillée, et sa crainte du dérapage scolaire ou social de ses enfants qui serait facteur de déclassement. La sécurité provient d'abord du calme et de la tranquillité du quartier qui limite les possibilités d'agression. Elle provient également de l'absence de jeunes délinquants qui pourraient entraîner, par contagion, ses enfants sur une mauvaise pente. Enfin, elle est liée au réseau relationnel local qui, par le jeu des connaissances, exerce sur les enfants un contrôle social et communautaire permanent. Toutefois, d'une appréciation individuelle, Carole fait de la sécurité un attribut collectivement reconnu et constitutif de l'image du quartier expliquant, selon elle, son attractivité. Ainsi, à travers renonciation de l'attachement au quartier transparaissent de grandes idéologies collectives - l'entretien a eu lieu durant la campagne présidentielle du printemps 2002 - portées individuellement.

Figure 2 : La rhétorique sécuritaire au cœur de l'image du quartier

«Ils (les nouveaux résidents) recherchent le calme et tout et c'est vrai que c'est un quartier qu'est vachement sympa, il est convivial et c'est vrai qu'il y a beaucoup déjeunes qui s'installent... (...) Et puis honnêtement, c'est un quartier qui est calme. Y'a jamais... Dans le quartier, depuis que j'y suis, sauf des petits soucis familiaux ou je sais pas trop quoi, on a jamais vu de délinquance ou je ne sais trop quoi. Et, en même temps, on a l'impression que... Alors peut-être qu'il est vachement retiré du centre donc ça attire peut-être pas la racaille. On a pas beaucoup de bandes, à part nos gamins, mais se sont pas des bandes, ils sont là en train déjouer. On a pas trop de... Tout ce qui se passe à l'heure actuelle, ça a pas l'air de rentrer trop dans le quartier. Donc je crois que les gens, ils recherchent ça. La sécurité. Moi, ça me fait pas peur du tout d'envoyer mes gamins chercher du pain à la boulangerie : qu'est-ce qui peuvent trouver à part une petite grand-mère et son sac. C'est tout ce qui vont trouver. Et je pense que les nouveaux qui arrivent ici, c'est la sécurité qu'ils recherchent. Le côté calme, le côté paisible. Parce que moi, je vois la voisine du dessus, elle vient de Paris et elle me dit : « Mais franchement ici c'est, dans le quartier, c'est un rêve». Elle me dit : « Mes gamins descendent sur la pelouse tous seuls, mais moi à Paris, j'ai jamais vu ça ». A Paris, moi, mes gamins, ils sortiraient même pas sur le balcon. Donc je pense que c'est le côté sécurité. »

Le village dans la ville

Outre la famille et la sécurité, un troisième registre discursif configure l'image du quartier. Il s'agit du registre convivial qui valorise les lieux d'échanges et les liens interpersonnels de proximité. Chez Carole, ces liens sont d'autant plus forts qu'elle est native du quartier et qu'elle « *connaît tout le monde* ». Lorsque je lui demande si cet environnement relationnel est important, elle répond : *« Moi je trouve, c'est quelque chose d'important. Même ici, je sais pas si c 'est la résidence, mais c 'est des gens qui viennent de partout, qui sont venus là par rapport au travail et au bout d'un an, on est arrivé à sympathiser. On se fait des grandes bouffes sur la pelouse. Il y a tous les locataires-ensemble ou 95 % des locataires. Les soirs d'été on se retrouve sur la pelouse avec... Et je trouve que c'est important de ne pas vivre complètement fermé, dès qu'on arrive, fermer tout à clé. (...) Oui, en plus la population de ce quartier, c 'est vraiment les parents qui ont connu mes parents et les enfants qui sont devenus adultes et qui ont eu des enfants. Mais c'est vraiment quelque chose d'incroyable. Je ne sais pas une enquête ce qu'elle pourrait donner mais la population, quatre-vingt-dix-huit pour cent des gens qui habitent entre Paul-Bert et Ste-Radegonde, c 'est depuis des générations. Moi, mes parents connaissent les parents de mes amis depuis X années. Moi, c 'est mes amis qu 'ont eu des enfants et qui vont dans la même école. [Et vous, vous connaissez bien le quartier ? Les différentes maisons ?] Je connais tout le monde et en plus les gens d'un certain âge m'ont connue enfant. Il y a pas un trajet où je ne m'arrêterais pas pour discuter, dire bonjour... Des fois, il y a même les personnes âgées : " comment va ta mère ? Comment va ton père ? ". Parce*

que tout le monde se connaît. [Et il y a des animations de quartier qui sont faites ?] Oui, pour les enfants, il y a le carnaval. Ah oui, il y a pas mal d'activités, y'a le carnaval, le marché de noel qui est fait avec manèges, c 'est sympa. Il y a le feu d'artifice pour le quatorze juillet. Sinon, ils font des bals dans la salle des fêtes, y 'a Halloween aussi d'organisé. C'est vivant. Et puis c 'est vrai qu'il y a une population de gamins importante. Ici, dans la résidence, on a tous en moyenne deux trois mômes ».

Dans cet extrait, on observe que l'attachement au quartier s'explique par la vigueur des relations locales. Celles-ci procèdent simultanément d'une épaisseur biographique qui, à travers l'enracinement générationnel dans le quartier, alimente le réseau de sociabilités mais également d'une idéologie, sans doute plus largement partagée et bien connue, plébiscitant les sociabilités locales construites autour de moments de convivialité. On prendra la mesure dans l'extrait suivant de l'influence de cette idéologie qui, bien au-delà de la simple image du quartier, revendique davantage de lien social, moins d'anonymat et plus d'humanité : « *C'est vrai que c 'est un quartier qu 'est sympa, on arrive à sympathiser facilement dans le quartier. Bon, moi j'ai des amis qui sont en dehors du quartier mais c'est vrai que c'est important quand même de... Que ce soit convivial, pas familial, mais que ce soit quelque chose de pas anonyme. Je trouve que c'est important. (...) Moi je trouve qu 'en même temps l'être humain, il est pas fait pour vivre tout seul renfermé dans sa caverne, donc je crois que le fait d'avoir un environnement, je dirais, amical, qu'on connaît, c 'est hyper-important. On est comme ça l'être humain, on est pas fait pour vivre dans sa petite caverne tout seul, on a besoin des autres. Celui qui dit, " Moi, je suis très bien tout seul ", non, moi je n 'y crois pas. On a toujours besoin de quelqu 'un, ne serait-ce que la relation, le dialogue. C'est hyper-important ».*

Au final, le schème territorial de l'attachement au quartier est bien le réceptacle de dispositions profondes touchant à des domaines aussi variés que la conception de la famille, le contrôle social et la réussite des enfants, ou encore l'attachement aux sociabilités et aux convivialités locales. Au-delà de ce simple constat, on peut penser que ces dispositions renvoient à plusieurs dimensions, indépendantes et singulières, de l'identité. Toutefois, celles-ci ne sont pas simplement juxtaposées comme pourrait le laisser croire une analyse un peu trop rapide des citations. Elles sont à la fois individualisâmes et articulées, profondément imbriquées les unes aux autres, organisées par la logique du récit autour de la figure du quartier. Symbole de l'intensité des relations familiales, symbole d'une mémoire et d'un ancrage intergénérationnel, symbole d'un réseau relationnel dense et convivial, symbole du monde connu, symbole enfin d'un environnement calme, sûr et tranquille, le quartier fait converger ces différentes dispositions en apportant une sécurité physique, morale, affective que Carole, de part sa position sociale - dont nous avons montré ailleurs la fragilité - apprécie. Ainsi, cet exemple montre qu'un simple schème territorial peut ouvrir l'accès à un système de dispositions secondaires au sein desquelles l'analyste peut faire émerger une cohérence cachée. Dès lors, on imagine aisément les prolongements possibles. A partir de quelques schèmes territoriaux, il est possible, au prix d'un travail minutieux d'identification des occurrences des différentes dispositions et d'analyse de leurs différents points d'articulation, de construire un système englobant et totalisant, intégrant de manière la plus cohérente possible l'intégralité des schèmes.

La « carte » des dispositions et l'individualisation des identités sociales

En suivant le fil des schèmes transposables et des moments de cristallisation qui s'expriment dans des domaines forts différents de la pratique, alors même qu'il poursuit son travail de mise en cohérence, le chercheur est assez spontanément porté à construire une carte des dispositions qui représente, de manière panoramique, l'ensemble des schèmes mobilisés pour décrire ou justifier chaque situation. A partir de cette matrice, il peut déduire un système articulé et intégré de dispositions stables et transposables qui, par son caractère englobant, totalisant et ultime, s'apparente à l'habitus. Ce double travail de sériation et d'articulation, dans la mesure où il permet de réunir et d'établir des liens multiples entre des dispositions hétérogènes, permet d'accéder à l'identité structurale de la personne. Avant d'étudier la statut et l'intérêt que l'on doit lui accorder, il faut étudier ses modalités concrètes d'élaboration.

Il n'est pas utile, pour identifier les dispositions individuelles et analyser leur articulation, de traiter de manière exhaustive l'intégralité des schèmes apparus dans l'entretien. Il suffit de prendre en compte les pratiques les mieux décrites et les mieux justifiées, si possible représentatives des différents champs d'activités, et d'effectuer l'inventaire de tous les schèmes mobilisés dans chaque acte de qualification. Une fois sériés tous les schèmes, le travail d'interprétation commence et permet de passer du schème spécialisé - par exemple « *je vais à la salle de sport pour garder la forme* » - à la disposition générale - l'hygiénisme sportif -, passage marqué par un double travail de généralisation et de (re)qualification. En identifiant les dispositions mobilisées pour chaque moment descriptif, on peut établir une « carte » qui montre comment s'articule et s'organise le système de dispositions. La figure suivante présente celle d'Agnès (voir Figure 3).

En premier lieu, la « carte » des schèmes permet de distinguer des dispositions principales et des dispositions secondaires. Plus une disposition est récurrente - ce qui est figuré sur la « carte » par le nombre de rayons - et moins elle est sectorielle - ce qui est le cas quand elle concerne un grand nombre d'ensembles pratiques - plus elle est dotée d'une forte transposabilité. Dans l'exemple d'Agnès, certaines d'entre-elles sont faiblement transposables et fortement sectorisées comme la sensibilité gastronomique, n'intervenant que pour les courses, ou comme le sentiment humanitaire, limité aux voyages. A l'inverse, d'autres sont dotés d'une forte transposabilité. C'est le cas de l'hygiénisme corporel, apparu dans la description d'un grand nombre de situations sociales : la fréquentation d'une salle de gym, le choix des modes de déplacement pédestres, la pratique du roller à Paris ou dans d'autres villes européennes, les activités de vacances ou le contenu des voyages. C'est le cas également de son goût pour les arts, évoqué plus d'une dizaine de fois. Ainsi, le nombre d'occurrences établit une hiérarchie dans le système de dispositions et permet d'identifier les structures de force de l'individualité. Toutefois, il ne faut pas perdre de vue que cette hiérarchie est intégralement construite et que les résultats sont très dépendants des conditions de production. En effet, le degré de transposabilité, si l'on se fie aux flèches, est doublement dépendant de la plus ou moins grande exhaustivité des situations, et surtout, du degré de généralité de la disposition. A ce titre, on imagine l'effet que peut produire le rassemblement du goût du théâtre, du cinéma, de l'art, du jazz dans une seule disposition « sensibilité artistique et culturelle » : on augmente considérablement la centralité et le poids de cette disposition. Ceci invite à discuter des modalités concrètes selon lesquelles on passe du schème à la disposition. Existe-t-il un niveau de généralité pertinent pour établir une disposition, sachant qu'un trop faible ou un trop grand niveau de

généralité tue dans les deux cas sa puissance explicative ? Ou encore, plus en amont, qu'est-ce qui nous autorise à décréter que deux ou trois schèmes différents peuvent être réunis sous un label englobant? Ces questions sont d'une grande importance. Les individus, nous l'avons vu, nous invitent à discerner des schèmes transposables ce qui confirme l'idée admise selon laquelle le nombre de schèmes agissants est beaucoup plus limité que le nombre de situations. Il est donc légitime et nécessaire d'identifier des dispositions. Il faut toutefois, dans le travail analytique de généralisation et de qualification, pour résister à toute montée en généralité vertigineuse, rester au plus proche des déclarations et fonder son interprétation sur une exégèse solide, en recherchant par exemple des correspondances sémantiques qui permettent de prouver qu'il s'agit bien d'un même univers de justification[6]. Ce travail, aussi rigoureux soit-il, est rarement rendu visible. C'est pourtant un moment essentiel où émergent des catégories spécifiques, les dispositions étant des construits. Nous présenterons ultérieurement (chapitre 6 et 7) la manière dont nous identifions ces dispositions.

La « carte » ne se contente pas d'établir une stricte hiérarchie entre les dispositions. Elle révèle des structures d'articulation et établit de la cohérence entre celles-ci en dépit de leur indépendance et de leur hétérogénéité. Pour en prendre la mesure, il nous faut partir des situations. Chacune d'entre elles mobilise, réunit et fait tenir ensemble un nombre plus ou moins grand de dispositions. Cet élément, bien visible sur la « carte », appelle deux remarques. Premièrement, plus une situation fait converger un grand nombre de dispositions et plus celles-ci sont hétérogènes, plus elle manifeste un fort pouvoir de cristallisation, c'est-à-dire une faculté à articuler des facettes disparates de l'identité. Dans le cas d'Agnès, certaines sont faiblement cristallisantes comme la fréquentation du marché. Cette dernière ne mobilise que deux dispositions - gastronomique et conviviale - toutes deux fortement sectorisées. D'autres, à l'inverse, sont beaucoup mieux dotées comme la pratique du roller, quais de Seine, le dimanche, à Paris, qui mobilise pas moins de six dispositions : hygiéniste, environnementale, hédoniste, métropolitaine, parisienne, urbanistique et architecturale. Nous avons remarqué que les pratiques qui, du point de vue du vécu, sont présentées comme les plus importantes, qui sont généralement les mieux décrites et les mieux justifiées, mobilisent un grand nombre de dispositions et des dispositions d'importance, dotées d'un fort coefficient de transposabilité. En ce sens, la force d'une situation, sa consistance, sa valeur existentielle, apparaît d'autant plus grande qu'elle hybride des dispositions multiples, centrales et variées. En second lieu, chaque situation fait intervenir une configuration dans laquelle le rapport entre les dispositions est nécessairement spécifique. Ces dernières sont plus ou moins dépendantes et entretiennent un rapport plus ou moins hiérarchique. Dans un petit nombre de situations, les liens intrinsèques entre les dispositions sont peu évidents. Tel est le cas des voyages lointains pour lesquels se mêlent une sensibilité humanitaire, un intérêt culturel, le désir d'aventure et l'hygiénisme corporel. Dans ce cas, les dispositions sont étrangères les unes aux autres et interviennent à part égale. Aucune n'est rendue véritablement saillante et la cristallisation découle d'une simple juxtaposition. Toutefois, dans la majorité des cas, derrière une apparente indépendance, les dispositions sont en étroites relations et forment une configuration hiérarchique et « polarisée ». C'était vrai chez Carole, pour qui la réussite sociale des enfants traverse et organise toutes les dispositions (famille, sécurité, convivialité) qui apparaissent dans l'évocation de l'attachement au quartier. Nous retrouvons ceci chez Agnès. Justifiant sa fréquentation du supermarché « Atac » entre huit

[6] Ceci n'interdit pas, dans un second temps, de montrer qu'au sein du système de dispositions, certaines d'entre elles sont convergentes et appartiennent à la même famille, mais il faudra assumer à ce moment précis un glissement de point de vue et une forme délibérée de « surinterprétation ».

Figure 3 :
La carte des dispositions.
L'exemple d'Agnès

Pratique résidentielle

Habite un particulier tourangeau
en centre-ville,
quartier des Prébendes

Modes de déplacement

À l'exception du travail,
privilégie le mode
de déplacement pédestre.

Goût pour le jazz

Gestion rationnelle et productive du temps (temps minuté et programmé)

Disposition cinéphile

Rapport écologique à l'espace urbain (n'aime pas prendre sa voiture)

Goût pour le théâtre

Registre convivial (apprécie les rapports privilégiés avec les commerçants)

Goût pour l'art contemporain

Agoraphobie (n'aime pas la foule et l'environnement associé)

Disposition citadine (aime les lieux à forte urbanité)

Disposition gastronomique (aime les bons produits)

Attachement à Paris (naissance, réseau familial et amical)

Désir d'aventure et recherche d'exotisme

Sensibilité urbanistique et architecturale

Hygiénisme et hédonisme sportif (aime l'effort physique et la glisse)

Sensibilité humanitaire et développementaliste

Goût pour les espaces de pleine nature

Pratiques commerciales

Pour ses courses ordinaires, fréquente une moyenne surface le samedi matin entre 8 h 30 et 9 h située à côté de chez elle où elle se rend à pied.

Pour les achats anomaux, ne fréquente jamais le centre-ville le samedi après-midi. Préfère y aller rapidement entre midi et deux heures.

Ne fréquente jamais les zones commerciales ni les hypermarchés situés en périphérie.

Va au marché Rabelais tous les dimanches entre 9 h et 10 h, à pied.

Pratiques culturelles

Fréquente les salles de concert tourangelles (Ockengheim et St-Cosme) plusieurs fois par an.

Va au théâtre Louis-Jouvet de Tours sept fois par an. S'y rend à pied.

Fréquente le cinéma Les Studio une fois par semaine parce qu'elle aime les films en VO et le cinéma Art et essais. S'y rend à pied.

Fréquente régulièrement les galeries d'art à Tours et à Montbazon et le Centre d'art contemporain mais trouve l'offre artistique tourangelle déplorable.

Va au festival de jazz de Montlouis-sur-Loire tous les ans.

Pratiques de week-end

Se rend à Paris une fois tous les deux mois pour le travail. En profite pour visiter la famille ou les amis, et éventuellement voir une exposition.

Passe un grand week-end à Paris par an pour faire les expositions, les galeries, aller au théâtre, visiter les amis ou la famille.

Se rend à Paris une fois tous les deux mois avec son mari pour visiter la famille, les amis, pour profiter de l'offre culturelle et pour faire du roller.

Accompagne tous les ans son mari pendant 4 jours dans une grande métropole européenne où il fait un marathon : promenades, musées, roller.

Pratiques corporelles

Fait du sport à Aquagym deux fois par semaine le soir en rentrant du travail.

Fait du roller de temps en temps le dimanche matin sur les quais de Seine à Paris.

Va parfois se promener le dimanche au bord du Cher ou de la Loire.

Fait de l'escalade une fois par semaine en sortant du travail à la Halle des sports de Grandmont.

Vacances

Fait un grand voyage tous les deux ans qui mélange intérêt sportif, découverte culturelle et action humanitaire.

Part tous les deux ans trois semaines en Corse où toute la famille se retrouve et randonne.

Est partie une semaine faire de la randonnée dans l'Anti-Atlas marocain au mois de février avec Terre d'Aventure.

Part tous les ans faire une semaine de ski de randonnée dans les Alpes. N'apprécie plus les stations de ski.

Conception : L. Cailly & F. Troin / Réalisation : F. Troin • CITERES 2004

heures trente et neuf heures le samedi, Agnès évoque un temps minuté, son horreur de la foule et le plaisir d'y aller à pied. Dans ce cas, la gestion du temps apparaît comme la disposition principale, les deux autres lui étant inféodées, l'absence de monde et l'accès pédestre lui permettant de gagner du temps[7]. En ce sens, dans la qualification de chaque situation, les dispositions apparues, en fonction de leur degré d'interdépendance et de leurs rapports hiérarchiques, s'organisent en systèmes plus ou moins « polarisés ».

Les deux remarques précédentes, en insistant sur ses modalités d'expression, ne doivent pas pour autant occulter le sens que nous devons attribuer au phénomène de cristallisation, c'est-à-dire à la manière dont chaque situation fait tenir ensemble des dispositions irréductibles. Si toutes les dispositions mobilisées dans une situation correspondent généralement à des ressources collectives, l'association de plusieurs d'entre elles et leur articulation (agencement) spécifique dans un contexte précis inscrivent le social au pôle « individuel » et forment un facteur objectif d'individualisation. Comme nous l'avons signifié ci-dessus, une situation est d'autant plus individualisante qu'elle fait converger des dispositions centrales, multiples et variées. Dans le cas d'Agnès, il en va ainsi pour les grands voyages. En faisant apparaître une disposition humanitaire en étroite relation avec la profession médicale, mais également un goût pour la civilisation et pour l'art d'un côté et un hygiénisme sportif de l'autre, cette situation cristallise trois valeurs centrales et disparates qui, tenues ensemble, contribuent à fonder - pour la situation décrite tout au moins - son originalité. Contrairement à l'identité narrative dans laquelle l'individu revendique sa singularité, le travail sur la « carte » des schèmes permet d'étudier le processus d'individualisation d'une manière distanciée, non pas comme une activité de l'individu cherchant à occuper dans le monde une « place vacante », mais comme le produit d'une analyse externe et exhaustive des systèmes de dispositions. Incontestablement, ces moments de cristallisation constituent une première étape dans l'identification d'une identité structurale.

La construction de l'habitus

La spécificité de chaque situation, dotée d'une configuration propre, pourrait orienter l'analyste vers une conception atomiste de l'action située. Dans les travaux, peu nombreux, et déjà anciens, qui se sont intéressés aux territorialités individuelles, il n'en est pas ainsi, la tension holistique étant permanente. Pour l'instant, il nous paraît judicieux d'accréditer cette entreprise unifiante et totalisante, à condition d'en dénouer la logique, d'en exposer les conditions de possibilité et d'en discuter le statut.

Rappelons que les individus, dans bien des cas, par un jeu instrumental de la récurrence et de la condensation, travaillent à leur propre mise en cohérence. Il n'en faut guère plus pour que l'analyste se sente autorisé à poursuivre ce travail et que, en projetant sur autrui sa propre conception homogénéisante de l'action ordinaire, il s'y livre spontanément. Toutefois, ceci n'aurait pas lieu si, dans son travail exégétique, il ne trouvait pas un terrain favorable. Bien que pour chaque situation, la nature, le nombre, le rapport entre les dispositions changent, il existe parmi les situations les plus consistantes un certain nombre de régularités qui invitent à construire un système dispositionnel « moyen », constitué de dispositions fortement transposables qui apparaissent souvent ensemble. Il faut bien avoir à l'esprit que la tentation d'unification est d'autant plus grande qu'un composé de mêmes

[7] Dans la « pratique du roller », déjà mentionnée, on retrouve également un système d'interelations organisé par une disposition dominante. Un ensemble de dispositions secondaires (hygiéniste, écologique, architecturale, métropolitaine et parisienne) sont au service d'une disposition principale, l'hédonisme sportif.

dispositions se reproduit dans un grand nombre de situations sociales. La « carte » d'Agnès permet de mettre en exergue un tel complexe. Si l'on cherche le plus petit dénominateur commun au plus grand nombre de ses pratiques spatiales, on retiendra sa sensibilité métropolitaine, l'hédonisme et Phygiénisme sportif, ses goûts « cultivés », une sensibilité écologique et environnementale, une gestion rationnelle et productive du temps, une disposition conviviale, un désir d'exotisme et d'aventure. Parce qu'elles apparaissent dans la plupart des situations et qu'elles sont fréquemment associées, ces dispositions forment un ensemble pertinent qui s'apparente, d'une certaine manière, à un habitus, c'est-à-dire à « un ensemble de dispositions individuelles, durables et transposables, qui fonctionne [pour partie] (...) comme une matrice structurant les pratiques»[8]. Toutefois, le travail d'intégration peut aller plus loin. La logique unificatrice veut, si l'on sait montrer une certaine cohérence entre les dispositions, que l'on propose une disposition ultime qui permettrait leur intégration. Dans le cas d'Agnès, il serait possible de fédérer toutes les dispositions évoquées autour d'une méta-disposition « cultivée », non plus définie comme le seul goût pour l'art, mais comme une forme englobante et dominante de rapport au monde, assurant la synthèse de toutes les valeurs.

Il faut toutefois se hâter de remettre ce travail de repérage d'un système de dispositions durables et transposables à sa juste place. Si l'identification et la qualification de chaque disposition correspondent déjà à une opération de construction scientifique, la construction d'un habitus se situe à un niveau bien supérieur d'élaboration et doit être envisagé comme la production d'un véritable artefact. L'objectivation des modalités spécifiques selon lesquelles s'opèrent cette construction est la condition *sine qua non* de sa pertinence scientifique. En premier lieu, la recherche du plus petit dénominateur commun implique un travail d'inclusion / exclusion, séparant les dispositions principales, fortement récurrentes, des dispositions secondaires, trop marginales et singulières pour être intégrées dans le système moyen. Dans le cas d'Agnès, on a écarté par exemple la sensibilité humanitaire et développementaliste, mobilisée trop exceptionnellement. Ce travail d'inclusion / exclusion pose de fait la question de la limite et doit nécessairement être clarifié. L'ensemble défini ne peut avoir de sens que si l'on précise les modalités précises de cette sélection. En second lieu, la construction d'un système dispositionnel moyen présuppose le passage de configurations dispositionnelles spécifiques (car contextuelles) à une configuration générique et théorique. Ce travail de généralisation, en sériant les dispositions principales, dissout leurs rapports (potentiellement) hiérarchiques et propose des regroupements. Dans l'exemple précédent, nous avons réuni le goût d'Agnès pour le jazz, le théâtre, la peinture, le cinéma et la civilisation sous le label « goûts cultivés ». Cette montée en généralité et cette opération de requalification, sont rarement contrôlées et se fondent la plupart du temps sur une forme peu clarifiée de « bon sens » qui masque en fait de réelles intentions. Il est nécessaire, là encore, dans le passage du spécifique au générique, d'expliciter les opérations mentales et les choix sur lesquels se fonde la généralisation. Pour ces deux raisons, l'élaboration d'un système de dispositions orientant les pratiques est un véritable artefact qui ne peut avoir de valeur scientifique que si on l'envisage comme tel et si l'on en mesure les effets.

Le passage de configurations spécifiques à une configuration générique a trois effets principaux. Tout d'abord, à mesure que la puissance explicative générale augmente, la puissance explicative spécifique baisse. Nous entendons par là que la double opération de sélection et de généralisation, en améliorant l'impression d'une intelligibilité globale de la

[8] Cailly L., « Habitus », in Lévy J. et Lussault M. (2003), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés,* Belin.

personne, péjore la compréhension fine d'actions particulières. En d'autres termes, elle privilégie la structure au détriment du contextuel. En deuxième lieu, d'une relative fidélité à l'intériorité, c'est-à-dire à ce que pense et ce qu'énonce un individu, elle rend progressivement les schèmes de pensée étrangers à eux-mêmes, et les place en situation d'extériorité par rapport à l'expérience ordinaire. Ainsi, en prolongeant le travail de mise en cohérence, l'analyste sort littéralement du monde vécu. C'est peut-être ce qui a dérangé le plus dans la notion d'habitus, ce glissement étant interprété comme une violence faite à l'acteur. Enfin, quand on passe du spécifique au générique, le système dispositionnel perd de sa singularité et se désindividualise. Potentiellement comparable, classable et partageable, il tend à devenir un habitus « commun », caractéristique d'un groupe. Ces trois principes consubstantiels à l'élaboration d'un habitus explique à eux-seuls la crise de popularité de cette notion. On lui reproche couramment sa trop grande généralité - et sa faible puissance explicative spécifique-, son statut d'extériorité - la violence qu'il fait subir au monde vécu - et son caractère désindividualisant - et la violence qu'il fait subir à l'individu -. Ce procès paraît totalement injustifié si l'on prend ces effets pour des intentions qui répondent à des objectifs scientifiques pré-définis.

En effet, l'élaboration d'un système de dispositions ne peut s'avérer pertinente que si l'on est capable d'en préciser les intentions et d'expliciter le rôle que l'on désire lui faire jouer. Il faut sur ce point être honnête. La tradition dispositionnaliste, dans laquelle s'inscrit par exemple l'œuvre de P. Bourdieu ne s'est jamais cachée, bien au contraire, de chercher à révéler l'identité structurale, c'est-à-dire ce qui, dans l'action individuelle, est transposable, reproductible, durable et stable, ce qu'il y a de moins individuel et de moins spécifique. Dans ce cadre, ce que d'aucuns prennent pour une faiblesse de la notion, est de fait un ressort conceptuel essentiel. Par conséquent, il semble difficile de contester la légitimité d'un travail d'interprétation et de construction d'un système de dispositions stables et transposables à moins de discréditer totalement la recherche de permanences et de structures. Le tort certain de P.Bourdieu est d'avoir contribué à leur réification en y voyant le principal élément - si ce n'est le seul - qui compose le réel. Il n'empêche qu'à notre sens, l'habitus demeure un concept essentiel pour penser ce qui, dans la pratique spatiale individuelle, renvoie à une permanence et à une consistance de la personne, à condition, bien évidemment, de mettre en exergue et de discuter ses modalités de constitution.

Au final, le travail de mise en cohérence interprétative qui passe par l'élaboration d'une carte des dispositions puis par la constitution d'un habitus correspond à un véritable travail scientifique qui doit procéder d'une réelle intention et ne pas être aveugle à lui-même - ce qui est généralement le cas quand le chercheur, lui-même porté par la recherche de sa propre originalité, en reste aux présupposés modernes de continuité et d'homogénéité de la personne. La meilleure preuve de son caractère d'artefact est que l'on peut, si l'on change de lunettes et si l'on met en place un dispositif méthodologique précis, insister sur la pluralité des logiques d'action.

2- L'interprétation de la pluralité des logiques d'action

Les développements précédents ont montré combien, en matière de spatialité comme ailleurs, la constitution d'une problématique de soi, et la construction, par le chercheur, d'un système de dispositions stables et transposables qui en constitue le prolongement, se fondent sur un présupposé d'unité et d'homogénéité de la personne qui, en règle générale, n'est pas ou peu objectivé. Compréhensible dans le contexte idéologique de la modernité

occidentale[9], celui-ci masque cependant une grande part des transformations qui affectent la sphère individuelle. Depuis une dizaine d'années, bon nombre d'auteurs ont pris le contre-pied de ce qui constituait une évidence et insistent sur la pluralité de l'action individuelle. Dans un ouvrage de synthèse récent, P. Corcuff notait un engouement croissant pour cette problématique[10]. Selon lui, les notions de « cadre d'interaction » chez Goffman, « d'expérience » chez Dubet, de « soi multiple » chez Elster, de « répertoire » chez Swilder ou de «pluralité de régimes d'action» chez Thévenot et Boltanski contribuent toutes, de manières différentes, à éclairer la diversité et l'éclatement de l'action située. Plus récemment, les travaux de B. Lahire, centrés exclusivement sur cette question, ont permis de mieux formuler cette problématique, en la mettant au cœur d'un véritable programme scientifique soumis à l'expérimentation".

En géographie, en dépit d'une tradition homogénéisante - en cela, cette discipline ne se distingue guère des autres sciences sociales -, la sensibilité « pluraliste » a, très récemment, fait une percée. Bien que largement programmatique, la revendication en faveur d'un individu « polyédrique » avancée par M. Lussault mérite d'être énoncée. A bien des égards, elle synthétise les avancées théoriques contemporaines : « Il n'est jamais très difficile de commettre l'erreur qui consiste, tout en reconnaissant la multirationalité des actions, à continuer de voir dans l'individu un opérateur cartésien, parfaitement homogène de part en part, sans « discontinuité interne », si l'on me permet l'expression. On ne peut souscrire à une telle présentation moniste de la personne pourtant courante dans les sciences sociales, et en géographie en particulier. En effet, si les hommes, par le récit notamment, dont c'est une fonction eminente, régulent leur psychisme et leur système de relation au monde des phénomènes et construisent des *histoires* où ils apparaissent tous univoques, linéaires, toujours sur la même voie, force est de reconnaître le caractère *fragmenté* du «sujet» moderne. [...] On veut juste souligner qu'il existe plusieurs instances, complémentaires et conflictuelles au sein du même être humain, celui-ci devant composer avec cette diversité, qui informe toute expérience en même temps qu'elle résulte de toute expérience »[12]. Très stimulante, mais assertorique, cette proposition mérite d'être véritablement mise à l'épreuve. La spatialité revêt-elle un caractère fragmenté comme les autres dimensions de la pratique ? Si oui, quelles en sont les différentes modalités, les différentes figures ? Comment expliquer cette fragmentation croissante de l'expérience spatiale contemporaine ? Concerne-t-elle de manière identique tous les acteurs sociaux ?

[9] Mary Douglas a montré qu'une grande partie des courants de la philosophie occidentale, et ensuite des sciences sociales, se sont adossés, souvent implicitement, à des modèles de permanence et d'unité de la personne. («La connaissance de soi», *Revue du Mauss,* n° 8, 1990-2.) Ce n'est pas le cas de certaines philosophies orientales selon lesquelles le soi renvoie à des éléments disparates qui n'ont pas d'unité en eux-mêmes en dehors des croyances de l'observateur. (Kolm S.C. (1982), *Le bonheur-liberté. Boudhisme profond et modernité,* Paris, PUF).

[10] « Le caractère pluriel de chaque individu, de ses désirs, de ses intérêts, des ressources cognitives et affectives auxquelles il fait appel ou de ses identités, a suscité ces dernières années une certaine curiosité dans le milieu des sciences sociales ; la double question de la continuité dans le temps et dans l'espace de l'individu devenant plus problématique et donc objet d'interrogations. Dans ces travaux, les individus sont amenés à se mouvoir au sein de scènes multiples de la vie quotidienne, à travers des logiques d'action diverses, confrontés à des expériences plurielles, et mobilisent donc des aspects différents, parfois contradictoires, de leur personne ». Corcuff P. (1995), *Les nouvelles sociologies,* coll. 128, Nathan, p. 96.

" Lahire B. (1998), *L homme pluriel, les ressorts de l'action,* coll. essais et recherches, Nathan ; Lahire B. (2002), *Portraits sociologiques,* Nathan; Lahire B. (1999), «De la théorie de l'habitus à une sociologie psychologique », in Lahire B. (dir), *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu,* La Découverte.

[12] Lussault M., « Action(s) », in Lévy J., Lussault M. (dir), (2002), *Logiques de l'espace, esprit des lieux,* Belin.

Prenons cette question de la variété des formes d'expérience spatiale individuelle au sérieux et testons-la empiriquement.

Certains travaux sociologiques récents nous fournissent des outils indispensables à l'analyse des variations et des discontinuités qui marquent l'expérience spatiale. Malgré leurs différences, elles proposent toutes[13] - à l'exception de la pragmatique du jugement - un modèle intégrateur permettant de comprendre la genèse historique du processus de fragmentation et convergent dans l'idée que la pluralité des logiques d'action qui affectent la sphère individuelle découle d'une diversification des univers de socialisation, elle-même produite par une différenciation croissante des sphères d'activités liée à la complexification du social. Cette idée, située dans le prolongement des thèses de Durkheim, prend tout son sens si l'on mesure le contexte scientifique dans lequel elle a émergé. Prenant le contre-pied du caractère homogénéisateur et unificateur que véhicule l'habitus bourdieusien jugé plus adéquat à la description d'une société traditionnelle faiblement différenciée - comme la société Kabyle - qu'à l'analyse des sociétés contemporaines, ces auteurs donnent une postérité critique à la tradition dispositionnaliste en reconnaissant l'importance de la socialisation comme processus d'intériorisation de l'extériorité mais en insistant sur ses conditions et ses modalités socio-historiques[14]. A mesure que la société devient de plus en plus complexe et que les expériences socialisatrices se diversifient, l'individu intériorise une pluralité de logiques d'action et augmente son répertoire d'habitudes. D'après ces auteurs, cette posture « historiciste » permet d'éviter l'écueil de certaines sociologies post-modernes qui se satisfont d'une fragmentation quasi-infinie des acteurs et d'un « poudroiement » d'identités, ignorant qu'il existe des éléments de continuité et d'unité liés à l'histoire de la fabrication de l'individu occidental[15].

On peut interroger l'efficacité heuristique du modèle « historiciste » dans le champ qui est le nôtre. En matière de pratiques spatiales, observe-t-on une fragmentation, une différenciation, une complexification croissante ainsi qu'une multiplication des expériences territoriales ? Quelques textes, glanés ici et là, proposent une analyse géo-

Nous nous référons ici aux travaux de P. Corcuff, de B. Lahire, de J.-C. Kaufmann, et dans un contexte épistémologique un peu différent, de F. Dubet.

[14] La citation suivante empruntée à B. Lahire exprime bien une idée communément partagée: « Le paradoxe réside dans le fait d'avoir au bout du compte retenu le modèle d'habitus adapté à l'approche des sociétés indifférenciées (pré-industrielles, pré-capitalistes) pour mener l'étude des sociétés à forte différenciation qui, par définition, produisent nécessairement des acteurs plus différenciés entre-eux, mais aussi intérieurement. Pourtant, que de différences entre, d'une part, les sociétés traditionnelles démographiquement faibles, à forte interconnaissance, où chacun peut exercer un contrôle sur autrui, où la division du travail et la différenciation des fonctions sociales et des sphères d'activité sont peu avancées [...] où la stabilité et la durabilité des conditions auxquelles sont soumis les acteurs durant toute leur vie sont maximales, où l'on ne trouve donc guère de modèles de socialisation différents, concurrents, contradictoires et, d'autre part, les sociétés contemporaines incomparablement plus étendues du point de vue spatial comme du point de vue démographique, à forte différenciation des sphères d'activité, des institutions, des produits culturels et des modèles de socialisation et à moindre stabilité des conditions de socialisation.». Lahire B. (1998), *L'homme pluriel, les ressorts de l'action*, Nathan, p. 31.

[15] Cette dérive est pointée par B. Lahire : « Tordant le bâton dans l'autre sens, certaines sociologies post-modernes semblent cependant, à l'opposé, se délecter de l'idée d'éparpillement, d'éclatement, de fragmentation ou de dissémination infini de l'acteur. Or, il ne s'agit pas de trancher une fois pour toutes, *a priori*, la question (du degré) de l'unicité ou de la pluralité de l'acteur individuel, mais de se demander quelles sont les conditions socio-historiques qui rendent possible la production d'un acteur pluriel ou d'un acteur caractérisé par une profonde unité. Le choix de l'unicité ou de la fragmentation constitue, la plupart du temps, un postulat non-discuté et se fonde, en certains cas, davantage sur des présupposés éthiques que sur des constats empiriques ». Lahire B. (1999), « De la théorie de l'habitus à une sociologie psychologique », Lahire B. (dir), *Le travail sociologique de Pierre Dourdieu*, La Découverte, p. 140.

historique des territorialités. Fondés davantage sur des intuitions et sur le bon sens que sur un réel travail d'investigation historique, ils accréditent la thèse d'une diversification et d'une complexification des territorialités[16]. Si l'on accepte le poids déterminant que revêtait, il n'y a ne serait-ce qu'un demi-siècle, l'espace de proximité (le village, le quartier), ce qui ne manquait pas de limiter considérablement la quantité et la variété des espaces pratiqués, force est de constater aujourd'hui la fin de l'assignation à résidence, l'explosion des mobilités physiques et des télécommunications, la diversification des modes de transport, l'élargissement et l'éclatement des espaces de vie, la multiplication et la diversification des espaces territorialisés et des formes (ou des modalités) de territorialisation[17]. Ce bouleversement dans les formes de rapport à l'espace est à la fois la condition de la différenciation et de la complexification du social et son reflet. En ce sens, il faut proposer et mettre à l'épreuve une véritable théorie de la diversité et de la variété des expériences spatiales en ayant cependant le souci d'en souligner les conditions historiques de possibilité, notamment en prenant acte de la diversification des structures spatiales. Pour ce faire, ne cherchons pas à aller trop vite et explorons les différents visages de la pluralité.

Parmi l'ensemble des propositions disponibles dans les nouvelles théories de l'action, nous avons retenu trois principales manières de penser les variations intra-individuelles. Nous allons en présenter rapidement le contenu avant de les mettre à l'épreuve. En rupture totale avec la tradition dispositionaliste incarnée par P. Bourdieu - qui présuppose que tout acte pratique procède de schèmes intériorisés déterminants l'action -, P. Corcuff propose une approche contextualiste et pragmatique de la variation individuelle, fondée sur la pluralité des régimes d'action. Reprenant à son compte les apports de la pragmatique du jugement, il nous invite à voir des individus aux compétences identiques, dotés d'un « répertoire mental et corporel pluriel, rendant possible la pluralité des modes d'engagement et d'ajustement dans l'action». Observation d'importance, «Les composantes de ce répertoire ne sont pas vues au sens tendanciellement déterministe que leur a donné P. Bourdieu, mais comme des compétences et des capacités qui vont être ou non actualisées dans l'action, en fonction des types de situations rencontrées » . A ce titre, les « compétences » constituent des « potentialités », au sens d'Aristote, actualisables dans l'acte ce qui donne, en fonction de la variété des circonstances, une certaine indétermination à l'action. Cette proposition ouvre sur une première interrogation d'importance : trouve-t-on des modes d'engagement et des formes de justification de l'action spatiale purement contextuelles, communément partagées, relativement indépendantes des personnes et vigoureusement attachées à des situations ? A ce sujet, nous verrons que si la pragmatique du jugement a le mérite de remettre en cause le fixisme des dispositions et de mettre l'accent sur des registres communément partagés liés aux contextes, notamment en montrant comment ils s'inscrivent dans des dispositifs juridiques, matériels ou spatiaux, elle ne permet pas de saisir les caractères historiquement, spatialement et socialement situés de certains registres, et la manière dont ceux-ci sont portés par les individus.

Ascher F. (1995), *Métopolis ou l'avenir des villes,* Odile Jacob. Piolle X. (1994), « Proximité géographique et lien social, de nouvelles formes de territorialités ? », *L'espace géographique,* n° 4.

[17] Cailly L. (1998), *Territorialité(s),pratiques et représentations de l'espace de quelques habitants pêriurbains.* Mémoire de maîtrise, Université de Tours.

[18] Corcuff P. (1999), «Le collectif au défi du singulier: en partant de l'habitus», in Lahire B. (dir), *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu,* La découverte, p. 110-115.

Contestant violemment la pragmatique du jugement, Bernard Lahire propose une théorie de la pluralité qui, tout en faisant une grande place à la dimension contextuelle et située de l'action ne rejette pas les acquis de la tradition dispositionnaliste, les expériences socialisatrices - et l'incorporation de schèmes opératoires - étant au fondement de l'action. Comme nous l'avons évoqué précédemment, la différenciation des sphères d'activité et des univers de socialisation est responsable d'une diversification des schèmes incorporés constitutifs de répertoires d'habitudes. Selon lui, « Les répertoires de schèmes d'action (ou d'habitudes) sont des ensembles abrégés d'expériences sociales qui ont été construits-incorporés au cours de la socialisation antérieure dans des cadres sociaux limités-délimités, et ce que chaque acteur acquiert progressivement et plus ou moins complètement, ce sont autant des habitudes que le sens de la pertinence contextuelle (relative) de leur mise en œuvre»[19]. Comme nous le verrons, la reconnaissance d'une pluralité des expériences socialisatrices et d'un jeu dynamique entre les schèmes - qui peuvent être activés ou désactivés, durables ou réformés - permet de proposer une articulation plus souple - et plus aléatoire - mais réelle entre le poids des expériences passées et la spécificité contextuelle de chaque situation. Cette proposition doit être soumise à l'épreuve des faits : comment, dans la justification de leurs pratiques spatiales, en fonction des contextes multiples (temporels, sociaux, spatiaux) où ils sont engagés, les individus font-ils apparaître des dispositions plurielles, parfois complémentaires parfois contradictoires, témoignant doublement d'une socialisation hétérogène et, au plan de l'expérience, d'une grande variété ?

Cette seconde figure de la pluralité ouvre sur une dernière modalité que l'on nomme « clivage de moi », « dissonance de schèmes », « socialisation contradictoire » ou « conflit psychique » selon l'auteur considéré. D'après B. Lahire, ce modèle constitue un cas particulier du précédent qui apparaît lorsque l'individu est soumis à des formes de socialisation contradictoires - comme dans le cas d'un transfuge de classe[20] - et que coexiste, à l'endroit d'une pratique, un conflit psychique entre deux modèles d'habitudes diamétralement opposés. Présupposant dans l'expérience vécue des tensions vives, des tiraillements, des contradictions à l'origine de souffrances morales et d'une « conscience malheureuse », c'est également dans cette dissonance de schèmes que s'ouvre, selon J.-C. Kaufmann, une fenêtre étroite, entre deux modèles contraires, pour la réflexivité et pour le « libre » choix. C'est également dans ces contradictions, entre schèmes anciennement incorporés et nouveaux schèmes en cours d'intériorisation, que naît le mouvement et la dynamique du répertoire d'habitude. Pour ces deux raisons, on prendra la mesure de son extrême importance. Nous devons vérifier que les acteurs sociaux, engagés dans des situations spécifiques, sont soumis à des modèles d'action spatiale contradictoires qui, tout en les déchirant, éveillent leur conscience et les oblige à « choisir », « choix » qui contribuent à réformer leurs patrimoines d'habitudes.

Nous allons mettre à l'épreuve ces trois figures de la pluralité. Comme pour les autres formes de réalités sociales, la perception du continu et du discontinu, de l'unité ou de la pluralité, est fortement dépendante des dispositifs d'enquêtes et du mode de restitution (ou

[1] Lahire B. (1998), *L'hommepluriel, les ressorts de l'action*, coll. essais et recherches, Nathan, p. 42.

[20] B. Lahire illustre ce cas de transfuge de classe, c'est-à-dire de changement important de position dans l'espace social - notamment dans le cas d'une mobilité ascendante par voie scolaire -, en citant l'œuvre autobiographique d'Annie Ernaux, *Les Armoires vides*, où celle-ci exprime ses difficultés à passer d'un monde à l'autre, entre deux matrices de socialisation contradictoires, l'univers familial et l'univers scolaire : « Chez moi, je faisais des gestes sans y penser, sitôt franchie la porte, au-dehors, je condamne mes manières mais je ne sais pas comment me comporter ».

de représentation) des faits. Les outils ne sont jamais neutres et produisent leurs effets. Ils nous faudra, pour chaque figure de la pluralité, dévoiler les intentions qui ont prévalu à l'élaboration des cadres méthodologiques et préciser ce qu'ils déterminent. Car, la caractérisation d'une variété intra-individuelle de l'action spatiale et l'étude de ses modalités spécifiques ne peut s'effectuer que sous certaines conditions.

Agent, acteur : une première figure de la pluralité ?

Avant même d'interroger les trois figures précédemment évoquées, repartons des géographes. M. Lussault, pour illustrer sa proposition théorique, propose une forme singulière de pluralité. Se fondant sur une observation minutieuse des professionnels - ingénieurs, architectes, urbanistes - travaillant dans les services techniques de plusieurs municipalités françaises et engagés dans des procédures très contraignantes du point de vue réglementaire comme la révision d'un plan d'occupation des sols ou la réalisation d'études d'impact, ce dernier constate que ceux-ci assument, « sans grande difficulté, avec constance et très explicitement, une admirable polymorphie ». « Ils endossent volontiers leur panoplie *d'agents* et cherchent à garantir le bon fonctionnement et l'intérêt de la structure qui les englobe - Ville, D.R.E, ministère - ; ils conduisent en parfaits *opérateurs,* avec un souci de précision presque maniaque, les procédures techniques et réglementaires les plus lourdes. Ils ne perdent pas la moindre occasion d'exprimer leur intentionnalité *d'acteurs,* en rusant avec ces mêmes structures et procédures ou/et en les distanciant ironiquement par le discours lors de leurs agirs conformes d'agents et/ou d'opérateurs » [21]. Retrouve-t-on cette première modalité de variation intra-individuelle dans l'expérience spatiale ordinaire ?

En premier lieu, si l'on définit l'agent comme un individu « agi par », c'est-à-dire directement inféodé aux structures spatiales, il est manifeste qu'une partie de l'action ordinaire a précisément lieu dans ce cadre-là. Ceci apparaît très nettement dans tous les cas où, lorsqu'ils ne peuvent pas justifier autrement leurs pratiques, les individus expliquent qu'ils n'ont pas le choix et se disent tributaires de l'offre urbaine. Pour beaucoup, il s'agit d'espaces où ils vont malgré eux - c'est-à-dire en dehors de tout désir et toute appétence - comme les zones commerciales périphériques. Ainsi, Laurence nous dit-elle, « *Auchan, ça me soûle. J'aime pas les grands magasins, j'y vais parce que des fois, j'ai vraiment besoin. Là, j'y suis passée cette semaine parce qu'il fallait que j'achète un poste pour Sarava* ». Annette, en dépit de son horreur des grandes surfaces, les fréquente également pour des choses rares qu'elle ne trouve pas ailleurs : « *Non, ça, j'ai horreur de ça. (...) J'ai horreur de la joule donc non, non. Ca, j'y vais pas, à moins que je veuille prendre quelque chose d'exceptionnel. L'an dernier, j'y suis allé, mais bon, je me sens pas ci l'aise. C'est trop grand, c'est pas mon truc.* ». A vrai dire, beaucoup d'enquêtes, en dépit d'une évaluation franchement péjorative de ces zones commerciales signalent qu'ils s'y rendent de temps à autre par nécessité ; ici pour trouver des produits qu'ils ne trouvent pas ailleurs (articles de sport, bricolage), là parce qu'ils y trouvent des produits à meilleur marché (électroménager, ameublement). La densité et la singularité de l'offre commerciale ajoutées à l'attractivité des prix font qu'il est pratiquement impensable, à moins de se refuser l'accès à certains biens et/ou d'accepter un important surcoût, de se soustraire complètement au tropisme de ces lieux. Au final, il s'agit bien - au moins pour les individus qui justifient leur fréquentation de ces zones sur le mode de l'obligation -d'une

[21] Lussault M., « Action(s) », in Lévy J., Lussault M. (dir), (2002), *Logiques de l'espace, esprit des lieux,* Belin, p X.

inféodation contrainte mais assumée, aux structures urbaines. Remarquons cependant que notre conception de l'agent diffère sensiblement de celle de M. Lussault. Ici, les individus ne «cherchent» pas à «garantir le bon fonctionnement et l'intérêt de la structure». En dehors de toute intentionnalité, de tout « rôle » et de toute « panoplie », ils se disent véritablement agis. Dans ce contexte, les individus peuvent-ils manifester simultanément une intentionnalité d'acteur en rusant avec les structures et en les distanciant ironiquement ?[22]

Tout en étant « agis », au sens où ils n'ont guère le choix, les enquêtes mettent en exergue, dans leurs discours, des éléments de distanciation, soit en marquant pour ces lieux de l'indifférence, soit en exprimant envers eux une réelle aversion. Pour reprendre les exemples cités ci-dessus, Laurence prend le soin de dire, avant d'expliquer qu'elle s'y rend par nécessité, qu'elle n'aime pas les grandes surfaces qu'elle juge trop grandes et trop impersonnelles. Elle se plaint également de ne pas s'y retrouver et a l'impression d'y perdre du temps. De la même manière, Annette souligne qu'elle s'y sent mal à l'aise et oppressée parce qu'elle a horreur de la foule. Comment interpréter cette dissociation entre l'acte pratique - les acteurs concernés fréquentent les zones commerciales généralement davantage qu'ils ne le déclarent - et le système de qualification et d'évaluation, ici particulièrement péjoratif? Tout se passe comme si, en minorant toujours la fréquentation de ces espaces et en grossissant démesurément leur aversion, ils se réapproprient un acte trop lourdement déterminé par l'offre urbaine et vide de sens, en mettant en exergue une certaine distance au « rôle ». Ce jeu de langage permet dans un premier temps de préserver leur identité, c'est-à-dire de montrer que ce qu'ils aiment, ce qu'ils croient ou ce qui les constitue est situé ailleurs que dans cet acte qui ne signifie rien pour eux. En second lieu, plus positivement, cette distanciation permet de dire ce qu'ils sont, de laisser transparaître un certain rapport aux autres, au temps, au monde marchand, et donc de dévoiler une part de leur identité. Ainsi, la distanciation par le langage permet à l'individu de se réapproprier l'acte et de s'affirmer en tant qu'acteur. Les ruses, quoique moins fréquentes, constituent un second moyen par lequel l'individu reprend ses droits sur le jeu des structures. Dans la fréquentation des zones commerciales périphériques, plusieurs éléments peuvent être interprétés comme des manières subtiles de subvertir et de tirer le meilleur parti des structures en se distinguant de leurs usages dominants. Il s'agit en premier lieu de stratégies temporelles comme celles qui visent à échapper aux heures et aux jours d'affluence et à privilégier les moments « tranquilles », le lundi par exemple ou entre midi et deux heures. Il s'agit ensuite de stratégies d'achat, par exemple lorsque la personne s'y rend pour un achat spécifique et refuse, dans la limite du possible, de se laisser déprogrammer. Ces deux stratégies, ou ces deux tactiques au sens de De Certeau[23], mises en avant dans les récits, correspondent bien à une distinction par rapport à l'image d'une consommation de niasse, aux heures de pointes, faites par des consommateurs aliénés. Ainsi, la fonction distinctive et identitaire de la distanciation discursive et de la ruse apparaît nettement.

Cependant, comment expliquer cette dissociation entre schèmes évaluatifs et actes ? Pour en rendre compte, nous devons postuler qu'il existe deux logiques contradictoires, deux registres incorporés qui jouent simultanément dans l'acte et dans la qualification de

[22] Le concept d'opérateur, au sens d'individu mettant en œuvre des procédures techniques et réglementaires prédéfinies, ne nous semble pas pouvoir être mis sur le même plan que les deux termes précédents (agent/acteur) car il est en fait beaucoup plus proche du terme d'agent dont il serait une modalité particulière, que du terme d'acteur qui présuppose distance et intentionnalité.

[23] De Certeau M. (1990), *L'invention du quotidien. Tl Arts de faire.* Coll. Folio essais, Gallimard.

l'acte. D'une part, une logique fonctionnaliste, du besoin et de l'intérêt, qui se manifeste par un sens socialement constitué et incorporé de l'offre urbaine et de la valorisation de ses ressources, au point que l'individu sait intuitivement que pour se procurer tel ou tel produit, il doit nécessairement se rendre dans une zone commerciale. D'autre part, une logique identitaire construite autour d'un système de valeurs, de goûts et de dégoûts distinctifs et propres, tout aussi socialement acquis, stigmatisant en l'occurrence ces zones commerciales. Remarquons au premier chef que l'acte ne peut avoir lieu que si la « logique de soi » est mise en veille, si le temps de l'acte, il n'y a plus de contradiction. Remarquons ensuite que c'est la contradiction entre les deux registres, entre schème de pensée et schème d'action qui permet de libérer - et d'expliquer - la distance au rôle et la ruse. En ce sens, ces deux éléments ne dérivent pas d'un sens inné du double jeu social ni d'une quelconque schizophrénie délibérée et intentionnelle mais résultent d'une discordance entre plusieurs régimes d'action intériorisés. Dans ce contexte, la proposition de M. Lussault doit être nuancée. A notre sens, le couple agent/acteur n'est pas l'expression de deux rôles sociaux - au sens quasi-théâtral du terme - que l'individu pourrait jouer simultanément : celui de l'agent agi et celui de l'acteur agissant, l'un renvoyant à la part socialement constituée et contrainte de l'individualité et l'autre à sa part libre et intentionnelle. Il exprime plus profondément une structure contradictoire des régimes d'action incorporés entre d'une part un modèle de pensée dont l'individu se sent pleinement acteur - en s'appropriant, en donnant de l'intelligibilité et donc du sens à ses actes pratiques[24] - et d'autre part un modèle de conduite où il se reconnaît comme agent.

S'il est manifeste que, sous certaines conditions, un individu agit simultanément en tant qu'agent et en tant qu'acteur, on peut se demander si cette variation du statut ontologique de la personne - entre l'être en soi et l'être pour soi, entre l'être agi et l'agir - s'exprime également de manière diachronique, dans différents domaines de l'action[25]. A ce sujet, il semble pertinent de distinguer trois catégories d'actes spatiaux.

Tout d'abord, il existe un premier ensemble de pratiques spatiales pour lesquelles l'individu est agi sans en avoir véritablement conscience. Il s'agit principalement de conduites automatiques et systématiques déterminées par des normes dominantes si profondément incorporées qu'elles n'arrivent que très rarement dans le champ de la conscience. Tel apparaît dans bien des cas l'usage quotidien de la voiture. Pour bon nombre de personnes interrogées sur le choix de leur mode de transport, l'automobile s'impose comme un instrument allant de soi, indiscutable et indiscuté. Elle est présentée comme une adaptation « naturelle » à leur mode de vie urbain. En témoigne la surprise avec laquelle ils accueillent la question du choix de ce mode de transport ainsi que le recours au registre de la « nécessité », de « l'absence de choix » ou encore du « ça va de soi » utilisé pour le justifier. Remarquons toutefois que l'usage de la voiture est d'autant plus « naturalisé » qu'il est faiblement concurrencé par d'autres moyens de transport (comme la marche, le vélo ou le bus) et qu'il bénéficie d'un très grand avantage comparatif comme c'est le cas pour beaucoup de périurbains. Pour ces derniers, l'évidence qui entoure l'usage de la voiture se manifeste dans l'absence d'objectivation de son coût temporel et

[24] Remarquons que la structure contradictoire des schèmes incorporés et la distance au rôle qui en découle ne sont qu'une des modalités par laquelle un individu peut se réapproprier ses actes pratiques et devenir acteur. La justification d'une pratique au nom d'un système de goûts ou de valeurs constitue la manière la plus ordinaire dont un individu se présente comme tel.

[25] En d'autres termes, y a-t-il des contextes où, en matière de pratique spatiale, l'individu est principalement un agent agi par et d'autres où il est un acteur agissant capable d'énoncer une logique propre, en référant à un système de valeurs, de goûts et de dégoûts, en faisant preuve de réflexivité territoriale, en manifestant une compétence intentionnelle, élective et délibératrice qui lui permet de formuler des choix spatiaux ?

financier ainsi que dans l'occultation de celui-ci lors de l'évocation des stratégies résidentielles. De la même manière, l'interrogation sur le choix de vivre en maison individuelle plutôt qu'en appartement est souvent interprétée par les enquêtes comme une question saugrenue, d'une part parce qu'il leur paraît « évident », « normal » et « naturel » de désirer vivre en maison individuelle plutôt qu'en appartement, ensuite parce que les raisons leur semblent évidentes. La maison est donc posée comme une norme communément partagée, qui peut dès lors se passer d'explicitation et de justification, chose que l'enquêteur comprend très vite quand ses questions tatillonnes sont interprétées comme de la mauvaise volonté culturelle. Cette « naturalisation » de la maison est renforcée par l'usage prédominant du registre de l'habitude (« *Moi j'ai toujours vécu en maison* ») qui montre à quel point, dans certains cas, le désir de maison exprime davantage la reproduction de valeurs profondément intériorisées que clairement réfléchies. Ainsi, cette première catégorie rassemble des actes davantage « réflexes » que « réflexifs », c'est-à-dire la plupart du temps impensés.

Une seconde catégorie d'actes spatiaux correspond aux cas où l'individu se dit agi, au sens où il reconnaît pleinement être dépendant et contraint par l'offre urbaine. Le cas précité des individus fréquentant les zones commerciales en dépit de leur profonde aversion pour ce type d'espace constitue un exemple particulièrement éclairant. On peut regrouper dans cette catégorie toutes les pratiques pour lesquelles un individu se conforme aux logiques de l'offre urbaine tout en étant travaillé par un schème contraire qui l'invite à observer une certaine distance au rôle. La fréquentation, chez certains périurbains, du « MégaCGR » constitue un deuxième exemple particulièrement significatif. Choisissant ce cinéma par commodité, parce qu'il est à la fois proche, très accessible et qu'il présente des facilités pour se garer, et se conformant ainsi parfaitement aux avantages comparatifs avancés par les responsables de ce type d'établissements, certains ne perdent pas une occasion pour décrier l'architecture, l'ambiance et la faible habitabilité du lieu. Tel est le cas d'Yves : « *On va souvent au CGR, c'est très pratique pour nous. On regarde dans la Nounou et on part cinq minutes avant. C'est à deux minutes d'ici et on n'a pas de problèmes pour se garer. C 'est sûr qu 'on y va pas pour l'ambiance. C 'est moche. C 'est pas comme aux Studio, c 'est pas une population de cinéphiles, c 'est pas la même qualité de silence et d'écoute* ». Dans un sens un peu différent, c'est le cas de Marie-Claude *:« Alors que le CGR, je le trouve pas humain. A mon avis c'est une boite à fric et puis c 'est tout. Moi, je ne sens pas la dimension culturelle dedans. Mais en même temps, comme on va à Carrefour, il y a les places réduites pour le CGR et il se trouve que les enfants aiment beaucoup le CGR, c 'est là où on va le plus. ».* Ces deux exemples illustrent bien, chacun à leur manière, le principe de dissociation entre schème d'action - conforme à la logique de l'offre - et schème d'évaluation - affichant clairement une distance au rôle -.

Une troisième catégorie d'actes spatiaux, largement majoritaire, englobent les pratiques pour lesquelles l'individu ne se présente plus en tant qu'agent agi par mais comme acteur, en mettant en avant son intentionnalité et ses choix, un système de valeurs, de goûts ou de dégoûts et en occultant tout ce qui pourrait relever d'une contrainte ou d'une nécessité. Dans ce cas, c'est la « prise » maximale sur l'événement et sur l'acte qui est valorisé. Ce n'est donc pas un hasard si la réflexivité discursive y est la plus poussée. Pour une bonne part des enquêtes, le choix du lieu de résidence est souvent présenté sous ce jour. Les systèmes de contraintes financières, immobilières ou biographiques sont relativisés ou dissimulés alors que la stratégie résidentielle est présentée comme le résultat de choix et d'intentions parfaitement cohérents et rationnels. L'exemple de Christian, extrait parmi tant d'autres possibles, montre combien l'individu, dans son récit, peut se placer en

protagoniste et donner l'impression d'une maîtrise quasi-parfaite de son acte : « *Pendant qu 'on était à Joué on a cherché sur un périmètre de quinze kilomètres au sud de Tours, au sud de la Loire. (...) On a visité une trentaine de maisons pour finalement trouver celle-là. (...) L'idée de vivre en dehors de la ville c'était une idée à moi, pas celle de mon épouse. Je voulais être tranquille. C'est le bruit surtout. A Joué, j'étais assez gêné par le bruit. (...) Donc moi, j'ai absolument voulu un truc loin de toute route et dans la nature, dans le vert. C 'est comme ça qu 'on a trouvé à Savonnière, c 'était un petit hameau de cinq maisons, tout à fait isolé dans une forêt. Ca ma permis de faire un peu d'entomologie et de botanique sur place, in situ. (...) Pour moi c'était important aussi d'être en maison individuelle. On a toujours été en maison individuelle. Pour moi, c 'est oppressant d'être dans un appari* ».

La catégorisation précédente montre la pluralité du statut ontologique de la personne. Elle ne doit pas tromper. Si, selon les contextes, l'individu apparaît comme un agent, comme un agent-acteur ou comme un simple acteur, on ne doit pas conclure qu'il s'agit d'un gradient de liberté et d'émancipation par rapport à des déterminants externes ou internes. Elle ne fait au bout du compte que mesurer le degré d'appropriation d'un acte. Bien entendu, une forte réflexivité territoriale - c'est-à-dire une capacité à donner du sens et de l'intelligibilité à un acte spatial - n'exclut aucunement une surdétermination plus profonde des structures sociales et spatiales comme dans le cas, par exemple, des situations de nécessité faite vertu. Ce phénomène est fréquent dans l'évocation des stratégies résidentielles périurbaines où les personnes présentent celles-ci comme procédant d'un vrai choix fondé sur des valeurs positives (nature, tranquillité, fuite de la ville) alors qu'elles découlent principalement du caractère très contraignant du prix du foncier. Bien souvent, les conduites spatiales les mieux justifiées et les mieux argumentées sont aussi celles qui obéissent aux formes les plus subtiles et multiples de déterminations sociales.

La pluralité ontologique de l'action spatiale est une forme très particulière de pluralité. Nous avons vu que dans certains cas, elle pointe une deuxième forme de variation intra-individuelle, centrée sur la diversité des registres évoqués pour légitimer l'engagement dans l'action. Dans l'appréhension de cette seconde forme de pluralité, deux traditions sociologiques s'affrontent. La première, pragmatique et contextualiste, fait de ces registres des « potentialités » actualisables dans l'acte, communément partagées et vigoureusement attachées à des situations. La seconde, clairement dispositionnaliste, les envisage plutôt comme des principes incorporés - tout comme le sens aigu de leurs contextes d'activation - caractérisant un individu ou un groupe. Nous allons successivement mettre à l'épreuve ces deux formes idéal-typiques de pluralité.

Pluralité contextuelle et pragmatique des registres de description et de légitimation de la pratique spatiale

Peut-on identifier des registres descriptifs et des modes d'engagements dans l'action pluriels davantage attachés aux situations qu'aux personnes ? Voici, pour faire bref, le premier terme de la réflexion. Remarquons d'emblée que notre protocole d'enquête se prête mal à l'objectivation d'une telle réalité. Partant des individus et les soumettant à des entretiens semi-directifs portant sur différentes pratiques et sur une multiplicité de situations, notre démarche est assez éloignée d'une méthodologie pragmatique : elle est plus prompte à révéler les stocks de valeurs engrammés à l'échelle individuelle qu'à mettre en perspective des registres collectivement partagés caractéristiques d'un type de situations. Néanmoins, cette caractérisation n'est pas impossible. Elle peut s'effectuer à plusieurs conditions. D'une part en cherchant des systèmes de valeurs communément

partagés caractéristiques d'une pratique spatiale, servant de point d'appui commun dans la description, la qualification et l'évaluation d'un lieu ; ensuite en remarquant que ces valeurs sont ancrées dans des « manières de faire » et des dispositifs matériels spécifiques qui contribuent à leur actualisation.

En premier lieu, il est indéniable que certaines pratiques spatiales cristallisent un système de valeurs très largement partagé. Par exemple, toutes les personnes interviewées fréquentant assidûment le marché de leur quartier ou de leur commune justifient de la même manière cette pratique. Ils mettent en avant la qualité des produits, la personnalisation du lien marchand, l'ambiance conviviale et le présentent toujours comme un lieu agréable. Presque à l'inverse, toutes les personnes fréquentant un supermarché de proximité pour leurs courses ordinaires soulignent le caractère obligatoire, fastidieux et contraignant de cette pratique, insistent sur l'investissement « bassement matériel » de cet espace ainsi que sur leur refus d'y perdre du temps. La fréquentation d'espaces de pleine nature pour la promenade ou la randonnée polarisent également des valeurs systématiquement concordantes : hygiénisme, sensibilité écologique, contemplation, espace-temps de dialogue et d'échange. Il en va de même pour la fréquentation festive des quartiers anciens où le patrimoine architectural, le caractère vivant et l'offre de bars et de restaurants sont toujours mentionnés. Nous avons montré ailleurs qu'un lieu de pratique sportive - il s'agissait en l'occurrence d'une salle d'escalade - cristallise tout un système de valeurs partagé par tous les pratiquants . Celui-ci, appelé à l'occasion la convivialité montagnarde, englobait un certain rapport à soi, aux autres, au corps associé à un espace de référence : la montagne. En ce sens, il est donc fréquent, pour bon nombre de pratiques, de retrouver au cœur des opérations de description, de qualification ou de légitimation de l'espace de pratique une symbolique collectivement établie et communément partagée.

Pour être pleinement pensés comme des « potentialités », au sens d'Aristote, ces registres symboliques collectifs attachés à des situations doivent être inscrits dans des dispositifs matériels et dans des manières de faire autorisant leur actualisation. En l'absence d'observations ethnographiques, nous ne pouvons qu'apporter une réponse peu sérieuse à cette question. Par exemple, certains attributs du supermarché sont en rapport avec la logique clairement « utilitaire » et « fonctionnaliste » qui prévaut à sa fréquentation : le supermarché se localise prioritairement dans des lieux très accessibles, propose de nombreuses places de parkings, met à disposition des chariots, présente une disposition rationnelle des rayons, autant d'éléments qui permettent d'acheter un grand nombre de produits, sans rien oublier, en un minimum de temps. La pratique de la « liste », parfois dans l'ordre des rayons ou le pré-emballage du frais (viande, fromage, poisson) constituent des dispositifs au service du gain de temps. A l'inverse, en investissant des lieux centraux et en privilégiant une accessibilité pédestre, le marché se situe dans un autre rapport à l'espace et au temps. Sa centralité favorise les rencontres « locales ». La régularité avec laquelle viennent les marchands, leur engagement personnel dans la qualité des produits, leur propension à être « commerçant » - par exemple en appelant les habitués par leurs noms ou en étant généreux avec un bon client - contribuent à instituer une dimension gastronomique et conviviale. Avec leurs espaces aménagés (parcs, promenades en front de fleuve ou autour d'un lac, bois...) et balisés (sentiers de randonnée), qui ont en commun de valoriser les espaces peu denses plutôt que densément construits, le végétal plutôt que le minéral, le cadre « naturel » plutôt que les artefacts humains, les points de vue plutôt que les zones peu dégagées, les espaces de la promenade ou de la randonnée

instituent également une certaine esthétique du paysage relatif à ce temps de ressourcement. De ces maigres exemples, on peut déduire qu'il existe un certain nombre de pratiques spatiales qui sont orchestrées autour d'un système de valeur principal, collectivement établi et communément partagé que l'on retrouve au fondement de la description, de la qualification et de l'évaluation des lieux de pratiques mais aussi inscrit dans des dispositifs matériels et des manières de faire qui ne contribuent pas peu à son actualisation.

L'identification de la pluralité de ces registres présentent deux intérêts. En premier lieu, elle permet de dépasser l'opposition classique entre l'esprit et la matière en faisant jouer aux dispositifs un double rôle d'institué et d'instituant. Convenons que ce principe, au cœur de la pragmatique du jugement, est très porteuse pour notre discipline et devrait faire l'objet d'une investigation systématique. Elle présuppose toutefois une méthodologie spécifique fondée sur des situations précises - et sur leur observation ethnographique -, plutôt que sur des récits d'action. En second lieu, cette pluralité « pragmatique » ne manque pas de rappeler que nous sommes dans une société de masse où certains systèmes de valeurs relatifs à certaines pratiques sont relativement désenclavés et circulent largement dans l'opinion par delà les différences socioculturelles. Ceci présuppose que certains modes d'engagement dans l'action soient vigoureusement attachés à des types de situation, c'est-à-dire mobilisés par un grand nombre d'individus de manière systématique et stéréotypique lorsque ces derniers sont soumis aux mêmes exigences de légitimation. A cette condition, ces registres n'apparaissent plus comme des dispositions individuelles - bien qu'il soit difficile d'imaginer que ceux-ci ne soient pas simultanément déposés dans les cerveaux à l'état de représentations sociales - mais comme des registres principalement contextuels, c'est-à-dire principalement déterminés par les contextes de l'action.

Toutefois, si cette approche pragmatique de la pluralité a le mérite de mettre en exergue des systèmes symboliques collectifs davantage attachés à des pratiques qu'à des individus, il est inconcevable d'occulter totalement ces derniers, en limitant leur rôle à l'activation « automatique » d'un registre adéquat au contexte de la situation. Deux éléments principaux invitent à les restituer. En premier lieu, même pour les situations les plus communes et les plus largement partagées, comme l'usage de l'automobile ou la fréquentation du supermarché, qui symbolisent à plusieurs égards la culture de masse, il existe une minorité qui n'accède ni à ces pratiques, ni à leurs systèmes de valeurs, pour des raisons variées, de moyens ou de choix. Si la majorité des individus voit par exemple clans l'automobile un moyen de déplacement pratique, apportant une grande autonomie et une grande liberté, et dans le supermarché un lieu incontournable, permettant de faire les courses rapidement et à moindre coût, une minorité, située dans des conditions d'existence précises échappe ou refuse ces pratiques et leurs systèmes de valeurs. En témoignent de nombreux citadins résidant en zone centrale, se targuant de faire marcher le petit commerce et de ne pas avoir à utiliser la voiture pour se déplacer. Ainsi, en étant attachés à des situations ou à des pratiques, les systèmes symboliques sont simultanément et indissociablement attachés à des personnes. Ils est donc difficile de les étudier en dehors de leurs conditions sociales et historiques de production et de circulation. En second lieu, les systèmes symboliques communément partagés qui caractérisent les pratiques de masse sont souvent des artefacts qui mettent davantage l'accent sur des éléments structuraux et très généraux que sur l'infinité des variations individuelles. Ils instituent un continuum là où, à une échelle plus fine, il existe des nuances sensibles. Si, par exemple, on retrouve des grands stéréotypes dans la qualification et l'évaluation des lieux où est pratiquée la randonnée, force est de reconnaître que la nature revendiquée, en dehors des grandes

fonctions hygiénistes et esthétiques auxquelles elle renvoie, recouvre des réalités très différentes selon les individus - de la nature la plus aménagée à la plus sauvage - et à des formes d'investissement variées - contemplative, digestive ou plutôt sportive -. Un changement d'échelle d'analyse montre donc que l'élaboration de registres communément partagés se fait souvent au prix d'une généralisation abusive négligeant le rôle central d'enregistrement, d'intériorisation et de différenciation que l'individu manifeste dans l'évocation de sa pratique.

Les formes pluralistes d'énonciation des territorialités individuelles

Notre méthodologie est plus apte à saisir les formes de pluralité appréhendées du point de vue des personnes que des situations. L'usage de l'entretien semi-directif organisé autour de grands types de pratiques spatiales (itinéraire résidentiel, transport, travail, achats, loisirs sportifs, loisirs culturels, etc.) a pour principal objectif de se donner les moyens méthodologiques d'observer la pluralité des dispositions socio-spatiales, ainsi que leurs conditions d'activation, de désactivation ou de transposabilité, c'est-à-dire le sens de leur pertinence contextuelle. C'est précisément cette pluralité « intériorisée » des registres de description et d'action, et leurs contextes de mobilisation que nous souhaitons mettre à l'épreuve, que ces contextes soient spatiaux, temporels ou relatifs à des sphères d'activité.

Ces formes de pluralité relatives à la relation de l'individu à l'espace sont multiples. Elles remettent radicalement en cause l'approche traditionnellement homogénéisante et moniste avec laquelle les géographes saisissent la question de « l'espace vécu », de la « territorialité » ou de « l'habiter » et jettent sur la pratique spatiale un éclairage bien différent. Elles s'expriment selon des modalités distinctes.

La pluralité des formes d'énonciation de l'identité spatiale

Il existe une première forme de variation intra-individuelle qui tient dans la pluralité des formes d'énonciation de l'identité spatiale. Au chapitre précédent, nous avons montré qu'exposés au même protocole d'enquête, les individus ne procèdent pas de manière identique à la constitution d'une problématique de soi : certains mettent en exergue un certain rapport à la distance, d'autres s'identifient à un milieu, d'autres s'identifient à un espace, d'autres enfin endossent un rôle social à forte incidence territoriale. Si dans la plupart des cas, dans un souci de cohérence, ils privilégient un seul aspect, il est très fréquent que les autres modes de définition de l'identité spatiale apparaissent à l'occasion, subrepticement. Ainsi, Annick construit-elle principalement son identité narrative autour du retranchement défensif sur l'espace domestique, cas ultime d'identification à la maison[27]. Toutefois, ce thème extrêmement récurrent, qui forme l'ossature de l'entretien, s'articule à l'occasion à des problématiques secondaires concernant sa faible mobilité - *« Moi, je ne bouge pas beaucoup, j'aime pas sortir* » -, son identité « campagnarde » - *« Moi j'aime pas la ville, je suis de la campagne* » - ou encore son rôle de mère d'enfant handicapée - « C *'est vrai qu 'avec ma fille on peut pas trop bouger* » -. De la même manière, Carole construit toute sa problématique individuelle autour de son rôle de mère de famille, mais insiste à plusieurs moments sur sa forte mobilité quotidienne et la vigueur de son attachement au quartier. Bien loin de s'exclure systématiquement, ces formes d'énonciation de l'identité spatiale entretiennent des rapports différents. Elles s'articulent bien souvent de manière logique, comme dans le cas d'une association étroite entre faible

[27] Voir p. 205.

mobilité, identité campagnarde et surinvestissement de la maison. Elles entretiennent parfois un rapport d'altérité, comme dans le cas d'une forte mobilité et d'un attachement au quartier. Elles sont parfois contradictoires lorsqu'une grande mobilité s'accompagne d'un surinvestissement de la maison. Dans tous les cas, ces exemples montrent que la problématique de soi, présentée comme unitaire, est la plupart du temps composite. Bien que stéréotypées et responsables d'un nombre de rôles spatiaux limités, l'usage de ces différentes formes d'énonciation de l'identité spatiale permet à chacun de construire son équation personnelle originale.

La pluralité des rôles spatiaux

Toutefois, la pluralité des formes d'énonciation des identités spatiales n'aurait qu'un intérêt limité si elle n'ouvrait pas sur une autre modalité d'expression de la variation intra-individuelle : la pluralité des rôles spatiaux. Bien qu'ayant tendance à mettre en exergue dans leurs récits une figure unique et principale, l'auscultation minutieuse de leurs propos montre beaucoup plus de diversité. Selon le temps, l'espace et l'activité où ils sont engagés, ils peuvent apparaître sous des jours très différents : tantôt casaniers, tantôt très mobiles ; tantôt attachés à leur quartier ou à leur commune, tantôt métropolitains ; tantôt enracinés, tantôt sans attache ; tantôt citadins, tantôt de la « campagne » ou « périurbain », etc. Développons quelques exemples de variation de rôles spatiaux à l'échelle intra-individuelle.

Valérie habite Monts. Originaire de cette commune, elle y vit depuis environ trente-huit ans. Elle revendique une territorialité centrée sur cet espace et les communes voisines (Chambray-lès-Tours, Joué-lès-Tours, Artannes-sur-Indre, Montbazon, Pont-de-Ruan) où se déroulent la quasi totalité de ses activités. En dehors de son travail, pour lequel elle n'a pas vraiment le choix, le cœur de l'agglomération tourangelle constitue un espace répulsif : d'une part, parce qu'il est difficile de s'y garer, ensuite, parce qu'elle *«n'est pas très ville* ». D'après ses déclarations, aux flâneries de centre-ville, elle préfère les espaces bucoliques où elle se promène à vélo. Bien que vigoureusement attachée à son espace local et périurbain, trois contre-exemples montrent qu'elle sait se saisir occasionnellement des ressources de l'aire urbaine. D'une part, pour des raisons de santé, elle fréquente de manière régulière un ostéopathe à Tours centre et à Rochecorbon ; d'autre part, elle amène de temps en temps son fils dans un magasin de sport bien précis à Tours Nord ; enfin elle accompagne tous les samedis ses deux enfants à des tournois de basket qui peuvent avoir lieu dans toute l'agglomération. Locale de cœur et de fait, Valérie peut donc déployer, quand elle le souhaite, et pour certaines activités, une compétence métropolitaine. L'activation de cette compétence présuppose l'apprentissage et l'intériorisation d'une culture métropolitaine, présente à l'état de veille et déployée sous certaines conditions, quand prévaut la logique de l'intérêt. Elle implique donc, par delà la constitution d'un ancrage local, des moments de socialisation parallèles, profondément différents car tournés vers l'agglomération. Nous reviendrons ultérieurement sur cette question de la diversification des apprentissages.

Laurence est une figure sensiblement plus ambivalente. Comme nous l'avons évoqué, elle construit son identité narrative autour d'une grande mobilité revendiquée à toutes les échelles spatiales et temporelles, disposition récurrente et centrale qui traduit au plan spatial le désir de se placer dans un rôle de jeune femme dynamique animée par une boulimie existentielle. Omniprésent, ce rôle est toutefois concurrencé par une figure diamétralement opposée où elle apparaît comme une jeune femme investissant

puissamment sa maison. Chez Laurence, la maison n'a pas une fonction platement résidentielle. Elle cristallise une part très importante de son identité. L'importance du lieu apparaît dans l'itinéraire résidentiel - « *Quand on est arrivé là, on a eu un peu un coup de cœur. Celte petite maison, je savais qu 'il y avait plein de choses à faire. Il y avait des moyens défaire quelque chose de sympa»* - mais également dans l'investissement de cet espace, dans le goût du bricolage, de l'aménagement et de la décoration domestique, particulièrement développés. Ce goût est manifeste dans l'entretien : « *[Est-ce que tu apprécies le fait de rester chez toi, de faire des travaux dans ta maison ?] Carrémement, carrément. Quelque part, c'est ce que je recherchais aussi. Sans le savoir parce que... Mais c 'est ce que je recherchais. Bah oui, moi je passerais des journées à bouiner chez moi, à bricoler. Y'a plein de choses que j'ai fait toute seule. Parce que j'aime ça.* ». Si Laurence ne présente jamais sa grande mobilité et son fort investissement domestique comme deux dispositions contradictoires, l'analyse précise de l'entretien montre qu'il y a néanmoins une tension entre le désir d'être ailleurs et le désir d'être là, tension dont il faudra rendre compte et expliciter.

Dans d'autres exemples, la contradiction entre plusieurs modèles d'action - entre plusieurs rôles spatiaux - apparaît plus nettement encore. Nous venons d'évoquer la manière dont Annick construit son identité narrative en nous livrant l'image d'une femme délibérément recluse qui n'aime pas sortir, n'aime pas la foule, n'aime pas la ville, n'aime pas inviter et ni être invitée et qui ressasse continuellement le fantasme d'une tranquillité absolue qui entoure son île pavillonnaire. Comme point d'honneur et de distinction, elle invoque la force de l'habitude : *« Et c 'est pour vous dire qu 'il y en a s'ils sortent pas, ils sont malades, moi ça me rendrait malade si on me faisait sortir. S'ils ont pas de vacances, ils sont malades aussi. Moi, j'ai été pendant cinq ans contractuelle à remplacer les vacances, ça ne m'a pas dérangé. J'ai jamais été habituée de partir en vacances. Nous, avant, de mon temps, les vacances c'était aller garder les vaches (...) pour gagner ma nourriture* ». Pourtant, d'autres propos tenus par Annick remettent en cause le caractère apparemment inébranlable de ce rôle. Depuis quatre ans, Annick part une semaine par an en voyage à l'étranger. Profitant la première année d'un voyage offert en résidence hôtelière en Tunisie, elle réalise l'année suivante une croisière en Méditerranée et part chaque année depuis. Alors qu'elle n'osait pas partir seule, elle déclare avoir rencontré *« des gens très sympas* » et a noué des liens avec une « *parisienne* » ainsi qu'avec un couple résidant en Bretagne qu'elle a depuis plusieurs fois visité. Racontant ses vacances avec passion, nous sortant photos et brochures, elle masque mal le plaisir qu'elle a pris à voyager. Au deuxième entretien, elle revient d'une semaine à Ibiza où elle est partie avec la « *parisienne* », a fait beaucoup d'excursions et bronzé. Très naïvement, elle reconnaît s'être progressivement acculturée : *«J'avais pas l'habitude de partir en vacances mais ça m'a plu. La Tunisie déjà c 'était bien. Et puis la Grèce là, c 'était encore le mieux et puis après, je me suis dit pourquoi pas* ». Revendiquant son enracinement domestique et, sous forme de nécessité faite vertu, son faible désir de vacances, elle paraît dans d'autres propos ne plus pouvoir s'en passer. Il semblerait que s'impose à elle, avec force, le poids de la norme dominante.

La variété des modèles d'action territoriale prend un tour un peu différent lorsqu'elle procède de la contradiction entre plusieurs rôles sociaux. Pascal est cardiologue en ville. La semaine, quand il travaille, Pascal se déplace beaucoup. Passant en moyenne lh 55 dans les transports et parcourant 75 km, il sillonne l'agglomération en tous sens. Ses nombreuses vacations à l'hôpital ou en clinique, quelques visites à domicile, mais surtout l'éloignemcnt de son cabinet par rapport à son lieu de résidence expliquent cette grande

mobilité. A contrario, son temps hors-travail, principalement investi au plan familial, se caractérise par une mobilité assez faible et par un relatif enracinement domestique. Mis à part deux soirs où il ressort sur sa commune, il passe la majorité de ses soirées (environ 5 heures de temps éveillé) et de ses jours de congés (environ onze heures) à domicile, lieu par excellence de la vie familiale. De la même manière, résidant en périphérie, Marie-Claude est casanière dans son rôle de femme et de mère : entourant son domicile d'une symbolique familiale, elle sait être très présente le soir et le week-end, aux moments forts de la vie de famille. Toutefois, à d'autres moments, elle est moins casanière et se déplace beaucoup pour ses nombreux loisirs personnels, dans toute l'agglomération.

Deux conclusions ressortent de ces quatre exemples. Premièrement, même dans le cas d'une identité narrative simple et tranchée où l'individu s'incarne obstinément dans un rôle spatial unique, l'analyse fine des entretiens fait surgir des rôles spatiaux secondaires, complémentaires ou contradictoires, ce qui prouve que le rapport des individus à l'espace n'est jamais univoque, mais souvent protéiforme et parfois ambivalent. En second lieu, la pluralité des rôles observés dans les exemples ci-dessus laisse peu de chance à une conception de l'acteur « girouette » où celui-ci peut jouer — et se jouer — de la diversité des rôles. Plus profondément, ces derniers procèdent de dispositions intériorisées dont l'origine et les conditions d'activation ou de désactivation en fonction des contextes sont à étudier. Avant de se consacrer à cette tâche, étudions d'autres formes.

La pluralité des registres de description et de légitimation de l'action

Au chapitre précédent, nous avons montré que dans beaucoup d'entretiens, la manière dont les enquêtes décrivent leurs espaces de vie et justifient leurs pratiques spatiales se singularise, ces « registres » de description ou de justification contribuant à l'élaboration d'une problématique de soi et constituant une voie d'accès à la personnalité. Si chaque entretien examiné a permis de dégager un style dominant, un réexamen permet de montrer que chacun d'entre eux n'est pas « pur » et comporte bien des registres secondaires. Rappelons nous, par exemple, qu'Anita s'est distinguée par une perception « psychologisée » voire « ésotérique » des lieux, ce style étant extrêmement récurrent dans son entretien. Or, à une échelle plus fine, de nombreux autres styles apparaissent. Le tableau ci-dessous en fournit quelques exemples.

Figure 4 : La pluralité des genres descriptifs : l'exemple d'Anita

Registres	Exemples
Rationaliste	« Pour les courses, je vais au Leclerc à Joué-lès-Tours, parce que j'ai fait Super U, des supermarchés du coin, j'ai testé, j'ai vu les prix, j'ai vu la marchandise... »
Hédoniste	« J'adore ça les fêtes de village : j'ai la brocante, la fête de village. On mange là-bas. On danse le soir. C'est vachement rigolo. On rencontre des gens. On discute. J'adore. »
Esthétique	« L'autre jour on voulait voir le lever du soleil sur l'Indre. On arrive à une courbure. Il y a des arbres. Il y a le soleil qui se lève. C'est magnifique. On prend un thermos de café. Moi, je m'assois. Je fais clic-clac (l'appareil-photo) et c'est le bonheur »
Utilitaire	« Dans la zone commerciale de Chambray, je vais y aller parce que je vais avoir besoin. En ce moment, on est toujours rendu chez Casto, chez Leroy parce qu'on a besoin : pour louer une motobineuse, pour acheter un tuyau d'arrosage. »
Intimiste	« J'ai mon bureau. J'ai ma pièce à moi. C'est à moi. C'est là où je vais lire, je vais peindre ou je vais écouter de la musique parce que j'ai ma vieille chaîne qu'est là-bas et mes trente trois tours. C'est ma pièce. »

Convivial	« On aime bien aller dans des vieux pubs anglais. Mon mari joue de la guitare donc… On rencontre des gens. C'est partager des instants. C'est discuter. C'est découvrir des choses qu'on ne connaît pas » .
Gastronomique	«On va une semaine dans le Périgord tous les ans. On aime bien. Avec notre ami Antoine, on va passer des heures à faire la cuisine. Déjà, il a un vieux four à pain. On fait des expériences de pain. On fait la cuisine. Il a des chèvres donc on fait du fromage (…) On revient on a pris trois kilos »
Hygiéniste	« Quatre jours de Thalasso, c'est génial. On se repose, on se fait coucouner, on se fait masser, on passe l'après-midi dans un truc immense. C'est très aéré. On discute. On papote entre filles. On prend des bains à bulles ».

L'exemple d'Anita illustre très bien que par delà le genre descriptif dominant qui marque son entretien, il existe une grande variété dans la manière de décrire et de légitimer ses espaces vécus. On retrouve bien entendu cette variété chez tous les enquêtes, y compris chez ceux, comme Bernard, Michel ou Christian, qui privilégient un style dominant. Cette pluralité des styles descriptifs ou évaluatifs est renforcée par le fait que chaque pratique spatiale ne mobilise pas qu'un seul et même style : dans les exemples ci-dessus, la fréquentation du centre de thalassothérapie cristallise un vocabulaire relatif au souci de soi mais aussi au registre convivial ; le lever de soleil sur l'Indre met en œuvre un registre esthétique, gastronomique et hédoniste. En outre, la grande variété avec laquelle sont mobilisés ces registres pourraient nous faire penser qu'ils constituent des répertoires collectivement partagés, plutôt attachés à des types de situation qu'à des personnes. Il faut reconnaître qu'une interprétation rapide peut mener à ce genre de conclusion : parler de ses pratiques commerciales fait la plupart du temps émerger un registre utilitaire ; parler de ses lieux domestiques, un registre intimiste ; évoquer ses lieux de sociabilité, un registre convivial, etc. Ne sommes-nous pas portés à croire encore une fois à une certaine universalité de ces registres et à une certaine universalité de leurs contextes d'activation ?

Trois éléments majeurs viennent contredire cette appréciation rapide. En premier lieu, les registres descriptifs ne sont absolument pas universels mais obéissent à certaines conditions sociales, culturelles et psychologiques d'incorporation et de possibilité. Par exemple, on ne retrouve chez Anita ni le registre « territorial » de Michel - que l'on a défini comme une capacité à faire systématiquement de ses pratiques individuelles des problèmes spatiaux généraux - ni le style « naturaliste » de Christian - défini comme une propension à décrire ses lieux de vie sur le mode de l'exploration et de la curiosité intellectuelle -. Cette absence s'explique par la grande singularité de ces deux registres, l'un présupposant une « conscience collective » et une grande réflexivité territoriale, l'autre présupposant une « conscience érudite » qui ne s'acquiert que dans certaines conditions de socialisation. A l'inverse, le registre psycho-ésotérique présent chez Anita n'apparaît pas ou peu dans les autres entretiens, sans doute parce qu'il renvoie à l'acquisition d'une sensibilité très spécifique, qui n'intervient que dans un contexte psycho-sociologique précis, nouvelle preuve du caractère socialement constitué et situé de ces registres. En second lieu, quand bien même les registres seraient universellement partagés, l'activation de tel ou tel registre dans telle ou telle situation, n'est pas toujours systématique et ne répond à aucune nécessité de la situation. Si certaines situations sociales - comme la fréquentation des marchés - mobilisent des registres descriptifs collectivement partagés, d'autres situations laissent libre court à une infinie variation. C'est entre autre le cas pour la justification du lieu de résidence : certains mettent en avant un registre psychologique *(«Je m'y suis tout de suite senti bien»),* d'autres un registre utilitaire *(« C'était pas loin de mon travail* »), d'autres une registre esthétique (« *On avait une vue imprenable sur la vallée du Cher* ») ou naturaliste (« *Le jardin présentait une réelle richesse floristique* »). Dans ce cas, l'activation d'un registre descriptif précis dans un type

de contexte particulier est à la fois la marque d'une compétence individuelle et source d'individualisation. Un troisième argument confirme que ces registres descriptifs s'attachent fortement aux personnes. Dans un entretien, la plus ou moins grande récurrence de chaque registre descriptif ainsi que l'articulation et la combinaison entre plusieurs d'entre eux servent de point d'appui certes pré-conscient mais bien réel au travail d'individualisation de la personne. Par delà le style dominant, apparaissent un certain nombre de styles secondaires, le tout formant pour chacun une équation originale. Pour ces trois raisons, les registres descriptifs mis en œuvre par les individus, même s'ils ont toujours une certaine part de collectivité, sont inévitablement liés à des situations et à des personnes.

La pluralité des formes d'évaluation et de qualification d'un espace en fonction du contexte

L'étude de la pluralité des rôles spatiaux met l'accent sur les différentes manières dont un individu définit son rapport à l'espace. Une autre forme de variation intra-individuelle, moins substantielle et moins auto-référencée concerne la pluralité d'évaluation et de qualification d'un même espace en fonction du contexte de la situation. Une intention un peu fixiste et généralisatrice porte bien souvent le chercheur à faire de l'évaluation et de la qualification d'un lieu un invariant structural constitutif de la personne. Les entretiens, même s'ils ne constituent pas le matériau idéal - puisqu'ils contiennent implicitement une exigence d'homogénéisation - permettent néanmoins de mettre en exergue, à l'occasion, le caractère situé et contextuel de l'acte de qualification d'un lieu, et donc par inférence des schèmes d'évaluation et de jugement. Cette pluralité intra-individuelle des formes de territorialisation se manifeste dans quatre grands types de contextes.

En premier lieu, elle peut s'exprimer à l'occasion de temporalités différentes. L'exemple de Bernard illustre bien cette modalité. Dans le récit de son itinéraire résidentiel, Bernard explique son départ de Paris - où il a résidé durant son enfance - par l'exaspération que lui inspire « *la vie parisienne » : «Je n'aimais pas vivre à Paris. (...) Parce que j'ai besoin d'air. Et puis je pense que j'ai été influencé par Papa qui n'aimait pas la vie à Paris* ». Reçu à l'internat à Paris et en Province, il quitte la capitale, attiré par l'hospitalité et les douceurs provinciales qu'il a expérimentées à l'occasion de nombreuses vacances. Plus de vingt ans après, il ne regrette pas ce choix. Comme beaucoup de médecins d'origine parisienne, il apprécie la qualité du cadre de vie provincial, moins étouffant, moins dévorant, aux temporalités plus lentes et aux spatialités beaucoup plus maîtrisables. Néanmoins, le rejet de la vie à Paris n'empêche pas Bernard d'y retourner fréquemment, d'une part pour la richesse de l'offre culturelle, d'autre part pour des visites familiales. Ces deux pratiques, souvent croisées, sont l'occasion d'une évaluation beaucoup plus positive de la capitale. En premier lieu, la ville est appréciée pour l'intensité et la diversité des activités culturelles (concerts, théâtres, arts vivants...). Ce schème, pour l'instant partiellement inhibé, ne tardera pas à être libéré quand les enfants seront plus grands : « *Le plaisir de monter ci Paris, ça reviendra sûrement parce qu 'on aime bien Paris sur le plan culturel, si l'on est plus libre par rapport au matériel, aux enfants... ».* Ensuite, certains quartiers de la ville, notamment le Quartier Latin, font l'objet d'une description - et d'une identification - à la fois sensible et enthousiaste où se mélangent subtilement la mémoire affective attachée au quartier d'enfance et son goût récurrent pour une urbanité « centrale » caractéristique des quartiers anciens : « *Ma chambre donnait sur les jardins de l'école normale. Je voyais le Panthéon , éclairé, de ma chambre : c 'est sympa ! C'est joli ce quartier, j'aime bien. Moi, j'aime bien, j'aime beaucoup la montagne*

St Geneviève, redescendre ensuite et rattraper la Seine, c'est super. D'ailleurs, dans Paris, on est marqué par endroit, je préfère de beaucoup la Rive Gauche à la Rive Droite. C'est sans comparaison. La Rive Droite, c 'est froid. La Rive Gauche, c 'est la vie. Je me sens bien de ce côté là, c'est mon Paris ». L'activation de cette forme d'identification spatiale dans le contexte précis et ponctuel des visites familiales n'empêche pas une évaluation globalement péjorative de Paris ce qui prouve que peuvent coexister et être activés selon des temporalités vécues différentes - celle d'une visite occasionnelle et celle du quotidien - des « représentations » particulièrement discordantes d'un même lieu.

Si l'évaluation et la qualification d'un espace peuvent varier à l'échelle intra-individuelle selon les moments, elles peuvent également changer en fonction du contexte d'usage, et plus largement d'activité. Eliane a 50 ans et vit dans un lotissement à Montlouis-sur-Loire. Sauf pour le travail, elle ne fréquente presque jamais le centre de Tours et justifie le caractère répulsif de cet espace par les difficultés qu'elle éprouve à s'y garer ainsi que par son horreur de la foule : « *Moi je vais très rarement à Tours parce que pour se garer, c 'est quelque chose. Moi, j'aime pas trop. Plus ça va moins j'aime la foule* ». Plus globalement, l'agoraphobie constitue dans son discours une disposition récurrente qui vient justifier une très faible consommation d'espaces publics et expliquer un surinvestissement de l'espace domestique, comme l'exprime l'importance du temps passé à la maison. Toutefois, dans un tout autre contexte d'activité - celui du militantisme syndical - Eliane sait apprécier l'espace public, la foule et l'urbanité. Dans l'année précédent l'entretien, elle s'est rendu trois fois en centre-ville pour participer à des manifestations : une fois pour une manifestation propre à l'hôpital (35 heures), une autre pour une « intersyndicale », une dernière pour le premier mai. Oppressive ailleurs, la foule devient dans la « *manif* '» une source d'exaltation. Totalement ignorés dans le reste de sa vie quotidienne, les espaces centraux - place Jean-Jaurès, rue Nationale - prennent une forte charge symbolique. La conquête piétonnière des voies automobiles à proximité des lieux de pouvoir constitue un acte fort de territorialisation qui ne concourt pas peu à l'excitation. Ce renversement dans la qualification d'un lieu en fonction du contexte d'usage, s'il n'est pas fréquent, n'est pas rare. On le retrouve par exemple dans la manière dont Anita décrit son jardin. Associé à des valeurs laudatives lorsqu'elle évoque les repas pris en terrasse, les séances de bronzage ou encore les soirées barbecue, celui-ci fait l'objet d'une évaluation beaucoup plus péjorative lorsqu'il s'agit de s'occuper de la haie, des arbres et du gazon, activités qu'elle délègue volontiers à son mari. Ainsi, la diversité des usages de certains de nos espaces de vie détermine une pluralité des modes de qualification et de territorialisation.

Une troisième modalité de variation contextuelle est également fréquente : elle se manifeste quand la qualification du lieu - et sa variation - est déterminée par son changement d'état. Michel est très citadin. C'est un inconditionnel des flâneries commerciales qu'il réalise en centre-ville. Le privilège accordé à cet espace est lié à son accessibilité et à certains commerces - livres, audio, vidéo - mais surtout à son atmosphère vivante propice à une déambulation « désintéressée » disponible aux rencontres et aux événements : «*J'aime bien me promener rue Nationale parce que c'est la ville. Moi, je suis quelqu 'un de la ville. Il y a une atmosphère. C'est une autre vie que dans une galerie de grande surface. C'est quand même différent. (...) Les grandes surfaces on y va parce qu'il faut y aller : c'est chiant. (...) Alors qu'en ville, c'est plus pour musarder, chiner, regarder, se tenir au courant* ». Ce goût du centre-ville, très explicite ici, n'est pourtant pas permanent. D'une part, Michel n'est qu'un flâneur diurne. Dans son discours, la ville nocturne n'est jamais évoquée et n'existe pas : l'absence de pratiques de nuit et de

référence à la politique d'éclairage alors qu'il est par ailleurs très prolixe sur le paysagement du centre-ville en fournit la preuve. En second lieu, le centre-ville, évoqué cette fois-ci dans une temporalité bien spécifique - celle du samedi après-midi - fait l'objet d'une évaluation péjorative. La foule, même s'il elle ne lui fait pas peur, remet en cause l'atmosphère propice à la flânerie et le plaisir qu'elle procure : *«Je vais jamais en centre-ville le samedi parce que faudrait être fou. (...) Moi la foule, ça ne me fout pas les boules du tout. Mais maintenant, j'aime bien être peinard. Même s'il y a un peu de monde à la Fnac parce qu 'il y a toujours du monde, je veux être tranquille, pas bousculé, avoir le temps de regarder* ». Si cet exemple illustre bien la manière dont le changement d'état d'un lieu peut modifier du tout au tout sa « perception », de nombreux autres exemples conviendraient : Carole et sa fille fréquentent assidûment le parc, entouré de valeurs hygiénistes et ludiques, sauf quand il fait froid et qu'il pleut. Vivant en périphérie, Anita aime la ville le soir quant elle sort au restaurant, au bar ou en boîte de nuit, mais la ville l'oppresse en journée.

Enfin, la variation de l'évaluation et de la qualification d'un espace peut dépendre du contexte relationnel. On peut imaginer qu'un lieu ait un sens précis dans un certain contexte relationnel - par exemple lorsqu'il est investit par un seul individu - et que son sens disparaisse ou change dans un autre contexte - par exemple quand il est investi par le couple ou la famille -. De la sorte, Marie-Claude pratique la randonnée une à deux fois par semaine sur sa commune de résidence (Azay-sur-Cher). Ayant pour fondements indissociables le bonheur de la marche, le paysage agreste et le plaisir de bavarder, cette activité a toujours lieu à deux, en compagnie d'une voisine. Bien qu'accordant à la fonction hygiéniste et écologique une place très importante, lorsqu'elle est seule, le sens de cette promenade bucolique disparaît. Valérie décrit le même phénomène. Lorsque vient l'hiver et qu'elle ne peut plus faire du vélo, elle aime marcher. Avec sa fille ou une amie, elle se promène très régulièrement sur les sentiers de la commune. Toutefois, quand elle est seule, les itinéraires qu'elle emprunte d'habitude lui font peur et il ne lui viendrait pas à l'idée de s'y aventurer. A l'inverse, on peut imaginer des lieux individuels, fortement signifiants pour l'individu, signification qu'une fréquentation collective pourrait invalider ou transformer. Dans le premier cas, on pourrait évoquer les consommateurs solitaires de pleine nature qui, dans une activité quelconque (jardin, chasse, pêche, footing, marche...) ne souhaitent pas être dérangés. Tout accompagnement sur leur lieu ou leur itinéraire, casserait le principe même de leur rapport au lieu. Pour illustrer le second cas, on peut penser à l'espace de la voiture. Souvent décrit comme un espace de repos, de ressourcement intérieur et de retour sur soi lorsque les individus y sont seuls, il est plutôt décrit comme un espace d'échange, de discussion et de convivialité quand il est partagé. Ainsi, en fonction du contexte relationnel, nous observons de sensibles variations dans l'évaluation et la qualification d'un même lieu.

Les quatre exemples précédemment décrits sont concordants : les modalités de qualification et d'évaluation d'un espace peuvent varier dans le discours de la même personne selon le contexte dans lequel il est évoqué. La diversité des contextes attachés aux personnes - qui dépendent de l'espace, du temps ou de l'activité dans lesquels ils sont engagés - mais aussi des contextes attachés au lieu - dont l'état subit de nombreux facteurs de variation - fait qu'une approche fixiste des processus de territoiïalisation risque parfois d'être grossière et parfois erronée.

Au final, ces quatre grandes formes de pluralité appréhendées du point de vue des personnes, sans prétendre être exhaustives, suffisent à mettre en exergue le caractère

protéiforme du rapport de l'individu à l'espace et discréditent une approche moniste et univoque de l'habiter. Avant d'en préciser toutes les conséquences, envisageons une dernière figure, particulièrement remarquable, de pluralité.

Un figure singulière de la pluralité : la dissonance de schèmes

Les formes de pluralité évoquées jusqu'ici ont pu mettre en scène des schèmes complémentaires ou contradictoires mais toujours appliqués à des contextes d'action différents. La contradiction entre plusieurs modèles d'action spatiale devient problématique quand elle s'applique à un contexte unique et lorsque ces modèles deviennent clairement concurrents : c'est ce qu'il convient d'appeler la dissonance de schèmes. Cette dissonance apparaît lorsque coexiste, à l'endroit d'une pratique, un conflit psychique entre deux modèles intériorisés d'action. L'un, plus ancien et profondément incorporé, continue de la légitimer tandis que l'autre, plus fraîchement et moins profondément intériorisé, conteste son bien-fondé et propose une alternative à l'action. De la sorte, elle présuppose l'exposition de l'individu à deux matrices de socialisation contradictoires. Deux exemples vont nous permettre de préciser cette idée.

Michel est très citadin. Une des modalités de ce goût invétéré pour la ville tient dans l'usage quasi-exclusif et revendiqué des modes de déplacement pédestres : bus, marche à pied, vélo. Bien que nécessité par des problèmes de vue qui lui interdisent la conduite automobile, l'usage de ces modes de transport est pleinement valorisé pour leur fonctionnalité et leur respect de l'environnement urbain. Permettant de se démarquer vigoureusement du style de vie périurbain - et de l'individualisme qu'il incarne -, Michel fait de l'usage de ces modes un principe distinctif, au cœur de son identité spatiale et de sa citadinité, ce qu'il ne se cache pas d'avoir transmis à ses enfants : il est fier de nous dire que ceux-ci se déplacent également beaucoup à vélo ou à pied. Pourtant, simultanément, en dépit de ses déclarations et de ses pétitions de principes, Michel ne semble pas véritablement pouvoir échapper à l'automobile. Plusieurs éléments apparus dans l'entretien témoignent du travail insidieux de cette norme dominante. D'une part, si trois fois sur quatre, Michel va au travail à vélo, il sait profiter d'une voiture quand son amie - qui vit dans le même immeuble et travaille au même endroit mais pas toujours selon les mêmes horaires - peut l'emmener. Il profite également de sa voiture pour faire ses courses hebdomadaires à Leclerc et de celles de ses filles, plus occasionnellement, pour fréquenter les grandes zones commerciales. Dans ces trois cas, l'argument écologique disparaît très rapidement derrière une logique visiblement « utilitaire » et « fonctionnaliste ». C'est toutefois lors du deuxième entretien que l'intériorisation et l'activation de la norme automobile transparaissent. Au détour d'une conversation, Michel nous raconte qu'il a vivement incité son amie à passer le permis de conduire qu'elle a eu avec succès alors qu'elle conduisait jusqu'à là une voiture sans permis. Alors qu'il dénigrait la voiture, il en souligne désormais l'intérêt : depuis qu'elle a le permis et qu'ils ont acquis une voiture, ils sont beaucoup plus mobiles et ont fait plusieurs sorties dominicales : « *Avant on avait une petite voituretle mais maintenant mon amie a passé le permis donc on a une voilure. Hier on est allé à l'étang de Rillé, là-bas. L'autre jour on est allé dans la Brenne. C'était plaisant.(...) Ca c'est l'avantage de la voiture... C'est vrai qu'avant elle avait une voituretle, elle avait les boules de passer son permis. Et là quand même, j'ai réussi à la pousser* ». Ainsi, présenté d'abord comme un instrument impérialiste, anti-urbain et associé négativement à l'individualisme contemporain, l'automobile est présentée ailleurs comme un instrument pratique, source de liberté et d'épanouissement. Ce renversement exprime un rapport ambivalent aux modes de déplacement ainsi qu'une vive tension - et

un tiraillement - entre deux modèles d'action contradictoires : d'une côté, la pérennité d'une disposition individuelle sur lequel il fonde une grande part de son identité citadine ; de l'autre la pression d'une norme collective, toute aussi intériorisée, qui l'invite plus ou moins consciemment à l'usage de l'automobile. Difficilement caractérisable, cette pression s'exprime néanmoins de deux manières. Elle transparaît d'abord dans l'énergie importante qu'il déploie dans un premier temps pour décrire cette norme dominante et pour s'en distinguer fortement : « *Parce que y en a qui me disent : « T'as pas de voiture ??? ». Je leur dis, comme disais mon père, une voiture, c 'est un bout de ferraille avec quatre boudins. (...). Moi je ne vois pas ce qu'on peut investir par rapport à ça* ». Ensuite, elle se manifeste dans l'impossibilité de se départir, au moins pour les activités où l'automobile présente un sérieux avantage, des valeurs de commodité, d'autonomie et de liberté qui y sont collectivement associées. Dans le cas de Michel, la vigueur de cette norme ne parvient pas à destituer complètement son attachement aux déplacements pédestres. Toutefois, la dissonance de schèmes qu'elle induit n'en contribue pas moins à réformer progressivement une partie de ses pratiques, l'usage de l'automobile étant de plus en plus prégnant.

Parfois, la dissonance de schèmes apparaît plus nettement dans le champ de la conscience de l'individu - ce qui n'était pas le cas chez Michel -. Ceci est manifeste dans plusieurs itinéraires résidentiels. Jean-Christophe habite depuis cinq ans à Lussault-sur-Loire, à 25 km à l'Est de Tours. Comme pour beaucoup d'hospitaliers venus de Paris, son arrivée en Province est l'occasion de rechercher une amélioration sensible du cadre de vie et se caractérise par une installation périurbaine. Pour justifier le choix de son lieu de résidence, Jean-Christophe insiste sur le fait qu'il cherchait une maison spacieuse contrastant avec la promiscuité dont il a souffert à Paris. Il souligne également, en évoquant l'étouffement de la vie urbaine, la recherche d'une accessibilité quotidienne à la pleine nature. Au départ, la distance au centre et la mobilité qui en découle, comparées systématiquement aux temps de transports parisiens sont tenues pour ridicules et minimisées. Toutefois, un peu plus loin dans l'entretien, un deuxième modèle d'action territoriale apparaît. D'une part, Jean-Christophe évoque les pesanteurs d'un usage important de la voiture. Entre son domicile et ses deux lieux de travail (hôpital Bretonneau et hôpital Trousseau), il passe entre une heure et une heure et demie par jour dans sa voiture et effectue entre 50 et 75 km. Aux pesanteurs de la voiture, il oppose sa nostalgie des modes de déplacement pédestres. D'ailleurs, au premier entretien, il nous fait part de son projet d'acheter un vélo, pour se déplacer en ville. C'est chose faite au second entretien où, tout en relativisant la fréquence de ces déplacements, il en exprime toute la portée symbolique. Ensuite, Jean-Christophe explique que s'il n'était pas trop dérangé au départ par la distance au centre, celle-ci constitue désormais un frein et une limite parfois pénible à la fréquentation nocturne de certains lieux culturels comme le théâtre et le cinéma. Habitué sur Paris à une forte consommation culturelle, la difficulté à « ressortir » une fois rentré chez-soi le frustre. Enfin, si l'environnement forestier et campagnard continue à être une source principale d'intérêt, l'entretien du jardin et l'inévitable bricolage domestique, dans lesquels il a le sentiment de perdre du temps et de l'argent, constitue une source de lassitude et parfois d'agacement. Globalement, ce renversement opéré au cours de l'entretien met en exergue une tension vive entre deux modèles antagonistes d'habiter, eux-mêmes symptomatiques de désirs schizophrènes : d'un côté, la séduction néo-rurale du modèle périurbain fondé sur la logique de l'écart et le goût de la pleine nature ; de l'autre, le réveil d'une disposition hyper-centrale fondée sur le goût de la mobilité pédestre et sur l'optimisation des ressources culturelles, conviviales et festives qu'offre le centre-ville. Sans étudier pour l'instant les conditions d'émergence de cette dissonance de schème qui

renvoie à une socialisation contradictoire, notons que celle-ci pourrait, à terme, réformer les pratiques, Jean-Christophe n'excluant aucunement un déménagement vers le centre.

Les deux exemples précédents montrent qu'il existe une forme de pluralité intra-individuelle beaucoup plus conflictuelle et source de vives tensions intérieures, où s'affrontent plusieurs modèles intériorisés d'action. Celle-ci, quoique marginale, prend de l'importance à mesure que nos désirs et que nos logiques d'actions dans l'espace sont de plus en plus schizophrènes. Elle a pour principale conséquence d'introduire dans la pratique spatiale une certaine turbulence - principalement due à la juxtaposition d'actes aux logiques contradictoires - mais aussi la production d'accommodements nouveaux, comme l'usage partiel par Jean-Christophe du vélo, ce qui est atypique pour un périurbain. De la même manière que les autres formes de pluralité, elle pose en profondeur le problème de l'origine des schèmes, des conditions de leur activation ou de leur désactivation, de leurs dynamiques et de la réformation des pratiques associées.

Conclusion

Les différentes formes de pluralités concernant la relation de l'individu à l'espace étudiées précédemment n'ont pas la prétention d'être exhaustives et pourront, à l'occasion, être complétées. Néanmoins, elles suffisent à discréditer les approches traditionnellement continuistes et homogénéisantes des territorialités individuelles qui caractérisent les géographies du vécu. Elles rappellent également que la perception de l'unité ou de la pluralité procède d'une méthodologie et d'une intention interprétative. Au final, quel sens et quelle signification donner à cette pluralité ? De quoi procède-t-elle ? En reprenant les analyses précédentes, nous pouvons en distinguer trois sources. En premier lieu, elle procède de la pluralité des modes d'énonciation de l'identité spatiale et s'exprime par l'usage simultané de plusieurs manières archétypiques de définition du rapport aux lieux : en se situant dans un rapport à la distance, en s'identifiant à un lieu, un territoire ou un réseau, en s'identifiant à une espèce d'espace, en se plaçant dans un rôle social à forte implication territoriale. Cette première forme de pluralité n'est donc pas contextuelle mais consubstantielle à la diversité des manières de décrire son identité spatiale. A l'inverse, la seconde forme de pluralité dépend de l'infinie variété des contextes temporels, d'activité, spatiaux ou relationnels et des logiques relatives à ces contextes. En fonction de chaque contexte, le ou les rôles spatiaux varient tout comme les registres descriptifs ainsi que les formes de qualification et d'évaluation des lieux. La multiplicité et l'hétérogénéité des contextes, probablement liée à la complexité croissante de la société - et donc à la complexité des situations et des expériences sociales - ont pour conséquence directe une augmentation et une diversification à l'échelle intra-individuelle des formes d'expérimentation spatiales. La troisième forme de pluralité est liée à la tension et la concurrence entre plusieurs modèles d'action liés eux-mêmes à une socialisation contradictoire. Avec la diversification des expériences spatiales et des apprentissages, s'offre une diversification des possibles stylistiques et s'ouvrent des alternatives entre systèmes de valeurs et modèles de conduite alternatifs et dissonants. Cette pluralité, porteuse de conflits de schèmes, crée de l'instabilité, du changement, de la réversibilité au cœur de la pratique spatiale. Au final, ces trois sources de pluralité témoignent d'une complexité croissante de l'expérience spatiale qui est à la fois une conséquence de la complexification croissante des dimensions non spatiales de la société - pluralité des temporalités, des formes de sociabilités, des usages, des rapports aux objets - et d'une complexification croissante des structures spatiales, du volume et des formes de spatialilés.

Ce modèle d'interprétation de la pluralité des expériences spatiales, conduit à s'interroger plus profondément sur l'origine et l'incorporation des schemes, sur leurs contextes d'activation ou de désactivation, sur leurs dynamiques propres ainsi que sur leurs déclins. Dans une perspective psycho-socio-géographique, nous devons donc interroger la « vie » des schemes et des dispositions.

Chapitre 5

Genèses et dynamiques des schemes spatiaux

Introduction

La réflexion menée sur le statut de l'identité narrative ainsi que sur les stratégies d'interprétation de l'unité ou de la pluralité des logiques d'action contribue à l'élaboration d'une théorie de la pratique qu'il faut désormais préciser. Cette théorie a pour objectif d'améliorer la compréhension des pratiques spatiales, notamment dans une perspective génétique attentive aux conditions sociales de possibilité. Située dans le sillage du programme de sociologie psychologique présenté par B. Lahire , elle vise à donner une postérité critique à l'approche dispositionnaliste de P. Bourdieu. Fidèle à ses propositions lorsqu'elles mettent au centre de l'intelligibilité des pratiques et des comportements sociaux les expériences de socialisation et le passé incorporé des acteurs ainsi que le principe de non-conscience - principe qui postule que les acteurs sont pas ou peu conscients des raisons profondes qui font qu'ils agissent comme ils le font -, elle s'en distingue radicalement par le refus d'établir une commutation mécanique, simpliste et inexplorée entre « l'intériorisation de l'extériorité » à travers laquelle l'individu incorpore les structures objectives et « l'extériorisation de l'intériorité » que constituent les actes. Elle invite à mettre en évidence un certain nombre d'insuffisances dans la théorie de l'habitus.

La première faiblesse tient à un paradoxe : les notions d'incorporation, d'intériorisation, de disposition, de schème ou encore de socialisation sont centrales dans la théorie de l'habitus mais ne sont pas réellement questionnées et mises à l'épreuve. En ce sens, l'habitus est accusé d'être une véritable « boîte noire », une « coquille vide », un concept « statistique », qui montre davantage la grande mécanique plutôt que les modalités concrètes de la reproduction, sans discuter son caractère systématique ni interroger la variété de ses formes[2]. Cette première critique invite à revisiter ces termes et à étudier, en matière de pratique spatiale, l'intériorisation et la socialisation en actes, c'est-à-dire les modalités selon lesquelles, dans le cours même de l'expérience, naissent les schèmes spatiaux. Elle doit nous permettre d'explorer la pluralité des formes d'incorporation des schèmes ainsi que leur inégale intensité.

En second lieu, la faiblesse de la notion d'habitus vient du présupposé de généralité et de permanence des schèmes. Nous avons déjà critiqué cette idée de généralisation systématique d'un schème. Présentée - à tort - comme une évidence, nous savons

[1] Cailly L., « Habitus », in Lévy J., Lussault M. (dir), (2003), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés,* Belin. Lahire B. (1999), « De la théorie de l'habitus à une sociologie psychologique », in Lahire B. (dir), *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu, dettes et critiques,* La Découverte. Lahire B. (1998), *L'homme pluriel, les ressorts de l'action,* coll. Essais et recherches, Nathan.

[2] Ce travers a été pointé par J.-C. Kaufmann qui, tout en reconnaissant l'importance des expériences de socialisation et, plus largement, des habitudes, a critiqué sur ce point la théorie de l'habitus. Kaufmann J.-C. (2001), *Ego, pour une sociologie de l'individu,* Coll. essais et recherches, Nathan.

désormais qu'elle mérite une sérieuse investigation empirique, attentive aux conditions de transférabilité d'un schème d'un contexte social, spatial ou d'activité vers un autre. Dans le même ordre d'idée, il faut discuter le présupposé de stabilité et de permanence des schèmes à travers le temps qui fait écran à une lecture moins rigide et plus complexe de l'activité de ces schèmes. Si certains sont inscrits de manière durable et agissent dans la longue durée, bien d'autres observent des temporalités fort différentes, parfois plus courtes, parfois marquées par la discontinuité.

En dernier lieu, on a reproché à juste titre à Phabitus sa dimension fixiste et sa faible capacité de réformation. Une fois acquis, les schèmes incorporés sont présentés comme immuables et dotés d'une inertie qui dépasse leurs contextes d'origines. Là encore, l'analyse empirique des pratiques spatiales invite à une conception beaucoup plus dynamique des schèmes de pensée et d'action : ceux-ci naissent, se transforment ou meurent, mais de manière variable. Certains sont immuables. D'autres présentent une forte propension à se transformer, à être destitués ou à être restitués. Loin d'être un point noir, il faut faire grand cas de cette historicité - aux temporalités changeantes - des schèmes.

Ainsi, en interrogeant du point de vue des pratiques spatiales, la genèse, les temporalités variables et la dynamique des schèmes spatiaux, notre objectif est bien de contribuer à une théorie de l'action dans laquelle, tout en affirmant le caractère contextuel, pluraliste et dynamique de l'action individuelle, nous ne perdons pas ce qui fait cruellement défaut dans les théories issues du « linguistic turn », à savoir l'idée que l'homme est le produit de sa propre histoire et que ses actes sont en grande partie le produit de la rencontre entre un contexte et des schèmes incorporés dans le cadre d'expérience de socialisation.

1- La genèse des schèmes spatiaux

Dans un premier temps, interrogeons l'origine des schèmes spatiaux et tentons d'approcher les processus d'intériorisation. Dans cet objectif, en postulant que les individus sont dotés d'une compétence d'introspection, nous les avons invités, durant l'entretien, à effectuer un travail réflexif sur l'origine des goûts, des normes, des valeurs qu'ils avançaient pour justifier leurs pratiques spatiales[3]. Cette mise à l'épreuve devait répondre à deux interrogations. En premier lieu, les individus sont-ils capables d'objectiver les origines de leurs schèmes, si oui, de quelles manières et selon quelle intensité ? En second lieu, quel est l'apport de cette « introspection génétique » des individus ? Quel statut et quel rôle doit-on lui accorder ? Epuise-t-elle la question des rationalités profondes de l'action ? Nous formons l'hypothèse que si la parole de l'acteur permet d'améliorer la saisie des origines des schèmes, notamment en montrant la pluralité des modalités d'intériorisation, elle ne fournit qu'une réponse fragmentaire et partielle à la question.

La pluralité des origines

Lorsque l'on interroge les individus sur les origines de leurs schèmes, ceux-ci n'évoquent pas systématiquement le registre de l'habitude, à savoir l'exposition prolongée à certaines conditions d'existence, comme dans la théorie de l'habitus. Les manières selon lesquelles ils présentent celles-ci sont d'une grande variété. Il n'empêche que parmi ces

[3] En sondant leur capacité à expliquer l'origine de leurs actes et de leurs schèmes, nous souhaitions mettre à l'épreuve la compétence réflexive des individus en mesurant à quel point ils peuvent être transparents à eux-mêmes et maîtriser les conditions de possibilité, donc la genèse de leurs schèmes de pensée et d'action.

différentes figures, le registre de l'habitude occupe une place centrale et prédominante ce qui prouve que les acteurs ordinaires, tout en en contestant son activité permanente, accorde une place importante aux mécanismes de reproduction.

La naturalisation d'un schèmc

La première manière dont les individus, en situation d'enquête, répondent à la question des origines d'un schème tient précisément dans la dénégation de toute origine en faisant de celui-ci un attribut constitutif de leur personne qui ne s'explique et ne se discute pas. Fondé sur un travail de naturalisation des dispositions individuelles, ce registre se caractérise par l'usage d'unités lexicales caractéristiques : « *Moi, ça a toujours été comme ça», «J'ai toujours été comme ça», «J'ai toujours aimé... », «Je sais pas pourquoi, mais j'ai toujours...* ». En matière de pratiques spatiales, l'usage de ce registre n'est pas rare comme le montrent des phrases aussi irréductibles et sans appel que « *Y'en a, si ils sortent pas, ils sont malades. (...) Moi, c'est comme ça, j'aime pas sortir !* » (Annick) ou « *Moi, je sais pas, j'ai toujours été campagne.* » (Valérie).

Cette dénégation d'une quelconque origine des dispositions au nom d'une certaine magie individuelle présente deux intérêts principaux. En premier lieu, elle permet à l'individu d'esquiver un travail périlleux d'introspection qui demande un certain effort et un réel dévoilement, d'autant plus difficile que celui-ci n'a pas eu lieu avant l'enquête. Dans bien des cas, les réponses aux questions relatives à la genèse des schèmes montrent clairement que les individus ne se les sont jamais posées. La naturalisation d'un schème permet de se justifier sans prendre le risque de se lancer dans une auto-analyse dont ils ne maîtriseraient pas tous les tenants et les aboutissants. Elle constitue parfois une stratégie provisoire qui permet à l'individu de préparer une phase d'introspection qui surgira plus tard dans l'entretien. Dans d'autres cas, celle-ci permet de refuser catégoriquement cette logique par protection de l'intimité. D'une certaine manière, les individus qui utilisent le plus le processus de naturalisation et qui considèrent la question des origines d'un schème comme saugrenue et dépourvue de sens sont ceux qui manifestent le moins de compétence réflexive alors même que d'autres vont saisir cette occasion pour tenter éventuellement pour eux-mêmes une clarification et une formalisation de la connaissance de soi, ne faisant de l'entretien que le prolongement d'un travail réflexif auquel ils sont rompus, où celui-ci est saisi et instrumentalisé comme la manifestation d'une véritable compétence sociale. Cependant, la naturalisation est loin de n'être qu'une esquive simplement défensive utilisée par les individus à faible compétence d'introspection. En règle générale, elle sert à affirmer simultanément le sens de sa singularité, de son originalité, de son authenticité, conforté dans renonciation d'une propriété ou d'un attribut distinctif et essentiel. Alors que pour les uns, la distinction sociale s'opère par la démonstration d'une compétence d'introspection, elle s'exprime pour d'autres par l'affirmation de l'irréductibilité d'une propriété sociale. Remarquons que ces deux procédés, s'ils établissent une ligne de partage entre deux ensembles d'individus, peuvent également être utilisés dans des contextes narratifs différents par la même personne lorsque celle-ci choisit, en fonction du contexte et de ses intérêts, l'un ou l'autre mode de distinction. Au final, on peut donc penser, du moins pour certains, qu'il y a une double plus-value à résister à la démarche réflexive auquel invite l'enquêteur en revendiquant le caractère « naturel » et « inné » d'un schème.

L'origine rationnelle d'un schème

La seconde modalité selon laquelle les individus rendent compte de l'origine d'un schème se situe précisément aux antipodes de la première. Alors que dans le premier cas, ceux-ci affirment la caractère non rationnel du schème et, à travers son irréductibilité, leur pleine subjectivité d'acteur, dans le second cas, ceux-ci font procéder le schème de mécanismes objectifs et rationnels. Rationnels, parce qu'il ne découle plus d'une magie individuelle mais d'une justification logique mobilisant un véritable argumentaire sur lequel est fondé le travail de légitimation. Objectifs, car le schème n'est plus posé comme la seule expression d'un point de vue singulier et original, mais comme le résultat d'observations et d'analyses « objectives », à prétention universelle. L'extrait suivant, dans lequel Carole justifie son rejet des centres commerciaux, en fournit une illustration.

Figure 1 : Un schème « objectif » et « rationnel ».
L'aversion de Carole pour les centres commerciaux

«[Pourquoi vous n'aimez pas les grands centres commerciaux?] Moi j'aime pas tous les gens qui se poussent pour une boîte de conserve ou une boîte de fromage. Et les gens sont vraiment, ils sont désagréables. C'est tout juste si ils se bousculeraient pas pour se rendre à la caisse. C'est ça qui m'angoisse : moi, c'est l'incivisme qu'il y a dans les magasins ! Alors à Auchan, vous rigolez, c'est cent fois trop grand... Je vais à Atac parce que d'abord Atac, je connais les rayons par cœur (...). Et puis en plus, je connais très bien les caissières et tout donc on discute... C'est pas anonyme comme à Auchan ou Carrefour, où personne vous... Je sais pas... Moi je vais toujours à Atac...(...) A non, moi, les grandes surfaces, c'est pas la peine... J'envie les gens qui aiment faire les magasins pendant des heures... Moi, je vois ma sœur, elle part à neuf heures le matin, elle revient à cinq heures le soir : elle a fait tous les magasins de la rue Nationale. Moi, je l'envie. Moi, on me dit de neuf heures à dix sept heures dans les magasins, je dis : à bah non ! Non, non, non! [C'est la foule?] C'est pas la foule. Parce que moi, j'aime bien être avec les gens. C'est le comportement des gens dans les magasins. Ils seraient prêts à se battre pour un article qu'arrive dans le rayon. Moi, c'est l'incivisme des gens dans les magasins. C'est pas qu'il y ait du monde parce que moi, j'adore être avec des gens... Moi, la solitude, c'est pas quelque chose que... Mais c'est le comportement qu'ils ont dans les magasins. On a l'impression que ce sont des gens différents par rapport... (...) [Et quand vous allez faire les boutiques, soit à Paul-Bert, soit à St Radegondc, c'est différent ?] Ah ouais. C'est complètement différent. Je vois, quand je vais à l'épicerie, c'est des marocains qui ont racheté l'épicerie, c'est vrai qu'ils sont adorables, elle comme lui. Donc on va discuter, mais moi je sais pas, je vais aller acheter un litre de lait à l'épicerie, je vais passer une heure, pour un litre de lait. Mais là, c'est complètement différent parce qu'elle va me parler de son pays, on peut toujours discuter des plats culinaires de là-bas, c'est autre chose, c'est quelque chose de différent. Une relation qu'est complètement... Elle a un gamin qui va à l'école avec Marie, qui a le même âge. On va parler des différences : « Il lit plus ou elle compte plus ». On va avoir une discussion complètement différente. Moi, ce que je supporte pas, c'est l'anonymat dans les magasins, l'indifférence... Vous êtes un ticket de caisse et vous n'êtes pas une personne. C'est ça que je supporte pas. Moi, je vois à Atac par exemple, je connais à peu près toutes les caissières, au moins on discute. On a fini par lier des... Bon j'y vais une ou deux fois par semaine, mais je sais qu'untel, elle a une fille. On discute, voilà : « est-ce qu'elle grandit... ». On a instauré quelque chose qu'à Auchan qu'est-ce que vous voulez instaurer comme relation. La caissière, elle vous regarde : « attendez, il y en a quarante qu'attendent derrière... Au revoir ! ». Je pense que c'est ça, moi (qui fait qu'elle n'aime pas les grandes surfaces). Alors je sais pas si c'est un handicap ou pas, mais moi, vous me ferez pas faire les courses dans un anonymat complet où les gens se côtoient pas, pas de bonjours. Je sais pas, il y a un minimum. Parce que moi je regarde, des fois, ça me fait peur, parce que quand je vois les gens qui arrivent à Auchan, ça m'est arrivé quand même des fois et ça m'arrive d'aller à Carrefour ou à Auchan... Toys'r'us, au moment de Noël, vous savez à l'hôpital on a des bons de Toy's, donc on est obligé d'aller à Toys'r'us : l'année dernière, je vous assure, c'était pour les fêtes de Noël, mais la tête des gens pour rentrer à Toy's - alors que c'est un magasin super génial, y a de la couleur partout, y a des jouets super-farfelus et tout -, les gens, comme ça (en mimant une gueule d'enterrement). La vendeuse, la pauvre vendeuse : « Vous n'avez plus le truc machin », « Non, excusez moi », « Ouais, c'est un scandale, sur le papier, il y a marqué »... Moi, ça m'a sidéré. Franchement, je sais pas, mais moi, là où ça m'a choqué le plus, c'est à Auchan, en début d'année, quand on est passé à l'euro. J'étais allée à Auchan pour acheter, je sais plus quoi, enfin bon peu importe... Et donc, j'en ai profité pour acheter quelques trucs, tomates, quelques légumes, quelques fruits, et il y avait une vendeuse

qu'installait des… Ca m'a franchement... J'étais (très en colère)... C'est là qu'on voit que les gens sont... C'est fou, c'est délirant... Elle était en train d'installer ses tomates. Et un monsieur, mais pas un jeune hein, je dirais un monsieur de soixante, soixante-dix ans qui l'a carrément mais vraiment lynchée en lui disant : « vous êtes une voleuse ! ». La pauvre dame qu'installait des tomates dans le rayon, elle comprenait rien du tout, mais bon… En lui disant : « Vous êtes une voleuse : il y a un semaine le kilo de tomates en francs il était à je sais pas combien et en passant à l'euro vous l'avez augmenté de vingt cinq centimes ! ». La fille, elle lui dit : « Excusez-moi, moi j'installe les tomates en rayon, mais je fais pas le prix. Et lui, en train de lui dire : « Si, si, si, vous êtes une voleuse, allez me chercher le patron ! ». Mais c'est fou ! Moi je tire mon chapeau à la vendeuse. Moi, ça fait longtemps que je lui en aurais collé une. J'aurais peut-être perdu mon boulot mais.... Moi, c'est ça, alors, ça je peux pas. Alors je sais pas si c'est parce que j'ai été éduquée dans le style mai 68, pacifique ou je sais pas, et j'ai pas… Moi, j'ai un gamin qu'a seize ans, un autre qu'en a quatorze, ils sont comme moi un peu dans le genre peace and love. Moi, c'est pour ça, quand je vois les gens : Auchan, non, Continent, non. Faut vraiment que j'y aille pour eux (ses enfants). Parce qu'ils ont vu un jeu vidéo ou je ne sais pas quoi. Ou un blouson a Intersport qu'ils voulaient. Mais je m'oblige, je m'oblige à y aller. Mais ça me coûte. J'y vais parce que je leur ai promis, mais ça me coûte. Quand mes gamins, ils me disent, tu nous emmènes à Décathlon, je leur dis : « Ouais (elle mime un ennui profond), bah on va y aller ». Mais je crois plutôt, c'est pas la foule qui me… Mais l'anonymat, l'incivisme, l'agressivité des gens et des… Alors, je ne sais pas si les gens sont toujours comme ça, je n'espère pas, mais dans ces cas-là, on peut se poser la question :, est-ce que plus les grandes surfaces sont immenses, plus les gens sont anonymes et plus ils sont agressifs ? Automatiquement, on a l'impression qu'un truc comme Continent, c'est tellement grand avec peut-être soixante-dix caissières. C'est vrai qu'il y a un tel anonymat que je sais pas, les gens peut-être se permettent des choses qu'ils ne se permettraient pas dans un plus petit magasin. Moi je dis, c'est grave parce que vous vous rendez compte, si ils font plus grand que Continent. Alors après, à la fin, à la caisse, ils vont se foutre sur la goule. Moi, je dis, bravo les caissières. Moi, je préfère mon boulot que le leur. Parce que quand vous avez dix ou quinze clients qui gueulent tout le temps que c'est de la faute à la caissière si le kilo de tomate, il a augmenté. Moi je dis, il faut arrêter de construire des grands trucs comme ça. Parce qu'on est en train de rendre les gens complètement barge. Cette politique d'achat, de consommation, et puis alors, tout schuss. C'est fou. Moi, à Auchan, la dernière fois, c'est ce qui m'a…. Surtout avec le chariot, il vous rentre dedans, ils sont pressés, et je te fous et j't'en mets… Au secours, je sors de là-dedans, je vais à Atac. A Atac, c'est sympa. Bon, il y a pas… Encore il y a beaucoup de choses, enfin il y a les choses que je consomme donc c'est bon. Mais il y a pas ce côté anonyme, agressif. Moi je vois à Atac, les gens ils sont... Les caissières, elles prennent le temps de discuter : « comment ça va », « Je vous ai pas vu la semaine dernière ». Tandis qu'à Auchan et Continent, non. Et j'envie pas les gens qui aiment ça. Ah, j'en ai des copines qui passent leurs journées dans la galerie marchande du Continent. Je leur dis : « Ah bon, oh bah, quelle sortie ! » (rires). C'est la sortie du mercredi : oh bien !!! Moi à Auchan j'y vais une fois de temps en temps, je vous dirais pourquoi, c'est pour le manège qu'est dans la galerie marchande. Là, j'ai pas le choix. Mais sinon. Oh là, là, ou alors c'est moi qui suis trop... Des fois, ma mère elle me dit : « C'est pas normal que t'aimes pas les magasins. Excuse-moi, mais là, non. Moi, je préfère le parc ou alors les petits magasins. Pas le truc où… »

Dans l'extrait précédent, Carole explique son aversion pour les espaces commerciaux en déployant un argumentaire qui s'appuie sur des constats empiriques. Elle critique l'anonymat, l'attitude froide et empressée des passants ; elle décrie la brutalité, l'agressivité et la violence des relations sociales, autant de points noirs qui renvoient, selon elle, à *«l'incivisme des gens»*. Négligeons pour l'instant la substance précise de ce schème. Remarquons simplement que ces éléments sont posés comme des faits « objectifs », appuyés sur l'observation de situations très précises, qui lui permettent de légitimer, au nom d'une rationalité posée comme universelle, sa propre conduite - la fréquentation rarissime de ces lieux -. Dans ce cadre, la force de la justification ne relève plus - comme dans le cas précédent - d'un éclat de subjectivité individuelle mais de l'évidence et de la nécessité logique d'une telle réaction. Mieux, elle permet à l'individu de nier - au moins dans un premier temps - le travail de sa propre subjectivité, en édifiant en vérité positive et en réalité universelle ce qui est incontestablement le fait d'une perception, d'une évaluation, et plus largement d'une construction située de la réalité sociale. Cette modalité d'énonciation de l'origine d'un schème a semble-t-il une fonction principale. En déplaçant la question de l'origine du schème du sujet biographique vers la raison universelle, elle donne du crédit et de la valeur à ce schème, ce qui renforce

paradoxalement sa valeur distinctive en rangeant la conduite (et le schème) inverse - se rendre souvent dans ces lieux - du côté de l'irrationalité délirante : comme cela apparaît à la fin du texte, la fréquentation intensive par sa sœur, sa mère ou ses collègues des centres commerciaux suscite chez elle une profonde incompréhension voire de l'indignation. Ainsi, comme dans le premier cas, mais selon une modalité radicalement opposée, l'explication rationnelle d'un schème renforce le processus de distinction.

Le schème compensatoire

La troisième modalité d'explicitation de l'origine d'un schème s'inscrit dans la continuité de la précédente en tant qu'elle exprime un souci de fournir une explication rationnelle et participe d'une démarche réflexive. Toutefois, elle s'en distingue nettement par le fait qu'elle ne procède pas de facteurs externes posés en soi mais de facteurs internes pointés à l'intérieur de l'expérience de l'individu. Elle tient précisément dans la mise en évidence d'un rapport de compensation entre un modèle de conduite opératoire dans un contexte d'activité et celui développé dans un autre, avec entre les deux un rapport d'inversion. Ceci est particulièrement lumineux dans l'exemple du goût démesuré que Sylvie manifeste pour le cocooning. Rappelons que celle-ci n'aime pas ressortir le soir, après le travail, une fois rentrée à la maison. Elle ne sort que par obligation et peut facilement rester « *enfermée* » chez elle le week-end, du vendredi soir au lundi matin. Lorsque nous lui demandons les raisons pour lesquelles elle est casanière et apprécie « *son petit cocoon* », elle mobilise tout d'abord la première forme de justification et réagit comme si ce goût était irréductible et ne s'expliquait pas : « *C'est comme ça, j'aime bien mon petit cocoon !* ». Puis, progressivement, elle s'engage dans une démarche réflexive et mobilise un argument déterminant : l'intensité de son activité professionnelle explique le besoin d'un repos domestique compensatoire.

Figure 2 : Un schème compensatoire. L'exemple du cocoonning chez Sylvie

« Quand je pais le matin, c'est une chose, mais le soir, quand j'ai fini ma journée là-bas, j'ai qu'une hâte, c'est d'arriver chez moi pour me poser. J'en ai plein la tête, plein les jambes. (...) C'est comme partout, faut donner un maximum de travail. Et puis c'est vrai, le soir, je vais vous le dire tout de suite, j'aime bien mon petit cocoon, chez moi. Quand je sors j'aime bien rentrer à la maison. C'est pour ça que je ne vais pas faire du sport, tout ça, parce que j'ai horreur de ressortir le soir ». Ou encore : « Quand vous vous êtes levés toute la semaine et que vous avez couru toute la journée parce que je vous ai dit que mon travail était varié mais il est aussi fatiguant, vous n'avez pas envie de sortir, vous avez envie de vous reposer ».

Comme la précédente, cette modalité de justification du schème contribue singulièrement à sa légitimation. En posant celui-ci comme le produit mécanique de conditions d'existences péjoratives mais « objectives » vécues dans un autre contexte d'activité, elle le rend incontestable, inébranlable et permet à l'individu de se confirmer et de se légitimer puissamment dans sa propre pratique. Dans cet exemple, l'efficacité de la légitimation doit être d'autant plus grande qu'elle est relative à une pratique et à une disposition socialement peu légitime. L'emploi de ce registre réflexif permet dans ce cas de limiter efficacement l'effet de dévalorisation.

La décompensation

Une autre figure d'explicitation de l'origine d'un schème a une parenté évidente avec la modalité précédente. Il ne s'agit plus de l'évocation d'un phénomène de compensation entre des contextes d'activité différents mais d'un phénomène de décompensation

diachronique entre deux épisodes biographiques successifs. Dans ce cas, c'est l'exposition contrainte et forcée à des conditions d'existence vécues douloureusement pendant un certain temps qui, contre toutes les lois de la reproduction sociale, déclenche une réaction qui se manifeste par l'émergence du scheme inverse. On retrouve cette figure dans bien des cas, par exemple chez les médecins originaires d'Ile-de-France qui évoquent avoir souffert *« du mode de vie »* et de *« l'environnement parisien »* pour expliquer le choix de la province et d'une installation résidentielle périurbaine. L'exemple de Laurence est également particulièrement saillant : après une enfance périurbaine subie et vécue difficilement, celle-ci développe au moment de la décohabitation familiale, un scheme et un modèle de conduite inverse - hyper-central -, fondé sur un désir de ville et d'accessibilité urbaine.

Figure 3 : Le processus de décompensation.
L'exemple de la disposition citadine chez Laurence

« Moi, je voulais venir à Tours parce que c'est le centre-ville. Moi, la campagne, j'en avais un peu marre. (...) Moi, à St Etienne-de-Chigny, j'ai souffert de l'éloignement. Ah si, pendant que j'étais adolescente, si. Pour moi, c'était l'horreur. C'est pour ça que j'ai eu un scooter après. J'avais besoin de mon indépendance. Et dieu sait que quand t'es adolescent, tu es dépendant de papa-maman. C'est chiant, parce que j'aimais déjà bien bouger à cette époque là. Le fait d'être dépendant, c'était l'horreur. Et puis, en plus, j'avais des activités sur Tours, je faisais de la natation à cette époque là. C'est vrai que c'était deux trois fois par semaine, le soir, machin, c'est vrai que c'était chiant. Pour aller au cinéma, c'est pareil. Y'avait le bus, c'était pas pratique. Il y avait des inconvénients à la campagne. »

Ainsi, chez Laurence, le choix de l'accessibilité directe au centre-ville lors de la décohabitation familiale survient après une enfance marquée par le sentiment d'enclavement et de dépendance, sentiment difficile pour une jeune fille à la fois limitée dans ses mouvements (« *Y avait le bus, c 'était pas pratique* ») et profondément tributaire et dépendante de ses parents : *«J'avais besoin de mon indépendance. »*. Dans ce contexte, la recherche du centre peut être interprétée comme le rejet violent d'un rapport à l'espace - néo-rural - imposé par les parents. Elle procède d'une stratégie disjonctive par rapport au modèle familial qui caractérise parfois le premier moment de la vie adulte. La contradiction entre les moyens - contrôle parental et manque de moyens pour se déplacer - et les aspirations - envie de sortir et de se socialiser à l'adolescence - ayant été source de souffrances et de frustrations objectivées, un nouveau schème, posé en réaction contre le dispositif antérieur, se déploie aux premiers moments de l'indépendance.

L'habitude

De tous les registres de justification des schèmes, c'est toutefois le registre de l'habitude qui est le plus souvent évoqué. Dans ce cas, comme dans la théorie de l'habitus de Pierre Bourdieu, les individus mettent en avant l'exposition prolongée à certaines conditions d'existence, l'importance de certaines expériences sociales ou encore les savoirs ou les goûts transmis dans la durée par une personne chère. Pour le coup, ils ne revendiquent plus leur autonomie et leur irréductibilité individuelle mais affichent clairement le poids de l'hérédité ou de l'héritage et la conformité aux modèles éducatifs proposés. La récurrence de certaines expressions comme « *Moi, j'ai toujours...* » ou « *Moi, j'ai été habitué...* » ou encore *«Depuis que je suis tout petit»* exprime l'importance de ce registre dans la justification des schèmes spatiaux. Trois exemples peuvent illustrer cette modalité de justification d'un schème.

Pascal et Karine habitent à Luynes, en lotissement, à la périphérie de Tours. Pour justifier le choix de leur lieu de résidence, ils mobilisent un registre identitaire : *«On a cherché un petit peu dans la banlieue de Tours. Nous, on cherchait pas en ville, on est pas-trop des citadins. On était déjà en banlieue en région parisienne.* ». Lorsque je leur demande d'où vient cette identité banlieusarde, ceux-ci évoquent l'attachement à la maison individuelle et au jardin, et pour se justifier, recourent à l'argument biographique, au registre de l'habitude : « (Elle) *Bien, chez nos parents, on était en jardin, euh, en maison individuelle. Quand on s'est installé tous les deux, on était en appartement. Moi je lui ai dit, si on déménage, si on va province, je veux un jardin !* (en s'esclaffant). (Lui) *C'est pas pour retourner en appartement !* ». Ainsi, dans ce contexte précis, pour justifier le schème banlieusard, ceux-ci évoquent le poids de l'héritage et de la reproduction. Comme la plupart des jeunes couples, lors de leur première installation, Pascal et Karine se sont installés en appartement, pour des raisons économiques. Cette situation était provisoire et cette expérience a été peu appréciée car contraire à leur habitude. Au moment du départ en province, Karine - qui semble sur ce point être la plus conservatrice du schème banlieusard - a réagi : l'appartement, passage rendu obligé par les faibles revenus et le coût des loyers parisiens, est définitivement rejeté pour la maison individuelle périphérique - permise par les prix des loyers inférieurs - conformément au modèle initial et intériorisé.

Le registre de l'habitude apparaît encore plus nettement dans la manière dont Michel justifie son goût pour le shopping et les déambulations urbaines. Dans ce cas, l'habituation renvoie également à la socialisation infantile mais fait intervenir le personnage central de la grand-mère, acteur premier de l'incorporation. Voici comment ce registre apparaît dans l'entretien : « *[Et c 'est fréquent que vous alliez sur les grandes zones commerciales ? C'est pour quels types d'achats ?] Tout, même pour me balader, moi j'adore ça. Moi, j'ai été habitué à faire les courses, gamin. J'avais une grand-mère qui m'emmenait dans tous les magasins, les grands magasins à Paris, les magasins de tissus, Marché St Pierre, machin, depuis tout petit, je fais les courses. A dix ans, je faisais le marché pour ma mère qui travaillait. Donc j'étais aussi habitué à me déplacer pour les courses, pour acheter... Et j'aime bien, j'aime bien, j'aime bien chiner, j'aime bien faire les magasins, je vais en ville. Moi, souvent, le lundi, on va en ville. Je vais des fois avec mon amie, on va à la Fnac, un peu tout ça, à partir de dix heures, on se fait des trucs, comme ça, la Fnac, tous les magasins. Elle, elle regarde les fringues, les godasses, les machins... Moi, je veux dire, j'aime bien. (...) Je pense que ça fait partie d'une certaine culture* ». Dans cet exemple, la répétition d'une même expérience sociale depuis le plus jeune âge constitue un ressort important de l'incorporation d'un schème, de la constitution d'une habitude, de l'émergence et de la pérennisation d'une certaine culture. Toutefois, la figure de la grand-mère occupe un rôle central dans l'initiation et la transmission du schème sans que soit pour autant précisée la nature des liens avec sa cette dernière.

L'exemple de Bernard est sur ce point plus significatif. La figure charismatique du père apparaît à plusieurs moments dans l'entretien pour justifier l'origine de ses goûts et de ses pratiques. Les exemples ci-dessous, choisis ça et là dans l'entretien, mettent en exergue l'importance de l'identification psycho-affective - le père exerce une certaine fascination - dans la formation des goûts, dans l'incorporation des schèmes.

Figure 4 : Le registre de l'habitude dans l'entretien de Bernard

Schèmes	Extraits
Qésainour de Paris	«J'ai quitté Paris dès que j'ai pu parce que je n'aimais pas Paris. (...) [Pourquoi tu n'aimais pas Paris ?] Parce que j'ai besoin d'air. Et puis c'est vrai que j'ai été influencé *par* papa qui ne supportait pas la vie à Paris. Donc c'est vrai que j'ai été marqué par ça. »
Choix de la médecine	«La médecine, écoute, je n'avais pas la vocation de médecin. J'ai un père ingénieur et puis je suis plutôt d'une famille d'ingénieurs. Mais, j'ai toujours entendu papa dire : « Oh, les professions libérales, c'est super, ils sont indépendants, c'est super». Et donc voilà, j'avais entendu ça et en même temps j'avais ce modèle familial, au moins du côté des hommes ingénieurs ».
Goût pour la musique classique	« Je ne joue pas mais depuis tout petit, j'adore la musique classique. J'ai un père qui avait une culture musicale familiale importante ; et très vite, enfant, j'ai écouté de la musique classique. Et aujourd'hui, j'aime la musique classique de Bach à la musique contemporaine. »
Goût pour l'écoute musicale en pleine nature et constitution d'un haut lieu	« [J'aimerais bien que tu me dises quel est le rapport entre la musique et l'espace où tu peux l'écouter (pleine nature)?]. Alors moi, je crois qu'il y a plusieurs choses. La première, c'est lié à une impression d'enfant, c'est que j'ai entendu parlé pendant toute mon enfance de Bayreuth qui se trouve en pleine nature. J'y suis jamais allé, j'irai sûrement un jour. Parce que dans la famille, il y a beaucoup de mélomanes et notamment qui aiment bien Wagner. Et donc ça fait partie des mythes, Bayreuth. C'est un haut lieu musical qui se trouve dans la nature. Donc ça sûrement, c'est quelque chose qui s'est inscrit en moi de façon forte dans la petite enfance ».
Goût pour la pipe après le repas devant 1a cheminée	« J'ai un rhume en ce moment, je ne vais pas fumer,çane me manque pas mais c'est associé pour moi à un temps de détente, de plaisir, de prendre le temps. C'est sûr, je suis sans doute marqué familialement parce que papa fumait la pipe, des hommes que j'aimais bien fumaient la pipe et je les voyais heureux dans ces moments-là et détendus. (...) Donc pour moi, quand je prends ma pipe, le soir, devant la cheminée, c'est dire bon, je vais prendre.un moment heureux. »
Goût pour la montagne et les pratiques alpines	« Puis, il y a autre chose qui,dans le passé, a pu me marquer. Mon grand-père paternel et papa aimaient beaucoup la montagne et là aussi comme quoi les choses d'enfance marquent, j'ai entendu parler régulièrement des courses rocheuses qu'ils ont faites. On disait que mon grand-père était très bon sur rocher. C'est une chose dont j'ai beaucoup entendu parler. Et moi, j'ai fait, je sais pas quel âge j'avais, quatorze / quinze ans, on avait fait un truc dans les Pyrénées, le Balaïtous, qu'était pas compliqué. C'est la première fois que je montais sur un glacier. Et j'avais bien aimé avec papa. Mais j'avais le souvenir, Papa était assez imprudent. Il prenait quand même des risques. Il avait extrêmement confiance en lui. Il s'embarrassait pas de détails. On avait été sur ce glacier. On était pas équipé du tout, on avait pas de crampons, lui non plus. Il taillait des marches avec un vieux piolet qu'il avait, ça ne le gênait pas. Donc, j'ai le souvenir d'avoir aimé mais d'avoir eu peur. Il m'était resté un peu ça. »

Ces exemples nous permettent d'approfondir une modalité de fonctionnement du registre de l'habitude qui pourrait avoir une valeur paradigmatique. En premier lieu, la naissance des schèmes présuppose un contexte psycho-affectif favorable qui s'exprime ici par l'admiration, la fascination et Phéroïsation par le fils du personnage du père érigé en modèle de pensée et d'action. Si, dans le cas de Bernard, la figure de la mère est rarement évoquée ou porteuse de contre-modèles (« *A l "inverse maman était très parisienne* »), dans d'autres cas la mère peut jouer ce rôle, tout comme d'autres membres de la famille (grands-parents, sœurs, frères), mais également des personnes extérieures à celle-ci (amis des parents, amis) ou étrangers à l'univers intime (professeurs, personnages publics, artistes). Quelque soit le personnage, celui-ci doit être l'objet, de la part du récepteur du schème, d'un élan affectif. Une fois cette condition réunie, la mémoire affective commence à fonctionner. Cette intériorisation pérenne est signifiée dans l'exemple ci-dessus par de nombreuses expressions: *«avoir été influencé», «avoir été marqué», «s'inscrire en soi»*... Les schèmes de pensée et d'action, associés au personnage charismatique,

s'engramment progressivement dans la mémoire affective. Plus ou moins tard, ces schèmes stockés sont activés et animés plus ou moins consciemment par une tension mimétique. Cette tentative de modélisation, si elle contribue à stabiliser une modalité de « reproduction » d'un schème de pensée ou d'action, ne doit pas pour autant écarter d'autres modalités de construction des habitudes, qui pourraient faire l'objet d'une étude spécifique.

L'intention de transmission

Si l'on peut s'étonner de la prégnance du registre de l'habitude dans la justification des schèmes spatiaux, la surprise est plus grande encore lorsqu'il est convoqué par les acteurs sociaux pour expliquer une intention ou une opération de transmission d'un schème spatial - en général à leurs enfants - par laquelle ils expriment de véritables stratégies de reproduction. On assiste alors, non à un sens obscur du jeu social, comme dans la théorie de l'habitus, mais à la manifestation d'un désir de transmettre particulièrement visible à lui-même. Accréditant la thèse d'une connaissance intuitive par les acteurs des mécanismes de la reproduction sociale, l'intention de transmission apparaît à plusieurs reprises dans l'entretien mené auprès de Bernard. Ce dernier défend par exemple l'usage du vélo dans la ville et initie très tôt ses filles aux règles de la circulation urbaine pour leur sécurité, mais également pour inscrire très explicitement le goût de ce mode de déplacement dans leurs habitudes. Et il en va de même pour les pratiques sportives de pleine nature comme la randonnée ou l'escalade. Si ses filles rechignent parfois à aller marcher le dimanche à la campagne, Bernard sait déployer mille et un subterfuges pour qu'elles prennent goût à la marche, apprécient l'environnement bucolique et reviennent ravies. Il se félicite également que quatre de ses filles aient pris goût à l'escalade ; et s'indigne du faible enthousiasme des deux autres. Manifestement, il existe bien au cœur de sa fonction parentale un désir de transmission dont il est conscient. C'est pour cette raison qu'il est d'ailleurs capable d'en mesurer les réussites ou les échecs. Deux exemples peuvent nous permettre de détailler cette intention de transmission d'un schème spatial et de montrer qu'elle s'insère parfois dans une stratégie de mobilité sociale ascendante.

Depuis quatre générations, de mère en fille, on se transmet chez les Larivière une géographie des lieux d'achats qu'elles dénomment le « *système D* ». Cette transmission accompagne une trajectoire familiale ascendante. Enfants d'ouvriers, le père et la mère d'Anne, grâce à la profession du père (cadre commercial), ont acquis une bonne position sociale et ont accédé à un certain standing dont la propriété d'une maison cossue est emblématique. La mère reconnaît, en invoquant son origine ouvrière, la grande attention qu'elle porte à l'acquisition de biens matériels distinctifs et au cadre de vie : « *Je te dis, sans être riche, on aime bien les belles choses. On m'a toujours appris, quand j'étais petite, j'étais fille d'ouvriers, donc on devait avoir, pas forcément de la merde... Bon t'as envie aussi... C'est vrai qu'on essaie d'avoir des belles choses... Je sais pas pourquoi. Pourtant, j'ai pas eu une mère, c'était une mère simple*». A l'origine de son goût des « belles choses »[4], il existe visiblement un mélange hérité de dignité et de frustration ouvrière. Ce goût pour le luxe (et les marques) revient sans cesse dans l'entretien, dans son discours comme dans celui de sa fille. Pourtant, peu fortunés, les Larivière sont obligés de déployer des stratégies d'achats originales. Ne pratiquant le commerce de luxe que pour le *« plaisir des yeux* » car n'ayant pas les moyens d'acheter au prix fort, elles disent recourir

[4] Elle préfère avoir moins mais « *mettre un peu plus* », acquérir des biens chers et de grande qualité. Elle se défend d'acheter des marques pour les marques (« *On aime pas quand c'est marqué* ») mais se chausse chez Kélian ou Pierre Jorie et se targue d'acheter principalement des vêtements de prêt-à-porter.

au « *système D* ». On peut définir celui-ci par la recherche de biens de qualité à prix réduits[3]. Celui-ci exige une ingéniosité géographique : se rendre dans les brocantes, fréquenter les marchés, pratiquer les magasins de déstockage, les dépôts et les salles des ventes et ne pas rechigner à se déplacer. Nous l'avons vu précédemment, celui-ci a pour principale conséquence un éclatement et un allongement des déplacements liés aux achats. Cette activité implique également un certain nombre de compétences : connaître les lieux de ventes - les lieux où l'on fait des affaires -, explorer de nouveaux lieux, se déplacer beaucoup - les magasins d'usine sont loin -, chiner, chercher, regarder, accepter le risque de ne pas trouver. Mais plus que qu'un ensemble de compétences, le « système D » est avant tout un loisir motivé par la satisfaction intense que procure le sentiment d'avoir fait des affaires.

L'entretien réalisé auprès d'Anne montre précisément comment ces compétences et ce goût pour le « système D » se transmettent de génération en génération. La mère d'Anne est la première à affirmer que ce goût est en partie hérité : *« Enfin bon, j'ai toujours fonctionné comme ça, mais ma mère aussi c 'était le système Démerde ».* Elle reconnaît également avoir transmis ce goût: *« Anne fonctionne aussi un peu comme ça».* Cette dernière ne dément pas : *« C 'est maman qui m'a toujours donné ce goût.. Elle nous trimballait sur les marchés quand on était petits... C'est resté. Quand on était jeune ou ado.... Il fallait qu'elle me trouve une paire de chaussures ou une fringue en même temps que les courses. Mais il y avait plein de combines à l'époque. Y'avait des dégriffes, des trucs de marque que tu payais pas cher* », ce à quoi la mère répond : *« J'étais habituée à les trimballer sur les marchés ».* Mais la transmission de ce schème familial ne s'arrête pas à sa fille. Madame Larivière se targue d'avoir déjà « converti » ses petites filles : *« Comme je travaille pas, je prends Juliette et on va chiner toutes les deux (...) Elle adore ça ! ».* Ainsi, de génération en génération, le goût pour le « système D » se transmet par habitude, à travers la figure affective de la mère ou de la grand-mère ; et la tradition familiale se perpétue « naturellement », avec succès.

L'exemple de Michel permet également d'établir une relation entre intention de transmission et stratégie de mobilité sociale. Toutefois, cette fois-ci, cette stratégie concerne davantage l'accumulation du capital culturel que l'acquisition de signes extérieurs de richesse. A plusieurs moments, durant l'entretien, Michel témoigne du soin qu'il a apporté à l'éducation de ses enfants et se satisfait de leur réussite sociale. Il affirme avoir voulu leur transmettre beaucoup, notamment un certain rapport à la ville, à la fois l'habitude de certains lieux à forte urbanité et son goût pour les modes de déplacement pédestres. Entre les lignes qui suivent, on perçoit l'intention de transmission et l'évaluation d'une transmission réussie. « *Les enfants étant jeunes, on allait au Bois des Hâtes. On se rendait dans des lieux en voiture et. de là, on faisait de la randonnée, des petits trucs : on faisait pas mal de marche. Mais on allait aussi en ville, à pied. Parce que des Fontaines, ça fait pas si loin que ça. Même si on allait au cinéma avec les gamins aux Studio, on passait par derrière et on y allait à pied. Même les enfants étaient habitués à beaucoup marcher et continuent eux aussi à beaucoup marcher. Je crois que ça aussi, c'est une éducation. Des enfants, maintenant, il y en a de moins en moins qui sont habitués à marcher, à prendre le vélo : les miens, ils continuent... Mon fils, même à Toulon, il habitait bien au nord de Toulon avant, souvent il allait bosser en vélo ».* Ce passage est particulièrement instructif. Il confirme l'idée que la reproduction n'agit pas - toujours -

[3] Le principe de ce système D est très clairement énoncé : « Le plaisir c'est d'acquérir, j'allais dire, des choses qui sont en dépôt vente... Mais des choses qui valent très très cher, qu'on a pour un petit prix, même si c'est porté une fois par une personne qui n'en veut plus, se dire que j'ai ça et que ça vaut une fortune ».

comme une grande machinerie extérieure aux individus mais qu'elle peut fonctionner - aussi - comme un régime intentionnel de l'action, à travers la volonté de transmettre à ses enfants certaines valeurs. Elle fait de l'éducation non pas une activité passive, où la transmission agit de manière souterraine, mais une activité maîtrisée, sous-tendue par un projet ou une intention éducative que les parents sont capables d'énoncer et d'en évaluer les résultats. Pour comprendre le sens social de cette intention éducative, sans doute faudrait-il replacer celle-ci dans la trajectoire familiale qui s'exprime ici par un désir de mobilité ascendante. Ceci est manifeste dans plusieurs dispositifs éducatifs qui orientent vers certains usages et vers certains lieux. A ce sujet, la description du style de vacances passées naguère dans le Lot avec les enfants est particulièrement éloquente : « *Et bah justement, c 'était pas mal de marche. Il y avait des journées où on foutait pas grand chose, de la marche, mais comme il y a pas mal de lacs et de cours d'eau pour les gamins... Et puis il y avait des périodes de visites. Visites de château. A chaque fois, on a toujours choisi des coins où d'abord on dit, si il pleut, ça c'est le truc classique, mais même si il pleut pas, on le visite quand même. Le côté culture un petit peu de la région, des choses historiques, des trucs locaux, artisanaux, poterie, tout ça... Les gamins, on leur a fait voir un tas de choses... On avait pas des moyens phénoménaux mais on a toujours réussi a... J'avais connu ça avec mes parents, avec mon père. On partait pas vraiment en vacances mais dès qu 'on allait quelque part, avec mon père, il y avait ce côté explication, visite de machin, de truc, d'érudition en plus, pas forcément de culture, mais d'érudition, apprendre certaines choses.* ». Dans cet extrait, on remarque à nouveau le poids de la reproduction trans-générationnelle : l'héritage paternel est reconnu et retransmis. Le désir de réussite sociale projeté dans l'éducation des enfants et contenu ici de manière latente, informe considérablement le type de lieux fréquentés tout comme leur usage : dans la limite de ses moyens économiques, Michel fuit d'une certaine manière le loisir populaire que représente la côte atlantique et accorde une place prépondérante aux activités culturelles et de découverte qui visent à l'enrichissement de soi.

D'autres passages, encore plus éclairants, montrent comment, pour optimiser la réussite sociale de ses enfants, Michel a déployé un certain nombre de stratégies spatiales. Ces stratégies sont posées comme des choix rationnels effectués à l'intérieur d'un système de contrainte. La satisfaction et la fierté qu'il éprouve face à la réussite des enfants montre qu'il a l'impression d'y être pour quelque chose et d'avoir fait précisément les bons choix[6]. Ainsi, revendique-t-il une réelle compétence stratégique : « *Avant, on parlait (en vacances) en gros quatre fois dans l'année avec les gamins parce que je trouvais que c'était important ; on avait fait le choix de pas avoir de maison, bon, de vivre d'une certaine manière, d'économiser et tout, mais je trouvais important que les gamins puissent voir, faire autre chose. Ou même eux, quand il y avait un voyage, à chaque fois qu 'il y avait un voyage, en Angleterre, en Espagne, en Italie, ils ont pu le faire avec l'école, le collège et tout. Je trouvais ça très important. Qu 'ils soient pas mis en dehors, comme certains de leurs copains ou copines, ils avaient beau avoir une maison, mais ils pouvaient pas aller en voyage parce que ça coûtait mille balles. Moi, je trouvais que c 'était très important, tout ce qui avait attrait, à faire pour les enfants. Ils on fait de la musique, toujours des*

[6] Apparemment, le «génie» qu'a déployé Michel pour l'éducation de ses enfants, et dont il se félicite, accrédite la thèse d'un individu capable de déployer des stratégies dans les limites d'un système de contraintes. En replaçant ce «génie» dans l'histoire d'une trajectoire familiale ascendante, on peut se demander si Michel n'a pas été lui-même le dépositaire de cette intelligence éducative. Toutefois, cette seconde hypothèse, plus probable, ne fait que déplacer le problème de la reconnaissance d'un « génie individuel » à la reconnaissance d'un « génie familial », sans éclairer les conditions de sa genèse : comment expliquer qu'une famille développe sur plusieurs générations des stratégies de reproduction et de mobilité ascendante ?

moyens municipaux, machin. Mais il y avait quand même des cours. Ils ont tous fait de la musique, ils ont tous fait des activités. Donc ils aiment la musique, ils aiment beaucoup de choses ». Ainsi, à l'intérieur d'un système de contraintes principalement économique[7], Michel affirme avoir choisi entre deux modèles spatiaux, l'un lui paraissant avoir un meilleur rendement éducatif que l'autre. Plutôt que la maison, le jardin et le cadre de vie - vu les faibles revenus, l'achat d'une maison aurait signifié une forte restriction des sorties, donc un enracinement et une réclusion sur l'espace domestique imposée aux enfants -, Michel a choisi de vivre en HLM pour investir dans un autre modèle, valorisant l'ouverture spatiale et l'accessibilité de ses enfants aux ressources culturelles de la ville. Ainsi leur permettait-il en premier lieu de partir en vacances et en voyage scolaire à l'étranger . En second lieu, cherchait-il à privilégier leur accessibilité au centre de la ville, à certains services et à certains lieux culturels. Dans l'extrait précédent, seule la musique est citée, mais dans d'autres, ce sont de nombreux lieux d'accès à la culture légitime qui sont évoqués : bibliothèques de Joué-lès-Tours et de Tours, expositions, musées, théâtre, cinémas... On retrouve ici l'idée, déjà apparue ailleurs, que l'urbanité - et l'accès aux ressources urbaines - est clairement pensée comme un mode d'accès à la culture dominante. Plus globalement, nous observons que le désir de mobilité sociale, et la volonté clairement exprimée que ses enfants accèdent à la culture dominante, passe par un certain nombre de stratégies spatiales et par l'insertion délibérée, dans le programme éducatif, d'apprentissages et d'habitudes territoriales (voyager intelligemment, savoir mobiliser les ressources culturelles de la ville) qui en constituent des conditions d'accès. D'ailleurs, Michel se félicite d'une transmission réussie. Il est fier d'affirmer que ses enfants apprécient les grandes villes et leur offre culturelle, comme en témoigne le voyage récent des deux plus grands à Barcelone. Ce succès transparaît ici et là, à la détournée : « *Et puis à Tours, c'est encore pire, c'est une ville très conservatrice. Moi, mes gamins ils s'en rendent compte depuis un moment parce que ça fait longtemps qu 'ils sont ailleurs. Ils sont allés un peu partout. [Ils vous le disent ça ?] Ah oui, celle qu 'est infirmière, ça la fait chier de retourner ci Bourges. Elle, elle veut rester sur Paris. Surtout au niveau culturel et tout ça...Bon à Tours ça bouge un peu, ça a un peu évolué...[Elle, elle aime bien le côté un peu culture, sortir ?] Oui, oui. D'ailleurs avec son frère, là, ils avaient loué à l'opéra et comme Sami est parti, elle s'est retrouvée avec une place, elle l'a vendu sur Internet en 5 mn. [C'était à Paris ?] Oui, à l'opéra Garnie/: Donc ça coûte six cent balles. Elle l'a vendu tout de suite. Ce sont des consommateurs de musique classique. Toute musique, on est très... Ils ont été éduqués comme ça. L'autre jour, ils étaient à l'opéra Bastille* ». Ici, Michel dépeint des enfants aux multiples référents territoriaux, capables de relativiser l'urbanité tourangelle et de montrer leur séduction pour l'urbanité parisienne dont ils fréquentent les hauts lieux. La grande ville, et l'urbanité, sont donc conçus à la fois comme des vecteurs de mobilité sociale - un mode d'accès à la culture dominante - mais également comme une attestation de son succès.

[7] A cette époque le ménage est composé de six membres - deux parents et quatre enfants - et vit sur des faibles revenus - un salaire d'aide-soignant et les allocations familiales.

[8] Là encore, on remarquera que l'intelligence sociale d'un individu (et le nombre de schèmcs incorporés) dépasse le cadre de ses propres capacités d'action (et donc le nombre de schèmes opératoires). Il connaît intuitivement le contenu des normes dominantes et sait que le voyage et la découverte du monde, et le tourisme culturel, est une condition et une voie d'accès à la culture dominante. Il est capable d'insérer (et d'activer) ce schème dans un programme éducatif, même si lui-même en a été exclu (Michel n'a jamais réellement voyagé).

Lorsque les enfants acculturent leurs parents

Nous savons que Sylvie et son mari sont porteurs d'un habitus populaire[9]. Leur unique fille, qui a vingt et un ans, ne semble pourtant pas faire l'objet d'une intention de transmission de ce patrimoine culturel en tout point. Alors que ces derniers n'ont pas fait d'études, leur fille a été scolarisée dans l'enseignement privé et a été encouragée à poursuivre dans l'enseignement supérieur ; alors qu'ils n'ont jamais eu d'amis et privilégient les liens exclusivement familiaux, ils constatent avec joie qu'elle en a beaucoup ; tandis qu'ils n'ont jamais fait de sport, elle a toujours été encouragée à en faire - elle joue et travaille comme monitrice de tennis - ; alors qu'ils ne sont jamais beaucoup sortis, elle sort beaucoup, chose qu'ils plébiscitent en mettant leur unique voiture à sa disposition. Bien loin de reproduire le modèle familial, la jeune fille est donc encouragée à s'ouvrir à d'autres dispositions sociales, ce qui peut apparaître comme la manifestation d'une stratégie de mobilité ascendante. Cette situation est riche d'enseignements. Elle prouve que les parents, tout en revendiquant pour eux un ensemble de schèmes « populaires », sont capables d'orienter leur fille vers des mondes d'expériences et des schèmes qui leur sont étrangers - un autre rapport au corps, à l'école, aux autres, aux lieux, etc. - et qu'ils pensent être socialement valorisant, ce qui présuppose qu'ils aient intériorisé ces schèmes et qu'ils les associent à l'idée de réussite sociale. Ceci montre que l'individu peut intérioriser, en dehors des schèmes proprement opératoires qui fondent son identité, une gamme très large des schèmes sociaux, de modèles de comportement et de conduite, qu'il peut dans certaines conditions activer[10].

Quoiqu'il en soit, on remarquera qu'en orientant leur fille vers certains modèles socioculturels, tout en restant fidèles à leur habitus populaire, Sylvie et son mari ont tendance à s'acculturer. Par exemple, depuis que leur fille a seize ans et qu'elle fréquente la place Plumereau, haut lieu des festivités tourangelles, ils vont dans ce quartier au restaurant : « *On va dans le Vieux Tours, surtout pour ma fille, parce que c 'est un quartier qu 'elle fréquente beaucoup et qu 'elle aime bien. « Place plum » comme elle dit* ». Par ailleurs, alors que ceux-ci prenaient depuis vingt ans des vacances uniques l'été à Royan, depuis quatre ans, sur demande de leur fille, ils partent quatre à six jours en vacances au mois de mai. Ainsi ont-ils visité l'Alsace, le Périgord, Pornichet et Biarritz. Ils ne cachent pas que leur fille, « *qui voulait découvrir* », les y a incités. Sans doute que cette dernière, en demandant qu'ils l'emmènent là où ils ne seraient jamais allés a fait naître un schème nouveau, un goût pour un tourisme de découverte et des destinations dont ils n'étaient absolument pas coutumiers. Ainsi, en ayant orienté leur fille vers certains modèles culturels, ils acceptent en retour que leur fille, qui ne fait qu'obéir à ses nouvelles normes, puisse les acculturer. C'est particulièrement manifeste quand Sylvie raconte que, sur demande de leur fille, ils ont accepté de monter une journée faire du shopping à Paris, lieu où aucun des deux n'était jamais allé. A travers cet exemple, c'est la question de la diffusion des modèles culturels dominants qui est posée.

[9] Nous aurons l'occasion de présenter plus avant les éléments constitutifs de cet habitus populaire. Chapitre 7.

[10] J.-C. Kaufman, en reprenant l'idée d'Elias que toute la société est dans l'individu, soutient la thèse que les schèmes intériorisés sont beaucoup plus nombreux que les schèmes opératoires. Ce propos prend toute sa pertinence dans le contexte socio-historique actuel où l'ère de l'information assure un désenclavemenl des systèmes de valeurs et des normes culturelles. Néanmoins, toute la société n'est jamais dans l'individu. Même s'ils tendent à se multiplier, les schèmes et les rôles sociaux mémorisés à l'échelle individuelle sont en quantité limitée et sont proportionnels aux expériences socialisalrice. Plus un individu est socialisé directement ou indirectement dans des mondes d'expériences variés, plus il a de chance d'étoffer son stock. Kaufmann J.-C. (2000), *Ego, Pour une sociologie de l'individu,* Coll. Essais et recherches, Nathan.

Au final, dans le discours ordinaire sur l'origine des schèmes, le registre de l'habitude est prépondérant. Toutefois, il n'est pas le seul registre. D'une part, il n'apparaît pas toujours comme l'effet mécanique d'une exposition prolongée à certaines conditions d'existence mais aussi comme l'expression d'une stratégie - délibérée - de reproduction. D'autre part, il ne fonctionne pas que dans un seul sens - des parents vers les enfants - mais également de ceux-ci vers ceux-là. Ces éléments suffisent à marquer les limites de la théorie de l'habitus et à ouvrir d'autres perspectives.

Rôles et statut des registres de justification des schèmes

Lorsqu'ils sont soumis à une exigence de justification, les acteurs sociaux mobilisent différentes figures pour expliciter l'origine de leurs schèmes. Nous en avons décrit quelques unes sans toutefois avoir la prétention d'en avoir fourni une liste exhaustive. A l'occasion, nous avons évoqué leur fonction et discuté la place que l'on doit leur accorder. Il est temps de reprendre, de manière plus frontale et plus complète, cette question.

Tout d'abord, il nous semble que ces registres doivent être étudiés et pris au sérieux en tant qu'ils sont dotés de significations et d'effets. Remarquons d'emblée que les figures décrites ne sont pas équivalentes. Il existe entre elles trois facteurs de variation. Un premier axe oppose des figures qui demandent une faible compétence analytique à d'autres qui exigent une compétence analytique plus forte. Alors que l'usage de la naturalisation permet de se justifier sans mobiliser une grande compétence langagière, l'origine rationnelle implique de déployer un « art » de l'argumentation. Un deuxième axe oppose les figures qui relient l'origine d'un schème à un principe d'extériorité et celles qui se fondent sur une introspection biographique. Alors que l'origine rationnelle mobilise des raisons extérieures à l'individu, l'habitude ou la décompensation puisent les raisons au cœur du vécu. Un troisième axe oppose les registres insistant sur la filiation, l'héritage - comme dans l'usage du registre de l'habitude - et ceux qui, à l'inverse, mettent en exergue l'autonomie, l'indépendance, l'irréductibilité de l'individu - comme dans le cas de la décompensation ou de la naturalisation. Qu'est-ce qui explique qu'un individu, dans l'enquête, en fonction du contexte de la situation et du schème à justifier, choisit tel ou tel registre ? Cette question est délicate et devrait faire l'objet d'une recherche spécifique. Contentons-nous de quelques remarques. D'abord, observons que selon les contextes de justification, dans le même entretien, une même personne peut mobiliser une grande variété de registres. L'exemple de Laurence est à ce titre éloquent. Celle-ci évoque la décompensation pour justifier son choix résidentiel, l'habitude pour justifier son goût de la décoration et du jardin, la naturalisation pour expliquer son goût de la mobilité. Dans ce cas, nous sommes portés à croire que ces registres constituent des formes de réponses conventionnelles que les acteurs peuvent mobiliser en fonction de leurs pertinences explicatives, à l'intérieur de leur propre univers d'intelligibilité. Resterait alors à savoir si l'on doit se contenter de cette pertinence explicative ou si l'on doit se donner pour projet la recherche de mobiles plus profonds. Remarquons ensuite que certains, dans leurs récits, privilégient l'usage d'un registre principal. Nous savons par exemple que Bernard utilise à dessein le registre de l'habitude. D'autres privilégient la naturalisation. D'autres encore le registre rationnel. Nous formons l'hypothèse que ces partis pris correspondent à des stratégies - et des formes spécifiques - de distinction élaborées à l'intérieur d'un double champ de contraintes que constituent la compétence réflexive et la structure de la personnalité.

En ce sens, nous pouvons identifier plusieurs types. Les *Originaux* se caractérisent par l'usage des registres qui valorisent - dans la justification de leurs schèmes - leur indépendance et leur autonomie par rapport à toute entité sociale. Ils revendiquent une irréductible originalité et privilégient la naturalisation et la décompensation en tant qu'ils permettent d'affirmer leur capacité de réaction et de résistance contre les instances (familiales par exemple) de socialisation. Les *originaux* s'opposent aux *héritiers* qui, à l'inverse, se distinguent en invoquant une filiation, un héritage. D'une certaine manière, ces derniers affirment leur singularité en s'inscrivant dans une tradition, en tant qu'héritiers d'un génie individuel ou d'un génie familial, donc en tant que représentants, dépositaires et mémoires d'un autre individu ou d'un groupe, auquel ils s'identifient. Les *cartésiens* occupent une place à part. Ils ne s'inscrivent pas dans un rapport de continuité ou de discontinuité par rapport aux instances de socialisation. Ils déplacent la question de l'origine sur le terrain extérieur et neutre de la rationalité positive. Ils se singularisent - et se distinguent socialement - par leur manière ostentatoire de fonder leurs schèmes de pensée et d'action sur un argumentaire logique en se plaçant du côté de la bonne conduite et de la vérité ; par leur manière de mettre en scène leurs compétences intellectuelles pour fonder leurs pensées et leurs pratiques en raison. Ces trois figures doivent être toutefois remises à leurs justes places. D'une part, elles ont valeur d'idéal-types : la réalité individuelle est parfois composite et plus nuancée. D'autre part, elles mériteraient une mise à l'épreuve empirique plus sérieuse et pourraient faire l'objet d'un programme de recherche spécifique.

Si l'on doit prendre au sérieux les registres mobilisés pour justifier l'origine des schèmes en tant qu'ils sont dotés de sens et suivis d'effets, nous ne devons pas pour autant les prendre au pied de la lettre, comme s'ils répondaient à la question des causes et épuisaient le travail génétique. A l'inverse, il nous semble préférable de les appréhender comme des conventions ou des normes sociales qui, en permettant à l'individu de construire son propre univers d'intelligibilité et de se distinguer socialement dans le contexte particulier de la situation d'enquête, n'apportent qu'une explication partielle et partiale, donc très imparfaite, à la question de l'origine des schèmes. En disant cela, nous acceptons l'idée qu'une autre vérité, partiellement étrangère aux vérités énoncées par l'individu, puisse avoir scientifiquement plus de valeur. Plusieurs raisons expliquent qu'il est difficile de prendre ces registres pour argent comptant. Tout d'abord, certains d'entre eux, comme la naturalisation ou l'argument rationnel se fondent sur le postulat égocéphalocentrique d'un individu autonome, indépendant, extérieur à la société qui, d'un point de vue scientifique, est très discutable". Dans ces cas de figure, en faisant d'un schème un attribut essentiel, singulier et original de leur personne, ou bien un attribut dont la légitimité procède d'un raisonnement logique à valeur universelle, les individus jettent le déni sur une éventuelle origine sociale et relationnelle de leurs schèmes tout comme sur les échanges complexes entre extériorité et intériorité. Bien entendu, la réfutation complète d'une telle proposition exigerait un véritable programme scientifique qui s'attacherait à montrer qu'aucune disposition sociale n'émane d'un quelconque génie individuel mais procède toujours d'une sociogenèse complexe dans laquelle on ne peut occulter ni la figure de l'autre, ni les cadres de socialisation. A l'inverse, d'aucuns pourraient penser que d'autres registres comme la

[11] Bien entendu, cette proposition paraîtra proprement inacceptable aux constructivistes radicaux puisqu'elle atteste que nous accordons une valeur supérieure au discours scientifique par rapport au discours de sens commun. Nous nous sommes expliqué ailleurs sur ce point et partageons un « constructivisme réaliste » selon lequel, si toutes les vérités sont relatives, toutes les vérités ne se valent pas, et certaines, parce qu'elles sont reflexives, et qu'elles peuvent mobiliser une crédit suffisamment partagé, ont une valeur explicative supérieure.

compensation, la décompensation ou l'habitude manifestent une réflexivité sociale croissante des individus dans la mesure où ils présupposent la reconnaissance de la détermination qu'exercent certaines conditions d'existence ou instances de socialisation, effets qui sont généralement valorisés par les sociologues. Dans ce cas, la convergence entre principes de sens commun et principes scientifiques inviterait à appréhender ces registres de justification des schèmes comme des raisons « valables » que le chercheur pourrait reprendre à son compte et s'approprier. L'exemple de la compensation permet de discuter en partie cette idée. Rappelons que Sylvie présente son goût pour le cocooning comme le revers compensatoire d'un travail épuisant. Dans la mesure où elle invoque des conditions d'existence, nul ne songerait à ne pas prendre l'explication au pied de la lettre et les éléments avancés pour la cause. Or, à notre sens, nous ne pouvons ni ne devons nous satisfaire de cette interprétation. Si l'analyste ne prend pas les modalités de justification de ce schème comme un construit, comme la manifestation d'un autre schème, comme une norme sociale, mais comme la vérité, comment peut-il expliquer qu'à condition de fatigue professionnelle égale voir pire - par exemple une femme médecin qui travaille dix heures par jours six jours par semaine -, certaines personnes ne jurent que par les sorties et le mouvement ? En conséquence, bien que la réflexivité des individus est de plus en plus forte et qu'ils sont de plus en plus capables de fonder leurs jugements et de justifier leurs pratiques, il est erroné de croire que le travail scientifique s'en trouve facilité et qu'il suffirait au chercheur, pour rendre intelligible celles-ci, de répéter benoîtement les « causes » avancées par les acteurs. Mêmes réfléchis, les schèmes véhiculent d'autres schèmes qui révèlent des normes et des valeurs profondément ancrées. Si du point de vue de l'acteur, l'action paraît plus rationnelle et plus lumineuse, du point de vue scientifique - qui prend le point de vue de l'acteur mais doit le relativiser dans l'ensemble des points de vue - les dispositions mentales, bien que plus riches, n'en restent pas moins obscures. Dans ce contexte, on comprendra que le travail « génétique » du chercheur n'en est que plus ardu comme le montre l'exemple du « cocooning ». A ce sujet, si l'on peut penser la revendication d'un temps libre peu actif et reproducteur compensant un travail harassant est une norme sociale plutôt caractéristique des milieux populaires, bon nombre de questions demeurent : quelle est l'origine et le mode de circulation de cette norme sociale ? Quel rapport entretient-elle avec les conditions matérielles d'existence ? Comment un individu s'en saisit et la reproduit-il ? Tout ce questionnement prend le contre-pied de la pensée dominante selon laquelle le social est de plus en plus visible à lui-même. L'étude de la dynamique des schèmes, nous allons le voir, doit nous permettre d'avancer dans cette direction.

2- Stabilité et instabilité des spatiaux

La réflexion précédente, consacrée à la généalogie des schèmes, a permis de montrer que l'intériorisation d'un schème spatial ne se limite pas, comme le présuppose hâtivement la théorie de l'habitus, à la seule figure de la reproduction. Discutons désormais une seconde idée, toute aussi tenace. Dans la plupart des textes concernant l'habitus, les schèmes et les dispositions, une fois incorporés, constituent des attributs particulièrement stables et immuables de la personne et sont dotés - en dehors de leurs conditions originelles d'acquisition - d'une véritable inertie. Davantage intéressée par la mise en exergue de régularités - ce qui se reproduit - que par le changement, la théorie de l'habitus ne réserve aucune place à l'analyse de l'instabilité et de la transformation des schèmes. L'analyse empirique des schèmes spatiaux, sans toutefois remettre en cause l'existence de schèmes durables, permet d'en mettre en évidence d'autres dont l'existence est beaucoup

plus agitée : certains sont activés de manière temporaire, d'autres sont mis en veille puis réactivés, d'autres sont réformés, d'autres enfin connaissent d'importantes modifications.

Les schèmes stables et durables

Incontestablement, les schèmes spatiaux dotés d'une certaine permanence et constituant des propriétés durables sont nombreux, peut être davantage que dans d'autres dimensions de la pratique. Tel est le cas, par exemple, de l'attachement à la maison. La totalité des enquêtes ayant habité une maison individuelle durant leur enfance semblent conserver durablement ce schème quand bien même ils vivent ultérieurement, la plupart du temps à titre provisoire et sous l'empire de la contrainte, en appartement.

La grande stabilité du schème pavillonnaire : l'exemple d'Anita

Prenons l'exemple d'Anita. De neuf ans à dix huit ans, elle a vécu en maison individuelle, à St Avertin. Elle est peu prolixe sur cette enfance périurbaine. Pourtant, la manière dont elle décrit ses expériences résidentielles ultérieures atteste une grande permanence du schème pavillonnaire qui, sans être opératoire dans un premier temps - faute de moyens financiers suffisants - continue à modeler profondément les représentations de ses différents logements. Habituée à beaucoup d'espace domestique, Anita raconte avoir souffert de l'exiguïté de son premier logement, un modeste studio. Cherchant un peu plus grand, elle déménage un an plus tard aux Fontaines mais souffre alors de l'entassement - « *C'était trop de monde, trop de monde, entassé, moi je n'avais jamais vécu comme ça* » - et n'y reste que six mois. Epluchant alors les petites annonces à la recherche de mieux, elle trouve à louer un appartement au rez-de-chaussée d'une maison, quai Paul-Bert. L'accès possible au jardin la séduit. Les attributs du logement, qui rapprochent celui-ci de son modèle résidentiel idéal, compensent alors l'éloignement de son lieu de travail, puisqu'elle travaille à l'hôpital Trousseau. Elle y restera trois ans, jusqu'à la naissance de son fils où, par manque d'espace, elle doit chercher plus grand. Elle déménage alors à St-Cyr-sur-Loire, en appartement. Malgré la petite taille de l'immeuble, Anita souffre encore de la promiscuité - « *on ne pouvait pas inviter des copains sans avoir des mots le lendemain* » - et cherche autre chose. Par connaissance, elle trouve alors à louer une grande maison aux Prébendes, pour un prix dérisoire. De cette aubaine - elle a le sentiment d'avoir trouvé le logement idéal -, elle profitera quinze ans. Ayant quitté ce lieu depuis, elle n'a jamais cessé d'habiter en maison individuelle et ne se verrait pas revivre en appartement. A travers ce bref récit de l'itinéraire résidentiel, il est manifeste qu'Anita, habituée dans sa jeunesse à la maison individuelle, vit douloureusement ses premières expériences en appartement en raison de l'exiguïté, de la promiscuité ou de l'absence de jardin. La rémanence des schèmes résidentiels incorporés explique la dynamique du récit résidentiel, valorisant les passages où elle se retrouve en maison. Nous remarquerons que le décalage entre schèmes incorporés durables et conditions d'existence peut être à l'origine d'un sentiment de désagrément ou de frustration qui concoure à l'élaboration de nouvelles stratégies.

La permanence de l'habitus rural : le cas d'Annick

Il est particulièrement intéressant de remarquer que certains schèmes vigou-reusement intériorisés comportent une réelle inertie qui assure leur activité bien au-delà de leurs conditions d'émergence. Tel est particulièrement le cas des individus ayant vécu en zone rurale, parfois d'origine agricole, arrivés plus ou moins tardivement en milieu urbain.

Annick en fournit un bon exemple. Originaire d'une commune rurale à quelques kilomètres de Loches, elle vient d'une famille d'ouvriers agricoles. Jusqu'à vingt et un ans, âge auquel elle quitte le domicile familial, sa jeunesse est marquée par les travaux de la ferme. Enfant, elle passe l'été à garder les vaches ; à l'adolescence, elle aide au jardin. Par goût mais également par souci de valoriser un savoir hérité, elle s'oriente vers un CAP « maraîchage », diplôme qu'elle ne mettra pas à profit, du fait des salaires dérisoires et de l'extrême dureté des conditions de travail. Il n'en reste pas moins que ces expériences successives ont contribué à inscrire en elle un ensemble d'habitudes durables qu'elle va importer en milieu urbain. Après un détour par le nord de la France, dépaysement qu'elle ne supporte pas, elle s'installe avec son mari en appartement « FILM », à St Pierre des Corps. C'est alors que se manifeste l'inertie du schème. Annick se sent enfermée et souffre de ne pas avoir accès dehors : « *Moi, j'étais malheureuse en appartement. Le jardin me manquait. Moi, il me faut un petit quelque chose pour m'occuper* ». Pour compenser, elle loue à cette époque une petite parcelle qu'ils exploitent avec son mari, à la Ville-aux-Dames. Quatre ans après, ils décident d'acheter un terrain à bâtir sur cette commune. Alors qu'ils n'ont pas les moyens de « faire faire » et que son mari travaille dans le bâtiment, ils construisent l'essentiel de leur maison. C'est dans ce cadre périurbain qu'Annick renoue et reproduit ses habitudes rurales, en investissant puissamment son jardin. Ce jardin, de grande taille, n'est pas l'espace de loisir hédoniste consacré par tant de périurbains où l'on bronze, l'on joue, se baigne, mange ou s'adonne à un jardinage divertissant. Il est le lieu de pratiques agricoles intensives où la pelouse disparaît au profit d'un grand potager, d'un verger, de cages à poules et à lapins. Nous retrouvons dans ces pratiques la recherche d'une autosuffisance alimentaire caractéristique d'un « habitus rural » qui trouve sa forme archétypique dans la réalisation d'un grand nombre de conserves et dans la pratique de la congélation. Nous y retrouvons également une grande hybridité de l'espace et du temps, un mélange de travail besogneux motivé par une fonction utilitariste - avoir de bons produits à moindre coût -, consommateur de temps et d'énergie, et demandant un grand soin ; et de loisir indispensable à l'équilibre de la personne, fondé sur le plaisir que procure cette activité de plein air : « *Je sais pas, j'aime bien être ci l'air, j'aime bien être dehors, j'ai été habitué comme ça.* ». Par ailleurs, le temps important passé au jardin, parfois occupé par un bêchage fastidieux parfois par un arrosage ou un désherbage bien distrait, contribue à faire du domicile un espace hégémonique et à bien des égards autarcique, ce qui peut apparaître, là encore, comme une survivance rurale. Ainsi, par beaucoup d'aspects, l'exemple d'Annick illustre particulièrement bien l'inertie de certaines habitudes.

Inertie du schème résidentiel et frustration sociale : l'exemple d'Anne

Parfois, l'inertie d'un schème au-delà de ses conditions d'émergence, lorsqu'il se heurte à un contexte défavorable à sa réalisation, peut être à l'origine de réelles frustrations. La perception et l'évaluation qu'Anne propose de sa situation résidentielle sont, à ce titre, exemplaires. Celle-ci habite depuis un an et demi dans un appartement HLM, à Montlouis-sur-Loire, dans le quartier des Brossereaux. Cas peu commun, elle ne s'y sent pas chez elle et refoule sa condition : *«C'est bête, mais pour moi ça a été dur. Même maintenant, maman elle le sait, quand on me demande où j'habite, je dis Monllouis, mais je dis pas forcément que j'habite aux Brosseraux... C'est pas que... Au contraire, je suis à fond pour le social, mais c'est pas la vie que j'aimerais avoir donc je refoule un peu ça.* ». Portant sur son logement et sa situation résidentielle une forme de honte sociale, Anne investit *a contrario* la résidence de ses parents : dès qu'elle peut, elle quitte son appartement et vient occuper le domicile parental, une grande maison individuelle. C'est d'ailleurs dans ce lieu que s'est déroulé le deuxième entretien. A notre sens, le décalage entre le système de

schèmes opératoires socialement transmis et incorporé, qui fixe le niveau d'aspirations, et les conditions concrètes d'existence, explique ce défaut d'ancrage résidentiel. De ce décalage et de la conscience de ce décalage naissent de profondes frustrations.

Tout d'abord, depuis son plus jeune âge, à l'exception de quatre années de décohabitation familiale, Anne a toujours vécu en maison individuelle. Pour signifier que la vie en appartement lui est, à elle et à son ami, insupportable, Anne évoque « l'habitude » : « *Lui et moi, on a toujours vécu en maison avec jardin donc aussi bien pour lui que pour moi, on a du mal à rester dans l'apport* ». Le rôle de la socialisation enfantine et adolescente dans l'attachement à la maison individuelle et dans la dépréciation de l'appartement n'est guère originale. Nous la retrouvons, peu ou prou, chez toutes les personnes qui ont eu ce parcours et qui se sont retrouvées, un jour ou l'autre, en appartement[12]. Ainsi, la permanence de ce goût pour la maison apparaît comme la première raison de la fragilité de l'ancrage résidentiel ; et l'incapacité provisoire à envisager l'achat d'une maison constitue une source de frustration. Toutefois, le rejet de son appartement HLM ne serait pas aussi fort si le destin résidentiel d'Anne n'avait pas une toute autre résonance, celui-ci étant perçu comme un signe de précarité sociale et faisant peser le risque d'une mobilité sociale descendante. Pour comprendre pleinement ce sentiment, il nous faut nous immerger dans l'histoire familiale. La mère d'Anne apporte à ce titre un éclairage très précieux : « *Ce que tu peux dire à Laurent, aussi bien Jacques (le père d'Anne) que moi, on est quand même issus de parents ouvriers, des gens simples. Il y a trente ans, c 'était facile d'acquérir une maison. On a toujours essayé de privilégier l'achat d'une maison. On a toujours privilégié, je sais pas, le cadre de vie. Je sais pas, c'est comme ça, c 'est peut-être parce qu 'on est des enfants d'ouvriers... Pour moi, comme pour mes frères et sœurs, c 'est vachement important la maison* ». Cette déclaration situe l'accession à la propriété et l'acquisition d'une maison dans une logique de mobilité sociale ascendante, la maison symbolisant à la fois un certain patrimoine et un certain mode de vie. Il est vraisemblable qu'Anne, plus ou moins consciemment, ait intériorisé ce rapport intrinsèque entre maison et réussite sociale. Dans ce contexte, on imagine alors que l'obligation (économique) d'habiter en HLM lui renvoie l'image de son échec scolaire et la fragilité de sa position sociale, et éveille en elle la conscience (et la culpabilité) d'un possible retournement de la trajectoire familiale. En ce sens, la présence dans son immeuble d'individus déqualifiés est d'autant moins supportable qu'ils symbolisent un monde auquel elle est étrangère et font peser sur elle la menace de déclin. C'est ainsi que l'on peut interpréter l'extrait suivant: *«C'est pas facile parce que dans ce genre d'appartements, ils mettent souvent, je peux te dire parce que j'y vis, des cas sociaux, des gens qui bossent pas, des gens qui foulent le bordel, des gens irrespectueux... C'est pas facile... Moi, comme j'ai jamais vécu comme ça, ça m'est vraiment difficile».* Sa mère insiste, affirmant très clairement le sentiment de régression sociale : « *Elle a toujours vécu en maison, ce qui fait qu 'elle a toujours vécu un peu comme une privilégiée, ce qui fait que quand elle s'est retrouvée toute seule, elle a essayé de prendre des appartements qui n 'étaient pas des HLM, mais pas non plus des loyers qu 'elle pouvait pas assumer avec sa gamine... Alors évidemment, pour elle, faire une demande en HLM. C'est bête... Mais c'est...* ». Pourtant, il faut encore chercher ailleurs le facteur ultime du défaut d'ancrage résidentiel. Vécue comme un signe de précarité sociale, l'installation en HLM est également vécue sur le mode de la précarité psycho-affective, l'appartement symbolisant l'échec dans la reproduction du modèle matrimonial : « *Ici, c'est pas réellement chez moi.*

[12] Ceux-ci manifestent la plupart du temps une exigence d'espace et gardent en mémoire les plaisirs du jardin. Ils disent avoir souffert ou souffrir d'être « *enfermés* » en appartement. Chez eux, le goût de la maison individuelle, apparaît comme un schème très vivace.

Enfin, c 'est chez moi. Mais je suis dans une situation, je vis avec la papa de Juliette, ça a pas toujours été tout rose mais bon, on essaie que ça aille bien, du moins de mieux en mieux. Là, actuellement, je suis chez moi avec les enfants. Je te l'avais dit. On est pas déclaré ensemble. Lui, Christophe, pour son activité professionnelle il a acheté un truc à Vouvray dans lequel il ne vit pas parce qu 'il vit chez moi. Mais rien est officiel. Parce qu'on a eu des petits problèmes de couple que l'on essaie de régler aujourd'hui. ». Dans cet extrait, on devine que l'appartement est associé à l'incertitude du projet matrimonial, bien loin du modèle d'harmonie et d'osmose familiale que symbolise la maison et qu'Anne a intériorisé et aurait voulu reproduire. Nous comprenons ainsi qu'elle n'a pas la vie dont elle a rêvée : une maison avec jardin, un certain standing, une famille unie et soudée.

Au final, cette triple frustration - spatiale, sociale et psycho-affective - qui provient de la dissociation entre ses rêves (le désir de reproduction du modèle familial) et la réalité, est clairement responsable de conduites régressives : « *Par moment, j'ai envie de tout plaquer et de revenir petite enfant chez mes parents même si c 'est pas ça que je veux* » nous dit-elle. Cette déclaration montre l'importance du sentiment d'échec cristallisé dans la perception de sa situation résidentielle et exprime un désir fantasmatique de retour en arrière, chose qui constitue une manière de dénier sa situation. Dans ce contexte, nous pouvons interpréter l'investissement important - en temps, notamment - de la résidence de ses parents comme la manifestation symbolique de cette pulsion régressive. L'attachement important au domicile des parents est une manière d'atténuer le sentiment de frustration en retrouvant, chez eux, tout ce qu'elle a intériorisé, projeté mais ne peut accomplir : un certain cadre de vie, un doux sentiment de confort de vie et de réussite sociale, une certaine sécurité affective. Cet exemple illustre particulièrement bien le fait que la souffrance sociale naît du décalage entre les schèmes opératoires incorporés qui forment les désirs et les aspirations, et les conditions effectives d'existence, qui ne dépendent pas que de la seule volonté.

Pour conclure, il existe des schèmes relativement stables qui s'inscrivent dans le temps long du parcours biographique. Avant de montrer qu'il n'en est pas toujours ainsi, nous aurions pu nous interroger sur ce qui les rend possible et sur leurs significations. Si l'enjeu est important, parce qu'il touche à l'intensité du travail d'intériorisation, à l'efficacité des instances de socialisation et à la singularité des contextes, ce questionnement mériterait toutefois, pour y apporter des réponses sérieuses, une enquête spécifique.

Activation temporaire, mise en veille et réactivation des schèmes spatiaux

Les schèmes spatiaux ne constituent pas systématiquement des constructions stables et durables. Ils sont parfois mobilisés de manière ponctuelle, sans aucune postérité ou provisoirement mis en veille.

Les schèmes temporaires

Traquons en premier lieu les schèmes temporaires, ceux qui s'expriment dans la courte ou la moyenne durée. Première surprise, ceux-ci sont peu nombreux car, en situation d'enquête, les individus privilégient renonciation de schèmes inscrits dans la longue durée, conformément à une logique biographique et identitaire qui valorise le stable sur l'instable, la permanence sur le changement. Il est probable qu'en réalité, dans le fonctionnement de la vie sociale, les schèmes soient parfois plus labiles, plus fugaces et bien plus contradictoires que ce que les acteurs en disent. Une nouvelle fois, nous

constatons que le schéma narratif qu'ils poursuivent tend à lisser et homogénéiser leurs modèles de pensée et d'action. Néanmoins, dans quelques cas, les individus pointent des schèmes temporaires. Parce qu'ils se sentent dans l'obligation de justifier le champ de leur pertinence contextuelle et les raisons de leur désactivation[13], ces derniers peuvent être scindés en plusieurs catégories.

Tout d'abord, certains schèmes spatiaux sont relatifs à une étape dans le cycle de vie. *« A cette époque, nous sortions beaucoup* » atteste Anita, « *Nous étions toujours fourrés Place Plumereau, dans les bars, les restos, les boîtes de nuit. Cela a duré jusqu 'à la naissance de mon fis* ». Dans ce premier exemple, la désactivation du schème s'explique par le passage d'une période de l'existence à une autre, par le franchissement d'un seuil qui légitime la transformation du comportement. D'autres schèmes spatiaux sont relatifs à une étape dans le parcours résidentiel. *«A l'époque, nous étions très parisiens.* » déclare Pascal. « *On avait l'habitude de passer beaucoup de temps dans les transports et ça ne nous dérangeait pas. Maintenant, quand on retourne à Paris, on ne supporte plus.* » Dans ce cas, l'abandon du schème est rendu légitime par le changement de lieu de résidence, de Paris vers la province. Un schème transitoire peut également coïncider avec la dynamique du réseau d'amis. *«C'est un temps où nous fréquentions des amis qui étaient très montagne. On avait l'habitude d'aller avec eux en vacances. Puis, on s'est fâché, on s'est un peu perdu de vue. Maintenant, on va plutôt à la mer»* (Evelyne)[14]. Dans ce cas, l'activation et la désactivation du schème s'explique par la variation du contexte relationnel et par l'histoire des sociabilités et des modèles d'influence. En outre, un schème transitoire peut également être en rapport avec un événement biographique. Dans les années qui ont suivi la mort de son père, Anita s'occupe beaucoup de sa mère et sort très peu, si bien qu'elle passe beaucoup de temps au domicile de cette dernière jusqu'au jour où elle décide de retrouver une existence normale, à la fois en passant beaucoup plus de temps chez elle et en renouant avec une certaine ouverture citadine. Ainsi, nous pourrions multiplier à dessein les types de schèmes temporaires en fonction de leurs contextes d'activation. Dans leurs justifications les plus courantes, on trouve également évoqués des phénomènes de décompensation *(«Avec mon précédent mari, on ne sortait jamais, on ne faisait jamais rien, on restait beaucoup ci la maison. Quand on a divorcé, je me suis mis à faire plein de choses...* », Danièle), de lassitude (« *Cela faisait trente ans que nous allions au même endroit en vacances...,* Valérie»), d'arrangement *(«Moi, j'aimais beaucoup la montagne mais lui n 'aimait pas du tout.... Donc ça a été plutôt la mer* », Brigitte).

Ces modestes figures laissent entendre qu'il existe un grand nombre de raisons pour lesquelles un schème peut avoir une existence temporaire. Elles montrent la très grande variété des contextes, parfois relatifs à l'âge, aux lieux de résidence, aux sociabilités, aux événements biographiques, et à leurs normes de conduites. Elles invitent à une conception dynamique (et non fixiste) des schèmes, où ceux-ci peuvent être adoptés et révoqués facilement, en fonction de multiples paramètres. Elles nous orientent inévitablement vers une conception moins mécaniste, moins déterministe et plus aléatoire des schèmes de pensée et d'action qui structurent la spatialité individuelle.

[13] Si la « durabilité » d'un schème durable semble pouvoir se passer de justification, le caractère temporaire d'un schème semble au contraire exiger une explication comme si l'on devait impérativement justifier tout écart à la norme de stabilité biographique.

" Les citations suivantes sont pour partie extraites d'entretiens réalisés dans le cadre de notre travail de maîtrise, en janvier 1998, à St-Btienne-de-Chigny.

Mise en veille et réactivation du schème résidentiel périurbain : l'exemple de Bernard

Si certains schèmes sont temporaires et présentent une espérance de vie limitée, d'autres sont provisoirement désactivés, mis en veille et réactivés bien plus tard comme s'ils restaient pendant un temps en mémoire comme une ressource possible de l'action. L'histoire résidentielle de Bernard illustre parfaitement ce principe. En arrivant à Tours, en 1983, Bernard et sa femme choisissent d'habiter une commune périurbaine, en lotissement, et ce au nom d'un besoin d'espace et d'une fuite de la ville. Comme pour beaucoup de médecins venant de Paris, l'arrivée en Province est l'occasion d'améliorer le cadre de vie en quittant « *l'enfer urbain* » et en assouvissant un désir de nature et d'espace, revendiqué pour soi et pour l'éducation des enfants. Ce schème périurbain, qui vient justifier le premier moment du parcours résidentiel tourangeau semble bien ancré. Pourtant, trois ans après, Bernard s'installe comme pédiatre de ville et investit dans un cabinet. L'accomplissement professionnel, qui nécessite un investissement économique lourd, l'emporte alors sur le schème résidentiel : Bernard, sa femme et ses deux enfants s'installent provisoirement en HLM, aux Rives du Cher. En échangeant du capital spatial contre du capital économique, Bernard met délibérément en veille le schème périurbain, et révèle une véritable compétence stratégique[13]. Après cette parenthèse d'un an, le schème est réactivé : Bernard et sa femme retrouve une grande maison, avec jardin, qu'ils louent à St Avertin. Toutefois, pendant ce temps, la famille s'agrandit. Vient une troisième, une quatrième et une cinquième naissance. Dès lors, ce n'est plus le schème professionnel mais le schème familial qui vient contrarier le schème périurbain jusqu'à infléchir très significativement la stratégie résidentielle. Comme pour beaucoup de familles de médecins habitant en périphérie, le nombre et l'âge des enfants invitent, à partir d'un certain moment, à privilégier l'accessibilité au centre à la fois pour économiser des déplacements (et du temps) et pour optimiser l'accès des enfants à l'espace urbain. Bernard et sa famille s'installent alors aux Prébendes. Là encore, la mise en veille du schème périurbain n'est que partielle et jamais totale. Bien que ne légitimant plus le choix résidentiel, ce dernier joue encore un rôle prééminent dans l'évaluation de la situation et dans la définition d'un projet résidentiel. D'une part, en dehors de la proximité au centre, Bernard reconnaît avoir préservé une partie du cadre de vie périurbain (maison spacieuse, jardin privatif, proximité du jardin des Prébendes, quartier calme). D'autre part, dans la mesure où il lui manque de l'espace et la proximité à la nature, il envisage avec sa femme, une fois les enfants grands, de retourner vivre en périphérie, à la « *campagne* », ce qui atteste la vivacité « intérieure » du schème périurbain.

Cet exemple montre qu'un schème peut être opératoire ou mis en veille et par conséquent qu'il n'est pas nécessairement stable et d'égale intensité à travers le temps. Lorsqu'il entre en tension avec des schèmes contradictoires, c'est-à-dire avec d'autres logiques d'action, l'individu est sommé de choisir et doit déployer des stratégies en fonction d'intérêts divergents. C'est là que s'exprime, pour le sujet, le sentiment de souveraineté et de libre arbitre et, pour le chercheur, l'expression d'une conduite rationnelle et intentionnelle. Toutefois, il apparaît clairement que derrière le jeu stratégique d'activation et de désactivation construit *ex post* en situation d'entretien par l'enquêté, le conflit de schème, dans le cours de l'action, agit de l'intérieur, de manière récurrente, sans

[15] Le terme de mise en veille doit être nuancé au sens où, bien qu'il n'oriente plus l'action - et devient non opératoire -, le schème persiste comme référentiel individuel, pour évaluer la nouvelle situation. C'est particulièrement net dans le discours de sa femme pour qui le passage du pavillon au HLM a été perçu comme une douloureuse régression.

être ni toujours tranché, ni toujours stabilisé et revient souvent hanter des évaluations contradictoires ou motiver des projets de changement.

La dynamique des schèmes spatiaux

Certains schèmes sont stables et durables. D'autres sont temporaires. D'autres encore sont rémanents. D'autres enfin se transforment jusqu'à parfois s'inverser. Tandis que l'exposition à de nouvelles conditions d'existence et à de nouveaux lieux n'affecte pas les schèmes profonds, dotés d'une certaine inertie, elle contribue à déstructurer les schèmes les plus faiblement intériorisés. Dans la transformation des schèmes spatiaux, la variation des contextes géographiques joue un rôle prépondérant et l'espace se révèle être une véritable instance de socialisation, dotée d'une puissance formante. Plusieurs exemples illustrent le rôle déterminant du changement de lieu de résidence dans la dynamique des schèmes.

La transformation du rapport à la distance chez deux ex-franciliens

Deux familles différentes, présentant le même parcours résidentiel, expliquent de la même manière la modification de leur rapport à la mobilité urbaine. Dans les deux cas, elles ont longtemps vécu en banlieue parisienne avant d'arriver à Tours où elles s'installent en périphérie. Pour justifier la faible contrainte qu'exerce pour elles la mobilité périurbaine, elles évoquent dans un premier temps l'inertie d'un schème banlieusard. Vues depuis la « région parisienne », les distances tourangelles leurs paraissent minimes et négligeables, ce qui explique qu'elles se soient installées en périphérie tout en ayant l'impression d'être proches du centre. Françoise affirme : *«Je vais soulever un problème, quand tu arrives de la région parisienne... T'es habitué hein... Ca te paraît pas loin. Tu te rends compte, t'imagines, tu connais la banlieue... T'as déjà été au boulot, mettre deux heures pour faire quinze kilomètres... Donc, l'arrivés en Tour aine, je me rappelle, quand je demandais mon chemin, les gens me disaient, c 'est loin... C'est à l'autre bout de la ville. A l'autre bout de Tours ...C'est pas loin ! Donc tu vois, les mentalités sont complètement différentes.* ». A cette occasion, elle oppose «mentalité francilienne» et «mentalité provinciale » et se distingue volontiers des tourangeaux qu'elle qualifie *«d'empotés »* et qu'elle accuse d'avoir « *les deux pieds dans le même sabot* ». Karine partage le même sentiment. *«J'ai envie de dire que les gens d'ici, ils n'aiment pas faire beaucoup de kilomètres. (...) Et quand tu viens de la région parisienne, t'es habitué à prendre la voiture tout le temps, à circuler beaucoup.* ». Pourtant, si ces deux femmes se servent de cette expérience parisienne pour justifier leur grande mobilité et comme principe de distinction, elles reconnaissent toutes les deux perdre progressivement le schème banlieusard au profit du schème tourangeau. Ce qui leur paraissait proche devient de plus en plus lointain. Certains déplacements qu'elles faisaient sans effort deviennent plus pesants. De retour à Paris, elles ont le sentiment d'avoir perdu l'habitude de la circulation difficile et s'énervent rapidement dans les encombrements. C'est ce qu'exprime Françoise : « *Alors c 'est vrai que tu prends vite la mentalité provinciale. Des fois aussi, tu le dis... Tu te dis, je vais pas ressortir à Montlouis chercher du pain. Tu prends vite la mentalité. Moi, quand je vais chez les enfants, c'est vrai que j'ai perdu l'habitude aussi. Des fois je pars avec mon mari le malin, il m'emmène, il me laisse la voiture et le soir, enfin je vais passer la journée à Paris, je prend le périph... C'est plus du tout le même vie...* ». Ce phénomène d'acculturation spatiale quant au rapport à la distance est plusieurs fois mentionné : Bernard et Yves, qui ont vécu longtemps à Paris, l'ont également évoqué. Il prouve plus généralement que dans certains contextes, l'espace a bien une puissance formante : les individus - comme les roches - sont soumis au « métamorphisme de contact » !

Installation périurbaine et modification du mode de vie : l'exemple d'Anita

Dans certains cas, l'effet de lieu peut prendre des proportions plus grandes. L'itinéraire résidentiel d'Anita montre comment le changement de contexte spatial de résidence peut occasionner une modification radicale (une réversibilité) des schèmes spatiaux, des goûts et plus largement du mode de vie. Nous avons vu précédemment que le goût de la maison individuelle constitue chez elle un schème stable et durable. Paradoxalement, c'est l'attachement irrévocable à ce modèle d'habitat qui entraîne une changement de contexte urbain de résidence et une modification importante des autres schèmes spatiaux.

Après plusieurs expériences successives et négatives en appartement, Anita, imprégnée par sa jeunesse périurbaine, cherche une maison et en trouve une, pour un prix dérisoire, à louer aux Prébendes. Dans son récit résidentiel, excepté le fait qu'elle n'en soit pas propriétaire, cette résidence apparaît comme le lieu de vie idéal. Elle y retrouve tous les avantages de la maison individuelle périurbaine (beaucoup d'espace, un grand jardin, plusieurs cheminées) tout en appréciant considérablement sa situation. Elle apprécie beaucoup le quartier pour ses sociabilités et sa convivialité. Elle vente la très bonne accessibilité pédestre aux commerces de proximité et surtout au centre-ville. Elle sort beaucoup et se déplace majoritairement à pied. L'après-midi, elle fait du shopping et traîne les terrasses de café. Le soir, elle fréquente les pubs, les restaurants et les boîtes de nuit. Toujours bien habillée et très maquillée, elle ne porte que des tenues « urbaines ». Quand son mari l'entraîne malgré elle, pour une balade en forêt le dimanche, elle y va à contre cœur et en talons ! A cette époque, elle revendique donc une très grande citadinité[16]. Quinze ans passent jusqu'au jour où son bailleur décède. La maison mise en vente, Anita se voit dans l'obligation de partir ou d'acheter. N'ayant pas les moyens, elle doit redéfinir, avec son mari, sa stratégie résidentielle. Pour devenir propriétaire et continuer à vivre en maison, elle décide - mais elle n'a en fait guère le choix - de s'exurbaniser. D'abord à Montlouis-sur-Loire[17], puis à Pont-de-Ruan où ils font construire. Dans son récit « résidentiel », le schème de la maison ne s'est guère modifié : Anita apprécie dans son pavillon le côté spacieux, son jardin et évidemment la faible promiscuité qui, au rythme des haies, devrait totalement s'estomper. Par contre, alors qu'au départ, elle angoissait profondément de quitter la ville, elle avoue s'être très bien habituée. Mieux, elle déclare avoir radicalement changé et l'ensemble des schèmes qu'elle développait pour justifier son bonheur d'habiter aux Prébendes se trouvent révoqués. D'une part, elle apprécie d'être un peu à l'écart de Tours, un peu retirée mais pas trop, un pied en ville, l'autre à la campagne. Elle aime le calme de sa nouvelle résidence et la possibilité d'aller se promener dans les bois, juste à côté, avec le chien. Alors qu'elle n'aimait comme nature que les pelouses bien rases et les cygnes du jardin des Prébendes, elle prend goût aux longues balades du dimanche, à la cueillette des champignons, au ramassage des fraises des bois et des mûres. Elle nous confie avoir acheté des baskets et un jogging il y a peu, pour la première fois. D'autre part, alors qu'elle aimait flâner en ville, faire du shopping, traîner les bars, ces incursions en centre-ville lui pèsent désormais : elle fait les magasins par obligation et ne

[16] Remarquons provisoirement que l'heureux hasard qui fait qu'une ouvrière ait pu vivre pendant quinze ans dans un logement et dans un quartier où elle n'aurait pas dû vivre, montre que, exposée aux mêmes conditions de vie que ceux qui vivent dans cet endroit parce qu'ils en ont les moyens, elle tend à développer les mêmes schèmes qu'eux. Toutefois, l'hypothèse d'un effet de lieu devient beaucoup plus convaincante dans la suite du récit.

[17] Pour économiser, son mari, ambulancier, accepte d'y prendre une gérance. Ils y vivront cinq ans dans un grand pavillon.

sort pratiquement plus, ni au cinéma ni au restaurant. Alors qu'elle appréciait l'animation de la rue et des espaces publics, elle ne supporte plus la foule et fait tout pour l'esquiver. Depuis qu'elle habite en périphérie, elle sort beaucoup moins. D'une part, prendre la voiture, descendre en ville et se garer l'ennuient prodigieusement ; d'autre part, elle aspire à profiter au mieux de sa maison où il fait bon vivre. Si dans un premier temps, elle sous-entend qu'il lui a coûté bien des fois de prendre systématiquement la voiture - en laissant transparaître une petite nostalgie pour le temps où elle circulait beaucoup à pied - elle précise que tout compte fait, elle s'est bien habituée et a appris à planifier : au lieu de faire les courses tous les jours, Anita les fait une fois par semaine et congèle beaucoup, pour limiter au maximum les déplacements. Ainsi, la distance au centre, bien qu'elle explique le faible nombre de sorties, ne constitue jamais un problème.

Ainsi, dans le récit résidentiel d'Anita, le passage du centre à la périphérie s'accompagne d'une métamorphose radicale de bon nombre de schèmes spatiaux. D'abord citadine, elle livre ensuite tous les signes « cliniques » d'une urbanophobie qui l'amène à décrier et à fuir le centre-ville qu'elle appréciait et qu'elle fréquentait tant, ainsi qu'à sacraliser le cadre bucolique et campagnard dont elle avait jadis horreur. Surpris par la vigueur de ce retournement, nous avons tenté d'en percer le mystère en l'interrogeant sur ce point. Celle-ci, assez à l'aise, évoque et l'habitude (« *On s'habitue à tout»)* et le droit au changement (« *Tout le monde peut bien changer* »). Ce double argument, en nous mettant sur la voie, laisse pourtant une part de mystère. L'invocation du droit au changement obscurcit et rend magique la métamorphose des schèmes plus qu'il ne l'éclairé. L'argument de l'habitude, en revanche, nous met sur une meilleure piste. Il semble pointer un effet de lieu, comme si le changement de lieu de résidence amenait progressivement et « naturellement » à changer de mode de vie et à intérioriser un nouveau système de goûts et de valeurs, comme si le jeu subtil entre les contraintes exercées par certaines conditions matérielles d'existence (l'éloignement du centre) et le poids des modèles culturels attachés à ces lieux de vie, provoquaient une acculturation progressive et le changement de schèmes . Cela reviendrait à affirmer que certains géotypes résidentiels portent en eux un système de valeur. Cette hypothèse reste à vérifier. Si plusieurs cas semblent la valider, - ce qui va dans le sens d'une puissance formante et socialisatrice des espaces résidentiels - il faudrait lester son caractère systématique et en étudier les modalités exactes.

Pour une psycho-géographie des schèmes spatiaux

Nous arrivons au terme de cette analyse. Il est temps de faire le point sur ce que peut apporter l'étude de la genèse et de la dynamique des schèmes spatiaux à une théorie de la spatialité. Le concept de schème, défini comme un modèle de pensée et d'action intériorisé potentiellement mobilisable dans le cours de la pratique, présente à notre sens trois intérêts principaux.

Un nouveau champ de recherche : la genèse des schèmes spatiaux

Parmi les auteurs travaillant à construire une théorie de la spatialité, plusieurs d'entre eux accordent une certaine importance à la formation des structures mentales en invoquant, probablement en référence à l'habitus bourdieusien, « l'intériorisation de l'extériorité ». A

Il faut néanmoins signaler que cette rupture biographique et identitaire s'effectue précisément dans le cadre plus large d'un changement d'étape dans le cycle de vie, entre la trentaine, où Anita aspire à une vie dense et riche sur le plan relationnel, et la quarantaine, où clic aspire à plus de calme et de tranquillité.

notre connaissance, au-delà de sa simple évocation théorique, cet objet n'a pas occasionné de sérieuses investigations empiriques et demeure une véritable « case vide ». Plus dommageable, alors que certains se disent (en théorie) attentifs aux contextes sociaux, spatiaux ou biographiques, ils opèrent dans le traitement de cas empiriques en les ignorant et en versant dans le paradigme de l'individu autonome et souverain. Dans ce contexte, il nous a semblé particulièrement urgent d'interroger la manière dont s'élaborent les schèmes spatiaux en attachant une importance aux contextes multiples et aux modalités de leur intériorisation. Les exemples que nous avons détaillés posent davantage de problèmes qu'ils n'en résolvent, notamment en montrant que la variété des formes de justification des schèmes - naturalisation, compensation, décompensation, habitude, transmission, etc. -, tout en mettant en exergue le travail réflexif des individus et en permettant de reconstruire leur univers d'intelligibilité, ne suffit pas à épuiser le travail génétique et à résoudre la question des causes. Néanmoins, en montrant que le processus d'intériorisation constitue une véritable activité sociale où les acteurs ne sont jamais totalement passifs ni les simples dépositaires d'une extériorité, ils contribuent à réformer la théorie de l'habitus en ouvrant des perspectives prometteuses. Il ne fait aucun doute qu'il y aurait une réelle plus-value cognitive à prolonger ce travail par une recherche spécifique, portant exclusivement sur les modalités d'émergence des schèmes spatiaux, non seulement en prenant très au sérieux le discours des individus - en centrant par exemple l'entretien sur l'origine de quelques schèmes spatiaux-, mais aussi en interrogeant minutieusement les contextes multiples dans lesquels ils ont émergé, qu'ils soient temporels, spatiaux, relationnels ou/et psycho-affectifs. C'est à cette seule condition que l'on peut espérer élucider la manière dont les systèmes de goûts et de valeurs collectifs circulent, se transmettent et sont appropriés individuellement. Il faut toutefois reconnaître que cette démarche compréhensive et génétique menée à l'échelle individuelle éprouve à un certain moment ses propres limites. Comme l'a montré l'exemple du «cocooning», un schème ne peut livrer toute sa signification sociale que dans la mesure où celui-ci est replacé dans des logiques sociales plus englobantes - relatives par exemple à un collectif - que, bien souvent, seules des analyses comparatives et/ou macroscopiques peuvent pointer.

Une approche historiciste, contextualiste et dynamique des schèmes spatiaux

S'il invite à travailler sur la genèse des matrices structurant les pratiques et les représentations de l'espace, le concept de schème tel que nous l'avons conçu permet également de mettre à jour leur complexité en invalidant une approche fixiste et moniste. Contre les acquis de la sociologie classique, et d'une certaine manière de la géographie de la représentation, les exemples évoqués nous ont permis de mettre en exergue une grande hétérogénéité des schèmes quant à leurs conditions d'activité. Outre leur inégal degré de généralité et leur caractère contextuel évoqués au chapitre précédent, les schèmes spatiaux ne présentent ni une durabilité semblable ni une permanence assurée. Certains s'expriment dans le temps long de l'histoire individuelle tandis que d'autres s'inscrivent dans le temps court d'un épisode biographique. D'aucuns témoignent d'une grande stabilité quand d'autres sont activés en pointillé. Cette variété est accrue par la possibilité qu'a chaque schème d'être réformé ou de connaître, au gré des expériences, de sensibles modifications. De la sorte, l'étude de la « vie » des schèmes invite à reconnaître une historicité radicale des structures mentales, à la fois leur inscription biographique et leurs multiples temporalités. Cette conclusion est d'une grande incidence épistémologique parce qu'elle propose de mettre l'instabilité et le changement et, par conséquent, la complexité au cœur de l'expérience spatiale individuelle. Bien entendu, cette question mériterait de sérieux approfondissements portant par exemple sur les stratégies d'activation ou de désactivation

des schèmes en fonction des épisodes biographiques ou encore sur les facteurs de modification des schèmes spatiaux. Elle pourrait donner lieu à des expérimentations thématiques par exemple dans le cadre d'études sur les stratégies résidentielles ou sur les stratégies commerciales, où l'analyse de la dynamique des schèmes permettrait de donner plus de souplesse aux opérations de typologie et de classement et à la construction des identités.

L'idéel et le matériel : convergences, décalages et influences réciproques

Le troisième intérêt que présentent à notre sens les concepts de schème et d'intériorisation est de permettre de dépasser la vision trop schématique et fausse d'un rapport univoque entre le matériel et l'idéel. Bien des écrits géographiques marqués par le *linguistic turn* et par la phénoménologie présentent implicitement les représentations de l'espace comme des « facteurs » qui permettraient de rendre intelligible des pratiques conformes aux schèmes de pensée. La réalité montre à l'inverse qu'il n'y a pas de rapport univoque entre les modèles de pensée, les actes et plus largement les conditions d'existence. D'une part, comme l'a montré G. Di Méo pour les territorialités des habitants du centre de Bayonne ou du pays du Josbaig, il existe, dans bien des cas, des décalages voire des contradictions entre le système de pensée et les actes[19]. Dans notre travail, nous avons pu montrer que certains schèmes sont dotés d'une réelle inertie qui maintient son activité au-delà de leurs contextes originels d'activation, quand bien même ceux-ci deviennent antagonistes. Nous avons remarqué que ces décalages s'expriment de différentes manières, revêtent des significations particulières et sont dotés d'effets. Quand ils marquent un écart entre les aspirations (désirs, projets) et les conditions concrètes de vie, ils peuvent être à l'origine d'une conscience malheureuse. Une étude approfondie centrée sur les décalages entre le dire et le faire, sur leurs modalités, leurs significations et leurs effets, serait sans doute d'une grande productivité scientifique. Cependant, l'existence de décalages ne doit pas occulter les interférences nombreuses et complexes entre les deux sphères. Outre les cas d'adéquation parfaite, il est fréquent que les schèmes spatiaux constituent des ressorts essentiels de la modification plus ou moins rapide des pratiques spatiales ou qu'à l'inverse, les conditions concrètes d'expérience spatiale, parfois déterminées par le jeu des structures, jouent un rôle essentiel dans la transformation de schèmes spatiaux existants ou dans l'émergence de nouveaux schèmes. Ce dernier cas est apparu clairement dans la manière dont Anita, orientée par le jeu de l'offre foncière vers une installation périurbaine, expérimente un nouveau mode de vie et intériorise de nouveaux schèmes. Comme nous l'avons signifié, cet effet de lieu devrait être approfondi afin d'en préciser les modalités exactes. Plus généralement, les relations polymorphes entre schèmes, pratiques et contextes spatiaux devraient faire l'objet d'une investigation plus précise, soucieuse de répertorier la pluralité des interférences et leurs formes spécifiques, au-delà des modestes jalons que nous avons pu poser.

[19] Di Méo G. (sous la dir.) (1995), *Les territoires du quotidien,* L'Harmattan.

Conclusion

Individu, langage et spatialité

Au fil des trois chapitres précédents nous avons progressivement précisé le statut que nous accordons à l'individu et au langage dans l'objectif de contribuer à l'élaboration d'une théorie de la spatialité. Sans revenir en détail sur l'ensemble des résultats, rappelons que l'analyse aboutit à deux principales conclusions. Tout d'abord, au-delà de l'identité narrative dont on sait qu'elle tend « naturellement » à fournir une représentation unitaire et cohérente de la personne, la prise en compte de l'ensemble des manifestations de la subjectivité individuelle nous permet d'établir que l'identité spatiale peut faire l'objet d'une lecture « unitaire » ou d'une lecture « pluraliste » en fonction de stratégies interprétatives opposées. Non exclusives, et trouvant chacune leur pertinence, ces dernières permettent d'approcher deux réalités différentes. L'une, en mettant en exergue ce qui fédère l'expérience spatiale de chacun, ce qui semble le plus stable et le plus durable, constitue un préalable nécessaire au travail de comparaison et de classement interindividuel ainsi qu'au repérage de structures et de régularités ; à l'inverse, en insistant davantage sur l'hétérogénéité croissante de cette expérience spatiale, sur la pluralité des identités, des rôles, des modes d'engagement et de restitution de l'action ou encore des modèles de conduite - liée elle-même à une diversification des apprentissages et des formes de socialisation dans des contextes spatiaux de plus en plus ouverts, riches et diversifiés - la seconde est indispensable pour appréhender les formes contemporaines d'individualisation. Si cette dernière, plus novatrice, mériterait une investigation plus approfondie et plus systématique, les deux perspectives nous semblent complémentaires et indissociables dans l'analyse des identités spatiales. Pour cette raison, nous allons les mettre successivement en œuvre dans notre troisième partie.

En second lieu, les analyses précédentes permettent de clarifier le statut que nous accordons aux récits d'action, et plus largement au langage, dans une théorie de la spatialité. D'une part, l'activité narrative a été étudiée pour elle-même, comme un « faire », en tant qu'elle constitue un acte social à part entière dont nous avons cherché à saisir les modalités, les significations et les fonctions. Considéré comme une analyse pragmatique des formes d'énonciation langagières, ce premier volet a pu être résumé ainsi : « que font et qui sont les individus quand ils nous parlent d'espace ? ». Il nous a principalement permis de mettre à jour la manière dont les individus, en situation d'entretien, configurent leur espace de vie par le langage, construisent leurs univers de sens et stabilisent leur monde vécu. Nous devons reconnaître que sur cette question, le premier chapitre n'a apporté que des réponses limitées et pourrait faire l'objet d'une investigation à la fois plus profonde et plus rigoureuse, notamment en empruntant des outils à la « linguistique urbaine » de Lorenza Mondada ou à la « sociologie des sciences » de Bruno Latour. D'autre part, l'activité narrative a été étudiée en tant qu'elle est performative, c'est-à-dire qu'elle institue, qu'elle légitime, qu'elle donne de l'intelligibilité aux jugements et aux actes auxquels elle se réfère et constitue de ce fait une voie privilégiée aux logiques de

l'action. Assumant entièrement une acception référentielle du langage[1], le matériau langagier nous permet d'accéder aux systèmes de schèmes plus ou moins stables et plus ou moins transposables qui structurent les discours et orientent les pratiques, de nous interroger sur leurs conditions sociales et biographiques de possibilité, et donc d'approcher les identités structurales des locuteurs, leurs genèses et leurs dynamiques, en dehors de tout présupposé moniste et fixiste. Pourtant, si l'exégèse du matériau langagier permet de « comprendre » le sens de l'action, est-on toujours bien sûr d'en saisir les causes ? La prise en compte du point de vue particulier permet-elle de rendre véritablement compte de l'action particulière ? Sur ce point, nous avons vu que le travail génétique, mené au plan individuel, atteint rapidement à ses limites, tout simplement parce que le sens de l'action individuelle excède le sens que lui confère l'individu. Pour avoir toute sa validité, le travail sur le signification et la genèse des systèmes de goûts, de valeurs et de normes, ne peut avoir de sens - et apporter pleine satisfaction - que dans une perspective comparative, en reconstituant l'espace des points de vue, analyse à laquelle nous allons désormais nous consacrer.

[1] Si nous sommes convaincus de l'importance d'une analyse pragmatique du langage - et de l'intérêt que l'on doit porter à sa fonction praxéologique -, il nous paraît difficile voire dangereux d'abandonner sa fonction informationnelle et référentielle, et de le considérer comme un objet « auto-référentiel » et « auto-organisé » comme le suggère Lorenza Mondada, ce qui nous priverait d'un ressort essentiel pour comprendre ce qui structure et oriente les pratiques (non langagières) de l'espace. En ce sens, tout en intégrant une perspective pragmatique, nous assumons une certaine continuité par rapport à la géographie des représentations. Mondada L. (2001), «Pratiques discursives et configuration de l'espace urbain», in Lévy J., Lussault L., *Logiques de l'espace, esprit des lieux.* Coll. Mappemonde, Belin.

Troisième partie

Distinction sociale et territorialisation des lieux

Introduction

> «Pour comprendre ce qui se passe (...), il ne suffit pas seulement de rendre raison de chacun des points de vue à l'état séparé. Il faut aussi les confronter comme ils le sont dans la réalité, non pour les relativiser, en laissant jouer à l'infini le jeu des images croisées, mais, tout au contraire, pour faire apparaître, par le simple effet de la juxtaposition, ce qui résulte de l'affrontement des visions du monde différentes ou antagonistes : c'est-à-dire, en certains cas, le *tragique* qui naît de l'affrontement sans concession ni compromis possible de points de vue incompatibles, parce qu'également fondés en raisons sociales ». Bourdieu P. (1993), *La misère du monde,* Seuil, p. 13.

Contrairement au second, le troisième moment de ce travail renoue avec une intention comparative et classificalrice mais, désormais, ce ne sont plus les pratiques concrètes qui sont au centre de l'analyse mais l'ensemble des systèmes de goûts, de normes et de valeurs engagés dans la territorialisation des lieux[1], en tant qu'ils contribuent à distinguer subjectivement les individus ainsi qu'à les classer objectivement, donc à fonder leur identité sociale. Afin de prendre en considération toutes les formes de manifestation de la subjectivité individuelle - et pas seulement l'identité narrative -, nous considérons l'espace géographique comme une ressource offrant pour chaque activité sociale une gamme plus ou moins étendue de possibles stylistiques à l'intérieur desquels, par les jugements et les classements qu'ils opèrent, les individus prennent position et se distinguent les uns des autres avec plus ou moins de netteté. C'est précisément par la comparaison, et donc par la mise en perspective, dans chaque sphère de la pratique, de ces systèmes de représentations et de préférences individuelles en tant qu'ils sont au principe de la distinction socio-spatiale[2], que l'on peut espérer donner une cohérence globale au foisonnement des positions individuelles, opérer des classements pertinents, et reconstituer « l'espace des points de vue », notamment en reconstruisant les systèmes de dispositions plus ou moins transférables, plus ou moins durables et plus ou moins partagés que nous nommons habitus[3]. En étudiant ceux-ci à partir des procédures de qualification et d'évaluation des

[1] Nous désignons par territorialisation des lieux l'ensemble des opérations de qualification, d'évaluation et de classement apparues dans la description et la justification des espaces de pratique.

[2] La distinction socio-spatiale désigne la manière dont les individus se distinguent socialement en décrivant et en justifiant leurs lieux de vie, comme dans les exemples suivants : « *Moi, je préfère aller au Atac », « Nous, on n'aime pas le COR, on préfère Les Studio».* En faisant valoir leurs choix ainsi qu'en revendiquant une position spécifique, ils cherchent à se singulariser et à apporter la preuve de leur originalité sociale. l'ondée sur la territorialisation des lieux, la distinction socio-spatiale est une composante de la distinction sociale. Toutefois, par souci « d'alléger » le texte, nous parlons indifféremment de distinction « spatiale » ou « socio-spatiale », les deux expressions étant équivalentes.

[3] Notre démarche comparative s'inspire directement de celle mise au point par P. Bourdieu et son équipe dans *La Misère du monde* et synthétisée en exergue. Si l'affrontement des points de vue dont il est question est pour notre part plus symbolique que réel et ne donne qu'occasionnellement lieu à des petites comme à des grandes misères, il constitue le principal biais par lequel, tout en cherchant à se départir du point de vue unique, central et omniscient, donc en étant fidèle à une démarche constructiviste, nous pouvons espérer créer de l'objectivité et montrer comment s'organise « l'espace » des dispositions et des goûts, donc « l'espace » des positions sociales ; même si, à la différence de P. Bourdieu, il ne faut pas occulter ce que ce travail de mise en perspective doit déjà à une opération de construction. Cette démarche, au fondement d'une posture

espaces de vie, nous espérons nous donner les moyens d'analyser comment, par le biais des proximités et des distances, s'organise et se structure « l'espace social », en l'occurrence à l'intérieur des classes moyennes. Toutefois, ce projet peut être détaillé et présente, semble-t-il, trois enjeux.

En premier lieu, le thème que nous investissons le moins frontalement porte sur les formes d'expression et d'objectivation des processus de distinction. Lorsqu'on juxtapose les récits individuels, la distinction spatiale se présente sous plusieurs formes. D'abord, elle apparaît à travers l'appropriation exclusive de certains espaces ou de certaines catégories d'espaces par un individu ou un groupe comme c'est le cas du cinéma *Les Studio* qui, nous le verrons, est l'apanage des individus à fort capital culturel. Ensuite, elle se manifeste par la territorialisation préférentielle d'un lieu ou d'un type de lieu au sein d'un champ particulier[4], bien visible par exemple dans le privilège que certains individus accordent aux petits commerces de centre-ville pour les achats anomaux. Enfin, elle s'exprime à travers les usages ou les sens spécifiques attribués à des lieux collectivement partagés, par exemple à travers le sens platement utilitaire et les valeurs dépréciatives que certains individus accordent aux centres commerciaux périphériques. Dans les entretiens, ces trois figures de la distinction socio-spatiale sont identifiables. Pour autant, ont-elles la même importance ? Rien n'est moins sûr. Dans un contexte d'uniformisation croissante des espaces de vie, nous postulons que c'est moins la pratique exclusive de certains lieux que l'originalité de leur investissement pratique ou de leur phénoménologie qui constitue le principal support de la distinction.

Dans le prolongement de notre précédente partie, la seconde interrogation est d'ordre théorique et méthodologique. Bien qu'elle prenne des formes spécifiques et différenciées, la distinction spatiale constitue un instrument puissant de distinction sociale et fournit un point d'accès aux autres dimensions de l'identité (sociale, culturelle, politique, psychologique, etc.)[3]. Pour en prendre la mesure, il suffit de penser que l'essentiel des schèmes spatiaux mobilisés dans la description et la justification des espaces de vie sont rarement irréductibles et sont la plupart du temps sous-tendus par un des systèmes de goûts et de valeurs extrêmement hétérogènes - par exemple relatifs au rapport à soi, au corps, aux autres, à la famille, etc. - et référant à de nombreuses dimensions de l'identité. Dans ce contexte, l'analyse des jugements et des classements spatiaux est conçue comme un biais pour appréhender d'autres formes de distinctions, principalement d'ordre socio-politique et socioculturel. Toutefois, en retour, nous devons supposer que ces systèmes de goûts, de normes et de valeurs individuelles engagés dans la distinction spatiale et intériorisés sous forme de patrimoines de dispositions, orientent, structurent, et de ce fait rendent intelligibles les spatialités ordinaires, c'est-à-dire les pratiques et les représentations de l'espace. Apparemment triviale, cette proposition n'est pas sans incidence

« constructiviste réaliste » à laquelle nous adhérons, est précisée par cet auteur dans son dernier ouvrage : Bourdieu P. (2002), *Science de la science et réjlexivité,* Raisons d'Agir.

[4] Nous désignons par « champ » un espace social pertinent et cohérent de la pratique où des acteurs sociaux, engagés dans l'action, mais inégalement compétents et distribués dans cet espace, et conscients que les positions constituent des enjeux de pouvoir, déploient des stratégies spatiales, notamment des stratégies de distinction (exemple : champ immobilier, champ des pratiques commerciales, etc.) Cailly L. « Champ », in Lévy J., Lussault M. (2003), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés,* Belin.

[5] Comme l'a bien vu J. Lévy, l'identité spatiale n'est pas indépendante mais profondément liée aux autres dimensions de l'identité individuelle qu'elle traverse en plan de coupe. Lévy J, Haegel F, « Urbanité. Identités spatiales et représentations de la société », in Calenge C, Lussault M, Pagand B, (1997), *Figures de l'urbain,* Maison des Sciences de la Ville, Université de Tours.

épistémologique. D'une part, en plaçant les modèles socioculturels - au sens large - à l'origine de toute pratique, nous leur conférons un rôle déterminant, si ce n'est essentiel, dans la fabrication des spatialités, et par-là même dans la production de l'espace social, au sens d'étendue concrètement et symboliquement investie par des individus ou des groupes sociaux. D'autre part, pour comprendre la genèse de ces spatialités (ou de ces identités spatiales) et leur diversité, nous devons questionner la circulation et l'inégale distribution de ces goûts, de ces valeurs et de ces normes socioculturelles.

Or, c'est précisément sur ce point que porte la dernière et la principale interrogation. Que nous disent les opérations de jugement et de classement des lieux - donc de distinction spatiale - sur la constitution, la circulation et l'inégale distribution des stocks de goûts, de valeurs et de normes socioculturelles ? En quoi contribuent-elles à rapprocher certains individus, à en séparer d'autres, bref à les différencier, à les hiérarchiser ou encore à les individualiser au sein des classes moyennes ? A ce titre, à partir d'une comparaison minutieuse des différents récits, nous formulons deux hypothèses principales. D'une part, il nous semble que la constitution des identités spatiales et les marques de distinction obéissent à certaines régularités en rapport avec la dotation en capital culturel. Ce premier constat nous a amené à montrer comment les spatialités individuelles peuvent être structurées par des habitus de classe, c'est-à-dire par des systèmes de dispositions socialement situés, soit caractéristiques de la fraction cultivée et dominante des classes moyennes (chapitre 6), soit caractéristique de sa fraction peu qualifiée, appelée par commodité « populaire » (chapitre 7). Mais, simultanément, au-delà des régularités qui se donnent à voir, la comparaison des identités spatiales a montré l'importance des variations individuelles. Pour en rendre compte, il nous a fallu changer de modèle interprétatif, et analyser comment, à l'intérieur de ces systèmes de dispositions, apparaît une marge de souplesse, de jeu ou de dissonance à l'origine d'un réel processus d'individualisation - d'hybridation et de métissage -, qui tend simultanément à complexifier les équations individuelles et à gommer la lisibilité des habitus de classe et des marquages socioculturels (chapitre 8).

En ce sens, l'analyse des identités spatiales doit nous permettre de montrer que les classes moyennes urbaines sont à la fois hiérarchisées et différenciées, durablement et collectivement structurées et, au pôle individuel, de plus en plus complexes.

Chapitre 6

Compétence culturelle et territorialisation des lieux

Introduction

Ce premier moment de l'analyse vise à étudier la manière dont les systèmes de goûts et de valeurs engagés dans les processus de territorialisation de l'espace, c'est-à-dire dans la description, la qualification, l'évaluation ou encore la légitimation des lieux de vie, contribuent à distinguer - et par-là même à fédérer - les individus les plus qualifiés de notre échantillon, à savoir la totalité des médecins et une partie des infirmières. Pour ce faire, nous avons ausculté la territorialisation des lieux relative à trois catégories d'activités : les pratiques culturelles, commerciales et sportives. Chacune d'elles nous a semblé occasionner un certain nombre de situations spatiales comparables et nous a paru cristalliser un ensemble de schèmes sociaux et spatiaux à partir desquels nous avons pu identifier des « dispositions agissantes » et reconstruire la structure des habitus. Manifestement, les individus les plus qualifiés - qui représentent dans notre échantillon la fraction supérieure et « cultivée » des classes moyennes - partagent un grand nombre de dispositions et témoignent d'un habitus de classe, c'est-à-dire d'un système commun de dispositions stables et transposables orientant leur manière de territorialiser les lieux, tant au plan des pratiques concrètes que du point de vue symbolique. Pour autant, comme nous l'avons déjà indiqué, notre intention n'est pas d'établir une simple corrélation statistique entre la compétence culturelle (estimée à travers le niveau scolaire et l'origine sociale) et ce système de disposition - ce qui n'éclairerait en rien le mystère de cette relation et ne fournirait qu'une semi-compréhension du réel[1] - mais plutôt de tenter de comprendre les liens subtils entre les goûts cultivés associés à cette compétence héritée ou acquise et ce patrimoine de dispositions, en interrogeant précisément leurs genèses et leurs conditions de formation. En l'occurrence, nous faisons l'hypothèse que « l'esthétisme petit bourgeois » qui est au centre de la compétence culturelle surdétermine fortement les autres dispositions, qu'elles soient spatiales (citadinité, compétence métapolitaine, sensibilité écologique ou paysagère) ou non spatiales (sensibilité gastronomique, hygiénisme sportif, hédonisme, convivialité), autant de principes qui structurent les pratiques et, de manière encore plus marquante, le discours sur les pratiques spatiales.

[1] C'est précisément contre cette pensée « corrélative » que nous met en garde P. Bourdieu, dans l'ouverture de *La distinction* : « Une relation aussi étroite que celle qui s'établit ainsi entre le capital scolaire (mesuré au niveau d'instruction) et des connaissances ou des pratiques en des domaines aussi étrangers à l'enseignement scolaire que la musique ou la peinture, sans parler du jazz ou du cinéma, pose au plus haut degré, comme la relation entre la fréquentation des musées et le titre scolaire, la question de sa propre signification, c'est-à-dire de l'identité réelle entre les deux termes reliés qui se définissent dans la relation même : la relation statistique manifeste et cache à la fois une relation sémantique qui en enferme la vérité. On n'a rien expliqué, ni même rien compris lorsqu'on établit l'existence d'une forte corrélation entre une variable dite indépendante et une variable dite dépendante : aussi longtemps qu'on n'a pas déterminé ce que désigne chacun des termes », Bourdieu P. (1979), *La distinction, critique sociale du jugement,* Minuit, p 16.

1- Disposition cultivée et territorialisation distinctive des lieux culturels

Un premier ensemble de lieux apparaissent particulièrement distinctifs, et jouent un rôle central dans l'organisation des espaces de vie des individus bénéficiant d'un fort capital culturel : il s'agit de tous les lieux qui, d'une manière ou d'une autre, sont associés à la culture savante. Leur pratique, plus ou moins intense selon les cas, témoigne de l'affection pour un certain nombre d'activités à fort investissement intellectuel et artistique, et caractéristiques de goûts cultivés : le théâtre, la danse contemporaine, la musique classique et l'opéra, le jazz, la peinture, la sculpture, ou encore, la littérature. Avant d'étudier la genèse de cette disposition, analysons la manière dont elle structure les spatialités individuelles : d'abord par la territorialisation d'espaces spécifiques, et ce à plusieurs échelles ; ensuite par la préférence accordée à certains lieux, notamment dans le champ cinématographique ; enfin en influençant profondément les manières dont ces individus décrivent la ville, et donc l'appréhendent, en particulier les lieux à forte urbanité.

La forte territorialisation des lieux associés à la culture « légitime »

Les individus à fort capital culturel fréquentent et affectionnent un certain nombre d'espaces que les autres ignorent, et qui, à ce titre, contribuent à les distinguer. Procédant d'activités et de temporalités variables, ces espaces peuvent être analysés à plusieurs échelles.

Tout d'abord, à l'échelle métropolitaine - celle de l'aire urbaine de Tours -, ces individus ont en commun un certain nombre de lieux qu'ils fréquentent de manière plus ou moins exhaustive et avec une intensité inégale : le cinéma d'Art et d'Essai (Les Studio), le Théâtre Louis Jouvet et le Grand Théâtre (qui se partagent le programme d'art dramatique[2] et accueille, pour le second, l'Opéra), les lieux de concerts de musique classique (Prieuré St-Cosme, Grange de Meslay, Vinci, Salle Ockeghem) et de jazz (Salle Ockeghem, Festival de Montlouis) ; les modestes galeries d'Art (rue de la Scellerie, Montbazon) et lieux d'exposition (Château de Tours et Centre de Création Contemporaine) ; enfin, des librairies (comme La Boîte à Livres ou Le Livre) et la Bibliothèque Municipale''. La territorialisation exclusive de ces lieux appelle trois remarques. Premièrement, dans les discours et les récits individuels, ces lieux constituent des instruments de marquage et de distinction, en tant qu'ils symbolisent certaines pratiques sociales. En situation d'entretien, leur évocation permet d'afficher et de valoriser leurs goûts cultivés pour les arts, comme le traduisent, par exemple, ces propos d'Agnès : « *Nous, on va aux Studio deux ou trois fois par mois parce qu 'on aime beaucoup le cinéma, mais pas le cinéma grand spectacle.* ». En second lieu, parce qu'ils sont partagés, ces lieux cristallisent - et c'est assez rare pour le dire - une part d'identité collective, ce que ne manque pas de remarquer Jean-Christophe :

[2] Notre enquête est antérieure à l'ouverture du nouveau théâtre.

[3] L'importance de ces lieux culturels apparaît par exemple dans ces propos d'Agnès : « *Au niveau des sorties culturelles, c'est cinéma et théâtre. Cinéma, c'est à peu près une fois par semaine (...). On va aux Studio dans 99 % des cas (...). Et puis théâtre, on a un abonnement au théâtre de Tours : on y va à peu près sept à huit fois dans l'année. Et donc là, c'est Louis Jouvet ou Grand Théâtre. [Et concert ?]. Concert, oui. Opéra, non : j'aime pas l'opéra. Le festival de jazz de Montlouis. (...) Et puis de temps en temps, on va écouler à la salle Ockeghem un concert de jazz ou du classique, ça dépend. [Et dans la région ?] Oui, on a été au Prieuré St-Cosme, à la Grange de Meslay, salle Ockeghem, et puis non, on n 'a pas été au Vinci : on devait y aller mais on n'y a pas été. [Et sinon, expos ?] Expos de peinture : Paris ! Un petit peu sur Tours. Tours, y'a... Nous, on aime beaucoup la peinture contemporaine : donc sur Tours, il n 'y a pas grand chose. Il y a une galerie rue de la Scellerie : donc là on y va à pied ! Sinon, il y a une galerie à Montbazon : là, on est obligés de prendre la voilure ! ».*

« A Tours, quand lu fréquentes certains lieux ou certaines manifestations (culturelles), tu rencontres un peu toujours les mêmes gens ». De la sorte, ce dernier pointe l'existence d'un « milieu » qui s'identifie par des pratiques culturelles semblables et des lieux communément partagés. Enfin, la territorialisation de ces lieux culturels, parce qu'ils sont éclatés dans l'agglomération et constituent en quelque sorte un réseau, ne compte pas peu dans l'actualisation de leur compétence métropolitaine : ces individus investissent puissamment les nombreux lieux culturels du centre - la pratique des hauts lieux culturels et du centre-ville, nous allons le voir, étant profondément liés - , comme ceux, moins nombreux, de la périphérie. Ainsi, le déploiement des goûts cultivés constitue un principe important de distinction socio-spatiale, à la fois parce qu'ils orientent les individus vers certains lieux spécifiques, qu'ils impliquent une forte pratique du centre et qu'ils ouvrent nécessairement aux échelles de l'agglomération.

Néanmoins, si les goûts cultivés contribuent fortement à singulariser ces individus à l'échelle de la ville, ils les distinguent encore davantage dans la manière dont ces derniers déplorent le caractère limité de l'offre culturelle tourangelle et exploitent, avec plus ou moins d'intensité, les ressources culturelles que présentent d'autres villes, en particulier celles qui disposent d'une plus grande urbanité que Tours et, au premier chef, Paris. En effet, pour justifier le déploiement d'une compétence métapolitaine, ces individus insistent fréquemment sur le caractère limité des ressources tourangelles, telle Agnès pour la peinture : *«A Tours, y'a pas beaucoup de choses en peinture. C'est une petite ville, on peut pas tout avoir. Là, il y a une exposition sur l'art africain qu 'est sympa. Il y a aussi le CCC*[4]*, mais c'est pas terrible (...). Non, sur Tours, c'est pas génial. Mais Paris est à une heure...* ». Ou, dans le même esprit, Jean-Christophe, à propos du théâtre : « *C'est vrai que sur Tours l'offre culturelle est plus limitée, au niveau spectacle. Ici, le théâtre, c'est programmé, tu ne peux pas te dire, "Tiens, j'irais bien au théâtre ". Et puis, c 'est vrai, y 'a des pièces pas mal, mais on n'a pas les grands metteurs en scène* »[3]. Pour les raisons évoquées, ces individus affirment avoir l'occasion, plusieurs fois par an, de se rendre à Paris pour une exposition, un musée, une représentation de théâtre ou d'opéra, et souvent pour un condensé culturel, témoignant d'une volonté de « rentabiliser» le voyage. Tel est le cas, par exemple, de Bernard : « // *nous arrive d'aller à Paris pour une représentation de théâtre. En gros, on y va deux fois par an à Paris, pour aller voir un spectacle. (...) C'est pour des choses qui passent sur Paris et pas sur Tours. Une année, je voulais emmener toute la famille voir La Péricole : c'était au Théâtre Chaillot (...). Quand on va comme ça voir un spectacle, on en profite pour aller voir une exposition ou faire des musées* ». Ou encore de Catherine : « *Quelque fois, je vais visiter des musées sur Tours mais c 'est vrai que j'y vais plus souvent à Paris. En gros, deux trois fois par an. Là, j'y suis allée une journée. J'ai pris le TGV et j'ai fait l'aller-retour. (...) On s'est retrouvées au Louvre (avec une amie), on a déjeuné et puis après on est allées visiter deux petits musées. (...) Là, y'a une expo qu'est sympa, je vais peut-être aller la visiter : c'est sur l'Egypte.* ». Comme à l'échelle métropolitaine, tout en soulignant son originalité, Jean-Christophe fait de ces sorties parisiennes un trait d'identité collective en suggérant à nouveau un effet de « milieu » : « *Ca nous arrive d'aller faire des expos sur Paris. Le théâtre, ça arrive mais c'est rare. Je pense qu'on le fait peut-être moins que certains tourangeaux. Parmi mes collègues, j'ai l'impression qu 'il y en a qui sortent davantage sur*

[4] Le Centre de Création Contemporaine.

[5] La même évaluation péjorative apparaît au sujet du cinéma, ici avec un certain dédain qui frise le parisianisme : « *Pour le cinéma c'est sûr. Encore que Les Studio, c'est bien, mais ça reste moyen par rapport à ce à quoi nous étions habitués ci Paris. Play Time ne sort que cette semaine. Y a eu que des merdes pendant tout l'été, ça c'est une parenthèse* », (Jean-Christophe).

Paris que sur Tours ! ». Ainsi pouvons-nous penser que l'engouement pour l'offre culturelle prestigieuse que propose la capitale régionale constitue un trait distinctif de cette bourgeoisie « cultivée ». D'ailleurs, lorsque ces individus ont des enfants, l'ouverture métapolitaine et la découverte des hauts lieux culturels parisiens fait partie du programme éducatif, comme l'illustre l'exemple de Christian. Celui-ci, en reconnaissant qu'il actualise et satisfait à l'occasion ses propres goûts, exprime une vigoureuse intention de transmission de ce modèle de consommation culturelle : *«Moi, j'emmène les enfants à Paris, quand ils ont des vacances. C 'est une idée récente mais depuis un an, on l'a fait deux fois. Ca leur plaît bien et moi aussi parce que je peux voir des trucs que je ne vois pas autrement. On va au Musée du Louvre, on va au Musée d'Histoire Naturelle, ensuite, on se promène dans Paris : Notre-Dame, Beaubourg, je leur montre des choses qu 'ils ont envie de voir.* ». Manifestation logique des goûts cultivés, la fréquentation des hauts lieux culturels parisiens, qui incarnent le summum de la culture légitime et qui sont inextricablement liés à la très grande ville, présuppose le déploiement d'une compétence métapolitaine comme d'une forte appétence citadine, c'est-à-dire d'un goût affirmé pour la très grande ville : nous le verrons, celui-ci transparaît dans la magie qui entoure ces voyages à Paris.

Enfin, cette disposition cultivée ne se contente pas d'ouvrir aux échelles métro et métapolitaines : elle trouve généralement son prolongement dans la pratique d'un tourisme urbain et/ou culturel, aux échelles européennes et internationales, et ce, durant des week-ends étendus ou pendant les vacances. Les lieux ? Londres, Bruxelles, Lausanne, Barcelone, Oslo, Dublin en Europe. Ailleurs ? Marrakech, Seattle, La Nouvelle Orléans, New York, Lima, pour n'en rester qu'aux grandes métropoles[6]. En premier lieu, Agnès nous donne un aperçu tout à fait représentatif de la forme que peut prendre le tourisme urbain, et atteste une nouvelle fois de la proximité entre l'intérêt porté aux ressources culturelles (musées, expositions) et le goût plus implicite qu'explicite pour l'environnement sensible, architectural et monumental de la ville : « *Mon mari fait des marathons : il a fait Lausanne, Berlin, Venise, New York. En fait, c'est un prétexte pour visiter les villes. (...) Là, on y va en avion ou en train. On bloque trois quatre jours. New York, on est restés une semaine. Venise on est resté quatre jours. Pareil pour Berlin. On y va pour visiter la ville et on en profite pour... Là, on part dans un mois à Barcelone. Parce que moi, c'est une ville que j'aime bien. Dominique ne la connaît pas, donc c'est l'occasion de découvrir. L'emploi du temps ? C'est balades, balades dans la ville. Comme d'habitude, pour visiter une ville, il faut beaucoup marcher. Donc on marche beaucoup. On regarde, on observe. Et puis, on fait des musées, des expos.* ». En dehors du tourisme urbain, ces individus expriment pour la plupart d'entre eux un goût pour les voyages de découverte. S'ils ne partent pas tous les ans, ils ont tous voyagé, parfois beaucoup, et mettent en avant dans la justification ou la description de ceux-ci, l'intérêt paysager, culturel et la découverte d'autres civilisations. Catherine en fournit un exemple particulièrement éloquent : « *Moi, je pars tous les ans à l'étranger. Moi, j'aime bien. Je suis curieuse de tout. J'aime découvrir des pays que je ne connais pas. Bon, je vais aux Etats-Unis très souvent parce que j'ai de la famille et j'ai été à Tahiti parce que ma sœur s'y trouve, mais j'ai aussi fait le Vietnam, l'Equateur, l'Irlande. Je connais bien l'Angleterre où je suis allée plusieurs fois. J'aime bien l'aspect civilisation, puis découvrir de nouveaux paysages* ». Ce goût de la découverte d'une autre civilisation, toujours teinté d'exotisme, est encore plus manifeste chez Agnès : « *Nous on aime bien l'Amérique*

[6] Dans l'année précédant l'entretien, Pascal est allé à La Nouvelle Orléans, à Oslo et à Marrakech ; Agnès à Grenade, à Barcelone et à Lima ; Jean-Christophe, à Dublin ; Christian, à Montréal ; Catherine, à Bruxelles, à New York et à Seattle, et ce, en ne s'en tenant qu'au tourisme urbain.

Latine, du Sud, parce qu 'on a un copain qui connaît très bien cette région avec qui on arrive à faire vraiment des voyages supers, qui sont beaucoup culturels, mais un peu sportif aussi. (...) Tant qu 'à faire, autant aller voir dans ces pays des civilisations qu 'on ne connaît pas. Donc on a fait l'Equateur, le Pérou du Nord ; là, on fait le Mexique du Nord. Comme notre ami est spécialiste, on visite beaucoup de sites archéologiques. C 'est selon les thèmes culturels. ». Ainsi, cette pratique du voyage de découverte, bien qu'occasionnelle, et située à une autre échelle d'espace et de temps, parce qu'elle associe le changement de lieu à des préoccupations qui, sans en exclure d'autres, sont principalement d'ordre culturel (paysager, patrimonial, artistique ou civilisationnel), constitue un marqueur social qui achève de les séparer des autres individus .

Au final, s'ils se distinguent par la territorialisation d'espaces singuliers à toutes les échelles - ce qui structure puissamment et de manière originale leur spatialité -, il est apparu en filigrane que ces individus aux goûts cultivés partagent une certaine esthétique urbaine qui fonde leur goût pour la ville et qui transparaît de manière saillante dans les registres descriptifs. Avant de détailler cette idée, voyons comment les choix - et plus sûrement les systèmes de qualification et d'évaluation des lieux -, par exemple au sein du champ cinématographique, peuvent constituer des principes, particulièrement performants, de distinction.

Systèmes de qualification et distinction sociale : Les Studio *vs* le Méga-CGR

La territorialisation de lieux spécifiques n'est pas le seul principe de distinction socio-spatiale. Lorsqu'une activité peut être réalisée en divers endroits, le choix de tel ou tel lieu parmi d'autres possibles[8], parce qu'il engage un système de justification, et donc de valeurs, peut constituer un marqueur fort de l'identité. Tel est partiellement le cas du champ cinématographique[9] où il est apparu que c'est moins le privilège accordé à un site au détriment des autres que les principes mobilisés pour évaluer les différents cinémas - souvent indépendants des pratiques -, qui constituent des éléments importants de distinction et contribuent de nouveau à singulariser les individus témoignant de goûts cultivés.

En effet, les cas où la pratique, conformément au système de qualification et d'évaluation, tient dans un seul lieu existent mais sont de fait minoritaires. Cette situation, qui caractérise dans notre échantillon Agnès et Bernard, se traduit par la fréquentation quasi exclusive du lieu le plus valorisé, en l'occurrence Les Studio. Cet attachement aux Studio constitue une marque d'identité, comme le souligne Agnès, « *Moi, je vais surtout aux Studio et très rarement dans les autres cinémas, parce qu'aux Studio, c'est des films*

[7] Bien que le tourisme culturel et urbain à l'échelle internationale soit le fait de goûts cultivés, eux-mêmes liés à la dotation en capital culturel, celui-ci présuppose des ressources économiques suffisantes car ces voyages demeurent onéreux. Dotés de revenus relativement élevés, les médecins ont également la possibilité de voyager « pour eux » à l'occasion d'événements professionnels (colloque, séminaire, etc.), généralement aux frais de laboratoires privés. Ces conditions favorisent leur mobilité internationale.

[8] C'est précisément ce choix d'un lieu parmi d'autres possibles que nous qualifions de « prise de position » ou « d'inscription » dans un champ.

[9] Le champ cinématographique tourangeau est composé de quatre principaux cinémas dont trois sont évoqués ici. Le cinéma *Les Studio,* situé dans le quartier Cathédrale, comporte une forte spécificité : géré par 60 bénévoles et 20 salariés, il s'agit d'un cinéma associatif dont l'objectif est de rendre accessible au plus grand nombre un « cinéma exigeant et de qualité à des prix abordables » grâce à un abonnement annuel. Sur six salles, il comporte deux salles classées « Art-et-Essai » et « Recherche ». Les deux autres cinémas sont « commerciaux ». Le *Pathé* (aujourd'hui CGR-Centre) est situé en centre-ville, à proximité de la gare de Tours. Le *Méga-CGR* est un multiplexe situé en proche périphérie, dans le quartier des Deux-Lions.

différents. » ; ou, dans le même sens, Bernard «*Je vais principalement aux Studio. J'aime beaucoup Les Studio parce j'ai horreur du cinéma avec pops corns et pubs à n 'en plus finir.* ». Dans leurs cas, la valeur identitaire et distinctive du lieu est d'autant plus forte qu'il existe une conformité entre le système d'évaluation et l'acte pratique. Toutefois, pour la plus large majorité des individus, ce n'est guère le cas. Si, comme nous le verrons, ils partagent le même système de qualification et d'évaluation des lieux, et accordent une haute valeur symbolique aux Studio, ces individus pratiquent deux ou totalité des trois cinémas, y compris celui (comme le Méga-CGR) qu'ils dévalorisent le plus. Ce décalage exprime la pluralité des modèles d'action et des rationalités individuelles et, du point de vue des pratiques concrètes, un certain flottement identitaire. Ce dernier se produit lorsque d'autres rationalités l'emportent sur les principes d'évaluation éthique ou esthétique. Il peut s'agir de raisons « *pratiques* », comme dans le cas d'Yves ou de Christian qui, résidant à proximité du Méga-CGR, le fréquentent (en partie) par commodité en dépit d'une évaluation franchement péjorative : « *Alors, ce qui est très amusant pour nous, c'est que ça nous paraît pratique (aller au Méga-CGR), et on le fait, mais on y va que la moitié des fois où on va au cinéma parce que c 'est très moche, très impersonnel et c 'est très désagréable : on l'aime pas du tout ce cinéma !* » (Christian). En second lieu, il peut s'agir de raisons économiques, comme pour Catherine et Marie-Claude qui bénéficient par le comité d'entreprise ou par d'autres biais d'intéressantes réductions : « *Bon, pour certains films qui sortent, je vais au Pat hé ou au CGR parce c 'est vrai au 'avec l'hôpital on a des places moins chères. (...) Mais aux Studio, il y a des films qu'il n'y a ni au CGR ni au Pathé.* » (Catherine). Enfin, il peut s'agir de raisons liées au type de programmation et à des « concessions » envers les autres membres de la famille (enfants, mari) comme le suggère Marie-Claude : « *C'est quelque chose qui me fait un peu mal au cœur (d'aller davantage au CGR qu 'aux Studio), mais en même temps, comme on va à Carrefour, il y a des places réduites et tout... Et puis les enfants aiment beaucoup le CGR...* ». De la sorte, c'est moins dans les pratiques effectives - dont la variabilité traduit une pluralité des rationalités et, de ce fait, une certaine turbulence identitaire -, que dans les systèmes d'évaluation et de qualification des lieux qu'il faut chercher le travail de distinction.

S'ils ne convergent pas par des pratiques similaires, et par un même privilège effectif accordé aux Studio, les individus témoignant de goûts cultivés se distinguent par le déploiement, dans leurs récits, de principes de qualification et d'évaluation semblables, plaçant en haut de l'échelle Les Studio, en bas le Méga-CGR et, à un niveau intermédiaire, le Pathé. Quatre grands principes d'évaluation structurent cette hiérarchie. Le premier ne porte pas sur les lieux en tant que tels mais sur leurs « contenus », Les Studio étant valorisés au premier chef pour la qualité de la programmation. « *C'est des films différents. C'est plus des films que j'ai envie de voir* » nous dit Agnès. Selon Catherine, « *Aux Studio, y'a des films intéressants qu'on ne voit pas au CGR ni au Pathé (...). Donc, Les Studio, c'est plutôt la programmation* ». Ou encore Marie-Claude : «*J'y suis aussi attachée par rapport au fait qu 'ils présentent des films que l'on ne verra pas ailleurs, que les autres passeront une semaine et encore, ils ne les passeront pas.* ». Ainsi Les Studio s'opposent-ils au Pathé et au Méga-CGR qui sont principalement dépréciés parce qu'ils proposent des films «*grandpublic*», à «*gros budget*». Dans le même ordre d'idée, Les Studio sont valorisés parce que tous les films étrangers y passent en version originale, et que, pour tous ces individus, la VO constitue un critère d'appréciation positif, comme l'affirme Agnès : « *Déjà parce que c 'est des films en version originale et j'aime ça, même si je ne comprends pas le serbo-croate* ». Ou Catherine : «*Aux Studio, souvent, c'est des films en version originale. J'aime bien. El quand c'est en anglais, ça me permet d'entendre parler la langue* ». A travers ce goût pour la programmation et la version originale qui

caractérisent Les Studio, ces individus manifestent une disposition cinéphile, c'est-à-dire un rapport « savant » et « esthétique» au cinéma, qui s'intègre dans leurs goûts cultivés. Le deuxième principe d'évaluation se fonde sur la perception du public. Alors que Les Studio sont valorisés pour la qualité d'un public « *cinéphile* », qui « *aime vraiment* » et « *connaît* » le cinéma et manifeste une « *attention* », un « *silence », « un respect des autres* », celui du Méga-CGR est affublé des valeurs inverses, « *pas cinéphile », « peu sympathique », « bruyant* », voire grossier et vulgaire, comme le souligne la description délibérément caricaturale et pittoresque de Bernard : « *Quand je vais au CGR ou au Pat hé, (...) y 'a du bruit... T'as ces gens qui arrivent avec leur stick de pop-cor ns où je ne sais pas quoi d'énorme. Même pour les yeux : de voir des gros qui sont juste à côté de toi et qui sont encore en train de s'empiffrer ! Y'a quelque chose qui est... On a envie de dire : mais vous ne vous êtes pas regardés, vous n 'avez pas vu déjà comment vous êtes. Tu vois. Je suis sensible à ça. C 'est vrai que je trouve ça dommage, ça me gâche le plaisir. D'avoir de belles images et d'avoir, oui, c'est ça, des gros à côté en train de bouffer leur machin dégueulasse !* »[10]. Particulièrement forte et violente ici, cette distinction symbolique par rapport au public du Méga-CGR montre leur capacité - et leur volonté -, même s'ils ne sont pas cinéphiles, d'afficher leur reconnaissance du cinéma comme objet d'art et de mettre en avant leur respect des normes et des codes cinéphiles, donc à s'identifier à ceux qui en ont une pratique esthétique et savante, et de fait, à se distinguer radicalement de ceux qui manifestent, à l'inverse, une pratique « vulgaire ». Le troisième principe d'évaluation porte sur l'ambiance sensible et architecturale. Il engage et révèle simultanément une disposition esthétique et éthique. D'un côté, Les Studio sont valorisés pour leur taille (« *C'est à échelle humaine* », Catherine), pour leur ambiance sensible (« *Ca discute, c'est pas très lumineux, c'est pas très bruyant* », Bernard), pour leur convivialité *(« Il y a le côté cafétéria qui peut avoir un côté sympa* », Marie-Claude). A l'inverse, le Méga-CGR est jugé trop grand *(«Je le trouve pas humain* », Marie-Claude) ; l'architecture y est perçue comme inhumaine, vide et brutale, ce que résume Christian : *« Il y a une espèce de brutalité architecturale : cet espèce de grand hall avec des grandes salles... Et puis cette espèce de rien qu'il y a au milieu. C'est moche!».* Or, implicitement ou explicitement, l'évaluation sensible et architecturale, qui manifeste à l'occasion une disposition esthétique, est redoublée par une évaluation éthique, l'ambiance étant dans un cas conforme aux valeurs d'usage que l'on attend d'un lieu culturel, dans l'autre inadmissible car emblématique de la « consommation de masse » et de la « marchandisation » de la culture. Cette critique n'apparaît jamais tant que lorsque les individus comparent le Méga-CGR aux grandes surfaces, et partagent ouvertement le point de vue de Marie-Claude : « *Le CGR, je le trouve pas humain. Je trouve que c 'est une boîte à fric !* ». Un dernier principe de qualification et d'évaluation porte sur le géotype d'implantation et l'environnement urbain. Alors que le Méga-CGR peut être valorisé pour son accessibilité, un certain nombre d'individus soulignent la faible urbanité de son quartier d'implantation et attribuent une valeur supérieure aux Studio qui sont localisés en zone centrale : pour ceux qui résident en centre-ville, cette implantation autorise un accès à pied ; pour l'ensemble, elle permet de précéder ou de prolonger la séance d'une déambulation urbaine (balade, bars, shopping). Dans tous les cas, cette valeur accordée au contexte d'urbanité exprime à nouveau une disposition citadine.

[10] On prendra la mesure de toute la richesse de cette citation en remarquant qu'elle cristallise, outre une disposition cinéphile, un rapport hygiéniste et esthétique au corps (critique des gros), une disposition gastronomique (critique de la mal-bouffe), et contient implicitement, par la symbolique du spectateur boulimique et aliéné qui « consomme le cinéma comme un hamburger», une critique de l'inauthenticité du lieu en tant qu'il symbolise la *«société de consommation dans toute sa splendeur ».* On comprend ainsi comment, à travers la simple qualification d'une salle de cinéma, le discours se politise et contient en germe une « critique » socio-politique du monde marchand.

Au final, si les pratiques effectives des différents cinémas montrent un réel « zapping », une pluralité des modèles d'action et, de ce point de vue, un certain flottement identitaire, les systèmes de qualification et d'évaluation sont beaucoup plus stables, se répètent et singularisent fortement les individus aux goûts cultivés. Par delà ce nouveau trait d'identité commune, nous retrouvons, à une échelle plus fine, à travers l'analyse des registres descriptifs, des marques tout à fait sensibles d'individualisation. Ainsi, Bernard, en justifiant sa préférence des Studio, témoigne-t-il à nouveau d'une approche sensible et littéraire du monde en donnant à son discours une certaine théâtralité. A l'opposé, Christian, conformément à son style « naturaliste », appréhende les choses de manière beaucoup plus cartésienne, en usant de la comparaison (« *J'ai remarqué la même chose à Strasbourg sur le grand complexe* ») et de la contextualisation (« *Depuis leur arrivée sur le marché dans les années 1965-1970...* »). Au-delà des grands traits partagés, ces styles descriptifs singuliers témoignent de caractères originaux et mettent en exergue les fines variations individuelles. Ces dernières ne doivent pas occulter un troisième élément d'identité commune qui n'a cessé d'apparaître en filigrane.

Goûts cultivés et esthétique urbaine

Les individus qui témoignent de goûts cultivés et affectionnent les lieux culturels présentent à bien des égards une disposition citadine, c'est-à-dire un goût particulièrement prononcé pour la ville, notamment pour les lieux à très forte urbanité. D'abord, celle-ci transparaît à travers l'intérêt qu'ils accordent à la déambulation urbaine, comme le montre, dans les citations suivantes (Figure 1), l'importance du champ sémantique renvoyant à ce thème : « *se promener* », « *se balader* », « *marcher* », « *passer* », « *redescendre* » ; ensuite, dans le fait que la promenade citadine est toujours conçue comme un moment de découverte et d'exploration, ce qu'exprime un second champ lexical : « *découvrir* », « *explorer* », « *visiter de nouveaux coins* », « *se perdre* », etc. De la sorte, parce qu'elle constitue un « *décor* » que l'on regarde, que l'on observe ou que l'on découvre, la ville est appréhendée comme un objet en tant que tel qui, en dehors des ressources commerciale, festive ou culturelle qu'on lui reconnaît communément, présente des richesses spécifiques dont ils profitent en marchant, non sans une certaine forme d'esthétisme. Ce rapport esthétique à l'espace urbain se décline selon deux modalités. En premier lieu, la plupart des récits affichent - plus ou moins explicitement - un goût pour les ambiances sensibles urbaines, c'est-à-dire pour ce qui, de la ville, se donne aux sens. A ce titre, Bernard, en insistant sur la beauté que lui inspire le mouvement, l'animation, la palpitation de la ville, fournit l'exemple le plus achevé. C'est également cette première forme d'esthétisme qui transparaît dans les évocations, d'ailleurs nombreuses, de l'atmosphère des différents quartiers de Paris (Marie-Claude, Catherine, Sophie). En second lieu, une part non négligeable de récits révèlent une grande attention portée au cadre architectural, monumental, patrimonial et urbanistique. Cette dernière apparaît particulièrement bien dans les propos de Christian qui montrent combien ses promenades citadines - et sa perception de la ville - sont informées par son obnubilation savante, historique et archéologique, ou encore dans le récit que nous ont fait Agnès et son mari de leur voyage à Barcelone, témoignant d'une séduction pour l'architecture Gaudi et d'un intérêt majeur porté à l'urbanisme d'Ilde Fonso Cerdà. Ces deux dimensions du rapport esthétique à l'espace urbain sont la plupart du temps complémentaires. Toutefois, les individus peuvent insister davantage sur l'une ou sur l'autre. Ensuite, au-delà de leur parenté commune, les descriptions individuelles sont orientées par des traits singuliers d'identité qui livrent autant de déclinaisons. Sans revenir longuement sur cette individualisation des registres

descriptifs, déjà évoquée, remarquons que chacun, en fonction de sa sensibilité (et de ses autres dispositions) apporte sa propre touche : Bernard, une approche à la fois poétique et hédoniste de la ville ; Christian, une approche savante et érudite, en relation avec son caractère « naturaliste » ; Agnès, une appréhension témoignant davantage d'une forte culture architecturale ; Marie-Claude, une approche sensible, pour ne pas dire sensuelle, et fortement psychologisée, etc. Ainsi peut-on penser qu'en fonction de sa culture spécifique, chaque individu se forge sa propre esthétique urbaine.

Par ailleurs, quelles qu'en soient les variations, cette disposition citadine, même si elle apparaît nettement dans les descriptions de la pratique du centre-ville de Tours, trouve généralement son comble dans l'expérimentation de la grande métropole qui, par sa taille et par sa forte urbanité, offre davantage de choses à découvrir et d'ambiances à vivre, et permet d'y expérimenter une certaine forme d'exotisme et, pourquoi pas, comme l'exprime Jean-Christophe, de s'y perdre.

Figure 1 : Esthétiques urbaines et registres descriptifs

Goût predominan	**pour les ambiances sensibles urbaines**
Catherine	« A part les musées ? Se balader. Quand je vais à Paris, je me balade, je me balade dans les quartiers de Paris. Et j'aime bien. Pour se balader, pas pour y vivre. Il y a quand même des quartiers super sympas ! »
Marie-Claude	«J'aime bien Paris. J'aime bien le quartier Mouffetard. J'aime bien du côté de Notre-Dame. J'aime bien le quartier St-Michel. Dans tous ces quartiers, y'a une ambiance qui se dégage. Et il y a des moments où j'en profite pour visiter de nouveaux coins. ». «C'est vrai que chaque fois que je suis allée à Paris, j'ai apprécié de pouvoir arpenter certaines rues, d'aller découvrir certaines choses. (...) Oui, à Paris, c'est vrai que j'ai découvert des choses que j'ai vraiment appréciées. Chaque fois que j'y allais, j'essayais d'aller dans un endroit que je ne connaissais pas. Pour visiter l'extérieur, certains sites, certains magasins, certains monuments. (...) C'est vrai que j'aime bien tout ça. Quand je suis en voiture, j'allais dire que je fais attention au paysage. Le fait de voir la Cathédrale de Tours, je la trouve vraiment magnifique cette église. L'autre fois, je la voyais depuis un lieu où on la voit dégagée. Je trouvais ça sympa. Je trouve que c'est des choses importantes, et des fois je regrette de pas prendre plus de temps pour faire ça. (...) [Et dans chaque ville où vous êtes passée, vous avez toujours eu une sensibilité pour découvrir la ville, ses coins ?] Oui, oui. J'allais dire. C'est pas tellement dans l'histoire de la ville que dans l'atmosphère...La notion d'atmosphère pour moi qu'est importante. Par exemple, La Rochelle, quand je vois l'Hôtel de ville, pour moi, c'est quelque chose qui me touche. Les tours, c'est quelque chose de magnifique. Moi, l'atmosphère qui se dégage d'un lieu est plus importante que l'histoire. J'ai beaucoup de mal à retenir ce qu'on me raconte au niveau de l'histoire. Alors que par rapport à ce qui s'en dégage. [C'est une approche un peu sensible ?] Sensible, sensuelle... Oui, c'est une certaine sensualité je trouve. Plus que sensibilité. »
Jean-Christophe	« Oui, j'aime beaucoup Paris. Ce qui est désolant à Tours, c'est que si tu veux aller te balader, ne serait-ce qu'un quart d'heure, t'es obligé de refaire le même trajet. Alors que dans Paris, tu peux choisir d'aller dans divers endroits, même si tu connais bien, tu peux te perdre... »

Bernard	« Moi, j'aime bien, j'aime beaucoup la montagne Ste-Geneviève, redescendre ensuite et rattraper la Seine, c'est super. (...) C'est vrai, moi j'aime bien tout le quartier, on est donc pas loin de Mouffetard, tu vois, le marché Mouffetard, c'est hyper sympa. » « Moi, une ville, j'aime bien qu'une ville soit vivante. (...) Tant qu'à faire, pour moi la ville c'est synonyme de mouvement, des gens qui circulent, qui regardent.... Et ça j'aime bien l'animation le samedi (rue Nationale) et passer avec mon vélo. J'aime bien, je trouve que ce lieu est à nouveau réinvesti par les habitants. Ils circulent, ils regardent à peine, mais bon. C'est pas du tout pareil pour moi que la foule qui est rassemblée autour des grandes surfaces où là, c'est uniquement consommation dans des lieux que je trouve, je suis sensible à l'esthétique, que je trouve vraiment moches. Le centre-ville quand même, je dis pas que la rue Nationale est belle. Y'a quand même une belle ouverture. Mais les gens flânent, discutent. On rentre, on sort, mais c'est pas seulement pour aller acheter, c'est aussi pour se promener, pour passer dans un café. Je trouve que (l'ambiance ?) est très différente. »
Goût prédominant pour le cadre architectural, urbanistique et patrimonial	
Agnès [11]	Pendant le repas, Agnès et son mari racontent leur voyage à Barcelone. Je comprends (...) toute la symbolique que revêtent pour eux lès grandes métropoles européennes, tant au niveau de l'urbanisme et de la richesse architecturale, que de l'identité citadine qui transparaît à travers la vie et l'animation de la cité, que de l'offre de biens culturels qu'elle propose. (...) Tandis qu'Agnès évoque son goût pour Gaudi et les charmes discrets de Barcelone, Dominique m'entreprend sur l'urbanisme de Cerdà et me demande des précisions sur le plan urbain. Ensuite, il m'explique qu'il existe une géographie des marathons et que pour chaque grande ville européenne, le tracé et le parcours ne sont pas anodins. Pour chaque ville où il a effectué un marathon, Dominique me décrit à grands traits les itinéraires. Pour Paris, le marathon est selon lui du Paris du dix neuvième siècle : Bois de Boulogne, Bois de Vincenn.es, les quais de Seine et les grandes avenues haussmaniennes. Par là, il cherche délibérément à me montrer sa sensibilité urbanistique, c'est-à-dire sa capacité à lire savamment et doctement les paysages urbains. (...) »
Christian	« J'aime bien me promener le soir en centre-ville. On peut voir la ville sous un décor différent. La voir, parce qu'il faut le dire, quand on roule en voiture, on ne voit pas grand chose. On découvre des choses très nouvelles en marchant. On peut regarder dans les impasses. On peut voir la Cathédrale de demie arrière sous des angles inédits. Moi, j'aime bien. J'aime bien m'imaginer la ville comment elle était avant. J'essaie de voir où est la partie romaine, la partie Moyen-Âge et tout. J'essaie de construire dans ma tête la vision que les gens pouvaient avoir avant. Y'a des rues par exemple, il y a encore des pavés par terre. On se met sous un certain angle, on est au dix neuvième siècle. Il y a des capots métalliques qui recouvrent l'eau, qui datent de 1810, 1820, qui sont sans doute parmi les plus vieux de France. »

Si le lien entre goûts cultivés et territorialisation des lieux culturels semble évident, comment comprendre la relation tout aussi naturelle et pourtant mystérieuse entre ces mêmes goûts et la manifestation, à travers les registres descriptifs, d'une disposition citadine - c'est-à-dire d'une sensibilité esthétique urbaine ? A ce propos, nous pouvons envisager deux éléments d'explication. En premier lieu, cette relation trouve son origine dans l'histoire de vie : les individus disposant d'un fort capital culturel sont également ceux qui, souvent originaires des quartiers centraux (et parfois de Paris), y ont vécu en tant qu'étudiants et y ont profité abondamment de ressources festives et culturelles. De ce fait, ils ont généralement conservé de cette époque un goût important pour l'atmosphère des espaces à forte urbanité, et les évoquent fréquemment avec une certaine nostalgie, tel Jean-Christophe : « *Quand on était sur Paris, on sortait beaucoup. C'était très facile d'aller au ciné ou au théâtre. On avait pas mal de copains. Sur ce plan, c 'est vrai qu 'on aimait bien*

[11] Le moment du repas n'ayant pas été enregistré, nous livrons ici un extrait de notre carnet de notes ethnographiques.

Paris. *C'est peut-être d'ailleurs la seule chose que l'on regrette.* ». En ce sens, nous comprenons mieux pourquoi chez eux, la pratique actuelle des espaces à forte urbanité laisse souvent transparaître la réactivation nostalgique d'un goût et d'une mémoire biographique, toujours associés à une expérimentation ancienne mais extrêmement positive des espaces à forte urbanité. Néanmoins, l'incorporation de cet habitus citadin ne suffit pas à expliquer entièrement ce qui, dans leur rapport à l'espace urbain, relève de la dimension esthétique. Pour en rendre compte, nous devons faire l'hypothèse d'un transfert de la sensibilité esthétique (le goût du beau), dont P. Bourdieu a montré la manière dont elle était socialement constituée et inscrite, et qui se manifeste communément dans le champ artistique (littérature, peinture, musique), à l'appréhension de la ville, elle-même conçue comme un objet d'art, c'est-à-dire comme un objet d'investigation esthétique. La transposition de ce schème apparaît nettement dans la manière dont les individus manifestent pour la ville, comme pour l'art, un goût désintéressé : « la ville pour la ville ! ». Elle est sans doute encore plus sensible dans la façon dont chaque individu importe ses propres sensibilités culturelles (littéraires, historiques, architecturales, anthropologiques) dans la constitution de sa propre esthétique urbaine. De la sorte, la disposition « cultivée » - qui s'exprime par le goût de certaines pratiques à fort engagement esthétique, mais plus largement par un regard esthétique porté sur le monde - traverse nombre des sphères de la pratique, et notamment la pratique spatiale. Quelles en sont les conditions sociales de possibilité ?

Dans notre échantillon, tout ou partie des caractéristiques évoquées concernent l'ensemble des médecins et, avec un peu moins de netteté, trois des six infirmières. Sans surprise, les goûts cultivés sont fortement corrélés à la position sociale, et surtout, à l'origine sociale et/ou au niveau scolaire. Plusieurs individus (Agnès, Jean-Christophe, Bernard) évoquent, pour expliquer la genèse de leurs goûts cultivés, l'importance de la transmission au sein de leur milieu familial d'origine, lui-même culturellement doté (pères enseignants, médecins ou ingénieurs) [12]. D'autres mobilisent des conditions génétiques différentes, liées par exemple aux enseignements scolaires (Christian) ou aux goûts inspirés d'amis (Yves). Quoiqu'il en soit, même pour les individus qui, comparativement aux autres, partagent le moins nettement ces goûts cultivés, ces derniers agissent dans certaines situations (vacances, colloque) et apparaissent en partie - implicitement bien sûr - comme des obligations statutaires (Pascal). De la sorte, nous comprenons combien ces goûts sont vigoureusement attachés à la position sociale. Paradoxalement, le plus important contre-exemple en apporte la preuve ultime. Nous avons vu précédemment que Michel, bien qu'aide-soignant, se targue d'avoir amener ses enfants à fréquenter des lieux urbains à vocation culturelle (bibliothèques de Joué et de Tours, Studio, Théâtre, lieux d'exposition, etc.), de leur avoir transmis un goût pour la ville, les espaces publics et les modes pédestres, et revendique pour lui-même une très forte disposition citadine[13]. Or, précisément, cette situation atypique confirme deux principaux résultats. D'une part, la relation très forte entre la territorialisation des lieux culturels et le goût particulièrement affirmé pour la ville, apparaît à nouveau très nettement. D'autre part, ces deux éléments, reconnus implicitement par Michel comme des pratiques et des valeurs attachés à la culture dominante, sont conçus - en étant insérés, revendiqués et évalués dans le programme éducatif - comme des instruments de mobilité sociale ascendante, dont on sait qu'elle a, selon ses dire, réussie. Ainsi, la territorialisation des lieux culturels et la disposition

[12] Comme nous l'avons déjà indiqué pour Bernard, les individus évoquent très fréquemment le rôle de la reproduction dans la formation de leurs goûts cultivés. Voire Chapitre 5.

[13] Voire à ce sujet, « Michel ou la figure de l'identité citadine », Chapitre 3. « L'intention de transmission », Chapitre 5.

citadine sont bel et bien attachés à la culture légitime, et constituent en cela des attributs socio-spatiaux particulièrement distinctifs.

2- Disposition citadine et territoriaiisation distinctive des lieux de pratiques commerciales

L'analyse des systèmes de valeurs engagés dans les descriptions et les justifications des espaces de pratiques commerciales permet de pointer un certain nombre de schèmes particulièrement rémanents qui singularisent les individus à fort capital culturel considérés précédemment. A nouveau, nous observons que ce n'est pas tant les pratiques elles-mêmes qui, hormis pour la fréquentation du commerce spécialisé de centre-ville, semblent relativement partagées, que le sens qu'ils en donnent, les valeurs qu'ils mobilisent et la manière même dont ils décrivent, qui les distinguent le plus. Ceci est particulièrement manifeste dans l'analyse des propos relatifs à trois types de situations commerciales : la pratique régulière du marché, le privilège accordé pour un certain nombre de produits au commerce spécialisé de centre-ville, enfin, l'évitement - plus symbolique que réel - des espaces commerciaux périphériques. Voyons comment ces situations cristallisent un ensemble de schèmes qui, d'individus en individus, tendent à se répéter.

Les plaisirs du marché

La pratique du marché n'est pas véritablement distinctive. Très fréquente dans notre échantillon, elle apparaît à tous les niveaux de la hiérarchie sociale. Seule la régularité, la réalisation d'une partie importante des courses ou encore la préférence accordée à des marchés réputés bourgeois (marché du Carré des Halles, marché Rabelais) semblent constituer des éléments caractéristiques des individus les mieux dotés. Toutefois, plus que la pratique elle-même, ces derniers se distinguent principalement par la valeur symbolique qu'ils y accordent et qui tient principalement à trois choses.

Le premier élément qui ressort systématiquement de l'analyse des entretiens (Figure 2) est la valeur accordée à la qualité des produits, principalement celle des produits frais : fruits et légumes, fromages, viandes et poissons. Contrairement au supermarché où, comme le dit Sophie, « *c 'est de mauvaise qualité, c 'est flétris, c 'est pas mûr* », le marché offre des produits « *meilleurs* », « *de qualité* », « *des trucs qu 'ont du goût* ». Ce souci de la qualité des produits frais (donc nobles), qui apparaît ici dans la légitimation de la fréquentation régulière du marché, témoigne d'une disposition gastronomique, c'est-à-dire d'une alimentation particulièrement distinctive marquée par une attention particulière à la qualité de ce que l'on mange, tant d'un point de vue « écologique » que gustatif, manger étant considéré non comme une activité anodine, mais comme une source de « petits » plaisirs quotidiens. Cette sensibilité gastronomique s'est confirmée dans bon nombre de situations d'enquêtes qui se sont déroulées pendant, avant ou après un repas[14]. Cependant,

[14] Chez une infirmière et quatre médecins, nous avons assisté ou participé au repas. Pendant ceux-ci, nous avons pu constater que les individus cultivaient un certain art de la table, comme en ont témoigné les allusions fréquentes à la qualité des produits (vin, fromage, viande) ainsi qu'à leur provenance, qui apparaît par exemple dans cette réflexion intervenue pendant le repas partagé avec Bernard : « *Si tu veux du fromage en même temps, y'a du chèvre. Ca, c'est du brebis...Ca a l'air très bon, et ça, le petit, ça fait partie des fromages que, ça c'est sur le marché que... Tous, ils viennent du marché. Parce que j'aime beaucoup l es-fromages et je trouve du bon fromage sur le marché. Et ça, c 'est du fromage de vache qui est assez serré, qui est fait pas très loin, qui est fait dans le Loiret par des gens qui sont hyper sympas : ils font leur fromage de vache. Et ça, c 'est super parce que tu en as pas du tout dans la région. Il est un peu sec. Il faut aimer le fromage un peu sec.* »

pour comprendre toute la signification accordée au marché, il ne suffit pas de prendre acte, et d'une certaine manière de souscrire, à la hiérarchie qualitative qu'établissent les acteurs entre les produits du marché et ceux de grandes surfaces, mais il faut mettre à jour les fondements de cette croyance ; notamment celle, secondaire, qui lie la qualité des produits au fait qu'ils soient d'origines « *locale* » ou « *régionale* » (Agnès), qu'ils émanent de « *petits* » producteurs (Marie-Claude) ou encore qu'ils soient indexés sur la qualité du « *contact* » avec le commerçant (Bernard), autant d'indices riches de sens qui montrent le privilège accordé au local, au petit ainsi qu'à la relation « personnalisée » en tant qu'elle permet de rendre la qualité contrôlable et de garantir l'authenticité des produits, ce qui n'est évidemment guère possible au supermarché. Ainsi, au-delà de la simple manifestation d'une disposition gastronomique, la fréquentation du marché apparaît également, dans un monde où le capitalisme marchand jette un trouble sur la qualité des produits[13], comme une garantie d'authenticité. Dans la mesure où cette valeur d'authenticité a une transcription monétaire - ils reconnaissent généralement que les produits sont un peu plus chers au marché -, on comprend qu'elle soit l'apanage des individus les mieux dotés.

Figure 2 : La pratique du marché : disposition gastronomique et quête d'authenticité

Agnès	« Je vais au marché parce que je trouve que c'est meilleur de prendre les fruits et légumes produits sur place. Disons que si c'est des bananes, je peux les acheter au supermarché, parce qu'en Touraine, on produit pas de bananes. Par contre, pour acheter les pommes... (...) Les produits sont faits sur place (en Touraine), donc de meilleure qualité. Il y a plus de choix dans ce qui est fait sur place. (...) C'est vrai que le chèvre fait par le type qui vend au marché, il a vraiment plus de goût que le chèvre du supermarché. »
Bernard	« Donc je vais acheter mes fromages de chèvre à telle personne, mes fruits, mes pommes à telle autre. Telle variété de pommes que je trouve que chez l'un, je les achète là. Donc c'est vraiment... Il y a des gens que j'apprécie pour la qualité de leurs produits et pour la qualité du contact. »
Catherine	« Au marché Rabelais, je prend tous mes fruits et légumes. C'est de meilleure qualité qu'à Atac. »
Marie-Claude	« Je suis pas encore dans une étape où je vais acheter que du bio. Mais, y'a un autre goût dans les légumes qu'on va acheter sur le marché. Il y a des salades... Y'a des trucs qu'on trouve au marché qu'on trouve pas en grande surface. Pour moi c'est des choses qui sont importantes. Qu'est-ce qu'il y a d'autre? Oui, par exemple mes œufs, je les prends toujours sur le marché. Ah oui, ce qui me dérange beaucoup maintenant en grande surface, c'est quand je vois les néons qui tapent pendant des heures et des heures sur les légumes et des fruits. Moi, je ne supporte plus. C'est pas pour dire que j'en achète jamais mais c'est très rare. (...) J'allais dire, c'est le produit de qualité qui m'intéresse en même temps. (...) J'allais dire qu'on peut se rapprocher un peu plus du bio à certains moments. Et, en même temps, quelque chose qu'est important, et puis même j'allais dire, quand c'est pas bio, les trucs ont du goût. Moi, là, je retrouve le goût des salades ».

[15] L. Boltansky et E. Chiapello ont bien montré que la récupération, par le nouvel esprit du capitalisme, de la critique de l'inauthenticité associée au second esprit du capitalisme - qui était principalement une critique de la massification -, sous la forme d'une marchandisation de « l'authentique » et de la « différence », a échoué, pour la bonne et simple raison que les conditions mêmes de marchandisation de « gisements d'authenticité » échappant jusqu'à là au rapport marchand, jetaient le soupçon sur l'authenticité des produits, augurant ainsi des cycles courts d'engouement et de déception, comme le montre, selon eux, l'exemple des produits bios. Dans ce contexte idéologique, on comprend que la quête d'authenticité, et plus encore la recherche de garanties qui permet d'éloigner le soupçon, dans la mesure où ces valeurs sont hégémoniques et ont une transcription monétaire, sont l'apanage des individus les mieux dotés. Boltansky L., Chiapello E., (2002), *Le nouvel esprit du capitalisme,* NRF essais, Gallimard, p. 501-576.

Cette demande d'authenticité et de garantie apparaît nettement dans le deuxième élément qu'utilisent les individus pour justifier leur pratique du marché et qui tient à la qualité du rapport marchand. Comme le montrent les exemples (Figure 3), notamment celui de Marie-Claude, il existe une correspondance entre la qualité des produits et la qualité du contact avec les commerçants, ce dernier constituant une garantie liée au jeu d'interconnaissances - ils fréquentent certains de longue date - et à une forme implicite d'engagement mutuel : « *je suis fidèle donc tu me vends de bons produits, et réciproquement.* ». Toutefois, au-delà de cette garantie - dont il ne faut pas sous-estimer le rôle -, la description des rapports marchands met en exergue la valeur incomparable accordée à la reconnaissance mutuelle (« *on se connaît»),* à la durabilité *(«c'est vrai qu'au bout de plusieurs années...* ») et à la convivialité de la relation (« *Nous avons des échanges assez rigolos », « C 'est l'occasion de discuter et de parler de tas de choses »),* autant de principes d'évaluation qui traduisent une exigence d'humanité. Alors que les supermarchés sont précisément décriés pour en être absent ou, quand elle s'exprime, pour son hypocrisie mercantile, les individus apprécient le marché pour la sympathie et la convivialité des commerçants, pour l'authenticité de la relation. Comme le soulignent plusieurs d'entre eux, la qualité du contact est le principal critère de choix entre les commerçants et détermine la naissance d'une habitude ou, au contraire, un changement. L'attention portée au dialogue, aux conseils, aux marques de reconnaissance ou aux petites faveurs, indique que les individus attendent de ces rapports plus qu'une simple transaction commerciale, mais un supplément d'âme essentiel qui l'humanise et l'adoucit. Dans un sens, ils exigent que se déploie, au cœur de la relation marchande, une certaine valeur d'usage, c'est-à-dire quelque chose d'authentiquement non marchand et de profondément désintéressé.

Figure 3 : Le marché : convivialité, humanité et authenticité du rapport marchand

Agnès	« Et puis je trouve que le contact avec les gens est plutôt sympa. Le contact avec les commerçants est sympa. (...) Nous avons des échanges assez rigolos des fois. C'est des gens que je connais, ça fait longtemps que je vais leur acheter leurs fruits, leurs légumes, leurs poulets. Il y en a deux ou trois que j'ai eu à l'hôpital donc que je connais bien, donc qui me montrent leurs électrocardiogrammes en plein marché. Docteur, j'ai vu mon docteur, qu'est-ce que vous enj>ensez ?(…) Les rapports humains sont plus sympas quand même ! »
Bernard	« J'aime bien ces maraîchers qui sont là et que je commence à bien connaître. Parce que ça fait, je sais pas, presque dix ans que j'y vais. (...) Il y a des gens que j'apprécie pour la qualité de leurs produits ou pour la qualité du contact. Je les retrouve très régulièrement. C'est l'occasion de discuter et de parler de tas de choses. Donc j'aime bien ça. (...) J'ai découvert un petit marchand de fromage de vache très sympa, c'est une femme qu'est là avec son père qui vient de… Enfin, les rapports sont assez faciles. »
Catherine	« Y'a un contact différent avec les commerçants. Oui, parce que moi, je vais toujours chez les mêmes commerçants... On se connaît. [Ah bon, vous allez toujours chez les mêmes ?]. Oui, je vais toujours aux mêmes. [C'est par habitude ?] Oui, c'est parce que j'aime bien leurs produits et j'ai jamais été déçue. Donc, je continue, moi, je suis une fidèle.... Au bout d'un moment, c'est vrai qu'au bout de plusieurs années, ils connaissent leurs clients. »
Sophie	« J'aime bien, c'est convivial. Le contact avec les commerçants. Y'a des produits frais. C'est très agréable le marché. »
Marie-Claude	« Y'a des marchands où j'ai été une ou deux fois que j'ai rayé de ma liste. J'ai vu qu'il y avait quelque chose de pas sain dans le rapport avec la personne. Donc pour moi, il y a tout ça. Y'a des gens chez qui je vais, des gens chez qui je vais pas, des gens que je découvre à certains moments. C'est quelque chose d'important. (...) Y'a… Et puis il y a le rapport à la personne qu'est aussi important. C'est vrai que j'aime bien le côté personnel : discuter avec les personnes. »

Le troisième élément que mettent en exergue les individus dans la justification ou la description de leur pratique du marché, confirme l'attention qu'ils accordent à cette valeur d'usage (Figure 3). Alors que la fréquentation des supermarchés est toujours décrite sur le mode du devoir, de la contrainte et de l'optimalisation du temps, la pratique du marché n'est pas une activité strictement fonctionnelle et platement utilitaire. Conçue d'une certaine manière comme une balade, elle est toujours source de plaisir et invite à prendre son temps. Si la valeur d'usage tient pour partie dans la relation avec les commerçants précédemment décrite, cette dernière est également liée à trois principales caractéristiques du lieu. Premièrement, dans certains récits, le marché apparaît comme un lieu de rencontres et d'échanges avec des gens que l'on connaît. Lorsqu'il a lieu au cœur du quartier de résidence, il constitue le lieu privilégié d'actualisation des relations de voisinage comme le montrent les exemples de Bernard, et surtout de Catherine ou de Sophie qui témoignent d'une disposition villageoise. En second lieu, assez fréquemment, le marché apparaît sous un jour pittoresque comme un lieu d'ouverture à l'altérité : rencontre de populations différentes, découverte de nouveaux marchands, intérêt pour l'effervescence, l'animation et l'événement. Toujours évoqué avec une intention esthétique, ce goût pour la rencontre, le contact et pour le folklore du marché traduit particulièrement bien leur appétence citadine décrite précédemment. Enfin, le fait d'être dehors, d'être à pied, et souvent de pouvoir y accéder sans voiture, ce qui sépare définitivement le marché du supermarché, est fortement apprécié et surajoute au plaisir du moment. Ainsi, ces trois éléments, qui donnent au marché un caractère d'espace public consacré pour sa valeur d'usage et non pour sa fonctionnalité strictement marchande, attestent, chez ces individus, d'une grande citadinité.

Figure 4 : Le marché, un espace public consacré pour sa valeur d'usage

Bernard	«Tous les dimanches matin, je fais mon marché à Rabelais et j'y passe quoi, une heure, une heure à peu près. Et ça, j'aime bien. J'aime bien parce que j'aime bien ce contact du marché. On est dehors d'abord. Je trouve que c'est vivant, j'aime bien ces maraîchers qui sont là et que je commence à bien connaître. (...) Et puis le fait que ce soit dehors, il y a des fleurs, je peux acheter des fleurs, bon... (...) Je rencontre des gens du quartier de temps en temps. C'est l'occasion de discuter un petit peu avec certains. C'est vraiment un lieu d'échange. »
Catherine	« Le marché, c'est sympa, j'aime bien... C'est un petit marché sympa. On rencontre plein de gens sur le marché, que je connais. [C'est des gens, là plutôt de...] Y'a des gens de la résidence, y'a des amis dont la fille est une très bonne copine de ma nièce donc on se connaît bien aussi. C'est vrai que depuis que mes neveux et nièces sont partis à Tahiti, je rencontre des parents qu'on connaissait avant. Donc, c'est un lieu de rencontre. »
Sophie	« [Et est-ce que vous rencontrez parfois des du quartier que vous connaissez ?] Ah oui. Oui, forcément. Tout le monde se retrouve. (...) Bien y'a les personnes qu'on connaît uniquement de vue, qu'on salue, parce qu'on s'est rencontrés une fois qui sont des relations que j'ai. Donc ça va être un petit "bonjour ça va". Et puis sinon, il y a soit des personnes de l'hôpital avec qui j'ai travaillées. Soit c'est des personnes, j'ai un peu de famille sur Tours, donc ça peut-être un peu de famille, des choses comme ça. [Et vous croisez souvent des gens que vous connaissez ?] En moyenne, oui. Il y a des jours où je vais croiser personne et puis il y a des jours où je vais croiser plein de monde. »
Marie-Claude	« Mais, je vois St-Paul : j'aime bien. Y'a un beau marché. (...) Ce que j'aime bien, c'est que dans chaque marché, il y a des populations différentes... Et puis y'a ce côté-là et c'est aussi les choix qu'il y a. Amboise, vendredi matin, c'est pas les mêmes marchands. Le vendredi matin, c'est plus des petits marchands : c'est des personnes qui viennent avec leur petite production. »

Au final, dans leurs justifications et leurs descriptions de leur pratique du marché, les individus les mieux dotés mettent en avant un triple jugement esthétique portant sur la qualité des produits, l'authenticité des relations et le plaisir que leur inspire cette situation

urbaine ; ensemble d'éléments qu'ils placent en contrepoint du supermarché qui leur inspire les valeurs strictement inverses : qualité soupçonneuse, inhumanité et anonymat, foule négative, pauvreté des ambiances sensibles et architecturales, le tout lié à la logique marchande, au triomphe de la valeur d'échange sur la valeur d'usage. De la sorte, les valeurs esthétiques engagées dans la pratique du marché apparaissent à bien des égards comme des contre-valeurs, des pics lancés silencieusement contre l'inauthenticité dont on accuse (plus ou moins explicitement) le capitalisme moderne et sa « *société de consommation* », qu'elle concerne les produits, les relations ou les espaces marchands. Symptomatiques d'une critique « artiste », ces contre-valeurs engagent naturellement les individus qui disposent d'une forte sensibilité esthétique et qui ont les moyens financiers de les assumer dans leurs actes, car faire une grande partie de ses courses au marché coûte cher !

L'attachement aux commerces spécialisés de centre-ville

Les valeurs mobilisées pour légitimer la pratique régulière et intensive du marché interviennent sans grande modification dans la justification d'une deuxième situation commerciale : la pratique, non moins régulière, du petit commerce spécialisé de centre-ville. Cependant, à la différence du marché - qui est apparu comme une catégorie de lieux assez communément investie - la fréquentation de ce type de commerce est nettement plus sélective et constitue l'apanage des individus les mieux dotés. Alors que les autres individus recourent majoritairement à la grande distribution, et notamment aux grandes surfaces localisées en périphérie, ces derniers affectionnent la « petite boutique » tant pour certains biens de consommation courante - pâtissiers, crémiers, bouchers, poissonniers prestigieux des Halles, cavistes, marchands de cigares -, que pour des biens d'équipements - librairies, quincaillerie, marchands de cycles, de jouets, de vaisselle, de meubles, de matériel photo ou Hi-fi, etc. -. Hormis pour certains articles où la grande distribution a le monopole (article de sports, jardineries, certains matériaux de bricolage), ou présente un très net avantage comparatif en matière de prix (électroménager) ou de choix (décoration), ils revendiquent clairement une stratégie d'évitement qui se traduit par une faible représentation, dans leur espace de vie, des espaces commerciaux périphériques. Comme pour le marché, cette stratégie est justifiée au nom de trois principales valeurs : la préférence accordée à l'environnement citadin, à la qualité des produits ainsi qu'aux rapports marchands personnalisés.

Le premier attrait que présente à leurs yeux le commerce spécialisé est précisément d'être localisé en centre-ville. Tout d'abord, parce qu'ils résident pour la majeure partie en zone dense, ceux-ci évoquent au premier chef l'intérêt que représente la rapidité d'accès, notamment en usant des modes pédestres. Ainsi n'ont-ils pas l'obligation de prendre leur voiture et n'encourent-ils pas le risque d'être pris dans des bouchons, pour de surcroît se rendre dans des zones qu'ils n'aiment pas, comme l'indique Bernard : « *La plupart du temps, je trouve tout en centre-ville et à des prix comparables. J'ai pas perdu du temps ci aller là-bas (dans la zone commerciale de Chambray). Là-bas, il y a souvent foule et plein de voitures pour monter l'Alouette, tu vois. Donc, Ici, je n'ai pas à prendre ma voilure, c'est à côté.* ». Dans ce cas, la « citadinité commerciale» constitue le prolongement logique de la « citadinité résidentielle », et réaffirme leur goût pour l'accessibilité pédestre. Toutefois, cet attachement aux commerces localisés en zone centrale n'est pas l'apanage des résidents du centre-ville. Pour l'ensemble des individus, le contexte de forte urbanité revêt une grande importance dans la mesure où leur pratique est très fréquemment accompagnée d'une déambulation urbaine. Mise à part Agnès, qui « *n 'aime pas profiter de*

la ville pour les commerces » et réalise des incursions rapides et ciblées, cette pratique est la plupart du temps associée à une promenade où une importance de taille est accordée au cadre, à l'atmosphère et aux événements urbains, comme l'exprime Pascal : « *Nous, on préfère le centre-ville. Déjà, on est dehors. Le fait d'être dehors, de voir d'autres choses : on passe par le marché aux fleurs et on va jusqu'au bout de la rue Nationale. C'est aussi histoire de se balader, parce que quand on y va, nous, on apprécie, mais les gens qu 'on emmène apprécient aussi. C'est vrai que c 'est vivant, ça bouge, c 'est sympa.* ». De la sorte, parce que le centre-ville présente une forte urbanité, et donc une valeur qui n'est pas strictement commerciale - « *être dehors », « prendre son temps », « voir », « regarder », «flâner», «profiter de l'ambiance urbaine», «être à pied»* -, et que ces individus présentent tous, nous l'avons vu, une forte disposition citadine, il est particulièrement valorisé.

La seconde raison pour laquelle ils privilégient le commerce spécialisé est lié à l'intérêt qu'ils portent aux produits de qualité. Ce souci apparaît en premier lieu de manière implicite à travers le prestige et la notoriété - largement reconnue - de certains commerces qu'ils pratiquent, par exemple « Husson » pour les ustensiles de cuisine, « France Fromage » ou « Au Goût du beurre » pour la crémerie ou encore la « Vinothèque » pour le vin, etc. Ensuite, elle transparaît plus explicitement à travers quelques remarques. « *A la quincaillerie des LIalles, ils ont de bons produits* » nous dit Bernard ; « *Je prends le fromage à France Fromage parce qu 'il est bon. Encore que le roquefort est meilleur au Goût du beurre* », révèle Jean-Christophe ; ou encore Yves « *Je vais là parce qu 'il a souvent du bon vin, et j'aime le vin de qualité* ». D'une certaine manière, cette recherche de la qualité pour une grande partie des biens peut être interprétée comme le transfert et l'actualisation dans leurs achats d'un souci esthétique : avoir du « *bon* » fromage ou du « *bon* » vin, des « *bons* » cigares, de la « *bonne* » vaisselle, du « *bon* » matériel de bricolage, du matériel photo, vidéo ou Fli-fi de « *bonne qualité* ». Simultanément, ils ont visiblement les moyens de leurs goûts, car quoiqu'ils en disent, d'autres individus affirment ne pas fréquenter ces mêmes commerces (notamment ceux des Halles) parce qu'ils les trouvent horriblement chers. Néanmoins, ce souci qualitatif, s'il constitue assurément une marque de distinction sociale, n'a jamais été énoncé à l'endroit des autres, comme une forme particulièrement ostentatoire de snobisme, mais plutôt au nom de la satisfaction - très individuelle et auto-référencée - que procure la consommation ou l'usage de tels produits.

Enfin, le commerce spécialisé de centre-ville ne serait pas valorisé si la qualité des produits n'était pas - inconsciemment - associée à la petite taille et la spécialisation des magasins qui, par une équation quelque peu mystérieuse, garantissent la qualité du conseil et la compétence du commerçant - « *Ici, ils connaissent leur métier* » -, donc la possibilité de disposer de la meilleure information et de réaliser, en fonction de leurs besoins, le meilleur choix, comme le signifie Christian: *«Ce que j'aime bien, c'est les petits commerces bien, les librairies qui ont de bons bouquins, qui connaissent bien les sujets. Ca, j'apprécie beaucoup. Des commerces qui savent bien ce qu 'ils font, qui peuvent me renseigner. Quand je cherche des trucs d'arrosage automatique par exemple, c'est une catastrophe pour trouver ces systèmes (...). Moi, j'aime l'objet que je veux, j'aime bien l'avoir. Il m'arrive effectivement de passer quatre heures dans des petits commerces pour trouver ce que je veux».* Ainsi, le «petit» commerce «spécialisé», par opposition aux « grandes » surfaces, inspire la confiance et constitue une garantie d'authenticité comme le confirme ce second exemple, emprunté à Jean-Christophe : « *Aller à la Fnac, ça m'exaspère un peu, c'est devenu un supermarché. Va pas de relations. Pour la littérature,*

j'aime bien parler avec des gens parce que je ne suis pas abonné à des revues. Il y a des auteurs que je connais et que je lis mais j'ai envie de découvrir d'autres auteurs... Et ce qu 'ils mettent comme rayonnage, c 'est soit des archi-connus, soit des gens qu 'ils ont envie de vendre, qui n 'ont pas spécifiquement un intérêt important. Ca, c 'est quelque chose qu'est un peu décevant à Tours par rapport à Paris. A Paris, j'avais des librairies dans lesquelles j'allais discuter, je restais une heure ou deux discuter... Le libraire connaissait mes goûts et il savait me conseiller. ». Au-delà de l'intérêt porté à la qualité du conseil et à la garantie d'authenticité - dont on voit au passage combien elle peut être liée à la citadinité parisienne -, cette citation illustre bien le souci que ces individus ont d'avoir une relation privilégiée et personnalisée avec le commerçant, c'est-à-dire de ne pas être considérés comme un client « lambda ». Désireux de reconnaissance et d'humanité, ils sont attentifs à la valeur d'usage, par exemple au fait de pouvoir discuter des livres avec « leur » libraire ou du vin avec « leur » caviste, c'est-à-dire de partager avec eux leur passion et leur esthétique jusqu'à parfois sympathiser, comme en témoigne Yves, qui affirme s'être lié d'amitié avec son vendeur de cigares. En ce sens, leurs propos apparaissent à bien des égards comme une critique fondamentale de la dépersonnalisation et de la massification des rapports marchands, et notamment de certains lieux qui, comme la Fnac, en constituent des exemples emblématiques.

L'évitement symbolique des grandes surfaces

Nous l'avons vu en filigrane : au privilège qu'ils accordent au commerce spécialisé de centre-ville s'opposent les valeurs franchement péjoratives qui entourent les « *temples de la consommation* ». L'analyse des segments descriptifs les plus achevés et dévaluant de manière assez radicale les espaces commerciaux, fournit un bon résumé des quatre points d'appuis critiques et constitue un condensé particulièrement signifiant de leurs systèmes de dispositions.

Alors que le commerce spécialisé de centre-ville est valorisé pour son accessibilité pédestre et immédiate, les grandes surfaces sont dévaluées par les habitants du centre pour leur localisation périphérique, « *hors de la ville* », qui impose une accessibilité automobile bien souvent difficile (embouteillages) source d'agacements et de pertes de temps. Ainsi, contrairement à ce que l'on pourrait penser, dans la mesure où, pour les résidents du centre, leur fréquentation implique l'usage de la voiture, ces espaces commerciaux périphériques leur paraissent éloignés. Toutefois, ce sentiment d'éloignement ne serait sans doute pas tel si ces espaces n'étaient pas décriés pour leur « *pauvreté* », leur « *immensité* », leur « *vacuité* » ou encore leur « *brutalité* » architecturales qui, aux antipodes de leur conception de la belle ville, sont perçues comme des « *agressions* » esthétiques, provoquant de ce point de vue horreur et dégoût. Ce point critique, par lequel ils affichent une sensibilité urbanistique, c'est-à-dire une conception esthétique appliquée à l'espace urbain, est redoublé par la dénonciation à la fois éthique et esthétique de l'utilitarisme, du fonctionnalisme et de la spécialisation de ces espaces qui, à bien des égards, leur paraissent surdéterminés (et saturés) par la logique marchande qui, en même temps qu'elle déshumanise, supprime toute valeur d'usage. L'environnement architectural est clairement responsable de leur seule fonctionnalité commerciale et de leurs caractères de non lieux : *« C 'est pas des lieux de vie plaisants* » (Bernard), « *On rentre, on sort, on ne s'attache pas trop* » (Christian). Dès lors, la « foule » qui fait l'animation et le charme du centre-ville, est présentée dans ce contexte de faible urbanité comme profondément aliénée et totalement aliénante. La critique de ces espaces marchands n'est jamais aussi forte que quand les individus lui attribuent, comme Sophie ou Bernard, un jugement moral, en dénonçant un

monde de « *tentations* » et de dépossession de soi qui confine à la « *perdition* ». S'il n'est pas toujours énoncé avec une telle ferveur et une terminologie quasi biblique - qui singularise au passage le registre descriptif des ces deux catholiques pratiquants -, la dévaluation de ces espaces constitue toujours une critique plus ou moins violente et plus ou moins explicite portée à l'endroit du capitalisme marchand.

Figure 5 : Critique éthique et esthétique des espaces commerciaux

Bernard	« Je vais le moins possible dans les grandes surfaces, je déteste ça. [Et pourquoi tu détestes ça?] Parce que c'est immense. A plusieurs niveaux, j'aime pas ces grandes surfaces. D'abord, il faut se déplacer en dehors de la ville, dans des zones que je n'aime pas. La N10 entre Tours et Montbazon, c'est une horreur maintenant. C'est sans goût. C'est une succession de bâtiments. Donc déjà, j'aime pas aller dans ces endroits-là. Deuxièmement, c'est effectivement gigantesque donc il y a une perte de temps pour aller chercher un truc à l'autre, voilà. C'est un monde, parce que moi, le moment où je peux y aller, c'est le samedi, c'est la foule, c'est la foule partout qui se précipite. C'est des endroits où je trouve... ou enfin [temps de réflexion], cette société de consommation apparaît, moi je trouve, dans toute sa splendeur entre guillemets, tu vois parce qu'il y a énormément de choses qui sont prêtes à être consommées, y'a beaucoup de gens, tout est regroupé, c'est fait que pour ça. Pour moi, c'est pas des lieux de vie plaisants. C'est pas beau, c'est fait aussi pour tenter. Enfin, on le voit, dans la façon dont les choses sont mises, pour tenter au maximum les gens d'acheter : je me suis fait avoir aussi certaines fois donc... On y va avec une idée et puis y'a un panneau qui met en promo. Donc pour moi, c'est des endroits de perdition pour dépenser, pour acheter des choses dont on n'a pas besoin. Donc voilà, j'y vais le moins possible, j'y vais une fois tous les deux mois pas plus. Décathlon. Décathlon, j'aime bien si [rires]. D'abord, il est un peu isolé, le Décathlon de Chambray. Bon, il manque beaucoup de choses, c'est ça qui est dommage mais... Mais y'a de l'espace à l'intérieur, ça j'aime beaucoup. Mais sinon, non, c'est une fois tous les six mois, tu vois. »
Christian	«Toutes les grandes surfaces sont quand même des agressions à tous les niveaux. [Pour vous c'est une agression de quel type ?] De type esthétique. Et de type écologique. Donc ça fait quand même deux choses difficiles à supporter. (...) Depuis leur arrivée sur le marché dans les années 1965-1970, ces endroits là m'ont toujours pas plu. Malgré les efforts comme je dis, le Géant, c'est un pas de plus vers l'amélioration avec des petits patios, de la verdure, c'est bien, c'est joli, mais ça reste d'aspect général une espèce de grand hall. (...) Comme c'est très fonctionnel, on va acheter son caddie, on rentre, on ressort, on s'y attache pas trop. Mais ça va faire que la partie vie, qu'on discute avec les gens, n'existe plus. Quand on va chez le boulanger, on parle avec des gens. C'est ce côté vraiment brutal et agressif. Moi, je me sens agressé dans ce genre d'endroits. »
Sophie	« Quand je travaillais à Trousseau, j'allais dans les grandes surfaces : j'avais ma liste, je prenais ce que j'avais à faire, le plus rapidement possible partir de là-dedans. On est enfermés. C'est une horreur. C'est du pousse à la consommation. Au lieu d'acheter un produit de quelque chose, on vous oblige à en acheter trois parce que tout est par lots. Tout est mis de façon à ce que vous achetiez ce que vous avez pas besoin. C'est l'horreur, [rires]. [C'est pas du tout ce qui vous plaît ?] Non, ah non, non. Et puis, on voit pas la lumière du jour, il y a pas d'air. Y'a une musique... Le pire, c'est Carrefour où déjà la grande surface est dans le fond. Donc, vous êtes obligés de passer par toute la galerie. »

Si cette dévaluation des espaces commerciaux périphériques doit être prise au sérieux, notamment en tant qu'elle véhicule des idéologies politiques, il ne faut toutefois pas être dupe et être attentif aux moments plus ou moins subreptices où, en décrivant plus précisément leurs pratiques, les individus mentionnent des écarts à la règle, des décalages et des contradictions. De fait, pour un certain nombre d'achats, ils sont dépendants de l'offre et n'échappent pas à la grande distribution, soit parce qu'elle est en situation de monopole, soit parce qu'elle présente des prix beaucoup plus attractifs, soit enfin parce qu'elle propose davantage de choix. Dans ce cas, la rationalité strictement « économique » ou « fonctionnelle » l'emporte largement sur le jugement éthique ou esthétique, ce qui témoigne d'une pluralité des régimes d'action. De la sorte, pour les articles de sport,

Décathlon est présenté par Agnès et Bernard comme particulièrement incontournable ; de la même manière, pour refaire sa cuisine, Catherine affirme ne pas pouvoir éviter les grands magasins de bricolage (Leroy Merlin, Castorama, Maine Carrelage) qui présentent selon elle beaucoup plus de choix. Dans certains cas, la contradiction est encore plus poussée, comme le prouve l'exemple de Bernard qui, après avoir dénigré le gigantisme et la laideur des grandes surfaces, fait l'apologie de Décathlon qui, « *un peu à l'écart*», présente « *de l'espace à l'intérieur* », et constitue une sérieuse exception. Ainsi, l'analyse simultanée des discours et des pratiques nous permet d'avancer deux conclusions. En premier lieu, même si les individus les mieux disposés fréquentent en général sensiblement moins les espaces commerciaux que les autres, c'est moins les pratiques elles-mêmes que le discours sur les pratiques qui contribuent le plus à les distinguer car, qu'ils le veuillent ou non, la structure de l'offre, qui exerce une contrainte forte - pour les raisons précitées - joue en faveur d'une partielle homogénéisation. Deuxièmement, ces écarts à la règle mettent en exergue la pluralité des régimes d'action, et peuvent être interprétés comme la manifestation d'un décalage entre les schèmes d'évaluation et de jugement (de nature éthique et esthétique) et les schèmes d'action non conformes souvent orientés par des rationalités strictement fonctionnelles. Cette forme de décalage, qui dépeint un individu polymorphe, témoigne également d'une schizophrénie ordinaire qui, par la séparation entre la pensée et les actes, rend difficile renonciation d'une véritable cohérence identitaire.

Au final, on retiendra qu'à travers les principes de description et de justification de leurs lieux de pratiques commerciales, en rappelant leur attachement aux espaces à la fois appréciés pour leur valeur d'usage et leur authenticité, les individus disposés formulent une critique esthétique et éthique à propos du capitalisme et défendent de ce fait des lieux de résistance (marché, commerces spécialisés, centre-ville) et ce parce qu'ils témoignent d'une forte sensibilité esthétique et d'une forte citadinité qui les porte à consommer la ville (et à l'apprécier) comme tout ce qu'ils consomment, à savoir comme un objet d'art. Néanmoins, cette position (discursive), dont on voit précisément les conditions culturelles et économiques de possibilité, est en partie contrariée dans les faits par le jeu puissant des structures urbaines, qui les amènent parfois à abandonner leur principes éthiques ou esthétiques pour d'autres rationalités - plus platement utilitaires -, induisant de fait des dissonances profondes entre la pensée et l'action, et fragilisant d'autant les constructions identitaires. Nous reviendrons plus profondément sur ce point.

3- La territorialisation des lieux de pratiques sportives

Contrairement à ce que nous venons d'observer pour les pratiques culturelles ou les pratiques commerciales, les systèmes de valeurs engagés dans la description et la justification des espaces consacrés aux activités corporelles ne constituent pas des marques aussi nettes de distinction sociale, d'une part car les individus les mieux disposés ne pratiquent pas tous une activité sportive ; d'autre part car le modèle qui y semble dominant tend à se démocratiser, ce qui induit une zone de brouillage et implique de prendre quelques précautions, notamment en donnant aux analyses suivantes le statut d'hypothèses. Ces prémisses posées, force est de constater que nous trouvons chez bon nombre de médecins (Agnès, Bernard, Jean-Christophe, Christian) et chez une bonne part des infirmières (Marie-Claude, Catherine, Sophie, Annette) un certain nombre de situations à bien des égards comparables, organisées autour de la mise à l'épreuve du corps. D'une part, ces situations sportives sont beaucoup plus fréquentes et plus nombreuses que chez les autres individus, et, de ce fait, jouent un rôle déterminant dans la structuration des territorialités, à toutes les échelles. D'autre part, une grande partie de ces activités (la

randonnée pédestre, le vélo, le jogging, le roller, l'escalade et, d'une certaine manière, le golf), au-delà de leur diversité intrinsèque, engagent un rapport au corps, à soi, aux autres et à l'espace qui n'est pas sans présenter une certaine parenté ni sans mettre en exergue un certain nombre de dispositions communes. Néanmoins, la spatialité de ces activités sportives est extrêmement complexe et hétérogène. Schématiquement, on y distingue deux grandes catégories d'espaces. D'une part des lieux urbains dévolus au sport, souvent d'accès réservé et onéreux, et symboliques de pratiques individuelles et socialement distinctives : club de gymnastique et de musculation, club de golf, club ou salle d'escalade, club de tennis, centre de yoga, etc. D'autre part, des lieux ouverts et publics, non réservés au corps, mais dont ils ont un usage sportif : lac de Tours, rives du Cher et de la Loire, espaces de « pleine nature » périurbains. Cependant, ces deux catégories ne doivent pas masquer une réelle diversité des espaces de pratique liée par exemple à l'intégration du domicile, à l'hybridation avec d'autres activités (les déplacements) ou encore aux espaces, parfois nombreux, qui échappent à la sphère du quotidien. Pour cette raison, bien qu'il y ait incontestablement de fortes régularités, c'est moins la territorialisation de catégories de lieux spécifiques - et à plus forte raison la spatialité intrinsèque des différentes pratiques[16] - qui va retenir notre attention et orienter nos analyses, que les systèmes de valeurs, relativement apparents, que les individus mobilisent pour les décrire et les justifier. Nous en avons identifié quatre.

Hygiène du corps et souci de soi

Premièrement, constatons que dans la description et la légitimation de leurs espaces de pratiques corporelles, les valeurs convoquées par les individus renvoient davantage à l'activité elle-même qu'à sa spatialité, et au premier chef au rapport au corps, marqué par une forte préoccupation hygiéniste. D'une manière ou d'une autre, ils parlent de leur besoin de « *se dépenser* », de « *s'entretenir* », de « *garder la forme* », ou encore « *d'être bien dans leur corps* » autant d'expressions qui témoignent d'une forme de souci de soi, doublée parfois d'une fonction cathartique et régénérante, comme l'exprime Agnès : *« Depuis quatre ans, je vais dans une salle de gym parce que je me suis rendue compte que je m'encroûtais. Avant, je faisais que du sport pendant les vacances : j'avais mal aux jambes quand je faisais du ski. Là, je me suis dit, il faut que je fasse quelque chose. Donc, c 'était un moyen de me remettre en forme. Et puis, ça me défoule et ça me vide la tête. Donc j'essaie d'y aller deux fois par semaine.* ». Dans cette citation, pourtant anodine, transparaît la valeur hégémonique qu'Agnès accorde à l'entretien physique de son propre corps, à la conservation de sa jeunesse et de ses capacités, de par sa mise à l'épreuve. Si cette disposition hygiéniste, depuis les travaux précurseurs de L. Boltanski, s'est sans doute démocratisée, force est de constater que c'est chez les individus les mieux disposés qu'elle est la plus structurante[17]. D'une part, elle explique la régularité avec laquelle ils s'astreignent à certaines pratiques. Ensuite, elle explique la frustration et/ou la culpabilité qu'ils ont parfois de ne pas pouvoir en faire davantage. Enfin, elle s'insinue dans un certain nombre de situations quotidiennes, y compris celles qui, comme les déplacements,

Chaque pratique sportive a une spatialité qui lui est propre. Nous avons analysé dans notre DEA celle relative à la pratique de l'escalade. Au vu de leur hétérogénéité et de leur complexité, il n'est pas question ici d'aborder dans le détail ces différentes spatialités qui pourraient chacune faire l'objet d'analyses spécifiques. Seul nous intéresse ici ce qu'elles font surgir comme systèmes de valeurs.

[17] Dans une conversation « off », Agnès nous confie qu'une très grande partie de ses collègues médecins, en dépit d'une forte charge de travail, ont une activité physique intense. L'un vient tous les jours à l'hôpital à vélo depuis Montbazon (20 km aller-retour). Un autre nage plusieurs fois par semaine, le midi. Un autre, marathonien, s'entraîne tous les soirs. D'après Agnès, l'hygiénisme sportif est relativement important chez les médecins, et particulièrement développé chez les cardiologues.

pourraient *a priori* en paraître assez loin. Or, précisément, les individus qui témoignent de pratiques corporelles hygiénistes sont également ceux qui affectionnent les modes pédestres et les investissent précisément au nom de ces mêmes valeurs comme en témoigne Annette qui pratique une ou deux fois par semaine la course à pied « *autour du Lac* » et se déplace principalement à vélo : « *Pour le travail et même pour mes courses, je me déplace principalement à vélo. C'est pratique. (...) Et ça entretient la forme physique, ça c 'est très important* ». Pour Bernard qui, faute de temps, ne peut réaliser qu'une séance d'escalade par semaine, les déplacements domicile-travail constituent un temps hybride où se joue une intention hygiéniste particulièrement forte : « *Moi, je fais le maximum à pied ou à vélo. Je ne peux plus courir à cause d'une tendinite, alors je fais beaucoup de vélo. Pour aller au cabinet, ça me fait six kilomètres aller, six kilomètres retour, avec la côte de Joué. Comme j'ai pas trop le temps pour faire tout le sport que je voudrais, ça me fait au moins une demi-heure par jour. Ca me permet de garder la forme. Ca me fait un entraînement pour la montagne.* ». Ainsi, parce qu'ils lui accordent une valeur inégalable, et que celle-ci garantit en partie leur équilibre, la salubrité du corps structure bon nombre de situations. Elle est fortement associée à la recherche de bien être et à l'accomplissement de l'individu. Remarquons enfin que les médecins, généralement soumis à de fortes contraintes de temps, développent à l'occasion des stratégies singulières, soit en hybridant les temps (déplacements), soit en choisissant des activités (ou des lieux) à forte productivité de dépense corporelle.

Quête hédoniste et réalisation de soi

Cette préoccupation hygiéniste n'est pas indépendante d'une seconde valeur qui transparaît dans la description et la légitimation des pratiques, à savoir la recherche du bonheur associée à la réalisation de soi. La mise à l'épreuve du corps, avec tout ce qu'elle présuppose d'efforts, de défis, de dépassements, de rigueurs et d'apprentissages, apparaît comme une dimension fondamentale et incontournable de l'accomplissement individuel. La description que livre Bernard de sa pratique de l'escalade est particulièrement révélatrice d'une quête hédoniste, esthétique et « autotélique », c'est-à-dire d'une activité qui n'a d'autre fin que soi et la satisfaction qu'elle procure[18].

Figure 6 : l'hédonisme sportif : la pratique de l'escalade chez Bernard

« Je voulais continuer parce que c'est vraiment un sport qui réunit beaucoup de choses qui me plaisent. Tu vois la force physique, c'est vrai. L'équilibre, ça j'aime énormément. Tu vois, ce jeu d'équilibre. De sentir son corps, d'apprendre à connaître son corps et de basculer son poids sur un pied, sur une main, croiser une jambe pour garder cet équilibre. Je trouve ça super. Et je trouve que c'est un bon moyen de connaître son corps, les réactions de son corps. L'agilité, ça, c'est quelque chose. La souplesse. Développer cet aspect-là. Arriver à s'étendre ou au contraire à se fléchir complètement. Y'a un jeu que je trouve bon : la lecture. Apprendre petit à petit améliorer sa lecture. Je vois le chemin parcouru depuis le début: jamais j'aurais regardé la forme de la prise et la position, et apprendre à lire, et la joie quand tu découvres une voie, de l'avoir vue, de l'avoir imaginée et de se dire : « ah ben oui, c'était bien vu ! ». Y'a des satisfactions : « là, c'est bien vu ! ». Ou quelqu'un qu'est en train de grimper, de regarder, une voie que tu n'as pas faite, de dire : «moi je le verrai comme ça», et ça marche. C'est stimulant, c'est un plaisir. Ca, j'aime bien, la satisfaction de continuer de progresser. Même au rythme où je le fais, une fois par semaine, c'est très lent tu vois. Je me rends bien compte que je continue de progresser, tu vois, en améliorant le geste. Qu'il y ait toujours un petit truc à glaner ici ou là. Ca, je trouve ça plaisant de continuer de progresser alors que je le fais une fois par semaine malgré tout. Donc, c'est satisfaisant. »

Nous empruntons ce joli terme d'activité « autotélique », construit à partir de deux mots grecs, *autos* (soi) et *telos* (but ou fin), au psychologue américain Mihaly Csikszentmihalyi qui l'utilise pour qualifier les activités quotidiennes susceptibles de générer un sentiment de satisfaction optimale, à l'origine du bonheur. Csikszentmihalyi M., (2004) *Vivre, La psychologie du bonheur,* coll. Réponses, Robert Laffont.

D'une part, cet extrait, choisi pour sa valeur d'exemple, montre l'importance accordée à l'accomplissement individuel, notamment à travers le vocabulaire associé à la connaissance et au développement de soi : « *apprendre », « connaître son corps », « développer cet aspect », « améliorer », « progresser* », etc. Il apporte la confirmation sportive que le temps de loisir est considéré comme un temps productif consacré à l'enrichissement de l'individu. En second lieu, parce qu'il maîtrise justement le sens de cette expérience, qu'il en est au centre et qu'il en récolte tous les profits, l'individu y éprouve beaucoup de bonheur comme en témoigne l'omniprésence du vocabulaire hédoniste : « *des choses qui me plaisent », « j'aime énormément », « je trouve ça super », « une grande satisfaction* ». Enfin, non sans rappeler le fondement des dispositions cultivée ou gastronomique, le plaisir est à nouveau particulièrement lié à un fort investissement esthétique, qui transparaît nettement dans la description volontairement « esthétisée » et esthétisante des différentes sensations (« *sentir », « réactions* »), de la gestuelle (« *basculer », «garder cet équilibre », « s'étendre », « se fléchir* »), ou des qualités stratégiques de « *lecture* ». De cette manière, la pratique sportive, comme les autres sphères d'activités, apparaît comme un nouveau « lieu » de manifestation - et de revendication - d'un rapport esthétique au inonde. Mieux, elle traduit un désir d'esthétisation de la vie quotidienne.

Sociabilité conviviale et participative

La valeur symbolique accordée aux espaces de la pratique sportive n'est pas seulement due au fait qu'ils engagent un certain rapport à soi mais également qu'il s'y développe une forme particulièrement valorisée de sociabilité construite sur une base émotionnelle et affinitaire. Dans nos travaux antérieurs, nous avons étudié en détail la formation de ce type spécifique de lien social et n'en présentons ici que les grands traits[19]. Premièrement, le lieu de pratique sportive est particulièrement valorisé en tant qu'il permet de rompre radicalement avec l'identité professionnelle, de *«couper»* avec l'univers du travail, et avec son « *propre milieu* ». Cette volonté d'étanchéification des sphères apparaît particulièrement bien chez Pascal, au sujet de sa pratique de la danse de salon : « *Ce qui fait qu 'on a sympathisé avec certains, c 'est pas le côté professionnel parce qu 'il y en a deux, c'est des médecins, et on est assez distants (...). Non, les relations ne se font pas en fonction du milieu. Ceux qu 'on apprécie le plus, c 'est ceux avec qui on a rien à voir.* ». A l'inverse, *«l'hétérogénéité»* et *«la diversité»* des individus y sont particulièrement valorisées : « *ce qu 'est bien, c 'est que c 'est complètement hétérogène. Y en a un qui a un camion frigorifique et il vend du surgelé et elle, elle bosse à l'usine. Y'a de tout. Y en a une qu 'est infirmière, l'autre qu 'est médecin, l'autre, elle est à la médecine du travail : y 'a toutes les catégories socioprofessionnelles* ». Ce plaidoyer en faveur de l'ouverture et du décloisonnement est particulièrement récurrent et également net chez Bernard : « *Ce que j'aime ci l'escalade, c'est la diversité de milieux, d'âges : cette possibilité de rencontrer des gens très différents. Je trouve que c'est d'une très grande richesse.».* Cette valorisation de la diversité sociale ne doit toutefois pas tromper : s'il y a généralement une réelle diversité des horizons professionnels, une observation un peu plus scrupuleuse montre qu'il existe à l'inverse une forte homogénéité socioprofessionnelle, caractérisée par une surepréseniation des classes moyennes supérieures (enseignants, infirmières, médecins, cadres d'entreprise, architectes, etc.). C'est précisément ce décalage entre le sentiment d'une diversité et le constat (implicite) d'une certaine sélectivité sociale qui

[19] Cailly L. (2000), ***Lieux sportifs, territorialisation et territorialité.*** Mémoire de DEA, Université de Tours. Chapitre VIII : De la communauté émotionnelle au groupe socio-spatial.

apparaît dans ces propos tâtonnants de Pascal : « C *'est hétérogène. Y en a un qu 'est prof d'allemand, l'autre qu'est infirmière, un autre qu'est architecte, un truc comme ça, y en a un autre qu 'est maire (médecin). C'est vrai que... Enfin, y'a quand même... Non, c'est vrai que c 'est assez hétérogène. Enfin c 'est vrai que ça revient cher comme activité. Tout le monde ne peut pas se le permettre parce que c 'est quand même 2100 francs par couple par an. ».*

Si, d'un point de vue phénoménologique, la diversité vécue est fondamentale en tant qu'elle exprime la volonté de l'individu d'avoir plusieurs mondes d'action et d'épanouissement, c'est que la sociabilité qui se noue sur les lieux de pratiques s'établit sur une base très différente que celle qui commande les rapports professionnels. Elle s'établit à deux niveaux. A un premier niveau, elle se fonde sur le partage de la même action, de la même émotion sensible et de la même esthétique, comme en témoigne Bernard : *«J'apprécie beaucoup le côté duo ou trio, énormément. Je trouve ça extrêmement plaisant. Tu vois, cette responsabilité partagée. T'es important pour l'autre et l'autre est important pour toi. (...) J'aime bien l'ambiance au sens plus large du CAF*[20]*, cette atmosphère à la fois de concentration, et la façon dont on va se regarder, se conseiller. Il y a une attention commune au geste, à l'esthétique.* ». A un second niveau, les rapports privilégiés s'établissent sur une relation plus directement affinitaire qui, dégagée de toute obligation, s'établit sur la qualité du « contact », de « l'en phase », et qui présente toujours une certaine magie : « *Les gens avec qui on sympathise, c 'est sur le contact qu 'on a avec eux. Le dialogue. L'aisance. On se sent bien avec eux. Il y a des gens avec qui ça va passer puis d'autres, même après cinq ans, tu resteras comme ça !* ». Dans plusieurs récits nous retrouvons ces deux niveaux de sociabilité : ils indiquent que les espaces de la pratique sportive - mais sans doute est-ce également vrai pour les espaces de pratiques « culturelles » comme la chorale - sont des lieux particulièrement importants de création ou d'actualisation des réseaux de sociabilité. Néanmoins, bien plus qu'ils ne supplantent d'autres mondes (milieu professionnel, milieu familial), ils traduisent davantage une multiplication des mondes de sociabilités. Chez les médecins, ils n'écrasent ni la force des sociabilités professionnelles, ni *a fortiori,* la vigueur de la communauté familiale.

Valeur écologique et esthétique paysagère

Le dernier trait particulièrement distinctif qui ressort de la description et de la justification des espaces de pratiques sportives tient à l'engouement des individus les mieux disposés pour les pratiques de « pleine nature » et, plus précisément, à la manière dont à travers elles, les valeurs précédemment décrites (hygiénisme, hédonisme, convivialité) sont articulées autour d'une forte sensibilité paysagère qui apparaît principalement dans la valeur et le sens qu'ils accordent à la qualité du « décor ». En premier lieu, comparées aux autres individus, les valeurs écologiques y sont très nettement développées et structurent bon nombre de situations sportives qu'ils affectionnent beaucoup : la randonnée pédestre (Agnès, Bernard, Jean-Christophe, Christian, Catherine, Sophie, Marie-Claude), la randonnée à vélo (Jean-Christophe, Bernard, Agnès), le jogging (Christian, Annette, Jean-Christophe), le roller (Agnès) ; quand ces activité apparaissent, pour les autres individus, absentes ou marginales. Bien qu'assez hétérogènes, les lieux où se déroulent ces activités sont toujours justifiés en raison de leurs qualités paysagère et environnementale. Quelques uns sont particulièrement récurrents : les lieux de promenade ripuaires (bords du Cher, de la Loire, de la Seine), les campagnes périurbaines et leurs sentiers de randonnées (dans un rayon de vingt à trente kilomètres), les espaces forestiers

[20] II s'agit du Club Alpin Français, association avec laquelle il pratique l'escalade.

(de Chinon, de Loches et d'Amboise) et, à une toute autre échelle, les espaces de moyenne et de haute montagne (Alpes, Pyrénées, Massif Central). Dans la majorité des cas, mises à part les rives, pour lesquelles la valeur paysagère (parfois très forte) naît précisément de la rencontre de la ville et de la nature - donc se situe à mi-chemin entre leur sensibilité écologique et leur disposition citadine -, il semble qu'une valeur symbolique croissante soit accordée aux espaces les moins normes, les moins fréquentés et les plus « sauvages », comme en témoigne le souci de Bernard de sortir des lieux trop urbains : « *Surtout pas des lieux aménagés pour la promenade, style Bois des Fiâtes. Des sentiers fléchés par les communes, ça, si, je les prend. Ce que je veux dire, c 'est que j'ai besoin de me retrouver à l'extérieur, vraiment à la campagne ou en forêt, des sentiers balisés, pourquoi pas, du moment qu'il y a personne dessus !* ». Cet attrait pour les espaces « naturels », peu denses ainsi que faiblement aménagés, normes et balisés, qui s'exprime dans la valeur hégémonique accordée aux « grands espaces », et notamment à la montagne, traduit une quête esthétique tomophobe, soucieuse d'aventure, de retour sur soi et d'authenticité[21]. Quelques exemples nous permettent d'analyser plus en détail cette esthétique paysagère et environnementale.

Figure 7 : La manifestation de l'esthétique paysagère et environnementale

Agnes (Pratique de la randonnée en montagne)	« [Et c'est quoi comme plaisir pour vous la randonnée ?] Moi, aller toujours plus haut. Pour, je sais pas. Pour les paysages. Pour la vue, le paysage, le bruit et l'effort physique. J'aime bien l'effort physique de la marche. L'endurance. Et puis je trouve ça tellement beau. Je trouve ça plus beau la montagne que la campagne ou la mer. Par exemple, les montagnes qui sont, comme les Vosges ou le Jura, où il y a beaucoup de forêt, pourtant j'aime beaucoup la forêt, je trouve ça un peu dommage parce qu'on n'a pas de points de vue. Alors que le Massif Central qu'est pas très haut, on a quand même un point de vue qui est super parce qu'on n'est pas dans la forêt. C'est vrai que j'aime bien la montagne pour la vue, pour les bruits, pour la végétation. Je me sens bien en montagne. »
Agnès (Pratique du roller Quais de la Seine)	« Et puis, la dernière fois que j'ai fait du roller, c'était à Paris, sur les quais de Seine qui sont fermés le dimanche. Ca fait bien une quinzaine de kilomètres. [Et là le plaisir il est ?] Les paysages et puis l'effort physique aussi. Ca roule, ça va vite. C'est moins fatigant que courir. Et puis c'est beau quoi ! Les quais de Seine, c'est magnifique ! En plus, il y a une ambiance assez marrante. Il y a beaucoup de gens qui font du patin, du vélo. C'est rigolo. Les jours de beau temps, le dimanche matin à Paris. En général, moi je fais du roller et Dominique (son mari), il court. »
Bernard (Pratique de l'escalade en montagne)	« Ce que je préférerais développer, c'est les courses rocheuses. Donc, ça, avec mes copains, c'est quelque chose qui m'enthousiasme. Mais tu vois, c'est autant tout ça. C'est le sport lui-même, l'escalade, avec tout ce que je t'ai dit tout à l'heure. Cette amitié et cette cordée, et ce que représente la cordée. Et puis l'environnement montagne avec tout ce que ça représente de beauté, de paysages, d'espace et de silence, d'effort et puis de repos après ces efforts qui sont fantastiques. Retour de balade où tu es complètement épuisé. Cet espèce de bien-être, de détente et de satisfaction qu'on ressent : faut l'avoir connu quoi, mais c'est fantastique, j'adore ça. »
Bernard (Pratique de la randonnée en périphérie)	« Alors la randonnée, c'est plusieurs choses : c'est le goût de la nature. C'est à la fois le goût de la nature et le fait que la marche, c'est quelque chose à la fois qui permet au corps de se dépenser, qui permet facilement de parler. [C'est important pour toi de sortir de la ville le dimanche ?] Ah oui. On essaie de partir tous les week-ends même si c'est pas très long. Des fois, ça va être une heure et demie deux heures. Mais on essaie qu'il y ait ce temps : ça fait du bien. [Et donc là, vous recherchez plutôt la campagne? Tu m'avais dit que tout ce qu'est Bois des Hâtes, Ile Aucard...] Pas trop oui, ça c'est vrai. Parce que c'est pour rencontrer moins de monde. Et puis, j'aime pas trop si tu veux le côté sortie organisée. Le Bois-des-Hâtes, c'est fait pour ça, ça fait voilà, c'est le jardin, c'est prévu pour détendre les citadins, voilà, c'est leur jardin de campagne. Us vont se

[21] Dans nos travaux précédents, nous avons analysé en détail cette « écologisation des pratiques » et ses multiples significations. Cailly L., *Op. Cit.*, p. 40-43.

	retrouver. Je préfère chercher mon jardin de campagne même en Brenne, même si l'itinéraire va me faire passer par une petite route à un moment donné, rattraper un autre chemin. Ca paraît moins fait pour le promeneur parce qu'il faut faire son itinéraire. Mais j'ai l'impression d'être beaucoup plus dépaysé quitte à marcher dans certains endroits sur des toutes petites routes. Mais j'ai vraiment l'impression de quelque chose de plus réel, je sais pas. L'autre, c'est un peu fictif, tu vois. C'est pas la vraie nature. C'est la nature avec un côté un peu artificiel. Et donc voilà. »
Sophie (Pratique de la randonnée en périphérie)	« Je fais de la marche parce que j'ai besoin de sortir, besoin de me dégourdir les jambes et puis c'est une activité qu'est régulière, on voit des paysages, des jolis paysages, l'éveil de la nature qu'est différente selon les saisons. On voit des beaux paysages. (...) Il y a de tellement charmants coins tout autour de Tours, il n'y a pas forcément besoin d'aller très loin pour découvrir des paysages divers et variés. En principe les sentiers de Touraihe, enfin, les sentiers balisés sont fait de telle sorte que ça passe par les coins charmants. Les sites qui ont beaucoup de charme. Les vieilles maisons, les choses comme ça. Déjà rien que ça... »
Catherine (Pratique de la randonnée en périphérie)	« Parce que ça fait un petit peu de sport et puis c'est sympa parce qu'on fait des circuits. C'est sympa, les paysages sont sympas... J'ai des petits circuits que j'ai pris à l'Office de tourisme de Tours et puis les randonnées en Touraine... (elle me montre ses fascicules). Il y a des endroits sympas, jolis. (...) C'est sympa parce que moi je suis une tourangelle rapportée mais les paysages tourangeaux c'est vrai que... C'est sympa. »

Dans les registres descriptifs, la sensibilité environnementale et paysagère se caractérise par une grande attention à ce qui relève de la perception et de l'émotion sensible comme en témoigne le vocabulaire associé à l'éveil des sens : « *la vue », « le paysage », « le bruit », « / 'espace », « le silence* », etc. Cette sensibilité revêt trois significations. En premier lieu, parce que l'ensemble des sensations et des émotions est l'objet d'un fort investissement esthétique, le cadre environnemental apparaît comme une source particulièrement forte d'exultation. Les descriptions mettent en exergue cette correspondance entre le sentiment esthétique - « *c 'est tellement beau », « c 'est magnifique », « ça a beaucoup de charme »,* etc. - et le sentiment de satisfaction - «*j'apprécie », « c 'est sympa », «j'aime beaucoup », «j'adore ça-».* De la sorte, l'esthétique environnementale et paysagère apparaît comme une source importante de plaisir individuel et, finalement, de bonheur. Elle confirme l'actualisation, déjà constatée dans les autres champs d'activités (pratiques culturelles et commerciales), d'une conception esthétique et hédoniste du monde. Toutefois, si cette esthétique sensible a une tonalité aussi clairement hédoniste, c'est qu'elle engage fortement le rapport à soi, et constitue un ressort essentiel des fortes préoccupations intimistes et hygiénistes évoquées précédemment. En effet, la « nature », d'autant plus quand elle est *« sauvage* », c'est-à-dire peu dense et peu aménagée, permet à l'individu de se « *purifier »,* de ***«se** régénérer»* et de ***«se** retrouver»,* et d'une certaine manière de retrouver la maîtrise de lui-même. Cette signification à la fois intime et fortement psychologisée apparaît nettement dans certaines expressions qui expriment ce sentiment de plénitude : *« je me sens bien en montagne », « celte espèce de bien-être, de détente et de satisfaction qu'on ressent* », etc. En outre, comme « élément», la « nature » constitue pour l'individu un objet de mise à l'épreuve et de confrontation. C'est particulièrement vrai pour la montagne qui apparaît toujours comme le support d'un *«effort»,* d'un *«défi»* et d'une *« victoire contre soi-même* ». Ainsi, à double titre, la nature est à l'origine d'une expérience « optimale »[22] et au centre de la réalisation de l'individu. Cependant, cette esthétique environnementale et paysagère, par laquelle l'individu expérimente à la fois un

[22] Cette expression est utilisée par M. Csikszentmihalyi pour qualifier les activités qui procurent le maximum de plaisir et de satisfaction.

rapport authentique à lui-même et un sentiment profond de liberté [23], n'a pas qu'une signification individuelle : elle constitue un support essentiel d'une sociabilité conviviale, fondée sur le partage de l'action et des émotions sensibles, qui se manifeste dans les discours par l'importance accordée au partage, aux dialogues, aux échanges avec l'autre. C'est particulièrement net dans la pratique de la randonnée pour laquelle tous les individus mentionnent la place très importante de la convivialité et de la parole, comme l'exprime Bernard : « *Et puis tu vois, quand on marche en famille, on est à côté de l'un, on est à côté de l'autre. Quand on part avec des amis c 'est pareil, on va marcher deux par deux et puis ça va changer au cours de la balade. Je trouve que c 'est assez facile de se parler ou de se taire : les silences ne sont absolument pas gênants.* ». Implicitement, parce qu'ils ont lieu dans un cadre « esthétique » et « authentique », les rapports avec les autres apparaissent ainsi beaucoup plus justes et beaucoup plus vrais.

Ainsi, les pratiques sportives cristallisent un ensemble de dispositions qui, tout en étant spécifiques, ne sont pas en tous points étrangères à celles précédemment décrites puisqu'elles sont traversées par un rapport au corps (esthétisme), un certain rapport à soi (hédonisme individualiste), aux autres (convivialité) et à l'espace (écologisme, authenticité) que l'on retrouve dans bien d'autres situations sociales.

Conclusion

Au final, l'analyse des systèmes de valeurs engagés dans la description et la légitimation des espaces de pratiques culturelles, commerciales et sportives permet de révéler un certain nombre de schèmes sociaux et spatiaux collectivement partagés. Parce qu'ils sont dotés d'une forte transposabilité et sont cristallisés dans l'évocation de situations communes, ces derniers forment un système de dispositions stables et transférables que l'on peut qualifier d'habitus et qui, parce qu'il fédère des individus dont la position sociale est voisine, peut être interprété comme un habitus de classe, caractéristique de la fraction supérieure et « cultivée » des classes moyennes. Premièrement, cet habitus explique pour partie la singularité des pratiques concrètes, et ce, à trois points de vue. D'abord par la territorialisation de lieux spécifiques, emblématiques de la culture légitime, et ce, aux échelles métro et métapolitaines. Ensuite, par certaines pratiques disjonctives, comme l'illustre la valorisation effective du petit commerce spécialisé au détriment des grandes surfaces. Enfin, par la représentation et l'usage spécifique de certains lieux, comme en témoigne l'usage hygiéniste et sportif des espaces de pleine nature. Néanmoins, s'il faut se garder de négliger la singularité de ces pratiques concrètes, nous avons vu que, dans la majorité des cas, c'est moins les pratiques elles-mêmes que les principes engagés dans la description et la qualification des situations qui constituent les plus puissants marqueurs de différenciation sociale, comme l'ont montré les manières particulièrement distinctives d'évaluer les différents cinémas, d'affirmer leur goût du marché ou encore de décrire leurs pratiques du centre-ville. D'une certaine manière, nous pouvons penser que c'est précisément parce que les pratiques concrètes tendent à s'homogénéiser - notamment en raison de forces souterraines d'homogénéisation qu'illustrent à merveille le caractère inévitable des grandes surfaces ou encore les attraits fonctionnalistes des multiplexes périphériques -, que l'économie symbolique - et dans un sens la phénoménologie - qui entoure les actes pratiques n'a peut-être jamais eu autant d'importance, en tant qu'elle constitue un rempart ultime protégeant la construction identitaire des effets

[23] Peu visible dans les citations mentionnées, ce sentiment était apparu fortement dans nos travaux antérieurs où le caractère «sauvage » des lieux, c'est-à-dire l'absence de monde, de limites et de normes trop fortes, était mentionné comme une source inégalable de liberté nécessaire au ressourcement.

désindividualisant de l'uniformisation. Mais simultanément, le décalage remarqué à plusieurs reprises - et sans doute de plus en plus fréquent - entre les schèmes de pensée et les schèmes d'action, à l'origine d'une « petite schizophrénie ordinaire », fragilise et affaiblit cette construction identitaire, et peut occasionner un sentiment d'aliénation qui se traduit dans les entretiens par l'aveu d'un sentiment profond de dissociation entre ce que les individus disent aimer et ce qu'ils font, entre le moi véritable et le moi factice, entre les moments symboliquement forts où ils ont le sentiment d'adhérer à eux-mêmes et la pléthore de moments symboliquement faibles où ce moi véritable échappe devant le conformisme, la contrainte ou l'obligation. Sans doute ce sentiment d'aliénation individuelle, qui naît du décalage (partiel) entre la pensée et les actes, explique-t-il par rétroaction la vigueur des valeurs d'authenticité (accordées aux biens, aux espaces, aux personnes), de réalisation et de maîtrise de soi qui apparaissent dans les discours, et qui, à certains égards, rappellent le fameux « conscience d'une société sans conscience » feurbachien.

Comme nous l'avons évoqué, cet habitus de classe se caractérise par un certain nombre de dispositions partagées qui surgissent dans la description, l'évaluation ou encore la légitimation de situations communes. En ne retenant que ce qui se répète, donc en effaçant délibérément les fines variations individuelles, nous avons tenté de modéliser cet habitus et d'en dévoiler la structure (Figure 8). Bien entendu, ce système de dispositions n'a pas la prétention d'être exhaustif. D'une part, il a été construit à partir d'un nombre limité de situations, et de ce fait laisse dans l'ombre un nombre important de valeurs socio-spatiales. D'autre part, il occulte tous les schèmes d'action qui ont échappé à la sphère du langage, et qui n'ont pas, ne serait ce qu'inconsciemment, été énoncés. Pour autant, il nous a semblé que les situations choisies (pratiques culturelles, commerciales, sportives, auxquelles nous avons ajouté les pratiques résidentielles et les modes de déplacement), permettaient de révéler les dispositions les plus distinctives (des autres) et les plus singularisantes, donc de donner une consistance réelle au collectif créé. A l'appui du modèle, reprenons de manière synthétique ces différentes dispositions et voyons la manière dont elles informent - par le jeu de la transposabilité et de la cristallisation - les jugements et les pratiques.

Les dispositions constitutives de Phabitus « cultivé »

Disposition cultivée : désigne l'ensemble des goûts pour les arts « légitimes » : le théâtre, la danse contemporaine, la musique classique et l'opéra, le jazz, le cinéma, la peinture, la sculpture, l'architecture, ou encore, la littérature. L'incorporation de cette disposition, généralement liée au capital culturel hérité ou acquis, occasionne par « extension » un rapport esthétique au monde, y compris dans des champs qui ne sont pas ordinairement ceux de Part (gastronomie, sport, déambulation urbaine, etc.). Ainsi, parce qu'elle surdétermine en partie les autres, cette disposition occupe une position dominante. En outre, nous avons vu que son déploiement implique une forte compétence métro et métapolitaine.

Compétences et appétences métro et métapolitaines : désignent la capacité des individus, du fait de leurs exigences pratiques, à maîtriser les échelles de la ville et à recourir fréquemment à un niveau supérieur d'urbanité. Contrairement aux autres, les individus considérés actualisent régulièrement ces compétences, moins par nécessité que par plaisir, comme le prouve la satisfaction qu'ils ont à pratiquer les métropoles françaises et européennes et, au premier chef, Paris. Pour cette raison, l'appétence métapolitaine est fortement liée à la disposition citadine.

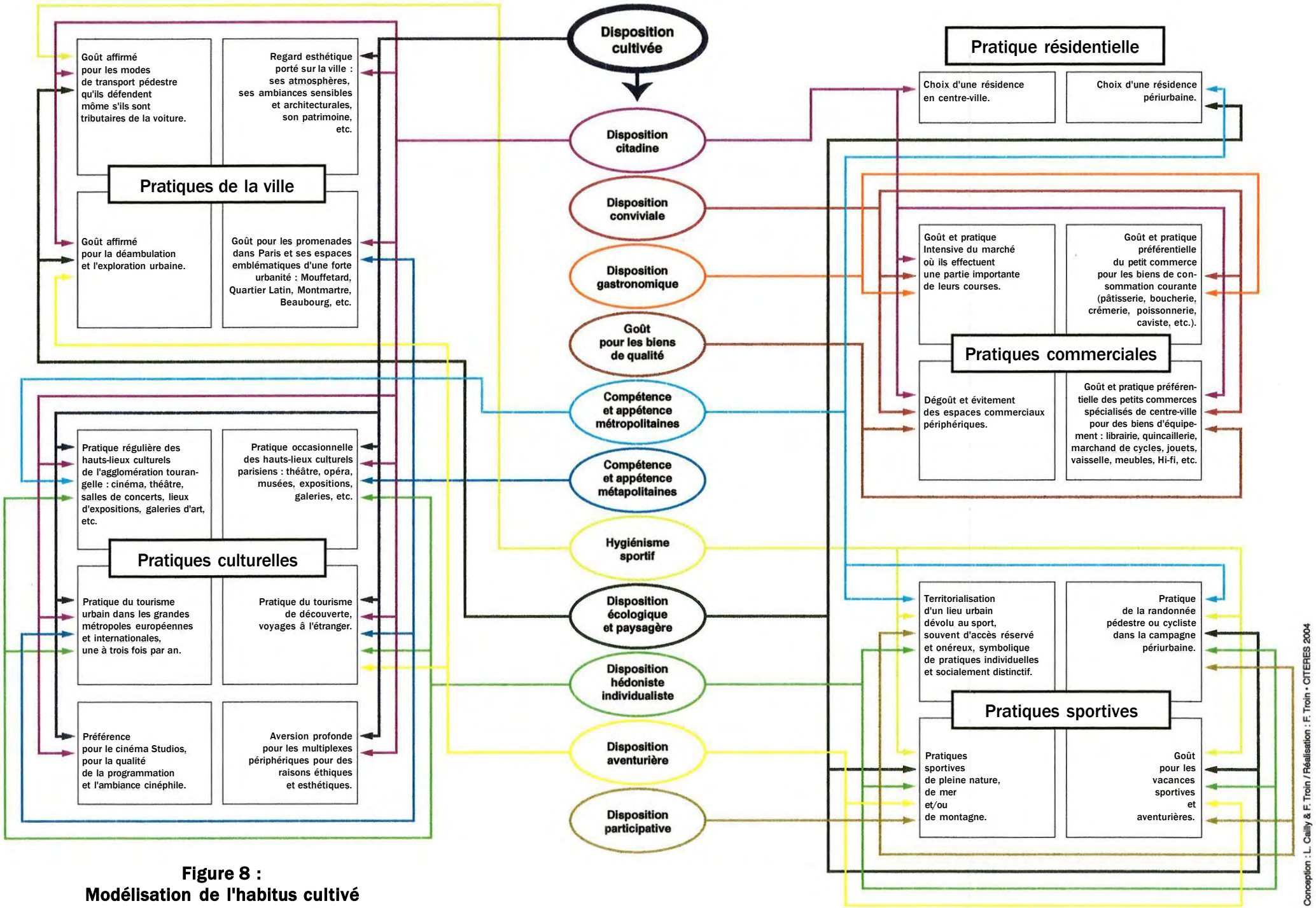


Figure 8 :
Modélisation de l'habitus cultivé

Disposition citadine : désigne le goût que manifestent les individus pour la ville dense, pédestre et les lieux à forte urbanité, et ce, pour leurs ambiances sensibles, leurs atmosphères, leurs ressources architecturales et patrimoniales. Nous savons que cette approche esthétique de la ville - cette dernière est conçue comme un objet d'art - et désintéressée - elle est consommée en soi pour sa valeur d'usage - est fortement dépendante de la disposition cultivée, et provient principalement du glissement du regard esthétique à l'appréhension urbaine.

Disposition gastronomique : désigne la grande attention que portent les individus aux qualités aspectuelle, écologique et gustativo des produits alimentaires « nobles » : viandes, poissons, fruits et légumes, fromages, vins, etc. Cette disposition, qui témoigne d'un glissement des valeurs esthétiques des activités artistiques à l'alimentation, est à mettre en relation avec un certain art de la table qui, sans impliquer des repas nécessairement élaborés, se traduit par la recherche d'une certaine hygiène (salubrité des produits) et de petits plaisirs quotidiens.

Goût pour les biens de qualité : désigne plus largement le goût que les individus manifestent pour les biens de consommation et d'équipement de qualité, non pour leur valeur ostentatoire, mais pour leur valeur d'usagé*ífeur performance et leur durabilité.

Disposition conviviale : désigne l'importance que les individus attachent, dans les rapports marchands, au conseil, à la confiance, à la reconnaissance ainsi qu'aux liens personnalisés qui, ayant valeur d'engagement mutuel, garantit l'authenticité des conseils et la qualité des produits. En outre, dans bien des situations, ils accordent une valeur primordiale à l'humanité de la relation en tant qu'elle transcende la simple fonction marchande - et son caractère intéressé -, et recouvre, elle aussi, une certaine valeur d'usage et d'authenticité.

Disposition hygiéniste : désigne la valeur plus ou moins hégémonique - mais toujours sensible - que les individus accordent à l'entretien physique du corps, à la conservation de sa jeunesse et de ses capacités, cette hygiène du corps étant simultanément une garantie de l'équilibre psychique et intellectuel et une source de mise à l'épreuve et de réalisation de soi. Parce qu'il est une condition essentielle du bien-être individuel, l'hygiénisme n'est pas indépendant de la quête hédoniste qui structure un grand nombre de situations.

Disposition hédoniste individualiste : désigne la valeur suprême que les individus accordent aux activités qui n'ont d'autres fins qu'elles-mêmes et la satisfaction qu'elles procurent et qui, tout en étant portées par une certaine esthétique, engagent la maîtrise et l'accomplissement de soi. A bien des égards, elle se caractérise par un souci, particulièrement individualisé d'épanouissement, d'esthétisation voire d'héroïsation de la vie quotidienne.

Disposition participative : désigne la valeur que les individus accordent aux lieux de convivialité où, loin de la sphère professionnelle, se noue une sociabilité construite autour d'une activité commune sur une base émotionnelle et affinitaire. Cette sociabilité, qui valorise la diversité et l'hétérogénéité des personnes (plus fantasmatiques que réelles), est à la fois ouverte, réticulaire et faiblement engageante - chacun étant libre de se rétracter -. Elle trouve son authenticité (et sa force) dans le partage d'une esthétique et d'une expérience sensible commune (goût du chant, de la samba, du golf, de l'escalade, etc.)

Disposition écologique et paysagère : désigne la valeur que les individus accordent, dans bon nombre de situations, à la « beauté » des paysages. Si leur approche naturalisante et esthétisante du « décor » peut s'appliquer à toutes sortes d'espaces - y compris à des lieux à forte urbanité -, une valeur supérieure est attribuée aux paysages « naturels », peu denses, faiblement aménagés, normes et balisés, qui leur apparaissent encore comme « sauvages ». Porteuse de valeurs hygiéniste, intimiste et hédoniste, cette esthétique paysagère est fortement liée aux autres dispositions. En outre, parce que dans un certain nombre de cas, elle est au fondement des émotions sensibles, elle constitue un support actif de la sociabilité participative et conviviale.

Disposition aventurière : désigne plus largement le goût que les individus manifestent, à toutes les échelles de temps et d'espace, pour les lieux inédits, faiblement fréquentés et sauvages qui, selon eux, ont gardé une certaine authenticité. Cette disposition, qui se caractérise principalement par la recherche de lieux à « l'écart du monde », donc de lieux d'authenticité, traduit simultanément le désir de réalisation de soi que procure l'aventure et une résistance, distinguée et distinctive, à l'uniformisation et à la société de masse.

L'ensemble des dispositions décrites ci-dessus ont une forte parenté et présentent un certain nombre de points communs. Trois valeurs sont véritablement transversales : le rapport esthétique au monde (esthétisme), l'obsession de l'épanouissement individuel (hédonisme) et la quête d'authenticité. Comme nous l'avons suggéré, nous pouvons faire l'hypothèse que ces valeurs engagées dans la structuration de la vie quotidienne constituent des formes de « contestation silencieuse » et contribuent, selon les mots d'Yves Barel, à une « repolitisation sourde et oblique de la société »[24]. Cette hypothèse pourrait paraître extravagante si les individus ne présentaient pas précisément ces valeurs - ou plutôt ces contre-valeurs - comme des formes d'opposition et de résistance à l'endroit de certaines idéologies sociétales dominantes. Premièrement, c'est bien parce que le « monde marchand » est accusé de négliger la dimension esthétique de certains lieux (Méga-CGR) ou de certains espaces (zones commerciales), et de les soumettre aux tyrannies de l'utilitarisme et du fonctionnalisme, qu'ils revendiquent un attachement esthétique et désintéressé à la valeur d'usage qui se dégage des lieux à forte urbanité. En second lieu, c'est également parce qu'ils stigmatisent implicitement ou explicitement la standardisation, l'uniformisation et la massification inhérente au « monde marchand », accusées de jeter le doute sur la qualité des objets et de n'en produire que d'artificiels, qu'ils exigent des garanties d'authenticité concernant la qualité des espaces, des biens et des personnes (notamment dans le cadre des relations d'échange), et disqualifient les objets standards, par exemple les lieux touristiques de masse. Enfin, c'est parce qu'ils ont le sentiment que bon nombre de situations quotidiennes leur échappent, et qu'ils agissent fréquemment par contrainte et par obligation - ce qui génère un sentiment « d'aliénation » -, qu'ils accordent autant d'importance à la réalisation de soi et s'appliquent à construire leur vie comme une œuvre d'art, ce qui se traduit par une esthétisation et une héroïsation de la vie quotidienne. A travers ces contre-valeurs, qui manifestent selon nous un pouvoir de neutralisation et de résistance symbolique face aux agressions que fait peser sur le monde l'ordre marchand, nous retrouvons les fondements de ce que L. Boltansky et E. Chiappello nomment la « critique artiste » du capitalisme et de son nouvel esprit[25]. Parce que cette dernière est fortement conditionnée par certaines dispositions « artistiques » socialement acquises (esthétisme, autonomie, création, authenticité), nous comprenons les raisons pour

[24] Barel Y. (1984), *La société du vide*, Seuil.
[25] Boltansky L., Chiapello E. (2002), *Le nouvel esprit du capitalisme*, NRF Essais, Gallimard.

lesquelles elle est l'apanage des individus qui, tout en étant les plus cultivés, en ont le plus les moyens d'en assumer les coûts.

Cependant, si nous avons pu percevoir tout l'intérêt que présente la construction d'un habitus de classe - notamment dans sa capacité à révéler la manière dont certaines dispositions structurales sont attachées à des formes héritées ou acquises de dispositions culturelles et, de ce fait, à prouver l'inertie de principes et de règles d'organisation collective -, cet habitus « moyen » demeure un construit orienté par la recherche de dénominateurs communs qui, malgré sa pertinence, ne doit pas occulter la diversité et la singularité des équations individuelles, tout comme la fragilité de la cohésion interne et des frontières externes de l'ensemble d'individus qu'il fédère. Quatre éléments permettent de nuancer cet habitus de classe.

Premièrement, même au sein du « noyau dur », c'est-à-dire parmi les individus dont le système de dispositions individuelles se rapproche le plus du modèle idéal-typique, nous avons identifié à plusieurs reprises de fortes marques de singularité qui renvoient à des formes très nettement individualisées de sensibilités, de tempéraments ou de caractères, qui s'expriment au premier chef dans les registres descriptifs. Assez logiquement, il est apparu que ces « styles » individuels sont liés à des contextes biographiques spécifiques, donc à la singularité des conditions de socialisation. Ainsi le style « littéraire » de Bernard est-il lié à la solidité de sa formation artistique, initiée entre autre par son père[26]. La même origine paternelle est évoquée par Christian pour justifier son côté « naturaliste », et son regard si particulier jeté sur le monde. Chez Agnès, le style « ultra-citadin », caractérisé par une très forte sensibilité urbanistique et architecturale, est clairement associé à la figure d'un oncle et, selon elle, à une « vocation manquée », Agnès ayant eu des velléités de faire une école d'architecture ! Enfin, Marie-Claude semble devoir son style « psycho-ésotérique » à des contextes de socialisation différents liés à la pratique intensive et déjà ancienne du massage sensitif et de la psychothérapie. Ainsi, en fonction de conditions de socialisation spécifiques, « l'esthétisme petit-bourgeois » offre des déclinaisons fortement individualisées et individualisantes.

En second lieu, toujours au sein du « noyau dur », il existe un autre facteur d'individualisation qui donne du jeu à l'habitus. Bien que ces individus partagent un grand nombre de dispositions, ils ne les mobilisent pas toujours avec la même force, au même endroit, ni même dans un sens identique. Pour s'en convaincre, il suffit de revenir rapidement aux stratégies résidentielles. Agnès et Jean-Christophe partagent tous les deux une forte citadinité et une sensibilité non moins forte pour les espaces de pleine nature. Dans bon nombre de cas, ces dispositions structurent leurs représentations et leurs pratiques de manière semblable : tous les deux aiment beaucoup « *marcher dans Paris* » ou « *faire du vélo en rase campagne* ». Toutefois, pour le choix résidentiel, ces deux dispositions entrent en contradiction. Si chacun souligne sa difficulté à trancher, Agnès avouant s'être interrogée sur une éventuelle localisation périphérique, Jean-Christophe insistant sur la possible réversibilité de son choix - ce qui prouve en l'occurrence qu'ils partagent bien ces mêmes valeurs - ils n'en ont pas moins opéré des choix différents. En choisissant la périphérie, Jean-Christophe a privilégié sa sensibilité esthétique pour la pleine nature tandis qu'Agnès, en choisissant le centre, a préféré les « avantages » citadins. Ainsi, même en partageant des valeurs semblables, et donc en conservant une forte identité commune, les individus peuvent élaborer des stratégies spatiales différentes, voire nettement opposées, et ce en raison de contextes biographiques légèrement

[26] Pour Bernard, ce lien a été mis en évidence dans le Chapitre 5.

dissemblables . De ce fait, nous pouvons considérer que les dispositions constituent des capitaux symboliques avec lesquels les individus peuvent également jouer. Toutefois, ce jeu n'est jamais aléatoire.

Le troisième point constitue un facteur d'individualisation nettement plus sensible et affaiblit davantage la rigidité de l'habitus de classe : en dehors du « noyau dur », un petit nombre d'individus (Yves et Pascal) ne partagent pas l'ensemble des dispositions identifiées mais présentent une ou plusieurs lacunes. De la sorte, Yves se rapproche des autres par une forte citadinité et une grande sensibilité artistique, cette dernière étant d'ailleurs au fondement de son amitié avec Bernard, mais ne manifeste pas aussi nettement que les autres une disposition hygiéniste, aucune situation sociale n'étant mise en rapport avec l'entretien physique du corps. Symétriquement, Pascal partage avec les autres un hédonisme sportif mais témoigne d'une plus faible disposition cultivée et d'une moindre disposition citadine. A nouveau, ces lacunes s'expliquent à la lumière de la singularité des conditions biographiques, parfois d'origine conjoncturelle (accident sportif pour Yves), parfois d'origine structurelle (origine familiale banlieusarde pour Pascal). Dans ce dernier cas, bien qu'atypique, les lacunes mettent en doute le rôle systématique de la socialisation scolaire et des effets de titre, et introduisent de la souplesse dans le jeu des déterminismes sociaux.

Enfin, ces lacunes n'ont pas pour simple effet d'affaiblir la cohérence interne de ce groupe mais également de rendre sa frontière inférieure fragile et poreuse. En effet, au niveau des infirmières, trois éléments créent une zone de brouillage. D'une part, certaines dispositions apparaissent, mais avec beaucoup moins de force. C'est le cas chez Marie-Claude ou Sophie des goûts cultivés qui, tout en étant sensibles, sont moins bien développés : cela se traduit par une fréquentation moindre des hauts-lieux culturels (théâtre, lieux d'exposition, etc.) ainsi que par l'adhésion à une « culture moyenne » qui se manifeste, entre autres, par une préférence pour l'art figuratif plutôt que pour l'art abstrait. D'autre part, certaines dispositions sont tout simplement absentes. Alors que Laurence fait preuve d'un hygiénisme sportif, d'une sensibilité écologique et paysagère ainsi que d'une disposition aventurière - qui s'exprime dans son goût des voyages -, elle ne manifeste, à l'inverse, aucune disposition cultivée. Cela infère sur la nature de sa citadinité - faiblement travaillée par une approche esthétique, la ville étant plutôt conçue comme un cadre de « sorties » et de « convivialités » -, ou encore sur la nature du tourisme qu'elle pratique - davantage centré sur l'aventure sportive (plongée, catamaran, randonnée) et le folklore, que marqué par un réel intérêt culturel. Enfin, bien que les infirmières interviewées partagent avec les médecins certains traits, elles présentent des dispositions inédites, telle le goût pour les activités d'entretien et de bricolage domestique ou encore leur fréquente propension à investir les espaces de proximité. De la sorte, l'habitus « cultivé » apparaît moins comme une entité fortement cohérente et fermement circonscrite que comme un « pôle » à partir duquel, en s'éloignant, s'échelonne un continuum de positions de moins en moins typiques. Nous le verrons, cette conception d'une classe «ouverte» nous permettra d'envisager la diffusion de ces valeurs dominantes. En attendant, penchons-nous sur le pôle opposé.

[27] Par exemple, nous avons eu l'occasion d'évoquer, qu'en tant que « femme médecin », Agnès pouvait difficilement assumer la gestion des déplacements des enfants inhérente à la vie périurbaine.

Chapitre 7

Habitus « populaire » et territorialisation des lieux

Introduction

L'analyse des systèmes de goûts et de valeurs engagés dans la description et la qualification des lieux de vie a permis de construire un habitus caractéristique des individus à fort capital culturel. Peut-on, de la même manière, repérer chez les individus moins dotés (agents de service, aides-soignants), des principes d'action communs et fondateurs d'un habitus « populaire », c'est-à-dire caractéristiques de la fraction inférieure des classes moyennes ? A première vue, chez ces derniers, l'homogénéité est moins forte que chez les précédents et les situations individuelles y sont plus contrastées. Cela n'a rien d'étonnant : contrairement aux médecins, les individus appartenant à ces catégories présentent une plus grande variété de parcours biographiques ainsi que des origines sociales diversifiées, et ce d'autant plus que ces deux catégories sont très majoritairement composées de femmes. Quand certaines sont elles-mêmes d'origine populaire (parents ouvriers, employés ou petits agriculteurs), d'autres sont d'origine petite-bourgeoise (père ingénieur, cadre ou technicien). Lorsque la majorité est mariée avec des hommes ou des femmes de même rang, certain(e)s sont dans une situation hypergamiquc (Brice, Marianne). Lorsque la majorité vit en couple, d'autres sont en situation monoparentale (Carole, Michel). Enfin, quand les un(e)s sont d'origine rurale ou périurbaine, les autres ont toujours vécu en zone centrale ou péricentrale. Nous le verrons, ces contextes différenciés interviennent fortement dans l'explication de la diversité des systèmes de dispositions individuelles et de la singularité des cas (Chapitre 8).

Cela étant, il serait dommageable de se contenter d'une approche individualiste (et individualisante) car malgré tout, il est apparu, au cours des entretiens, de fortes régularités. D'une part, d'individus en individus - et ce, en dépit d'exceptions parfois notoires -, un certain nombre de goûts et de valeurs se répètent. D'autre part, à l'intérieur de l'expérience individuelle, à travers les différentes sphères d'activité, ces dispositions tendent à circuler et à esquisser une cohérence interne qui donne du crédit et du corps à la notion d'habitus. Ainsi pouvons-nous identifier un système de dispositions stables et transposables, sachant que ce dernier constitue une « base » commune - et idéal-typique - à partir de laquelle les cas individuels témoignent de sensibles variations. Cet habitus « populaire » n'apparaît pas comme l'envers négatif et appauvri de l'habitus « cultivé », ce qui permet d'éviter toute forme de misérabilisme. Il n'est pas réductible non plus à une méta-disposition, tel « l'esthétisme petit-bourgeois ». Il cristallise davantage un ensemble de dispositions diversifiées qui, dotées d'une forte transposabilité, viennent justifier un certain nombre de situations communes : l'importance des espaces commerciaux, la vigueur de la territorialisation domestique et péridomestique, ou encore la singularité de la territorialisation des lieux de pleine nature et de vacances. Seul le rapport à la ville-centre - et donc aux espaces à forte urbanité -constitue une ligne de partage dans cet habitus « populaire ». Commençons par celle-là.

1- Figures et genèse de l'inégale citadinité en milieu populaire

Au chapitre précédent, nous avons vu que les individus « cultivés » témoignent d'une disposition citadine qui, même si elle s'exprime avec une intensité inégale selon qu'ils habitent à la périphérie ou au centre - les habitants du centre étant plus enclins à l'usage des modes pédestres ou plus prompts à la flânerie urbaine -, génère un certain nombre de schèmes identiques - comme la haute valeur symbolique attribuée aux lieux à forte urbanité ou le goût esthétique pour l'exploration urbaine - et de pratiques semblables - comme la fréquentation régulière des espaces centraux des grandes métropoles et de leurs hauts lieux culturels ou patrimoniaux. Tel n'est pas le cas des individus les moins qualifiés pour lesquels la relation aux lieux à forte urbanité varie sensiblement selon qu'ils habitent proches du centre ou en périphérie. Alors que les habitants des quartiers péricentraux manifestent des goûts citadins (Sylvie, Brice, Michel), les habitants périphériques, sauf exception, développent des idéologies anti-urbaines particulièrement fortes qui se caractérisent par la stigmatisation de la zone centrale (Annick, Anita, Danièle, Valérie). Etudions les manifestations et les formes de cette relation antagoniste aux lieux à forte urbanité et tentons d'en comprendre la genèse.

Formes et genèse des idéologies anti-urbaines

Dans nos travaux précédents consacrés aux territorialités péiïurbaines, nous avons montré la centralité des idéologies anti-urbaines dans le discours d'un grand nombre d'habitants périurbains, sans toutefois remarquer qu'elles étaient socialement inscrites - l'échantillon présentait un faible contrôle sociologique - et sans réellement en étudier les conditions génétiques - nous admettions un peu trop rapidement qu'elles étaient plutôt « causantes » que « causées » et qu'elles étaient pour partie à la source du choix résidentiel périurbain[1]. Dans ce présent travail, nous retrouvons ces idéologies chez les habitants périurbains les moins qualifiés sous la forme d'un dégoût affiché pour les lieux à forte urbanité, et principalement pour le centre-ville, affublé de schèmes péjoratifs et « victime » d'une stratégie d'évitement. Présentons succinctement ces principes et étudions leurs origines.

Remarquons tout d'abord que ces périurbains évoquent quasi exclusivement les lieux à forte urbanité en rapport avec l'activité commerciale - le shopping -, et très rarement en tant qu'ils offrent l'accès à d'autres ressources : lieux culturels et patrimoniaux, espaces conviviaux et festifs, espaces de promenade ou d'exploration (Figure 1). Cette réduction « thématique » de l'urbanité à la fonction strictement commerciale - ou parfois administrative -, est la première manifestation de leur faible citadinité et les sépare radicalement des périurbains « cultivés » pour lesquels nous avons vu que la ville dense, loin d'être limitée au commerce, symbolise bien d'autres choses. En second lieu, même comme espace marchand, le centre-ville est profondément dévalué, en général au profit des centres commerciaux périphériques qui, selon eux, bénéficient d'un meilleur avantage comparé. La raison la plus importante et systématiquement évoquée tient à la mauvaise accessibilité automobile du centre, liée aux difficultés qu'ils disent éprouver à se garer et au coût du stationnement. De la même manière que les espaces commerciaux périphériques peuvent apparaître éminemment loin aux habitants « cultivés » du centre-ville, le centre est toujours décrit par les périurbains peu qualifiés comme un espace pas ou peu accessible, dont la pratique est coûteuse en argent, en temps et en énervement. On prendra conscience

[1] Cailly L. (1998), *Territorialilé(s), représentations et pratiques spatiales de quelques habitants périurbains,* Université de Tours, Mémoire de maîtrise. Voir : « *La ville centre contre nature* », p. 79-82.

de la façon dont cette distance est socialement construite, en pensant que les périurbains mieux dotés (Jean-Christophe, Pascal, Marie-Claude, Christian, Yves) n'évoquent jamais cette difficulté d'accès ou encore dans la manière dont Michel juge sévèrement ses collègues aides-soignants : « *Comme les gens qu "iraient bien en ville plus souvent, je sais pas si vous l'avez vu dans votre enquête, mais comme ils sont à dix kilomètres de Tours et qu 'en ville, ça va être le problème pour se garer, pour machin, la ville leur fait peur, alors qu 'à Tours, c 'est chiant, mais c 'est quand même pas le bout du monde, même en bagnole je veux dire, ils savent pas ce que c 'est le problème des grandes villes (rires).* ». Dans ce contexte, il faut se garder de considérer les « problèmes de stationnement » comme une réalité « objective », et chercher ailleurs les raisons de cette distance qui apparaît comme une distance sociale. Enfin, en invoquant la difficile accessibilité au centre, les individus ne font pas qu'avancer un argument de nature strictement fonctionnelle. En plaçant le centre-ville et les centres périphériques sur le même plan, ils avouent implicitement qu'ils n'accordent à la ville dense aucune plus-value esthétique ou symbolique, mais que ces deux catégories d'espaces sont pris dans un rapport d'équivalence au sein duquel seule l'accessibilité constitue un critère hiérarchique. Cette indifférenciation - aux antipodes de la hiérarchie qu'établissent les individus qualifiés entre le centre et la périphérie - confirme leur faible citadinité.

La seconde raison avancée et communément partagée pour justifier l'évitement du centre-ville tient à la revendication d'une certaine agoraphobie. Ce que les individus « cultivés » décrivent comme une foule « positive », source de mouvement, d'animation et porteuse d'une certaine esthétique urbaine, leur paraît être une source d'oppression, d'agression, d'étouffement et d'énervement souvent entourée de désagréments sensibles - bruit, odeurs d'échappement, béton - qu'ils opposent à leur tranquillité périurbaine quand, paradoxalement, les espaces commerciaux périphériques, plutôt valorisés pour leurs caractères accessibles et fonctionnels (« *tout est concentré* ») ne sont pas ou moins dénigrés. Ainsi, contrairement aux individus « cultivés », ils n'attribuent aucune valeur aux ambiances sensibles ou architecturales du centre et ne font nullement preuve d'une esthétique urbaine. Enfin, à l'extrême, le centre-ville apparaît comme un espace de danger et d'insécurité qui suscite la peur. Tel est le cas d'Annick, dont nous avons déjà décrit le tempérament particulièrement défensif. Toutefois, lorsqu'ils évoquent la ville nocturne, ce sentiment d'insécurité ne relève pas d'un cas isolé. Alors que les individus « cultivés » aiment se promener en ville le soir, fréquenter les quartiers anciens, rentrer du cinéma à pied, nombreux sont les périurbains peu dotés qui ont une peur avouée de la ville nocturne, et qui, pour cette raison, évitent à plus fortes raisons ces quartiers le soir. Ainsi, à ces différents titres, ces derniers tendent à revendiquer une disposition anti-urbaine. Comment comprendre son origine et sa signification ?

Figure 1 : Les idéologies anti-urbaines

Valérie « J'y vais pas. Je peux dire que le centre-ville de Tours, j'y vais pas. Quand j'y vais, je suis là comme une idiote parce que je connais plus les magasins (rires). Je vais vous dire, je crois que je n'y vais pas une fois par an. Dans le centre-ville de Tours. Là, dans l'année qui vient, puisqu'on retourne une année en arrière, j'ai dû y aller une fois effectivement parce que j'avais besoin de petites choses pour meubler ma chambre, on a fait une petite chambre, donc j'avais besoin de choses bien spécifiques, donc je suis allée traîner un petit peu dans le centre-ville mais sinon j'y vais pas. [Et là, c'est pour quelles raisons ?] Pour quelles raisons je ne vais pas dans le centre-ville ? Je n'y vais pas parce qu'il faut se garer, c'est un problème. Et puis j'aime pas le bruit, la foule, ça m'étouffe, ça m'agresse. » (...) « On aurait pas pu vivre en ville. L'on n'est pas ville ni l'un ni l'autre. Moi, je ne me plais pas en ville. Je suis pas magasins, machins, tous ces trucs-là. Le bruit de la circulation. Ca m'aurait pas plu parce que certainement j'aurais pas eu de jardin.

	(...) [Et quand vous dites, moi je suis pas trop ville, c'est une question d'habitude, d'éducation ?] Oui, c'est une question d'éducation. J'ai des parents qui ont toujours habité ici, avec un grand jardin, et une maman qui ne faisait jamais beaucoup de magasins, qui n'allait jamais à droite à gauche, qui traînait pas le centre-ville. C'est vrai que j'ai pris cette habitude-là. J'aime bien ma tranquillité. J'aime bien être dans ma maison, tranquille. Mon occupation, c'est pas faire les magasins. Il y en a qui disent, j'ai du temps, je vais aller faire les magasins en centre-ville. Moi, c'est pas du tout ça. Ca fait pas du tout partie de mes loisirs. Pas du tout. » « Moi, je suis campagne, je pourrais pas vivre en ville. Qu'est-ce que j'irais faire en ville? Je fais pas les magasins. J'aime pas faire du shopping. J'aime pas me promener en ville. ». « Très souvent, pourtant, je me dis : " tiens, le Muséum d'Histoire Naturelle, ça serait bien pour les enfants ", mais le centre-ville de Tours, honnêtement, ça me fait suer. Ca m'agace. En ville, non... Je suis vraiment pas faite pour la ville. Honnêtement, non. C'est pas mon truc. J'ai l'impression d'étouffer. Ca sent le carburant. On est serrés les uns contre les autres dans les magasins : ohh !!! (avec une mimique de dégoût). J'aime pas ça. J'aime pas aller dans les trucs où il y a plein de monde, les foires, les machins comme ça, ça m'agace. (...) En dehors du boulot et des choses plus campagne, on va dire, non c'est vrai... Et puis je vais en ville vraiment que pour le boulot on va dire. Après ça, ça va être pour des obligations. Je vais pas en ville pour traîner, ça c'est clair. »
Annick	« Moi, j'achète beaucoup sur catalogue. D'abord, j'aime pas la foule. Et plus ça va, moins j'aime aller en ville. J'ai jamais été beaucoup d'ailleurs. Et plus ça va moins j'aime. [Quand vous y allez, vous allez où ?] Ah bah, rue Nationale ; j'allais beaucoup à, comment ça s'appelle, je trouve même plus le nom, vous voyez, ça fait tellement longtemps... [Eurodif ?] Oui, c'est peut-être bien ça, ça doit être ça. J'allais souvent là et puis j'y vais plus. Y'a longtemps. [Et pourquoi vous n'y allez plus rue Nationale ?] Parce que j'aime pas aller en ville, si j'y vais, déjà faut se garer. Parce que moi, je veux pas aller dans les souterrains parce que j'ai peur. J'ai peur d'être attaquée. Et puis, il se passe tellement de choses que... J'ai peur, carrément... [Même en ville, rue Nationale ?] Bah oui. Bah, c'est là que ça s'est passé l'autre fois où le gars il tirait partout. C'est pas loin. Ah non, non. [Donc vous ne prenez plus de plaisir à aller en ville ?] Non pas du tout, j'en ai jamais pris d'abord... Ah non, moi, le plaisir d'aller en ville, c'est pas mon truc... Je préfère aller me promener dans les bois que d'aller en ville. Ca oui. Alors moi la ville... Moi, j'ai été élevée en campagne, j'aime pas la ville. [Vous y allez par obligation ?] Oui, par obligation oui. Si j'ai besoin, vraiment, comme à la Préfecture. C'est la galère pour se garer. Alors déjà ça m'énerve, déjà ça. Mais quand on est obligé, quand je suis obligée, j'y vais. Mais bon, si je pouvais. Non, non, j'aime pas du tout. Faire les magasins, j'aime pas ça... J'ai jamais aimé ça beaucoup d'abord. Et puis c'est de pire en pire. Chacun ses trucs, moi j'aime pas. [Et vous y êtes allé souvent la dernière année rue Nationale ? Dans le centre-ville ? Si vous deviez me donner un ordre de grandeur ?] J'y ai passée quand j'étais à la Préfecture je ne sais plus quand, il y a deux trois semaines... Et puis, j'y ai passé comme ça parce que ma voiture était garée à pétaouchnoc, c'est tout. J'ai même pas regardé les magasins... » « Moi, je n'aime pas du tout me balader en ville. Ah non, ah non, non, si je vais en ville, c'est forcé. [Ca ne vous a jamais plus?] Non, jamais. Regarder les gens se promener, faire les magasins, je sais pas, ça ne me plaît pas. Déjà ça, mais il y a pas que ça. J'aime pas trop la foule. Je n'ai jamais aimé. »
Anita	« Les magasins, là ça me pèse. Ma mère adore ça. Et moi je me dis : il faut que j'y aille... [Où ça ?] En ville. [Maintenant, ça vous pèse ?] Ah oui ! Faut que j'y aille, bon ben je l'emmène mais je vais l'emmener le matin quoi, je rentre à quatorze heures. Ca me pèse, le monde, la foule, je supporte plus. [Parce que vous avez perdu l'habitude?] Oui, parce que j'ai peut-être perdu l'habitude et puis parce qu'on change et parce que j'y vois plus d'intérêt. Mais elle, elle adore ça. Elle a toujours vécu à la campagne, elle, c'est l'inverse, elle a toujours vécu à la campagne et elle s'est mise en ville donc elle découvre. On a fait chemin inverse (rires). [Elle, elle aime bien ?] Ah oui, il faut qu'elle aille en ville. Faut qu'elle passe ses journées, ce que je faisais moi avant, c'est simple. [Et ça maintenant, vous appréciez plus du tout ?] Non, ça va, bon, je l'emmène mais au bout d'une demi-heure, les boutiques, ça va bien. [Là, c'est plutôt sur le registre de la contrainte ?] Voilà, mais c'est pour lui faire plaisir à elle... Je l'emmène une fois par semaine, en ville. [Et vous allez où dans ces cas là ?] Ah bah, je me gare en centre-ville et on va se faire toute la matinée... C'est très long, très long, très long... C'est toutes les boutiques. Tous les magasins (rires). [Rue Nationale?] Ah ouais ouais, on fait rue Nationale, on fait toutes les boutiques... [Vous avez un parcours type ?] Oui, on va commencer rue Nationale, on va arriver aux Halles. Des Halles on va remonter du côté de la Tranchée : on va prendre un café et après on va aller manger quelque part. Après stop. On fait tout le centre-ville quoi. On y arrive je sais pas vers dix

	heures et demie. D'ailleurs je vous l'ai marqué une journée type comme ça. [Et elle qu'est-ce qu'elle apprécie ?] Ah bah c'est regarder, essayer les affaires, acheter des petits trucs, c'est passer des heures... [Et ça c'est quelque chose que vous vous avez fait quand... A une époque ?] Ah bah quand j'étais jeune, j'y passais des heures. Ca me dérangeait pas. Pleine après-midi, j'étais en ville. [C'était un plaisir ?] Oui, c'était un plaisir d'aller fouiner, d'aller regarder, de rien acheter si il fallait. Je revenais sans rien ou... C'était pas pour acheter. C'était la foule... »
Danièle	« Je vais beaucoup moins en centre-ville. Ben, c'est-à-dire, le problème, c'est la place pour garer la voiture. Avant, quand il y avait pas tous ces magasins, j'étais peut-être plus en forme, je sortais du boulot et j'allais voir une copine qui travaille chez Eurodif : je me disais " tiens, je vais m'en aller la voir ", et puis on mange ensemble et tout. Mais maintenant, j'y vais de moins en moins. Y'a des fois, je suis presque un an sans y aller. Et dire qu'avant, quand j'habitais l'appartement... Avant d'habiter ici... J'habitais en appartement. Là, c'était le contraire, j'avais le bus à la porte, je me disais, tiens, je vais faire un tour en ville. Et puis maintenant, bah non. C'est passé, c'est la voiture et comme il y a pas de place pour se garer en ville, j'y vais très peu. »

La genèse de cette disposition anti-urbaine est à la fois plurielle et complexe, spatiale et sociale. Dans un premier cas de figure, cette dernière est le fait de deux individus d'origine rurale ou périurbaine (Annick et Valérie). Pour expliquer leur dégoût et leur évitement des espaces à forte urbanité, ces dernières mettent en avant la stabilité de leurs schèmes biographiques, la première n'ayant qu'une très faible expérience des espaces urbains denses et n'ayant jamais « *aimé* » cet objet étranger qui « *fait peur* » (« *Moi, j'ai été élevée en campagne, j'aime pas la ville* »), la seconde n'ayant pas été habituée à consommer les ressources de la ville-centre mais plutôt à les éviter (« *C'est une question d'éducation, j'ai des parents qui ont toujours habité ici,(...) et une maman qui ne faisait jamais beaucoup les magasins, qui n 'allait jamais à droite à gauche, qui traînait pas le centre-ville* »). Dans leurs cas, nous pouvons invoquer le faible capital scolaire - et ses présupposés géographiques[2] - pour expliquer la vigueur de la reproduction, ce qui permet de comprendre pourquoi des individus ayant une origine géographique identique mais plus qualifiés - nous pensons à certaines infirmières - ont pu développer une réelle citadinité. Toutefois, tout laisse à penser que ce modèle n'est pas exclusif. Dans d'autres cas, cette disposition anti-urbaine apparaît comme un effet de lieu. Dans les exemples choisis, c'est le cas de Danièle et d'Anita. Pour elles, cette disposition anti-urbaine ne préexiste pas à leur installation périurbaine comme dans les cas précédents : c'est précisément celte installation périphérique qui, d'après elles, a changé leur manière de se représenter la ville centrale et d'y accéder[3] : alors qu'elles présentaient auparavant une certaine citadinité et évoquent le temps où elles appréciaient les ressources du centre-ville (les commerces, l'animation, les restaurants, etc.), celui-là même est désormais évité et les ennuie prodigieusement. Toutefois, l'effet de lieu que pointent ces individus n'éclaire pas tout et conserve une certaine magie : il n'explique pas pourquoi les individus à fort capital

[2] Cette idée d'un lien puissant entre la disposition citadine et le niveau scolaire n'est pas infondée. Historiquement, l'école - et ce d'autant plus que l'on s'élève dans la hiérarchie scolaire - est associée à la ville et à la grande ville, et présuppose la pratique d'espaces à forte urbanité. Toutefois, le lien entre scolarité et urbanité ne se réduit pas aux pratiques concrètes. La socialisation étudiante comporte une forte dimension symbolique, les lieux à forte urbanité étant à la fois emblématiques de la culture légitime (université, bibliothèques, librairies, etc.) et des à-côtés (bars, cinémas, théâtres, lieux de convivialité). Ainsi est-elle vraisemblablement un catalyseur du mode vie citadin. Sans doute cette relation est-elle mise en cause depuis vingt ans par les « campus » dans lesquels il est concevable de poursuivre une formation de haut niveau en demeurant un parfait périurbain, évitant la ville dense et suspendu au mode automobile. Peut-il en résulter à moyen terme une dissociation entre capital scolaire et capital urbain ? Cette interrogation mériterait d'être creusée.

[3] Nous avons déjà développé en détail la manière dont la trajectoire résidentielle centrifuge d'Anita s'accompagnait d'une transformation radicale de ses dispositions spatiales et de son mode de vie. Voir Deuxième partie, Chapitre 5, « La dynamique des schèmes », p. 286-288.

culturel, soumis au même parcours résidentiel, conservent une réelle citadinité. Pour le comprendre, il faut rappeler que les individus les moins qualifiés ont une moindre compétence de mobilité et ont tendance à valoriser les échelles domestiques et péridomestiques plutôt que l'échelle métropolitaine, ce qui fait que l'accès à la propriété en périphérie - alors qu'il n'entrave pas ou peu la citadinité des individus « cultivés » - se traduit généralement pour eux par un retrait en marge du centre. C'est précisément ce phénomène que dénonce Michel, à propos de nombreux collègues : « *J'ai des collègues qui me disent : " Ah bah moi, je suis à dix bornes, je suis bien, je suis tranquille, bah, je vais jamais en ville ". Et je leur dis : " T'as des gamins, t'amènes même pas tes gamins en ville, à la Fnac, au ciné, aller à la bibliothèque ? ". " Ah non, on est tranquilles ! ". C'est un truc que j'ai du mal ci comprendre.* ». Nous reviendrons en détail sur ces dernières dispositions. Remarquons simplement que pour une partie, sans doute importante, des périurbains à faible capital culturel, c'est précisément l'exurbanisation qui tend à générer les idéologies anti-urbaines, et non l'inverse, comme on le croit généralement.

Formes et genèse de la citadinité ordinaire des habitants des quartiers péricentraux

Contrairement à leurs homologues périurbains, les individus résidant à proximité du centre - principalement dans les quartiers péricentraux - manifestent un attrait pour les espaces centraux et denses, et les fréquentent parfois avec une grande intensité. De la sorte, la disposition citadine - au sens du goût pour les espaces à forte urbanité -, n'est pas l'apanage des individus à fort capital culturel. Cette citadinité ordinaire se rapproche de la citadinité cultivée en ce que le centre-ville est apprécié pour sa valeur d'usage. Tout d'abord, ces derniers viennent fréquemment « *en ville* » à pied, en bus ou à vélo, choix qui témoigne simultanément d'une absence d'empressement, d'une ouverture à l'environnement citadin et du respect d'une éthique urbaine. En second lieu, s'ils pratiquent principalement le centre-ville pour des raisons commerciales, et souvent avec des intentions précises, ils viennent également pour « *regarder* », « *musarder* », « *chiner* », c'est-à-dire pour s'informer, se donner des idées, mais pas forcément acheter, ou parfois acheter ce qui n'était pas prévu. Ainsi leur pratique est-elle peu finalisée, faiblement programmée et relève-t-elle de la flânerie, ce qui transparaît bien dans la manière dont ils qualifient cette expérience de « *loisir* » urbain. Enfin, cette valeur d'usage apparaît nettement dans la manière dont ce moment est conçu comme une promenade, construite généralement sous forme d'itinéraire, fréquemment ponctuée d'une consommation en terrasse ou d'un restaurant, et sensible à l'atmosphère urbaine, ce qui se traduit, entres autres, par l'attention portée au temps qu'il fait ou par un passage au marché aux fleurs. Sur bien des points donc, nous retrouvons chez eux le plaisir désintéressé de la déambulation urbaine.

Figure 2 : La citadinité ordinaire

Sylvie « Et ça par contre, pour aller faire du shopping dans le centre de la ville, la rue Nationale, ça j'aime bien. Ah oui, tout ce qu'est shopping, boutiques, tout ça, ça j'aime bien (Le visage éclairé et joyeux). Ah si si, ça franchement. [C'est fréquent que vous faites ça ?] Oui, assez régulièrement, et là qu'il va faire beau, le samedi après-midi, je vais assez régulièrement faire un tour, faire un peu de shopping. Et j'irais facilement m'arrêter à une terrasse prendre quelque chose ou quoi quand même. Ah oui, oui, oui, si, si, quand même. Pour les courses, on me traîne, mais pour aller faire du shopping, m'arrêter, manger un petit truc, boire quelque chose en terrasse, quand il fait beau, pas quand y fait des temps comme ça, mais aux beaux jours. Si, j'aime bien. [C'est plutôt quand il fait beau, mais c'est pas tous les samedis après-midi ?] Ah non, non, il faut qu'il fasse beau et que je me dise, je vais faire un tour, si il fait beau, on va aller faire un tour. [Et là, vous partez à pied d'ici ?] Bah, parfois, on part à pied. Et puis des fois, ça

	nous est arrivés avec mon mari de prendre le bus, de descendre tout en haut de la rue Nationale, au dernier arrêt et puis de faire toute une balade à pied dans le centre-ville. On part un petit peu du centre-ville, après on va du côté des Halles, des Halles après on descend du côté du marché aux fleurs et puis après on revient jusque par ici. Ca nous arrive, quand il fait des belles journées, quand on a envie, ça on le fait, on aime bien.»
Michel	« Et j'aime bien, j'aime bien, j'aime bien chiner, j'aime bien faire les magasins, je vais en ville. Moi souvent, le lundi, on va en ville. Je vais des fois avec mon amie, on va à la Fnac, un peu tout ça, à partir de dix heures, on se fait des trucs, comme ça, la Fnac, tous les magasins, elle, elle regarde les fringues, les godasses, les machins... Moi, j'veux dire, j'aime bien. Je pense que c'est une partie de mes loisirs aussi. Moi, j'estime que si vous allez à la Fnac, à France Loisir, à la Maison de la Nature, à tous ces trucs, vous regardez les bouquins, les CD, même si vous n'achetez pas systématiquement... Je pense que ça fait partie d'une certaine culture. Ca permet de se tenir au courant, même sans acheter. » « [Et entre vous balader rue Nationale et dans une galerie ? Pour vous c'est pareil ?] Ah non, non. Je préfère me balader rue Nationale. Oui, parce que c'est la ville. Moi je suis quelqu'un de la ville. Il y a une atmosphère. C'est une autre vie que dans une galerie de grande surface. C'est quand même différent. Et je pense que les gens viennent y chercher autre chose. Ca n'a rien à voir. Les grandes surfaces, on y va parce qu'il faut y aller, c'est chiant. La plupart du temps, c'est pour la bouffe, c'est pour ci, c'est pour ça. Alors qu'en ville, c'est plus pour musarder, chiner, regarder, se tenir au courant. D'ailleurs, on fait pas les mêmes rencontres. On rencontre pas les mêmes personnes. Ou elles ont pas la même attitude. Et j'ai remarqué depuis un moment, on rencontre beaucoup plus, surtout depuis que ça a été bien arrangé rue Nationale, avec le truc piéton et tout. On rencontre davantage de personnes seniors ou au dessus. C'est-à-dire des gens de soixante, soixante dix balais qui vont à la Fnac, qui vont manger un sandwich, qui n'auraient peut-être pas fait ça il y a dix ou quinze ans. [Vous n'aimez pas qu'il y ait trop de monde ?] Ah bah moi, j'aime bien, bon le monde, j'y ai été habitué, en banlieue parisienne et tout, moi la foule, ça me fout pas les boules et tout. [Vous aimez bien regarder... Et vous aimez bien aussi l'atmosphère de la rue ?] Ah, oui, oui, oui. C'est vivant une rue. Surtout là, qu'il y ait pas les voitures, à part les bus. [Et quand vous mangez sur place vous mangez où ?] Des fois, c'est un sandwich, mais souvent, on va à la Taverne, on aime bien y aller. Quand on va avec mon amie, on va bouffer à La Taverne. »
Brice[4]	«Moi, je préfère aller au centre-ville. Que ce soit dans un milieu qui soit moins espace commercial. Quand tu vas au centre-ville, c'est quand même un peu mélangé. T'as un peu de tout. T'as des trucs que tu peux définir facilement, le centre commercial, tu as tout... Mais, j'aime pas trop le milieu. Les galeries marchandes, pas trop non plus. Je préfère marcher entre les maisons, entre les magasins qui sont des maisons, des magasins avec les maisons au-dessus, être en ville. Moi, je vais facilement aller au centre-ville et je vais difficilement aller à Carrefour ou je sais pas où, chez Mammouth. Tu vois, si j'ai un truc à acheter, par exemple une barre à mines, je vais aller à la quincaillerie des Halles, et pas aller au Géant en périphérie. »

Malgré une forte parenté, cette citadinité ordinaire se distingue à deux titres de la citadinité cultivée. En premier lieu, comme le montrent les extraits ci-dessus, le principal support de cette expérience du centre-ville est l'activité commerciale - le shopping. Les lieux de culture légitime (cinéma, théâtre, lieux de concert, musées, expositions) tout comme les lieux patrimoniaux (églises, monuments, quartiers pittoresques) sont absents et ne concourent pas, comme pour les individus à fort capital culturel, à fonder leur citadinité. Cette réduction « thématique » apparaît particulièrement bien dans leur pratique de Paris qui, tout en étant rare, est principalement centrée sur l'offre commerciale (quartier des Halles) et ignore ce qui fonde l'attrait de la capitale pour les individus « cultivés » : le cadre architectural et monumental, la densité et la qualité de l'offre culturelle, le pittoresque des quartiers. En second lieu, les moments descriptifs relatifs à la pratique des espaces à forte urbanité, contrairement à ce que nous avons remarqué chez les individus à fort capital culturel, se caractérisent par un faible travail d'esthétisation, non pas tant qu'il

Si pour Brice, le « shopping » n'est pas véritablement un loisir, et que ses sorties en centre-ville sont peu nombreuses et relativement finalisées, celui-ci révèle dans ses propos une nette préférence pour les espaces à forte urbanité, ce qui témoigne d'une disposition citadine.

n'existe pas, implicitement, de sentiments esthétiques - que l'on présume par exemple dans le plaisir qu'ils éprouvent à s'asseoir à une terrasse de café - mais plutôt que cette esthétisation n'est pas ostentatoire et conçue comme une marque de distinction : point ici d'extases devant le cadre architectural et urbanistique, point de descriptions esthétisantes des ambiances sensibles ou de l'atmosphère urbaine, peu de remarques concernant le paysage urbain, les opérations d'embellissement ou les charmes discrets de certains espaces ou de certains quartiers. En dernier lieu, la spécificité de cette citadinité « ordinaire » apparaît bien dans la manière dont ces individus - à l'exception de Brice -, tout en accordant une valeur supérieure au centre-ville, et contrairement aux individus « cultivés », ne dénigrent pas les centres commerciaux périphériques qu'ils pratiquent souvent dans des proportions comparables et dans lesquels ils ont parfois des pratiques semblables - promenade commerciale, repas dans une cafétéria, pause-café - sans être apparemment horrifiés par les faibles qualités esthétiques et éthiques de ces lieux. Cette différence notable confirme à la fois la tonalité sensiblement « commerciale » de leur citadinité - la trop stricte fonctionnalité marchande des espaces commerciaux n'étant pas décriée - et une moindre exigence esthétique. Néanmoins, parmi les trois exemples choisis, on voit poindre de sensibles variations individuelles, ce qui nous amène à explorer la genèse de cette citadinité.

Assez simplement, nous pourrions sans doute interpréter cette citadinité ordinaire comme le produit d'une longue habituation. Pour justifier ce goût, Michel évoque son enfance parisienne et sa pratique précoce, accompagnée de sa grand-mère, des espaces commerciaux : « *C'est fréquent que j'aille en centre-ville, (...) même pour me balader, moi j'adore ça. Moi, j'ai été habitué à faire les courses gamin. J'avais une grand-mère qui m'emmenait dans tous les magasins, les grands magasins à Paris, les magasins de tissu, Marché St Pierre, machin, depuis tout petit, je fais les magasins. A dix ans, je faisais le marché, moi, pour ma mère qui travaillait. Donc j'étais aussi habitué à me déplacer pour les courses, pour acheter... Et j'aime bien, j'aime bien, j'aime bien chiner, j'aime bien faire les magasins, je vais en ville.* ». Nous retrouvons ce rôle de l'habitude chez Sylvie qui, ayant résidé jusqu'à peu dans le quartier du Sanitas, affirme avoir depuis toujours été habituée à « *aller en ville* ». En outre, il est probable que le différentiel d'urbanité d'origine - l'un est d'origine parisienne, l'autre d'origine tourangelle - explique leur inégale citadinité, Michel étant manifestement celui dont les goûts citadins - par une amorce de sensibilité esthétique et par la considération des ressources culturelles, au moins pour ses enfants - le rapprochent le plus des individus « cultivés »

Cependant, cette socialisation biographique n'explique pas tout. L'expérience des individus partis en périphérie montre qu'en dehors de la plus ou moins grande culture citadine s'exerce un effet de lieu. Premièrement, tout laisse à penser que la proximité au centre joue un rôle décisif en faveur de l'intégration du centre-ville dans le temps libre urbain, via la déambulation commerciale. En effet, c'est bien cette proximité qu'évoquent Danièle et Anita pour justifier leur fréquentation passée du centre-ville : « *Là* (quand elle habitait proche du centre), *c 'était le contraire, j'avais le bus à la porte, je me disais, tiens, je vais faire un tour en ville.* » (Danièle) ; « *Oui, à l'époque, j'étais citadine, très citadine. Oui, j'ai toujours habité en ville... Chambray, c'était pareil (que les Prébendes). Si vous voulez, je travaillais, mais la moindre occasion, je prenais mon vélo, je prenais le bus et je descendais en ville.* » (Anita). Ainsi, la proximité au centre, et son accessibilité pédestre, apparaissent comme un embrayeur de citadinité. Toutefois, cette proximité n'aurait pas de sens si elle n'était pas doublée par un effet de milieu. Alors qu'habitant dans le centre ou le péricentre, elles n'avaient pour principal horizon que la ville comme cadre de sortie et de

promenade[3], elles reconnaissent que l'installation en périphérie introduit de nouveaux centres d'intérêts - comme l'entretien du jardin ou les promenades bucoliques -, qui sont venus clairement concurrencer et substituer les pratiques de la ville, comme l'avoue Anita : ***« Maintenant, la ville, ça me pèse. Je préfère mille fois être ici, profiter de mon jardin ou d'aller faire un tour à pied au bord de l'Indre avec le chien. On change !*** ». Ainsi, comme nous l'avons déjà noté, pour certains, l'accession à la propriété en périphérie occasionne assez mécaniquement un repli sur les ressources domestiques et péridomestiques au détriment des espaces à forte urbanité.

Ce constat d'un effet de lieu - dans le contexte particulier des individus à faible capital culturel - est lourd d'implications : il signifie clairement que la proximité résidentielle au centre tend à générer et entretenir une disposition citadine qui explique la pratique plus ou moins intensive et plus ou moins diversifiée des espaces centraux. Ce simple fait devrait conduire les thuriféraires de la ville dense, non à stigmatiser les classes moyennes inférieures périurbaines en les accusant d'idéologies anti-urbaines et à les en tenir individuellement pour responsable - alors que ces idéologies sont fréquemment la conséquence plutôt que la cause d'installations périphériques elles-mêmes déterminées par le jeu de l'offre immobilière -, mais à revendiquer une politique du logement en faveur de l'accession en maison de ville dans les quartiers péricentraux, ce qui constituerait sans doute, en garantissant une certaine citadinité, le plus sûr rempart contre ce genre d'idéologies.

Au final, cette inégale citadinité entre les habitants du centre et ceux de la périphérie apparaît comme un puissant facteur de séparation au sein des individus à faible capital culturel. Toutefois, cette variation, qui procède principalement d'un effet de lieu, ne doit pas occulter bien d'autres éléments que ceux-ci ont en commun.

2- Appétence commerciale et territorialisation des lieux

Tandis que la spatialité des individus à fort capital culturel est fortement structurée pal-les goûts cultivés, celle des individus moins qualifiés est profondément travaillée par des activités qui ont à voir, de près ou de loin, avec l'acquisition de biens matériels, et ce d'autant plus que notre échantillon - mais celui-ci est en l'occurrence parfaitement représentatif de la hiérarchie professionnelle hospitalière - est majoritairement composé de femmes. Sauf exception, ces activités d'achats, qui prennent des formes et ont des implications territoriales variées, constituent, avec la gestion de la famille, le principal embrayeur de mobilité, et ce, à différentes échelles. Elles apparaissent également comme le principal loisir urbain. Bien entendu, elles se manifestent d'abord par la territorialisation intensive du centre-ville et/ou des centres commerciaux périphériques, selon la plus ou moins grande citadinité des individus. Ensuite, elles se caractérisent par la pratique régulière des brocantes et des vides-greniers en périphérie d'agglomération. Enfin, elles occasionnent une mobilité longue distance vers des magasins d'usines ou des centres de déstockage à Cholet, à Troyes ou à Paris. Avant d'étudier la genèse de cette appétence commerciale, analysons un peu plus en détail la manière dont cette dernière organise et structure les spatialités.

[5] Nous retrouvons cette idée chez Marianne : *«Je pense que j'allais plus faire du shopping en centre-ville avant parce que j'étais en ville et, du coup, la petite balade, comme j'avais pas de voilure, c 'était le centre. ».*

La territorialisation intensive des espaces commerciaux de l'agglomération

En premier lieu, le goût pour cette activité d'achats se traduit par une pratique intensive des espaces commerciaux de l'agglomération - le centre-ville et les quatre pôles périphériques -, pratique que les individus qualifient généralement de *«shopping»* ou, plus trivialement, par l'expression « *faire les magasins* ». A bien des égards, cette activité est revendiquée comme un loisir à part entière, si ce n'est comme le principal loisir extra-domestique. Plusieurs éléments en apportent la preuve.

Tout d'abord, ces individus présentent le shopping comme appartenant clairement au temps libre et choisi, dégagé de l'empire de la nécessité comme l'affirment ouvertement Michel et Anne : « *Je pense que c 'est une partie de mes loisirs », « Pour moi, c 'est un loisir* » ; ou, plus implicitement, Sylvie et Fabienne, qui mettent en exergue le plaisir et la satisfaction que leur procure cette activité : « *Ah oui, tout ce qu 'est shopping, boutiques, tout ça, ça j'aime bien. (Le visage éclairé et joyeux). Ah si, si, ça franchement », « C'est une activité que je fais depuis longtemps parce que j'ai un mari qu 'aime beaucoup faire les magasins. Et moi aussi j'adore !* ». De la sorte, alors que le shopping est apparu fréquemment sous le jour de la contrainte chez les individus à fort capital culturel, il est conçu ici comme un loisir véritable. Dans plusieurs cas, il est présenté comme la seule ou la rare occasion de sortir de l'univers domestique où se déroule, nous le verrons, la majeure partie du temps libre, comme par exemple chez Danièle : « *Je vais dans les centres commerciaux quand j'ai envie de me balader, quand j'ai envie de sortir, voilà. (...) Ca fait une sortie, ça change les idées* » ; ou encore chez Anne : « *C'est histoire de sortir, de pas rester tout le temps cloîtré.* ». C'est dire si cette activité occupe parfois une place centrale dans l'espace de vie quotidien !

En second lieu, cette activité se caractérise par un rapport au temps marqué par l'absence d'empressement et par une certaine lenteur : « *Je traîne* » nous dit Danièle, « *On y passe l'après-midi »* déclare Sylvie, *« Ca dure toute la journée»* précise Michel. Manifestement, les descriptions sont marquées par la rhétorique de la promenade : « *On se promène », « On regarde », « On y va pas forcément pour acheter* ». Cette déambulation est gratuite (en apparence) et peu finalisée. Elle consiste principalement à « *chiner* », à *« s'informer* », à « *regarder ce qui se fait* », à « *voir ce qui sort* », à « *se donner des idées* », à « *comparer* », bref, non pas tant à acheter quelque chose de précis qu'à se tenir au courant de la mode, à découvrir de nouveaux produits, à s'inventer des besoins, à rêver de certaines choses, à comparer les qualités et les prix, à rechercher la bonne affaire, à élaborer des projets ou des stratégies d'achat, etc. En outre, cette promenade commerciale comporte une dimension exploratoire. Les individus évoquent fréquemment le plaisir qu'ils ont à visiter de nouveaux lieux, à découvrir des magasins inconnus et à les comparer entre eux : « *Je vais un peu partout* » nous dit Fabienne, « *Le nouveau Rallye, je suis allée voir. »* ; ou encore, Danièle : « *Le Géant, j'ai été voir comment s'est fait (...) Maintenant, quand c'est les soldes, j'y vais. ».* A force de curiosité et d'explorations commerciales, ces individus présentent d'étonnants savoirs urbains : ils donnent l'impression d'une très bonne connaissance de l'offre commerciale, de ce que l'on trouve dans tel ou tel magasin, des écarts de prix ou de qualité, et ce, à l'échelle de l'agglomération. De par cette connaissance accumulée, qu'ils acquièrent également par les prospectus et qui circule entre eux par voie orale, ils donnent l'impression d'adapter au mieux leurs itinéraires à ce qu'ils recherchent et d'optimiser ainsi leurs actes d'achats. Ils n'en ont pas moins des habitudes vigoureuses (« *Moi, j'aime bien tel magasin », « Moi, je vais souvent à tel endroit* ») et des jugements parfois tranchés *(«Je préfère aller là»),* si ce n'est sévères *(«J'ai horreur*

de... »). Ces principes d'évaluation sont d'ailleurs à l'origine de stratégies commerciales très fortement individualisées.

Quoi qu'il en soit, ces pérégrinations, quand bien même ont-elles pour principal support les ressources commerciales, sont souvent accompagnées d'à-cotés (pause à une terrasse de café, repas pris dans une cafétéria ou dans un restaurant) et donc entourées d'une certaine convivialité. L'espace commercial est parfois conçu comme un véritable espace de loisir et de détente familiale comme l'illustre particulièrement bien Sylvie : « *Quand notre fille était petite, (mais cela lui arrive encore souvent) ça nous arrivait de nous dire en semaine : " Tiens, on va aller faire un petit tour dans la galerie marchande histoire de passer un moment ". Ca nous est arrivé souvent quand elle était jeune parce qu'elle avait pas forcément envie de rester à la maison. S'il faisait beau, on l'emmenait jouer dehors. Mais s'il fait pas beau, vous les emmenez où s'ils veulent faire un petit tour ? Donc on allait faire un tour dans la galerie et éventuellement on allait manger au Flunch.* ». Bien souvent, ce loisir commercial est le support d'une sociabilité « programmée » et « communautaire » centrée sur le couple, la famille nucléaire, la famille élargie (grands-parents) ou parfois les ami(e)s. Pour la famille restreinte, il constitue un moment fort de loisir partagé, de légitimation de la vie commune et d'actualisation du projet patrimonial, ce qui pose le problème de sa signification.

De ce point de vue, cette pratique des espaces commerciaux obéit à un paradoxe. D'un côté il s'y passe davantage qu'un strict acte d'achat, qui d'ailleurs est toujours minimisé - *« on n 'y va pas pour acheter* » - ; d'un autre côté, les objets de consommation et les désirs d'acquisition en constituent le principal ressort. En effet, cette pérégrination commerciale est traversée de part en part par les projets et les rêves d'achats, et par la soif de nouveaux besoins qu'il faut satisfaire. La meilleure preuve en est qu'une très large partie du shopping est tournée vers l'économie domestique. Premièrement, un nombre important de magasins fréquentés sont liés au loisir domestique et à son équipement : matériel audio, hi-fi, vidéo, téléphonie, informatique, etc. Or, nous verrons que ces individus sont fréquemment de gros consommateurs de ces loisirs fortement technologisés tels le ciné-home. Ensuite, de nombreux magasins sont en relation avec les activités d'aménagement, de bricolage ou de décoration de la maison. Ce type de shopping, dont les principaux hauts lieux sont assurément Leroy Merlin et Castorama, témoigne de l'engouement pour les activités d'amélioration du confort et du cadre de vie domestique. Enfin, la plus grande part des magasins fréquentés est consacrée aux vêtements. Principalement à l'initiative des femmes et fortement conditionné par leur rapport au linge[6], cet autre type de shopping, lié à la gestion de la famille, est également connecté à l'économie de la maison. Ainsi, nous remarquons qu'il apparaît une réelle continuité entre la pratique des espaces commerciaux - principalement structurée par les besoins et les projets relatifs au monde domestique - et les formes intensives de territorialisation de la maison. Sur ces dernières, nous aurons l'occasion de revenir en détail.

Brocantes et vtdes-grcniers

Une seconde manifestation du goût pour les activités liées à l'acquisition de biens matériels tient dans la pratique plus ou moins intensive selon les cas - mais toujours récurrente - de lieux de brocante fixes (la Trocante, Emmaüs, magasins de vente d'occasion) ou événementiels (brocantes, vides-greniers). La première est régulière, se produit toute l'année et a lieu généralement au sein de l'agglomération : la Trocante en est

[6] Kaufmann J.-C. (1992), *La trame conjugale, Analyse du couple par son linge,* Pocket.

le principal haut lieu et il n'est pas rare que sa visite soit l'objet d'une sortie dominicale. La seconde a lieu à la belle saison (de mai à septembre), généralement le dimanche, dans les communes périurbaines de plus en plus nombreuses qui organisent des vides-greniers, souvent à l'occasion d'une fête de village. Quelles significations les individus attribuent-ils à ce type de pratique ?

Sans doute encore davantage que pour le shopping, la pratique de la brocante est rarement finalisée par un achat précis. Elle est d'abord l'occasion d'une sortie et d'une promenade. *«J'y vais pas forcément pour acheter mais pour voir ce qu'il y a.* » nous dit Anne. *«J'y vais pas forcément pour trouver quelque chose. Ca fait partie d'une balade pour moi.* » affirme Marianne ou encore pour Sylvie : « *C'est histoire de faire un tour, de se balader.* ». Même si le rapport à l'acte d'achat varie sensiblement d'un individu à l'autre - certains n'achetant que rarement quand d'autres achètent beaucoup - les individus évoquent tous le plaisir de « *chiner* », c'est-à-dire de « *regarder* », de « *chercher* », de « *fouiller* » et de dénicher « *une trouvaille* », à savoir un objet dont on voit un usage possible sans que son achat ait été nécessairement programmé. Le principe de la « trouvaille » est simple : il s'agit de débusquer un objet d'occasion à un prix bien souvent dérisoire auquel on attribue, ou l'on pense pouvoir attribuer, une certaine valeur. Pour les plus férus (Anita et Anne), cette activité est particulièrement excitante et implique tout un rituel : prendre son temps, regarder, fouiller, discuter, monnayer, etc. Par ces différents « faire », cette pratique porte en elle son propre principe de plaisir et de satisfaction.

Toutefois, cette activité n'aurait pas tant de valeur si elle n'était pas liée à tout un loisir de bricolage domestique. La plupart du temps, le jeu consiste à trouver des « *vieilleries* » dont la valeur est suspendue à un travail possible de restauration, comme l'indique Anita : *« Dans les grandes brocantes (comme celle de Tours), y 'a pas de petits trucs à réparer, à faire tremper, à nettoyer, à récupérer (...). Moi, ce qui m'intéresse, c 'est prendre des vieux objets et de les restaurer* ». Ainsi, le plaisir de la « trouvaille » se prolonge-t-il dans la possibilité de donner aux vieux objets une nouvelle valeur à force de nettoyage, de décapage, de ponçage, de vernissage, de réparations, etc. Bien entendu, plus que jamais, cette activité de restauration, qui peut prendre différentes formes - bibelots, tableaux, mobilier, appareils divers, etc. - est vigoureusement associée à l'aménagement et à la décoration de l'univers domestique. Cette importance des objets restaurés - qui illustre sans doute la puissance de la norme (ou de la mode) de décoration - est apparue au cours des entretiens par la mention et la désignation (visuelle) des principaux objets chinés, comme le montre cet extrait d'Anita (Figure 3).

Figure 3 : Brocante, restauration et décoration domestique, L'exemple d'Anita

« Là, en ce moment, là, j'ai retapé tout ça. Là, c'est une vieille table de bistrot qu'était toute rouillée. C'est plus trop rouillé d'ailleurs. [Y'a des trous de rouille ?} Bah là, il y en a plus, j'ai tout rebouché et j'ai tout nettoyé. [Vous avez repeint?] Oui, et puis j'aime bien bleu lavande donc j'ai... Et ça, c'est des vielles chaises des années cinquante. Vous savez, vous mettez ça, ça redevient beaucoup à la mode. Y'a un tissu qui se met dedans. Donc je suis en train de chercher du tissu. [Et où est-ce qu'on met les jambes ?] Bah comme ça... Vous avez un tissu, vous le mettez comme ça dessus. Vous vous assoyez comme ça, au milieu : c'est très confortable. C'est vachement confortable. Donc là, c'était tout rouillé. [Vous avez tout poncé ?] Ca m'a pris du temps ouais. [C'est le mari qui ponce et vous qui peignez?] Là, j'ai poncé moi-même. Parce qu'il faut y aller à la main. Là, c'est poncer, c'est mettre... Faut poncer plus d'une fois, une table comme ça, faut poncer cinq six fois. Sinon, vous ne l'avez pas laquée, c'est pas possible. [Donc faut peindre, poncer, faut repeindre, poncer...] Et puis là, j'ai pas fini, j'ai encore des petites fleurs à faire au pochoir sur la table. Ah oui, il faut peindre, poncer. Sinon, vous ne les récupérez pas quand elles sont rouillées comme ça. [Et c'est

plaisant après d'avoir des objets côtés qu'on a trouvé....] Ah ouais, ouais, ouais. Moi, c'est pas mis en valeur parce que la pelouse... Là, je peux pas la mettre là (la pelouse n'a pas encore poussé), normalement elle va allérilà, on va mettre un caillebotis, vous savez un espèce de truc en bois sur la pelouse et je vais m'installer mon petit coin là-bas. Et puis après, ça donnera plus joli et puis les tissus, c'est différent, j'en ai un vert, un rouge et un jaune. Donc, pour l'instant, faut que je mette le tissu et que je finisse la table. [Et ça vous avez trouvé ça où?] Et bah ça, j'ai trouvé ça à La Trocante, dehors. Personne en voulait. Au début, on se demandait ce que c'était et le tissu était tout déchiré. [Et ça, vous ne payez pas cher du tout?] Ah non, j'ai trouvé ça à vingt balles les trois assises. Et puis la table, je l'ai payée quinze francs. Allez voir des tables en fer forgé. Et en plus elles sont belles, c'est la table bistrot, il y a le pied bistrot. C'est pas la table en fer forgé de jardin. Allez voir les prix. Donc maintenant, je cherche une vieille chaise en fer forgé. Je pourrais en acheter, il y a des neuves. Donc maintenant, ce qui m'intéresse, c'est de trouver une vielle chaise en fer forgé et que je vais peut-être payer dix balles et que je vais retaper. Ca m'intéresse pas d'acheter une chaise en fer forgé à cent vingt cinq francs. »

Par ailleurs, quand bien même ce loisir revêt-il une grande valeur d'usage qui se manifeste dans le plaisir et la satisfaction que les individus disent éprouver tant dans l'activité de recherche elle-même que dans celle de restauration, ce dernier n'est pas totalement gratuit, désintéressé et dégagé de toute rationalité économique. Car, en effet, la brocante est toujours l'occasion de *«faire des affaires»* (Anita), *«d'avoir de la belle camelote à pas cher* » (Anne) et, bien souvent, d'acquérir des objets qu'ils ne pourraient pas acquérir neufs. Déjà bien identifiable dans la description précédente, cette logique économique apparaît très nettement chez Marianne (« *C'est l'occasion d'avoir des choses sympa et moins cher : le meuble de cuisine, je l'ai trouvé pour quatre cent balles et y en a pour cent balles de peinture* ») ou chez Anita dans le récit de l'achat du buffet : « *Le buffet, je l'ai acheté cinq cents francs. Bon, il était dans un sale état, c'est-à-dire qu'il avait une vitre cassée, y avait pas mal de trucs... Maintenant... Ouais, c'était quand on s'est marié. On en voulait un, je sais que ma belle-mère voulait m 'en acheter un, on avait été à l'époque chez Timbrant, il nous demandait 15 000 francs pour une copie, en merisier pareil. Et moi, j'ai dit " bah non, c 'est trop cher ! ", je trouverai et on a fait des brocantes et je l'ai trouvé à 500 francs, et c'est du merisier ! Mais bon, c'est vrai qu'il a fallu se donner le temps de faire des petits bouts de pièces. C 'est peut-être justement parce qu 'on aime bricoler et puis qu'après...C'est vrai qu'il y a le fait que ce soit pas cher et puis, quand on est jeunes, c 'est vrai qu 'on a moins de sous.* ». Souvent apparue explicitement, la logique économique sépare définitivement ce loisir populaire du loisir bourgeois en ce qu'il n'est pas totalement libéré de l'emprise de la nécessité et donne à cette pratique un caractère hybride, à la fois source de plaisir intrinsèque et fortement orientée par une logique strictement utilitaire d'accumulation. Cette hybridation, qui transparaît également dans les activités de bricolage, n'est pas sans rappeler la structure ambivalente du temps libre populaire étudié par F. Weber[7].

Il n'empêche que cette finalité économique n'efface en aucun cas la valeur d'usage, et notamment celle qui entoure le contexte de la brocante. Ceci est particulièrement net lorsqu'il s'agit de vides-greniers périurbains. D'une part, la brocante peut constituer un prétexte pour explorer et découvrir de nouveaux endroits, comme le souligne Marianne : *« Souvent, c 'est dans des lieux sympas, dans des petits bleds. Ca permet de découvrir aussi un petit village que tu serais pas allé voir si il n 'y avait pas eu cette brocante.* » ; ou encore Fabienne : « *On y va pour se promener, on n 'y va pas que pour la brocante, et puis on fait un tour ailleurs* ». Ainsi, au beau temps, les brocantes périurbaines sont-elles également un prétexte pour *«sortir»* et pour *«visiter»*. D'autre part, ces dernières sont généralement associées à des fêtes de village dans lesquelles on trouve des buvettes, des stands de restauration, des manèges, des jeux et des animations (concerts, karaoké ou bals). De la

[7] Weber F. (1989), *Le travail à coté, étude d'ethnographie ouvrière,* INRA, EHESS.

sorte, ces fêtes populaires sont l'occasion d'un moment convivial et festif, comme en témoigne Anita : *«.Alors là, j'ai la brocante et la fête de village. On mange là-bas. On danse le soir. C'est vachement rigolo. On rencontre des gens, on discute, ça j'adore.* ». En ce sens, ces lieux de brocantes périurbains et événementiels, dont les individus reconnaissent qu'ils sont de plus en en plus nombreux et de plus en plus pratiqués, constituent de véritables espaces de loisirs dominicaux.

Nous prendrons la mesure de la distance qui sépare ce loisir populaire du loisir cultivé en imaginant que là où les uns sortent de la ville le dimanche pour exploiter les ressources culturelles - dont la forme archétypique serait la visite du Clos-Lucé à Amboise ou du Musée de la préhistoire au Grand-Pressigny - ou pour des pratiques hygiénistes de pleine nature - randonnée pédestre, cyclotourisme -, les autres explorent et exploitent les ressources périurbaines à travers les vides-greniers, les brocantes et les fêtes de village, manifestations dans lesquelles se croisent leur appétence commerciale, leur goût du bricolage domestique et de la restauration ainsi qu'une certaine idée de la convivialité et de la fête marquée par les divertissements traditionnellement populaires et assez éloignée des goûts bourgeois.

Dépôts vente, magasins d'usines et de déstockage

En dehors du shopping et de la brocante, il existe une troisième forme de loisir « commercial » : il s'agit de la fréquentation régulière des dépôts-vente et des magasins de dégriffe de l'agglomération, et surtout, de manière plus lointaine, de centres commerciaux de déstockage vestimentaire situés en périphérie de Cholet, de Paris ou de Troyes. La fréquentation de ces centres (entre deux et dix fois par an selon les cas) constitue le principal vecteur de mobilité longue distance et d'actualisation d'une compétence métapolitaine. Comme pour la brocante, cette pratique est hybride et peut faire l'objet d'une double interprétation.

En premier lieu, celle-ci constitue un loisir à part entière qui, indépendamment des profits matériels, procure plaisir et satisfaction. A nouveau, les individus concernés évoquent le plaisir de « *chiner* », de « *regarder* », de « *comparer* », et la satisfaction de faire des « *bonnes affaires* », plaisir renforcé semble-t-il par trois éléments. D'abord, ces centres, comparés à l'offre métropolitaine, font figures de hauts lieux car ils présentent davantage de diversité et de choix que ce que proposent les modestes magasins de déstockage tourangeaux. Comme le remarque Fabienne : « (A Paris) *C 'est pas la même chose. On a pas tout à fait les mêmes magasins. Il y a beaucoup plus de choix.* » ; ou encore Anne : « *Les fringues, c'est limité à Tours. Tours, c'est pas terrible en magasins. C'est pour ça qu'on est obligé de se déplacer.* ». Si, au plan commercial, l'urbanité tourangelle est donc décriée, ce déplacement longue distance n'est pas pour autant vécu comme une contrainte mais plutôt comme une « *sortie* », une « *expédition* », qui permet de rompre avec le quotidien et d'être dépaysé, comme le laisse entendre Fabienne - « *Et puis, c'est se dire, on va se faire une journée. Allez hop, on sort de là !* » - ou Sylvie - « *C'est sympa. Ca permet de sortir de Tours. Ca fait une expédition.* ». Enfin, le plaisir provient du fait que ce voyage est toujours partagé, généralement entre femmes. Pour Fabienne, il constitue le support d'une sociabilité féminine : « *Avec les copines, vous savez, on y va pour faire les soldes. Des fois, on trouve pas forcément ce qu'on a envie (...). Mais c 'est le plaisir d'avoir fait autre chose. De s'être retrouvées à cinq ! Et puis voilà, discuter d'un tas de choses.* ». Pour Anne, cette activité constitue un loisir qui, transmis par sa mère, continue d'alimenter une très forte relation entre elles : « *(J'y vais) Très souvent avec ma*

maman, c 'est ma meilleure amie, c 'est ma pote, c 'est ma mère. ». Au-delà donc du rapport au linge et à l'habillement - qui explique que cette pratique ne concerne que des femmes -, il se joue dans cette pratique une part de relation, de sensibilité et d'identité féminine (bavardages, confidences, rires, etc.)

Figure 4 : Lieux de déstockage et mobilité longue distance

Anne	« Et sinon, moi, je pars à Cholet. De temps en temps, ça va être Paris. Ca va être deux trois fois dans l'année, pour acheter des fringues. (...) A côté de Cholet, c'est à La Séguinière. C'est pareil, c'est une petite zone industrielle où il y a uniquement des dépôts de magasins de fringues d'usines. Et puis, j'y vais uniquement pour ça. [Et il y a Cholet, ça c'est deux trois fois par an ?] Non, non, six sept fois quand même. [Et Troyes, c'est le même type ?] C'est le même type sauf que pour l'instant à Cholet, ils n'ont pas encore, c'est seulement les enfants. D'ici un an, il Va y avoir un plus gros complexe, avec les mêmes marques, mais pour adultes. Et à Troyes, il y a déjà ce complexe pour enfants, pour femmes, pour hommes. Mais là, j'y suis allée qu'une fois parce que c'est pas la porte à côté. [Et là, vous y êtes allée en voiture ?] J'y suis allée en voiture, avec maman, sans les enfants parce qu'il y a minimum trois heures et demie de route pour y aller. Et la dernière fois que j'y suis allée, c'est pas difficile, c'était le onze septembre, le jour de l'attentat. [Et vous y allez souvent avec votre maman?] Très souvent avec ma maman, c'est ma meilleure amie, c'est ma pote, c'est ma mère... [C'est quelque chose que vous partagez en commun...] Oui, aussi bien pour la brocante que pour le... C'est même elle qui m'a... On a été élevés comme ça avec Benjamin, On a été élevés comme ça, donc on fonctionne comme ça. [Vous aviez l'habitude de chiner ?] Oui, parce que elle, elle a toujours chiné aussi. Et qu'elle a toujours fonctionné " système D ". Moi, j'estime aussi que j'aime bien les belles choses mais que j'ai pas forcément les moyens de les payer. Donc, je me démerde comme je peux. Donc je trouve des combines comme les dépôts usines. Les salles des ventes où on peut avoir des lots sympas, des choses pas usées. » « Le plaisir c'est d'acquérir des choses qui valent très cher et qu'on a pour un prix, même si c'est porté une fois par une personne qui n'en veut plus, se dire, j'ai ça et ça vaut une fortune... Bien sûr, je l'aime avant tout mais... »
Fabienne	« On fait les soldes à Paris. On va couramment à Paris. On fait les soldes de janvier et celles de juillet. On va au moins deux fois par an à Paris. Ca, on le fait avec les copines. On fait une voiture. On part le matin, il est huit heures. On rentre, il est dix-neuf heures. [Et c'est quoi l'intérêt d'aller à Paris ?] C'est pas la même chose (qu'à Tours). On n'a pas tout a fait les mêmes magasins. C'est pas la même chose. II y a beaucoup plus de choix. Et puis, c'est se dire, on va se faire une journée. Allez hop, on sort de là ! Avec les copines, vous savez, on y va pour faire les soldes. Dès fois, on trouve pas forcément ce qu'on a envie. On fait pas forcément un chiffre d'affaires formidable. Mais c'est le plaisir d'avoir fait autre chose. De s'être retrouvées à cinq ! Et puis voilà, discuter d'un tas de choses. [Et ce qui est plutôt de l'ordre du lieu ? Vous aimez bien ce qu'il y a à Paris ?] C'est parce qu'en fait à Paris, on va dans des centres où les magasins sont en déstockage. Des magasins de marques mais en déstockage. Ca, on a bien vu la différence par rapport à Tours. Moi, j'achète relativement des choses de marques. Y'a quand même une différence quand on va dans ces magasins-là. En fait, c'est à l'entrée de Paris, on n'a pas vraiment à rentrer dans Paris. C'est un peu le même principe que les magasins de Troyes, si vous connaissez. C'est le même principe : on a déjà fait Troyes. C'est le même principe mais c'est beaucoup plus réduit. Au niveau prix, c'est vraiment intéressant. C'est pour ça qu'on le fait : ça nous permet d'acheter des choses intéressantes à moindre prix. [Et vous aimez bien les belles choses, les marques ?] Oui, c'est vrai. Dans les marques, il y a des choses assez sympas et qui résistent très très bien. Il y a une question de qualité. Il y a le prix c'est vrai : c'est pour ça que j'achète en solde. Mais on gagne en qualité. Au niveau lavage et tout, c'est des choses qui bougent jamais. On en achète beaucoup et c'est vrai que ça bouge pas, ça bouge pas, ça bouge pas. Ca c'est quand même intéressant. »

Alors qu'ils chargent cette pratique d'une réelle valeur d'usage, les individus insistent simultanément - et paradoxalement - sur la rationalité économique qui la structure et qui la fonde, cette dernière permettant d'obtenir des vêtements de marque et de qualité qu'ils ne pourraient pas acheter au prix fort. Après avoir minimisé cette logique économique (« *On*

fait pas forcément un chiffre d'affaires formidable. ») pour mieux mettre en exergue la valeur d'usage, Fabienne place cette logique financière au cœur de sa pratique : « *C'est parce au 'en fait à Paris, on va dans des centres où les magasins sont en déstockage. Des magasins de marques mais en déstockage. (...) Au niveau prix, c'est vraiment intéressant. C'est pour ça qu'on le fait : ça nous permet d'acheter des choses intéressantes à moindre prix.* ». De manière encore plus accusée, la même logique pratique est pointée par Anne : *« Pour les fringues, on va et côté de Cholet. On va aussi à Paris. Et puis on est allé à Troyes, une fois. Donc forcément, t'as un complexe qui regroupe plein de magasins de marques à des prix intéressants. (...) C'est toujours le système D. (...) Le plaisir c'est d'acquérir, j'allais dire des choses qui valent très cher et qu'on a pour un prix dérisoire. (...) Se dire, j'ai ça et ça vaut une fortune...* »[8]. En un sens, cette stratégie commerciale vise à compenser la médiocrité de leurs ressources économiques par un investissement en capital de mobilité et en temps, et donc à se dégager une certaine marge de manœuvre. Même si elle comporte parfois une part de doutes (« *Je sais pas si ce sont des économies effectivement de faire autant de kilomètres* », Anne), cette stratégie leur permet de satisfaire une appétence particulièrement nette pour les produits de marque, si ce n'est de luxe, en dépit de moyens limités, et donc de réduire une certaine frustration. Toutefois, simultanément, cette activité de « perruque » constitue une sorte de jeu.

Nous pourrions nous étonner de trouver très fréquemment dans ces milieux peu qualifiés et peu fortunés un goût avoué et revendiqué pour les marques alors que celui-ci n'a jamais été mis en avant par les individus dont la position sociale est plus élevée. Comment l'interpréter ? Par recoupement d'hypothèses, nous pouvons penser que c'est précisément dans la fraction inférieure des classes moyennes, dans laquelle la position sociale est le plus un enjeu de luttes - pour tenir ou gagner une position - que cette attention aux biens matériels distinctifs est la plus sensible. Au même titre que la maison individuelle en propriété ou la qualité de l'équipement ménager, les vêtements de marque sont valorisés en tant qu'ils participent au projet patrimonial et « symbolisent » une certaine position sociale à laquelle on accède ou à laquelle on tient. Néanmoins, dans un contexte sociétal où la valeur ostentatoire de la marque est dénoncée comme un attribut populaire, ceux-ci se défendent d'attribuer une quelconque valeur socialement distinctive aux biens de luxe qu'ils affectionnent, en revendiquant leur valeur d'usage - notamment en vantant la qualité des produits et leur longévité - et en masquant - souvent mal -, les effets sociaux attendus consciemment ou inconsciemment dans l'usage de ceux-ci.

Au final, pour conclure sur les pratiques commerciales, force est de constater que le goût pour les activités d'achat - dont nous avons vu d'ailleurs qu'il est loin de se réduire à cet acte mais désigne plus largement l'intérêt et le plaisir que suscitent les objets de consommation et la visite de leurs lieux - structure puissamment la spatialité des individus les moins dotés en capital culturel, et ce, à toutes les échelles. D'une part, alors que pour les individus « cultivés », la déambulation commerciale constitue une modalité d'accès à la ville parmi d'autres, et sans doute la moins importante au regard de la place qu'y occupent les espaces et les lieux dévolus aux pratiques culturelles, elle représente pour les autres le principal - voire le seul - principe d'accès à la ville centrale ou périphérique. De même,

[8] Cette logique apparaît également pour l'acquisition de chaussures qui occasionne un détour par Romans-en-Isère sur la route des vacances (Annecy) : *«Donc on fait les magasins d'usines des grandes marques de chaussures comme Pierre Jorrie ou Kélian, des chaussures qui font en prix forts, qui commencent à deux mille balles on va dire, à moins cinquante pour cent là-bas. Donc si tu as envie de te faire plaisir, une paire à deux mille balles sauf qu'elle coûte six cents, sept cents, voilà, c'est l'opportunité. Donc on achète pas des chaussures dans une boutique en donnant deux mille francs... »*

tandis que les uns quittent l'agglomération le dimanche pour explorer les ressources culturelles de la région ou pour des pratiques hygiénistes de pleine nature, les autres exploitent les ressources périurbaines principalement à travers les vides-greniers et les brocantes dans lesquels s'exprime, au premier chef, leur appétence commerciale. Enfin, alors que la mobilité longue distance et la compétence métapolitaine des individus « cultivés », quand elle n'est pas liée au travail ou à la famille, est principalement portée par un tourisme culturel, celle des individus moins dotés, quand ils en ont, est principalement déployée à des fins commerciales. Ainsi, en caricaturant - mais toute caricature n'a-t-elle pas un fond de vérité ? - l'analyse des pratiques spatiales relatives au temps libre extra-domestique met en exergue deux conceptions opposées du loisir, l'une portée par le tropisme des biens culturels, l'autre par celui des biens de consommation.

Au-delà de ce premier principe - qui oppose grossièrement les individus qui se distinguent par une hégémonie des lieux culturels et ceux qui se distinguent par une hégémonie des lieux d'achats -, trois éléments concernant la nature du temps libre durcissent l'opposition. Premièrement, alors que pour les uns le loisir cultivé est gratuit et désintéressé - et n'a d'autre finalité que lui-même - pour les autres, même s'il n'exclut pas une importante valeur d'usage, le loisir commercial n'est jamais séparé d'une rationalité économique. Ensuite, tandis que dans le premier cas, le travail de distinction sociale se fonde sur la revendication de goûts « purs » ainsi que sur la distance aux intérêts pratiques et à la nécessité, dans le second, celui-ci s'exprime davantage à travers l'affirmation de préoccupations matérielles et patrimoniales, clairement inscrites dans une logique d'accumulation. Enfin, alors que dans un cas le loisir cultivé se situe nettement en rupture avec le monde domestique - il s'agit principalement de s'ouvrir sur le monde et d'accéder à ce que l'on ne peut pas ou n'accepte pas de voir depuis chez soi -, dans l'autre cas le loisir commercial - même s'il est revendiqué comme « sortie » - se situe dans son prolongement et semble polarisé par l'économie domestique avec laquelle, nous l'avons vu, il entretient une étroite solidarité. Pour en prendre la mesure, nous devons nous pencher désormais sur l'intensité et les formes de territorialisation de la maison.

3- Intensité et formes de territorialisation de la maison

Nous l'avons déjà partiellement évoquée, l'intensité de la territorialisation du logement est fortement corrélée à la position sociale mais également à l'identité de genre, cette dernière jouant un rôle important pour l'ensemble du personnel non médical qui, tout en étant moins qualifié, est très majoritairement composé de femmes. Cette intensité de la territorialisation domestique se traduit par un temps important passé au domicile - tout à fait perceptible dans les carnets de pratiques - ainsi que par une forte valeur symbolique attachée au logement. Elle découle, semble-t-il, de deux dispositions principales. En premier lieu, pour justifier cette « présence », ces femmes peu ou moyennement qualifiées revendiquent une disposition ménagère, c'est-à-dire un rôle social centré sur l'accomplissement des tâches domestiques (ménage, linge, repassage, cuisine, etc.) et sur la gestion des enfants (lever, toilette, habillage, repas, devoirs, etc.) qu'elles assument « naturellement » et souvent avec goût. En second lieu, nombre d'entre elles revendiquent une disposition casanière, c'est-à-dire un goût prononcé pour le temps libre domestique qui, sans exclure quelques bricolages, est souvent consacré au repos et au divertissement, c'est-à-dire à un loisir essentiellement « reproductif». Ces deux dispositions, nous allons le voir, expliquent l'intensité et les formes spécifiques de la territorialisation du logement.

Disposition ménagère et territorialisation du logement

Pour comprendre la manière dont le rôle ménager est le double produit d'un effet de position et d'un effet de genre, il nous faut repartir des médecins, et d'abord des hommes. L'analyse des carnets de pratiques comme celle des récits qu'ils livrent de leur quotidien domestique montre qu'ils sont dégagés de la gestion du foyer. D'une part, aucun ne mentionne la réalisation de tâches strictement ménagères (ménage, repassage, vaisselle, cuisine, etc.) ou liées à l'économie de la maison (courses ordinaires). D'autre part, ils admettent qu'ils s'occupent assez peu de la gestion des enfants (changes, bains, repas, déplacements, etc.) et se limitent à quelques actes symboliques, par exemple le coucher, comme le souligne Christian (Figure 5). De fait, ces activités sont principalement effectuées par leurs femmes qui ne travaillent pas (Pascal, Bernard) ou travaillent à temps partiel (Yves, Christian, Jean-Christophe), de telle manière à s'occuper de la gestion du foyer et de la vie quotidienne des enfants. Au domicile, ils n'effectuent principalement que des tâches traditionnellement masculines - comme le petit bricolage ou l'entretien du jardin - ou bien des activités nobles et prestigieuses - comme la préparation des repas de fêtes ou d'invitation. Nous avons vu que ces privilèges masculins se prolongent hors du logement par la spécialisation dans les courses nobles (fruits, légumes, poisson, viande, fromage, vin) réalisées elles-mêmes dans des lieux nobles (marché, Halles de Tours, magasins spécialisés), et associés à des moments privilégiés (les repas) tandis qu'ils ne fréquentent rarement ou jamais le supermarché dont l'objet est trop fortement associé à la gestion du monde domestique, et à sa part sombre. Yves le résume parfaitement : « *Non, c'est pas moi qui fait le gros des courses, je ne saurais pas ce qu'il faut prendre* ». S'ils reconnaissent plus ou moins explicitement cette forte division sexuelle du travail, ils la justifient (et la légitiment) en en faisant une condition ou une conséquence de leur engagement professionnel. Aux horaires importants réalisés au cabinet ou à l'hôpital répond une certain désengagement domestique. De la sorte, ce partage des rôles a une forte implication spatiale !

Figure 5 : Le dégagement des activités domestiques chez les médecins : l'exemple de Christian

« Depuis que je suis responsable du service, je suis dégagé des responsabilités (domestiques) quasiment totalement. (...) C'est ma femme qui gère tout, elle gère 98 % des choses (...). Elle s'occupe presque de tout. [C'est un choix dans le couple ?] C'est un choix sachant que j'interviens dans les cas délicats de réclamation ou de catastrophe. C'est moi qui doit y aller. C'est comme ça que ça s'est fait un peu naturellement par la force des choses de mon boulot. Et puis par mes intérêts. Ma femme s'intéresse beaucoup à la maison, à la construction, à la décoration, et moi, c'est pas mes choses à moi. C'est selon nos affinités. [Et quand vous étiez à Savonnières, vous preniez en charge le déplacement des enfants...] Oui, le matin. [C'est quelque chose auquel vous teniez, c'est un peu symbolique?] Non, non. C'était le « deal » pour se déplacer (déménager) en ville, c'était d'accord pour céder là-dessus si j'avais plus à m'occuper des enfants. (...) J'essaie d'être disponible pour le travail au maximum et ça me faisait une indisponibilité majeure. (...) Là, pour moi c'est une nette amélioration. Ca veut dire que j'ai une gestion totale de mon horaire de départ et d'arrivée. Et ça, ça a été clairement expliqué entre nous au moment du changement. (...) [Est-ce qu'il y a quand même des petites choses symboliques pour la famille ?] Oui, je les couche par exemple. C'est moi qui les couche. Enfin, c'est moi qui réussit à les coucher. Ma femme aime pas apparemment les coucher et moi j'aime assez les coucher. (...) [Et pour le commerce ?] C'est ma femme qui gère toutes les courses et qui va au supermarché. La seule chose que je fais, c'est de rattraper des oublis en rentrant. (...) Ma femme, elle est plus libre le matin, elle commence à dix heures, donc elle a le temps de s'organiser pour les achats. Puis, sinon, elle va faire le maximum d'achats le dimanche matin. »

Le cas de la seule femme médecin (Agnès) - mais pouvons-nous fonder notre analyse sur un unique exemple ? - elle-même femme de médecin, montre qu'un autre modèle est

possible pour les femmes à fort capital scolaire. Dans cette situation, la forte charge professionnelle du couple implique un double arrangement. D'une part, une bonne partie des tâches domestiques est « externalisée » par l'emploi d'une femme de ménage : « *En fait, on a une femme de ménage qui fait le ménage et le repassage. (...) Le repassage strict, je le fais quasiment jamais. Et le ménage, une fois de temps en temps, parce qu'il faut le faire. Enfin, je paye quelqu'un pour le faire.* ». D'autre part, le travail des deux semble entraîner un plus juste partage des tâches domestiques, le mari et la femme cuisinant alternativement - « *Le premier qui rentre fait à manger* » - et faisant ensemble les courses ordinaires - « *On les fait à deux, ça va plus vite* » -. Ainsi, contrairement aux autres femmes de médecins de notre échantillon qui ont renoncé partiellement ou totalement à leur investissement professionnel pour assurer la gestion du foyer[9], Agnès n'a pu assumer pleinement son rôle professionnel sans déléguer et partager son rôle domestique et accepter d'opérer, de ce fait, une série de choix : nombre d'enfants limité, localisation résidentielle hypercentrale pour favoriser leurs déplacements autonomes, responsabilisation et autonomie précoces des enfants, etc.

C'est sans doute par rapport à ce modèle de femmes à fort capital scolaire et engagées professionnellement que se distinguent le plus nettement les femmes appartenant au personnel non médical qui, en dehors de leurs obligations professionnelles, assument une très forte division du travail et jouent un rôle ménager toujours important, et ce d'autant plus qu'elles ont encore des enfants à charge. Dans la description de leurs activités domestiques, ces dernières ont mis en exergue l'importance des travaux ménagers, s'assignent naturellement cette tâche et en font une dimension importante de leur identité féminine (Figure **6).**

Tout d'abord, les tâches d'entretien et la gestion des enfants occupent une part prépondérante dans le temps domestique, et le sature parfois entièrement comme le montre ce récit particulièrement exemplaire de Carole. Quand bien même n'ont-elles plus d'enfants à charge, ce temps demeure relativement important comme le prouve l'exemple d'Anita : « *Sur mes deux jours de repos, je me mets une journée rien que pour moi à faire le ménage, le repassage, tout ça. Vraiment une journée. Plus tout ce que je fais dans la semaine.* ». Toutefois, peut-être encore davantage que le temps passé, la force de cette disposition ménagère provient de sa centralité symbolique et de la très forte intériorisation de ce rôle. D'une part celui-ci est profondément intériorisé et naturalisé - donc jamais contesté - comme le prouvent de nombreuses expressions qui montrent qu'il est admis comme un devoir propre : « *Je ne partirais pas sans faire ce que j'ai à faire* » (Sylvie), « *Y a toujours quelque chose ci faire* » (Annick), « *Si je suis chez moi, c 'est parce que j'ai des choses à faire. (...) C'est vrai que si j'ai fait du ménage, si tout est rangé, si j'ai plus rien ci faire.* » (Anne). D'autre part, ce rôle constitue visiblement une part importante de l'identité féminine tant ces tâches font presque systématiquement l'objet d'une appropriation individuelle, comme l'exprime la citation précédente d'Anita « *une journée rien que pour moi ci faire...* » ou encore l'emploi fréquent du possessif: *«mon»* ménage, *«mon»* repassage, « *mon* » rangement, etc. Bien entendu, certaines activités ménagères peuvent être vécues effectivement comme des tâches dont on se passerait bien, comme c'est

[9] En effet, implicitement, nous avons compris que les femmes des médecins rencontrés ont choisi de limiter leurs ambitions professionnelles, certaines en arrêtant de travailler (Bernard, Pascal), d'autres en exerçant leur activité professionnelle à mi-temps (Jean-Christophe, Christian, Yves) ; ou encore en réduisant leur engagement professionnel, et ce, en exerçant dans des branches un peu moins prestigieuses (l'une est médecin à l'IRSA, l'autre dans les assurances), mais dont les horaires sont compatibles avec la gestion des enfants.

fréquemment le cas du repassage : « *Le repassage, c'est une chose... J'en fais, j'en fais, j'en fais, c 'est impressionnant et ça m'agace un peu. Ma fille commence à en faire un peu donc c 'est pas mal. Mais ça vraiment, j'ai horreur du repassage, donc ça, je le fais.* » nous dit Fabienne.

Figure 6 : L'intensité des tâches de gestion du foyer dans l'emploi du temps domestique, l'exemple de Carole

Journée de repos type

« Le mercredi, alors, en général j'ai travaillé le week-end d'avant donc déjà, je fais le ménage, entre les chaussettes sales... Déjà le matin, c'est une matinée de ménage. J'essaie de caler de onze heures à onze heures et demie, de caler les courses, ça serait pas mal. Et en général, à onze heures et demie, c'est la préparation du casse-croûte et manger parce que eux, ils arrivent à midi et demie du collège. Donc en général, depuis le matin, ils ont un peu la dalle. Donc j'essaie qu'à midi et demie, top chrono, ça soit prêt, de façon à ce qu'ils puissent manger et qu'en même temps, de façon à ce qu'ils aient une après-midi, qu'ils ne soient pas obligés de rester à table jusqu'à quatorze heures. »

Mercredi 3 avril 2002
8h30-91)30 : lever, petit déjeuner.
9h30-llh : menage.
11-1 lh30 : toilette.
I Ih30-12li30 : préparation déjeuner.
12h30-13h30 : déjeuner.
13li3Q-161)30 : visite grands-parents.
I6h30-I8h : parc Ste-Radegondc.
18h-18h30 : télévision.
18h-l81)30 : bain Marie.
19h-191)30 : préparation dîner.
19h30-20h30 : dîner.
201)30-211) : eoucher des enfants.
21h-23l) : télévision.
23h-23l)30 : toilette, coucher.

Journée de travail type

« En général c'est simple, le matin je me lève, à sept heures, je réveille les deux pour qu'ils prennent leur bus à sept heures et demie. A sept heures et demie, je réveille mademoiselle. C'est le petit déjeuner, la toilette, l'habillage. Il est en moyenne huit heures et quart. C'est l'heure de partir à l'école. (...) Et ensuite, en général, je fonce faire les courses. Les courses ou les papiers administratifs, l'autre fois c'était pour leur faire faire leurs papiers d'identité. Et les courses parce qu'il faut que eux, quand ils sont tous seuls le soir, ils aient à manger. Donc j'essaie de faire les courses pour qu'ils aient des choses en abondance. En général quand je reviens, il est dix heures et demie, onze heures. Et bah c'est pas dur, c'est la toilette, ranger les courses, faire un petit peu de rangement gauche droite. Onze heures et demie en général, j'ai fini la douche, je suis habillée, il faut que je me maquille et puis après je mange. Et puis à une heure moins le quart, je pars au travail. (...) Le soir, j'ai un peu de temps parce que j'arrive, je les mets au lit, enfin les grands ils font ça tout seul, n'exagérons pas. Marie, je la mets au lit, mais après, c'est vite fait, quand il est neuf heures et demie. J'ai un peu de temps pour regarder la télé. »

Jeudi 28 mars 2002
61i30 : lever, petit déjeuner, toilette.
7h : lever Jean-Paul, Philippe, préparation du petit déjeuner.
7h30 : lever Marie, préparation du petit déjeuner.
71)45 : toilette Marie.
8hl5 : emmener Marie à l'école.
8h30 : Atac (courses).
9h30 : retour courses et rangement des courses.
I0h30 : préparation du dîner de Jean-Paul et Philippe.
101)30-111)30: ménage.
111)30-121) : préparation du déjeuner.
12h-12h30 : déjeuner.
I2h30-I3h : aller au travail.
13h-21h : travail.
2lh-21h30 : retour du travail.
2lh-23h00 : télévision.
23h00 : toilette, coucher.

Toutefois, on observe que ce devoir reste naturalisé (« *J'ai horreur de ça mais je le fais* ») et de transmission féminine (« *Ma fille...* »). En outre, la majorité de ces activités ménagères ne sont pas présentées sous le jour de la contrainte mais soit comme des activités neutres (« *Moi, ça ne me dérange pas* », Annick), soit comme des activités que l'on réalise avec goût (« *Moi, y a rien qui constitue pour moi une contrainte* », Sylvie). Ainsi, bien que produit d'une forte division sexuelle du travail, ce rôle ménager n'est jamais présenté comme une contrainte absolue - ni à plus forte raison comme une quelconque marque d'injustice ou d'inégalité -, mais, à l'inverse, se trouve fréquemment valorisé comme un support de l'identité féminine, et môme, nous allons le voir, comme une source de loisir et de satisfaction. Remarquons enfin que les deux hommes agent de service ou aide-soignant de notre échantillon (Brice et Michel) assument curieusement ce rôle ménager - et ce, bien davantage que les maris de leurs collègues femmes. Bien qu'ils assurent déjà des tâches ménagères à l'hôpital, ils affirment effectuer également ces tâches à la maison, comme le confie Brice - « *Des trucs comme le ménage, ça ne me dérange pas*

de le refaire chez moi. C'est moi qui fait le ménage » - ou Michel, évoquant sa vie d'avant - *« Même si je bossais (son ex-femme ne travaillait pas) tous les matins, je faisais du ménage et j'aidais beaucoup parce que quatre enfants, c 'est quand même lourd.* » - ou actuelle, « *Le matin, bien souvent, je fais du ménage.* ». On peut se demander dans quelle mesure l'acquisition d'une disposition ménagère propre à leur exercice professionnel et l'accomplissement d'une profession traditionnellement et majoritairement féminine, ne sont pas à l'origine d'un transfert de cette disposition hors-travail.

Quoi qu'il en soit, ce rôle ménager, visiblement assumé, a de fortes implications spatiales. D'abord, il constitue la première raison pour laquelle ces femmes disent apprécier passer du temps à la maison où, selon elles, « *il y a toujours quelque chose à faire.* ». Ensuite, ce rôle est invoqué pour justifier le statut de la cuisine qui, sans être pour autant une pièce exclusive, fait l'objet d'une forte territorialisation. Lieu de travail domestique (cuisine, vaisselle, linge, rangement des courses), elle constitue également un espace d'identification (« *ma* » cuisine) et, par extension, de loisir individuel comme l'illustrent Carole : « *Donc moi, en général, je suis terrée dans ma cuisine. Parce que la cuisine, c'est pas touche. C'est ma télé. Sinon, je regarde pas la télé parce que je peux pas.* » ; ou Valérie : « *Evidemment, je suis beaucoup dans la cuisine comme beaucoup de femmes évidemment parce que je bricole. Ca m'arrive même de m'installer dans la cuisine avec...* »[°]. Enfin, nous le verrons plus en détail, ce rôle ménager organise beaucoup de mobilités de courtes distances légitimées par la gestion du monde domestique (courses, école, santé des enfants, etc.). Ainsi explique-t-il pourquoi la femme est fortement « attachée » au logement. Toutefois, ce rôle ne constitue pas le seul élément d'explication.

Loisir domestique et disposition casanière

S'il y contribue fortement, ce rôle ménager n'explique pas à lui seul la forte territorialisation du logement. Curieusement, à une exception près, l'intériorisation et la naturalisation des activités de gestion du monde ménager se prolongent par une conception de la maison comme principal espace de loisir quotidien. C'est précisément ce goût, qui se traduit par une hégémonie du temps libre domestique et transparaît dans une phrase leitmotiv - « *Moi, j'aime bien être tranquille chez moi* » -, que nous appelons disposition « casanière » (Figure 7). Trois éléments expliquent semble-t-il cette disposition.

Figure 7 : La manifestation de la disposition casanière

Sylvie	« Quand je pars le matin, c'est une chose, mais le soir, quand j'ai fini ma journée là-bas, j'ai qu'une hâte, c'est d'arriver chez moi pour me poser. J'en ai plein la tête, plein les jambes. (...) Et puis c'est vrai que le soir... Et puis je vais vous dire tout de suite : j'aime bien mon petit cocoon, chez moi. Quand je sors, j'aime bien rentrer à la maison. Mais c'est pour ça que je vais pas faire de sport, tout ça, parce que j'ai horreur de ressortir de chez moi le soir. (...) Moi, je vais rester facilement une après-midi dans mon fauteuil à lire des choses qui veulent tout et rien dire (prospectus, magazines) ou à regarder tout et rien à la télé ». (...) Moi, ça ne me dérange pas d'arriver chez moi le vendredi soir et de ne ressortir que le lundi matin. »
Annick	« Yen a, s'ils sortent pas, ils sont malades, moi, je serais malade si l'on me faisait sortir. J'aime bien être tranquille chez moi ! »

Et celle-ci de préciser que la cuisine est à la fois un espace de travail, de bricolage et de loisir : « *Par exemple, à cette heure ci, si vous n 'étiez pas arrivé Ici, je me serais pris une boisson chaude en regardant mon courrier qui vient d'arriver. Je me serais mis dans la cuisine. J'ai la radio d'allumée sur RTL. Je bricole les publicités, je regarde tout mon courrier et je me bois un truc chaud. La cuisine, c'est quand même une pièce où je suis beaucoup. Des fois, pour deux trois papiers, je me mets dans la cuisine au lieu d'être au bureau Ici-haut.* »

Anita	« Ouais, je suis assez casanière, je passe le plus de temps possible à la maison. Sauf pour ma mère, je vous dis, je m'occupe de ma mère tous les matins... Mais sinon, c'est là. Je me prends une journée à moi, ça, c'est clair et net. De faire ce que j'ai envie de faire. Bouquiner ou écouter de la musique ou là, quand il fait beau, être dehors. Arracher trois brins d'herbe. »
Michel	« Je suis pas mal à la maison. Déjà, le matin (il travaille principalement l'après-midi), bien, ou il y a des courses. Ou bien souvent je fais du ménage. Il faut s'occuper des plantes que j'ai rachetées l'autre jour. On essaie d'égayer un peu le balcon. Y'a toujours quelque chose à faire. Donc, ménage, les fleurs, la bouffe... Bricoler mes cassettes (vidéo), j'en ai partout. Ranger mes bouquins, des revues, faire du tri. Ranger. Si les filles viennent, il faut que je descende (à la cave) parce que j'ai la moitié de leurs fringues ici. Donc, oui, je suis essentiellement à la maison. »
Fabienne	« Oui, c'est vrai, moi je passe beaucoup de temps chez moi parce qu'il y a toujours des choses à faire. On bricole. Y'a le jardin. Je lis. Je fais des mots croisés. J'aime bien le côté détente aussi. Et puis y'a quand même un entretien minimum à assurer. Je suis pas super méticuleuse mais y'a quand même ùh minimum à respecter. Donc voilà, j'aime bien. »
Valérie	« Oui, je suis casanière, oui. Oui, oui. Moi, je peux rester une journée entière sans bouger ma voiture ça ne me dérange pas du tout en fait. C'est pas parce que j'ai du temps libre que je vais aller entre guillemets traîner les magasins ou autre. Moi, j'aime bien rester là, je vous dis. Je bouquine, je brode, j'ai toujours un truc à bricoler. »
Brice	« Sinon, je bricole pas mal chez moi, je suis toujours en train de retaper des trucs. Là, j'ai récupéré une vieille table en chêne donc là, je suis en train de la reteinter, de la polir, de l'astiquer. Donc je passe beaucoup de temps à ça. Bon, j'ai des petits parterres de fleurs dont je m'occupe aussi ou je taille mes arbres, donc je reste pas mal à la maison au niveau des loisirs. Si tu veux, c'est même surtout centré sur la maison. Je suis vraiment casanier. Bon si tu veux, là, l'hiver, je vais à la médiathèque, j'emprunte des disques et puis je lis beaucoup de BD. Je vais être dans un coin de la maison, à écouter de la musique, à lire une BD. Ca fait partie de mes. occupations quotidiennes. »
Carole	« [C'est rare que vous restiez à la maison toute l'après-midi ?] Bon, disons que moi, ça ne me déplairait pas de rester à la maison. Dès fois, j'aimerais bien me poser un peu, prendre du temps pour moi, et puis j'ai toujours trente six mille trucs à faire. Mais j'en connais une qui serait malheureuse. Elle veut être dehors, dehors, dehors... Et en plus comme elle est têtue, elle va être capable de demander je sais pas trente ou quarante fois d'aller dehors. A la fin, vous craquez. Donc en général on va au parc, pu juste dehors là, parce que ça lui arrive de vouloir jouer avec les copines juste là. »

Tâches ménagères et loisir domestique : une forte continuité

La première raison que l'on peut invoquer pour expliquer cette disposition casanière tient au fait qu'il existe chez ces individus une forte continuité entre les tâches ménagères - *« ce qu 'il y a à faire* » - et le loisir domestique, contrairement à ce que l'on observe chez les individus mieux dotés (par exemple chez certaines infirmières) pour lesquels les activités ménagères tendent à être minorées (dans les discours), compactées et rationalisées (en pratique), justement en vue d'optimiser le temps libre qui en est franchement éloigné. Cette continuité se manifeste à un double titre.

Tout d'abord, parmi les nombreuses tâches domestiques, bon nombre sont source de satisfaction personnelle et de reconnaissance. Ainsi, l'activité de ménage, qui pourrait apparaître comme une contrainte, fait partie des habitudes et procure fréquemment une certaine satisfaction, comme chez Michel : « *Le malin, je fais un peu de ménage : j'aime bien que ça soit propre !* ». Ce phénomène est encore plus net pour la cuisine quotidienne comme le montrent les exemples d'Anita et de Fabienne qui, bien qu'elles assument seules cette «tâche», n'en prennent pas moins un réel plaisir: *«Ah oui, j'aime beaucoup cuisiner »* affirme Anita. « *Tous les soirs, je vais mettre vraiment quarante minutes à cuisiner. Oui, on mange pratiquement que... On mange, je peux vous dire, jamais de conserves, c'est établi à la maison. (...) L'hiver, je peux passer trois heures ci faire une blanquette.* ». Ou, dans le même sens, Fabienne : *«Ah bah oui, j'apprécie beaucoup la*

cuisine. Moi, je cuisine beaucoup. Tout ce qu 'est préparation de repas, ça me prend du temps. Quand je travaille du soir, je prépare tous les repas pour mon mari et les enfants pour le soir. Qu 'ils n 'aient rien à faire. Ca me prend du temps le matin alors que je travaille l'après-midi. Donc, je prend déjà du temps pour ça. Mais ça, c 'est une activité que j'aime bien. ». Pour Sylvie, c'est l'ensemble des tâches ménagères qui sont dégagées de toute idée de contrainte et lui apportent pleine et entière satisfaction : « *Moi, y ' a rien qui constitue pour moi une contrainte. Si, peut-être... Même pas. J'aime ça. Quand j'ai plus rien à faire, il y a toujours un placard à ranger* ». Cette continuité - et ce recoupement - entre le rôle ménager et le loisir peuvent être interprétés à bien des égards comme la manifestation d'une « nécessité faite vertu » à condition de considérer que le rôle ménager - qui est le produit historique d'une division sexuelle du travail et l'expression de rapports de domination - peut simultanément être vécu comme une source de plaisir et de satisfaction liée au plein engagement dans ce rôle et à l'image sociale qui en est escomptée, celle de la « bonne » mère ou de la femme « idéale ».

Cependant, il existe entre le rôle ménager et le loisir un deuxième élément de continuité : une fois libérés des « obligations » domestiques, ces individus tendent à reproduire, par un transfert de schème un peu mystérieux, le même attachement à l'espace du logement. Cette permanence peut d'abord être interprétée par le fait que les loisirs « véritables » s'établissent fréquemment dans l'ombre des activités ménagères et viennent tout simplement boucher les trous, alors qu'un loisir extra-domestique régulier produirait une trop grande indisponibilité. Toutefois, et c'est le second point, même lorsqu'il n'apparaît pas en « creux », ce loisir reste vigoureusement attaché à la maison, ce qui autorise à penser que les sentiments non conscientisés de disponibilité et d'identité domestiques sont particulièrement surpuissants et comportent une grande inertie. Ce principe n'apparaît pas tant que lorsqu'il est remis en cause, par exemple chez les infirmières, pour lesquelles la pratique de loisirs extra-domestiques importants (chorale, sports, cinéma, etc.) n'est pas sans nourrir une certaine culpabilité qu'elles ressentent lorsqu'elles s'absentent du foyer et les « oblige » à des actes symboliques forts comme par exemple la préparation, à l'avance, des repas. Cependant, ce transfert de schème n'explique sans doute pas tout.

Le logement : l'espace du « repos » et de la « reproduction »

La seconde raison que l'on peut invoquer pour expliquer cette disposition casanière tient au goût que manifestent les individus les moins qualifiés pour les activités de délassement et de détente, dont la finalité n'est pas orientée par l'intérêt du « faire » mais simplement par le repos que celui-ci procure. Cette disposition « reproductive », désignée ainsi en référence au concept marxien de « reproduction sociale », s'oppose diamétralement à la disposition hédoniste/individualiste des individus « cultivés ». Tandis que dans un cas, l'exigence d'accomplissement hors-travail constitue, nous l'avons vu, un embrayeur de mobilité, dans l'autre, le goût pour le repos, la détente et le ressourcement est sédentarisant et confère une valeur très importante à l'espace du logement. Alors que d'un côté, le repos domestique n'est jamais pensé indépendamment de la notion de développement et d'accomplissement de soi, de l'autre, il est plutôt conçu comme un temps de reproduction. La comparaison de deux descriptions concernant le temps libre domestique et de deux emplois du temps en apporte la preuve (Figure 8).

Figure 8 : Les temps libres domestiques

Le temps libre domestique comme temps de développement de soi ; l'exemple d'Agnès	
Soirée type «Et quand je rentre à sept heures, bien ça dépend. (...) A la maison, tous les soirs, je fais entre une demi-heure et une heure de piano. [C'est quand tu arrives, ça ?] Non, après dîner. Quand je rentre, je discute avec mon mari ou ma fille et puis faut faire à manger donc le premier qui rentre fait à manger. Donc, c'est pas ma passion de faire à manger. [Et c'est tout le temps toi qui rentre la première ? (Sic)] Pas toujours. Non, parce que des fois je rentre à huit heures et demie. (...) Le premier qui rentre fait à manger. Et puis on dîne et après dîner, moi, je fais une demie heure ou une heure de piano. Ca dépend de mon courage, mais j'essaie, parce que j'aime beaucoup le piano et ça me permet de me maintenir. Et puis après, éventuellement je regarde la télé entre dix heures et onze heures. Je bouquine et puis c'est tout. [C'est plutôt quel genre d'émission à la télé ?] Pas les films. Je regarde jamais un film à la télé. C'est plutôt des débats ou des reportages, quand c'est intéressant : Envoyé spécial. Avant j'aimais bien voir Bernard Pivot, Bouillon de Culture. Ca n'existe plus donc je suis très triste. Mais quasiment jamais un film : je préfère aller au cinéma. »	Le 5 février 2002 19h20 : retour du travail. 19h20-20h : discussion et préparation du repas. 20h-21h : repas, informations télévisées. 21h-22h : piano. 22h-23h : lecture d'un journal hebdomadaire. 23h : toilette, coucher.
Le temps libre domestique comme temps de reproduction : l'exemple de Sylvie[11]	
Soirée type Sylvie arrive chez elle à cinq heures et quart, cinq heures et demie. Là, en général, elle lit son courrier et se pose dans la cuisine avec son mari. Lui se désaltère (boit une bière) et elle boit un café : ils discutent une demie heure trois quart d'heure. Elle en profite pour vider les sacs du midi (ils emmènent leur besace) et pour préparer ceux du lendemain, parce que le lendemain : « il faut y retourner ! ». Ensuite, elle fait « son » ménage : elle passe l'aspirateur tous les jours et prépare à manger. Vers dix-neuf heures, ils allument la télé, regardent les jeux télévisés en mangeant : ils mangent toujours sur la table du salon, en regardant la télé. A vingt heures, Sylvie va faire « son bintz » (la vaisselle), pendant que son mari regarde les informations. Une fois la vaisselle propre et la cuisine briquée, elle revient ensuite au salon où elle lit « tout et rien » ou regarde « tout et rien » à la télé devant laquelle, en général, elle s'endort : à vingt-deux heures, vingt-deux heures trente, elle est couchée.	Le 16 mai 2003 17h-17h15 : retour du travail. 17h15-18h30 : repassage. 18h30-19h : lecture du courrier et conversation avec sa fille. 19h-19h30 : préparation du repas. 19h30-20h10 : repas, télévision. 20h10-20h30 : vaisselle. 20h30-23h : télévision. 23h : douche, coucher.

Si elle peut paraître caricaturale, cette opposition est doublement confortée par la nature des activités domestiques et surtout par le sens qui y est attribué. Dans un cas, la majorité des loisirs domestiques sont décrits en tant qu'ils participent à l'enrichissement de la personne et présentent une « utilité » sociale : s'informer (journal télévisé, lecture du journal), se cultiver (regarder des émissions intéressantes à la télévision, lire des romans ou écouter de la musique classique, etc.), développer ses facultés (pratique d'un instrument de musique) ou encore travailler pour soi. Dans l'autre cas, un bonne partie des loisirs domestiques sont présentés comme des « passes-temps » dont les individus n'attendent rien d'autre que la détente et le divertissement : mots croisés, broderie, canevas, télévision (variété), radio (variété), jeux vidéos, lecture de magazines, de bandes dessinées et de romans. Ce clivage culturel est particulièrement manifeste dans la pratique différenciée de loisirs en apparence semblables. Par exemple, alors que les uns n'allument la télévision que de manière ponctuelle, pour une émission particulière qui leur semble digne d'intérêt, les autres tendent à regarder la télévision de manière extensive, à longueur de soirée, sans

[11] En raison d'une panne d'enregistrement, le second entretien avec Sylvie a été restitué par écrit, au style indirect.

véritable sélection. Alors que les uns lisent les journaux (plutôt la presse nationale) pour s'informer et prendre position dans des débats politiques, les autres lisent les journaux (plutôt la presse régionale) pour « *savoir ce qui se passe* ». Alors que les uns lisent des romans en mettant en exergue une disposition littéraire - comme Yves qui revisite depuis dix ans sa culture classique en avalant les tomes de la Pléiade ou en écoutant de la musique classique - les autres lisent des romans (souvent policiers) dans une seule logique de divertissement. Alors que les uns écoutent du jazz ou de la musique classique, les autres sont plutôt branchés sur RTL2 ou sur Nostalgie. Même schématique et nécessairement caricaturale, cette opposition n'en comporte pas moins une grande part de vérité tant il est apparu que pour les premiers - mais peut-être n'est-ce qu'un principe de distinction langagière ? - le loisir domestique est traversé par une logique de capitalisation culturelle, quand pour les autres, elle est d'abord traversée par une intention de repos et de délassement.

Activités de bricolage et décoration de la maison

La troisième raison qui explique semble-t-il la vigueur du goût casanier tient à l'importance que revêtent les activités de bricolage et de décoration de la maison. Dans l'enquête, il est apparu que les médecins enquêtes - qui, à une exception près, sont des hommes - n'éprouvent aucune appétence pour les activités d'aménagement et de décoration intérieure et se reportent principalement sur leurs femmes, comme le suggère Christian : « *Ma femme s'intéresse beaucoup à la maison, à la construction, à la décoration, et moi, c'est pas mes choses à moi.* ». La seule femme médecin (Agnès), en reconnaissant effectuer ces activités seule - son mari médecin n'en réalise pas -, confirme cette division sexuelle des goûts : « *Moi, je fais quelques travaux de peinture quand y a besoin, c 'est moi qui le fait. Et puis Dominique aime pas peindre. Donc je peints et je bricole ce que je peux faire quand il y a des choses à réparer. Et puis un peu de rangement. Des tableaux à accrocher ou des tableaux à décrocher. C'est des bricoles. (...) Ah, par contre, je jardine. (...) Par exemple lundi, j'ai pas travaillé lundi, ça faisait longtemps que j'avais pas nettoyé le jardin, j'ai passé quatre heures tout de même à nettoyer le jardin donc ça prend du temps. Mais je le fais aussi toute seule le jardinage. C'est quoi, c'est les fleurs. Tailler des arbres, planter des fleurs, traiter les rosiers. ».* Enfin, quand ils réalisent des tâches qui sont généralement des prérogatives masculines, les médecins hommes disent le faire sous la contrainte : ils se plaignent souvent des activités de bricolage - « C *'est pas quelque chose que j'aime faire* » (Jean-Christophe) - et sont plusieurs à déclarer avoir horreur de passer la tondeuse.

A l'inverse, les individus à plus faible capital culturel - et fortement marqués, en l'occurrence, par une identité féminine - manifestent une très forte sensibilité pour les activités d'aménagement et de décoration intérieure, ainsi que pour l'entretien et (surtout) l'ornementation du jardin. Ces activités sont en apparence d'une grande variété (Figure 9) : papiers peints et peintures, aménagement des pièces et disposition des meubles, restauration, achat et valorisation des objets de décoration pour l'intérieur du logement; désherbage, plantation et entretien des fleurs, et parfois, potager, pour le jardin. En dépit de leur diversité, ces activités sont toutes orientées vers l'amélioration du confort et l'embellissement du cadre domestique. D'une part, elles expriment à nouveau l'étroite solidarité entre la femme et l'espace de la maison, cette dernière passant une grand part de ses loisirs à son aménagement et ce, en dehors du strict rôle ménager. D'autre part, elles attestent d'une forte spécialisation de la femme dans les segments d'activités qui présentent une réelle dimension esthétique et qui sont minutieuses, peu fatigantes et propres alors que

l'homme exerce plus facilement des activités plus techniques, parfois plus grossières, qui demandent généralement de la force et qui sont souvent sales. Cette division des rôles apparaît particulièrement bien dans le travail de restauration qu'Anita partage avec son mari : « *On adore bricoler tous les deux. Donc lui, il va me réparer des morceaux de bois, y va me refaire quelque chose... Il va poncer, il va faire des trucs comme ça et moi je vais faire le reste : la peinture, le vernissage, recouvrir des chaises, etc.* » ; ou encore dans leur gestion des activités jardinatoires : *«Bon là, c'est marrant parce que faut aménager le jardin. Mais... Bon, les plantations, j'aime bien, je vous plante ce que vous voulez... Mais j'aime pas jardiner. Mon mari adore jardiner (bêcher, couper la haie, tailler les arbres, etc.). Lui, il aime bien.* ». Remarquons à nouveau que les hommes peu qualifiés de notre échantillon (Michel et Brice) apparaissent étonnamment « féminins » et se singularisent. Ils accordent tous les deux une grande attention à l'entretien du jardin, et notamment aux fleurs et affirment une préférence pour les activités de décoration « fines », comme l'indique Brice : « *J'aime bien faire des trucs assez fins plutôt que du gros bricolage* ».

Figure 9 : La prééminence des activités de décoration et de bricolage domestique

Brice	«Sinon, je bricole pas mal, chez moi je suis toujours en train de retaper des trucs. Là j'ai récupéré une vieille table en chêne donc là je suis en train de la reteinter, de la polir, de l'astiquer. (...) Je m'occupe pas mal du jardin. Ca passe pas mal de temps le jardin! Si tu veux, j'ai un grand carré de pelouse et il y a des bandes de fleurs sur les côtés. Bon, j'ai des petits parterres de fleurs dont je m'occupe. Et puis là, j'ai replanté du gazon. L'été, je vais toujours refaire un volet. Je sais pas. (...) Si j'achète un tabouret en ferraille et que ça me va pas, je vais le repeindre. J'aime bien faire des trucs assez fins plutôt que du gros bricolage. Faire du ciment, ça j'aime pas ça. »
Anita	« On adore bricoler tous les deux [avec son mari]. Donc lui, il va me réparer des morceaux de bois, y va me refaire quelque chose... Il va poncer, il va faire des trucs comme ça et moi je vais faire le reste : la peinture, le vernissage, recouvrir des chaises, etc. (...) Là, en ce moment, j'ai retapé tout ça. Là, c'est une vieille table de bistrot qu'était toute rouillée (...) J'ai tout rebouché et tout nettoyé. [Vous avez repeint ?] Oui, et puis j'aime bien le bleu lavande. (...) Et ça c'est des vieilles chaises des années cinquante. (...) Donc je suis en train de chercher du tissu. (...) Donc pour l'instant, il faut que je mette le tissu et que je finisse la table. »
Valérie	« Alors, on fait un carré de potager. Mon mari fait le plus gros. Retourner la terre, faire les trous des tomates, les machins comme ça, mais je m'occupe de tout le reste parce que lui il y connaît strictement rien en potager. Et en jardin d'agrément, il y connaît pas grand chose non plus. Il va aller tondre sa pelouse, tailler les arbres, des choses comme ça. Mais le reste, c'est moi. Et j'adore ça, je le fais avec plaisir parce que j'aime beaucoup ça. Moi je gratte de la terre même si j'ai rien à gratter. Moi, j'adore ça, même si il y a pas d'herbe à enlever, je gratte. Je m'intéresse beaucoup au jardin, je fais beaucoup de plantations. Je plante des graines moi-même. Je fais des semis. J'adore ça. On fait des échanges avec beaucoup d'amies de graines, de bulbes. [Donc vous passez beaucoup de temps ?] Ah oui, c'est mon truc, dès qu'il fait bon. Dès que je peux aller dehors. Dès fois, il y a pas longtemps, je suis allée ramasser des feuilles. Ca m'occupe, je gratte la terre, je ramasse les feuilles. Faut que je sois dehors. »
Annick	« Ah bah oui, j'aime bien faire du jardin. J'aime bien le potager, j'aime bien les fleurs aussi mais j'aime bien le potager pour dire ben, c'est meilleur vous savez. (...) Bah samedi matin, j'y ai passé de huit heures et demi à midi quoi. Ca, ça me plaît. Je préfère ça à faire du ménage par exemple. Enfin, faut faire les deux. Mais j'aime bien être à l'air, j'aime bien être dehors, j'ai été habituée comme ça. (...) Moi j'aime bien entretenir le jardin, couper des branches, s'occuper des dalières, etc. (...) Oui, moi c'est mon plaisir. Moi je fais rien d'autre chose. C'est ma gymnastique. »

En conclusion, nous comprenons mieux les raisons pour lesquelles ces individus, qui sont pour l'essentiel des femmes, exhibent et revendiquent une si forte identité domestique : le rôle ménager, qui traduit l'inertie d'une très forte division sexuelle du travail, se double d'une hégémonie du loisir domestique, tantôt en rapport avec les tâches ménagères, tantôt consacré aux activités de repos et de délassement, tantôt en relation

étroite avec l'entretien, l'aménagement et la décoration de la maison. Pour comprendre cette continuité - et cette permanence - de l'identité domestique, il faut donner toute sa place à l'espace - et non plus seulement à la somme des activités singulières - dans le transfert de schème. Alors que la division sexuelle du travail et le rôle ménager rattachent fortement l'identité féminine à l'espace du logement, cet espace d'investissement et d'identification tend à se maintenir en dehors de la sphère ménagère, à travers des activités qui n'en sont pas très nettement séparées et ont à voir, pour la plupart, avec la gestion, l'entretien, l'aménagement ou la décoration de la maison. En outre, on comprendra la force effective de ce transfert de schème en remarquant que les hommes qui, comme Michel et Brice, contribuent de manière décisive à la gestion du monde domestique (à l'opposé des maris de toutes leurs collègues), tendent à développer la même disposition casanière et à partager le même genre de passe-temps.

4- Formes et intensité de la territorialisation péridomestique

Nous avons déjà remarqué que l'intensité de la territorialisation péridomestique est fortement corrélée à la position sociale[12]. Tandis que les individus les plus qualifiés tendent à sous-investir les espaces situés immédiatement autour du domicile, tant d'ailleurs au plan des pratiques que des représentations, les individus à plus faible capital culturel se caractérisent - sauf exception - par un investissement sensiblement plus important de ces mêmes espaces. Au même titre que pour la territorialisation domestique, ce clivage socioculturel n'est visiblement pas séparé, et dans un sens accusé, par un « effet de genre ». Il est temps d'explorer un peu plus en profondeur la nature de cette relation. Deux dispositions peuvent être mises en avant. La première, déjà amplement esquissée, tient au rôle de gestion de la famille - et notamment des enfants - qui semble constituer un facteur important de territorialisation locale. Néanmoins, cette disposition n'explique pas tout et la force de la territorialisation péridomestique est généralement décuplée par la revendication d'une disposition villageoise, c'est-à-dire par l'affirmation d'un goût clairement avoué pour l'espace local conçu à la fois comme un espace privilégié d'activités et de relations, mais également comme un territoire d'identification. Nous verrons que la composition et le sens de cette disposition villageoise varie d'un individu à l'autre et se décline grossièrement en deux catégories, l'une étant « héritée » et l'autre « recomposée ». Analysons une à une ces différentes dispositions.

Disposition ménagère et territorialisation péridomestique

Si la gestion du inonde domestique établit la maison en principal théâtre d'action, elle occasionne également une forte intégration des espaces péridomestiques. Celle dernière est principalement la résultante de la gestion des enfants qui, au moins jusqu'à un certain âge, sont généralement porteurs d'une identité locale de par le caractère précisément local de leurs structures d'accueil (nourrice, crèche, école primaire, collège), de leurs activités de loisir et de leur réseau de sociabilité. Remarquons que cette identité de proximité n'est pas « naturelle » ni même systématique lorsque l'on songe à certains médecins qui développent pour la scolarité de leurs enfants des stratégies métropolitaines - par exemple dans le cas de Christian qui, résidant à Savonnières, scolarise ses enfants à l'école du Conservatoire de Musique dans le centre-ville de Tours, ce qui a pour effet de conférer aux enfants une spatialité métropolitaine, entre autre pour le réseau d'amis. Toutefois, sauf exceptions, le choix le plus fréquent d'un mode de garde local (crèche communale, nourrice à proximité

[12] Voir Première partie, Chapitre 2, « La relation aux différentes échelles », p. 11 1-148.

du domicile) ou le jeu de la carte scolaire entraîne, par rétroaction, le renforcement de l'identité proxémique des enfants, et ce, d'autant plus que les parents sont « eux-mêmes » des locaux et confortent cette relation. Dans ce contexte, on comprend que la gestion des enfants à l'échelle locale, au moins jusqu'à ce qu'ils soient autonomes, entraîne une multiplication des navettes de celui qui prend en charge leur mobilité, et en général la mère, comme le montre l'exemple de Valérie, qui porte ici à la caricature : « *Quand je suis à la maison, la gestion des déplacements des enfants me demande beaucoup de mon temps. Parce que ça peut arriver que mon fils sorte à trois heures, donc je vais le chercher à trois heures au collège. Ensuite, je vais chercher sa sœur à quatre heures à l'école. Ensuite, j'emmène sa sœur à cinq heure et quart au basket au gymnase de Monts. Je ressors pour lui pour l'emmener au gymnase d'Artannes à six heures. Entre temps, je vais rechercher sa sœur au gymnase de Monts à six heures et demie, et il faut ressortir à sept heures et demie pour lui : donc je passe mon temps à faire des petites navettes* ». Cette gestion locale des enfants n'a pas pour seul effet d'augmenter les navettes de proximité en proportion des déplacements des enfants mais déclenche une spirale positive accélératrice de pratiques locales. Tout d'abord, pour rationaliser le temps et limiter la mobilité, les « mères taxi » tendent à concentrer un maximum d'activités périphériques au plan local (loisir propre, démarches de santé, courses ordinaires), et ce, dans les interstices, comme le souligne Carole. Ensuite, la gestion locale des enfants constitue un embrayeur de territorialisation locale via l'élargissement nécessaire du réseau de sociabilité : parents d'élèves, parents des amis des enfants, commerçants, etc. En outre, elle oblige à développer un certain nombre de repères, à s'approprier certaines ressources et à faire de la localité un monde connu. De cette manière, elle incline à développer une certaine identité locale. Toutefois, en dépit de la tendance « naturellement » localisante que produit le jeu de la carte scolaire, il semble que l'identité scalaire des parents joue soit comme un frein - lorsqu'ils orientent les enfants vers une école ou des loisirs métropolitains - soit comme une force d'accélération - lorsqu'ils confortent les enfants dans des choix locaux . Il n'y a donc pas de relations univoques : si l'identité scalaire de celui qui s'occupe des enfants peut être fortement informée par l'identité locale de ceux-ci, elle peut également être partiellement ou totalement indépendante et informer en retour celle-là.

En l'occurrence, pour la majorité des individus à faible capital culturel, la forte territorialisation péridomestique ne procède pas seulement de ce rôle ménager mais d'une sensibilité particulièrement développée en faveur de l'espace local. Cette disposition villageoise peut être héritée et liée à un ancrage résidentiel ancien, ou « recomposée », dans le cas d'une instabilité du parcours résidentiel. Même si elles ont incontestablement des choses en commun, ces deux figures de l'identité villageoise n'ont pas exactement la même signification. Cependant, il existe entre ces deux idéal-types une gamme de situations intermédiaires et, de fait, contrairement à la territorialisation domestique, le rapport au local est, dans le détail, assez fortement individualisé.

La disposition villageoise « héritée »

L'ancienneté et la profondeur de l'ancrage résidentiel caractérise au premier chef la disposition villageoise héritée. Les quatre personnes en faisant montre (Sylvie, Carole, Valérie et Fabienne) sont natives de leur quartier ou de leur commune et n'en n'ont jamais bougé, hormis pour de brèves périodes vécues au mieux comme « un mal nécessaire », au pire comme un « déracinement ». Dans les récits résidentiels, cet ancrage se traduit par leur refus de s'éloigner de leur espace d'origine : « *Pour nous, c 'était important de ne pas trop s'éloigner de toute façon* », (Valérie) ; « *Ah, sij 'achète, c 'est Ici !* (en faisant un cercle avec

ses mains pour délimiter le quartier) *C 'est dans le coin. Ah oui, je ne changerai pas du tout.* », (Carole). Cet ancrage s'exprime également par l'évocation d'un espace fortement limité, auquel ils sont attachés et en dehors duquel ils n'aimeraient pas vivre, comme dans ces propos de Fabienne : « *Quand on vendra, ça sera St Avertin ou Chambray, on n'a pas envie d'aller de l'autre côté. Oui, St-Avertin, Chambray, mais pas trop loin, j'ai pas envie de m'expatrier.* » ; ou dans ceux de Carole : « *Moi, vous voyez, Tours Nord, oui, Tours Sud, non. Moi, je m'y sens bien. Pourquoi se retrouver déséquilibré dans un endroit où moi je serais pas bien, mes enfants seront pas bien ?* ». Ainsi, cet ancrage résidentiel se fonde-t-il sur un processus d'identification pérenne à un espace étroit, continu et borné. Ce dernier repose, semble-t-il, sur trois principaux ressorts (Figure 10).

Figure 10 : Les ressorts de l'identité villageoise héritée, l'exemple de Valérie

L'ancrage résidentiel

« Oui, on était attachés à Monts, pour rester dans le coin, parce que l'un comme l'autre on avait nos familles et nos habitudes parce qu'on a beaucoup d'amis d'enfance qui sont restés à Monts. Pour nous, c'était important de ne pas trop s'éloigner de toute façon. (...) L'avantage d'habiter Monts, c'est qu'on a gardé nos habitudes de quand on était jeunes. Des habitudes de courses, des choses comme ça, mais aussi des relations. Parce qu'en fait on croise des gens que l'on connaît mais on a aussi notre famille proche. Quand les enfants étaient jeunes, et encore maintenant, on est dépannés par les papis mamies dès qu'on a besoin pour les enfants, voilà. Il faut reconnaître que c'est un avantage de pouvoir compter sur de la famille. »

Solidarités et proximités familiales

«Avoir nos parents à côté, ça n'a pas d'inconvénients. (...) Ca n'a que des avantages parce que je peux compter sur eux à n'importe quel moment. Mon fils, dès qu'il a des problèmes de collège, hop, il va à pied chez Mamie, Mamie elle est à côté. (...) L'avantage est là, demain, je travaille, qui est-ce qui va garder la petite ? C'est Mamie. (...) Avec la famille de mon mari, c'est pareil. Son papa habite à côté, il est disponible également, c'est pas un problème. Sa maman aussi. (...) Moi je trouve ça sécurisant. Quand je suis partie cet été, savoir que quelqu'un va venir tous les jours, ouvrir, nourrir les chats. Mais, on a aussi des amis très proches qui sont dans la me d'à-côté et qui font ça et c'est vrai que c'est sécurisant. C'est bien. »

Un système d'interconnaissances ancien et localisé

« [Est-ce que c'est un lieu (le marché) où vous rencontrez d'autres personnes ?] Malheureusement oui. Parce que des fois, j'y passe plus de temps que prévu. Oui, oui, oui, je rencontre beaucoup de gens que je connais. Beaucoup de gens. Pas forcément des gens de mon âge. Ca va être des gens de l'âge de mes parents. Les mamans ou les papas des copines d'école, d'anciennes copines d'école, enfin... Parfois, c'est juste bonjour ; parfois, c'est un petit peu plus long. Bon voilà, mais c'est sympa. C'est pas pire que quand je vais à l'Atac ou à la Poste ou à la boulangerie, c'est pareil. [Et ça a un côté agréable ?] Ah oui, ça a un
côté agréable, quand je dis malheureusement, c'est pour rire. En fait, c'est vrai que c'est très sympa. De rencontrer des gens, de prendre des nouvelles. Moi j'aime ça, je suis bavarde. Ca ne me gène pas. Non, non, c'est bien. C'est le côté qu'on doit pas avoir en ville ça, automatiquement, je pense que les gens qu'habitent en ville, ils ont pas ça. A moins d'habiter dans un tout petit quartier depuis très longtemps et de faire les petits commerces du quartier. La petite mainic qui fait les commerces du quartier depuis trente ans ou quarante ans, je suppose que oui, effectivement, elle a ce genre de relations. Mais quelqu'un qui vient habiter en ville. Les gens se connaissent pas en ville. C'est clair. Moi, je peux de mémoire donner un nom à plein de gens sur Monts. Si je les connais pas, si je leur dis pas bonjour, je sais qui ils sont. Parce qu'évidemment, ça fait quand même trente-deux ans que j'habite Monts. Y'a des gens que je connais de vue mais depuis très longtemps. Ca a un côté assez sympa. Ca fait partie du charme d'être dans une commune où on habite depuis longtemps. Evidemment, tout se sait. Des gens que je connais à peine vont me dire bonjour et me dire : " Vous n'êtes pas inondés ? ". " Non, pas encore ". Des gens qui savent où on habite, des choses comme ça. A l'école, la relation est la même devant le portail. Je dis bonjour à des tas de gens. Alors qu'il y a des gens dès fois à l'école qui ne se connaissent pas, qui attendent... Moi, c'est pas le cas. »

Réseau d'amis local

« On a beaucoup d'amis proches de nous, des amis parfois de longue date, des amis d'enfance, des gens avec qui on est allés à l'école, avec qui on a gardé des relations, leurs enfants ont le même âge que les nôtres. Les hommes font du VIT entre eux. On se voit très souvent. »

Valorisation des activités et de l'offre locale... st retranchement sur le pays

« On fait les fêtes communales. On va au feu de St-Jean, on va au feu d'artifice. On va à toutes ces choses-là. Aux petites expos sur la commune quand il y a des petites expos dans la salle des fêtes. L'expo de tableaux au Ripault, j'y vais tout le temps. Dès qu'il y a des petites expos dans le coin, moi, j'aime bien. (...) Donc oui, je me déplace facilement à des expositions mais il faut que ça reste là. Il faut pas qu'on me demande d'aller à Tours une fois de plus. Je ne vais pas aller à des choses loin. (...) Et puis on aime bien le feu d'artifice, le feu de St-Jean. C'est pareil. On y va avec des amis. On se téléphone. Tu y vas, j'y vais. On part à pied d'ici. On y va à pied. »

Les repères matériels et la reproduction des habitudes

La première raison que mettent en exergue les individus pour justifier leur ancrage résidentiel tient à l'importance que revêtent pour eux les repères matériels et les habitudes de vie. Ils se targuent d'avoir été dans la même école que leurs enfants (Carole, Valérie) ou d'avoir conservé des habitudes diverses (courses, médecins, etc.) et, plus généralement, de reproduire l'univers étroit et connu où ils sont nés et où ils ont vécu. Cette reproduction des « habitudes locales » est particulièrement manifeste dans leurs propos : « *Joué-lès-Tours m'aurait peut-être convenu* » explique Valérie, *«c'est une ville que je connais bien. (...) On* ***y*** *a nos habitudes ». (...) « (Mais)* ***L****'avantage d'habiter Monts, c 'est qu 'on a gardé nos habitudes de quand on était jeunes.* ». Cette reproduction est également centrale dans l'organisation de leur spatialité. Pour la plupart de leurs activités sociales, ces personnes ont tendance à privilégier les ressources locales plutôt que les ressources métropolitaines, les espaces situés en dehors de leur territoire de vie étant sous-investis, étrangers et lointains. Ainsi, sensible pour ses enfants à une certaine accessibilité culturelle, Valérie valorise les équipements et les événements locaux (expositions communales, bibliothèque de Joué, etc.) et évite le reste de l'agglomération, et notamment le centre-ville. De la même manière, ses activités de loisirs extra-domestiques, pourtant assez nombreuses, sont exclusivement locales : promenades à pied ou à vélo autour du domicile, gymnastique au gymnase municipal, danse de salon à la salle des fêtes. Ainsi, tant qu'ils le peuvent, les villageois « hérités » tendent à reproduire par leurs pratiques le cadre spatial limité qui a marqué leur jeunesse. Toutefois, ce premier principe d'identification n'est pas isolable de l'importance que revêt le système relationnel.

Le système d''interconnaissances et la sociabilité locale

En effet, le deuxième élément que ces individus avancent pour légitimer leur ancrage péridomestique tient à l'importance qu'ils accordent au système relationnel localisé. Comme le montre l'exemple de Valérie, celui-ci renvoie à une double réalité. D'une part, les individus valorisent le système d'interconnaissances construit dans la longue durée par lequel une bonne partie des gens du quartier sont connus, parfois juste de vue, mais bien souvent davantage (voisins, amis des parents, parents d'anciens amis d'école, parents des amis de leurs enfants, etc.). Cette sociabilité « légère » occasionne des bavardages plus ou moins longs et plus ou moins intimes dans les principaux espaces publics locaux : à la sortie de l'école, à la Poste, au marché ou encore à la boulangerie, etc. S'ils reconnaissent que l'inconvénient est que « *tout se sait* », les individus valorisent cette sociabilité en tant qu'elle est source d'humanité, de convivialité, de rapports personnalisés et qu'elle

s'oppose, selon eux, à l'indifférence et à l'anonymat qui caractérisent l'urbanité de centre-ville. Ainsi, à travers cette sociabilité, c'est toute une conception de l'espace public qui est engagée dans laquelle ils préfèrent les sociabilités « chaudes » aux sociabilités « froides », l'identification à l'anonymat, et assument les rapports de parenté et les identités communautaires (« être le fils de », « être la mère de », etc.). Outre la convivialité, ce système d'interconnaissances est valorisé en tant qu'il permet le contrôle social, principalement à l'endroit des enfants. Nous l'avions déjà remarqué pour Carole. Nous retrouvons cette idée chez Valérie pour laquelle l'espace du quartier et de la commune est, de fait, un espace jugé sûr et sécurisant. En dehors de ces sociabilités « légères », il existe chez ces villageois une seconde composante du système relationnel qui se caractérise par la présence d'un réseau local d'amis, généralement anciens, et parfois même connus depuis l'enfance. Chez Valérie, ce réseau, centré sur Monts et les communes voisines, est particulièrement puissant. Il occasionne des repas chez les uns chez les autres, des activités communes et locales (danse de salon, promenades, VTT), des moments festifs (bals des pompiers, du foot, fêtes de la St-Jean) et constitue le support de solidarités multiples (prêt de matériel, gestion des enfants, etc.). Peut-être davantage que le système d'inlerconnaissances, ce réseau de sociabilité local est présenté comme un puissant facteur d'ancrage résidentiel. Fondé sur la continuité de relations et sur le lien proxémique, ce réseau localisé est véritablement singulier et ne concerne que les deux personnes (Valérie et Carole) qui sont les plus représentatives de cette identité villageoise. Il en va autrement pour les liens familiaux, plus communément partagés.

La puissance des liens familiaux localisés

Sans pour autant toujours atteindre la force du grégarisme - dont nous avons vu qu'il structure l'identité locale de Carole [13] - la puissance des liens et des solidarités familiales constitue pour l'ensemble de ces personnes le principal support de l'identité villageoise. Selon les cas, cette proximité sociale et spatiale aux parents, et parfois aux collatéraux (Sylvie, Carole), revêt plusieurs significations. En premier lieu, pour Amie et Carole, respectivement séparée et divorcée, et assurant seules la charge d'enfants, la proximité à la famille est particulièrement forte et peut être taxée de grégarisme. Cette proximité se caractérise par des visites quotidiennes, parfois prolongées, et par la conception du logement des parents comme une « seconde maison ». Dans un contexte de précarité - plus sociale qu'économique -, cette proximité concrète et symbolique des parents apporte, en plus de l'aide matérielle, une irremplaçable sécurité affective qui permet de garder le cap, comme le laisse entendre Anne, en invoquant la relation très privilégiée qu'elle entretient avec sa mère : « *Je suis très souvent ici* (chez ses parents, où d'ailleurs a eu lieu l'entretien !) *avec maman. [C'est à cause du jardin ?]. Enfin, y'a pas qu 'à cause du jardin parce qu'il y a quand même les mois d'hiver où maman vient ci la maison et où moi, je viens ici. C 'est pas que je m'embête mais je suis bien avec maman même si dès fois on s'engueule. (...) C'est vrai que ma meilleure amie, c'est ma mère».* Pour les autres, la force des relations familiales repose sur un système d'entraide et de solidarité. Celui-ci apparaît nettement dans les propos de Valérie (Figure 10). Les grands-parents, quand ils ne jouent pas le rôle de nourrice (Anne, Carole), sont fortement sollicités pour s'occuper des enfants, pour les garder, les récupérer à l'école ou assurer leurs déplacements en cas d'indisponibilité. Cette solidarité - que l'on retrouve chez Danièle qui, en dehors de son travail, assure la garde de sa petite-fille - a une double signification. Premièrement, elle n'est pas dénuée d'une certaine rationalité économique comme le révèlent justement Danièle - « *Cet les aide. Ils ont pas beaucoup d'argent, ça leur évite de payer quelqii 'un* »

[13] Voir Deuxième partie, Chapitre 5, p. 228-232.

- ou Anne - « *Moi, j'ai pas un gros salaire et c 'est vrai que si je devais payer une nourrice...* ». Deuxièmement, la logique économique est fréquemment masquée par une apologie des grands-parents en tant qu'ils symbolisent l'origine, la mémoire, la filiation intergénérationnelle et sont d'une importance capitale dans l'éducation des enfants. Déjà apparue chez Carole[14], cette valorisation de la famille souche s'est révélée récurrente et au cœur de l'argumentaire valorisant la proximité : « *Oui, moi je trouve ça bien pour les enfants* (qu'ils aient leurs grands-parents à côté). *Maintenant ils sont grands mais quand ils étaient petits, c'était important d'avoir leurs grands-parents à côté (...). Les enfants ont besoin de repères. Les parents, c 'est une chose. Les grands-parents, s'en est une autre. El la relation n 'est quand même pas la même. Ils ont toujours trouvé ça très bien et c 'est vrai que tous les anniversaires, on les a toujours fait avec les grands-parents* » (Fabienne) . En outre, cette solidarité familiale est réversible, et dans bien des cas, ces individus apportent une aide à leurs parents quand ceux-ci sont vieillissants : visites, dépannages, accompagnement pour les courses, etc. Enfin, cette solidarité ne doit pas masquer également la puissance du lien en tant qu'il est porteur de moments de sociabilité et de convivialité, bien visible dans la fréquence des visites, l'importance des repas de famille ou des fêtes, particulièrement forte chez Sylvie : « *On a pas vraiment d'amis dans le coin. On est très très famille. J'ai quand même six neveux et nièces qui sont tous mariés et ont tous des enfants puisque j'ai deux sœurs et qu 'elles ont trois enfants chacune. Ca fait quand même du monde. (...) On a toujours été très proches. (...) On est tous très près (Sanitas, Bouzignac, Beaujardin) donc forcément, on se voit les uns les autres. (...) Ca fait du monde à recevoir et on fait aussi beaucoup de fêles à l'extérieur.* ». Portée à la caricature ici, la puissance des relations familiales localisées n'en est pas moins une forte marque distinctive d'une bonne partie des individus à faible capital culturel. Même lorsque par la force des choses, un éloignement à plus ou moins longue distance s'est produit (Annick, Michel, Anita) les solidarités familiales restent extrêmement prégnantes et constituent généralement le principal facteur de mobilité à moyenne et à longue distance. Pour s'en convaincre, remarquons que pour les médecins et pour une grande partie des infirmières, si les liens et les traces de solidarité familiale existent, ils apparaissent beaucoup plus discrets, la distance jouant en partie - mais sans doute pas seulement - en faveur d'une plus grande indépendance de la famille nucléaire.

Au final, à travers les trois principes précédemment décrits, qui fondent la disposition villageoise héritée - reproduction d'habitudes locales, système d'interconnaissances et réseau d'amis locaux, puissance des liens familiaux de proximité -, nous voyons clairement apparaître une appétence pour le monde local en tant qu'espace maîtrisé, connu, repéré, auquel on s'identifie. Si celle-ci est fondée sur une certaine conception de l'espace public - selon laquelle le système relationnel local apporte l'humanité et la convivialité exigée -, elle repose également - et surtout - sur le bien-être et la sécurité que cet enracinement péridomestique procure. En l'occurrence, il ne s'agit pas tant d'une sécurité matérielle que d'une sécurité « totale » qui s'exprime par le sentiment d'être « *bien* » et « *tranquille* » dans cet espace que l'on voudrait autosuffisant et par le désagrément ou le coût que représentent les sorties. Pour cette raison, dans les cas les plus marqués, ce resserrement (jamais total) de la vie quotidienne à l'intérieur de la bulle locale peut être interprété comme un repli défensif.

[14] Voir Chapitre 5, p. 229.

[15] Nous retrouvons exactement le même propos chez Anne : « *Moi, je suis super contente que maman garde les enfants. Moi, j'avais une relation avec mes grands-parents qui était superbe. Et je suis très contente qu 'ils aient une relation forte avec mes parents. Bah voilà, Claire considère mon père quasiment comme son père.* ».

La disposition villageoise « recomposée »

Il existe une seconde modalité d'expression de la sensibilité villageoise que nous aurions pu appeler « néo-villageoise » si cette expression ne risquait pas d'établir une confusion avec un troisième type de rapport à l'espace local - que nous n'avons pas constaté ici mais que nous avons déjà rencontré ailleurs - qui désigne l'idéologie (et parfois l'illusion fantasmatique) selon laquelle certaines personnes appartenant au fragment « cultivé » des classes moyennes tendent à ressusciter le « sens », les « vertus » et « l'esthétique » du local alors que leurs pratiques - comme bon nombre de leurs appétences - les orientent très majoritairement vers les échelles métro ou métapolitaines. Assez éloignée de cette idéologie, la version « recomposée » ou « reconstituée » de la disposition villageoise, appelée ainsi parce qu'elle est reproduite hors du milieu géographique d'origine, partage avec la version « héritée » un certain nombre de caractères mais s'en distingue toutefois nettement par sa signification.

Premièrement, comme les précédents, les villageois « recomposés » (Brice, Michel) réalisent la plupart de leurs pratiques à l'échelle locale et présentent un espace de vie étroit, continu et borné qui tend à être autosuffisant. Comme le montre l'exemple de Brice (Figure 11), le « quartier » fait d'abord sens à travers un certain nombre d'activités : des pratiques de courses nombreuses et journalières réalisées à proximité (petits commerces, marché, supermarché), des pratiques de loisirs et de détente (en l'occurrence la fréquentation quotidienne des bars), des activités concernant la gestion de l'enfant (aller chercher son fils à l'école, l'emmener à ses activités ou à la médiathèque). Ainsi, l'identité locale est-elle fondée au premier chef sur un espace densément pratiqué et limité dans lequel s'inscrit la quasi totalité de la vie quotidienne. En second lieu, comme les villageois «hérités», les «recomposés» justifient leur goût pour l'espace péridomeslique au nom d'une grande attention au système d'interconnaissances localisé, et ce, parce qu'ils aiment à connaître et à être connu - « *bien aimer rencontrer tous ses concitoyens en sachant qui est qui* » -, parce qu'ils apprécient les repères et les habitudes - « *Tu te sens comme dans un village. T'es ci l'aise dans le bled.* » -, parce qu'ils accordent également une très grande valeur à la convivialité que génère cette sociabilité locale - « *Aller boire un café, acheter son paquet de cigarettes (...), c'est un moment convivial, tu vois.* ». Pour Brice, cette attention au système relationnel localisé se traduit simultanément par une forte inscription dans la société locale - « *Moi j'aimerais pas vivre dans un endroit sans connaître les gens.* » - et par une bonne connaissance de cette même société, et de ces différentes composantes - « *les commerçants », « les petits beurs », « les pépés du quartiers* », etc. - [16]. Ainsi, qu'ils soient « hérités » ou « recomposés », les villageois se caractérisent par le poids qu'ils accordent au système relationnel local en tant que celui-ci participe à édifier un « monde connu ». Toutefois, trois éléments de taille distinguent les seconds des premiers.

Remarquons que dans la manière dont Brice décrit la société locale se manifeste un registre descriptif singulier que l'on pourrait qualifier d'anthropologique et qui s'exprime dans la façon de repérer et de décrire finement les différents groupes sociaux en présence. Doit-on imputer cette sensibilité à un habitus professionnel acquis par un travail déjà ancien dans le milieu psychiatrique ?

Figure 11 : Les ressorts de l'identité villageoise « recomposée », l'exemple de Brice

Le local comme échelle de vie

« Mon périmètre quotidien, ce serait le local, vraiment local. Là, si tu veux, ma voiture elle a pas bougé depuis trois jours, au moins. Donc je vais faire tous mes déplacements à pied ou à vélo. Je ne vais pas dépasser la place des Halles. Pendant une semaine, ça va être entre la place des Halles et la mairie de La Riche, grosso modo. Très local. Et ça, c'est très agréable. J'ai suffisamment de rapports avec les gens localement pour ne pas être obligé d'aller voir un copain qui habite Tours-Nord ou Joué-lès-Tours ».

Le quartier comme espace de pratiques variées

« Bon maintenant, je vais te dire, là, c'est mon quartier. Il peut m'arriver, si j'ai dix minutes d'avance de m'arrêter discuter cinq minutes avec la patronne du bar du coin, boire un café et partir au boulot. (...) En fait, c'est plutôt après, en sortant du boulot où là, on se pose un peu, je vais passer au café prendre quelque chose, une bière ou autre chose, mais ça, surtout depuis que je travaille tout près de chez moi. [Et depuis que tu travailles à Bretonneau, tu redécouvres un peu ce quartier ?] Non, non, même avant si tu veux, je fréquentais pas mal ce quartier. Si tu veux ici on connaît le boulanger, le boucher. Moi, si tu veux, ça fait dix ans que j'habite dans ce quartier. Je connais le quincaillier, je connais tous les commerçants, je connais quelques turfistes parce qu'ils traînent beaucoup dans le coin. Je connais pas mal de gens de divers horizons mais qui sont du quartier. [Et les petits commerces, à quel rythme tu les fréquentes ?] Boulanger, tous les jours. Là, tu vois, le boulanger, il est là à côté, à quelques pas. Je suis toujours à deux cents, deux trois cents mètres (depuis son domicile). (...) Le boucher ça va être, je suis pas un gros mangeur de viande, ni ma famille, ça va être trois quatre fois au maximum dans la semaine. Mais bon le boucher, je vais le côtoyer trois fois par semaine. Après si tu veux, on a notre petit marché le mercredi et le samedi, je fais les deux fois, toujours, si je peux. (...) Et puis, j'ai beaucoup de déplacements liés à mon fils. Je vais très souvent le chercher à l'école. Jusqu'aux vacances d'été, je l'emmenais à l'école de musique de La Riche qu'est après le centre. Je l'emmène toutes les semaines à la médiathèque. »

Le quartier comme espace d'interconnaissanecs

« [Et c'est quand même un quartier où tu rencontres facilement des gens que tu connais ? C'est quoi comme type de connaissances ?] Oui, c'est des connaissances de gens du quartier. On fait peu d'affinité avec les gens du quartier. Ca va être bonjour, on va discuter du temps, d'un petit article dans le journal qui a choqué un peu tout le monde. On va pas copiner, on va pas se donner un rendez-vous. Pour la plupart, c'est un peu comme ça. Maintenant, après, il y a un petit peu une bande de jeunes, moi je suis un peu en dehors, mais que je connais quand même, avec qui on va faire des trucs, jouer aux cartes un peu, un après-midi, passer une heure à jouer aux cartes ou à discuter de n'importe quoi. Mais ce sont surtout les petits beurs de La Riche. Eux sont très ouverts pour discuter mais malheureusement les gens d'ici, de La Riche sont assez fermés. [Ca c'est plutôt dans l'après-midi ou en soirée?] Plutôt en soirée quand ils vont débaucher parce qu'ils travaillent malgré ce qu'ont dit souvent sur eux. Mais eux, ils vont plutôt aller dans des troquets, par exemple au Jean-Bart, là, qui fait bar-tabac-journaux, qui font les jeux aussi. [Tu fréquentes aussi l'autre ?] Oui, aussi. [C'est pas la même population dans les deux ?] C'est la même si tu veux avec les petits pépés du quartier que l'on voit tourner autour de la place. Y'a cette population-là et puis après, il y a les gens qui ont leurs petites habitudes. Moi, j'ai quand même trois ou quatre copains qui viennent ici que j'ai rencontrés quand même dans les bars, si on peut dire. Et puis quand je vais là-bas, c'est plus pour rencontrer les petits beurs que je connais depuis dix ans, que je vois pas ici (au Drop) pour discuter un peu, pour parler du foot où je ne sais pas, qui n'est pas un de mes sujets favoris mais qui est un des leurs. [Et ça, t'aimes bien avoir des échanges ?] Oui, j'aime bien, j'aime bien venir au bar, je trouve que c'est quand même un truc... Sans le bar, si je n'avais pas côtoyé un peu les bars ici, je ne connaîtrais que mes propres voisins. Et puis après, les commerçants, mais sinon, non. Sinon (en dehors des bars), j'ai pas vraiment rencontré quelqu'un avec qui j'ai des affinités. C'est parti un peu d'un bar ou chez d'autres amis. Mais sinon, si on parle vraiment du quartier comme ça, au départ, tu discutes avec quelqu'un et après t'as des affinités ou pas. Mais bon, ici, c'est pas trop facile. »

Le bar : rencontrer la différence, s'ouvrir à l'altérité

« [Et venir au bar, c'est un truc que t'aimes beaucoup ?] Ouais, ouais, ouais, j'ai toujours fréquenté un peu les bars. C'est un espace justement où on se relaxe un peu. Moi j'aime bien venir ici même si c'est un genre très différent de moi, autant discuter avec la patronne que certains clients, alors qu'on se connaît à peine. On

sait même pas ni les uns ni les autres où on habite mais on se côtoie depuis des années et ça aussi, ça fait partie un peu du… Tu te sens comme dans un village. T'es à l'aise dans le bled. Si t'as un espace de solitude ou un petit coup de blues, tu viens ici, tu vas discuter avec quelqu'un. Même si c'est pas la personne que tu peux chercher particulièrement, qu'a pas forcément un discours comme tu voudrais bien l'entendre. Mais en même temps, oui, c'est pour ça, oui. C'est peut-être un peu mon côté campagne, bien aimer rencontrer tous ses concitoyens en sachant un peu qui est qui. [Donc, tu as pas mal de connaissances dans le quartier ?] Ouais, ouais, tout le monde me connaît, i'ai du mal à traverser la place sans dire bonjour à quelqu'un. »

Distinction par rapport aux villageois « hérités »

« [C'est quoi un peu comme population, la population du quartier, hormis les beurs ?] Tu sais autrefois c'était les maraîchers. Donc c'est encore une population qui est pas trop urbanisée si on peut dire. Pour certains, La Riche, c'est un peu comme un bled qui serait à vingt kilomètres. Il ont un raisonnement... Par exemple, ils sont bien obligés de supporter tous les petits beurs. Mais, en même temps ça les gêne beaucoup. Y'a quelques années, il y avait un café qui était essentiellement fréquenté par les beurs, y'avait plus personne, y'avait pas de culs blancs comme on dit, à part quelques-uns comme moi qui n'ont pas peur de la couleur, qu'aime bien les couleurs, qui n'est pas gêné par la couleur, c'était vraiment devenu le ghetto de la place Ste-Anne, pour eux. Donc tu vois, c'est une population qu'est un peu barbare, pas très, comment dire. Là, les gens qu'ont voit dans les bars, ce sont des gens qui sont pas très cultivés, qu'aiment bien être entre eux, qu'aiment bien dire des mauvaises choses sur ce qui se passe... [Ce sont plutôt des vieux ?] Non, non, non, non, il y a aussi des petits jeunes qui sont bien cons aussi, sans problème. Il y a une nouvelle génération qui fonctionne comme leurs parents. Ils se sont pas du tout urbanisés. Moi, ça me fait toujours penser à ça, comme je suis un peu de la campagne. J'ai vécu, quand j'étais jeune, à la campagne. Ca me fait penser à ces pépés qui avaient des œillères, qui ne voyaient pas plus loin que l'entrée du village. Puis, quand on venait au village, attention, il fallait bien se tenir. [Tu penses qu'il y a un quartier ici, il y a un noyau ?] Ouais, ouais. Mais chaque population n'est pas confondue, même si on côtoie tous un peu les mêmes endroits parce que la place est petite et que l'on n'a pas envie de s'emmerder ni les uns ni les autres d'aller jusqu'au Vieux-Tours, pour rencontrer des gens que l'on ne connaît pas, que l'on ne va voir qu'une fois. Si quand même (il y a un quartier), mais si tu veux c'est par petits groupes sociaux. Moi, je sais pas, je vais côtoyer des gens qui font de la musique, qui font ci, qui font ça, qui vont avoir un petit rapport avec la psychiatrie, l'hôpital ou quelque chose d'autres, je sais pas, n'importe quoi, mais un petit peu des gens ouverts. Et puis à côté, y'a toute cette population de gens qui végètent entre l'alcool, le racisme, le football, le tiercé... »

Premièrement, contrairement aux anciens villageois, ces nouveaux villageois privilégient les sociabilités légères et n'ont généralement pas ou peu d'amis locaux. Comme l'avoue Brice, « *On fait peu d'affinité avec les gens du quartier (...). On va pas copiner* ». Ces relations sont rarement intimes, engagent peu les attributs privés de la personne et se déroulent principalement dans les lieux publics du quartier (cafés, place, commerces), ce qui n'enlève rien, au contraire, à leur importance. Deuxièmement, alors que dans le premier cas le monde local est porteur de stabilité, de sécurité et alimente une identité défensive, elle semble portée ici par les valeurs opposées : les espaces publics du quartier, et notamment les bars, sont conçus comme des espaces de rencontre, d'échange, d'ouverture à l'altérité et à la différence. Dans les propos de Brice, ils sont clairement valorisés comme des lieux de rencontres et de métissage, et sont dotés de fait d'une certaine « urbanité », au sens d'une capacité à faire cohabiter (parfois difficilement) des populations différentes. Cette citadinité villageoise n'apparaît pas tant que lorsque Brice se distingue, assez violemment, des villageois *«fermés»*[11] qui, selon lui, sont *«mal urbanisés », « sont pas très cultivés », « aiment bien être entre eux », « et végètent entre l'alcool, le racisme, le football, le tiercé».* En contrepoint, Brice laisse entendre qu'il aime à côtoyer « *tout le monde* » et revendique une citadinité « ouverte » à la diversité. En troisième lieu, s'ils expriment un certain attachement à leur quartier qui s'est construit à l'épreuve du temps - « *Oui, bien sûr, au bout de dix ans, on se sent un peu attaché* » -, les

[17] Remarquons que la description que Brice livre des villageois « fermés » n'est pas sans rappeler, notamment par leur posture visiblement défensive, notre catégorie précédente, même si ceux que nous avons rencontrés ne végètent pas dans l'alcool et ne se disent pas ouvertement racistes.

nouveaux villageois, contrairement aux autres, ne sont pas des enracinés : ils se verraient tout à fait vivre ailleurs et pensent qu'ils n'éprouveraient pas de difficulté à reconstituer leur bulle locale en fréquentant activement les commerces, les cafés. De la sorte, s'ils accordent beaucoup de sens à l'espace dans lequel ils vivent, celui-ci n'est pas réellement l'objet d'une profonde identification et ne constitue en aucun cas une « patrie ». En outre, l'identité locale n'est jamais exclusive. S'ils aiment bien maîtriser et connaître *«l'environnement où ils vivent», «l'extérieur ne leur fait pas peur»* et ils peuvent manifester par ailleurs des appétences métropolitaines : ainsi Brice a-t-il beaucoup d'amis dispersés dans l'agglomération et Michel réalise-t-il fréquemment, non sans plaisir, des incursions en centre-ville. Comment expliquer cette figure villageoise ?

Si la signification de la citadinité villageoise diverge autant de la disposition « héritée », c'est qu'elle obéit à des conditions génétiques particulières dans lesquelles se sont hybridées l'intériorisation d'un habitus villageois et celle d'une forte citadinité. Pour justifier cette disposition, les deux individus concernés, tous les deux d'origine ouvrière, évoquent l'importance de leur enfance villageoise, l'un dans la banlieue parisienne (Garges-lès-Gonesse puis Ermont), l'autre dans une petite ville de Touraine (Loches). Toutefois, contrairement aux villageois « hérités », ces derniers ont connu une forte mobilité résidentielle et ont vécu dans différents contextes urbains, y compris dans des espaces à forte urbanité (l'un dans le quinzième arrondissement ; l'autre dans le centre d'Agen et de Besançon). D'une part, il est probable que leur forte mobilité résidentielle explique leur absence d'enracinement et leur capacité à reconstituer leur bulle locale n'importe où. D'autre part, il semble que leur expérience des quartiers centraux explique leur forte citadinité et leur « ouverture » à l'altérité. Néanmoins, il s'agit principalement là d'hypothèses interprétatives.

5- Le transfert des dispositions casanières et villageoises dans la territorialisation des lieux de loisirs et de vacances

Sans pour autant que ce phénomène soit systématique, chez un certain nombre d'individus à faible capital culturel, les dispositions qui sont au centre de la territorialisation des espaces domestiques et péridomestiques tendent à structurer, au moins partiellement, la manière de s'approprier les espaces de loisirs extra-domestiques et de vacances. Ce processus illustre particulièrement bien le mécanisme de transfert de schème et montre que les principes qui commandent l'action (spatiale) sont moins nombreux que les pratiques (spatiales) elles-mêmes. En outre, ce « transfert » contribue singulièrement à séparer l'habitus « populaire » de Phabitus « cultivé », et donc à renforcer les mécanismes de distinction. Selon les individus, le choix, l'usage et le sens de ces espaces diffèrent sensiblement, et ce, à plusieurs point de vue. Etudions en détail ces lignes de démarcation.

La territorialisation singulière des espaces de plein nature

L'importance du loisir domestique ou centré sur les achats (shopping, brocante) ne doit pas occulter qu'il existe chez les individus à faible capital culturel, comme chez les individus mieux dotés, un loisir de « pleine nature ». Toutefois, l'analyse fine du récit de ces épisodes généralement peu fréquents, saisonniers et principalement dominicaux - ce qui contribuerait d'emblée, en raison de leur faible occurrence, à les distinguer -, montre que les lieux choisis tout comme leurs usages diffèrent sensiblement. Les exemples d'Anita et de Sylvie permettent de détailler ce rapport « populaire » aux espaces de pleine nature (Figure 12). Celui-ci peut, semble-t-il, se résumer à trois points.

Figure 12 : L'usage contemplatif des espaces de plein nature, Les exemples de Sylvie et d'Anita

Sylvie

« Le dimanche, ça nous arrive quand même de s'en aller un petit peu. D'aller faire un tour en campagne ou quoi, mais jamais bien loin. C'est-à-dire que l'on va aller jusqu'à Chinon, des choses comme ça, mais ça s'arrête là. C'est-à-dire la forêt de Chinon, la forêt d'Azay, des coins comme ça, mais c'est tout. (...) C'est toujours dans ces coins là. (...) Ou si, parfois on s'en va faire un petit tour aussi du côté d'Amboise. Parce qu'à Amboise, y'a un grand terrain. C'est là souvent que je m'en vais l'été, y'a un grand terrain de camping où que c'est qu'on peut arriver le matin et repartir le soir. [C'est où exactement ?] C'est sur une île qui fait terrain de camping, parc d'activité avec des jeux pour les enfants, pour nous c'est un peu périmé mais... Vous partez là-bas la journée, c'est très très bien. Vous pique niquez, vous faites ce que vous avez envie de faire ou rien, parce que vous avez envie de rien faire. Nous ça nous arrive, je vais vous dire, par exemple l'an dernier on est parti plusieurs fois le dimanche matin et on est rentré le dimanche soir, on est là-bas, on se repose, on lit, on va faire tout le tour du terrain à pieds. [Et sinon, il y a des endroits pour pique niquer ?] Oui, vous emmenez un petit peu ce qu'il faut et vous avez tout. [Et là-bas, vous avez connu comment ?] Ca fait longtemps que je connais ça. Ouh là ! J'étais haute comme ça. Oui, parce que nous, moi j'ai toujours habité Tours alors, donc je suis née à Tours, donc avec mes parents, régulièrement, comme on vivait en appartement aussi, avec mes parents, on partait le matin, en rentrait le soir, on avait pris un bon bol d'air. En fait, ce qu'ils appellent l'île d'Or, se situe entre le Cher et la Loire (sic), donc on est vraiment très très bien. Ou alors aussi, je vais vous dire, encore plus près de chez moi et j'y vais avec ma voiture, c'est le Lac des Peupleraies. Je m'installe, je reste là. Là, où qu'il y a le plan d'eau, j'attrape un bouquin qui veut tout dire et rien. Et puis je m'installe là... [Et y a des coins pour s'installer, on est tranquille ?] Y a un peu de monde, mais ça dépend. (...) Mais sinon, on attrape assez facilement nos affaires et puis on va se poser tranquillement à côté du lac. Enfin, quand il fait beau. »

Anita

« On va commencer à repartir à aller manger sur le Lac, pique niquer. Alors mon mari adore pêcher. Moi, je déteste ça, mais c'est pas grave. [C'est quel lac ?] Il y a un espèce de lac, là (à côté de chez elle), un truc d'eau où on peut se promener. On a fait ça l'année dernière. Lui, il prend sa canne à pêche. Ca c'est quand on a pas envie de bricoler, on a trop donné et on a envie de se détendre. Donc je le suis quoi. Là, par contre, j'ai mon bouquin. Lui, il fait sa pêche. Lui, c'est sa détente, c'est son plaisir. Moi, c'est la lecture ou avoir les pieds dans l'eau donc je me mets les pieds dans l'eau. Du moment que j'ai de l'eau, je crois que c'est ça : je met les pieds dans l'eau et je bouquine et je suis bien. On se repose. On mange et c'est vachement agréable de manger au bord de l'eau. »

Premièrement, tandis que les individus à fort capital culturel manifestent un goût prononcé pour les espaces les moins « urbains », les moins denses, les moins aménagés et, selon eux, les plus « sauvages », c'est-à-dire à la fois à l'écart des « masses » et dégagés de toute assignation fonctionnelle, les individus moins dotés affectionnent au contraire les espaces de loisir aménagés et « *prévus pour* », comportant un certain nombre d'équipements : allées, bancs, tables de pique nique, jeux, parc animalier, guinguette, etc. Ces lieux peuvent être intra-urbains (Lac de Tours, Lac des Peupleraies, Lac de Ballan-Miré), périurbains (Bois des Hâtes, Forêt de Larçay) ou un peu plus éloignés (lie d'Or à Amboise, Forêt de Chinon). Quels qu'ils soient, ils sont toujours conçus pour la promenade et/ou pour le pique-nique et constituent des pôles d'attraction. Ce goût pour les espaces de nature aménagés, d'autant plus fort que les individus se revendiquent citadins, demeure énigmatique, notamment si l'on mesure la distance qui sépare ces derniers des individus « cultivés » qui, attirés par le sauvage et l'aventure, évitent au nom d'une nature authentique ces lieux qu'ils jugent à la fois trop factices et trop peuplés. Remarquons seulement que, comme pour les pratiques commerciales, les individus à faible capital culturel sont beaucoup moins préoccupés par un souci d'écart et de distinction, et par

Pévitement des masses auxquelles ils participent, et sont, de ce fait, plus sensibles à l'offre disponible.

Dans le même sens, alors que les individus à fort capital culturel aiment explorer de nouveaux lieux, changer d'itinéraire, découvrir de nouveaux paysages et se pensent comme des « aventuriers », les autres individus affirment aller régulièrement aux mêmes endroits et apprécient vivement avoir leurs habitudes, leurs repères et leurs marques. Dans un sens, ils valorisent le connu sur l'inconnu et ont tendance à reproduire des habitudes et à s'enraciner. A ce sujet, l'exemple de Sylvie est paroxystique, les deux principaux lieux de pleine nature étant connus et fréquentés depuis l'enfance. S'il n'apparaît pas toujours avec une telle intensité, ce principe se manifeste généralement par la territorialisation d'un petit nombre de lieux et par leur grande stabilité. Comment ne pas voir dans ce principe d'enracinement le glissement, dans la sphère des loisirs, d'un habitus villageois ? N'y retrouve-t-on pas une inscription dans la durée, une stabilisation de repères et une reproduction d'habitudes qui caractérisent le monde villageois ? Cependant, ce transfert n'explique pas tout et ce principe d'enracinement n'est pas dissociable du sens qu'ils accordent à ce loisir de pleine nature : la connaissance des lieux, la préexistence de repères et d'habitudes libèrent l'esprit de préoccupations et d'efforts qui pourraient attenter aux exigences de détente et de repos qu'ils placent au centre de leur pratique.

En effet, les individus à faible capital culturel se distinguent enfin par un usage très spécifique des espaces de pleine nature qui se caractérise par un large privilège accordé aux activités statiques et sédentaires : pique nique, jeux, lecture, sieste, bronzing, etc. Pour légitimer ces pratiques, tous insistent sur le but de relaxation, de détente et de délassement, comme le prouve le vocabulaire renvoyant à la sédentarité et au repos : « *rien faire* », « *se reposer* », « *être tranquille* », « *se poser* », etc. Certaines pratiques, comme la promenade à pied ou à vélo pourrait jeter le doute sur la véracité de cette disposition « reproductive ». A ce titre, l'exemple de Fabienne apporte une confirmation très nette. D'une part, on y retrouve les caractères détaillés précédemment (goût pour les espaces aménagés et attachement à un petit nombre de lieux). D'autre part, la promenade est très différente des randonnées que pratiquent les individus « cultivés » : la distance est courte, le rythme est tranquille, entrecoupé de pauses et de moments d'observation, la marche est orientée par la détente et la relaxation, le ressourcement provient essentiellement des vertus du cadre et témoigne d'un hygiénisme « contemplatif» (Figure 13). Nous sommes donc assez loin de l'hygiénisme sportif des individus «cultivés» pour lesquels le ressourcement - conçu comme un accomplissement - provient simultanément et indistinctement du cadre bucolique et de la mise à l'épreuve du corps.

Figure 13 : La promenade dominicale, l'exemple de Fabienne

« [Pour passer à autre chose, vous disiez que certains dimanches, vous aimiez bien vous promener, est-ce que vous avez vraiment une habitude de promenade dominicale ?] Non, non, non. On aime bien c'est vrai se promener dans une forêt, Forêt de Larçay, Bois des Hâtes. C'est vrai que si c'est un peu couvert, on va aller plus dans des terrains découverts où on a la chaleur, style le Lac. On va pas aller se mettre complètement dans les bois. On arrive toujours à aller aux mêmes endroits quand même. (...) [Qu'est-ce qui vous plaît dans cette activité ?] C'est vivifiant, un peu relaxant. Y'a du monde. On croise toujours du monde. On a l'air de respirer différemment. On a le jardin, mais ça fait un espace beaucoup plus grand. On traîne, on discute, on discute pas mal dans ces cas-là. C'est un autre lieu mais de relaxation en même temps. On fait pas ça au pas de course. C'est tranquillement. On s'arrête. On regarde ce qu'il peut y avoir. [C'est plus volontiers le dimanche ?] Oui, parce que dans la semaine, il faudrait que je fasse ça toute seule Donc ça, j'ai pas trop envie. Toute seule non, y'a des gens qui aiment, moi j'aime pas trop. Le dimanche, parce que le samedi, si on

a des choses à faire, ça va être shopping, parce que ça, on va pas le faire le dimanche. Je trouve que le dimanche, c'est plus relaxant. [Et pour le choix des lieux, vous me disiez le Lac de Tours et le Bois de Hâtes, c'est pourquoi ?] C'est pas très loin, c'est la nature rapidement. Et puis vous pouvez faire différents itinéraires en fait. Vous pouvez prendre dans un sens comme dans l'autre. Le Lac, c'est suffisamment grand. Et que ça soit le Bois des Hâtes ou la Forêt de Larçay, vous pouvez prendre différents itinéraires donc si vous y allez le dimanche suivant, vous prenez pas la même chose. Voilà. Et puis, ça permet : la Forêt de Larcay, vous avez des endroits un peu plus retirés. Vous avez quand même la possibilité de vous asseoir, de vous reposer. [Et le côté un peu aménagé, ça ne vous dérange pas ?] Non, Je suis pas très très campagne. Moi, je crois que je suis vraiment citadine. Tout ce qu'est campagne, c'est très joli, mais les odeurs je ne supporte pas. C'est vrai, c'est affreux. Je suis perturbée au niveau des odeurs. Et puis la campagne, ça me paraît un peu-loin, un peu enterré. J'ai pas envie de ça. J'ai envie d'être un peu tranquille mais pas esseulée. Trouver le juste milieu n'est pas toujours facile. »

Au final, s'il existe un loisir de « nature » populaire, celui-ci tend à se différencier fortement du loisir de « nature » cultivé par sa dimension nettement moins « sauvage », moins « aventurière » et davantage orienté (et travaillé) par un hygiénisme contemplatif et reproductif. Sans hasard, nous retrouvons ces dispositions, encore plus largement partagées, dans la territorialisation des lieux de vacances.

La territorialisation spécifique des lieux de vacances

Il serait sans doute fallacieux d'affirmer que les individus à faible capital culturel partagent exactement les mêmes lieux et les mêmes formes de vacances tant les situations interindividuelles et intra-individuelles sont diversifiées. Néanmoins, en se focalisant sur les vacances estivales, nous avons constaté chez un certain nombre d'individus de troublantes régularités. Nous avons de bonnes raisons de penser que ces dernières forment le socle d'un tourisme « populaire ». Sans étonnement, elles renvoient à des dispositions déjà apparues et déjà détaillées, et confirme la pertinence de la notion de transfert de schème. En accordant davantage de place à leur illustration plutôt qu'à leur analyse - ces dernières ont déjà été explicitées -, voyons comment ces différentes dispositions structurent la géographie et les formes de vacances.

Destinations atlantiques : le poids de l'hérédité !

Si ce n'est pas la seule destination de vacances, ni celle de tous, la côte Atlantique apparaît néanmoins comme la destination favorite des individus à faible capital culturel qui affectionnent quelques stations « fétiches » situées entre l'estuaire de La Loire et de La Garonne : St-Jean-de-Monts, Les Sables d'Olonncs, La Rochelle, L'Ile d'Oléron et Royan. La plupart sont « *plus mer que montagne* » et évoquent souvent l'éloignement de la côte Méditerranéenne, et, *a contrario,* la grande accessibilité du littoral atlantique, pour justifier leur choix, comme en témoignent ces propos d'Anita : *«J'ai été une fois en Provence, j'étais bien, mais moi, je comprends Jacques (son mari), c'est douze seize heures de voiture, c'est pénible ! Parce qu'on n'a pas les moyens de se payer l'avion.* ». Ainsi, le choix atlantique traduit d'abord un rapport difficile à la mobilité longue distance qui renvoie à la fois à la question des moyens - descendre dans le Sud ou aller à l'étranger coûte cher - et au rapport à la mobilité lui-même, d'aucuns trouvant celle-ci pesante et ne voyant pas l'intérêt « *d'aller faire des kilomètres* ». Néanmoins, l'accessibilité n'est pas la seule raison de cette préférence atlantique. La plupart d'entre eux pratiquent ce littoral depuis longtemps, souvent depuis l'enfance et y ont des lieux entourés d'habitudes, emplis d'histoire, et comportant une forte charge affective. Cet attachement inscrit dans la longue durée - qui peut masquer le rapport à la mobilité (et entre autre son coût) qui en est au principe - contribue à naturaliser et à reproduire cette destination, comme l'explique

Valérie : « *C'est vrai que l'on connaît bien la région vendéenne parce que comme on va une ou deux fois par an à St-Jean-de-Monts depuis très longtemps, il y a des endroits qu'on connaît bien et qu'on aime bien, donc on a tendance à y retourner* ». Ainsi, pour bon nombre, le littoral atlantique est inscrit dans les habitudes.

De l'ancrage résidentiel à l'ancrage touristique

Dans un certain nombre de cas (Valérie, Sylvie, Anita, Carole et Anne, pour les exemples les plus nets), cet attachement au lieu est extrêmement puissant et révèle un enracinement réel. Carole en fournit l'exemple le plus caricatural (Figure 14). Si on le met en perspective avec son identité villageoise, cet exemple montre qu'il existe une forte correspondance entre l'identité résidentielle – marquée par un fort enracinement local – et la territorialisation du lieu de villégiature, qui tend à reproduire, dans un autre espace-temps, la même forme d'ancrage. Comme dans l'attachement au quartier, on retrouve l'inscription dans la durée – « *Mes parents m'ont toujours emmené (...) au même endroit* » –, le jeu des interconnaissances – « *On va là-bas déjà parce que les gens on connaît, c'est un lieu de connaissance* » – ainsi que la force du grégarisme familial – « *On se retrouve en famille* » –. De la sorte, la station touristique est reconstruite sur le modèle du quartier, chose qui montre particulièrement bien la transposition de la disposition villageoise.

Figure 14 : L'attachement au lieu de villégiature, l'exemple de Carole

« Tous les ans nous allons au même endroit, quoique j'aimerais bien changer, mais je ne peux pas parce que mes enfants ont leurs amis là-bas et ils attendent toute l'année pour les retrouver : ils se téléphonent toute l'année. Nous allons à l'Ile d'Oléron. [C'est où dans l'Ile d'Oléron ?] On va toujours à Sauzelle entre St-Pierre et St-Georges mais du côté pleine mer. Dans la forêt des Saumonards. [Et là c'est en camping ?] Caravane. [Et là, c'est toute la famille ?] Ah oui, là c'est le troupeau qui se déplace. Et en moyenne avec les mêmes périodes de vacances. On prend tous nos vacances au même moment. Et là on se retrouve, on doit être honnêtement une vingtaine. [Ca regroupe la famille de Tours et du Loir-et-Cher ?] Ah non, de Tours, déjà mes parents sont deux, ma sœur aînée, ça fait cinq, ma sœur ça fait neuf, avec nous, ça fait quatorze... Et après on a les amis qu'on a connu, du Nord et de Nancy, qui prennent également la même période de vacances. [Et ça fait longtemps que vous allez à l'Ile d'Oléron ?] Je suis née en 1966 et j'ai mis les pieds sur l'Ile d'Oléron en 1968.[Et il y a quand même des années où vous n'êtes pas y allée ?] Tous les ans on y va. Tous les ans. Et mes parents nous ont toujours emmené en vacances tous les ans, au même endroit. On partait en vacances qu'une seule fois, c'était l'Ile d'Oléron. Quand j'étais gamine, en général on passait juillet dans le Loir-et-Cher chez ma tante à la campagne et août à la mer. »

La réinvention du monde local

Quand ils ne sont pas attachés à un lieu de villégiature, les individus tendent à réinventer, sur leurs lieux de vacances, leur forte appétence pour le monde local. Ils ont une mobilité réduite (parfois limitée au camping ou au quartier balnéaire où ils résident), se déplacent majoritairement à pied, passent du temps à découvrir l'environnement proche (commerces, marchés, cafés, plages) et à recréer un monde d'habitudes. Le transfert de cette disposition villageoise reconstituée apparaît particulièrement bien chez Brice.

Figure 15 : La reconstitution de l'univers villageois

« [Est-ce que sur les lieux de vacances, tu as tendance à reproduire l'importance du local, le contact avec les commerçants ?] Ouais, ouais, tout à fait. Justement, je vais aller au bar, je vais aller boire mon café le matin. Je vais lire mon journal, discuter avec le mec, dans des moments qui sont aussi calmes où tu peux discuter avec les gens, où il y a pas beaucoup de monde dans le café. Oui, je recrée très vite ça, une semaine me suffit.

A la fin de la semaine je connais quatre cinq personnes dans le camping, je connais le patron, le mec qui fait la bouffe, j'ai déjà fourré mon nez un peu partout, je recrée ça, tout à fait. »

Les vacances en « creux »

Hormis la reproduction de la disposition villageoise, nous retrouvons dans la territorialisation des lieux de vacances le goût pour les activités sédentaires et passives consacrées au repos. Une fois le lieu connu, les sorties et les visites sont rares - généralement une à deux par vacances. La mobilité est assez faible et généralement circonscrite à la station. La voiture ne bouge pas. Les activités oisives sont privilégiées par rapport aux pratiques sportives ou de découverte. Contrairement aux vacances des individus « cultivés » qui sont apparues comme particulièrement saillantes (et qui se doivent d'être denses), précisément parce qu'elles constituent des moments privilégiés d'accomplissement de soi, les vacances des individus moins dotés sont davantage apparues en creux, comme des respirations, des moments de « vide » et de ressourcement, dans un quotidien qu'ils qualifient souvent d'épuisant. Cette disposition reproductive, qui structure le sens et l'emploi du temps des vacances, est revendiquée très clairement (Figure 16).

Figure 16 : Les vacances, exigence de repos et emploi du temps, les exemple de Sylvie, d'Anita et de Brice

Sylvie

«L'été on va toujours à Royan (depuis environ vingt ans). [Vous faites quoi comme activités quand vous êtes sur Royan ?] Vous voulez que je vous donne les activités quand je suis à Royan. Repos total. La plage, la promenade, avec un peu les sorties, manger ici ou là, passer la soirée. Des petits restos des choses comme ça. [Surtout ce reposer ?] Surtout se reposer. Bon, je peux pas dire des fois on part le matin, on revient le soir parce qu'on va se balader un petit peu à La Rochelle ou on va à Rochefort ou aux alentours mais en général, c'est le repos total. Quand je suis là-bas, c'est vraiment le repos, je lis tout et rien. [Bt vous passez beaucoup de temps sur la plage ?] Ah bah oui, moi, j'adore ça, alors bon, c'est vrai. Et puis, c'est là que je me pose, c'est là que je dors, que je me repose, non, c'est... Moi j'ai besoin de me reposer. On a tous notre travail, moi j'ai mon travail, je galope, je galope, c'est vrai que j'ai besoin à un moment donné de me poser. Quand je me repose pour moi, c'est le repos. Par contre, là, quand je vais à Royan l'été, je me repose, c'est mon premier but, je pars en vacances déjà pour me poser, pour faire le vide, pour faire un petit peu de vélo. Je suis en vacances mais je suis pas non plus (totalement inactive), je vais faire des petites balades à pied, je vais faire un petit peu de vélo, des choses comme ça quand même. En général, l'après-midi j'aime bien buller, mais je fais quand même un petit peu d'activités comme ça quand même. »

Anita

« Par contre, l'été, j'aime bien, je vais aller à Royan... [Et c'est quoi un petit peu l'emploi du temps, les activités...] Ne rien faire... Ne rien faire. C'est-à-dire rien, vous n'imaginez pas ce que c'est que de rien faire. C'est d'aller chercher son pain le matin. C'est de se lever à dix heures tranquillement, prendre son café, aller chercher le pain. D'aller voir si on peut s'acheter un crabe ou du poisson. On va aux Halles et puis à midi, on s'arrête au café et puis on va y rester comme ça, jusqu'à une heure. Puis on va rentrer, manger sur la terrasse. Jacques va faire une petite sieste jusqu'à trois heures et moi bouquiner. Et puis aller à la plage. Y'a deux plages. Il y en a une où il y a beaucoup de monde : j'y vais pas ! Et l'autre où c'est une petite crique où j'y vais. Et moi, mon plaisir, c'est de pas bouger. C'est d'être sur la plage avec mon bouquin, dans l'eau et c'est ça. Et là, on arrive à rester, Jacques arrive à faire un effort, il doit bien rester une demi-heure avec moi. Puis c'est pareil, moi j'y vais de bonne heure, deux heures, deux heures et demie, trois heures. Souvent lui, il fait sa petite sieste, il sait où me retrouver. II va me retrouver sur la plage. Là, il y a pas de monde. Puis je remonte à cinq heures. Lui, il va se balader par contre, regarder les bateaux. Son grand plaisir, c'est s'installer et de regarder les bateaux partir, arriver et de faire tout le tour du port. [Il aime bien...] Donc on se sépare. Chacun son plaisir. Ah oui, mais je ne fais rien. [Et y a pas d'ennui ?] Non, il y a aucun ennui. Aucun ennui. Mais c'est vraiment une coupure. C'est différent... C'est une autre vie. (...) [Et c'est toujours la mer, jamais la montagne ?] Je déteste la montagne. [Pourquoi, vous vous embêtez ?] Oui, je m'embête parce que je suis

quelqu'un qu'aime pas trop marcher. Moi, prendre les gros godillots, etc. (...) Non. Moi, les vacances, c'est pas crapahuter. C'est peut-être aussi un break avec ma mère, c'est quinze jours où je fais ce que je veux. Non, c'est quinze jours dans l'année, c'est différent, c'est une autre vie. On fait autre chose. On fait pas grand chose. »

Brice

« Sinon, ça va être de la plage, des promenades si on est dans une région montagneuse. Un petit peu dans les montagnes, des randonnées mais gentillettes, ça va être deux trois heures, tranquilles et pas enfiler les kilomètres. Promenade, promenade. Et puis sinon on fait de la plage. On fait pas grand chose pendant les vacances, on se repose. (...) Quand je vais au ski, c'est pour le gosse mais c'est aussi pour prendre l'air, pour faire une coupure. J'y vais plus pour être dans un environnement, dans un cadre. Au lieu de faire du ski, je vais acheter mon petit journal, je vais prendre un café en terrasse et je vais y rester deux heures. (...) Je me la joue tranquille. Je vais faire du ski l'après-midi mais c'est pas mon truc. [Et la dimension repos, c'est un truc qu'est important ?]. Ouais parce que avec le boulot que je fais, avec les heures un peu découpées, les jours qui sautent un peu les uns sur les autres, y'a vraiment des périodes où il faut s'arrêter parce que physiquement, t'es vraiment naze. Psychiquement aussi d'ailleurs, tu sens que tout t'énerve. Heureusement qu'il y a ces coupures et c'est pour ça qu'après, pendant les vacances, on essaie de pas se stresser, de pas trop se créer d'obligations, pour essayer de descendre dans le stress et la fatigue. »

Au terme de cette analyse, il apparaît nettement que la territorialisation des espaces de loisirs et de vacances est fortement orientée par les dispositions engagées dans la description des pratiques domestiques et péridomestiques, ce qui concoure à prolonger, au-delà de ces sphères d'action, les lignes de partage entre l'habitus « populaire » et l'habitus « cultivé ». Il est temps d'en résumer les grands traits et de discuter en détail ces formes de généralisation.

Conclusion

En conclusion, l'analyse des systèmes de goûts et de valeurs engagés dans la description et la légitimation des espaces relatifs aux pratiques commerciales, aux activités domestiques et péridomestiques ainsi qu'aux loisirs de pleine nature ou aux vacances, permet de révéler un certain nombre de dispositions sociales et spatiales collectivement partagées. Parce qu'elles sont dotées d'une forte transposabilité et sont cristallisées dans l'évocation de situations communes, ces dernières forment un système de dispositions stables et transférables que l'on peut qualifier d'habitus et qui, parce qu'il fédère des individus dont la position sociale est voisine, peut être interprété comme un habitus de classe, caractéristique de la fraction inférieure des classes moyennes.

Premièrement, cet habitus oriente et organise un certain nombre de pratiques spatiales distinctives. D'une part, par la territorialisation singulière de lieux communément partagés, par exemple dans l'usage et la représentation que ces individus ont de l'espace domestique, des espaces de pleine nature ou encore de certains espaces commerciaux. D'autre part - et c'est le plus fréquent -, par la territorialisation de lieux spécifiques : les lieux de brocante fixes, les vides-greniers périurbains, les magasins d'usines, certains espaces locaux (cafés, petits commerces, équipements de proximité) ou, à une autre échelle, les stations littorales atlantiques, etc. Remarquons que certains lieux apparemment partagés ne le sont qu'imparfaitement : tel est particulièrement le cas des espaces commerciaux du centre-ville où les uns fréquentent par exemple des magasins de vêtements réputés populaires (comme Eurodif, Palaf Soldes, C&A) quand les autres mentionnent au premier chef les disquaires, les librairies ou la Fnac. Ainsi, au final, par le jeu de l'habitus, la spatialité des individus à faible capital culturel diverge fortement de celle des individus mieux dotés.

En second lieu, contrairement aux individus « cultivés », les individus à faible capital culturel ne fondent pas leur identité sur un puissant travail de distinction : alors que les uns établissent volontiers des comparaisons entre les lieux et affichent ostensiblement leurs goûts et leurs systèmes de préférences, parfois d'ailleurs bien plus tranchés que leurs propres pratiques - comme c'est par exemple le cas pour le cinéma Les Studio -, les autres expriment leurs goûts sans référence à d'autres pratiques, à d'autres lieux, ni même à autrui. Dans un sens, ils ne cherchent pas à se distinguer d'une quelconque masse et de ses pratiques vulgaires. Pour en prendre conscience, il suffit de se remémorer la manière dont Bernard décrie le Méga-CGR, en se distinguant du public vulgaire. Si distinction il y a, celle-ci se fonde moins sur des principes d'ordre socioculturel - comme par exemple la valorisation des goûts esthétiques - que sur l'affirmation de préoccupations patrimoniales liées à la logique d'accumulation et à l'attention portée au « way of life » : l'acquisition d'une maison, le confort et la décoration domestique, le goût pour les marques, et plus généralement, l'intérêt porté aux biens d'équipement et de consommation. Si elle n'épuise pas l'ensemble, nous allons retrouver cette logique (ou cette disposition) patrimoniale au cœur du système de dispositions.

En ne retenant que ce qui se répète, donc en supprimant intentionnellement les variations individuelles, nous avons tenté de modéliser cet habitus et d'en dévoiler la structure (Figure 17). Comme pour l'habitus « cultivé », ce système de dispositions, en se fondant sur un petit nombre de situations, n'a pas la prétention d'être exhaustif. Pour autant, il nous a semblé que les situations choisies (pratiques commerciales, domestiques, péridomestiques, de loisir et de vacances) auxquelles nous avons associé les pratiques résidentielles, permettaient de révéler les dispositions les plus dislinctives et les plus singularisantes, donc de donner une cohérence réelle au collectif créé. A l'appui du modèle, reprenons de manière synthétique ces différentes dispositions et voyons la manière dont elles informent - par le jeu de la transposabilité et de la cristallisation - les jugements et les pratiques.

Les différentes dispositions constitutives de I'habitus « populaire »

Disposition anti-urbaine : dégoût affiché pour les lieux à forte urbanité, et principalement pour le centre-ville, affublé de schèmes péjoratifs (faible accessibilité, environnement agressif et non sécurisant) et victime d'une stratégie d'évitement. Caractéristique des périurbains à faible capital culturel, cette disposition procède soit d'une absence d'habitude et d'une continuité biographique (origine rurale ou périurbaine), soit d'un effet de lieu, lorsque l'installation périurbaine, par le jeu du faible capital de mobilité et de la propension à valoriser les échelles domestiques et péridomestiques, se traduit par un retrait en marge du centre.

Citadinité ordinaire : goût manifeste pour la ville dense, pédestre et les lieux à forte urbanité, et leurs valeurs d'usage. Propres aux habitants à faible capital culturel des quartiers péricentraux, cette citadinité ordinaire se distingue de la citadinité cultivée par une « réduction thématique » centrée sur l'offre commerciale, par une moindre attention aux ressources culturelles, architecturales ou patrimoniales qu'offre la ville, ainsi que par un faible travail d'esthétisation des ambiances sensibles ou des atmosphères urbaines. Cette citadinité ordinaire est pour partie acquise, pour partie liée à la proximité résidentielle qui tend à générer et à entretenir cette disposition citadine par la pratique spontanée des espaces centraux.

Appétence commerciale : désigne le goût que manifestent les individus à faible capital culturel pour les activités qui ont à voir, de près ou loin, avec l'acquisition de biens matériels. Conçues comme un véritable loisir extra-domestique, ces activités n'en sont pas moins profondément tournées vers le monde domestique - l'équipement de la maison, le bricolage, la décoration, ou la gestion du foyer - et sont clairement liées (c'est un principe de distinction) à des préoccupations d'ordre matériel et patrimonial, clairement inscrites dans une logique d'accumulation. Loin des goûts « purs » des individus à fort capital culturel (c'est-à-dire dégagés de l'empire de la nécessité), cette appétence commerciale montre que le travail de distinction (et la bataille) des classes moyennes inférieures se fonde principalement sur la possession de biens matériels (valeur patrimoniale) et l'accession à un certain « way of life », en tant qu'il permet de se distinguer des plus faibles qu'eux, et donc d'asseoir leur identité.

Disposition ménagère : rôle social centré sur l'accomplissement des tâches domestiques (ménage, linge, repassage, cuisine, etc.) et sur la gestion des enfants (lever, toilette, habillage, repas, devoirs, etc.). Ces activités, tout en exprimant une division sexuelle du travail (et donc l'exercice de la domination masculine), sont assumées « naturellement », souvent avec goût, et constituent une composante essentielle de l'identité des femmes à faible niveau de qualification. Ce rôle explique au premier chef la forte territorialisation de la maison et des espaces péridomestiques.

Disposition casanière : désigne un goût prononcé pour le temps libre domestique et une conception de la maison comme principal espace de loisir quotidien. Cette disposition provient principalement de la reproduction, hors du rôle ménager, de l'attachement à la maison que présuppose l'intériorisation de ce rôle et son accomplissement. Cette disposition casanière est également liée à deux autres dispositions.

Disposition reproductive : goût que manifestent les individus les moins qualifiés pour les activités de délassement et de détente, dont la finalité est moins orientée par l'intérêt du « faire » que par le repos qu'il procure. Cette disposition reproductive s'oppose diamétralement à la disposition hédoniste individualiste des individus « cultivés ». Si les individus expliquent ce goût par une décompensation liée principalement à l'épuisement professionnel, et parfois au rôle ménager, les conditions professionnelles tout aussi difficiles des médecins montrent que ce goût procède précisément d'une conception différente du temps libre et du repos, donc d'une variation d'origine culturelle.

Goût pour le bricolage et la décoration : désigne un intérêt particulièrement prononcé pour toutes les activités de loisir ayant trait à l'aménagement et à la décoration de la maison (broderie, ameublement et disposition des pièces, peinture et papiers peints, restauration et valorisation d'objets de décoration), ainsi qu'à l'entretien et l'ornementation du jardin (désherbage, potager, fleurs, etc.). Tout en confortant l'étroite solidarité entre la femme et l'espace de la maison, ce goût atteste une forte spécialisation de la femme dans les segments d'activités qui présentent une réelle dimension esthétique, qui sont minutieuses et propres.

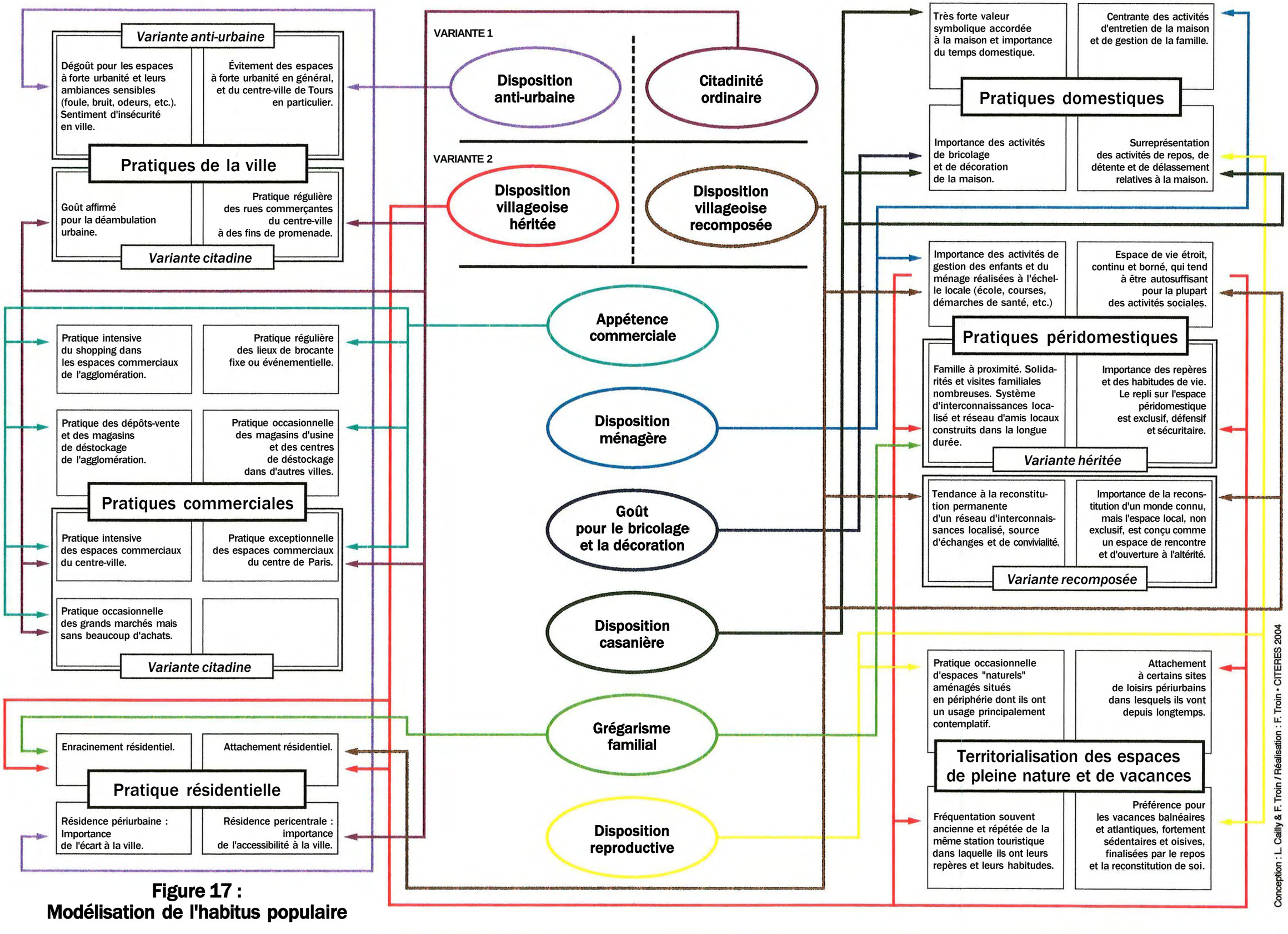


Figure 17 :
Modélisation de l'habitus populaire

Disposition villageoise héritée : désigne un ancrage résidentiel ancien et exclusif qui se fonde sur un processus d'identification pérenne à un espace étroit, continu et borné. Cet ancrage repose sur l'importance accordée aux repères matériels et aux habitudes de vie locales, au système d'interconnaissances localisé, ainsi qu'aux liens familiaux de proximité. Parce qu'il procure tranquillité et sécurité, ce retrait dans la « bulle locale» a quelque chose d'un repli défensif.

Disposition villageoise recomposée : désigne une variante de la disposition villageoise, par laquelle des individus à faible capital culturel ayant connu une socialisation villageoise mais ayant fait l'objet d'une forte mobilité résidentielle, tendent à reproduire un goût pour les pratiques et les sociabilités locales, mais davantage guidées par la recherche d'une convivialité locale - et d'une ouverture à l'altérité -, qu'orientée par un comportement défensif.

Grégarisme familial : désigne la puissance des liens et des solidarités familiales transgénérationnels et la propension que les individus à faible capital culturel ont à entretenir des relations familiales rapprochées, et parfois malgré la distance. Ce grégarisme se traduit principalement par l'importance du système d'entraide (garde d'enfants, conduite ou gestion des parents vieillissants) et des moments de convivialités (visites, repas, fêtes).

Pour conclure, nous voyons tout l'intérêt que présente la construction de cet habitus caractéristique de la fraction inférieure des classes moyennes. D'une part, il révèle à nouveau des principes d'organisation collective et permet de comprendre l'origine et la répétition de certaines pratiques. D'autre part, il prend tout son sens dans la distance qui le sépare de l'habitus «cultivé», ce qui accrédite la thèse d'une hétérogénéité, et surtout d'une forte stratification des classes moyennes. Néanmoins, rappelons-le, cet habitus « moyen » demeure un construit orienté par la recherche de dénominateurs communs qui, malgré sa pertinence, ne doit pas occulter la diversité et la singularité des équations individuelles : il est temps d'étudier de manière plus systématique, et de prendre pour objet, ces principes de variation.

Chapitre 8

Variété.

Principes et formes d'individualisation des identités urbaines

Introduction

Cela est désormais établi : l'analyse des systèmes de goûts et de valeurs engagés dans la description et la légitimation des pratiques spatiales permet d'identifier des régularités et de distinguer deux habitus nettement distincts qui structurent dans un sens opposé les identités urbaines. Toutefois, ces habitus de classes, s'ils attestent d'une indéniable logique d'organisation et de stratification des systèmes de goûts et de valeurs au sein des classes moyennes demeurent des modèles moyens, théoriques et idéal-typiques qui n'expliquent pas le réel foisonnement qui se donne à voir et qui, dans le discours savant comme dans le discours ordinaire, sert à fonder l'idée doxique, et en partie erronée, d'une complète déhiérarchisation des modèles socioculturels. Il nous faut donc, en dernier lieu, prendre ces variations individuelles pour objet, en étudiant les causes, les formes et les limites du processus d'individualisation.

Premièrement, au-delà des variations fines apparues dans les registres descriptifs - et déjà amplement détaillées -, l'analyse plus globale des systèmes de dispositions individuelles montre que l'individualisation des identités spatiales, loin de procéder d'une simple « liberté » de composition individuelle, procède de principes plus profonds liés à la diversité des origines et des trajectoires sociales, à la pluralité des matrices de socialisation et au désenclavement croissant, à double sens, des systèmes de goûts et de valeurs.

En deuxième lieu, selon leur nature, ces principes d'individualisation - dont nous n'aurons pas la prétention d'épuiser toutes les figures possibles, notamment celles déjà évoquées et liées à la dynamique des schèmes - prennent des formes d'expression différenciées. D'abord parce qu'ils se manifestent avec une intensité inégale et ont un impact plus ou moins fort sur la structure de l'habitus. Ensuite parce qu'ils soumettent le système de dispositions individuelles à des processus variés, de dissonance, d'hybridation, d'adaptation, d'instrumentalisation ou de réinterprétation des schèmes.

En dernier lieu, si pour ces raisons, ces formes d'individualisation assouplissent parfois de manière significative la structure des habitus et accréditent l'hypothèse d'un « nuancier individuel », dans bien des cas, ce processus ne remet pas radicalement en cause les grands principes d'organisation et de hiérarchisation des goûts et des valeurs, et renforce parfois même le mécanisme de distinction socioculturelle.

1- La diversité des origines et des trajectoires sociales

Les nuances et les variations individuelles proviennent au premier chef de la diversité des origines sociales et des trajectoires individuelles ou familiales. Certaines, descendantes, bien que sources de déclassement, se caractérisent par l'inertie de valeurs et de pratiques héritées d'un habitus « dominant ». D'autres, ascendantes, se traduisent par l'accès à une position sociale supérieure mais sont marquées par l'inertie de certaines valeurs ou pratiques caractéristiques d'un habitus « dominé ». D'autres enfin, conquérantes et travaillées par un désir d'ascension sociale, se manifestent par le développement de goûts et de pratiques relevant d'un habitus « cultivé » ou « bourgeois ». A partir de trois études de cas, nous proposons d'étudier dans le détail ces principes d'inertie ou de transformation des identités socio-spatiales.

Anne ou la figure du déclassement

A bien des égards, l'identité spatiale d'Anne diffère sensiblement de celle de ses collègues. Cette dernière doit son originalité à un système de dispositions héritées et assez éloignées des goûts populaires, caractéristiques d'une petite bourgeoisie parvenue, dont la position et l'ascension sociale est fondée sur l'accumulation de biens matériels, donc sur une logique de patrimonialisation. En effet, ses parents, situés sur une trajectoire ascendante - ceux-ci sont d'origine ouvrière et son père est devenu cadre commercial - ont, selon elle, atteint un certain niveau de vie : accession à la propriété en maison individuelle, acquisition de biens d'équipement de luxe (4*4), activités typiquement bourgeoises (ski nautique, bateau), vacances prestigieuses sur les rives du lac d'Annecy, etc. Dans ce contexte familial, son relatif échec scolaire et sa « piètre » situation professionnelle sont vécus douloureusement - d'autant plus que ses deux frères ont « bien réussi » - et lui inspirent un profond sentiment de déclassement, renforcé en l'occurrence par la précarité matrimoniale et familiale dans laquelle elle se trouve en tant que femme seule, séparée deux fois et mère de deux enfants. Assez logiquement, ce déclassement social (professionnel, matrimonial et économique) n'a pas entraîné une régression des goûts bourgeois vers des appétences plus populaires, mais se caractérise par l'inertie des dispositions acquises. Dans un contexte économique plus limité, le maintien des goûts bourgeois explique la conservation de certaines pratiques, l'adaptation de certaines autres, mais également l'apparition de profondes frustrations, ce qui confère à son identité socio-spatiale un caractère à la fois composite et individualisé.

En premier lieu, bien qu'elle manifeste une forte pratique des espaces péridomestiques de par ses activités de gestion de la famille et le jeu d'un puissant grégarisme familial, Anne ne montre aucune espèce d'attention à l'espace local, tant pour les ressources culturelles, les équipements de loisirs que pour les sociabilités. Peu signifiant, l'espace local n'est donc pas le support d'une identité villageoise. A l'inverse, de par ses pratiques d'achats ordinaires (Auchan St-Cyr), ses loisirs (piscine de Tours, Jardin botanique), ou encore sa pratique du shopping (centre-ville, zones commerciales périphériques), elle présente une véritable identité métropolitaine. Celle-ci transparaît particulièrement bien dans la forte territorialisation de certains espaces de l'agglomération, comme ici, à propos d'un fragment du centre-ville : « *C'est vrai que je vais souvent à côté des Halles et c'est*

[1] Nous désignons par « habitus bourgeois » un système de dispositions principalement structuré par les valeurs accordées au patrimoine et aux biens de luxe en tant que source de prestige et de distinction sociale. Dans les travaux de P. Bourdieu, cet habitus caractérise les individus dotés d'un fort capital économique (cadres du secteurs privé, professions libérales, dirigeants d'entreprises etc.).

vrai que mon quartier, c'est rue Colbert, rue de la Scellerie, rue Nationale (...). Dans le coin, j'ai mes repères. ». En l'occurrence, cette identité métropolitaine se couple d'une forte compétence métapolitaine, particulièrement activée, nous l'avons vu, pour les pratiques commerciales. Ces dispositions, relativement atypiques, Anne les a visiblement héritées de sa mère qui, d'origine parisienne, en a fait montre durant l'entretien[2].

Un autre élément structure puissamment sa spatialité et lui donne une touche originale : si Anne partage avec les autres une forte appétence commerciale, la sienne est fortement orientée par la recherche de produits de qualité et de biens de luxe. Ceci est particulièrement manifeste pour les produits alimentaires à propos desquels nous retrouvons la disposition gastronomique des individus « cultivés » et les mômes stratégies commerciales ; d'une part, une fréquentation régulière du marché pour « *le frais* » ; d'autre part, la pratique des petits commerces spécialisés et prestigieux : « *Par contre pour la viande, on fait très attention. Pour les andouillettes, on va à La Ville-aux-Dames chez Légal. Pour le fromage, on va chez France Fromages aux Halles. Moi, je préfère manger moins mais manger de la qualité.* ». Par ailleurs, nous savons que le même goût pour la qualité ou le luxe existent pour les biens vestimentaires[3]. Pour ceux-ci, les faibles ressources économiques obligent à utiliser le « *système D* », en valorisant les dépôts vente et les magasins de déstockage, habitudes qu'elle tenait également de sa mère. Ce goût affiché pour le luxe et pour les marques[4], qui structure beaucoup de pratiques et constitue un accélérateur de mobilités métropolitaines, traduit une stratégie de distinction patrimoniale, c'est-à-dire une volonté de se distinguer des pratiques et des standards de consommation vulgaires, par le prestige accordé à certains biens. Or, nous retrouvons ce principe de distinction au cœur du choix du supermarché : « *Pour les courses ordinaires, on va à St-Cyr »* nous dit Anne, *« parce qu 'on n 'aime pas les ploucs ! Là-bas, les rayons sont bien tenus et ils ont des bons produits.* ». D'une certaine manière, parce qu'elle est déclassée, et qu'elle côtoie de près les moins que soi, Anne attache d'autant plus d'importance à ces principes de distinction.

Cette distinction patrimoniale n'intervient pas uniquement dans la structuration des stratégies commerciales. Elle organise également les pratiques de vacances. Bien qu'elle n'ait pas les moyens de partir beaucoup et réfrène ses envies, notamment pour privilégier d'après elle l'habillement des enfants *(«Je* ***préfère*** *pouvoir leur payer de belles*

[2] Rappelons que la mère d'Anne a participé à l'entretien et a insisté sur ces dispositions métro et métapolitaines : *«Quand ('arrives de la Région parisienne, ('es habituée hein (aux déplacements). Donc- quand tu arrives en Touraine, je me rappelle, je demandais mon chemin, les gens me disaient : " c'est loin ! ". A l'autre bout de Tours, c'est pas loin. (...) Moi, dès fois, je pars avec mon mari le matin (à Paris), il m 'emmène, il me laisse la voiture, et je passe la journée à Paris. ».*

[3] Voir Troisième partie, chapitre 7, p. 346-348.

[4] Nous avions noté ce goût particulièrement développé pour les biens de luxe et pour les marques dans notre carnet de notes, suite au premier entretien : « A peine arrivé, sa fille s'émerveillait devant mon cartable DDP : elle a l'air fascinée par les marques ! Je lui explique maladroitement que je l'ai choisi parce qu'il était en promotion et lui dit que si les marques font le bonheur des enfants, elles ne font pas toujours celui des parents. J'ai senti soudain que je venais de commettre une bévue. Anne réagissait immédiatement en m'indiquant qu'elle aimait beaucoup les marques et «cavalait» jusqu'à Cholet ou jusqu'à Troyes pour acheter à prix d'usine : DDP, Chipie, Kenzo, Petit Bateau et bien d'autres que je ne connais pas. Cette « introduction » révélait ce qui a pu ressortir ensuite du corps de l'entretien : un goût démesuré pour l'achat de biens matériels de qualité ou de luxe dans des brocantes, des dépôts vente ou des magasin de déstockage, le « système D » permettant d'acquérir ce que les prix du commerce ordinaire n'autorisent pas, avec pour conséquence un investissement colossal en temps dans l'acte d'achat qui, dans un sens, est conçu comme une activité à la fois utile et distrayante, à la fois économiquement contrainte mais perçue comme un loisir, reposant quelque peu sur le fétichisme des biens, des objets et de leur appropriation. »

choses ! »), elle a néanmoins tendance à reproduire les destinations « prestigieuses » qui ont marqué sa jeunesse comme La Baule ou Annecy, toujours dans l'objectif d'éviter les lieux « populeux ». Le môme souci de distinction oriente également sa stratégie résidentielle. En la matière, le manque de ressource économique est source d'une profonde frustration. Habituée pendant sa jeunesse à vivre en maison individuelle, Anne ne supporte pas la vie en appartement ni en HLM qui lui renvoie trop fortement l'image de son déclassement. Comme nous l'avons vu, cette frustration est précisément à l'origine d'un défaut d'ancrage résidentiel et d'un surinvestissement du logement des parents . Récemment, nous avons appris qu'Anne déployait une stratégie complexe pour sortir de cette situation : cette dernière a proposé à ses parents de lui céder (en avancement d'héritage) une grange qui leur appartient et qui est attenante à leur maison, afin de la restaurer, de l'aménager et d'en faire sa maison. De la sorte, pour une somme acceptable (60 000 euros), elle pense pouvoir réaliser son rêve d'accession.

Ainsi, à travers l'exemple d'Anne, nous voyons que l'identité socio-spatiale d'une personne n'est pas simplement liée à sa position actuelle, mais surtout à son origine et à sa trajectoire sociale, et ne peut être rendue intelligible qu'à la lumière de cette « épaisseur » biographique. Toutefois, si les goûts se caractérisent par une certaine inertie, dans un contexte de mobilité descendante, les ressources limitées peuvent entraîner des décalages, et provoquer de sérieuses frustrations. Dans le cas d'Anne, de nombreuses stratégies d'adaptation, d'ailleurs rendues possible par l'exercice de la solidarité familiale, lui permettent de maintenir la distance vis-à-vis de l'habitus « populaire » et de tenir son rang.

Trajectoire ascendante et inertie des schèmes populaires : l'exemple d'Eliane

Eliane est d'origines rurale et paysanne, et a vécu jusqu'à ses quatorze ans dans une petite commune du Loir-et-Cher (Thenay) où ses parents étaient journaliers agricoles. Devenue infirmière, celle-ci est donc située sur une trajectoire sociale ascendante, tout comme son mari, fils d'ouvrier devenu technicien à la SNCF. Contrairement à plusieurs de ses collègues dont le profil socio-spatial se rapproche de celui des médecins, et présentent de ce fait un habitus « cultivé », Eliane fait plutôt montre de goûts symptomatiques d'un habitus « populaire ». Comme pour Anne, mais de manière inverse, son profil atypique atteste une nouvelle fois du jeu de l'inertie des goûts et des dispositions héritées. Si ce principe la rapproche par certains aspects des individus à faible capital culturel, nous avons observé, simultanément, certaines formes d'hybridation. De ce fait, il résulte une réalité à la fois complexe et fortement individualisée, toute en demi-teinte.

La première disposition qu'Eliane a vraisemblablement héritée, et qui la rapproche des individus à faible capital culturel, est sa sensibilité villageoise. En l'occurrence, celle-ci transparaît de deux manières. D'une part, elle s'affiche par un très fort attachement à la commune dont elle est originaire, où vit sa mère et où elle passe l'essentiel de ses week-ends : lieu de l'enfance, de la famille, d'interconnaissances et de sociabilités, cette commune - et les communes voisines - font l'objet d'une très forte territorialisation et constituent un espace de vie « secondaire ». D'autre part, sur un mode « recomposé », celte citadinité villageoise s'exprime dans la manière dont sa commune de résidence principale (Montlouis) est conçue comme un espace de vie autosuffisant où, en dehors du travail et quelques rares activités (syndicat, achats anomaux), elle mène une vie quasi autarcique : courses ordinaires, démarches administratives et de santé, loisirs, sociabilités de voisinage.

[3] Voir à ce sujet l'analyse détaillée de ce défaut d'ancrage résidentiel : Deuxième partie, chapitre 5, p. 281-283.

C'est précisément cette préférence locale qui transparaît dans les propos suivants : « *Moi, je fais pratiquement tout à Montlouis. Y a tout sur place. Il faut vraiment que j'ai besoin pour aller à Tours. C'est assez rare. Tours, pour moi, c 'est un lieu de travail.* ». Toutefois, contrairement à d'autres, cette appétence locale n'exclut pas, et se trouve même contrariée, par une forte compétence métropolitaine, qui apparaît à plusieurs occasions : pour l'activité syndicale (réunions de section, manifestations), pour la scolarisation de son fils en difficulté scolaire (dans un établissement privé du centre-ville) ou encore pour les loisirs de ce dernier (par exemple pour l'emmener au cinéma). Ces pratiques métropolitaines constituent un premier exemple de discordance (ou de dissonance de schème).

Le deuxième élément qu'Eliane doit très vraisemblablement à son origine rurale et qui la distingue fortement des individus « cultivés », tient à sa faible citadinité. Celle-ci s'exprime de trois manières. En premier lieu, elle se caractérise par un dégoût et un évitement des lieux à forte urbanité de l'agglomération, et principalement du centre-ville : *« Je vais très peu dans le centre parce que déjà pour se garer, c 'est quelque chose. Moi, j'aime pas trop. Plus ça va, moins j'aime la joule. Ou j'y vais parce qu'il y a des manifs. (...) Mais j'y vais pas trop pour me balader.* ». Ensuite, cette faible citadinité transparaît dans le privilège qu'Eliane accorde aux centrantes périphériques pour les besoins qu'elle ne peut satisfaire au plan local (achats anomaux, restaurants etc.). L'accessibilité des espaces périphériques est valorisée et n'est pas contre-balancée par une quelconque esthétique urbaine. Celte absence d'attrait pour la ville dense la sépare radicalement des individus « cultivés ». Enfin, sa ville idéale, celle dont la pratique échappe à l'empire de la contrainte (achats, cinéma, simple balade) est la petite ville « rurale », le gros bourg qui a marqué sa jeunesse : *«Ah ouais, à Montrichard*[6]*, là, c'est très différent, c'est une petite ville ! C'est vrai que c'est mignon. J'aime bien parce que c'est animé. C'est au bord du Cher. El puis j'y suis toujours allée. A la limite, ça ne me coûte pas d'aller à Montrichard. A Tours, ça me coûte parce qu'il faut se garer. Et puis c'est la ville, c'est un peu rupin, c 'est, enfin bon. A Montrichard, c 'estplus sympa, c 'est moins grand. J'ai l'impression que les gens prennent plus le temps de vivre. A Tours, les gens, ça court tout le temps, ils n 'ont pas le sourire.* ». Néanmoins, là encore, cette faible citadinité - qui constitue le trait dominant de l'entretien - n'exclut pas la manifestation ponctuelle de goûts antagonistes, valorisant à l'inverse les ressources culturelles qu'offre la grande ville : « *Si on habile sur Si-Pierre ou sur Tours, je pense que j'irais plus souvent au cinéma, c 'est clair. A la limite, j'irais aux Studio parce que ce sera moins loin. Je pense que j'irais visiter des trucs qui existent à Tours (centre) et que j'ai jamais été voir. Parce que mon mari est casanier mais y a quand même des trucs à voir. C'est toujours un peu en mouvement.* ». Ainsi, cette attraction plus potentielle que réelle pour les ressources culturelles de la ville centrale, en induisant de la complexité confirme le principe de dissonance de schèmcs pointé précédemment.

Un troisième élément rapproche Eliane des individus les moins qualifiés : il s'agit de la puissance des liens familiaux et de l'importance de la solidarité intergénérationnclle. Malgré la distance topographique (50 km), Eliane s'occupe beaucoup de sa mère qui approche les quatre-vingt dix ans et vit seule dans sa maison d'origine. Ce rôle, qui dépasse la simple solidarité familiale mais traduit à notre sens l'importance du rapport aux parents, est surdéterminant dans la structuration de sa vie quotidienne. En premier lieu, il explique un relatif sous-investissement de l'espace de résidence principale, tant domestique que péridomestique et, *a contrario,* une forte territorialisation de celui qui

[6] Montrichard est un « pôle rural » (selon la label de l'INSEE) de 7 500 habitants, situé dans le sud du Loir-et-Cher, à quinze kilomètres de Thenay, le petit village où elle a passé sa jeunesse.

entoure la maison de ses parents. De fait, dès qu'elle le peut, Eliane se rend seule ou avec son mari et son fils à Thenay pour s'occuper de sa mère. Durant ces séjours plus ou moins longs, loin de rester au domicile, Eliane observe une forte mobilité locale, source d'attachement résidentiel : balades à pied et à vélo, visites d'amis, courses ordinaires et anomales à Montrichard, ou encore pratique du cinéma, etc. Dans ce contexte, la solidarité familiale organise un réel dédoublement de l'espace de vie. En second lieu, ce rôle est convoqué pour expliquer d'autres éléments qui entrent dans la structuration de la vie quotidienne : le choix du travail de nuit qui permet d'être plus disponible ; la limitation des activités de loisir, des sorties et des sociabilités sur Montlouis ou ailleurs dans l'agglomération tourangelle ; enfin, le refus de s'éloigner trop pendant les vacances. Ainsi, à bien des égards, la gestion de sa mère vieillissante a constitué, dans l'entretien, un principe d'organisation hégémonique que seul nous avions repéré chez des individus à faible capital culturel telles Annick, Sylvie, ou encore Anita.

Enfin, le dernier élément de filiation avec les goûts populaires tient au privilège qu'Eliane accorde, pour ses vacances estivales, et depuis de nombreuses années, à la côte atlantique, ainsi qu'à un style de vacances qui s'apparente fortement à celui des autres individus enquêtes : faible mobilité, activités principalement reproductives (lecture du journal régional, mots croisés, jeux de cartes, jeux de boules, etc.), objectifs de détente et de repos : « *En général, on va au bord de mer. L'année d'avant on a été aux Sables d'Olonnes. Celle encore avant, on était à Royan. Et là, celte année, on va à La Tranche-sur-Mer. On reste toujours un petit peu du côté atlantique. (...). Moi, je lis, je me repose. Les vacances, c'est fait pour se reposer, se détendre l'esprit. Je prends le temps de lire le journal. De faire les trucs qu 'il y a sur la Nou Nou (les mots croisés de La Nouvelle République). Ca m'occupe. On joue un peu aux cartes.* ». Ainsi, à travers la description des vacances, nous retrouvons essentiellement les dispositions péridomestiques, reproductives et sédentaires qui sont au cœur de l'habitus « populaire ». Néanmoins, ces traits généraux masquent une solide exception : tous les matins, entre six heures et demie et neuf heures, Eliane aime aller marcher. Cette activité a pour elle une forte signification hygiéniste. En outre, elle apprécie être seule sur la plage et échapper aux foules, ainsi qu'emprunter des parcours qui présentent encore quelques « sauvageries ». On peut interpréter cette intention ascétique (lever matinal) et hygiéniste (rapport au corps) ainsi que celte distinction par rapport aux « masses », comme un rapprochement des goûts cultivés, et non plus comme une simple dissonance mais comme la manifestation d'une logique d'hybridation.

Au final, à travers l'exemple d'Eliane, se confirme l'idée que l'identité socio-spatiale d'une personne n'est pas simplement liée à sa position actuelle, mais surtout à son origine et à sa trajectoire sociale et spatiale. Toutefois, dans un contexte de mobilité ascendante, les cadres de socialisation lié au capital scolaire - qu'il est difficile d'appréhender autrement que par déduction - peuvent introduire à la marge des principes de dissonance ou d'hybridation entre goûts populaires et goûts cultivés.

Les figures conquérantes et l'acquisition de nouveaux schèmes

Il existe une dernière forme de trajectoire sociale que l'on peut qualifier de conquérante parce qu'elle correspond à une stratégie volontaire et affichée d'accéder à une position sociale supérieure à celle qui est actuellement occupée. Cette stratégie présuppose l'acquisition d'un système de goûts et l'adoption de pratiques spatiales nouvelles, particulièrement distinctives et caractéristiques de la position que l'on vise pour soi ou pour ses enfants. Cette « mobilité par les goûts » appelle deux remarques. Premièrement,

l'adoption de nouveaux traits spatiaux distinctifs ne doit pas masquer l'inertie et la survivance de certains composants de l'habitus « populaire ». En second lieu, les stratégies de mobilité ascendantes, selon qu'elles sont davantage orientées vers l'acquisition de capital culturel ou vers l'acquisition d'une richesse patrimoniale, s'expriment différemment. Présentons-les brièvement.

Michel ou la figure de la mobilité « culturelle »

Nous ne reviendrons que furtivement sur l'exemple de Michel car nous l'avons déjà amplement détaillé[7] : lui-même exposé à une stratégie de mobilité sociale ascendante, celui-ci a reproduit dans l'éducation de ses enfants, en l'amplifiant, la transmission de schèmes caractéristiques des goûts cultivés, et ce dans l'objectif clairement avoué d'optimiser leur réussite scolaire, conçue comme un principe de réussite sociale. Ainsi leur a-t-il transmis le goût des métriques pédestres, des espaces à forte urbanité, des nombreuses ressources culturelles qu'offre la ville, ou encore des vacances de découverte en France ou à l'étranger. Si ses enfants sont désormais grands et que cette stratégie d'accession culturelle a selon lui réussi, au regard de leur réussite scolaire et professionnelle, Michel n'est pas sans conserver une partie de ces schèmes comme en témoigne par exemple sa très forte citadinité - atypique chez les individus faiblement qualifiée - ou encore son goût pour les excursions culturelles du dimanche (musées, expositions, châteaux, etc.). Son exemple est particulièrement instructif. Il montre que la reproduction des goûts - et des positions auxquelles ils sont liés - n'est pas systématique. Dans certaines conditions qui demeurent un peu obscures, un individu peut, s'il met en œuvre une démarche volontariste, à la fois s'approprier des dispositions culturellement « dominantes », en être le dépositaire et les transmettre avec succès. Néanmoins, ces goûts « conquérants » ne doivent pas masquer l'inertie des goûts populaires, bien conservés dans son cas à travers sa forte appétence commerciale, sa toute aussi forte disposition casanière, ou encore son caractère éminemment villageois. En outre, curieusement, avec le départ des enfants - et la transmission réussie -, les goûts cultivés s'effacent partiellement et laissent une plus large place aux goûts populaires, comme si «l'effort» se rétractait après l'éducation des enfants, notamment par l'abandon de certaines pratiques comme l'usage hygiéniste des lieux de pleine nature (randonnée pédestre) ou la pratique des hauts lieux culturels tourangeaux (Studio, Théâtre, Bibliothèque municipale). Comme nous l'avions remarqué chez Sylvie[8], cela signifie que certains modèle socio-spatiaux étrangers peuvent être intériorisés et activés de manière instrumentale, puis remis en question par les penchants « naturels », donc désactivés plus ou moins complètement.

Les figures de la mobilité « patrimoniale »

Michel est le seul individu à avoir manifesté une stratégie de mobilité « culturelle ». Dans bien d'autres cas, le désir de mobilité sociale n'est pas absent mais se fonde plutôt sur une stratégie d'accumulation « patrimoniale », fondée sur la recherche de l'amélioration du standard de vie. Toutefois, cette stratégie est apparue de manière trop disparate pour être traitée à partir d'un seul exemple. Tantôt elle s'est manifestée à travers la stratégie résidentielle, et l'accession à la maison individuelle en propriété (Danièle, Valérie). Tantôt elle s'est exprimée à travers le goût pour les biens de luxe et de marques, qui oriente les stratégies commerciales (Fabienne). Tantôt elle s'est traduite par le choix de destinations de vacances « prestigieuses », voyages exotiques ou vacances au ski

[7] Voir Deuxième partie, chapitre 5, p. 273-275.
[8] Voir Deuxième partie, chapitre 5, p. 276-277.

(Fabienne). Dans tous les cas, la logique de patrimonialisation entraîne la mobilisation d'un capital spatial important : soit d'un capital résidentiel, soit d'un capital de mobilité, soit des deux.

Pour conclure, il apparaît clairement que l'on peut difficilement rendre compte de la formation des habitus socio-spatiaux, et de leur irrépressible tendance à s'individualiser, sans replacer ceux-ci dans des contextes biographiques à géométries variables, marqués par des origines et des trajectoires sociales diversifiées. Or précisément, le caractère dynamique des positions sociales, lui-même déterminé par des principes extrêmement complexes - et dont il serait sans doute vain de vouloir élucider tout le mystère -, explique le jeu subtil entre l'inertie et le changement, ainsi que les phénomènes de dissonance ou d'hybridation qui sont à l'origine de la singularisation des styles individuels. Toutefois, la diversité des origines et des trajectoires sociales n'est pas le seul principe de variation.

2- La pluralité des matrices de socialisation

Les variations individuelles (et le processus d'individualisation) ne procèdent pas seulement de la diversité des origines et des trajectoires sociales mais également de la pluralité des matrices de socialisation qui, au-delà de la reproduction liée à l'héritage familial ou au parcours scolaire, en favorisant l'intériorisation de nouveaux schèmes, peut déformer sensiblement la structure de l'habitus, et par là même, modifier le rapport à l'espace et l'identité citadine. Tantôt ce principe d'individualisation occasionne une modification ponctuelle de la structure de l'habitus par un ajout, une lacune ou par l'introduction d'une ou de plusieurs dispositions discordantes, tantôt celui-ci génère une transformation plus profonde de cette structure et affecte plusieurs sphères de la pratique. Quelle que soit leur importance, ces mutations - au sens quasi génétique du terme - sont liées, nous allons le voir, à des conditions particulières de socialisation, elles-mêmes liées à la singularité des parcours biographiques.

Simples variantes

Nous le savons, l'habitus « populaire » constitue un modèle idéal-typique autour duquel il existe des variations simples qui modifient de manière ponctuelle les identités citadines et contribuent à les diversifier. A ce titre, l'exemple de Carole est particulièrement éloquent. Cette dernière, d'origine populaire (père employé, mère au foyer), partage la totalité des dispositions décrites (ménagère, casanière, villageoise, familiale, etc.) à l'exception de l'appétence commerciale qui pourtant caractérise une bonne partie de ses collègues (« *Ah, j'en ai des collègues qui passent leurs journées dans la galerie marchande de Continent !* ») et les membres féminins de sa famille : « *Moi, je vois, ma sœur et ma mère, elles partent à neuf heures le malin, elles reviennent ci dix sept heures le soir : elles font tous les magasins de la rue Nationale.* ». A l'inverse, tenant les magasins en horreur, elle évite tant qu'elle peut les espaces commerciaux, et ce, qu'ils soient centraux ou périphériques. Visiblement, cette aversion marque un échec de la socialisation familiale, et donc une erreur de programmation, comme le soulignent ces propos rapportés de sa mère : « *Des fois, ma mère me dit : " c 'est pas normal que t'aimes pas les magasins ! "* ». Cette excentricité, qui constitue un élément fondamental de distinction, et l'un des moteurs de l'identité narrative, pose deux types de problèmes : quelles sont les valeurs qui sous-tendent ce dégoût des espaces commerciaux ? Et comment en comprendre l'origine ?

Qu'ils soient centraux ou périphériques, les espaces commerciaux incarnent pour Carole l'anonymat, l'indifférence, l'agressivité, la violence ou encore l'individualisme des relations sociales, et ce d'autant plus qu'il s'agit de grands magasins. Cette critique, déjà apparue dans un long extrait[9], est contenue dans ces quelques phrases : « *Moi, tes magasins, c 'est pas mon truc. Et puis vous regardez, la rue Nationale, vous y allez à deux heures de l'après-midi, mais tout le monde court. Les gens s'injurient. Moi, c 'est ça que je n 'aime pas. C 'est l'anonymat des gens, l'indifférence des gens. Je sens même pas, il paraît que ça empire. Je sais même pas, si il y avait une petite grand-mère ou un môme qui se faisait tabasser dans la rue, je suis pas convaincue que les gens réagiraient. C 'est peut-être pas vrai, je me trompe peut-être, j'espère. (...) Et ça, c'est un truc, c'est peut-être ça le fond du problème, c 'est que je ne supporte pas l'indifférence des gens, le manque de civisme, le manque de rapports humains. A la limite, c 'est peut-être pas les magasins qui me font fuir. C'est peut-être tout simplement les gens qui sont indifférents...* ». A l'opposé des espaces commerciaux de « masse », les petits commerces de proximité (l'épicerie et le Atac) sont valorisés pour leurs caractères conviviaux et chaleureux, pour la place primordiale qu'ils laissent à la valeur d'usage et aux relations humaines. A travers cette critique des relations sociales relatives aux espaces commerciaux, nous retrouvons en partie la critique artiste du inonde marchand que nous avons identifiée chez la plupart des individus « cultivés ». Cette critique apparaît dans la manière dont Carole se revendique très « *mai 68* », invoquant par là son « *ouverture aux autres* », sa quête de « *convivialité* » et d'authenticité. Elle apparaît à plus fortes raisons à travers une politisation du discours, qui dénonce les méfaits du capitalisme marchand sur les relations sociales : « *Moi, je dis qu 'il faut arrêter de construire des grands trucs comme ça, parce qu 'on est en train de rendre les gens complètement barges. Cette politique d'achats, de consommation, et puis alors, tout schuss, c'est fou ! Moi, à Auchan, la dernière fois, c'est ce qui m'a... Ils vous rentrent dedans, ils sont pressés, et je te fous et je t'en mets.* ». Ainsi, l'évitement des espaces commerciaux a-t-il un sens éminemment politique.

Dans ce contexte, on peut s'interroger sur l'origine de ce dégoût des espaces commerciaux. L'analyse de l'entretien montre que ce dernier est fortement déterminé par son identité politique et syndicale, en l'occurrence marquée à gauche, en particulier à travers un militantisme actif au sein du syndicat Sud. Cette identité politique, qui a pour principe la contestation de la société marchande, apparaît à plusieurs reprises dans l'entretien, à travers la critique des conditions de travail professionnel, à travers la contestation de la valeur et de l'usage que les enfants font des marques, ou encore dans la critique de l'hégémonie des espaces commerciaux. Celle-ci se présente principalement comme une dénonciation du système en tant qu'il est facteur d'aliénation des comportements individuels et des relations sociales, et qu'il méprise les valeurs « humaines » en raison d'un triomphe des logiques marchandes, d'un individualisme et d'un égoïsme croissants. Si Carole est muette sur la genèse de son identité politique, il apparaît clairement qu'elle est moins liée au contexte familial - visiblement peu politisé - qu'au contexte professionnel. Travaillant en psychiatrie, bastion gauchiste s'il en est - les individus ont tous évoqué cette forte présence d'une mouvance Sud -, il est probable que cette identité politique se soit construite principalement sur le terrain professionnel. De la sorte, on peut penser qu'il existe dans son cas un lien puissant entre l'identité professionnelle, l'identité politique et l'identité urbaine, marquée par une aversion profonde pour les espaces commerciaux. Chez Carole, ces valeurs politiques sont d'autant plus surprenantes qu'elles se couplent avec des valeurs plus « classiques » - et que l'on pourrait juger discordantes - héritées cette fois-ci de la sphère familiale, et caractéristiques

[9] Voir Deuxième partie, chapitre 5, p. 266-277.

d'une culture ouvrière, qui s'expriment dans l'éducation des enfants (la rigidité de la règle, l'honneur, la réussite scolaire, le respect de la famille et de la lignée) ou dans sa vie quotidienne (la grégarisme familial, le repli légèrement défensif sur l'espace de proximité). A ce titre, l'identité socio-spatiale de Carole fournit un bon exemple d'hybridation (ou de « métissage ») liée à l'action divergente de plusieurs matrices de socialisation.

Transfiguration

Brice travaille lui aussi dans un service de psychiatrie et se sent également proche du syndicat Sud : comme Carole, il n'aime pas le shopping et décrie les espaces commerciaux, et principalement les espaces commerciaux périphériques. Toutefois, à sa différence, ce n'est pas simplement un fragment de son habitus qui est discordant par rapport à Phabitus « populaire », mais une grande partie de celui-ci qui se trouve transfiguré sous l'action d'une disposition « artiste » ou « bohème », étrangère à cet habitus et liée à un itinéraire biographique atypique. Présentons rapidement la genèse de cette disposition et la manière dont elle oriente son identité citadine.

Brice est fils d'ouvriers et originaire d'une petite ville (Loches). Destiné à être horloger, il a eu un parcours quelque peu atypique : après une année en BEP, un retour en première générale, puis un abandon du système scolaire, sa jeunesse est marquée par trois années de vie en communauté puis par une dizaine d'années d'itinérance : d'abord à Agen où il vit de petits boulots, puis à Besançon où il a repris une formation d'horloger, puis à Vendôme où il exerce chez un horloger, puis enfin à Tours où, après avoir abandonné l'horlogerie, il vit à nouveau de petits boulots. Désormais installé « *dans la vraie vie* », avec un emploi stable, une maison, une femme et un enfant, Brice qualifie volontiers cette vie antérieure « *d'adolescente* » et « *marginale* ». Durant cette période, il a développé un style de vie un peu « bohème », en rupture avec l'ordre bourgeois, et marqué par un goût pour des pratiques artistiques peu légitimes (musique folk, blues, théâtre de rue) et pour des lieux « underground » (bars, lieux de concerts, festivals). Malgré sa sédentarisation - à tous les sens du terme - , force est de constater que cette disposition continue à structurer puissamment son identité citadine, et ce, à plusieurs titres.

En premier lieu, cette disposition « bohème » explique que Brice, contrairement à beaucoup de ses collègues, se défende de tout enracinement, tant au plan résidentiel que pour les autres lieux. Si, comme nous l'avons vu, il éprouve le besoin de reconstituer une « bulle locale », il ne se sent pas d'attaches et se dit « *citoyen du monde* ». En outre, il est ouvert à d'autres espaces, à la découverte et à la nouveauté, comme le montre par exemple le caractère changeant de ses destinations de vacances. *De facto,* la marginalité et l'itinérance ont contribué à augmenter son capital spatial, au sens d'une faculté à être à l'aise et à trouver ses marques partout. En second lieu, cette disposition « bohème » donne une tonalité singulière à sa citadinité villageoise qui, nous l'avons vu, est fondée sur une conception du local comme espace d'ouverture et d'échange avec d'autres que soi : les « *commerçants* », les *«fous* », les « *petits beurs* », les « *turfistes* » du quartier, etc. Alors que pour d'autres, le local est conçu comme un espace de convivialité relativement « fermé » dans lequel on connaît les bonnes fréquentations et les infréquentables, Brice le conçoit à l'inverse comme un espace de convivialité et de frottement ouvert, sans restriction, et valorisé en tant qu'il rend accessible des gens divers dans les différents espaces publics qui le composent, notamment dans les bars. Enfin, cette disposition « bohème » confère à son identité citadine une troisième originalité qui se caractérise par une forte appétence pour la ville nocturne et festive (le Vieux Tours, la rue Colbert) ainsi

que pour les lieux de culture alternative métropolitains : Les Trois Orfèvres, quelques cafés concerts, le festival Aucard de Tours, le festival Au nom de la Loire, etc. Occasionnant un certain nombre de sorties - quoique limitées du fait de ses obligations familiales -, ces lieux « bohèmes » constituent des espaces où s'actualise un puissant réseau d'amis d'échelle métropolitaine, « ***les poteaux*** ». En outre, ce réseau occasionne également des rencontres fréquentes chez les uns, chez les autres (apéritifs, repas), donc une sociabilité métropolitaine intense généralement étrangère à l'habitus « populaire ».

Finalement, si Brice a hérité indéniablement d'un certain nombre d'éléments caractéristiques de l'habitus « populaire » (le caractère casanier, le goût pour le bricolage ou encore le tempérament villageois), l'incorporation d'une disposition «artiste» - sans doute liée à une histoire de vie complexe -, a transformé en profondeur cet habitus en lui donnant de fortes singularités. Anita et Marianne, qui, sans avoir connu d'expériences de marginalité comparables ont présenté la même disposition, l'une pour être passée par l'Ecole Brassard et les Beaux-Arts, et l'autre pour avoir fréquenté les milieux de la musique « underground », confirment que les mêmes causes produisent les mêmes effets : absence d'attaches locales, ouverture aux lieux inconnus et parfois lointains, sociabilité intense à l'échelle de l'agglomération, goûts des espaces à forte urbanité, goût pour la ville nocturne et les espaces publics festifs, conviviaux et ouverts à l'altérité : bars, pubs, fêtes, festivals, etc. Ces trois individus auraient donc pu fournir une adaptation « bohème » de l'habitus « populaire » si, dans les deux derniers exemples, cette disposition n'était pas mise en veille. Soit provisoirement, dans le cas de Marianne qui, depuis la naissance de sa fille, fréquente beaucoup moins les bars du centre-ville, les concerts et les festivals, ainsi que ses amis. Soit durablement, pour Anita qui, depuis son départ en périphérie, a cessé de fréquenter les lieux « bohèmes » de l'agglomération. On le voit, ce processus d'activation et de mise en veille, qui confère au système de disposition un caractère dynamique et n'est pas sans rapport avec la place occupée dans le cycle de vie, renforce les mécanismes d'individualisation.

Pour conclure, retenons que la singularité des contextes biographiques - et l'exposition à d'autres univers de socialisation que celui de la famille -, peut modifier sensiblement la structure de l'habitus de classe et donner une touche singulière à l'identité urbaine. Néanmoins, ce processus prend visiblement une ampleur inédite dans un contexte de circulation croissante des systèmes de goûts et de valeurs, lui-même lié à la diversification de leurs foyers émetteurs et de leurs modes de diffusion.

3- La circulation des dispositions

Effectivement, au-delà des origines et des trajectoires sociales, et de la singularité des contextes biographiques, c'est dans la circulation importante des stocks de normes et de valeurs socioculturelles qu'il faut chercher le facteur ultime, et sans doute le plus important, du processus d'individualisation. Pour l'expliquer, nous formons l'hypothèse que si la socialisation familiale et la socialisation scolaire continuent d'exercer un rôle important, celles-ci sont doublées - et parfois concurrencées - par des formes de socialisation nouvelles et multiples associées à l'avènement de la société de l'image et de la communication, dans le cadre d'industries socioculturelles (médias, publicité), dans un contexte privé (réseaux d'amis, réseaux socioprofessionnels, etc.) ou dans l'espace public. Néanmoins, dans ce travail, l'objectif n'est pas tant d'analyser les origines de ce processus de « désenclavement des valeurs » que d'en mesurer les effets sur la construction des identités socio-spatiales. Or précisément, cette circulation des schèmes vient contrarier la

rigidité des habitus de classe et assouplir la fabrication des identités urbaines soit dans le sens d'une dissonance - lorsqu'elle introduit une ou plusieurs dispositions contraires - soit dans celui d'un métissage (ou d'une hybridation) - lorsqu'elle introduit des dispositions inédites et différentes -, soit enfin dans le sens d'une réformation - lorsqu'une nouvelle disposition est réinterprétée dans le sens de la distinction socioculturelle. Etudions quelques exemples de circulation et de diffusion de ces schèmes.

La diffusion des valeurs dominantes

En premier lieu, ce désenclavement des systèmes de valeurs s'illustre particulièrement bien à travers une diffusion partielle, dans le fragment faiblement qualifié de notre échantillon, de valeurs caractéristiques de l'habitus « dominant ». Trois exemples permettent d'en apporter la preuve : l'un porte sur l'évaluation et la qualification des espaces commerciaux ; l'autre sur l'usage des espaces de pleine nature ; le dernier sur les formes de pratiques touristiques.

La critique du gigantisme et de l'inauthenticité des structures commerciales

Si l'appétence commerciale est une composante essentielle de l'habitus « populaire » et occasionne une pratique intensive de tous les espaces commerciaux, y compris celle des grandes zones commerciales périphériques - dont nous savons qu'elles sont évitées au moins symboliquement par les individus qualifiés -, l'analyse des stratégies spatiales en matière de courses ordinaires rapproche parfois les uns et les autres. En effet, sans être aussi systématique que chez les individus à fort capital culturel, nous observons dans la justification des lieux de courses de certains individus moins dotés la même attention apportée à la taille du supermarché, dans le sens d'un privilège accordé aux petites structures. Cette préférence s'explique premièrement par le fait que, pour une majorité d'individus, les courses ordinaires relèvent d'une activité contrainte dont ils cherchent à minimiser le temps. Dans ce contexte, à l'hypermarché trop grand dans lequel ils disent se perdre, ne pas trouver ce qu'ils souhaitent, se laisser déprogrammer, et finalement gaspiller beaucoup de temps, ils préfèrent le petit supermarché dont l'espace est rapidement maîtrisé et dans lequel les courses sont vite faites. Toutefois, cet argument fonctionnel n'est pas l'unique source de rapprochement. Cette valeur accordée à la petite taille n'aurait pas tant d'importance si la critique du gigantisme n'était pas associée à d'autres valeurs concernant le cadre architectural - jugé *«froid»* et « *impersonnel* » - ou à un jugement éthique dénonçant l'inauthenticité du lieu, fait pour *«tenter»* et pour *«pousser à la consommation* ». De la sorte, dans le choix du petit supermarché, nous retrouvons chez certains individus qui témoignent d'un habitus « populaire » une manifestation ponctuelle de la critique artiste qui est au centre de l'habitus « cultivé ».

La diffusion de cette disposition se confirme lorsque nous constatons qu'un certain nombre d'individus partageant un habitus «populaire» pratiquent occasionnellement les grands marchés du centre-ville (principalement le marché Velpeau), et ce, en insistant sur les mêmes valeurs que celles avancées par les individus « cultivés » : la qualité des produits, l'authenticité et la convivialité de la relation marchande, l'attrait du cadre citadin. Si leur pratique est moins régulière et s'ils y réalisent un plus faible nombre d'achats, il n'empêche que leur goût du marché témoigne d'une démocratisation des valeurs d'authenticité, de convivialité et d'une certaine citadinité qui en sont au principe. Cette dernière pourrait nous autoriser à penser que ces valeurs sont moins attachées à des personnes qu'à la situation elle-même, et qu'elles perdent en partie leur caractère de

disposition, si la diffusion de celles-ci ne concernait pas logiquement les individus qui présentent la plus forte citadinité et qui, de ce fait, sont prédisposés.

Figure l : La diffusion des valeurs d'authenticité et de convivialité, l'exemple du marché

Sylvie

« On va souvent à Velpeau le dimanche matin. Contrairement à l'hypermarché, j'aime bien. On y va pour se promener, on achète pas forcément quelque chose. On aime bien l'ambiance. (...) Souvent on se ramène quelque chose de bon pour le midi. »

Fabienne

« On aime bien la marché Velpeau, parce qu'on trouve que c'est sympa d'aller se promener parmi tout le monde. Moi je trouve que c'est sympa. C'est très hétéroclite. Et puis parce que je suis sûre des commerçants chez qui j'achète. On est contents. Y'a de bons produits. (...) On a vite fait d'y passer une heure. C'est pas du tout la même chose. La convivialité n'est pas la même. Vous discutez avec les marchands. Au supermarché, on ne discute pas. Là, il y a le contact. On a vite fait de discuter : " Je vous conseille ça, c'est bien. " »

Cependant, nous ne devons pas surestimer ce principe de démocratisation. Alors que chez les individus « cultivés » ces valeurs structurent un grand nombre de pratiques commerciales, et trouvent par exemple une continuité dans Pévitcment des centres commerciaux et dans le privilège accordé au petit commerce, dans le cas de Fabienne et Sylvie, ces valeurs n'apparaissent que de manière ponctuelle et n'organisent pas les autres pratiques commerciales : mieux, la pratique occasionnelle du marché n'exclut pas une pratique régulière et « heureuse » des espaces commerciaux, des grandes surfaces spécialisées et des galeries marchandes, ce qui témoigne de l'activation de valeurs divergentes selon des situations différentes et des temporalités décalées. Ainsi, dans ce cas précis, plutôt que de déstructurer radicalement les habitus, la diffusion des schèmes tend à ouvrir ceux-ci, à diversifier le patrimoine de dispositions et à élargir le champ des expériences dans le sens d'une plus grande complexité.

Les pratiques hygiénistes de pleine nature

La seconde disposition à connaître un désenclavement et à se diffuser partiellement en milieu « populaire » tient à la pratique hygiéniste des espaces de pleine nature. Sortant d'un usage strictement contemplatif de ces espaces, certains individus (Danièle, Valérie) affirment avoir développé un goût particulier pour la promenade pédestre ou cycliste qu'elles pratiquent régulièrement. Dans leur récit, nous retrouvons les valeurs accordées à l'entretien du corps, à l'esthétique environnementale et paysagère, à son caractère cathartique et régénérant (Figure **2).** Comme pour le goût du marché, la diffusion des valeurs hygiénistes et écologiques ne se fait pas au hasard et concerne en l'occurrence deux périurbaines : dans leur cas, nous pouvons penser que l'excellente accessibilité aux espaces de pleine nature joue un rôle permissif dans le développement de ce type de loisirs. Toutefois, les causes principales sont sans doute situées ailleurs, et à chercher d'une part dans la diffusion de ces mêmes valeurs par la grande distribution - comme Décathlon - qui prend en partie en charge la démocratisation de certains modèles socioculturels en vue de leur exploitation marchande ; d'autre part, dans le jeu de la distinction sociale qui fait que les modèles socioculturels dominants et rares, à force d'être convoités comme des éléments de distinction, tendent à se banaliser et à se démocratiser en raison d'une diffusion « mimétique ». Si la première apparaît clairement dans les instruments publicitaires qui mettent en scène les valeurs de la forme, de la nature, le désir d'aventure et de réalisation

de soi, la seconde est particulièrement manifeste dans la manière dont ces pratiques se diffusent par mimétisme, par exemple à travers les réseaux d'amis.

Figure 2 : La diffusion des valeurs hygiénistes et écologiques

Valérie . ,. .. ..; .'-, ? : • .'.. ;•., ; ' -j. x v ; •. • •

« Sinon, pour mon plaisir, je fais du vélo dès que le temps me permet. Donc moi, au lieu d'aller traîner les magasins, je saute sur mon vélo dès qu'il fait beau. (...) Dès que le printemps va pointer son nez, je vais être fourrée sur mon vélo très facilement. (...) Donc c'est plusieurs fois par semaine, ça va être toute seule une ou deux fois par semaine, une fois sûr. Et puis avec les enfants après. Surtout avec la petite. (...) Moi, toute seule, jè me lance qu'à faire de la route. Je pars d'ici, je reste autour. Ca va être Artannes, Pont-de-Ruan, Sache, ça m'arrive d'aller, je suis déjà allée jusqu'à Villeperdue, toute seule aller-retour. Mais je peux faire le parcours inverse de l'autre côté (...) C'est une activité que j'aime bien. Ca maintient la forme. Et puis moi, j'aime bien découvrir des coins, prendre des petites routes et être dans la nature. »

Danièle

« On fait beaucoup de marche maintenant. Là, on revient de marche. Hier, on y était. Quatre cinq fois par semaine. Puis c'est pas des petites marches, c'est des marches de une ou deux heures. On part par ici, dans les vignes, autour de Parçay, avec le mari et le chien. On a quand même de beaux coins. » >

Cependant, une fois encore, cette diffusion des valeurs écologiques et hygiénistes, ne doit pas être surestimée. Chez Valérie comme chez Danièle, ces valeurs se manifestent de manière ponctuelle, ne trouvent pas de continuité par exemple dans la structuration des modes de déplacement, des pratiques de week-end ou de vacances, et donc ont une « activité » limitée. D'autre part, elles cohabitent avec d'autres valeurs qui, d'un point de vue dominant, pourraient paraître antagonistes, comme le goût particulièrement développé pour les activités reproductives (particulièrement apparent dans l'organisation des vacances) ou encore pour la déambulation commerciale dans les espaces commerciaux. Ainsi, la circulation des schèmes, plus qu'une dilution de Phabitus de classe, explique plutôt son hybridation.

L'attrait et l'expérimentation de nouveaux modèles touristiques

Une troisième forme de diffusion des modèles socio-culturels dominants apparaît à travers la démocratisation de certaines pratiques touristiques. En effet, si les vacances balnéaires, reproductives et atlantiques constituent un des fondements - et un trait toujours dominant - de Phabitus « populaire », remarquons que chez certains individus, les formes de pratiques touristiques se diversifient. Tel est le cas, par exemple, de Sylvie. N'ayant pris depuis vingt ans que des vacances balnéaires à Royan, celle-ci part désormais quatre à six jours par an au mois de mai et expérimente des vacances d'un tout autre style, fondées sur la visite de curiosités régionales (villes, musées, monuments, etc.) et l'exploration de contrées nouvelles (Périgord, Pays basque). Comme nous l'avons déjà souligné, cette nouvelle forme de pratique touristique a été initiée par sa fille[10] qui, ayant manifesté le désir de découvrir le Périgord et étant porteuse de ce nouveau modèle, a été à l'origine de leur acculturation. S'ils ont pris goût au « tourisme de découverte » et que ce dernier fait désormais partie du patrimoine d'habitudes, celui-ci n'exclut toutefois pas le maintien (et la reproduction) des habitudes anciennes, c'est-à-dire des vacances d'été immobiles, consacrées au « *repos total* » et passées à Royan.

[10] Voir Deuxième partie, chapitre 5, « Quand les enfants acculturent leur parents », p. 276-277.

L'exemple d'Annick est sensiblement différent. Jamais partie en vacances jusqu'à peu, pour des raisons financières et par manque d'habitude, celle-ci a réalisé depuis quatre ans plusieurs voyages d'une semaine à l'étranger : en Tunisie, en Grèce, aux Canaries et à Ibiza. En l'occurrence, si elle n'avait pas gagné un voyage à coût réduit et entièrement organisé, Annick ne se serait sans doute jamais lancée. Cette nouvelle expérience, vivement appréciée, a été renouvelée depuis chaque année, en utilisant les dispositifs de réduction offerts dans certains catalogues. Sans doute favorisé par la politique de démocratisation des prix opérée par les voyagistes, son exemple illustre la diffusion et la banalisation de certaines pratiques touristiques, de certaines destinations et la naissance d'un désir d'exotisme - réservé jusqu'à une date récente à des individus plus fortunés. Remarquons néanmoins que son style de vacances, à bien des titres, reste marqué par des activités populaires (plage, excursion) et concerne des destinations de masses, donc demeure assez éloigné des aspirations aventurières des individus « cultivés ».

Le troisième exemple, celui de Valérie, diffère des deux premiers. En raison du poids financier que représentent le remboursement et l'aménagement de la maison, elle privilégie, avec sa famille, le tourisme balnéaire sur la côte atlantique, en camping et pour une courte durée. Néanmoins, en évoquant les vacances, celle-ci révèle une certaine frustration en référence à bon nombre de leurs amis qui, disposant de plus amples revenus, partent chaque année aux sports d'hiver, et s'offrent régulièrement des voyages exotiques (Antilles, Maroc). Si, d'un côté, elle dénonce l'effet de mode - et minimise la frustration en remarquant que ses parents ont toujours bien vécu sans jamais voyager -, elle reconnaît par ailleurs que ces exemples proches éveillent en eux une certaine envie - donc une certaine frustration - qu'ils envisagent à court ou à moyen terme de combler. D'une part, ils projettent sérieusement un voyage à la Martinique ; d'autre part, ils envisagent d'aller au ski pour la première fois. Son récit illustre particulièrement bien la force normative des modèles touristiques dominants, et ce, malgré une pleine conscience de son caractère de *« mode »* socialement construite - discernement que l'on peut attribuer en l'occurrence à la frustration. Parce que ces modèles constituent un enjeu de distinction sociale, et dans ce contexte précis un principe de ressemblance et d'identité de groupe (entre amis), ils favorisent les comportements mimétiques et assurent de ce fait leur propre diffusion.

Figure 3 : L'expérimentation de nouvelles pratiques touristiques

Sylvie

« Par contre, quand on part une semaine au mois de mai, on fait vraiment de la balade, de la visite pour voir ceci, cela, pour découvrir, pour voir un peu le coin. On prépare un petit peu comme l'an dernier, on a été à Pornichct, et on a fait Pornic, Le Croisic, Le Pouligen. On a fait tout ce coin là. On loue quelque chose sur place. On part le matin et on revient le soir. C'est différent, c'est moins reposant mais j'apprécie. J'aime bien découvrir un peu les choses. Au départ c'est notre fille qui voulait mais maintenant on aime ça. »

Annick

« J'ai jamais été habituée de partir en vacances. Nous, avant, de mon temps, les vacances, c'était aller garder les vaches. J'allais en ferme pour gagner ma nourriture pendant les vacances et puis on gardait les vaches... Moi, j'ai jamais été habituée à partir, donc ça ne me gène pas, même si je pars pas. Donc là, v'ia deux trois ans que je pars, huit jours tous les ans, parce que je gagne des séjours. Je gagne ça avec des catalogues que je reçois (...). Donc je gagne huit jours pour deux personnes. Mais je paye l'avion quand même. J'ai juste l'avion à payer. Je suis allée en Tunisie huit jours, donc un séjour que j'avais gagné. Et puis l'année d'après je suis partie, je me suis abonné au magazine *Santé* et puis j'avais mille francs d'économie sur une croisière de 3900 francs... J'avais mille francs alors je me suis dit, c'est pas mal : une croisière de huit jours sur un grand bateau, en Grèce, Santorin et tout ça. Et puis l'année dernière, je suis allée aux Canaries. Huit jours aussi. (...) Et puis là, j'ai gagné un séjour pour aller à Ibiza, cette année, donc là, le 25 mai, je pars à Ibiza avec la parisienne. »

Valérie

Frustration : « Voilà (la maison), c'est plus un sacrifice pour d'autres trucs, par exemple les vacances, parce qu'on a beaucoup de gens autour de nous qui partent, qui vont à l'étranger, qui se font des voyages des choses comme ça, nous... On bouge pas. Voilà... Enfin, c'est ce qu'on se dit, moi j'ai des parents qu'on soixante ans qu'ont jamais voyagé, ça tue pas. Moi je pense que c'est aussi une mode le voyage, tous ces trucs-là. C'est à la mode, on voit les gens qui voyagent beaucoup, les gens qui bougent, qui vont beaucoup en week-end, c'est une mode. [Vous sentez une pression autour de vous ?•] Je ne sens pas une pression mais tout le monde le fait je dirais. Quelque part on les envie. On se dit : " ils ont de la chance ". Quand vous avez des copains qui partent à Cuba pendant quinze jours avec leurs enfants, bah nous, on reste là. " Ah bah nous, on va aller à la Guadeloupe, machin ? ". " Ah bah pas nous ! ". Ou ils ont passé la semaine de Noël au ski, des choses comme ça. Nous on est restés là. C'est ça. Mais bon, à côté de ça, c'est ça. Ils n'ont pas les mêmes salaires que nous. »

Projet : « [Et comme projet, comme envie pour les vacances futures ?] Honnêtement, si on pouvait avec mon mari, on va se payer un voyage quand même parce qu'en fait on a un peu d'argent de côté parce qu'en fait on s'est marié en juin 2000, et on avait demandé un peu d'argent et on avait dit on se paiera un voyage. (...) On aurait très envie d'aller à la Martinique, on est très tenté. (...) Et puis la neige, on aurait déjà du y aller aux vacances de Noël parce que c'était projeté d'y aller avec des amis. Finalement, ça s'est pas fait. C'est vrai que si on pouvait le faire, on aimerait bien le faire. Pour découvrir, parce qu'on ne connaît pas. On ne sait pas ce que c'est d'avoir des skis aux pieds. Profiter de la neige mais à quatre, c'est cher. Donc ça reste dans les projets. » ; .

A travers ces trois exemples, nous voyons que des individus caractérisés par un habitus « populaire » et habitués à des vacances peu nombreuses, proches et reproductives, sont gagnés par des nouvelles formes de pratiques touristiques à la fois plus exotiques et plus audacieuses, qui se diffusent par différents canaux - les enfants, les jeux et les magazines ou encore les amis - qui constituent autant de nouveaux acteurs de la socialisation. Si elles dérivent des modèles touristiques jusqu'à là réservés aux classes moyennes supérieures, elles s'en éloignent cependant par des activités et des destinations de masse, qui résultent elles-mêmes du processus de démocratisation.

La « percolation » des valeurs dominées

La circulation des modèles socioculturels ne se réalise pas seulement de manière descendante, des habitus « dominants » vers les habitus « dominés ». En effet, nous retrouvons chez les individus qualifiés, dans certaines situations sociales, des logiques, des valeurs ou des goûts caractéristiques de l'habitus « populaire ». Trois exemples, à bien des égards différents, peuvent illustrer ce phénomène de « percolation » et montrent qu'il procède de mécanismes différents : l'un porte sur les pratiques commerciales et illustre la pression qu'exerce la structure de l'offre et les normes d'accessibilité ; le second concerne la réinterprétation, selon des modalités spécifiques, de la disposition villageoise ; le dernier est consacré à la diffusion - et à la ré interprétation - des normes de jardinage et de bricolage domestiques. Etudions successivement ces trois cas.

Les effets uniformisant de la structure de l'offre et de la logique d'accessibilité sur les pratiques commerciales

Revenons brièvement sur ce point déjà amplement développé" : bien que les individus à fort capital culturel décrient massivement, pour des raisons esthétiques, les formes d'urbanité périphérique, et ce, qu'il s'agisse de restaurants, de mégaplexes ou des centres

" Troisième partie, Chapitre 6, p. 316-322.

commerciaux, dans bien des cas, l'analyse de leurs pratiques montre qu'ils succombent partiellement à leur tropisme, principalement pour deux raisons. D'une part, comme nous l'avons vu, ils sont fortement dépendants de l'offre et n'échappent pas, par exemple, aux espaces commerciaux périphériques, soit parce que ces derniers sont en situation de monopole, soit parce qu'ils présentent des prix beaucoup plus attractifs, soit enfin parce qu'ils proposent davantage de choix. D'autre part, lorsque ces individus résident dans la première couronne périurbaine, ceux-ci sont soumis, au même titre que les autres périurbains, à une forte logique d'accessibilité : ainsi savons-nous par exemple que plusieurs d'entre eux, tout en déplorant les qualités architecturales et l'ambiance du Méga-CGR, le fréquentent préférentiellement. Dans ces deux cas, la logique « fonctionnaliste » s'impose et prend le pas sur les dispositions esthétiques ou citadines qui orientent généralement les pratiques cultivées - et sont au principe de la distinction culturelle -, dans le sens d'une pratique des lieux de masse et d'une uniformisation. Comme nous l'avons déjà noté, elle introduit au sein de l'habitus « cultivé » un principe de discordance entre pratiques et représentations qui pourrait être à l'origine d'une « turbulence identitaire » si celle-ci n'était pas généralement désamorcée par une distance au rôle.

La disposition néo-villageoise

Quoique moins fréquemment développée et assez peu représentée dans notre échantillon (un cas), l'affirmation par des individus qualifiés d'une disposition villageoise peut également apparaître comme un principe - au moins apparent - de brouillage des classements et d'uniformisation. Toutefois, comme nous l'avons suggéré, sa forme et son sens diffèrent assez sensiblement de la disposition villageoise précédemment décrite[12] : alors que dans sa version populaire, le goût pour l'espace local se fonde sur une pratique de proximité intense, sur un monde d'habitudes et a toujours quelque chose d'une enveloppe protectrice ; dans sa version cultivée, les individus tendent à ressusciter le sens, les vertus et l'esthétique du local autour des valeurs « artistes » (authenticité, convivialité) alors que leurs pratiques - comme bon nombre de leurs appétences - se situent très majoritairement aux échelles métro ou métapolitaines. L'exemple de Jean-Christophe est à ce titre éloquent. Fin s'installant en périphérie de Tours après avoir vécu à Paris, celui-ci souhaitait « *vivre ci la campagne* » et dans un « *cadre villageois* ». Or précisément, dans son choix résidentiel, le « village » a cristallisé toute l'épaisseur d'un imaginaire : les vertus de la « petite » école républicaine et rurale idéale pour la scolarisation primaire des enfants, l'importance accordée aux services et aux commerces de proximité, le désir - pour ne pas dire le fantasme - de rencontres et de sociabilités locales, enfin, la possibilité de déplacements courts réalisés à pied ou à vélo. Dans cette idéologie du « village », quelque peu nostalgique, les vertus accordées au « local » sont les mêmes que celles accordées au petit commerce ou au marché, et sont pareillement sous-tendues par les valeurs d'authenticité, de convivialité et de folklore. Néanmoins, dans l'exemple de Jean-Christophe, les récits ultérieurs montrent - et sans doute est-ce une ligne de partage majeure entre les « vrais » et les néo-villageois -, que cette idéologie du village est essentiellement fantasmatique : les vertus accordées à l'école locale n'excèdent pas l'enseignement primaire (celui-ci projetant de scolariser ensuite ses enfants à Tours), l'usage du petit commerce est rarissime, les sociabilités locales sont réduites et très sélectives - car nouées avec des personnes à fort capital culturel avec lesquels il présente de sérieuses affinités), l'usage des déplacements pédestres est anecdolique, l'essentiel des déplacements étant intégré dans des trajectoires métropolitaines.

[12] Voir Troisième partie, chapitre 7, « Les dispositions villageoises héritées et recomposées », p. 360-368.

De la sorte, cet exemple montre que si la disposition villageoise peut se manifester chez des individus à fort capital culturel, celle-ci est réinterprétée dans un sens qui est assez éloigné de celui que Ton a observé en milieu « populaire ». Du coup, tout en donnant l'illusion d'une circulation des schèmes et d'une apparente uniformisation, cette disposition contribue à reproduire, tout en le déplaçant, le processus de distinction socioculturelle.

La forme cultivée du goût pour le jardinage

L'exemple des pratiques de jardinage permet d'illustrer ce double processus de circulation des schèmes et de réinterprétation. Si les individus « cultivés » sont souvent réfractaires aux activités de bricolage et d'entretien du jardin, ce n'est pas le cas de tous. Deux d'entre eux (Bernard et Yves) présentent au contraire un goût avéré pour ces activités qui, dans le premier cas, constituent un loisir occasionnel et, dans le second, le loisir principal. La partie « off » de l'entrevue avec Yves, à travers la visite de l'atelier et du jardin, a permis de confirmer l'importance qu'il accorde à cette activité, seul loisir extérieur et principale source de « *décompression* » : bois, tonte, taille des haies, arrosage, curage du bassin et restauration de vieux objets (rambardes, salon de jardin, fauteuil etc.). Y consacrant une bonne partie de son temps libre, nous pourrions nous contenter de constater un certain « embourgeoisement» de cette pratique populaire si le sens qu'il lui était conféré n'était pas sensiblement différent. Comme le montrent les extraits d'entretiens ci-dessous, Bernard et Yves attribuent à cette activité une certaine esthétique fondée sur le rapport à la nature, sur la reproduction des gestes virils, anciens et rustiques *(«fendre », « couper* ») et sur la satisfaction d'effectuer par soi-même des activités qui échappent précisément à leur propre culture, et qu'ils n'ont ni apprises ni réalisées auparavant. C'est d'ailleurs parce que celles-ci ne procèdent d'aucune continuité biographique, et qu'elles sont donc entièrement réinventées, et qu'enfin, elles sont réalisées en dehors de toute contrainte de nécessité, que leur sens s'écarte sensiblement de la version populaire. Ainsi, là encore, quand ce goût cultivé pour le jardinage témoigne de la circulation et d'une apparente uniformisation des pratiques - que l'on pourrait par exemple déduire de leur simple observation -, l'analyse phénoménologique des situations comparables montre le jeu de la distance culturelle et l'importance du travail de réinterprétation.

Figure 4 : Le goût cultive pour le jardinage

Bernard

« Moi, je me vois tout à fait dans un jardin m'occuper d'arbres fruitiers. Avoir une activité. Puis j'aime bien les activités de nature. Fendre du bois : on a une cheminée donc on a quand même du bois ici mais... Aller fendre du bois. J'aime bien ce travail assez physique. Fendre et couper du bois, c'est un effort physique que j'aime bien. Et ça, toutes ces activités qu'on peut faire quand on a un jardin, ça me manque »

Yves

« Dimanche, j'ai fait un petit tour à la clinique. Je suis rentré, il était onze heures. J'ai passé huit heures dans le jardin à couper des arbres, à couper mon bois, à ranger mon bois. Je m'en plains pas du tout, j'aime bien ça. Donc voilà, j'ai pas éprouvé le besoin de me promener ni l'envie. »

« Ah non, le jardinage, on fait tout. Mais ça, ça me va tout à fait, ça ne me pèse pas. [Et en quoi ça consiste ?] Ca consiste en l'hiver, faire du bois. Moi, je suis pas très rapide donc ça me prend du temps. Couper les arbres, les découper, les fendre, les ranger. Parce qu'on chauffe une partie au bois, donc il y a un poêle, donc je dois faire mes dix stères par an. Et puis l'été... [Et ça le bois, vous êtes équipés ?] Deux tronçonneuses, un banc de scie, un merlin, quand notre ami Bernard va acheter du bois, on passe par ici et on le coupe avant

qu'il reparte pour sa petite cheminée, on passe trois heures ensemble...[Il y a quoi d'autres comme activités ?] L'été, c'est la tonte. La période la meilleure, c'est septembre octobre, l'herbe ne pousse plus, il y a pas encore besoin de chauffer. Bon, comme on a la chance d'avoir de l'eau aussi, là dimanche, j'ai passé mon temps à remettre en place les pompes, le système d'arrosage avec plus ou moins de succès. [Ca c'est une activité que vous faites à deux ?] Oui, oui, oui, en se partageant les tâches. Mais oui, oui. [Et là, il y a plus de plaisir ?] Ca ne me pèse pas. Quand je monte sur mon tracteur pour tondre, j'ai ma petite radio et j'écoute, ça va dépendre. Ca peut-être les Grosses têtes, ça peut-être France culture. Pas de la musique. Il faut que j'ai de la parole, parce que la musique, c'est pas un lieu pour écouter de la musique. Du bla bla. [Et si au départ c'était pas trop voulu, maintenant vous assumez vraiment d'avoir de l'espace ?] Absolument. C'est quelque chose que j'apprécie beaucoup. Je suis content quand je bricole ou que je me promène dans mon jardin. C'est un grand plaisir. »'.

L'analyse de la circulation à double sens des valeurs socioculturelles engagées dans la description et la justification des pratiques spatiales permet d'établir une conclusion d'importance. Loin de déstructurer les habitus de classe dans le sens d'une uniformisation - et donc d'une homogénéisation -, le désenclavement des valeurs socioculturelles favorise à l'inverse une individualisation et une complexification des systèmes de dispositions individuelles. D'une part, en fonction des contextes biographiques, et selon les sphères d'activités, les individus sont plus ou moins ouverts et réceptifs à des systèmes de goûts et de valeurs nouveaux : nous savons par exemple que les médecins périurbains sont davantage disposés que les autres à privilégier la rapidité d'accès plutôt que leur appétence citadine pour certaines pratiques ; tout comme les périurbains à faible niveau de qualification sont davantage disposés à développer un goût pour les pratiques hygiénistes de pleine nature. Cette inégale porosité des systèmes individuels constitue un premier facteur d'individualisation. D'autre part, l'impact de la circulation des schèmes sur la structure des habitus est extrêmement contrasté. Cette dernière peut introduire une *dissonance* lorsqu'un schème d'action contradictoire et concurrent infléchit une pratique dans un sens opposé, par exemple dans la fréquentation du Méga-CGR par les individus qualifiés (esthétique *vs* accessibilité). Celle-ci peut prendre la forme d'une simple *hybridation,* lorsqu'un nouveau principe d'action organise une situation spatiale différente, comme c'est le cas dans l'incorporation de nouveaux modèles touristiques. Celle-ci peut occasionner une *réformation* de l'habitus quand un nouveau principe d'action se substitue à un précédent lorsque, par exemple, une installation périurbaine génère la production d'idéologie anti-urbaines chez un individu originellement citadin. Celle-ci peut prendre la forme d'un *réinterprétation,* souvent dans le sens de la distinction socioculturelle, ce qui est apparu dans l'affirmation par les individus « cultivés » d'une sensibilité villageoise ou d'un goût pour les activités de jardinage et de bricolage domestiques. Ces modalités différenciées selon lesquelles circulent et sont activés ces différents modèles, constituent un second facteur d'individualisation et de complexification des systèmes de dispositions. Enfin, qu'elle soit montante, descendante ou horizontale, notons que la circulation des goûts et des valeurs occasionne la plupart du temps une adaptation ou une réinterprétation des schèmes dans un sens ou dans l'autre, ce qui, en modifiant la structure des habitus, contribue à déplacer et à redessiner les lignes de marquages socioculturels, et par là même à en réduire la visibilité et à en compliquer la lecture.

Conclusion

A partir de l'analyse des systèmes de goûts et de valeurs engagés dans la territorialisation des lieux de vie, ce chapitre a montré le «jeu» parfois important qui s'introduit au sein des habitus de classe et a confirmé l'hypothèse d'un « nuancier individuel ». Ce processus d'individualisation explique l'irrépressible variété qui se donne avoir dans l'analyse des spatialités urbaines. Toutefois, à revers d'une doxa savante ou de

sens commun, cette logique n'est pas le résultat d'un phénomène purement intentionnel qui traduirait la volonté de l'individu de réaliser sa synthèse originale en piochant ici et là, en toute liberté, au supermarché des goûts et des valeurs[13]. A l'inverse, nous avons montré que ce phénomène, vraisemblablement inscrit dans une trame historique, procède de raisons objectives et structurelles, qui tiennent à la diversification de ses sources et de ses formes. Présentée ici à titre expérimental, cette problématique pourrait être réinvestie plus systématiquement et plus en profondeur autour de deux axes principaux.

Le premier pourrait étudier plus sérieusement les conditions d'émergence, de circulation et de démocratisation des dispositions socio-spatiales en portant le regard d'une part sur les dispositifs de circulation des schèmes (médias, pubs, mimétismes, effets de lieux etc.), d'autre part sur les conditions sociales et biographiques de réception des nouveaux schèmes, et ce, en prenant pour objet des dispositions spécifiques : par exemple le goût pour les usages hygiénistes des espaces de pleine nature, la banalisation des certaines destinations ou certains modèles touristiques, ou encore, le déploiement d'une compétence et d'une appétence métro et métapolitaine. Le second objet d'investigation, davantage centré sur la problématique identitaire, pourrait porter sur le rôle que jouent ces nouveaux schèmes dans l'assouplissement, la reproduction ou la redéfinition de la structure des habitus et dans le déplacement (ou le maintien) des lignes de marquages socioculturels. A ce propos, nous pensons que la circulation à double sens des systèmes de goûts et de valeurs exerce un rôle ambiguë : si la structure des habitus change, les principes de distinction, tout en se déplaçant, ont tendance à se reformer. Cette hypothèse mériterait d'être discutée.

[13] Cette idée, selon laquelle l'individu, tenant les rôles, les valeurs ou les normes à distance, pourrait choisir celle-ci, rejeter celle-là, et réaliser sa propre composition, et d'une certaine manière construire sa vie comme une œuvre d'art, a bonne presse dans le monde intellectuel. Il faudrait pouvoir montrer que cette croyance, en pensant précisément tenir les cadres sociaux à distance, constitue une nouvelle norme, socialement située, caractéristique des milieux « cultivés » et « petits bourgeois ». Il faudrait également pouvoir montrer que celle-ci, comme les autres, tend à se démocratiser, mais qu'elle reste cependant marginale dans les milieux populaires.

Conclusion

Pour une approche comparative, comprehensive et génétique des identités socio-spatiales

A partir d'une analyse systématique des formes de distinction socio-spatiale, c'est-à-dire des systèmes de goûts, de normes et de valeurs engagés dans la territorialisation des lieux, ce dernier moment de notre travail a tout d'abord permis de confirmer *le lien étroit et à double sens qui existe entre la dimension spatiale et socioculturelle (au sens large) de l'identité.* D'une part, les principes de justification, de qualification et d'évaluation des lieux de vie sont fréquemment sous-tendus par des dispositions non-spatiales relatives au rapport à soi (hédonisme individualiste, disposition reproductive), au corps (hygiénisme sportif, sensibilité gastronomique), aux autres (disposition familiale ou conviviale) ou à certaines activités (goûts cultivés). Dans ce cas, l'identité spatiale, qui en est partiellement le produit, est un lieu de manifestation, et donc un révélateur de l'identité socioculturelle. D'autre part, nous ne l'avons sans doute pas assez dit, certaines dispositions spatiales (citadine, villageoise, métro ou métapolitaine) constituent des ressources nécessaires au déploiement et à la valorisation de certaines dispositions culturelles. Que l'on pense à la compétence métapolitaine et à l'appétence citadine que présuppose le tourisme culturel urbain réalisé dans les grandes métropoles européennes ; ou encore au rôle que peut jouer le capital spatial (stratégies scolaires, accès à la ville, vacances) dans les stratégies de capitalisation culturelle associées à une volonté d'ascension sociale. De la sorte, l'identité spatiale et socioculturelle, bien qu'elles constituent deux dimensions *spécifiques* de l'identité, sont interdépendantes et forment, en quelque sorte, les deux revers d'une même médaille.

En second lieu, parce qu'elle s'est appuyée sur une démarche comparative, l'analyse des formes de distinction socio-spatiale a permis de prouver que, dans le contexte particulier des classes moyennes, les identités spatiales obéissent à des logiques d'organisation complexes. D'une part, les principes de qualification et d'évaluation des espaces de vie confirment le maintien d'éléments de structuration collective et de hiérarchisation, lié principalement à l'inertie des habitus de classe en rapport avec la dotation en capital culturel hérité ou acquis. Notons que ces habitus ne donnent pas lieu à des ensembles d'individus fermés et rigides mais constituent davantage des pôles « attracteurs » entre lesquels s'échelonnent et parfois même circulent les individus. En outre, ces régularités collectives se manifestent également par la perdurance des « effets de genre » et, plus discrètement ici, par le rôle que joue le statut et la place occupée dans le cycle de vie. Simultanément, l'analyse a permis de rendre compte de l'incontestable mouvement d'individualisation qui caractérise les identités spatiales. Ce processus, contrairement à ce qu'affirment d'aucuns, ne résulte pas d'une individualisation « à la carte » qui procéderait d'un régime d'hyper-choix. Il découle de facteurs structurels tels l'accroissement de la mobilité sociale, la diversification des univers de socialisation ou encore les désenclavement à double

sens des systèmes de normes et de valeurs. Ces mécanismes, en favorisant l'hybridation, l'adaptation, la mise en veille, la dissonance, le changement ou l'instrumenlalisation des schèmes spatiaux confine à l'assouplissement des habitus, à l'affaiblissement ou au déplacement des frontières et des marquages socio-culturels. Il en résulte une grande complexité des identités spatiales.

Ces résultats sont pour partie le produit d'une méthodologie comparative, compréhensive et génétique soucieuse de repérer, à l'échelle individuelle, l'articulation du collectif et du singulier. Rappelons succinctement ses grands traits. Premièrement, suivant une conception relationnelle du social, elle postule l'existence de contextes collectifs qui structurent et orientent l'action individuelle et se donne pour objet de les mettre à jour. Ce projet discrédite d'emblée la démarche monographique qui, en focalisant l'analyse sur le cas particulier, sans autre réfèrent possible, rend difficile leur prise en compte. *A contrario,* elle légitime l'approche comparative en tant qu'elle permet, dans une perspective relationnelle et systémique, de replacer les cas individuels dans « l'espace des points de vue». Deuxièmement, pour objectiver ces contextes collectifs, cette méthodologie ne se contente pas d'établir des correspondances statistiques entre des attributs sociaux, des ensembles de dispositions et des classes de pratiques. Elle cherche davantage à explorer les rapports d'intelligibilité entre ceux-ci et, dans une optique compréhensive, à reconstituer des lignes de cohérence. C'est précisément ce que nous avons tenté lorsque nous avons détaillé, entre autre, le lien entre le capital culturel, les goûts cultivés et « l'esthétique » citadine, elle-même génératrice de pratiques et d'idéologies spatiales singulières. Enfin, au-delà des contextes collectifs, cette méthodologie fait grand cas des irrégularités, des contretypes, des exceptions et, plus globalement, de l'ensemble des variations inter et intra-individuelles. Plutôt que de les considérer comme le produit d'une autonomie croissante de l'individu, elle s'obstine, dans une perspective génétique, à rendre compte des mécanismes structurels d'où procède cette individualisation du social. En mettant en exergue les facteurs et les formes de singularisation des identités spatiales individuelles, c'est cette réflexion que notre dernier chapitre a amorcée.

Bien entendu, cette méthodologie mériterait d'être systématisée et nos résultats devraient être approfondis. D'une part, pour leur donner toute leur valeur, les conclusions concernant les formes de distinction socio-spatiale pourraient donner lieu à une investigation quantitative soucieuse d'interroger, en faisant «travailler» les variables traditionnelles, les pratiques effectives, les usages ou encore les systèmes d'évaluation et de qualification des lieux . D'autre part, pour lui donner tout son crédit, la théorie structurelle de l'individualisation devrait faire l'objet d'une investigation qualitative plus spécifiquement centrée sur les facteurs ou sur les formes d'individualisation spatiale. Après avoir rappeler les principaux acquis de ce travail, nous allons présenter succinctement ces pistes de recherche.

[1] Sur ce dernier point, pour prolonger notre travail, on pourrait par exemple inviter un grand nombre d'individus à commenter et à évaluer une ensemble de photographies représentant des lieux diversifiés de l'agglomération (la place Jean Jaurès, la place Plumereau, la galerie d'un centre commercial périphérique, un quartier d'habitat tourangeau, une zone pavillonnaire, une ZUP...), pour explorer avec davantage de rigueur la question des goûts spatiaux et, plus globalement, la constitution de l'esthétique urbaine.

Conclusion générale

La complexification des spatialités individuelles, enjeux de méthodes et nouvelles perspectives thématiques

Les résultats issus de nos trois champs d'investigation successifs ont été synthétisés à la fin de chaque partie. L'objet de cette conclusion générale n'est donc pas de les rappeler de manière exhaustive et, à coup sûr, en moins bien. Nous souhaitons davantage mettre en exergue ce qui ressort globalement de l'enquête et aborder les incidences méthodologiques et thématiques que les tendances observées peuvent avoir sur l'analyse des spatialités. De ce fait, cette conclusion comporte une large dimension programmatique.

Quel que soit l'angle d'attaque, un résultat, à la fois très élémentaire et incroyablement lourd d'implications scientifiques, s'impose : les identités spatiales individuelles sont d'une grande complexité. Même en l'absence d'études géo-historiques d'ampleur, nous pouvons gager qu'elles obéissent à un processus de complexification croissante. Celui-ci résulte de l'action simultanée de deux mouvements historiques contradictoires que nous devons rappeler succinctement.

La perdurance des principes de structuration collective

En premier lieu, notre travail montre qu'il existe, malgré leur desserrement, une relative inertie de l'action des déterminants collectifs. De ce fait, les catégories utilisées traditionnellement par la sociologie pour analyser les pratiques sociales conservent une réelle opérationalité et permettent d'identifier, dans la constitution des identités spatiales, des régularités et des structures. Revenons rapidement sur chacun d'entre eux.

Tout d'abord, au sein des classes moyennes, le capital économique joue un rôle apparemment mineur dans la constitution des identités urbaines[1]. Néanmoins, l'hypothèse d'une « solvabilité spatiale » croissante augmentant le champ des possibles, et donc la capacité élective des individus, doit être nuancée. Dans la mesure où les ressources spatiales ont, pour la plupart d'entre elles, une transcription économique, et que, dans la fraction inférieure des classes moyennes, les moyens économiques sont limités, les individus y sont souvent soumis à des contraintes fortes les amenant à opérer, en matière de pratique spatiale, des choix alternatifs : entre l'accessibilité à la ville et la surface du logement dans les choix résidentiels, entre l'accession à la propriété en maison et le départ en vacances, etc. De ce fait, lorsque l'on « descend » dans la hiérarchie sociale, et que l'on enquête auprès de populations précarisées ou exclues, les marges de choix spatiaux doivent probablement se réduire et la logique strictement financière devenir un déterminant hégémonique. Ce poids, variable, de la contrainte économique, et les marges de manœuvre qu'elle offre, plutôt que d'être déniés, devraient faire l'objet d'une investigation comparative et approfondie, non pas seulement centrée sur la relation statistique entre des niveaux de revenus et des niveaux de pratiques, mais aussi et surtout sur les nombreuses « adaptations » que réalisent les individus entre les revenus disponibles, leurs aspirations et les choix spatiaux qu'ils opèrent. Cette seconde analyse doit permettre d'expliquer pourquoi, certains individus, bien que fortunés, se disent « contraints » en raison d'un

[1] Nous savons qu'en situation d'entretien, par « pudeur sociale », les individus tendent généralement à minimiser la contrainte financière en déguisant leurs choix contraints en choix positifs. Comme nous l'avons souligné, il est donc fort probable que le poids de la rationalité (et de la contrainte) financière dans l'orientation des choix soit sous-estimé.

niveau d'aspiration très fort, tandis que d'autres, beaucoup moins fortunés, ne mentionnent jamais la contrainte financière par un jeu de « nécessité faite vertu ».

Cependant, si les pratiques spatiales des individus appartenant aux classes moyennes échappent, pour une large part, aux contraintes de nécessité, notre travail a mis en évidence le rôle décisif du capital culturel acquis (l'école) ou transmis (la famille) dans la constitution des spatialités. Deux éléments expliquent, nous l'avons vu, cette forte relation. D'une part, l'acquisition d'un fort capital culturel présuppose le déploiement d'un capital spatial important : citadinité, mobilité, cosmopolitisme, ouverture aux lieux du monde, etc. S'il n'empêche pas l'attachement, le capital culturel constitue donc un gage de faible enracinement et d'ouverture spatiale. D'autre part, un grand nombre d'idéologies spatiales sont sous-tendues par des systèmes de goûts, de valeurs ou de normes socioculturelles eux-mêmes « culturellement » situés, tantôt caractéristiques d'un habitus « populaire », tantôt d'un habitus « cultivé ». Nous savons par exemple que la disposition « esthétique » qui caractérise les individus à fort capital culturel est fondatrice d'une sensibilité urbanistique et architecturale, et plus largement, d'un goût pour les espaces à forte urbanité. A l'inverse, nous avons pu souligner la relation qui existe, chez les individus à plus faible capital culturel, entre la conception reproductive du temps libre, l'enracinement domestique et péridomestique, et ce, au quotidien comme durant les vacances. L'étude de la relation entre capital culturel et spatialité, bien amorcée dans ce travail, mériterait d'être encore approfondie. D'abord, en discutant, plus encore que nous l'avons fait, la permanence du principe de légitimité culturelle : si, durant l'entretien, elle constitue le principe fondateur de la distinction sociale chez les plus qualifiés, cette « légitimité », nous l'avons vu, est loin d'orchestrer toute leur vie ordinaire, fréquemment dissonante. A ce sujet, il nous a semblé important de faire la part des pratiques et celle du discours : il faudrait sans doute les confronter davantage. Ensuite, dans le prolongement de ce travail, il faudrait prendre pour objet, au sein de la culture légitime, la diversité des compétences et des légitimités culturelles, particulièrement sensible, nous l'avons vu, dans les registres descriptifs : à capital culturel égal, nous avons repéré des approches « littéraire », « naturaliste » ou « anthropologique » de l'espace. Parce qu'elle est fondatrice d'une fine individualisation, la variété de ces légitimités « dominantes » devrait être explorée plus en profondeur. Enfin, sans occulter l'approche hiérarchique, il y aurait un intérêt évident à repérer, plus que nous l'avons fait, la diversité des principes de légitimité culturelle, bien sûr en mettant en évidence leurs implications spatiales, mais également en cherchant à dévoiler leurs conditions génétiques. A ce titre, nous avons remarqué qu'il existe, par exemple, une adaptation « bohème » de Phabitus « populaire ». Plus globalement, on gagnerait à tenir ensemble, dans l'analyse des spatialités, une approche hiérarchique et différentielle des centres de légitimité culturelle.

Nous n'avons abordé qu'à la marge les rapports de sexe mais nous avons pu constater combien ils étaient essentiels dans la formation des spatialités, à tous les niveaux de la hiérarchie sociale. Ce fut particulièrement manifeste chez les femmes les moins qualifiées que nous avons enquêtées : elles mentionnent, et souvent même revendiquent, un rôle de gestion du foyer qui génère une spatialité propre, à l'intérieur du domicile (temps domestiques importants, travaux ménagers, territorialisation forte de certaines pièces, etc.) comme à l'extérieur (lieux d'achats, gestion des déplacements des enfants, etc.). Cette forte division sexuée du travail, qui occasionne un partage tout aussi sexué de l'espace (des lieux, des usages, des mobilités, etc.) est apparue également dans de nombreuses familles de médecins où l'investissement et l'accomplissement professionnel du mari présuppose une forte prise en charge par la femme des tâches domestiques (au sens large), au détriment

d'un investissement professionnel important. Si donc, ce partage est apparu relativement fort chez les individus les moins qualifiés comme les plus qualifiés de notre échantillon, il existe en position intermédiaire des couples où le partage est moins inégal et où les rôles sont moins tranchés. Il y aurait un intérêt majeur à investir davantage cette question du rapport entre l'identité de genre (féminine et masculine) et la spatialité, dans le contexte des classes moyennes occidentales. D'une part, pour estimer avec précision l'inertie de certains partages historiques (opposition cuisine/garage, dedans/dehors, proche/lointain, etc.). D'autre part, pour sonder la transformation et la redéfinition contemporaine de ces rôles socio-spatiaux. Pour cela, il faudrait pouvoir mener une analyse auprès d'un grand nombre de couples et, simultanément, analyser au sein de chacun comment ces rôles se négocient, se stabilisent ou se modifient au cours du « cycle de vie ».

L'âge, comme le genre, n'était pas au centre de notre investigation mais, en dépit d'une fourchette assez réduite ne concernant que des adultes actifs (entre 26 et 58 ans), son rôle est apparu déterminant, et ce d'autant plus que les individus l'évoquent très fréquemment pour justifier le sens ou la transformation de leurs conduites : leur stratégie résidentielle, leur plus ou moins grande mobilité, leurs goûts spatiaux. Si les individus construisent chacun de leurs « temps biographiques » autour d'un ensemble cohérent et spécifique de principes d'action, nous avons constaté que, d'un individu à l'autre, il existe des répétitions, des correspondances régulières entre certaines périodes et certaines classes de pratiques. De ce fait, la notion de cycle de vie, contrairement à ce qu'affirment d'aucuns, ne nous semble pas complètement obsolète même si elle doit être discutée. D'une part, en recherchant davantage que nous l'avons fait la permanence de modèles de représentations et de conduites spatiales fortement associés à l'âge ou au statut (célibataire, marié, divorcé, etc.). D'autre part, en travaillant sur l'individualisation qui ressort de la construction des « temps biographiques » et de leurs propres rationalités. Cependant, dans ce travail, la construction des temps biographiques ne doit pas être étudiée indépendamment des autres attributs sociaux qui, en la matière, ont une « influence » décisive (sexe, âge, statut, capital économique, culturel, etc.). A travers l'exemple des médecins, nous avons pu vérifier qu'il existe chez eux un modèle dominant d'itinéraire résidentiel : vie estudiantine en appartement en zone centrale ou péricentrale, installation précoce en maison individuelle en périphérie lors de la venue des enfants, retour au centre quelques années plus tard censé favoriser l'accès des enfants à la ville.

Plus que toutes les variables évoquées, la capital spatial hérité nous a paru jouer un rôle prépondérant dans la constitution des identités spatiales, et ce, en raison de l'importance des formes de reproduction. Nous avons vu que le poids des habitudes est particulièrement fort dans les stratégies résidentielles où, après la phase d'expérimentation qui succède à la décohabitation familiale, période d'ailleurs fortement soumise à la contrainte économique, les goûts formés familialement tendent fréquemment à reprendre leurs droits. Celui-ci est également très sensible dans la justification des goûts spatiaux où les individus, pour expliquer par exemple leurs goûts des espaces à forte urbanité, des voyages lointains ou du tourisme de bord de mer, invoquent précisément l'habitude, c'est-à-dire leur exposition précoce et prolongée à certaines expériences de socialisation. Avancé dans notre travail comme un élément dominant, mais non exclusif, de structuration des identités spatiales, l'importance de la reproduction spatiale pourrait constituer un objet d'investigation en tant que tel, visant à évaluer, dans les différentes sphères de la pratique et selon les individus, la part, toujours variable, des expériences, des compétences et des appétences familialement acquises et reproduites à l'identique. Par-là même, ce travail devrait mettre en exergue les

principes, sans doute nombreux, d'adaptation, d'hybridation ou de distanciation que les individus opèrent vis-à-vis de leurs expériences spatiales antérieures.

Ces principaux déterminants collectifs, qui «agissent» dans la structuration des identités spatiales, traduisent des relations profondes entre des attributs collectifs et des catégories de pratiques idéelles et matérielles de l'espace. S'ils peuvent être objectivés par une mise en correspondance statistique, au demeurant précieuse, leurs « effets » peuvent être repérés et auscultés par une méthodologie comparative et compréhensive, attachée aux contextes de l'action, c'est-à-dire à ses conditions de possibilité. Dans ce cadre, ils ne sont plus appréhendés comme des déterminants « externes », mais comme des déterminants « internes », et permettent d'établir un rapport d'intelligibilité entre chaque dimension de l'identité (économique, culturelle, sexuelle, biographique, etc.) et sa dimension plus étroitement spatiale. Dans ce rapport, ce n'est plus le rôle déterminant d'une variable qui est en jeu, mais l'ensemble des dispositions relatives à une dimension spécifique de l'identité (disposition patrimoniale, disposition esthétique, rôle ménager, etc.) en tant qu'il informe et structure le système de dispositions spatiales. Rappelons que dans cette conception, les différentes identités sont organisées de manière *systémique* - chaque identité est en relation avec toutes les autres -, *dimensionnelle* - chacune constitue un ensemble isolable et spécifique quoique interdépendant -, *partitionnelle* - chacune trouve une transcription et constitue une composante de toutes les autres formes d'identité. Enfin, elles sont organisées de manière *potentiellement hiérarchique.* Ce dernier point est d'une grande importance : selon les sociétés, les époques, les individus, les situations et les champs d'analyse, certaines dimensions de l'identité ont plus d'importance que les autres et les surdéterminent en partie. Dans notre travail, limité aux classes moyennes, il nous a semblé que l'identité socioculturelle des individus jouait, en matière de pratiques spatiales, un rôle déterminant. Toutefois, comme nous l'avons noté, elle est loin d'épuiser toute la réalité et la complexité des pratiques spatiales.

Cela est d'autant plus vrai qu'au-delà de l'inertie des déterminants collectifs, la formation de l'identité et le jeu qui s'établit entre ses différentes dimensions sont de plus en plus complexes et tendent à s'individualiser.

La puissante individualisation des identités spatiales

Les spatialités individuelles seraient fort simples si elles n'étaient soumises qu'à l'inertie de ces déterminants collectifs. La démarche comparative et compréhensive a permis de mettre en exergue une seconde tendance : un processus d'individualisation qui, à rebours des logiques précédemment décrites, explique en grande partie la complexification des identités spatiales. D'une part, ces identités sont de moins en moins intégrées au plan interindividuel. Au-delà des régularités collectives, les irrégularités et les « écarts au modèle » sont nombreux, ce qui banalise le régime d'exception. De ce fait, l'affaiblissement des « effets » comme des « marquages » de classe ne rend que plus saillante la manifestation des singularités individuelles et plus urgente leur étude. D'autre part, la diversification des formes d'expérimentation spatiale et des modèles de conduite fragilise, à l'échelle intra-individuelle, une conception intégrée de la spatialité sous forme de système unifié englobant. Elle invite à considérer l'identité spatiale comme un système composé d'agencements idécls et matériels pluriels, inégalement unifiés et inégalement cohérents.

Cette logique d'individualisation des spatialités procède, semblc-t-il, de deux phénomènes. Premièrement, elle découle *d'une souplesse accrue clans la constitution et l'évolution des différentes identités* et, notamment, de l'identité spatiale. Nous avons amplement détaillé ce point : la diversité des trajectoires sociales (ascendantes, descendantes, horizontales), la pluralité des contextes biographiques et des expériences de socialisation, le désenclavement à double sens des systèmes de goûts, de valeurs et de normes, expliquent une mobilité plus grande des individus comme des référents. Il en découle une tendance à la « turbulence identitaire », manifeste dans la cohabitation de principes d'inertie, d'adaptation, d'hybridation, de mise en veille, de dissonance, de changement ou encore d'instrumentalisation des schèmes de pensée et d'action. Dans ce contexte, où des logiques diverses et fréquemment contradictoires s'affrontent, il n'est pas rare que l'individu soit travaillé par des « conflits de schèmes » qui, pour être solutionnés, occasionnent le plus souvent un changement d'état ou une distance aux rôles. En second lieu, la logique d'individualisation résulte *d'un assouplissement du lien entre les différentes dimensions de l'identité,* entre lesquelles peuvent s'introduire des décalages ou bien des discordances. Ainsi avons-nous pu repérer, chez un même individu, certaines contradictions flagrantes entre les idéologies spatiales et les idéologies socio-politiques : le cas d'un militant socialiste qui, tout en se faisant le chantre de la démocratie participative et du principe de justice sociale, revendique un mode de vie « pavillonnaire » relativement défensif et développe pour la scolarisation de ses enfants des stratégies spatiales extrêmement élitistes. Dans ce cas, la dissociation entre les sphères remet en cause la logique partitionnelle et, plus largement, témoigne d'une relative « désintégration » de l'identité.

Cette complexification des identités spatiales que l'analyse, nous l'espérons, a permis de révéler, implique une exploration systématique de toutes les pistes esquissées dans ce travail. Elle invite, en vue de futurs travaux, à interroger les outils et à proposer de nouvelles orientations thématiques.

Incidences méthodologiques

La complexification des identités spatiales qui, nous l'avons vu, résulte du double mouvement de résistance relative des principes de structuration collective et d'approfondissement sensible des logiques d'individualisation, nécessite plus que jamais d'allier le quantitatif et le qualitatif, d'établir un dialogue entre le nombre et le cas. Dans ce contexte, renoncer aux catégories utilisées habituellement pour décrire les pratiques sociales, et ce, au nom d'une baisse significative de leur rendement statistique est, à notre sens, une erreur : en les rejetant, on s'interdit d'évaluer froidement le maintien de leur valeur descriptive comme ce qu'elles laissent de côté. Bien que le volet quantitatif soit restreint dans notre travail et que la validation de certaines hypothèses aurait mérité qu'il fût plus conséquent, la base d'un dialogue entre quantitatif et qualitatif a, semble-t-il, été posée. A l'occasion, remarquons qu'une approche quantitative des pratiques spatiales individuelles gagnerait à être développée. Sauf sur quelques thèmes très généraux (mobilité globale, modes de déplacement, pratiques résidentielles), notre discipline manque cruellement de données, mais surtout d'indicateurs nouveaux, capables d'alimenter des problématiques inédites : nous pensons, par exemple, à des indicateurs qui pourraient décrire l'évolution des échelles de vie en prenant en compte l'ensemble des mobilités quotidiennes - et pas seulement le travail - et que l'on mettrait à l'épreuve en croisant les variables classiques : âge, sexe, catégorie socioprofessionnelle, géotype de résidence, type de ville, etc. Nous pensons en l'occurrence à l'un des indicateurs que nous avons proposé :

la part des déplacements péridomestiques dans l'ensemble de la mobilité quotidienne. A ce propos, l'analyse qualitative, en esquissant de nouveaux axes de problématisation, doit proposer de nouveaux indicateurs, préciser leur champ de pertinence et discuter leur horizon de validité. Ce travail, qui doit permettre la production de données quantitatives, est de prime importance pour circonscrire les contextes collectifs dans lesquels s'inscrivent les destinées individuelles.

Toutefois, pour rendre compte des identités spatiales, il n'est plus possible de ne dégager que des structures : il faut les « faire parler », en extraire le sens profond et mettre en exergue ce qu'elles ne disent pas. Dans cette optique, comme nous l'avons fait, il faut privilégier l'approche compréhensive. D'une part, dans une perspective phénoménologique, cette dernière doit permettre d'accéder au « monde vécu », à ses différentes logiques, à ses plans de fonctionnement, à ses enjeux existentiels. C'est précisément cette dimension que nous avons interrogée au chapitre 3 à travers l'identité narrative. Certaines problématiques abordées, comme celle de l'intensité, des formes et des fonctions sociales de la réflexivité spatiale, mériteraient d'être approfondies. Cependant, en raison de l'importance qu'y prend le récit, cet approfondissement exigerait, sans doute davantage que nous l'avons fait, des emprunts conceptuels et méthodologiques importants auprès d'autres disciplines comme la linguistique ou la narratologie. D'autre part, la démarche compréhensive doit permettre, au-delà du récit partiel et partial que les individus construisent à propos d'eux-mêmes, de reconstituer l'ensemble des schèmes de pensée qui structurent leurs pratiques en s'efforçant d'en comprendre la genèse et les conditions d'actualisation. En interrogeant l'unité et la pluralité des systèmes d'action, les chapitres 4 et 5 ont tenté d'esquisser les grands traits de ce que pourrait être une géographie sensible à la genèse, aux contextes d'activation et à la dynamique des schèmes spatiaux. Comme nous l'avons mentionné, les prolongements possibles sont multiples, notamment à propos des conditions d'intériorisation des schèmes ou de leurs contextes d'actualisation. Bien entendu, cette analyse génétique (des systèmes d'action) peut difficilement être réalisée à partir d'un seul cas. En la matière, la monographie individuelle serait probablement stérile : quand bien même permettrait-elle de reconstituer l'ensemble des schèmes agissants, elle n'offrirait qu'une vue partielle des contextes collectifs dans lesquels s'inscrit l'individu et, de ce fait, interdirait de comprendre les raisons pour lesquelles tel ou tel individu est « porteur » de tel ou tel schème. En effet, comment comprendre l'origine d'un schème sans reconstituer le contexte relationnel dans lequel il a émergé, sans étudier la manière dont il circule et se « régionalise » dans l'espace social ? Pour cette raison, il faut accorder un large privilège à la démarche comparative : en reconstituant « l'espace des points de vue », elle est la seule à permettre de faire dialoguer le collectif et le singulier à l'échelle individuelle.

Si la méthodologie précédemment décrite et expérimentée dans ce travail mérite des approfondissements, elle devrait également être mise en perspective et comparée avec d'autres méthodologies moins exclusivement fondées sur l'entretien qui, parce qu'il constitue une situation sociale particulière et centrée exclusivement sur la réflexivité langagière, ne fournit qu'un accès parmi d'autres possibles aux logiques et aux sens de l'action. Deux problématiques abordées dans notre travail pourraient bénéficier grandement d'un croisement des modes d'investigation et des sources.

La première, concernant l'actualisation des schèmes spatiaux et, plus largement, la manifestation des identités spatiales, pourrait être étudiée à partir de situations

« naturelles »[2], notamment à partir des moments d'épreuve où, étant sollicitées, elles ont tendance à se manifester avec le plus de ferveur. Nous pensons en particulier à deux exemples. A l'été 2003, la municipalité de Chambray-lès-Tours modifie radicalement le plan de circulation en vue de limiter le trafic automobile, notamment de transit, cette commune étant pour partie située entre deux axes routiers importants. Les réactions des habitants, dans un contextes spatial peu dense et principalement pavillonnaire, sont très vives et assez contrastées : une majorité dénonce une atteinte à la liberté et à l'accessibilité automobile, d'autres défendent l'idée d'une amélioration du cadre de vie (moins de pollution sonore) et approuvent l'encouragement des modes de déplacements alternatifs (pistes cyclables), d'autres enfin soutiennent l'esprit du projet mais en contestent les modalités pratiques. La décision municipale occasionne donc une production importante de schèmes spatiaux et des prises de position assez nettes. Dans un tout autre contexte, en août 2004, les dirigeants de Lustucru, filiale de Panzani, annoncent la fermeture de l'usine de riz d'Arles dans laquelle travaillent 146 personnes. La direction propose aux salariés d'être reclassés dans un autre site, en Région parisienne. L'un d'entre eux, interviewé sur France Culture[3], exprime son refus de quitter le « *soleil* » du midi et les Alpilles où il passe ses week-ends. En outre, il dénonce la politique des dirigeants qui, selon lui, « *ont les moyens de travailler à Paris et de venir passer tous leurs week-ends dans les Alpilles* ». Dans ces deux exemples, parce qu'elles sont sollicitées voire menacées, les identités spatiales sont mises à l'épreuve : elles s'expriment, s'affrontent et, éventuellement, se redéfinissent. Ces situations orientent vers une approche pragmatique des identités spatiales qui pourrait s'appuyer sur des sources diversifiées (lettre de contestation, prise de parole, observation, entretiens, etc.) et ne manquerait probablement pas d'apporter un regard sensiblement différent sur leur constitution.

La seconde problématique consiste à interroger la manière dont circulent et sont incorporés les schèmes spatiaux dans un contexte de diversification des expériences de socialisation et de désenclavement des systèmes de goûts, de valeurs et de normes. Elle vise à prendre pour objet les situations de diffusion et d'apprentissage des goûts et des modèles de conduites. En dehors des héritages familiaux, qui peuvent être interrogés à partir d'entretiens biographiques ou de textes autobiographiques, il serait possible, et même souhaitable, d'explorer bien d'autres situations. D'abord, travailler sur les instruments de diffusion des modèles spatiaux (télévision, publicité, journaux, catalogue, etc.) et sur les situations de réception. Ensuite, interroger le jeu puissant du mimétisme dans la formation des schèmes, et ce, à l'intérieur des réseaux professionnels, des réseaux d'amis, des réseaux politiques, associatifs ou religieux. Enfin, étudier des situations d'apprentissages de schèmes spatiaux, par exemple lorsqu'un jeune des « quartiers », par le hasard d'une animation socioculturelle, découvre la randonnée ou l'escalade en pleine nature, ses règles, ses codes, ses plaisirs, etc. L'ensemble de ces objets, centrés sur la question de l'intériorisation des schèmes, requièrent des modes d'investigation beaucoup plus diversifiés que le simple entretien semi-directif, notamment en accordant une large place à l'observation participante.

Au final, l'approfondissement de la connaissance des identités spatiales implique de remettre en cause l'hégémonie de l'entretien semi-directif et de diversifier les sources.

[2] Nous qualifions de « naturelles » les situations ordinaires de la vie sociale qui, contrairement au questionnaire, à l'entretien ou au parcours commenté, ne sont pas « provoquées » par le chercheur.

[3] France Culture, flash info de 12 h 30, le 10/08/2004.

Renoncer à la perspective globale, opérer une segmentation thématique

La complexification des identités spatiales n'implique pas seulement une diversification des situations observables et des modes d'investigation. Comme nous l'avons suggéré à plusieurs reprises, la spatialité individuelle ne peut plus être appréhendée exclusivement comme un tout, comme un « agencement englobant » : cette approche, trop générale et souvent unifiante, présente l'inconvénient de laisser dans l'ombre les nombreux plis et replis qui en composent l'étoffe. Au cours de ce travail, nous avons fréquemment eu le sentiment que chaque chapitre, et parfois chaque idée, aurait mérité une investigation particulière. C'est pourquoi, dans la perspective de travaux futurs, il nous semble utile d'opérer une segmentation thématique en définissant des objets de recherche plus étroits.

Une première manière d'interroger plus en profondeur les spatialités individuelles consisterait à prendre pour objet les différentes activités sociales : le travail, les pratiques commerciales, les différents loisirs culturels ou sportifs, les sociabilités familiales ou amicales, les convivialités, etc. Notre travail a montré que chaque activité sociale pouvait, d'un point de vue spatial, être problématisée de manière spécifique parce qu'elle obéit à des logiques de champ qui peuvent être mises à jour. D'une part, chaque activité comporte une spatialité spécifique et complexe qui n'est pas seulement liée à ses propres logiques de localisation, mais à l'ensemble des rapports spatiaux, matériels et idéels, qu'elle institue. Il faudrait pouvoir les prendre en considération, évaluer l'ensemble des compétences et des appétences spatiales qu'ils présupposent et étudier la manière dont ils structurent la spatialité des pratiquants. D'autre part, la plupart des activités, en se localisant, offre un gamme de lieux possibles plus ou moins étendue aux caractéristiques matérielles et idéelles variables. A l'intérieur de cette offre, il faut étudier la manière dont les individus prennent position, aussi bien par leurs pratiques concrètes que par leurs systèmes de qualification et de classement. Ces prises de position dans un champ spécifique doivent nous permettre d'accéder à des fragments discrets mais particulièrement signifiants de l'identité spatiale. Dans un travail précédent consacré à la pratique de l'escalade, nous avons amorcé cette réflexion[4]. Elle mériterait d'être approfondie et systématisée pour des activités sociales aussi différentes que, par exemple, la pratique du shopping, de la chorale, du cinéma, de la course à pied, des spectacles, de la sieste, et pourquoi pas, des rapports amoureux.

Pour approfondir l'analyse des spatialités individuelles, une autre entrée est possible : elle consiste à prendre pour objet des « espèces d'espaces » et/ou des espaces particuliers. Pour être convaincante, cette investigation doit se départir des catégories classiques fondées sur une logique proxémique de moins en moins opératoire : la maison, le jardin, le quartier, la ville, la région, les lieux du monde, etc. Elle doit interroger les catégories toujours plus diverses et plus hétérogènes qui surgissent dans les discours et structurent les spatialités. Des lieux : le logement, le supermarché, le centre commercial, la parc, le club de gymnastique, le cinéma, le restaurant, etc. Des territoires : le quartier ou la commune, le centre-ville, le pays, la région, etc. Des réseaux : des itinéraires pédestres ou cyclables, des axes routiers ou autoroutiers, des lignes de bus, ferroviaires ou aériennes, etc. Des milieux : la ville, la campagne, la montagne, la mer, etc. Ces catégories d'espaces peuvent être investies de deux manières. D'une part, on peut interviewer un grand nombre d'individus sur leur usage et leur représentation d'une catégorie d'espace, et sur l'insertion de celle-ci dans leur spatialité, dans une perspective de différenciation interindividuelle, à partir d'interrogations du type : quelles pratiques avez-vous de cet espace ? Que représente-t-il

[4] Cailly L. (2000), « Murmur, j'y vais, j'y vais pas, réflexions autour d'un conflit symbolique» in *Lieux sportifs, territorialisalion, territorialité.* Mémoire de DEA, Université de Tours, p. 84-96.

pour vous ? Fondée exclusivement sur l'entretien semi-directif, cette voie a déjà été abondamment explorée. Plus convaincante, une seconde voie consiste à partir d'espaces particuliers posés *a priori* (le « quartier Paul-Bert », la « place Plumereau », le « Méga-CGR », le « parc Ste-Radegonde », la « ligne de bus n° 7 », etc.), à en étudier les usagers, les usages ainsi que l'ensemble des systèmes de qualification et d'évaluation qui y sont en jeu. En analysant comment les pratiques matérielles et idéelles participent à son agencement et, comment, en retour, celui-ci contribue à orienter celles-là, l'enjeu est précisément d'explorer les liens à double sens entre espace et spatialité. Plus novatrice, cette problématique a constitué le noyau dur d'un travail précédent[5] et du module 2 du programme de recherche SCALAB[6]. Elle mériterait d'être systématisée et approfondie, notamment en diversifiant les terrains et les modes d'investigation.

Au cours de ce travail, un autre angle d'attaque nous a semblé possible et digne d'intérêt. Il consiste, en renouant cette fois-ci avec une approche globale, à interroger la spatialité de collectifs présupposés pertinents. Le tort de la posture individualiste est d'avoir jeté le discrédit, plus ou moins explicitement, sur l'étude des groupes. A l'inverse, il nous semble essentiel, pour rétablir le dialogue entre le collectif et le singulier, de réinvestir cet objet. En premier lieu, il est urgent de renouer avec l'analyse catégorielle. En se plaçant dans une optique compréhensive, il nous paraît essentiel de chercher à établir un rapport d'intelligibilité entre certains attributs sociaux et certains attributs spatiaux. Dans ce cadre, il faudrait interroger les temps biographiques (l'enfance, l'adolescence, la décohabitation, la maternité, la parentalité, la vieillesse, etc.), le genre (l'homme, la femme), l'identité sexuelle (l'hétérosexualité, la bisexualité, l'homosexualité), la situation familiale (le célibat, la monoparentalité, etc.), la situation sociale (le chômage, l'intérim), les identités professionnelles et socioprofessionnelles (agriculteur, enseignant, médecin, artisan, etc.), bref, l'ensemble des catégories qui, parce qu'elles préjugent de certaines conditions matérielles et idéelles d'existence, sont susceptibles d'affecter la dimension spatiale de l'identité. Pour avoir un quelconque intérêt, ce travail ne doit pas se contenter d'établir des correspondances statistiques mais doit prendre les catégories au sérieux en explorant les effets de champ, c'est-à-dire le rapport intime entre une forme d'identité spécifique et la dimension plus strictement spatiale de cette identité. En quoi, par exemple, le fait d'être enseignant à l'université, avec l'ensemble des attributs, des expériences comme des ressources sociales et spatiales que cela présuppose (un capital économique non négligeable, un fort capital culturel, une probable mobilité biographique, une mobilité professionnelle importante, une vie urbaine « obligée », des lieux incontournables, etc.) confère à l'identité spatiale d'un individu des traits spécifiques ? Suivant celte démarche, il faudrait également mettre en exergue les limites de l'approche catégorielle en travaillant, au sein de chacune d'entre elles, sur les différentes formes de variations. Dans ce travail, la pertinence de l'analyse catégorielle est vraisemblablement d'autant plus grande que l'on s'intéresse à une classe d'individus qui partage plusieurs attributs : en interviewant par exemple des femmes de médecins, travaillant au foyer, situées autour de la quarantaine et résidant dans le quartier des Prébendes, on se donnerait probablement les moyens d'apprécier la manière dont les identités spatiales individuelles sont surdéterminées par des pratiques et des représentations collectives. En second lieu, l'analyse doit porter sur la spatialité des « collectifs vécus » : le couple, la famille nucléaire, la famille élargie, la communauté affectuellc ou émotionnelle, la communauté ethnique ou religieuse, etc. Dans ce contexte, il s'agit précisément d'évaluer comment la territorialisation matérielle et

[5] Cailly L. (2000), « Un Murmur dans la ville », *Op. Cit.* p. 47-96.

[6] «La vie quotidienne des lieux», in SCALAB, *«Echelles de l'habiter»,* Convention A01-09, PUCA, Ministère de l'Equipement, des transports, du Logement, du Tourisme et de la Mer, p. 95-146.

idéelle de l'espace inhérente à la vie du groupe étudié constitue un fondement de l'identification collective. Cette dernière prend généralement appui sur des espaces ou des lieux réservés, sur des usages, des codes ou des normes spatiales spécifiques, sur des lieux de mémoire et/ou sur des hauts lieux qu'il faut soumettre à l'analyse. Par ailleurs, nous devons étudier ce que la spatialité nous dit de l'articulation probablement complexe entre l'individu et le groupe. Nous avons déjà commencé à explorer cette voie à travers les pratiques et les représentations de l'espace d'une communauté de « grimpeurs »[7]. Méritant d'être approfondi, cet objet doit apporter une contribution géographique à la réflexion sur l'émergence de nouvelles formes d'identités, dont on sait qu'elles sont de plus en plus fragmentaires, souples et labiles, et qu'elles accordent une place de plus en plus grande à l'individualité.

La dernière approche est probablement la plus attirante car elle est, à notre sens, moins explorée que la précédente mais beaucoup plus géographique : elle consiste à interroger en profondeur la relation entre les spatialités individuelles et les contextes urbains. Plus précisément, il s'agit d'étudier la manière dont les pratiques spatiales varient en fonction de la taille d'une ville, de sa structure ou encore de son inscription régionale. A nouveau, le rapport à double sens entre espace et spatialité est au cœur de l'analyse. En premier lieu, la réflexion peut porter sur la façon dont le contexte urbain, en proposant un nombre de ressources plus ou moins limitées et en présentant des contraintes structurelles plus ou moins fortes - donc en circonscrivant un champ des possibles -, exerce une influence décisive sur la structuration des pratiques spatiales individuelles, y compris sur leurs formes localisées de variation. Au cours de notre travail, plusieurs interrogations de ce type ont été suggérées mais n'ont trouvé que des réponses partielles. Tout d'abord, nous avons souligné que la possibilité de traverser la ville de Tours en moins d'une demi-heure et d'en faire le tour en moins d'une heure, est un élément essentiel pour comprendre que les tourangeaux partagent à peu près tous une compétence métropolitaine, c'est-à-dire une capacité à mobiliser, s'ils le souhaitent, l'ensemble des ressources de l'agglomération, y compris celles qui se localisent *«ci l'autre bout de la ville».* Mais, simultanément, ce « temps tourangeau » divise. Pour certains, généralement venus d'une ville de taille supérieure et témoignant d'une forte appétence métropolitaine, « *l'autre bout de la ville* » leur paraît infiniment proche, quand pour d'autres, généralement tourangeaux d'origine et présentant une forte appétence péridomestique, il leur paraît éminemment loin. Autre exemple : nous avons remarqué que l'absence d'une offre commerciale de luxe importante et d'une offre culturelle de haut niveau était un élément à prendre en considération pour comprendre que certains individus se tournent « naturellement » vers Paris pour satisfaire ces besoins. Mais, plus profondément, cet « effet de structure » est apparu comme un fondement essentiel de la distinction socio-spatiale, la pratique régulière de Paris à des fins commerciales ou culturelles étant l'apanage des individus qui, socialement, sont les mieux dotés. Dernier exemple : plus implicitement, nous avons suggéré que l'étalement périurbain et l'émergence de quatre centrantes périphériques (au sud, au nord, à l'est et à l'ouest de Tours) offrait les conditions, pour certaines catégories de personnes, d'un évitement du centre-ville et d'une régionalisation des espaces de vie à l'intérieur d'une petite douzaine de grands secteurs suburbains, flous et assez individualisés, conçus et vécus comme des espaces autosuffisants. Mais, à nouveau, cette configuration divise : beaucoup d'habitants, y compris en périphérie, conservent une pratique intégrée et assez exhaustive de l'ensemble des espaces de l'agglomération. Dans ces trois exemples, il apparaît clairement que la taille, la configuration et l'inscription régionale de l'aire urbaine

[7] Cailly L. (2000), « De la communauté émotionnelle au groupe socio-spatial » in *Lieux sportifs, territorialisation, territorialité,* Mémoire de DEA, Université de Tours, p. 140-152.

tourangelle interviennent de manière décisive dans la structuration des pratiques spatiales des tourangeaux. Dès lors, on imagine aisément la richesse d'une approche comparative qui viserait à étudier les pratiques spatiales dans des organismes urbains de tailles et de géométries variables. En second lieu, l'équation est réversible : l'analyse doit porter sur la manière dont les pratiques spatiales individuelles, en retour, soutiennent ou modifient la configuration matérielle et idéelle d'un organisme urbain. Plusieurs éléments de ce travail pourraient être approfondis en ce sens. Tout d'abord, la mobilité importante en direction de Paris des personnes appartenant aux classes moyennes supérieures tourangelles, probablement croissante depuis l'arrivée du TGV, donne du sens et renforce l'intégration de Tours à l'aire régionale de Paris. Une analyse plus précise des navettes, de leurs auteurs et de leurs motifs, pourrait permettre d'approfondir la connaissance de l'intensité et des formes de cette intégration. Dans un tout autre cadre, la demande croissante d'accession à la propriété en maison et la pression immobilière que cela induit, en bousculant la structure de l'offre immobilière tourangelle, modifie à moyen terme la géographie sociale de l'aire urbaine. Le caractère bourgeois des quartiers centraux est renforcé (Prébendes, Les Halles, Cathédrale). Les anciens faubourgs populaires achèvent leur embourgeoisement (Febvotte, Lamartine, Velpeau). Certaines communes de banlieue anciennement populaires connaissent un embourgeoisement sensible (St-Pierre-des-Corps, La Riche). A l'inverse, en fonction de leurs revenus, les ménages modestes sont de plus en plus nombreux à s'installer en moyenne ou en lointaine périphérie. Issues du jeu dialectique entre stratégies et offre résidentielles, ces modifications tendent à affaiblir les anciennes dissymétries et à durcir considérablement le gradient centre/périphérie. Enfin, la prise en considération de la diversification inlerindividuelle et intra-individuelle des échelles de mobilité doit permettre de jeter un nouveau regard sur l'organisation urbaine. Dans celle-ci, la traditionnelle polarisation monocentrique cohabiterait avec une organisation polycentrique de plus en plus affirmée, tantôt dans le sens d'une intégration urbaine croissante, tantôt dans le sens d'une fragmentation en sous-ensembles flous. L'analyse comparée et « superposée » des pratiques spatiales d'un échantillon représentatif ($n > 2000$) d'individus sur l'ensemble de l'aire urbaine, en sortant d'une conception « morphologiste » ou « fonctionaliste » de l'organisation urbaine, pourrait probablement améliorer, dans le sens d'une complexité accrue, notre appréhension de celle-ci.

Les quatre champs d'investigation précédemment évoqués, sans prétendre être exhaustifs, fournissent un cadre programmatique en vue d'approfondir la connaissance des spatialités individuelles. Si, en pointant de nombreux prolongements possibles, ils confirment le caractère exploratoire et nécessairement inachevé de notre travail, ils constituent, en eux-mêmes, un aboutissement. Bien qu'ils recouvrent certains travaux existants, en géographie, mais aussi en sociologie urbaine, ils n'ont pas la prétention d'instituer ou d'organiser un champ disciplinaire. Issus des multiples interrogations qui ont surgi au cours de cette étude, ils forment davantage le cadre d'un programme scientifique personnel qui, malgré les quelques jalons ici posés, demeure pour l'essentiel à accomplir.

Bibliographie générale

Nous avons mentionné en bibliographie les ouvrages et les articles qui ont directement nourri l'analyse et qui, pour la plupart, ont été cités dans le corps du texte : il s'agit donc d'une bibliographie minimale qui n'a pas la prétention d'embrasser les nombreux thèmes de recherche abordés.

Ascher F. (1995), *Mélapolis ou l'avenir des villes,* Odile Jacob.

Authier J.-Y. (sous la dir.) (2001), *Du Domicile à la Ville, vivre en quartier ancien,* Anthropos.

Barel Y. (1984), *La société du vide,* Seuil.

BerroirS. (1996), «Densités de population et d'emplois dans les grandes villes françaises », *in* Pumain D., Godard P., *Données urbaines,* Tl, Anthropos.

Berry-Chikhaoui I., Deboulet A. (2000), *Les compétences des citadins dans le monde arabe,* Urbama-Karthala.

Bidou C. (1984), *Les aventuriers du quotidiens, essai sur les nouvelles classes moyennes,* coll. Economie en liberté, PUF.

Blanchct A., Gotman A. (1993), *L'enquête et ses méthodes: l'entretien,* coll. 128 Sociologie, Nathan.

Boltansky L., Thcvenot L. (1991), *De la justification, l'économie de la grandeur,* coll. nrf essai, Gallimard.

Boltanski L., Chiapello E. (2000), *Le nouvel esprit du capitalisme,* Gallimard.

Bonnet M., Desjeux D. (2000), *Les territoires de la mobilité,* PUF.

Bourdieu P. (1978), «Sur l'objectivation participante, réponse à quelques questions», *Actes de la recherche en sciences sociales,* n° 23.

Bourdieu P. (1979), *La distinction, critique sociale du jugement,* Minuit.

Bourdieu P. (1980), *Le sens pratique,* Minuit.

Bourdieu P. (1980), « La maison ou le monde renversé », *in Le sens pratique,* Minuit.

Bourdieu P. (1982), *Ce que parler veut dire, l'économie des échanges linguistiques,* Fayard.

Bourdieu P., Wacquant L. (1992), *Réponses, pour une anthropologie réflexive,* coll. Libre examen politique, Seuil.

Bourdieu P. (1993), *La misère du monde,* Seuil.

Bourdieu P. (2000), *Esquisse d'une théorie de la pratique,* coll. Points essais, Seuil.

Bourdieu P. (2000), *Les structures sociales de l'économie,* coll. Liber, Seuil.

Bourdieu P. (2002), *Science de la science et réflexivité,* Raisons d'Agir.

Bourdieu P. (2004), *Esquisse pour une auto-analyse,* Raisons d'Agir.

Breton M. (1998), « Centralité et pratiques citadines», *in* Thibault S. (sous la dir.), *Centralité émergente : le Nord de Tours,* PUCA, Ministère de l'équipement, du logement, des transports, du tourisme et de la mer.

Cailly L. (1998), *Territorialité(s), représentations et pratiques spatiales de quelques habitants périurbains,* Mémoire de maîtrise, Université de Tours.

Cailly L. (2000), *Lieux sportifs, territorialisalion et territorialité,* Mémoire de DEA, Université de Tours.

Cailly L. (2002), « Le lieu : une unité pertinente d'observation des processus de territorialisation », *in* Jean Y., Calenge C. (sous la dir.), *Lire les territoires,* Maison des Sciences de l'Homme « Villes et territoires ».

Castel R. (1995), *Les métamorphoses de la question sociale,* coll. Folio essais, Gallimard.

Castells M. (1998, 1999), *L'ère de l'information,* Fayard.

Chalas Y., Dubois-Taine G. (1997), *La ville émergente,* L'Aube.

Corbin A. (sous la dir.) (1995), *L 'avènement des loisirs, 1850-1960,* Aubier.

Corbin A. (1998), *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot, sur les traces d'un inconnu,* Flammarion.

Corcuff P. (1995), *Les nouvelles sociologies,* coll. 128, Nathan.

Corcuff P. (2001), «Le collectif au défi du singulier: en partant de l'habitus», *in* Lahire B. (sous la dir.), *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu,* Poche, La Découverte.

Corcuff P. (2002), « L'individualisme contemporain en questions », *Le Débat,* n° 119.

Daubresse M. (2003), « *La reprise de l'accession ci la propriété », INSEE Première,* n° 913.

Debarbieux B. (1988), *Territoires de haute montagne, recherche sur le processus de territorialisalion et d'appropriation sociale de l'espace de haute montagne dans les Alpes du Nord,* Institut de Géographie Alpine de Grenoble.

Debarbieux B. (1992), « Imagination et imaginaires géographiques», *in* Bailly A., Ferras R., Pumain D., *Encyclopédie de géographie,* Bordas.

Debarbieux B. (1995), « Le lieu, fragment et symbole du territoire», *Espace et société,* n° 83-84.

Debarbieux B. (1995), «Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique», *L'espace géographique,* n° 2.

Debarbieux B. (1997), « L'exploration des mondes intérieurs », *in* Knafou R. (sous la dir.), *L'état de la géographie, autoscopie d'une science,* coll. Mappemonde, Belin.

De Certeau M. (1990), *L'invention du quotidien.* Tl : *Arts de faire,* coll. Folio essais, Gallimard.

De Certeau M. (sous la dir.) (1990), *L'invention du quotidien,* T2 : *Habiter, cuisiner,* coll. Folio essais, Gallimard.

Di Méo G. (1991), *L'homme, la société, l'espace,* Anthropos Economica.

Di Méo G. (1993), «Les territoires de la localité, origine et actualité», *L'espace géographique,* n° 3.

Di Méo G. (sous la dir.) (1995), *Les territoires du quotidien,* L'Harmattan.

Di Méo G. (1998), *Géographie sociale et territoire,* coll. Fac géographie, Nathan Université.

Di Méo G. (2000), « De l'effet de lieu au territoire : la question du sujet et de la territorialité », Actes du colloque *Faire de la géographie aujourd'hui,* tiré à part.

Dirn L. (1998), *La société française en tendances, 1975-1995,* PUF.

Dosse F. (1995), *L 'empire du sens, l'humanisation des sciences humaines.* La Découverte.

Douglas M. (1990), « La connaissance de soi », *Revue du Mauss,* n° 8.

Duchesne S., Haegel F. (2001), «Entretiens dans la cité, ou comment la parole se politise. », *EspacesTemps,* n° 76-77.

Dubar C. (2000), *La socialisation,* Armand Colin.

Dubet F. (1994), *Sociologie de l'expérience,* Seuil.

Ehrenberg A. (1998), *La fatigue d'être soi,* Odile Jacob.

Elias N. (1987), *La société des individus,* coll. Agora, Pocket.

Felonneau M.-L. (1997), *L'étudiant dans la ville, territorialités étudiantes et symboliques urbaines,* coll. Villes et entreprises, L'Harmattan.

Frémont A. (1999), *La région, espace vécu,* Flammarion.

Frémont A. (sous la dir.) (1984), *Géographie sociale,* Masson.

Gauchet M. (2002), « Les deux sources du processus d'individualisation », *Le Débat,* n° 119.

Gilbert A. (1986), « L'idéologie spatiale : conceptualisation, mise en forme et portée pour la géographie », *L'espace géographique,* n° 1.

Grafmeyer Y. (1994), *Sociologie urbaine,* coll. 128 Sociologie, Nathan.

Grafmeyer Y., Joseph I. (1979), *L'école de Chicago, Naissance de l'écologie urbaine,* Aubier.

Granier P. (2002), *Les espaces de l'hôpital. Analyse multiscalaire d'une organisation hospitalière,* Université de Tours.

Gorz A. (1983), *Adieux au prolétariat. Au-delà du socialisme,* Galilée.

Gorz A. (1983), *Les chemins du paradis. L'agonie du capital,* Galilée.

Grosjean M., Thibault J.-P., *L 'espace urbain en méthodes,* Parenthèses.

Jaquot A. (2003), « De plus en plus de maisons individuelles », *INSEE Première,* n° 885.

Kaufmann J.-C. (1992), *La trame conjugale, Analyse du couple par son linge,* Pocket.

Kaufmann J.-C. (1996), *L'entretien compréhensif,* coll. 128, Nathan.

Kaufmann J.-C. (1999), *La femme seule et le prince charmant,* Pocket.

Kaufmann J.-C. (2001), *Ego, pour une sociologie de l'individu,* coll. essais et recherches, Nathan.

Kaufmann J.-C. (2002), « L'expression de soi », *Le Débat,* n°l 19.

Kolm S.C. (1982), *Le bonheur-liberté. Boudhisme profond et modernité,* PUF.

Knafou R. (1997), «Une approche géographique du tourisme», *L'espace géographique,* n° 3.

Knafou R. (2000), « Les mobilités touristiques et de loisirs et le système global des mobilités », *in* Bonnet M., Desjeux D., *Les territoires de la mobilité,* PUF.

Lahire B. (1998), *L'homme pluriel, les ressorts de l'action,* coll. Essais et recherches, Nathan.

Lahire B. (sous la dir.) (2001), *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu,* coll. Poche, La Découverte.

Lahire B. (2002), *Portraits sociologiques,* Nathan.

Lahire B. (2004), *La culture des individus,* La Découverte.

Lannoy P. (1996), *Le village périphérique. Un autre visage de la banlieue (spatialisalion du quotidien et représentations sociales),* L'Harmattan.

Laplante B. (2001), *La qualification des espaces dans le discours des agents immobiliers,* Mémoire de DEA, Université de Tours.

Lefèvre H. (1968), *Le droit à la ville,* Anthropos.

Lemaine G. (1974), « Social différenciation and social originality », *European Journal of Social Psychologie,* n° 4.

Lemel Y., Oberti M., Reiller F. (1996), « Classe sociale, un terme fourre-tout ? Fréquence et utilisation des termes liés à la stratification sociale dans deux revues », *Sociologie du travail,* n° 2.

Lévy J. (1994), *L'espace légitime, sur la dimension géographique de la fonction politique,* Presse de la Fondation nationale des sciences politiques.

Lévy J. (2001), *Le tournant géographique,* coll. Mappemonde, Belin.

Lévy J., Haegel F. (1997), « Urbanité. Identités spatiales et représentations de la société », *in* Calenge C, Lussault M., Pagand B., *Figures de l'urbain,* Maison des Sciences de la Ville, Université de Tours.

Lévy J., Lussault M. (sous la dir.) (2002), *Logiques de l'espace, esprit des lieux,* Belin.

Lévy J., Lussault M. (2003), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés,* Belin.

Lincot L., Riez C. (2003), « Les conditions de logement des ménages en 2002. Enquête logement 2002 », *INSEE Résultats,* Société n° 20.

Lipovetsky G. (1989), *L'ère du vide : essai sur l'individualisme contemporain,* coll. Folio essais, Gallimard.

Lipovetsky G. (2003), « La société d'hyperconsommation », *Le Débat,* n° 124.

Lussault M. (1993), *Tours : image de la ville et politiques urbaines,* Maison des Sciences de la Ville, Tours.

Lussault M. (1996), *L'espace en actions,* Habilitation à Diriger des recherches, Université de Tours.

Lussault M. (1996), « L'espace pris aux mots », *Le Débat,* n° 92.

Lussault M. (1997), « Se penser pensant », *Espace-Temps,* n° 64-65.

Lussault M. (1998), « Images de la ville et politiques urbaines », ***Revue*** *géographique de Lyon,* n° 1.

Lussault M. (2000), « Action ! », *in* Lévy J., Lussault M. (sous la dir.), *Logiques de l'espace, esprit des lieux,* Belin.

Lussault M. (2001), «Temps et récit dans les politiques urbaines», *in* Paquot T. *Le quotidien urbain,* La Découverte.

Lussault M. (2001), *Au-delà de l'espace public : propositions pour l'ancdyse générale des espaces d'actes,* tiré à part.

Maffessoli M. (1988), *Le temps des tribus, le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse,* Méridien-Klincksieck.

Maffesoli M. (1997), *Du nomadisme, vagabondages initiatiques,* Librairie générale française.

Marx K. (1996), *Manuscrits de 1844,* Flammarion.

Mondada L. (2000), *Décrire la ville,* Anthropos
Economica.

Mondada L. (2001), «Pratiques discursives et configuration de l'espace urbain», *in* Lévy J., Lussault L., *Logiques de l'espace, esprit des lieux,* coll. Mappemonde, Belin.

Mondada L. (1992), «Géographie et sémio-linguistique », *in* Bailly A., Ferras R., Pumain D., *Encyclopédie de géographie,* Bordas.

Orfeuil J.-P. (1996), « La mobilité urbaine, son coût, ses modalités de financement», *in* Pumain D., Godard F., *Données urbaines,* T1, Anthropos.

Orfeuil J.-P. (1998), «Dis-moi où tu habites, je te dirais comment tu te déplaces», *in* Pumain D., Mattei M.-F., *Données urbaines,* T2, Anthropos.

Orfeuil J.-P. (2000), « La mobilité locale : toujours plus loin, toujours plus vite », *in* Bonnet M., Desjeux D., *Les territoires de la mobilité,* PUF.

Ostrowetsky S. (sous la dir.) (1996), *Sociologues en ville,* L'Harmattan.

Paquot T., Lussault M., Body-Gendrot S. (sous la dir.) (2000), *La ville et l'urbain, l'état des savoirs,* La Découverte.

Passeron J.-C., Grignon C. (1989), *Le savant et le populaire : misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature,* Gallimard-Seuil.

Perec G. (1974), *Espèce d'espaces,* Galilée.

Pinçon M., Pinçon-Chariot M. (1989), *Dans les beaux quartiers,* Seuil.

Pinçon M., Pinçon-Chariot M. (1992), *Quartiers bourgeois, quartiers d'affaires,* Payot.

Pinçon D., Pinçon-Chariot M. (1999), *Sociologie de la bourgeoisie,* La Découverte.

Pinçon D., Pinçon-Chariot M. (2001), *Paris mozaïque,* Calmann Lévy.

Pinson D., Thomann S. (2001), *La maison en ses territoires, De la villa à la ville diffuse,* L'Harmattan.

Piolle X. (1979), *Les citadins et leur ville,* Privât.

Piolle X. (1991), «Proximité géographique et lien social, de nouvelles formes de territorialité ? », *L'espace géographique,* n° 4.

Préel B. (1995), «Modes de vie dans sept métropoles européennes», *in* Pumain D., Godard F. (sous la dit*.), *Données urbaines,* T1, Anthropos.

Ricœur P. (1990), *Soi-même comme un autre,* Seuil.

Rosanvallon P. (1995), *La nouvelle question sociale,* Seuil.

Roulleau-Berger L. (1991), *La ville intervalle, jeunes entre centre et périphérie,* coll. Réponses sociologiques, Méridiens-Klincksieck.

SCALAB (2004), *Echelles de l'habiter* », PUCA, Ministère de l'équipement, des transports, du logement, du tourisme et de la mer.

Signoles P., Lussault M (sous la dir.) (1997), *La citadinité en question,* Fascicules de recherches d'URBAMA, n° 29, Université de Tours.

Stazack J.-F. (2001), *Géographies anglo-saxonnes,* coll. Mappemonde, Belin.

Touraine A. (1991), « Face à l'exclusion », *in* Collectif, *Citoyenneté et urbanité,* Esprit.

Touraine A. (1992), «Inégalités de la société industrielle et exclusion du marché», *in* Affichard J., de Foucault J.-B., *Justice sociale et inégalité,* Esprit.

Veldman F. (1989), *L'haptonomie, science de Vaffectivité,* PUF.

Weber F. (1989), *Le Travail à-côté : étude d'ethnographie ouvrière,* INRA/EHESS.

Annexes

Annexe I

Les outils d'objectivation des pratiques concrètes

1- La fiche signalétique

Fiche signalétique

(Quelques renseignements sur vous)

Votre sexe • masculin • féminin

Votre âge.....

Etes-vous :

- Célibataire
- Concubin(e)
- Marié(e)
- Divorcé(e)
- Veuf(ve)

Vivez-vous seul(e) ?

- Oui
- Non (précisez avec qui).....

Avez-vous des enfants ?

- Oui (précisez combien).....
- Non

Quelle profession exercez-vous ? (soyez le plus précis possible).....

Votre dernier diplôme ? (soyez le plus précis possible).....

(Facultatif) Quel est le montant annuel de vos revenus imposables ?.....

(Facultatif) Quelle est la profession respective de vos parents ?.....

Votre commune de résidence.....

Votre quartier de résidence.....

Votre adresse.....

Votre type de logement

- Maison individuelle récente (maison neuve, pavillon)
- Maison individuelle ancienne (ferme, particulier)
- I Logement collectif récent (Immeuble > 1975)
- Logement collectif ancien (Immeuble < 1975)

La surface de votre logement

- Inférieure à 50 m^2
- Entre 50 et 75 m^2
- I Entre 75 et 100 m^2
- Entre 100 et 150 m^2

- Entre 150 et 200 m²
- Plus .....

Le nombre de pièces que comporte votre logement.....

Votre statut d'occupation

D Locataire
n Propriétaire

Votre logement actuel comporte

l ! Cuisine aménagée
- Salles de bain (précisez le nombre .....)
- Jardin (précisez la superficie .....)
- Garage

Où habitiez-vous avant ? (Précisez la commune, le quartier, le type d'habitat, le statut d'occupation et la période)

2- L'entretien dirigé sur les déplacements réalisés sur un an

Grille d'entretien

Présentation : Ce questionnaire vise à mieux connaître les déplacements que vous avez effectués et les lieux que vous avez fréquentés sur une année entière depuis aujourd'hui. Pour chaque déplacement et lieu fréquenté, les informations demandées sont les suivantes :

Le nom du lieu fréquenté : indiquez le lieu de manière précise si possible.
La fréquence avec laquelle vous fréquentez ce lieu.
La période dans le mois ou l'année, le ou les jours dans la semaine, le ou les créneaux horaires.
Le moyen ou les moyens de locomotion utilisés : voiture, vélo, à pieds, en bus, etc.
La durée du trajet entre votre domicile et le lieux fréquenté ou entre deux lieux fréquentés.
La distance en kilomètres entre votre domicile et le lieux fréquenté ou entre deux lieux fréquentés.
Le motif du déplacement.

Pour votre travail

- Quels sont les lieux que vous fréquentez au quotidien ?
- Quels sont les lieux que vous fréquentez occasionnellement?
- Quels sont les lieux que vous fréquentez rarement ?
- Y'a-t-il des déplacements que vous faites durant votre temps de travail ?

Pour les courses ordinaires (produits alimentaires, presse, cigarettes, timbres, etc.)

- Quels sont les lieux que vous fréquentez au quotidien, souvent, occasionnellement, rarement ?
- Quels sont les lieux que vous fréquentez souvent ?
- Quels sont les lieux que vous fréquentez occasionnellement ?
- Quels sont les lieux que vous fréquentez rarement ?

Pour les achats moins ordinaires (vêlements, livres, disques, meubles, électroménager, etc.)

- Quels sont les lieux que vous fréquentez souvent ?
- Quels sont les lieux que vous fréquentez occasionnellement ?
- Quels sont les lieux que vous fréquentez rarement ?

Pour des activités sportives (pratique ou spectateur)

- Quels sont les lieux que vous fréquentez au quotidien ?
- Quels sont les lieux que vous fréquentez souvent ?
- Quels sont les lieux que vous fréquentez occasionnellement ?
- Quels sont les lieux que vous fréquentez rarement ?

Pour des activités culturelles ou artistiques (cinéma, théâtre, concert, festival, exposition)

- Quels sont les lieux que vous fréquentez au quotidien ?
- Quels sont les lieux que vous fréquentez souvent ?
- Quels sont les lieux que vous fréquentez occasionnellement ?
- Quels sont les lieux que vous fréquentez rarement ?

Pour voir de la famille

- Quels sont les lieux que vous fréquentez au quotidien ?
- Quels sont les lieux que vous fréquentez souvent ?
- Quels sont les lieux que vous fréquentez occasionnellement ?
- Quels sont les lieux que vous fréquentez rarement ?

Pour voir des amis

- Quels sont les lieux que vous fréquentez au quotidien ?
- Quels sont les lieux que vous fréquentez souvent ?
- Quels sont les lieux que vous fréquentez occasionnellement ?
- Quels sont les lieux que vous fréquentez rarement ?

Pour des sorties

- Quels sont les lieux que vous fréquentez au quotidien ?
- Quels sont les lieux que vous fréquentez souvent ?
- Quels sont les lieux que vous fréquentez occasionnellement ?
- Quels sont les lieux que vous fréquentez rarement ?

Pour des démarches administratives ou de santé

- Quels sont les lieux que vous fréquentez au quotidien ?
- Quels sont les lieux que vous fréquentez souvent ?
- Quels sont les lieux que vous fréquentez occasionnellement ?
- Quels sont les lieux que vous fréquentez rarement ?

Pour des promenades, balades et activités de découverte

- Quels sont les lieux que vous fréquentez au quotidien ?
- Quels sont les lieux que vous fréquentez souvent ?
- Quels sont les lieux que vous fréquentez occasionnellement ?
- Quels sont les lieux que vous fréquentez rarement ?

Week-ends

- Sur la dernière année, combien de week-ends êtes-vous partis de chez vous ?
- Quelles en sont les destinations ?
- Sur place, vous déplacez-vous beaucoup ?

- Quels lieux avez-vous fréquenté ?

Vacances

- Sur la dernière année, où êtes-vous partis en vacances ?
- Quand et quelle était la durée du(es) séjour(s) ?
- Sur place, vous déplacez-vous beaucoup ?
- Quels lieux avez-vous fréquenté ?

3- Le carnet de pratiques

Présentation : Ce questionnaire est destiné à connaître votre emploi du temps sur quatre jours de travail et quatre jours chômés que vous choisirez comme représentatifs de votre vie quotidienne.

Consigne : En utilisant la grille suivante, réalisez une emploi du temps très précis de tout ce que vous avez fait du lever jusqu'au coucher sur quatre jours de travail et quatre jours chômés. Vous veillerez à indiquer les heures, la nature de l'activité et le lieu de manière précise. S'il s'agit d'un déplacement, indiquez le mode de déplacement, le temps de déplacement et les activités effectuées pendant le déplacement.

Exemple : jour de travail n° **1,** lundi 4 mars 2002, Catherine.

Heure	Activités	Lieux/Itinéraire	Modes de déplacement	Temps de déplacement	Activité pendant le déplacement
6h-7hl0	Lever, douche, petit déjeuner	Domicile			
7hI0-7h20	Trajet travail	Domicile / CHU Clochevillc	A pied	10 mn	Aucune
7h30-16h45	Travail	CHU Clochcville			
16h50-l7h	Retour domicile	CHU Clochevillc/ Domicile	A pied	10 mn	Aucune
17h-17hl5	Lecture courrier	Domicile			
17hl5-l7h 30	Connexion internet	Domicile			
17h30-18h	Courses supermarché	Domicile / Atac	A pieds	2 mn	Aucune
I8h-19h	Lecture journal	Domicile			
I9h-20h	Préparation dîner, dîner	Domicile			
20h-20h45	Connexion internet	Domicile			
20h45-22h45	Télévision	Domicile			
22h45-23h	Toilette, coucher	Domicile			

Annexe II

L'entretien semi-directif

Chaque grille d'entretien a été construite individuellement et problématisée en fonction des informations recueillies et des amorces de discours réflexifs apparues lors du premier entretien (dirigé) : il n'existe donc pas de canevas type. Voici donc un exemple. L'exhaustivité des questions ne doit pas tromper : elle n'ont pas toutes été posées ni systématiquement dans l'ordre, mais ont constituées un support pour structurer et relancer la dynamique narrative. Dans le cas d'Agnès, cette dernière s'est largement « autonomisée ».

Grille d'entretien avec Agnès

Parcours résidentiel

Tu m'as dit la dernière fois qu 'avant d'arriver à Tours en 1987, tu as toujours habité à Paris :

- Où as-tu vécu à Paris ? (arrondissement, rue, type de logement)

Tu m'as dit que tu étais venu sur Tours pour des raisons professionnelles :

- Est-ce que tu aurais préféré rester à Paris ?
- Est-ce que tu regrettes la vie parisienne ? Qu'est-ce que tu aimais à Paris ? Est-ce que tu te sens encore parisienne ? A quel point de vue ?
- Qu'est-ce qui as changé en arrivant ici? T'es-tu fais à la vie tourangelle? Qu'est-ce que tu aimes en Touraine ?

Tu m 'as dit que vous aviez choisi d'habiter dans ce quartier (les Prébendes) parce que ton mari voulait aller au travail à pied et qu 'il y avait une école à coté :

- Ce sont les seules raisons qui expliquent que vous vous soyez installés ici ?
- Rétrospectivement, quels avantages et quels inconvénients trouves-tu à la localisation de ton domicile ?
- C'était important pour vous d'être en centre-ville ?
- C'était important pour vous d'avoir une maison ?
- C'était important pour vous d'avoir un jardin ?
- C'était important d'être propriétaire ?
- Est-ce que ça t'aurait dérangé de vivre en périphérie ? Si oui, pourquoi ?
- Est-ce que ça t'ennuie d'être éloignée de ton travail et de prendre la voiture pour y aller ?
- Est-ce que le temps que tu passes pour aller au travail est un temps perdu ou un temps que tu mets à profit ?
- Qu'est-ce que tu fais dans ta voiture ? Est-ce que c'est un moment important ?

Maintenant, j'aimerais qu 'on essaie de reprendre chacune de tes activités quotidiennes et, pour chacune d'elle, j'aimerais que lu me dises un peu les choix qui les orientent et leurs significations : pourquoi elles ont lieu à tel endroit plutôt qu 'ailleurs et que tu me décrives un peu plus précisément que la dernière fois ce que tu y fais, avec qui, à quels moments, le sens que tu mets dans ces activités et dans ces lieux.

Temps et usages domestiques

- Passes-tu beaucoup de temps chez toi ? Cela a-t-il évolué ces dernières années ?
- Aimes-tu passer du temps à la maison ? As-tu le sentiment d'être casanière ?
- Quels sont les moments où tu es le plus chez toi ?
- Quelles activités contraintes et non contraintes que tu effectues chez toi ? (Pour chaque temps social, précisez les usages et les lieux au sein de l'espace domestique)
- Peux-tu me décrire un matin, une soirée et un week-end où tu restes à la maison ?

- Quelle est la pièce où tu séjournes le plus ?
- Quelle est la pièce que tu préfères ?

- Recevez-vous beaucoup chez vous ? A dîner, à coucher ? La famille, les amis, les collègues ? Quand ça ?

Pratiques commerciales

Tu m'as dit que pour les courses ordinaires, tu allais au supermarché d'à côté le samedi malin :

- Pourquoi y vas-tu le samedi matin et pas le soir en sortant du boulot ?
- Pourquoi tu vas au petit supermarché d'à coté et pas dans une grande surface de la périphérie ?
- Qu'est-ce que tu aimes dans ce petit supermarché ?
- Qu'est-ce que tu n'aimes pas dans les grandes surfaces ?
- Les courses alimentaires, c'est vraiment une contrainte ?
- C'est important pour toi d'aller faire les courses à pied ?

Tu m'as dit que tu allais au marché Rabelais tous les dimanches matin :

- Pourquoi vas-tu au marché le dimanche matin ? Tu pourrais faire toutes tes courses à Atac ?
- Qu'est-ce que tu préfères au marché ?
- Pourquoi vas-tu au marché Rabelais ?
- Quels types d'achats fais-tu au marché ?
- Est-ce que tu connais bien les commerçants ? C'est important ?
- Est-ce que tu rencontres des gens que tu connais ? Est-ce l'occasion de discuter ?
- Qu'est-ce que tu aimes au marché ?

Pour tout ce qui est vêtements, disques, livres ou autre, tu m'as dit que tu faisais très peu les grandes surfaces, surtout en périphérie :

- Tu n'aimes pas les grandes surfaces et les grandes zones commerciales périphériques ? Pourquoi ?
- Qu'est-ce que tu préfères dans le commerce de centre-ville ?

Tu m'as dit que lu allais faire des courses exceptionnellement entre une heure et deux heures le samedi, quand il y a le moins de monde possible :

- Pourquoi y vas-tu en tout début d'après-midi ?
- Tu n'aimes pas faire du shopping ? Tu n'aimes pas faire les magasins ? Pourquoi ?
- Tu n'aimes pas la foule ? Tu n'aimes pas les rues commerciales animées ?
- Tu vas faire tes courses à vélo : Pourquoi ?
- Qu'est-ce qui fait que parfois tu es obligée de fréquenter les grandes surfaces périphériques malgré toi ?
- Dans ces cas-là, quand t'arranges-tu pour y aller ?

Pratiques sportives

La dernière fois, tu m 'as dit que tu avais de nombreuses pratiques sportives : gym, escalade, roller, ski de rando.

- Ca fait longtemps que tu fais du sport ? D'où vient ce goût pour le sport ?
- Depuis ton enfance, quels sports as-tu pratiqué ?
- Quels types de sports préfères-tu ?
- Qu'est-ce que t'apporte le sport dans la vie quotidienne ?

La gym

- Ca fait longtemps que tu pratiques la gym ?
- Qu'est-ce qui te plaît dans cette activité ? Qu'est-ce que tu recherches ?
- Pourquoi as-tu choisi d'aller à Aquagym plutôt qu'ailleurs ?
- Quand est-ce que tu vas à Aquagym ?
- Est-ce qu'il y a d'autres lieux ou tu pratiques la gym ?
- Est-ce que le coté sport d'intérieur ne te dérange pas trop ?
- Est-ce que t'y vas accompagnée ?

- Est-ce que tu as rencontre des gens sur place et noué des relations qui dépassent le cadre de la pratique ?

- Peux-tu me décrire une séance de gym ?

L'escalade

- Ca fait longtemps que tu pratiques l'escalade ?
- Pourquoi et comment es-tu venue à l'escalade ?
- Pourquoi as-tu choisi le Club Alpin Français ?
- Pourquoi grimpes-tu à Grandmont plutôt qu'à Murmur
- Qu'est-ce qui te plaît et qu'est-ce que tu recherches dans cette pratique ?
- Est-ce que la pratique en salle est une fin en soi ou est-elle finalisée par les sorties extérieures, en pleine nature, en montagne ?
- As-tu noué des relations avec les gens de l'escalade ?
- Ces relations dépassent-elles le cadre de la simple pratique ?

Le roller

- Ca fait longtemps que tu pratiques le roller ?
- Pourquoi et comment es-tu venu au roller?
- Qu'est-ce que tu aimes dans cette pratique ?
- Est-ce un moyen de se déplacer ou une activité à part entière ?
- Quels sont les différents lieux où tu pratiques le roller ?
- Quels sont les lieux et moments que tu préfères pour faire du roller ?
- Est-ce à ton sens une autre approche de la ville ?
- Est-ce que c'est quelque chose que tu pratiques seule ou accompagnée ?
- Est-ce que c'est une activité qui t'as déjà permis de rencontrer des gens ?

Pratiques culturelles

Cinéma

Tu m'as dit que tu allais une fois par semaine au cinéma :

- T'es une grande cinéphile ? D'où vient ce goût ?
- Qu'est-ce que tu aimes au cinéma par rapport au ciné home ?

- Pourquoi y vas-tu en général le dimanche soir ?

Tu m'as dit que dans 90% des cas, tu allais aux Studios

- Qu'est-ce que tu aimes ou tu préfères aux Studio ?
- Qu'est-ce que tu n'aimes pas dans les grandes salles ?
- Qu'est-ce qui fait que dans 10% des cas, tu vas au Pathé ?
- Le cinéma, c'est tout de seul, en couple, en famille, entre amis ?
- Pourquoi y vas-tu à pied ou à vélo ?

Théâtre

Tu m'as dit que vous alliez huit fois par an au théâtre :

- Le théâtre, c'est quelque chose que tu pratiques depuis longtemps ?
- D'où vient ce goût pour le théâtre ?
- Qu'est-ce que tu penses des théâtres tourangeaux ? (équipement)
- Qu'est-ce que tu penses de la programmation tourangelle ?
- Pourquoi allez-vous voir des pièces de théâtre à Paris ?
- Qu'est qui est différent et qui est plaisant dans le fait d'aller au théâtre à Paris ?
- Dans quels lieux et quel genre de pièces allez-vous voir à Paris ?
- Est-ce que tu vas au théâtre seule, en couple, en famille ?
- Est-ce que t'y retrouves des gens que tu connais, des amis ?
- Peux-tu me décrire la dernière sortie au théâtre que vous avez faite sur Paris ?

Musique

Tu m'as dit que vous étiez mélomanes :

- D'où vient ce goût pour le jazz et la musique classique ?
- Qu'est-ce que tu penses des salles tourangelles ? (Ockhegheim, Prieuré St-Cosme, La Grange de Meslay)
- Entre tous les lieux de concerts où vous êtes allés, est-ce qu'il y a des lieux que tu préfères ? Où tu vas plus souvent ?
- Qu'est-ce que tu penses de la programmation tourangelle ?
- Pourquoi allez-vous parfois écouter des concerts à Paris ?
- Qu'est-ce qui est différent et qui est plaisant dans le fait d'aller voir un concert à Paris ?
- Quels genres de concerts allez-vous voir ?
- Est-ce que tu vas au concert seule, en couple, en famille, entre amis ?
- Peux-tu me décrire le dernier grand concert où tu as été ?

Galeries/ Musées

Tu m'as dit que vous étiez amateur d'art contemporain :

- D'où vient ce goût pour la peinture ?
- Trouves-tu que l'offre tourangelle est satisfaisante, tant pour les musées que pour les galeries ?
- Peux-tu me décrire comment se déroule la visite d'une galerie tourangelle ?
- Pour les galeries et les musées, en dehors de Tours, quels sont les autres lieux d'exposition que vous fréquentez ?
- Est-ce que vous faites systématiquement les grands lieux d'exposition quand vous visitez une grande ville française et européenne ?

- Peux-tu me décrire la visite de la dernière grande exposition où tu as été ?

Sociabilité et convivialité

Sociabilités parisiennes

Tu m'as dit que la totalité de la famille réside à Paris :

- Où habitent-ils ?
- Où logez-vous quand vous allez à Paris ?
- Quelles sorties et quelles activités faites-vous avec les différents membres de votre famille ?

- Comment se déroule un week-end passé en famille ?

Tu m'as dit qu 'une bonne partie de vos amis habitent à Paris et qu 'avec les autres, vous vous voyez à Paris ?

- Où habitent vos différents amis ?
- Ce sont pour la plupart des médecins ?

- Quel genre de sorties et quelles activités faites vous sur Paris ?

Peux-tu me raconter :

- Le dernier week-end où tu as été à Paris avec ton mari ?
- Un dimanche où tu as été toute seule à Paris voir tes copains ?
- La dernière journée où tu es montée pour le travail ?

Sociabilités tourangelles

- Si possible, j'aimerais connaître où habitent chacun de vos amis et ce qu'ils font ?
- A liez-vous beaucoup manger chez vos amis ?
- Les invitez-vous beaucoup à manger ?
- Mangez-vous souvent en ville ? Où ?
- Faites-vous d'autres types d'activités avec ces amis ? Quelles sorties ?
- Est-ce différent avec ceux qui habitent en périphérie et ceux qui habitent en ville ?

Voisinage

- Avez-vous des relations avec votre voisinage ?
- Quel type de relation ?

- Partagez-vous des activités et des sorties avec vos voisins ?

Vacances

- Peux-tu me raconter et me décrire tes dernières vacances :
- Au ski
- Au Maroc
- Au Pérou
- En Corse
- A Barcelone

Modes de transport

- Tu prends tous les jours ta voiture pour aller travailler : As-tu le choix ? Est-ce que cela te dérange ?
- Pour les autres déplacements, quand ils ont lieux en centre-ville, tu aimes bien te déplacer à vélo ou à pied, pourquoi ?
- Quand tu vas à Paris, tu y va la plupart du temps par le train : pourquoi ?

Annexe IH

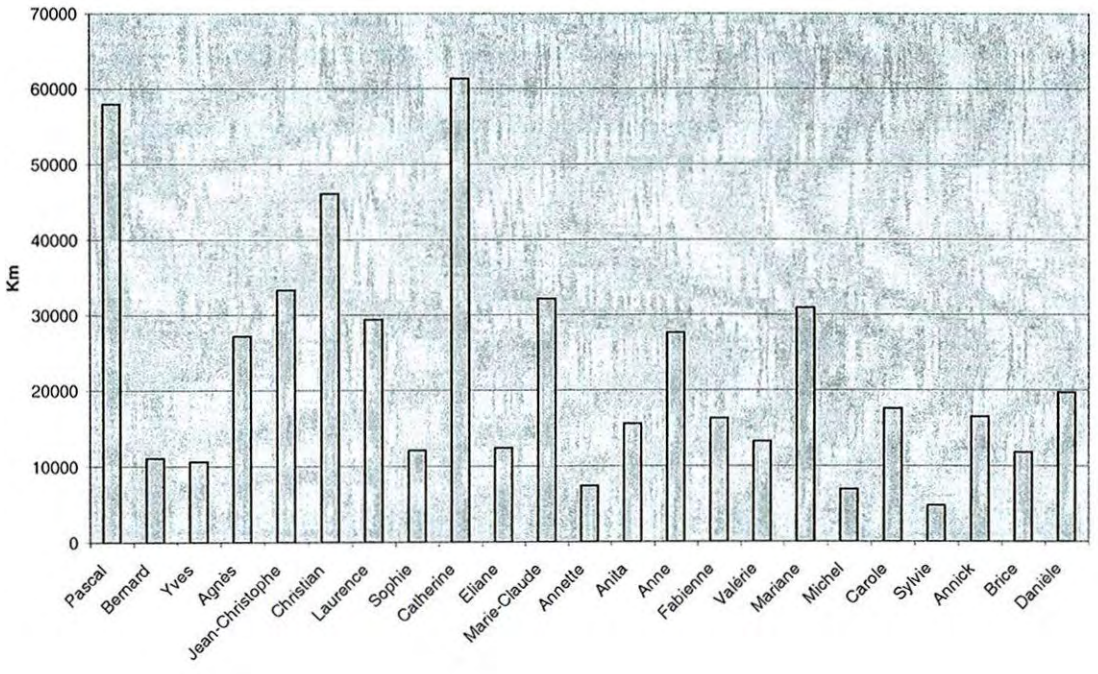
La mobilité globale

Nous allons présenter successivement les cinq indicateurs qui nous ont servi à estimer la mobilité globale. Parmi ceux-ci, quatre d'entre eux concernent les déplacements effectifs, le dernier, la perception que les individus en ont.

1- La distance euclidienne

Choisir de conserver la métrique euclidienne pour mesurer le volume global de mobilité alors même que certains auteurs en contestent l'efficacité mérite une justification[1]. Le postulat est simple : la distance topographique continue d'offrir aux sociétés développées une certaine rugosité en dépit de l'accessibilité croissante d'un grand nombre d'espaces liée à l'explosion des technologies de la mobilité. Le potentiel de mobilité qu'ouvrent ces technologies ne suffit pas à abolir les coûts économiques et culturels de la distance, voire les renforce, et constitue un principe de différenciation sociale. L'estimation de la distance euclidienne parcourue sur un an par individu le montre : la compétence de mobilité est très inégalement distribuée (Figure 1). Le rapport varie de un à dix entre la moins mobile (Sylvie, 4822 km/an) et la plus mobile (Catherine, 61329 km/an).

Figure 1 : Distance euclidienne parcourue sur un an



[1] **J.** Lévy a évoqué à plusieurs reprises des réserves sur la valeur socialement distinctive de la métrique euclidienne, notamment à la « Semaine de la ville » tenue à Tours au printemps 2002, ainsi que dans l'élaboration du programme de recherche sur les « échelles de l'habiter » (SCALAB).

2- La vitesse euclidienne globale

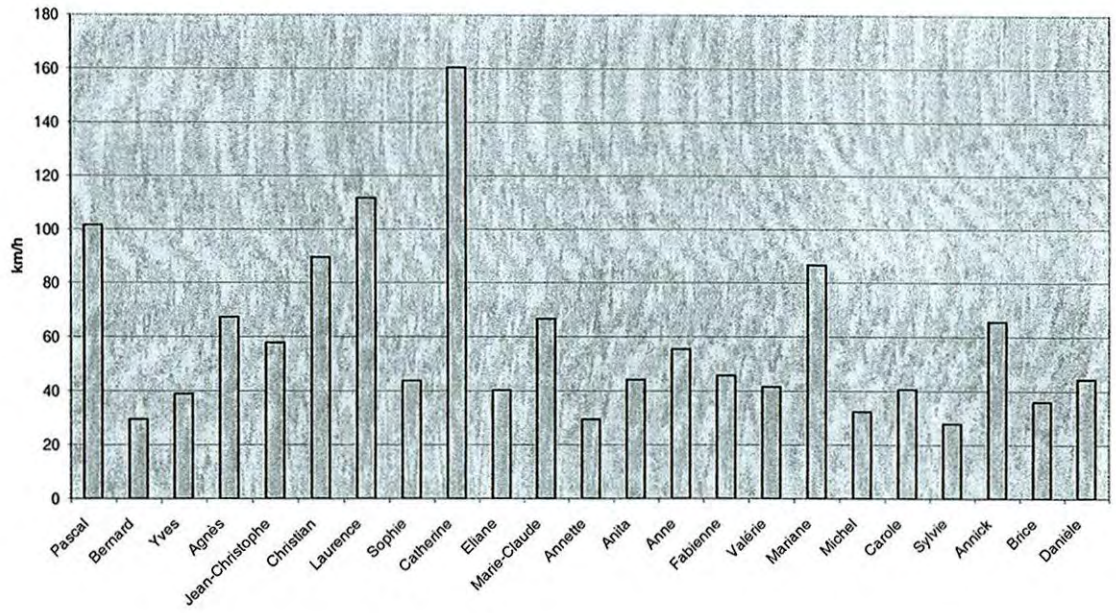
Si la métrique euclidienne, pour les raisons que nous avons évoquées, nous paraît pertinente pour mesurer le capital de mobilité globale et donc la prise d'un individu sur l'espace par le déplacement, à l'inverse, la métrique temporelle, prise isolément, ne nous semble pas avoir de grande signification ni constituer une valeur socialement distinctive. Dans la mesure où elle est déterminée par la rapidité des modes utilisés, la durée totale du temps passé à se déplacer ne préjuge pas d'une victoire sur la distance, mais parfois du contraire[2]. Par contre, la « vitesse euclidienne », c'est-à-dire le rapport entre la distance topographique parcourue et le temps de parcours, nous semble être un indicateur beaucoup plus pertinent, exprimant plus sûrement un pouvoir sur l'espace. La valeur anthropologique de la vitesse n'est plus à décrire. De nombreux textes, comme ceux de P. Virilio, attestent qu'il s'agit d'une valeur cardinale, même s'il est incontestable que celle-ci ne traverse pas toutes les situations sociales dont une partie repose sur l'éloge de la lenteur (P. Sansot). Le coût économique[3] de la vitesse confirme largement cette hypothèse. Ainsi, en rapportant l'espace parcouru au temps de déplacement, nous proposons de mesurer la capacité des acteurs à rendre le lointain proche, et ce, par l'optimisation des modes de déplacement rapides, y compris la marche à pied ou les transports en commun, quand ceux-ci, par exemple en zone dense, présentent un meilleur avantage comparé[4]. La Figure 2 représente la vitesse euclidienne globale, c'est-à-dire le rapport entre la distance parcourue et le temps de déplacement pour chaque individu sur un an. Exprimée en km/h, cette vitesse traduit l'usage plus ou moins intensif des technologies rapides : avion, train grande vitesse et, dans une certaine mesure, automobile. Plus la valeur est élevée, plus la part des modes de déplacement rapides - qui permettent de parcourir beaucoup de kilomètres en peu de temps - et de la mobilité longue distance est importante dans la mobilité spatiale. Plus la valeur est faible, plus la part des modes de transport lents (à pied, en vélo, en TU) et des déplacements de proximité est grande. Comme pour la distance parcourue, les vitesses euclidiennes globales sont d'une très grandes hétérogénéité et s'échelonnent de 25 à 160 km/h, soit un rapport de un à six et demie.

[2] Mettre deux heures tous les matins pour aller au travail en bus alors que l'on pourrait s'y rendre en une demie heure en voiture parce que l'on en a pas les moyens (économiques ou physiologiques) ne constitue pas (socialement) une richesse mais un handicap.

[3] Ce coût apparaît lorsqu'on compare le prix des technologies rapides et des technologies lentes : autoroute/route ; corail/TGV ; Boing/supersonique.

[4] J. Lévy a critiqué la notion de vitesse topographique en défendant la prise en compte de la densité sociale. L'idée est très stimulante au sens où elle permet de comprendre que la co-prénce permise par de fortes densités sociales est impérativement à prendre en compte dans la vitesse globale définie comme la rapidité avec laquelle on peut relier des objets distants. Ceci invite à distinguer deux types de vitesse, la « vitesse euclidienne » (rapidité obtenue par victoire technologique sur la distance topographique) et la vitesse « de densité » (rapidité obtenue par la co-présence). Ces deux vitesses ne sont pas exclusives l'une l'autre et se complètent utilement. Dans la perspective de l'élaboration d'un capital de mobilité qui pourrait être le point symétrique du capital de situation, on comprendra que la vitesse euclidienne soit privilégiée.

Figure 2 : Vitesse euclidienne globale

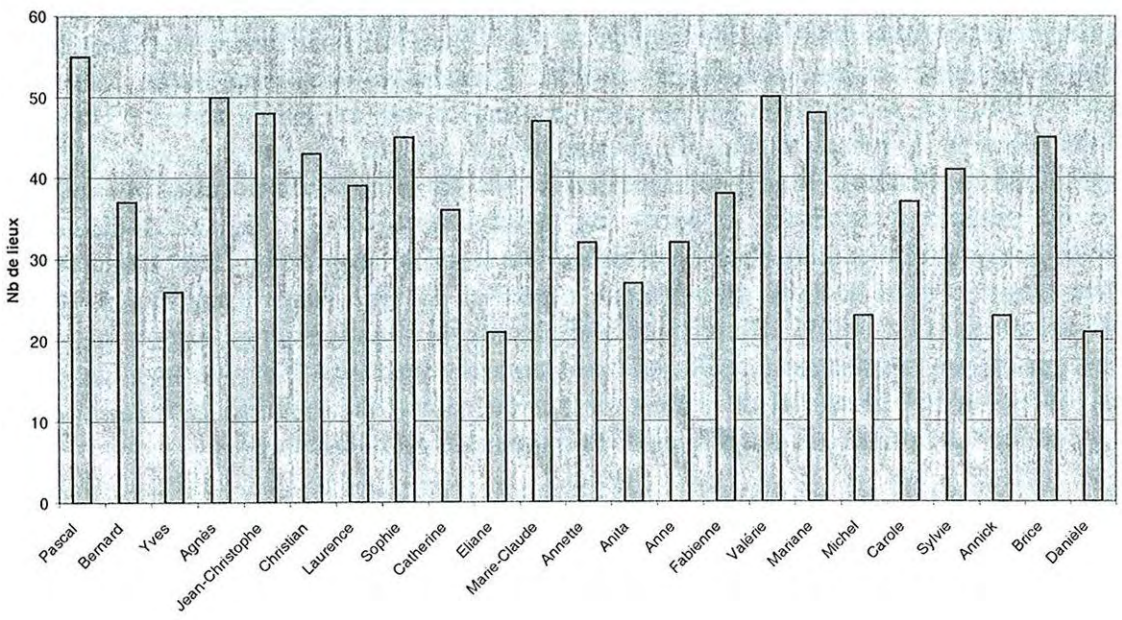


3- Le nombre de déplacements

La troisième métrique utilisable pour évaluer le volume de mobilité globale est le nombre de déplacements. Ce dernier nous semble constituer un indicateur tout à fait essentiel pour mesurer le rapport d'un individu à l'espace et très différent du nombre total de kilomètres parcourus puisqu'il mesure, dans une optique topologique, le nombre de connexions entre les lieux de vie. De fait, dans un monde « connexionistc », où la pratique spatiale est marquée par la dispersion des activités et des fonctions dans l'espace, le nombre de déplacements exprime une certaine intensité de la pratique spatiale ainsi qu'une capacité à construire de la proximité par le mouvement. Ainsi, constitue-t-il un bon indicateur, reflétant une plus ou moins grande compétence de mobilité. Néanmoins, parce qu'il objective une réalité sensiblement différente, il offre des résultats autres que ceux obtenus avec la métrique topographique et ne revêt pas les mêmes significations. Le nombre de déplacements réalisés sur un an par chaque individu (Figure 3) fait apparaître, là encore, une forte hétérogénéité. Les valeurs s'échelonnent entre **811** et 2673 déplacements annuels, soit entre 2,2 et 7,3 déplacements par jour, ce qui représente un rapport d'un à trois.

regroupements. Deuxièmement, le nombre de lieux pratiqués peut être fortement gonflé par des lieux fréquentés exceptionnellement et pour de courtes durées[6]. Bien que faiblement territorialisés, ces lieux pourraient présenter un véritable intérêt s'ils n'étaient pas fortement ressemblants et ne présentaient pas une faible diversité, peu révélatrice d'une multi-territorialisation. Nous serions tenté de comptabiliser ces lieux apparents comme un seul et même lieu, mais sur quoi se fonder pour déterminer la ressemblance ou la variété de ces lieux ? Si ce travail apparaît déjà problématique pour les lieux de matchs[7], il l'est davantage encore pour d'autres types de lieux de loisirs ou de lieux familiaux. Devant la difficulté des arbitrages, nous avons donc choisi de ne pas corriger ce biais et de laisser le nombre de lieux de vie être un indicateur imparfait de diversité. Enfin, le nombre de lieux pratiqués dépend de l'efficacité du travail d'anamnèse, donc de l'efficacité de l'entretien, qui détermine le degré d'exhaustivité, peu contrôlable, des lieux de pratique. La déperdition est difficilement estimable. Aucun élément ne peut être mis en branle pour limiter ce biais Ainsi, le nombre de lieux de vie, qui semble *a priori* un indicateur intéressant, rencontre dans sa mise en œuvre un certain nombre de problèmes mais qui ne remettent pas totalement en cause, nous allons le voir, la validité des résultats.

Figure 4 : Nombre de lieux de vie pratiqués sur un au



La prise en compte du nombre de lieux de vie apporte un complément très intéressant à l'évaluation du capital de mobilité en radicalisation les positions et en renforçant l'effet de discrimination (Figure 4). En dépit des biais énoncés, dans la plupart des cas, le nombre de lieux fréquentés révèle assez bien le degré de complexité et de variété de l'espace de vie et se trouve assez bien corrélé avec le nombre de déplacements, chose qui explique le renforcement des écarts : ceux qui ne se déplacent pas beaucoup ont un espace de vie peu « ouvert » en pratiquant en règle générale un petit nombre de lieux ; à l'inverse, les

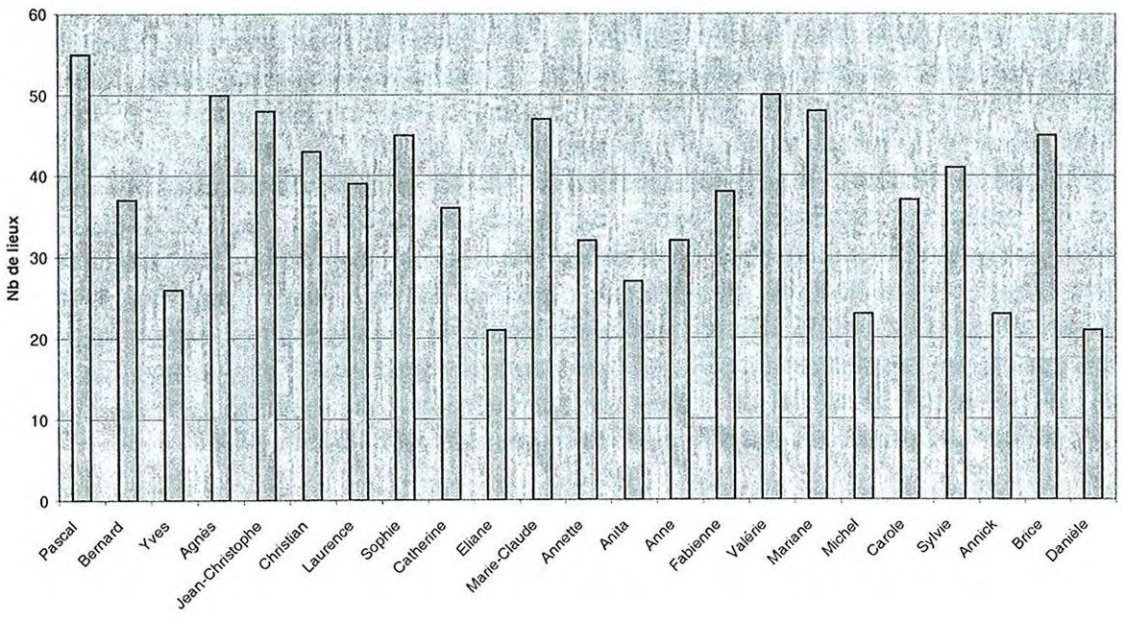
---

[6] **C'est par exemple le cas des lieux de match pour les sportifs amateurs pratiquant la compétition, ceux-ci pouvant représenter vingt ou trente lieux dans l'année.**

[7] **Même si les lieux de match se ressemblent fortement par leur forme, leurs fonctions, leurs usages, il n'est pas sûr qu'ils soient équivalents en tous points, et qu'ils ne se passent pas sur chacun des choses différentes...**

regroupements. Deuxièmement, le nombre de lieux pratiqués peut être fortement gonflé par des lieux fréquentés exceptionnellement et pour de courtes durées[6]. Bien que faiblement territorialisés, ces lieux pourraient présenter un véritable intérêt s'ils n'étaient pas fortement ressemblants et ne présentaient pas une faible diversité, peu révélatrice d'une multi-territorialisation. Nous serions tenté de comptabiliser ces lieux apparents comme un seul et même lieu, mais sur quoi se fonder pour déterminer la ressemblance ou la variété de ces lieux ? Si ce travail apparaît déjà problématique pour les lieux de matchs[7], il l'est davantage encore pour d'autres types de lieux de loisirs ou de lieux familiaux. Devant la difficulté des arbitrages, nous avons donc choisi de ne pas corriger ce biais et de laisser le nombre de lieux de vie être un indicateur imparfait de diversité. Enfin, le nombre de lieux pratiqués dépend de l'efficacité du travail d'anamnèse, donc de l'efficacité de l'entretien, qui détermine le degré d'exhaustivité, peu contrôlable, des lieux de pratique. La déperdition est difficilement estimable. Aucun élément ne peut être mis en branle pour limiter ce biais Ainsi, le nombre de lieux de vie, qui semble *a priori* un indicateur intéressant, rencontre dans sa mise en œuvre un certain nombre de problèmes mais qui ne remettent pas totalement en cause, nous allons le voir, la validité des résultats.

Figure 4 : Nombre de lieux de vie pratiqués sur un au



La prise en compte du nombre de lieux de vie apporte un complément très intéressant à l'évaluation du capital de mobilité en radicalisation les positions et en renforçant l'effet de discrimination (Figure 4). En dépit des biais énoncés, dans la plupart des cas, le nombre de lieux fréquentés révèle assez bien le degré de complexité et de variété de l'espace de vie et se trouve assez bien corrélé avec le nombre de déplacements, chose qui explique le renforcement des écarts : ceux qui ne se déplacent pas beaucoup ont un espace de vie peu « ouvert » en pratiquant en règle générale un petit nombre de lieux ; à l'inverse, les

---

[6] **C'est par exemple le cas des lieux de match pour les sportifs amateurs pratiquant la compétition, ceux-ci pouvant représenter vingt ou trente lieux dans l'année.**

[7] **Même si les lieux de match se ressemblent fortement par leur forme, leurs fonctions, leurs usages, il n'est pas sûr qu'ils soient équivalents en tous points, et qu'ils ne se passent pas sur chacun des choses différentes...**

individus qui observent un grand nombre de déplacements tendent généralement à disposer d'un champ d'action géographiquement élargi, composé d'un grand nombre de lieux.

5- La compétence de mobilité

Les indicateurs quantitatifs qui mesurent les pratiques effectives et définissent des « attributs » ou des « propriétés » attachées aux personnes ne suffisent pas à évaluer le rapport individuel à la mobilité. Ce dernier s'exprime aussi dans la sphère idéelle, à travers les représentations que les individus ont de leur propre compétence de mobilité - que l'on peut juger à l'aune de ce que dit l'individu de *sa* et de *la* mobilité. Cela implique de prendre les discours et les récits d'action au sérieux comme source et lieu de manifestation d'une compétence incorporée. Ce rapport idéel à la mobilité peut recouper et conforter les indicateurs effectifs. Il peut aussi mettre en exergue des décalages, par exemple une minoration de celle-ci quand elle est davantage contrainte que choisie, ou bien son exagération, quand elle a un sens important dans le vécu individuel mais que les indicateurs effectifs ne sont pas à la hauteur. Pour objectiver cette compétence incorporée de mobilité globale, deux indicateurs qualitatifs peuvent être mis en œuvre.

Le premier indicateur se fonde sur la représentation que l'individu fournit de lui-même. Comment, dans la description de son espace de vie, l'individu qualifie-t-il et évalue-t-il, directement ou indirectement, sa mobilité spatiale ? L'envisage-t-il comme faible, forte ou moyenne ? Définit-il son horizon spatial comme plutôt ouvert ou plutôt fermé ? Un cas particulier tient à la présence dans l'entretien d'une identité narrative fondée sur la mobilité. Cette focalisation de la problématique de soi sur la mobilité est rare, mais rend compte de situations extrêmes, d'hyper ou d'infra-mobilité. Le second indicateur s'intéresse non pas à l'évaluation par l'individu de sa mobilité propre mais à la valeur plus ou moins positive qu'il accorde globalement à celle-ci. Qualitativement différentes, ces valeurs associées à la mobilité offrent toute une gamme de situations entre le pôle négatif et le pôle positif, en passant par une situation moyenne de neutralité. Nous verrons que ces valeurs jouent un rôle essentiel dans l'estimation du capital de mobilité globale. Parce qu'ils se recoupent, nous envisagerons ces deux indicateurs simultanément.

Remarquons tout d'abord que dans les entretiens, la représentation de soi comme ***homo mobilis,*** est inégalement développée. Elle va de la simple évocation de la plus ou moins forte mobilité globale comme attribut de la personne à l'élaboration, à partir d'elle, d'une véritable problématique de soi. Détaillons ces deux niveaux de manifestation.

Quand la mobilité constitue un axe fort de l'identité narrative, nous avons affaire à des cas « extrêmes », c'est-à-dire à des individus qui se pensent soit comme des « hyper-mobiles », soit comme des « enclavés ». Quatre personnes sont de ce cas. En général, ces « identités » ne réservent pas de surprises et correspondent aux tendances mis en exergue par les pratiques effectives, même si le processus d'identification implique une certaine exagération. Deux personnes, Sylvie et Annick, construisent leur identité narrative autour de leur faible mobilité. A l'inverse, deux personnes, Laurence et Carole, construisent leur identité narrative autour de leur grande mobilité et font de cette propension au déplacement un signe ostentatoire d'une importante activité. Comme nous l'avons évoqué, cette mobilité générale est plutôt fondée sur le nombre de déplacements que sur la distance parcourue ou l'échelle. Ainsi, dans les deux cas, parce qu'elles revendiquent une faible ou une forte compétence de mobilité, et parce que ces revendications sont performatives, les identités narratives doivent être prise en compte dans l'évaluation du capital de mobilité.

Toutefois, cette forme d'apparition de l'identité mobile ne concerne qu'une minorité de cas. Pour la majorité, celle-ci n'apparaît que par une évocation ponctuelle. Là encore, il n'y a pas de situation moyenne entre les deux pôles. D'un coté, nous distinguons des individus qui revendiquent une grande mobilité et pour qui celle-ci est naturalisée. La mobilité y est entourée de valeurs positives parce qu'elle est condition de réalisation de soi et source de liberté... Tel est par exemple le cas de Pascal : « *Quand tu viens de la région parisienne, t'es habitué à prendre la voiture tout le temps. Nous les kilomètres, ça nous a jamais fait peur. Je dirais même qu'on aime ça».* De l'autre, un ensemble d'individus reconnaissent avoir une mobilité globale peu importante, des déplacements relativement contraints et déclarent être plutôt casaniers comme Yves : « *Cette maison, depuis qu 'on est ici, a modifié notre mode de vie. C 'est vrai qu 'on bouge nettement moins. Ca nous coûte. On est devenu casaniers* ». Ainsi, dans une partie des entretiens, sans constituer le fondement de l'identité narrative, l'individu évalue et qualifie son rapport à la mobilité. A partir de ces déclarations, et de ces critères, nous avons estimé la compétence de mobilité.

Figure n°5 : Evaluation de la compétence de mobilité

Prénom	Compétence de mobilité[8]
Pascal	4
Bernard	3
Yves	2
Agnès	
Jean-Christophe	4
Christian	3
Laurence	5
Sophie	3
Catherine	3
Eliane	2
Marie-Claude	4
Annette	2
Anita	3
Anne	4
Fabienne	3
Valérie	4
Marianne	3
Michel	
Carole	5
Sylvie	1
Annick	1
Brice	
Daniele	2

Néanmoins, l'analyse des représentations que les individus ont de leur mobilité comporte un certain nombre de limites. D'une part parce que lorsqu'ils parlent de mobilité ou d'immobilité, on ne sait rarement à quelles métriques, à quels temps, à quelles échelles ils font référence. D'autre part, parce qu'ils ne sont qu'une minorité à désigner la mobilité (forte ou faible) comme une disposition caractéristique et constitutive de leur personne et à

[8] La compétence de mobilité est évaluée comme suit. La présence d'une identité narrative fondée sur la grande mobilité (5) ou l'enclavement (I) est évaluée par des notes extrêmes. La présence d'éléments ponctuels caractérisant une forte (4) ou une faible mobilité (2) est évaluée par des notes au dessus et en dessous de la moyenne (3), valeur dont on a affecté les individus pour lesquels l'auto-évaluation d'une compétence de mobilité n'apparaissait pas.

y associer un système de valeurs. Or, si l'identité mobile (quand elle existe), apporte une pierre décisive à l'estimation d'une compétence, son absence ne préjuge absolument pas de l'inexistence de cette disposition. Pour cette raison, l'analyse de la manière dont les individus se représentent leur propre mobilité et en font un trait dispositionnel, bien qu'en y apportant une contribution importante, ne suffit pas à épuiser l'exploration du capital de mobilité incorporé car un individu peut très bien avoir une forte compétence de mobilité sans en constituer un trait de caractère. Il faut donc mettre à l'épreuve d'autre indicateurs. Toutefois, ces indicateurs qualitatifs sont difficilement envisageables à partir de la mobilité globale : nous les étudierons à partir de formes spécifiques de mobilité.

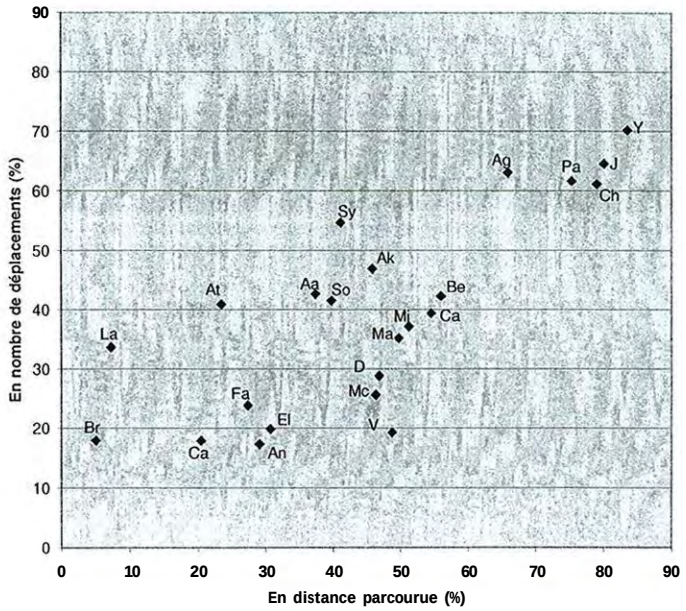
Annexe IV

Les sens pratiques de la mobilité

Nous avons réuni ci-dessous deux figures complémentaires qui, sans avoir de valeur synthétique, peuvent être utile à la pleine intelligibilité du texte.

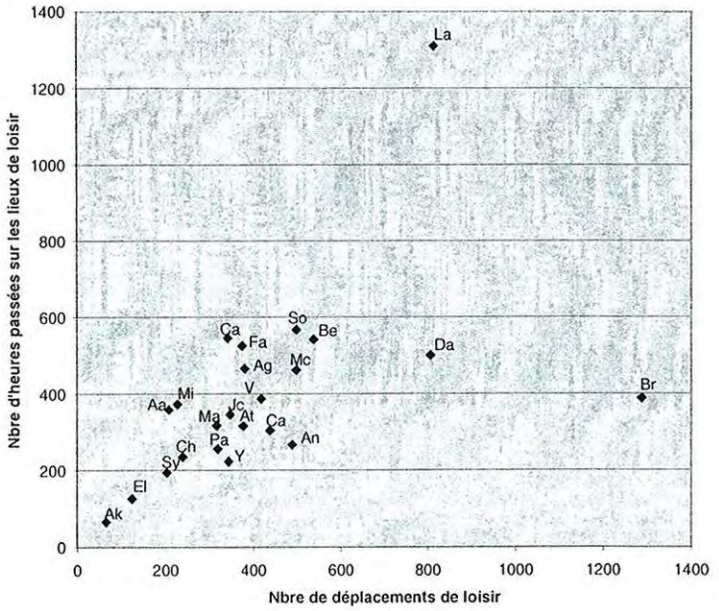
1- La mobilité de travail

Figure 1 : Part du travail dans la mobilité quotidienne



2- La mobilité de loisir

Figure 2 : La mobilité de loisir



Annexe V

L'inégal engagement dans la situation d'enquête

(analyse comparée des itinéraires résidentiels d'Yves et de Bernard)

L'itinéraire résidentiel d'Yves

Dans l'extrait qui suit, on observera que les réponses, relativement étoffées au départ, s'amenuisent ensuite brutalement. La dynamique narrative est rompue. Les questions se succèdent (assez maladroitement) sans parvenir à relancer une explicitation « épaisse » des logiques résidentielles. Le départ de Montbazon vers les Prébendes est assez mal justifié (nous ne comprenons pas bien les raisons pour lesquelles, subitement, il recherche la proximité du centre). Le déménagement des Prébendes vers Joué-lès-Tours est justifié de manière laconique et donc rapidement expédié. On a le sentiment que l'enquêté répond juste ce qu'il faut, sans vraiment saisir les invitations à être plus précis et à s'expliquer.

- Et donc vous, vous êtes venu en Touraine...
- Par le résultat de l'internat. Donc pour des motifs professionnels.
- Ca vous a coûté de quitter Paris pour venir en Province ?
- Alors, au contraire. Moi, quand j'ai passé l'internat, mon but c'était d'être reçu à Paris, comme tout bon parisien : y'a pas de salut en dehors de la capitale, mais bon quand même, au moment de l'internat, on avait déjà deux enfants et on pensait que la vie en province était plus facile, plus agréable que la vie à Paris. Et je confirme. Là, maintenant, je n'ai plus aucune envie de vivre en région parisienne. Si, ou alors ce qu'il faut, c'est avoir des moyens énormes que je n'ai pas et que je n'aurais jamais malheureusement.
- Ca, c'est lié à une différence de qualité de la vie ?
- Ah oui, ah oui.
- Et quand vous dites des moyens énormes, ca veut dire qu'avec des moyens on peut améliorer comment ?
- Bien on peut vivre grandement. Si j'étais à Paris, on serait dans un quatre pièces, enfin j'en sais rien, mais l'équivalent. Et puis ce qu'il faut, c'est pouvoir partir, avoir sa propriété, sa maison de campagne pour partir le jeudi soir et rentrer le lundi soir. Enfin, j'exagère un peu mais c'est un peu ça. Bon, il y a des spectacles, il y a des choses qu'on a à Paris et qu'il n'y a pas ici. Mais, d'être à cinq minutes de son boulot, savoir que quand on part à quelle heure on va arriver, de pouvoir régler sa vie comme on le souhaite. Même au niveau de la qualité dans la façon d'exercer mon métier... On exerce mieux dans un endroit où on est pas les uns sur les autres qu'à Paris où, pour en avoir discuté avec des collègues, c'est pas dit mais je le sens, quand un patient vient vous voir, on a tendance à le faire revenir. Tandis qu'ici, si il a besoin de revenir il revient, mais on va pas le faire revenir pour rien.
- C'est la logique marchande ?
- Exactement.
- Et donc, pour rien au monde vous ne retourneriez sur Paris ?
- Oui, *a priori,* il en est absolument pas question.
- Et sinon, en Touraine, vous avez habité dans différents endroits ?
- Alors quand on est arrivé on a habité Montbazon, on loué une maison pendant deux ans à Montbazon dans un lotissement qui s'appelait le Lac d'Amour. Donc, à l'époque, on était quatre. On avait deux garçons. Et on avait une maison, devait y avoir quatre chambres. Quatre chambres à l'étage, un grand séjour et un jardin. (...) Et puis en 85, au bout de deux ans, on a acheté une maison dans Tours, dans le quartier des Prébendes.
- Et pourquoi vous aviez choisi Montbazon au départ ?
- Parce que c'est ce qu'on avait trouvé. En plus c'était à dix kilomètres de Tours donc quand on vient de région parisienne on se dit c'est juste à coté. Après quand on est tourangeau, on se dit que c'est le bout du monde mais.... Et puis qu'on souhaitait une maison individuelle et c'était ce qu'on avait trouvé et on était relativement pressé. Voilà, on était pressé, on avait pas cherché une maison à Montbazon. On a trouvé une maison à Montbazon.
- Donc après, les Prébendes, la motivation du déménagement, c'était quoi ?
- D'être dans Tours et puis d'acheter, de ne plus être locataire.
- C'était important d'être propriétaire ?

- C'était plutôt mieux de financer sa maison plutôt que financer un loyer.
- Et le choix de Tours, c'était pour la proximité... D'être aux Prébendes, dans le centre-ville ?
- C'était une maison qui nous plaisait et puis c'était un lieu d'habitation qui nous plaisait aussi.
- Et ça, c'était en quelle année ?
- 85.
- Et vous avez vécu jusqu'en ?
- 95 ou 96.
- Et là, qu'est-ce qu'a motivé à nouveau le déménagement ?
- D'avoir plus de place. D'avoir plus de place et puis on voulait de l'espace.
- Et là, c'est pareil, vous n'aviez aucune orientation ?
- Plutôt au sud quand même. Mon cabinet est à Joué-Lès-Tours. Ca me déplaisait pas d'habiter dans la ville où j'exerce ma profession. Donc les critères c'était...
- Plus d'espace et en plus l'immobilier est plutôt plus cher au nord qu'au sud...
- Et si vous aviez à dire maintenant, vous avez eu un coup de cœur pour la maison ?
- Oui, oui, oui. On a un petit peu hésité parce que c'était d'abord très très gros. Donc ça modifie complètement le mode de vie. Bon, y a un environnement qui a aussi des inconvénients : on est près de la rocade, donc voilà. Et puis surtout la taille.
- Et vous aviez toujours le sentiment d'être proche de Tours ?
- Oui, oui, il fallait être proche de Tours ayant quatre enfants. On allait pas se mettre à quinze kilomètres de la ville. Là, c'était assez accessible, voilà.
- Et le fait qu'il y ait du travail de jardinage, c'est quelque chose que vous aviez fait auparavant ?
- Non, jamais, moi jamais.
- Donc ça c'était une découverte ?
- Absolument.
- Vous avez fait des travaux dans la maison ?
- Alors, qu'on a fait faire ou qu'on a fait ?
- Les deux ?
- On a fait faire beaucoup. Tout l'aménagement a été refait petit à petit. Mais il reste encore des choses à faire.
- Et donc là, pas de projets de déménagement à terme ?
- Là, non. Pour l'instant non, sauf si on en a marre de passer notre temps à s'occuper de la maison, c'est ça, voilà A priori, on est là pour un certain temps.

L'itinéraire résidentiel de Bernard

L'extrait qui suit est très différent. Bernard s'engage pleinement dans l'entretien et entre très facilement dans une posture narrative. Il n'économise pas son discours, cherche à lui donner une épaisseur et une continuité, et rebondit longuement à chaque relance. Mes interventions sont peu nombreuses, viennent préciser certains points mais ne remettent pas en cause la logique du récit : c'est comme si elles permettaient au récit, en prenant une pause, de mieux se mettre en scène, en intrigue et de se structurer.

- En 83, je suis arrivé ici en Touraine. J'ai fais ma dernière année d'Internat en pédiatrie à Clocheville et puis deux années comme chef de clinique ensuite à Clocheville. Et là, moi, mon idée, ça a toujours été de travailler en libéral en continuant à travailler à l'hôpital. Après mes deux années de clinicat, je me suis installé en continuant à travailler à Clocheville.
- Et qu'est-ce qui fait que vous vous êtes installés plutôt en centre-ville ?
- Oh, on a beaucoup bougé. Ah, en Touraine. Quand je suis arrivé comme interne, on s'est installé d'abord à Montbazon. Pendant trois ans, j'ai habité à Montbazon, dans un lotissement à l'écart, on était pas mal. Poulies petites, c'était bien.
- Pourquoi vous aviez choisi Montbazon ?
- Parce qu'on voulait être en dehors de la ville. Ah oui, c'est une époque, l'un et l'autre, on voulait être en dehors. On avait des petits. Et puis, voilà. Donc là, on a passé trois ans à Montbazon et puis j'ai crée mon cabinet en 86. Alors là, d'être un peu loin du cabinet sachant que je pouvais être amené à revenir rapidement, c'était ennuyeux donc on s'est rapproché. Comme je créais le cabinet et que Marie-Agnès ne travaillait pas, on a habité un an et demi en HLM, aux Rives-du-Cher. Parce que j'achetais le cabinet, les locaux en tout cas et puis quand tu crées, tu pars de zéro. Donc on a passé un an et demi, donc ça a bien marché. C'était bien, moi j'aimais bien les Rives-du-Cher.

- Vous louiez ?
- Oui, on a toujours loué jusqu'à cette époque. On louait à Montbazon puis on louait évidemment aux Rives-du-Cher. Moi, je trouvais ça super parce qu'on jouait en bas des immeubles avec les enfants des tours voisines. J'organisais des grands jeux, des cages à poule, des trucs comme ça. A chaque fois que je descendais pour jouer avec les enfants, il y a une multitude d'enfants qu'arrivaient pour dire, est-ce qu'on peut jouer avec vous, c'était sympa. Ca, c'était le coté sympa, il y avait d'autres cotés un peu moins sympa.
- C'était quoi le coté moins sympa ?
- Nous, on était dans une tour, sur le pallier il y avait une femme complètement alcolo qui régulièrement faisait des crises de délire : elle avait son enfant qu'arrivait et qui disait : maman elle veut se jeter par la fenêtre, venez pour l'empêcher de se jeter par la fenêtre. Plusieurs fois l'enfant est venu coucher à la maison, elle dégueulait sur le pallier tellement... La fille, de voir sa mère... Des trucs pas possible. Ils ont repeint l'immeuble un moment donné et puis le peintre, faut dire qu'on était au septième, parce qu'elles se montrait dans des petites tenues, alors le peintre, ça lui était très agréable de rester donc on a vu le peintre stagner au septième étage pendant un certain temps. Et lui est resté pendant trois semaines avec cette femme-là. Elle, elle s'engueulait avec tous ses nombreux maris. Quand ils s'engueulaient, elle envoyait toutes les affaires par la fenêtre du septième étage. Les valises.... (Rires). Tu vois le style, c'était un peu bruyant.
- Là ,vous avez souffert un petit peu de la promiscuité ?
- Oui, à cause de ça si tu veux parce qu'avec les autres ça allait très bien.
- Et le fait de passer de la maison individuelle à l'immeuble ?
- Oui, moi j'ai pas eu trop de mal. Marie-Agnès a plus souffert parce qu'en plus de ça, si tu veux elle était là dans la journée. Moi, j'étais là le soir, ça allait. Et puis ce jeu avec les enfants, tu vois, me plaisait bien. Et puis j'allais courir le long du Cher le matin. Donc moi, j'ai pas souffert de ça. Je ne serais pas resté pendant des années et des années mais... Mais ce passage, je trouvais ça bien. On est reparti pendant un an et demi, et là, on a loué à St-Avertin pendant deux ans à peu près, une grande maison ancienne, qu'était sympa.
- Et ça, c'était l'occasion, vous aviez trouvé par petites annonces ?
- Par des copains. On s'est plu, c'était bien. Et puis après on s'est dit on va quand même acheter parce que tous ces loyers c'est bien mais... Et là, tandis qu'on était parti et qu'on avait la cinquième à ce moment là qu'était née ou qu'allait naître, on s'est dit qu'il fallait que ce soit en centre-ville parce que les allers et venues c'est bien beau mais ça prend du temps. Donc on a cherché en centre-ville et, là encore, on a trouvé par des amis qui habitaient en face et qu'ont déménagés. On a trouvé cette maison là. On savait qu'elle serait de nouveau à vendre, donc on l'a louée pendant trois ans et au bout de trois ans, on a acheté. On est venu ici en 90.
- Et l'avantage d'habiter ici ?
- C'était surtout qu'on voulait habiter en centre-ville. Moi tu vois, je suis à coté de Clocheville donc je suis à cinq minutes à pied. Ca c'était une raison de choix. Le fait d'avoir pas mal d'enfants, on savait que c'était un petit jardin, mais le fait d'avoir un grand jardin à proximité dans lequel moi je les emmenais jouer, jouer à chat par exemple, très souvent j'y allais, le dimanche, quand on avait pas le temps d'aller à l'extérieur, je les emmenais jouer à chat ou à un jeu de ballon aux Prébendes. Donc, c'était le fait d'être en centre-ville cl de pouvoir accéder au jardin. Et puis d'être dans un quartier calme, de ne pas avoir de bruit en étant en centre ville. Parce qu'on restera pas là, une fois les filles grandies, on ira en périphérie.
- Et les inconvénients du centre-ville ?
- Moi je trouve... (Réflexion) C'est quand même le manque d'espace. Aussi bien au niveau d'une maison (y a 170 m² ici on va pas se plaindre) mais de l'espace plus que ça qu'on ne soit pas obligé de tout ranger tout le temps, des pièces dans lesquelles tu peux mettre des trucs sans les ranger. Et puis l'espace au niveau du jardin. Là, ici, on prend le café, on peut lire son journal dans un fauteuil, pour les filles, ça leur suffit, elles ont leur toboggan, elles adorent jouer, courir dehors, mais ce contact avec la nature, tant pour ma femme que pour moi, c'est important. Moi, je me vois tout à fait dans un jardin m'occuper d'arbres fruitiers. Avoir une activité. Puis, j'aime bien les activités de nature. Fendre du bois. On a une cheminée donc on a quand même du bois ici mais... Aller fendre du bois. J'aime bien ce travail assez physique. Fendre et couper du bois, c'est un effort physique que j'aime bien. Et ça, ça me manque. Et puis tout ce qui est, moi je suis passionné de ciel et d'astronomie, donc aller regarder le ciel avec ma lunette astronomique. Ici, je peux le faire un peu mais c'est quand même moins agréable qu'à la campagne. A la fois, le contact avec la nature, l'activité physique que ça permet, l'espace. Et puis, quatrième point, l'accueil des petits enfants quand ils viendront.
- Si tu déménageais, ce serait pour aller assez loin de Tours ?
- Pas forcément très loin, l'idéal, ce serait qu'on arrive à trouver quelque chose en périphérie. Fondettcs par exemple, Montbazon, c'est la limite. Voilà, à l'intérieur d'un cercle qui passerait au sud par Montbazon, Vcigné et puis au nord par Luynes, Fondettcs, La Mcmbrolle, Vouvray pour poser un peu les limites. Mais avec comme projet, on aura ça, ce sera une maison principale et ensuite de trouver un truc, en mauvais état mais bon... Dans l'Aveyron mais qui soit un deuxième lieu de vie. Pour toutes les vacances. Une maison de

vacances, on aimerait bien trouver ce que beaucoup de gens cherchent. Quelque chose qui puisse être restauré petit à petit : pas trop grand mais quelque chose occupé par les enfants ensuite. Mais bon.

Table des figures

Introduction générale

Figure 1 : Présentation des individu enquêtes 29

Chapitre 1

Figure 1 : La rhétorique de l'accessibilité 43
Figure 2 : La rhétorique de l'écart 46
Figure 3 : Géotypes de résidence des personnels du CHRU de Tours 50
Figure 4 : Les lieux de résidence à l'adresse d'un échantillon de médecins hospitaliers 52
Figure 5 (a) : Le capital résidentiel de logement 57
Figure 5 (b) : Le capital résidentiel 60
Figure 6 : Les différentes significations de la logique d'accessibilité 63
Figure 7 : Les différentes significations de la logique de l'écart 64
Figure 8 : Les valeurs résidentielles attribuées au logement. Quelques exemples 65
Figure 9 : Les valeurs résidentielles de situation. Quelques exemples 66
Figure 10 : Variation des échelles d'évaluation au nom d'un principe commun 67
Figure 11 : Seuils et rentabilité décroissante dans les échelles d'évaluation 67
Figure 12 : Le choix de l'appartement 68
Figure 13 : Le choix de la périphérie 69
Figure 14 : La dissonance des valeurs résidentielles. L'exemple de Marie-Claude 72
Figure 15 : L'inégale manifestation de la contrainte financière dans le choix de l'accessibilité ou de l'écart 79
Figure 16 : Généalogie des stratégies résidentielles 83
Figure 17 : Les deux théories du capital résidentiel 86

Chapitre 2

Figure 1 : Le capital de mobilité globale 95
Figure 2 : Distance parcourue au quotidien sur un an (en km) 103
Figure 3 : La territonalisation domestique 112
Figure 4 : Part des déplacements péiïdomestiques dans la mobilité quotidienne 116
Figure 5 : Nombre de déplacements interurbains (sur un an) 119
Figure 6 : Les échelles du quotidien 121
Figure 7 **(a)** : Pascal, une mobilité intense, rhizomique et pluri-scalaire 125
Figure 7 **(b)** : Agnès, une mobilité intense et complexe associant une forte territonalisation du centre et une valorisation intensive des ressources métro et métapolitaines 127
Figure 7 **(c**) : Christian, un investissement domestique et péridomestique faible, une forte mobilité aux échelles métro et métapolitaines 129
Figure 7 **(d)** : Sophie, une spatialité domestique et péridomestique prépondérante ouverte aux échelles métro et métapolitaines 131
Figure 7 **(e)** : Laurence, une mobilité de loisir particulièrement forte à toutes les échelles 133

Figure 7 (f) : Valérie, une forte territorialisation domestique et péridomestique, une mobilité métro et métapolitaine réduite 135
Figure 7 (g) : Annick, faible mobilité choisie et réclusion domestique 137
Figure 7 (h) : Brice, une spatialité péridomestique ouverte aux échelles métropolitaine, régionale et nationale 139
Figure 8 : Part du travail, des activités contraintes et du loisir dans la mobilité quotidienne 149
Figure 9 : Part des déplacements péridomestiques dans la mobilité quotidienne, hors-travail et de loisir 155
Figure 10 : Mobilité quotidienne et modes de déplacement 159
Figure 11 : Variété des modes de déplacement au centre et en périphérie 163
Figure 12 : Le seuil limite 166
Figure 13 : L'abandon occasionnel et folklorique de la voiture périurbaine 167
Figure 14 : La configuration des déplacements quotidiens : structure périgrinatoire *vs* structure en étoile 173

Chapitre 3

Figure 1 : L'omniprésence de la référence à l'éducation des enfants dans l'entretien de Carole 203
Figure 2 : La constitution d'une identité narrative simple. L'exemple de la réclusion défensive chez Annick 205
Figure 3 : La constitution d'une identité narrative complexe. Le dégoût des zones commerciales et la valorisation du centre-ville chez Bernard 207
Figure 4 : A l'origine de la perception ésotérique des lieux. Le système « Feng Shut » 211
Figure 5 : Montées en généralité et politisation du discours chez Michel 213
Figure 6 : Le style esthétique et hédoniste de Bernard 216

Chapitre 4

Figure 1 : La densité des relations inter-familiales dans l'attachement au quartier 229
Figure 2 : La rhétorique sécuritaire au cœur de l'image du quartier 231
Figure 3 : La carte des dispositions : l'exemple d'Agnès 235
Figure 4 : La pluralité des genres descriptifs : l'exemple d'Anita 254

Chapitre 5

Figure 1 : Un scheme « objectif» et « rationnel ». L'aversion de Carole pour les centres commerciaux 266
Figure 2 : Un scheme compensatoire. L'exemple du cocoonning chez Sylvie 268
Figure 3 : Le processus de décompensation. L'exemple de la disposition citadine chez Laurence 269
Figure 4 : Le registre de l'habitude dans l'entretien de Bernard 271

Chapitre 6

Figure 1 : Esthétiques urbaines et registres descriptifs 307

Figure 2 : La pratique du marché : disposition gastronomique et quête d'authenticité 311
Figure 3 : Le marché : convivialité, humanité et authenticité du rapport marchand 312
Figure 4 : Le marché, un espace public consacré pour sa valeur d'usage 313
Figure 5 : Critique éthique et esthétique des espaces commerciaux 317
Figure 6 : L'hédonisme sportif : la pratique de l'escalade chez Bernard 320
Figure 7 : La manifestation de l'esthétique paysagère et environnementale 323
Figure 8 : L'habitas cultivé 328

Chapitre 7

Figure 1 : Les idéologies anti-urbaines 335
Figure 2 : La citadinité ordinaire 338
Figure 3 : Brocante, restauration et décoration domestique, l'exemple d'Anita 344
Figure 4 : Lieux de déstockage et mobilité longue distance 346
Figure 5 : Le dégagement des activités domestiques chez les médecins : l'exemple de Christian 347
Figure 6 : L'intensité des tâches de gestion du foyer dans l'emploi du temps domestique, l'exemple de Carole 350
Figure 7 : La manifestation de la disposition casanière 352
Figure 8 : Les temps libres domestiques 353
Figure 9 : La prééminence des activités de décoration et de bricolage domestique 356
Figure 10 : Les ressorts de l'identité villageoise héritée, l'exemple de Valérie 358
Figure 11 : Les ressorts de l'identité villageoise « recomposée », l'exemple de Brice 361
Figure 12 : L'usage contemplatif des espaces de plein nature, les exemples de Sylvie et d'Anita 366
Figure 13 : La promenade dominicale, l'exemple de Fabienne 369
Figure 14 : L'attachement au lieu de villégiature, l'exemple de Carole 370
Figure 15 : La reconstitution de l'univers villageois 372
Figure 16 : Les vacances, exigence de repos et emploi du temps, les exemple de Sylvie, d'Anita et de Brice 373
Figure 17 : L'habitas populaire 377

Chapitre 8

Figure 1 : La diffusion des valeurs d'authenticité et de convivialité, l'exemple du marché 393
Figure 2 : La diffusion des valeurs hygiénistes et écologiques 394
Figure 3 : L'expérimentation de nouvelles pratiques touristiques 395
Figure 4 : Le goût cultivé pour le jardinage 398

Table des matières

Introduction générale 9

I- Capital spatial et identité sociale

Introduction 33

Chapitre 1 : Grandeurs, misères et renouveau du capital résidentiel 39

Introduction 39

1- Le capital résidentiel à l'épreuve 41

- Valeurs résidentielles el modèles d'urbanité 42
- Les valeurs distinctives de l'accessibilité et de l'écart 49
- Au-delà des régularités, la valeur des contre-exemples 59

2- Changement de posture et fragilisation de la théorie des capitaux 62

- Le foisonnement des valeurs résidentielles 63
- Les écueils de l'approche hiérarchique 67
- Complexité et diversité des équations individuelles 70
- Précarité et labilité des valeurs résidentielles 71

3- La capital résidentiel : nouveaux horizons 75

- Usage du capital ressource et individualisation 75
- Les champs de contraintes 79
- Vers une approche généalogique 81

Conclusion 85

Chapitre 2 : Les arcanes du capital de mobilité 89

Introduction 89

1- La mobilité globale a-t-elle un sens ? 94

2- Les structures spatio-temporelles de la mobilité 100

- Les échelles du quotidien 101
- La mobilité quotidienne effective : un effet de lieu ? 102
- Echelles d'identification et profils socio-spatiaux 105
- La relation aux différentes échelles ..... I 11
- Profils collectifs et différenciation interindividuelle 141

3- Les sens pratiques de la mobilité 145

- La part des différentes catégories d'activités dans la mobilité quotidienne 148
- Activités sociales et échelles du quotidien 154

4- Les formes de la mobilité 158

- Les modes de déplacement 158
- La configuration des déplacements 169

Conclusion 178

Conclusion : L'identité spatiale individuelle : un système complexe 181

II- Identité narrative, habitus et spatialité

Introduction 185

Chapitre 3 : Formes, fonctions et statut de l'identité narrative 191

Introduction 191

1- Les stratégies de mise en cohérence narrative 192

- L'inégale compétence narrative 192
- Les différentes modalités d'expression de la mise en cohérence narrative 198

2- Les « stratégies » descriptives : une contribution singulière à l'élaboration d'une problématique de soi 209

- La singularité des registres descriptifs 210

- Les registres descriptifs en question 217

3- Fonctions et statut de l'identité narrative 220

- Significations et fonctions de l'identité narrative 220
- Le statut de l'identité narrative 222

Conclusion : Que doit-on faire de l'identité narrative ? 223

Chapitre 4 : Stratégies interprétatives, unité et pluralité des logiques d'action 225

Introduction 225

1- Les stratégies d'unification interprétatives 226

- La transposabilité des schemes 226
- La cristallisation 228
- La « carte » des dispositions et l'individualisation des identités sociales 233
- La construction de l'habitus 237

2- L'interprétation de la pluralité des logiques d'action 239

- Agent, acteur : une première figure de la pluralité ? 244
- Pluralité contextuelle et pragmatique des registres de description et de légitimation de la pratique spatiale 248
- Les formes pluralistes dénonciation des territorialités individuelles 251

- La pluralité des registres de description et de légitimation de l'action 254
- La pluralité des formes d'évaluation et de qualification d'un espace en fonction du contexte 256
- Un figure singulière de la pluralité : la dissonance de schemes 259

Conclusion 261

Chapitre 5 : Genèses et dynamiques des schemes spatiaux 264

Introduction 264

1- La genèse des schemes spatiaux 264

- La pluralité des origines 264

- Rôles et statut des registres de justification des schemes 277

2- Stabilité et instabilité des spatiaux 279

- Les schemes stables et durables 280
- Activation temporaire, mise en veille et réactivation des schemes spatiaux 283
- La dynamique des schemes spatiaux 286

Conclusion : Pour une psycho-géographie des schemes spatiaux 288

Conclusion : Individu, langage et spatialité 291

III- Distinction sociale et territorialisation des lieux

Introduction 295

Chapitre 6 : Compétence culturelle et territorialisation des lieux 299

Introduction 299

1- Disposition cultivée et territorialisation distinctive des lieux culturels 300

- La forte territorialisation des lieux associés à la culture « légitime » 300
- Systèmes de qualification et distinction sociale : Les Studio *vs* le Méga-CGR 303

- Goûts cultivés et esthétique urbaine 306

2- Disposition citadine et territorialisation distinctive des lieux de pratiques commerciales 310

- Les plaisirs du marché 310
- L'attachement aux commerces spécialisés de centre-ville 314

- L'évitement symbolique des grandes surfaces 316

3- La territorialisation des lieux de pratiques sportives 318

- Hygiène du corps et souci de soi 319
- Quête hédoniste et réalisation de soi 320
- Sociabilité conviviale et participative 321
- Valeur écologique et esthétique paysagère 322

Conclusion 325

Chapitre 7 : Habitus « populaire » et territorialisation des lieux 333

Introduction 333

1- Figures et genèse de l'inégale citadinité en milieu populaire 334

- Formes et genèse des idéologies anti-urbaines 334

- Formes et genèse de la citadinité ordinaire des habitants des quartiers péricentraux 338

2- Appétence commerciale et territorialisation des lieux 341

- La territorialisation intensive des espaces commerciaux de l'agglomération 342
- Brocantes et vides-greniers 343

- Dépôts vente, magasins d'usines et de déstockage 346

3- Intensité et formes de territorialisation de la maison 349

- Disposition ménagère et territorialisation du logement 350

- Loisir domestique et disposition casanière 353

4- Formes et intensité de la territorialisation péridomestique 359

- Disposition ménagère et territorialisation péridomestique 359
- La disposition villageoise « héritée » 360
- La disposition villageoise « recomposée » 365

5- Le transfert des dispositions casanières et villageoises dans la territorialisation des lieux de loisirs et de vacances 368

- La territorialisation singulière des espaces de pleine nature 368
- La territorialisation spécifique des lieux de vacances 371

Conclusion 374

Chapitre 8 : Variété. Principes et formes d'individualisation des identités urbaines 381

Introduction 381

1- La diversité des origines et des trajectoires sociales 382

- Anne ou la figure du déclassement 382
- Trajectoire ascendante et inertie des schemes populaires : l'exemple d'Eliane 384

- Les figures conquérantes et l'acquisition de nouveaux schemes 386

2- La pluralité des matrices de socialisation 388

- Simples variantes 388
- Transfiguration 390

3- La circulation des dispositions 391

- La diffusion des valeurs dominantes 3 92

- La « percolation » des valeurs dominées 396

Conclusion 399

Conclusion : Pour une approche comparative, comprehensive et génétique des identités socio-spatiales 401

Conclusion générale 403

Bibliographie 417

Annexes 425

Table des figures 451

Table des matières 455